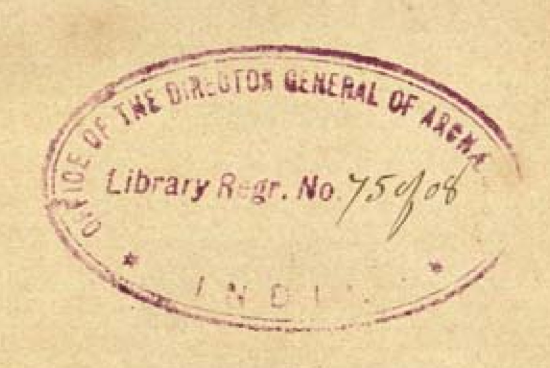

OFFICE OF THE DIRECTOR GENERAL OF ARCHA
Library Regr. No. 75 of 08
INDI

JOURNAL ASIATIQUE

SIXIÈME SÉRIE

TOME XVII



JOURNAL ASIATIQUE

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS A L'HISTOIRE, A LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

RÉDIGÉ

PAR MM. BARBIER DE MEYNARD, BÉLIN, CHERBONNEAU, DEFRÉMERY
J. DERENBOURG, DUGAT, DULAURIER, FEER, FOUCAUX
GARCIN DE TASSY, STAN. JULIEN, MOHL, OPPERT, PAUTHIER
REGNIER, RENAN, DE ROUGÉ, SANGUINETTI, SÉDILLOT
DE SLANE, ETC.

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

SIXIÈME SÉRIE

TOME XVII



PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCEAUX

A L'IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC LXXI


CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY
New Delhi

JOURNAL ASIATIQUE.

JANVIER-FÉVRIER 1871.

L'ARABIE VUE EN 1837-1838,

PAR FULGENCE FRESNEL.

AVERTISSEMENT.

La relation de voyage que je fais paraître aujourd'hui est une œuvre déjà ancienne, mais je la publie parce que je crois qu'elle n'a pas perdu son intérêt. Elle n'a été communiquée jusqu'ici qu'à feu Ch. Ritter, qui en a fait usage dans le vol. XII de sa Géographie. La relation était originairement destinée à la *Revue des Deux Mondes*, et devait former la suite d'un article qui y a paru en 1839 (vol. XVII, p. 241-257). Cette suite n'a pas été imprimée, parce qu'elle commençait par un essai d'interprétation des inscriptions himyarites découvertes par Wellsted, qui sans doute devait paraître à la rédaction de la *Revue* comme trop technique pour ses lecteurs. M. Fresnel n'a pas achevé le récit de son voyage. Il aura été découragé en ne voyant pas paraître ce qu'il avait envoyé. Dans tous les cas, il n'est arrivé en Europe que ce que je publie aujourd'hui. Le manuscrit fut rendu par le rédacteur de la *Revue* à M. Mérimée, qui après quelque temps me le remit; je le préparais pour le *Journal asiatique*, lorsque M. Léonor Fresnel me pria de réserver tout ce que je pouvais avoir de travaux inédits de son frère Fulgence, pour une édition de ses œuvres, qu'il se proposait de faire. Cette édition fut retardée par plusieurs

circonstances, et, au moment où l'impression allait commencer, M. Léonor Fresnel mourut subitement. M. Mérimée voulut alors se charger de cette publication; mais peu de mois après il suivit son cousin, et pour le moment je ne vois plus de chance que cette collection des œuvres de Fulgence Fresnel puisse paraître. Je suis donc en droit de publier maintenant de ses travaux inédits ce qui me paraît avoir conservé assez d'intérêt pour être imprimé.

J'avais eu l'idée de reproduire l'article de la *Revue des Deux Mondes* dont ce récit de voyage est la suite, mais j'y ai renoncé en voyant qu'il ne traitait que de l'état politique de l'Arabie d'alors et ne se rattachait que très-indirectement au voyage même. J'ai omis aussi la dissertation sur les inscriptions sabéennes par laquelle M. Fresnel avait commencé son récit, parce qu'il a eu plus tard occasion de publier un essai sur ce sujet, quand il avait à sa disposition les matériaux plus amples que lui fournissaient les inscriptions copiées par M. Arnaud. (Voyez *Journal asiatique*, année 1845.)

J. Mohl.

Je quittai Djeddah au commencement d'avril 1838, sans y avoir rien vu dont je pusse faire, ne disons pas une *relation*, mais un *article*. J'avais vu, j'en conviens, beaucoup d'Arabes, beaucoup de Bédouins, beaucoup d'étrangers, et, sans sortir de chez moi, quinze ou dix-sept Anglais qui, ayant eu la permission de venir à terre pendant que leur paquebot renouvelait sa provision de charbon, et ne sachant où porter leur flânerie sur cette plage inhospitalière, se rendirent en masse jusqu'à ma porte extérieure, défilèrent un à un dans mon étroit escalier, montèrent au second étage, où je me tenais

pour jouir de la brise, débouchèrent par la porte de ma chambre et vinrent se placer, dans le plus grand silence, d'abord sur mon divan, et ensuite sur les chaises que mon ami et moi nous nous empressâmes de leur offrir. On conçoit que toute résistance eût été inutile. S'il y en avait eu un de plus, il eût été obligé de s'asseoir par terre. J'avais vu beaucoup de chameaux, beaucoup de mouches, beaucoup de fourmis, une ou deux fois des millions de sauterelles; des maisons assez propres, assez bien bâties, quoique de madrépores; un grand luxe de décorations extérieures et intérieures en bois sculpté, mais sculpté dans la perfection; des portes, des panneaux, des loges ou cages-balcons (*rauschân*, *maschrabiyyèh*) dont j'aurais voulu charger un bâtiment pour le conduire au Havre par le détroit de Bâb-al-mandeb et le Cap de Bonne-Espérance; un ciel d'airain, une belle plaine sablonneuse qui ne demandait qu'à se changer en tapis vert, mais n'a pas eu cette satisfaction nonobstant les prières pour la pluie; et, dans le lointain, des montagnes de médiocre hauteur que je franchissais tous les jours en imagination. J'avais vu une multitude de gens de costumes, de mœurs, de sectes différents; j'avais causé avec eux, formé quelques liaisons, et j'étais si content de Djeddah, qu'avant de partir j'y louai une maison pour un an, presque écoulé maintenant. J'avais mangé d'excellent gibier, des langoustes, des crabes et des poissons de toute couleur, des coings-pommes excellents surtout en

compote, des bananes très-supérieures à celles d'Égypte, des grenades douces, énormes, sans pepins, des raisins de la terre promise; enfin j'avais fait quelques études de mœurs, et de tout cela je n'ai pas pu composer ce qui s'appelle un *article*, au moins durant mon séjour.

Ce phénomène mérite d'être analysé, car il s'en faut bien qu'il me soit particulier, et je suis naturellement communicatif.

Les personnes qui ont séjourné en Orient et vécu longtemps de la vie orientale éprouvent rarement le besoin de révéler cette vie-là au monde européen. Au contraire, les voyageurs qui ne font que passer décrivent tout ce qu'ils voient, répètent tout ce qu'ils entendent et font des livres. Pas de touriste qui ne revienne avec un journal rempli d'observations curieuses. Cette différence peut, je crois, s'expliquer ainsi :

Lorsqu'on est resté quelque temps en Orient, que la sensation d'étrangeté s'est émoussée, que l'on est bien revenu de toutes les émotions d'étonnement, d'admiration, d'effroi ou de dégoût, et que l'on commence à causer familièrement avec les gens du pays, on entre peu à peu dans un ordre de choses si différent de l'ancien, que l'on ne sait plus comment traduire dans la langue de la mère patrie les nouvelles sensations que l'on éprouve et les nouveaux jugements que l'on porte. Plus on jouit de cette seconde existence, et plus on désespère de la faire comprendre aux Occidentaux. Le

voyageur qui passe peut donner à ses compatriotes une idée juste de tout ce qu'il voit et de tout ce qu'il sent, parce qu'il voit et sent à l'européenne; mais quant au voyageur qui a séjourné, il voit tout autrement ce qu'il voit, et sent tout autrement ce qu'il sent. D'abord toutes les surfaces ont perdu pour lui le charme de la nouveauté; il fait beaucoup moins d'attention à un minaret du bon temps que le voyageur romantique n'en accorde en France à un clocher de village. L'immense variété de costumes qu'il passe en revue tous les jours ne le touche en aucune manière sous les rapports *toilette*, *arrangement*, *effet;* mais il voit tout de suite ce qui est là-dessous : l'Osmanli, le Fellâhh, le Copte, le Bédouin, le Grec, le Syrien, le Maugrébin, l'homme du Hhidjâz, l'Indou, le Nubien, le Juif, l'homme du Sennâr, etc. et il se rappelle instantanément le caractère, les préjugés, les allures particulières de chacune de ces races. En Orient, tout homme porte une étiquette, et cette étiquette a pour le Levantin un sens qu'elle ne peut pas avoir pour l'étranger. Il y a plus, sa conversation changera dix fois de caractère, s'il doit parler à dix hommes de races différentes ou de professions différentes, non-seulement en raison du degré de considération qu'il accorde à telle ou telle nation, à tel ou tel individu, mais aussi parce que le même mot change de valeur en passant par des bouches différentes, que ce qui est tout simple de la part d'un Turc est hideux, inouï, abominable de la part

d'un Bédouin. A chaque instant il faut changer de mesure. Le conflit des législations et des coutumes diverses qui depuis des siècles se trouvent en présence dans le centre de l'ancien continent y a créé des rapports si compliqués, que, pour rendre compte de la sensation la plus fugitive, il nous faudrait dérouler un immense *volumen* de faits accomplis et faire l'exposition de cinq ou six doctrines. Faut-il s'étonner que le courage nous manque devant une pareille tâche? Faut-il s'étonner que les Levantins d'origine européenne n'aient plus avec l'Europe que des relations d'intérêt?

Et puis les goûts changent, dans le Levant. La musique arabe me plaît beaucoup aujourd'hui; mais je n'ai pas oublié qu'elle m'était odieuse il y a huit ans. Comment vous persuaderai-je maintenant qu'elle est pathétique, entraînante, etc. et que Meyerbeer en tirerait un parti immense s'il venait passer trois ou quatre ans avec nous? J'espère toutefois être compris des hommes sans préjugé en leur disant qu'entre un Français qui arrive et un Français qui a passé dix ans en Orient, il y a précisément la même différence qu'entre un Anglais qui arrive à Paris et un Anglais établi dans cette ville depuis dix ans. A nos yeux ce dernier Anglais a gagné cinquante pour cent; aux yeux de ses compatriotes de la vieille roche, il est devenu *out-law* ou peu s'en faut.

Je me borne donc aux surfaces en ce qui concerne Djeddah, et, avant de m'embarquer pour

Yambo, j'appelle l'attention des artistes sur un genre d'intérêt immédiatement transmissible à toutes les personnes auxquelles Dieu a donné, dans son amour ou dans sa colère, le sentiment des beaux-arts. Jamais cet intérêt n'a été plus vivement excité chez moi que pendant mon séjour à Djeddah, et c'est surtout alors que j'ai regretté de n'être pas peintre ni sculpteur.

Nos artistes ne voient le nu qu'à la dérobée; même en Italie ils sont obligés de payer fort cher l'étude d'un modèle vraiment digne de ce nom. Mais qu'ils se transportent à Djeddah, à l'époque du Hhaddj, et là, sans bourse délier, ils verront la plus magnifique galerie de formes et de couleurs que les races sémitiques, caucasiennes, indo-scythes et africaines puissent étaler aux yeux. Une serviette autour des reins, une pièce de toile blanche sur le dos, voilà le seul vêtement permis au pèlerin passant par Djeddah. La nudité de la tête est une des conditions essentielles de l'*ihhrâm;* et comme presque toutes les têtes sont rasées, on peut faire, sur ce point et à cette époque, des études de crâniologie impossibles partout ailleurs. Enfin, la variété, la noblesse, la grâce ou l'étrangeté des costumes qui apparaissent dans les rues de cette ville soit avant, soit après l'*ihhrâm* des pèlerins, ne sont que des annexes insignifiantes à l'avantage unique de voir réunis sur un même point des modèles de toutes les races de l'ancien monde tels qu'ils sortirent des mains du Créateur et dans toutes les attitudes que comportent le

naturel et la décence, qui est aussi du naturel; car, quelque dissolus que soient les Orientaux, ils pourraient donner à toutes les nations de l'Europe des leçons de bienséance; et leurs plus irréconciliables ennemis n'ont pas encore eu l'idée de les accuser d'affectation. Les obscénités publiques des saturnales égyptiennes sont tout à fait en dehors de la civilisation arabe ou musulmane et remontent à une époque bien antérieure à l'islamisme. L'islamisme les tolère précisément comme le catholicisme tolère le carnaval. Les Égyptiens étaient considérés par les Romains du Bas-Empire comme la gent la plus infâme de tout l'Empire romain; depuis lors, ils ont pour la plupart changé de religion; mais, s'il est facile de changer de religion, il n'est pas facile de changer de mœurs. Et l'Égypte, quoique centrale, est demeurée une région à part dans le monde musulman.

Nous nous embarquâmes le 3 avril 1838 dans une felouque non pontée, de cinquante tonneaux environ (*zaïimèh*), ayant à l'arrière une sale chambre qui ne fermait pas et que je comptais occuper; mais je comptais sans mes hôtes, c'est-à-dire sans les poux, les puces, les punaises et les cousins qui ne me permirent pas de fermer l'œil lorsque je voulus reposer dans mon antre. Quoique chacun de ces parasites, considéré individuellement, fût beaucoup plus faible que moi, leur nombre se trouva tel que je dus leur livrer la place, et fus enchanté de pouvoir établir mon lit sur le toit de la

chambre, à bâbord, à côté de celui de M. Botta, mon compagnon de voyage. Dormir à la belle étoile et recevoir sur ses joues la rosée du ciel, quand on est d'ailleurs bien couvert et que la nuit est étayée d'un bon dîner suivi du thé, du grog, de la pipe ou du nardguileh; dans le jour se tenir à l'ombre d'une tente qui ne fait que l'office de parasol, et laisse circuler l'air autour de vous : voilà comme nous comprenons le sybaritisme dans les pays chauds. M. Botta, connaissant mes exigences, avait eu l'attention d'embarquer une chèvre laitière avec son chevreau [1] pour m'assurer, pendant toute la durée du voyage, le café au lait du matin et le thé du soir. Il croyait que, sans cette précaution, j'eusse été tout à fait intraitable; mais il ne me rendait pas justice.

Les seuls Wahhâbites ont jugé à propos de défendre l'usage du tabac, parce que la fumée de la pipe est tant soit peu enivrante, et parce que le Prophète et ses compagnons n'en faisaient point usage. Heureusement les Wahhâbites ne font plus la loi en Arabie, et partout où ils ne font pas la loi, on fume du matin au soir. Dans le Yaman on mange du *ckât* (les feuilles vertes du *celastrus edulis*), substance qui procure de longues et douces insomnies et dont l'effet tient lieu du sommeil et le remplace très-avantageusement pour quiconque veut se sentir

[1] Si la chèvre ne voyait pas son chevreau et ne l'entendait pas bêler, elle ne donnerait pas de lait. On ne laisse boire au petit que le quart de son soûl.

vivre. Le fait est que les habitants du Yaman ne donnent pas au sommeil plus de trois ou quatre heures sur vingt-quatre, en sorte que la durée de leur vie journalière est à la durée de la nôtre dans le rapport de 5 à 4. M. Botta fait le plus grand cas du *celastrus edulis* et le place autant au-dessus de l'opium que l'opium est au-dessus du vin. Malheureusement le *ckât* ne s'exporte point et veut être mangé frais. Dans le Yaman un amateur aisé en consomme pour cinq ou six francs par jour.

Pour moi et beaucoup d'autres, le stimulant indispensable est l'*aracki* (esprit anisé de raisins secs). Je ne parle pas du tabac en poudre que je prends machinalement depuis trente ans, ni du tombâc, que je fume incessamment, au moyen de l'appareil nommé *chichèh* ou *narguileh*, depuis mon séjour à Djeddah. Ces deux substances méritent à peine le nom de stimulants. Mais il n'en est pas ainsi de l'eau-de-vie de *zebib* (raisins secs), et, sous ce rapport essentiel, nous étions parés de longue main. Nous avions notre provision à bord pour les jours de tristesse noire, et, en outre, de quoi renouveler la provision de notre ami Derwisch-Effendi, gouverneur de Yambo, précaution nécessaire à l'accomplissement d'un projet que je méditais depuis quelque temps. M. Botta, voyageur naturaliste, ayant besoin d'une grande quantité d'esprit-de-vin pour conserver ses anguilles et ses scorpions, et ne voulant point payer l'eau-de-vie du pacha 12 piastres lorsqu'on pouvait l'avoir pour 6, M. Botta, retournant au

Hhidjâz, avait apporté un alambic du Caire, et fit distiller à Djeddah des raisins secs de l'Arabie heureuse. Quoique les Arabes employés pour cette opération lui en eussent volé une énorme proportion, il en restait encore assez pour nos besoins.

On ne se doute pas, en Europe, de la consommation d'eau-de-vie qui se fait en pays musulman. Il n'y a pas jusqu'aux gardiens de la Maison de Dieu (à la Mecque) qui ne boivent de l'eau-de-vie en secret. Étant à Djeddah, je reçus communication d'une lettre écrite à M. Chédufau, médecin en chef de l'armée du pacha en Arabie, par un des plus haut placés parmi les schérifs de la Mecque. Dans cette lettre, le personnage haut placé donnait à M. Chédufau les nouvelles du jour, et lui demandait, en échange de ses nouvelles, le plus de bouteilles d'*aracki* que faire se pourrait, en ayant soin de régler son envoi de telle sorte que le porteur entrât de nuit dans la ville sainte. Le personnage haut placé voulait éviter le scandale.

L'eau-de-vie que boivent habituellement les Levantins de quelque distinction est l'esprit anisé de raisins secs. Dans les sales boutiques du pacha on y substitue généralement l'eau-de-vie de dattes, qui offre à Son Altesse un bénéfice plus considérable. La première est, de l'aveu des médecins qui ont séjourné en Orient, le plus sain ou le moins malsain des stimulants alcooliques auxquels on peut être tenté de recourir dans les pays chauds, parce qu'elle produit l'excitation voulue sans charger l'es-

tomac. Le fait est que, s'il y a du danger à boire de l'aracki, il y en a beaucoup plus à boire du vin, même aux repas. Si l'on ne veut qu'étancher la soif, le mieux est de se borner à l'eau pure ou à la bière.

Les Orientaux ne sont pas difficiles sur la saveur des drogues enivrantes. Pour eux, les vins et les liqueurs ne sont point des friandises, mais bien des *moukayyéfât*, c'est-à-dire des substances destinées à produire l'état désigné en turc et en arabe par le mot de *kayf* ou *kéf*, que l'on peut traduire par «*aise, bien-être,*» ou «*béatitude stupide,*» selon le point de vue. L'indifférence des Orientaux à la saveur des *moukayyéfât* est telle, que le schaykh Ckâcim, fils du schaykh Hhaçan, l'un des plus riches seigneurs du Yaman et des plus généreux, prit goût à l'esprit-de-vin, à l'esprit-de-vin pur et détestable, durant le séjour que M. Botta fit à son château de Mouʿammarah, sur le mont Saber, et qu'on fut obligé de lui abandonner une jarre énorme destinée à la conservation des objets d'histoire naturelle, jarre qui disparut en quelques nuits. Nous avons appris avec une douleur profonde et un redoublement de haine contre les Turcs que ce jeune schaykh a été, ainsi que son père, victime d'un guet-apens dressé par Ibrahim-Pacha le jeune, général en chef de l'armée du Yaman. Cet Ibrahim-Pacha le jeune, ayant invité le père et le fils à une conférence diplomatique, s'empara de leurs personnes par trahison, fit couper la tête au père et

retint le fils prisonnier. On dit que ce dernier a réussi à s'évader. Nous désirons de toute notre âme que cet on-dit se confirme. Un musulman qui exerce l'hospitalité à la manière du schaykh Haçan et qui, sans nécessité ou raison politique, fait trois ou quatre mille francs de dépenses pour recevoir convenablement un voyageur chrétien cherchant des simples dans sa montagne; un aussi parfait gentilhomme, quels que soient d'ailleurs ses préjugés, a droit à notre reconnaissance et à la sympathie des honnêtes gens de tous les pays.

Le mercredi 4 avril se passa dans le port de Djeddah, ainsi que les deux jours suivants. La plus grande partie de ce temps fut employée à *estiver* notre bagage. L'autre partie fut consacrée à une pêche de plantes marines qui donna lieu à une dissertation sur la fameuse question du *soûf*, la première de toutes celles de Michaelis.

Les plantes marines dont je veux parler ne sont ni des algues ni des fucus, et n'ont rien de commun avec ce qu'on nomme vulgairement du varech. Ce sont des roseaux, ou, si vous voulez, des manières de roseaux ou de souchets (*zostera?*) dans le goût des herbes fluviatiles, des plantes ayant une floraison régulière, floraison que nous n'avons pas vue, mais devinée. Or, chez les Hébreux, la mer Rouge se nommait *Yâm soûf* ou « mer du *soûf*, » et chez les Égyptiens « mer du *schari*. » On sait que le mot copte *schari* est l'équivalent du mot hébreu *souf*; que tous les deux signifient « plantes aquatiques, » et que

ces deux noms sont appliqués, l'un dans la Bible hébraïque, l'autre dans la version copte, à des plantes qui croissent dans le Nil ou sur les bords de ce fleuve. Ainsi Moïse (Exode, ch. II, v. 3, 5) fut exposé et trouvé au milieu du *schari* ou du *soûf*.

En voyant les *zostera* de la mer Rouge, je ne doutais point que les Égyptiens, et à leur exemple les Hébreux, n'eussent identifié ces plantes marines avec une des productions du Nil. Depuis lors, j'ai vu dans le Nil, à l'époque de l'inondation, une plante (probablement un *typha*) qui ressemble beaucoup au grand *zostera* de la mer Rouge. Ce dernier est composé de rubans verts juxtaposés; les plus extérieurs perdent en vieillissant leur remplissage herbacé, et se réduisent aux deux nervures latérales, nervures auxquelles s'attachent quelquefois de petites éponges rouges. J'ai appris que la racine se mange, ce qui est le cas, je crois, pour une herbe du Nil, et très-certainement pour une graminée égyptienne dont les tubercules se nomment *hhabb-al-Azîz*. L'autre espèce de *zostera* que nous pêchâmes dans la mer Rouge ressemble à du gazon et me paraît correspondre au *cyperus rotundus* (*sèd*), que l'on rencontre partout sur les bords du fleuve d'Égypte.

Quant aux éponges rouges qui s'attachent aux feuilles mortes du grand *zostera*, elles sont en trop petit nombre pour qu'on puisse supposer qu'elles aient donné au golfe Arabique le nom qu'il portait chez les Grecs et les Romains. Il y a d'ailleurs une

explication très-satisfaisante de l'origine du nom de *mare Erythræum*, qui, chez les anciens, ne s'appliquait pas seulement au golfe Arabique, mais aussi à cette portion de l'océan Indien qui baigne la côte sud de l'Arabie. *Hhimyar* ou *Hhomayr*, d'où dérive le nom d'*Homérites*, donné par Ptolémée aux habitants du Yaman, est de la même racine que le mot arabe *ahhmar*, qui signifie « rouge. » Le mot *phœnix* a précisément la même valeur en grec, et l'on sait qu'au rapport d'Hérodote les Phéniciens étaient originaires des bords de la mer Érythrée. Nous savons d'ailleurs que, chez les anciens Arabes, la race rouge était la race noble (elle était opposée à la race noire), et que cette race rouge occupait, sous le nom de Chus, à une époque extrêmement reculée, à une époque antérieure à Nemrod *fils de Chus*, les deux rivages du golfe Arabique, ainsi que la côte méridionale de l'Arabie. Il est donc très-probable que « Mer Rouge » signifie mer « de la race rouge, » c'est-à-dire « mer des Homérites ou Sabéens, » et qu'on disait autrefois « la mer de Hhimyar » comme on dit aujourd'hui « la mer du Yaman, la mer du Hhidjâz, » etc. Seulement, chez les modernes, le nom du pays a été substitué au nom du peuple qui l'habitait autrefois. Les Orientaux, et particulièrement les races sémitiques, n'ont jamais eu que des notions confuses sur la configuration des mers; ils ne pouvaient pas, comme nous, les diviser en bassins et donner à chaque bassin un nom particulier. Aussi, leur no-

menclature des mers est-elle calquée sur celle des rivages ou des villes qu'elles baignent. La dénomination hébraïque de *Yâm soûf* pour la mer Rouge ou le golfe Héroopolite semble faire exception; mais il y a tout lieu de croire qu'elle est traduite littéralement de l'ancienne dénomination égyptienne.

Comme les Égyptiens avaient des ports sur la Méditerranée et des ports sur la mer Rouge, il est évident qu'en appelant celle-ci « mer du *schari*, » ils avaient en vue un genre de plantes qu'ils croyaient étranger à la Méditerranée; autrement la dénomination imposée à la mer Rouge n'eût pas été *caractéristique* et n'eût pas atteint le but qu'on se propose en créant un nom propre; il eût autant valu appeler la mer Rouge « mer des Poissons. » Il est donc évident qu'ils regardaient le *schari* comme une production que la mer Rouge n'avait en commun avec aucune autre *mer*, quoique, selon eux, la même plante, ou une plante analogue, se retrouvât dans le Nil; et l'on m'objectera sans doute qu'il y a des *zostera* dans la Méditerranée. Mais se trouvent-ils sur les côtes d'Égypte ou de Syrie? Il suffit qu'ils ne s'y rencontrent pas pour justifier la dénomination des Hébreux et des Égyptiens, et il suffit qu'ils ne se rencontrent pas sur la côte du Delta pour justifier la dénomination égyptienne.

D'après tout ce qui précède, il me paraît extrêmement probable que la plante ou les plantes qui ont fait donner à la mer Rouge le nom qu'elle

portait chez les Hébreux sont précisément celles que nous avons pêchées dans le port de Djeddah, et plus tard dans le golfe Héroopolite, qui est le golfe où Pharaon s'engouffra. Le fait est que, dans certaines parties de la mer Rouge, le fond, visible et très-distinctement visible par un temps calme, paraît entièrement jonché du gazon et des roseaux dont j'ai donné la description tant bien que mal. Il est également de fait *que ces plantes sont les seules dont les analogues se retrouvent dans le Nil*, et que je n'ai rien vu de semblable dans les eaux d'Alexandrie.

On me demandera maintenant : Quel est le mot arabe, éthiopien ou hhimyarique qui correspond au mot hébreu *soûf?*

Dans la langue des Arabes de Djeddah le *zostera* se nomme *djouz*. Dans le hhimyarique (qui est encore la langue de Mahrah), les plantes marines ont un nom générique qui n'offre pas la moindre ressemblance avec l'hébreu *soûf;* mais il est à remarquer que le mot hhimyarique *sóf*, qui, d'après le génie des orthographes sémitiques, doit s'écrire exactement comme le mot hébreu *soûf*, signifie « cheveux; » que le mot arabe *ssoûf* (écrit avec un *ssâd*) veut dire « laine; » et que, dans une vieille tradition arabe que M. de Sacy avait fait connaître avant moi, les chefs de la tribu de Abs disent à ceux de Dhoubyân : « Non! tant que la mer baignera *Ssoûfah* (avec un *ssâd*) nous n'écouterons aucune proposition de paix, » c'est-à-dire : « Après ce que vous venez de faire il n'y a plus de paix possible entre

votre tribu et la nôtre. » (Voyez ma *Seconde Lettre sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, p. 66). Je n'ai point donné de commentaire sur ce passage, non plus que M. de Sacy, parce que j'ignorais, aussi bien que lui, ce que les Absides entendaient par *Ssoûfah*. Il est clair que nous l'avons tous deux considéré comme nom de lieu, car nous l'avons écrit avec un S majuscule dans nos traductions. Il était bien évident, et pour M. de Sacy et pour moi, que dans ce passage le mot *Ssoûfah* ne pouvait pas signifier « un brin de laine, » le seul sens que nous connussions de science certaine. Cependant les dictionnaires arabes ne font mention d'aucune ville ni d'aucun rocher du nom de *Ssoûfah*, et il est impossible de douter que les Absides n'aient eu en vue, ou un lieu, ou une substance perpétuellement baignée par la mer; autrement leur propos n'aurait pas eu de sens. Or les pâturages sous-marins de *djoûz* (Zostera) sont dans ce cas. Nous avons vu que le *djouz* est très-probablement le *soûf* des Hébreux; n'est-il donc pas naturel de croire que le *Ssoûfah* de la tradition arabe signifie un brin de l'herbe que la Bible nomme *soûf*, et qui, dans l'antiquité, devait être connue sous le même nom des Arabes du littoral de la mer Rouge? Car l'hébreu et l'arabe sont deux langues sœurs.

Les coraux ou madrépores forment sans doute le trait le plus saillant de la mer Rouge; mais comme il n'y a rien dans le Nil qui ressemble à cette production de la nature, il faut bien conclure de tout

ce que nous avons dit que les Hébreux, en appelant la mer Rouge « mer du *soûf*, » et les Égyptiens en l'appelant « mer du *schari*, » n'ont pas voulu dire « la mer des coraux, » mais bien « la mer des *zostera*, ou des *typha*, ou des souchets. »

J'oubliais de dire qu'en arabe les bancs de corail, et généralement toutes les espèces de madrépores, se nomment *schéb* ou *schâb*, et que le nom hhimyarique de ces zoophytes n'a aucun rapport avec celui de *soûf*.

Les vents contraires nous retinrent dans le port jusqu'au samedi 7 avril.

Notre zaïimeh appartenait à un marchand de la portion musulmane du village de Joûr ou Jôr (presqu'île du mont Sinaï), nommé Ibrahim Abou-Arafah; elle était venue à Djeddad avec un chargement de pèlerins, sous la conduite d'un esclave noir nommé Saïd, qui prenait le titre de *raïs* ou *nâkhoûdeh* (capitaine), mais n'entendait rien à la navigation. Sa mission était de représenter les intérêts mercantiles de son maître dans le cours du voyage.

Nous avions nolisé son petit bâtiment pour 800 piastres égyptiennes ou 40 tallaris d'Autriche, payables une partie à Djeddah, le reste à Joûr, terme de notre voyage, en stipulant qu'il ne chargerait pour son compte que la quantité de riz nécessaire pour former son lest; notre bagage représentait une charge intégrale.

L'horrible encombrement où nous nous trouvâmes en arrivant à bord nous annonçait assez que cette clause avait été violée par Saïd, et nous eûmes aussitôt avec ce grand diable de noir une discussion des plus violentes.

Les voies de fait doivent toujours être évitées avec les Bédouins, surtout avec les Bédouins de l'intérieur, ces derniers ayant à peu près les mêmes notions que nous sur l'honneur et la nécessité de se venger d'une insulte. Mais il n'en va pas ainsi avec les Égyptiens et les mauvais caboteurs de la mer Rouge. Il y a toujours du danger à les traiter en gens comme il faut, parce qu'il est dans leur nature perverse et incorrigible d'abuser de toutes les bontés que l'on a pour eux. Les caboteurs de la mer Rouge affichent, il est vrai, des prétentions inconnues aux fellâhs; mais comme ils ne valent guère mieux[1], il est souvent nécessaire de les traiter en fellâhs. Durant notre voyage de Suez à Djeddah, nous étions en compagnie de M. Ogilvie, à bord d'une *baghleh* dont l'équipage représentait la plus infernale canaille que j'aie jamais vue autour de moi. Le seul nakhoudeh (capitaine), jeune homme de Yanbo'lnakhl, avait les manières nobles et gracieuses d'un légitime enfant de l'Arabie. Il prenait un soin extrême de sa personne, faisait trois ou quatre toilettes par jour, accomplissait ses ablutions avec une religieuse exactitude et parlait l'arabe avec une pureté qui eût fait honte aux professeurs

[1] Ceci ne s'applique point aux caboteurs du Yaman.

de l'Azhar (la grande mosquée du Caire). En le voyant et en l'écoutant, il me semblait que l'orgueil national des vrais Arabes est le mieux fondé de tous les orgueils nationaux. Du moins, si la beauté des formes, si le goût, l'élégance et la grâce sont des supériorités, où est la race qui peut entrer en concurrence avec la race arabe? Où sont les hommes qui s'habillent mieux? Où sont les hommes qui peuvent, comme eux, réduire leurs vêtements à une *foûtah* (serviette nouée autour des reins), et n'en paraître que plus beaux? Qui est-ce qui comprend, dans les pays froids, la majesté nue? Il faut aller jusqu'en Arabie pour comprendre cela, car, même sur les bords du Nil, la nudité est presque toujours plus ou moins canaille.

Du reste, mon beau *raïs* n'entendait rien à la navigation. Excepté moi, personne ne l'écoutait; et tous les monstres marins commandaient à la fois. Assurément il y a une Providence pour les enfants, les ivrognes et les navigateurs arabes. En un jour de chaleur extrême, M. Ogilvie, s'étant aperçu que le *roubbân* (pilote) dormait à côté du gouvernail, jugea à propos de le réveiller d'un coup de bâton. Grande sensation à bord. Le jeune *nakhoudeh* osa nous rappeler « que nous n'étions point sur le Nil, mais sur [une mer sacrée] la mer du Hhidjâz [, qui en bonne police devrait être fermée aux chrétiens]. » J'ai mis entre deux crochets les réticences qu'il faut absolument suppléer pour comprendre la portée de cette observation. Je ne pouvais pas me dis-

penser de la relever, et je répondis « que si les chrétiens peuvent distribuer des coups de bâton sur le Nil, qui est au pacha, ils le peuvent à plus forte raison sur la mer du Hhidjâz, qui est à eux aussi bien qu'aux Turcs et aux Arabes; que toutes les mers sont ouvertes à tous les enfants d'Adam, sans exception, et qu'une même loi régit tous les navigateurs; que si le capitaine musulman, ou le pilote musulman, ou l'un quelconque des hommes de l'équipage musulman oubliait de s'y conformer, le voyageur chrétien saurait le rappeler à l'ordre; qu'il était d'ailleurs bien évident que Dieu avait donné aux chrétiens non-seulement l'Océan et ses golfes, mais le monde entier; et que, s'ils n'avaient pas encore fait la conquête de l'Arabie, c'est que l'Arabie ne vaut pas la plus petite expédition; qu'il ferait bien, lui *raïs*, de sortir une bonne fois de son *birkèh* (petit bassin) et d'entreprendre un voyage de long cours, soit dans l'Inde, soit en Europe. » Je l'assurai qu'au bout d'un ou deux ans de vraie navigation il serait un tout autre homme et verrait toutes choses sous un nouvel aspect. « Assurément, répondit-il, les gens de la maison (c'est-à-dire ma femme ou mes femmes) ne supporteraient pas une si longue absence. »

Cette objection inattendue changea tout à fait le cours de mes idées, et d'orateur je devins rêveur.

Mais, pour en revenir au coup de bâton, il n'eut pas d'autre suite que cette pacifique explication. Il en fut de même avec le nakhoudeh Saïd, à notre départ de Djeddah.

M. Botta lui ayant adressé les plus justes reproches, et voyant qu'il répondait d'une manière inconvenante, marcha sur lui à travers toutes nos caisses, qui formaient des montagnes et des vallées au-dessus du plat-bord, le prit par la moustache (ce qui valait un soufflet ou un coup de bâton), et le menaça de le traduire devant le gouverneur s'il ne nous débarrassait à l'instant de toute charge excédante; et le grand noir se soumit. Cet acte de fermeté assura le *kéf* du voyage.

Il était très-important de bien convaincre et nos gens et ceux de la zaïimèh : 1° que nous nous considérions comme étant chez nous sur la barque que nous avions louée; 2° que nous voulions être maîtres chez nous. Nos domestiques, un peu gâtés par le laisser-aller de nos habitudes terrestres, avaient besoin d'être ragaillardis de quelque admonition, et nous profitâmes de la première petite querelle qu'ils eurent entre eux pour leur appliquer une correction patriarcale.

Rien n'égale l'indiscipline des navires arabes. Pas de voyage où le nakhoudeh ne soit forcé de faire le coup de poing avec ses gens ou d'essuyer piteusement leurs quolibets. Mais toutes ces rafales intérieures tombent comme elles s'élèvent, c'est-à-dire sans qu'on sache comment ni pourquoi, et des gens qui tous les jours semblent prêts à s'entre-tuer redeviennent tous les jours meilleurs amis que jamais. Malgré les sages précautions que nous avions prises, nous eûmes quelques tourmentes de ce

genre dans le cours de notre voyage, mais rien de sérieux.

Après nous être arrimés et installés tant bien que mal, nous levâmes l'ancre et mîmes à la voile le samedi 7 avril. Nous mouillâmes le soir du même jour dans l'excellent ancrage d'Obhhor ou Yubhhor (je n'ai égard qu'à la prononciation), où il y a un golfe étroit qui s'avance très-avant dans les sables du Tihâmah ou Khabt, c'est-à-dire de la basse terre. Ce golfe ou cette crique, dont on ne découvre pas le fond, ressemble tellement à l'embouchure d'un fleuve, que je fus tenté d'y voir le Bétius de Ptolémée, marqué sur la carte de d'Anville à l'endroit même où nous nous trouvions. Mais il paraît constant qu'aucun courant d'eau douce n'aboutit au golfe d'Obhhor. Le vent de terre, s'étant levé dans la nuit, nous permit d'en sortir à la voile le matin du 8 avril.

Ce début peut donner une idée de notre voyage tout entier et de tous les voyages sur la mer Rouge. Les côtes de cette mer offrant partout ou presque partout d'excellents mouillages, garantis de la houle par des récifs ou bancs de corail connus de tous les pilotes arabes, on marche à la clarté du jour entre les écueils, et le soir on jette l'ancre là où l'on se trouve (*ubi ibi*), pour dormir le plus tranquillement du monde, *fi amân illâh*, à la garde de Dieu et des bancs de corail. Toute la science nautique de ces marins-là se borne à une topographie parfaitement exacte de la côte ou portion de côte qu'ils longent

toute leur vie. Le voyageur ne perd jamais la terre de vue, si ce n'est lorsqu'il lui faut traverser le golfe Arabique ou lorsque, pressé d'arriver au but, il oblige les marins arabes à prendre le large et à courir nuit et jour dans la région moyenne du canal. C'est alors, c'est surtout la *nuit* que leur ignorance de la navigation paraît dans tout son *jour*. Ils n'ont jamais que des boussoles *froides* (hors de service), qu'ils cherchent en vain à réchauffer avec du poivre, absolument comme une tendre épouse cherche à réchauffer un vieux mari avec des confitures de gingembre, et ils savent à peine se diriger par les étoiles [1].

Si, en pareil cas, le temps est couvert, on se trouve réellement en danger. Mais le voyage ordinaire du pilote côtier dans une barque dont on dispose, en vue des sables du Tihâmah et des belles montagnes qui bornent l'horizon au-dessus des jardins fantastiques que dessinent les bancs de corail, et que l'on voit distinctement par une mer calme dans les endroits peu profonds, ce voyage est non-seulement aussi exempt de danger que peut l'être un voyage sur mer, mais, de plus, fort amusant.

Lorsque nous quittâmes Obhhor, je n'avais point encore vu ces jardins fantastiques que je devais contempler un peu plus loin; mais puisque j'en ai

[1] Les Bédouins de l'intérieur, qui voyagent de nuit dans le désert et consacrent le jour au repos, sont incomparablement plus forts sur l'astronomie ou l'uranographie que les caboteurs de la mer Rouge.

parlé avant le temps, je ne saurais me dispenser d'ajouter quelques mots au peu que j'ai dit, afin de satisfaire immédiatement la curiosité du «lecteur général,» qui très-probablement n'a aucune idée des objets dont je viens de parler.

Les variétés de madrépores, l'éclat, la vivacité et la diversité des couleurs qu'elles présentent échappent à la description de tout autre qu'un naturaliste; cependant le «voyageur général» peut en donner une idée quelconque au «lecteur général.» Appuyez-vous, accoudez-vous sur le bord de votre canjé, par un temps parfaitement calme, dans les endroits où la sonde ne marque pas plus de 12 ou 15 brasses, et faites plonger vos regards dans le cristal qui vous porte; vous verrez au fond de l'eau comme une forêt de choux-fleurs rouges, violets, bleus, dorés, vert-pré, vert-pomme, etc., et puis des arborescences dont les rameaux se terminent en fleurs pourpres, en petits pompons de toutes les couleurs, et puis des buissons épineux, ce sont les oursins, et au milieu de tout cela des coquillages à n'en plus finir. On passerait sa vie à regarder ce qu'il y a au fond de cette mer. On croit voir des fleurs et des arbres couverts de pierres précieuses : ce ne sont ni des fleurs, ni des arbres, ni des bijoux, ce sont des animaux, mais des animaux qu'on peut cueillir.

«Allons, Ssâlehh! saute à l'eau, et apporte-moi ce beau *schèb* rouge que tu vois là.» Je le lui montre du doigt : il l'a vu, il plonge aussitôt sans

disparaître (car l'eau est aussi transparente que l'air) et me rapporte l'objet désiré. Au moment où le *schèb* sort de l'eau, ses couleurs sont magnifiques. Dépêchez-vous de les admirer; ranimez-les avec de l'eau de mer... dans un instant elles ne seront plus; un gris sale va succéder à tout cet éclat, et vous croirez l'avoir rêvé...

« Souleymân, à ton tour! Apporte-moi ce buisson d'émeraudes. »

Que de milliers d'êtres condamnés à mort par ma curiosité! Sans compter ceux qui constituent le buisson, j'en découvre tant d'autres qui vivaient dans ses racines!

Ces madrépores se superposent incessamment, indéfiniment; et l'on voit des îles sortir de la mer; on voit un sol créé par des insectes. Les maisons de Djeddah sont bâties avec leurs maisons.

Ssâlehh est notre pilote (*roubbân*), et Souleymân le plus habile de nos marins. Ssâlehh est un homme de haute taille, d'une douceur et d'un calme parfaits; c'est de plus un père tendre. Son jeune fils, malade de la fièvre, est étendu sur un *sarîr*, sorte de claie attachée en dehors de la zaïimèh à bâbord, parallèlement à mon lit. Le pauvre enfant n'a que la peau et les os; mais, à son âge, la nature est riche en ressources. M. Botta est médecin, et moi infirmier; nous aurons soin de lui; il prendra le thé et le café avec nous, et, Dieu aidant, il se rétablira.

Souleymân est un homme plein de force, d'in-

telligence et d'activité. Il ne lui reste qu'un œil; c'est un œil d'aigle. Avec un équipage composé de borgnes comme Souleymân on pourrait entreprendre un voyage de découvertes. Sauf un muet, plus sourd encore que muet, très-attentif, plein d'intelligence et de bonne volonté, le reste de notre équipage est la fine fleur de la canaille, — *mais* de la canaille orientale.

Ce *mais* vous indique assez que l'épithète désobligeante dont je me sers indique ici une tout autre race que celle qui est généralement désignée par ce nom en Angleterre et en France.

La canaille européenne est assurément ce que la nature et la civilisation ont produit de plus hideux; et nulle part elle n'est plus hideuse que dans les pays les plus civilisés et les plus aristocratiques; cela est vrai surtout depuis cinquante ou soixante ans, *depuis qu'elle veut s'élever.*

En Orient, la gent que je désigne par ce mot ne songe point à sortir de sa sphère.

Voilà une des causes du bien-être dont on jouit en Orient, et dont le peuple a sa bonne part, sous le gouvernement le plus tyrannique que puisse rêver une imagination scélérate.

Après avoir passé Doulim'ah, ancrage ouvert derrière lequel on aperçoit quelques palmiers, puis un autre mouillage que Ssâlehh nomme « le Schaykh Salmân, » et qui n'est point marqué sur la carte marine des Anglais, nous doublâmes un cap très-bas, nommé Râs Hhâtibah.

N. B. Les Anglais ont écrit *Hartebah* pour *Hhâtibah*, et *Dahlimar* pour *Doulimʿah*. J'avertis ici une fois pour toutes qu'il faut se méfier de l'orthographe des noms arabes marqués sur leurs cartes, et qu'il faut surtout se tenir en garde contre leurs *r*. — You have no *idear* of the english spelling of foreign names. — Croiriez-vous que le récif qui s'appelle en arabe *Abou-Madâfè'*, ou, si vous voulez, *Abou-Madâfèʿa*, est étiqueté sur leur carte *Aboo-Murdafer?* On sait que *madafè* est le pluriel de *madfa'*, qui veut dire « canon. » Pourquoi n'ont-ils pas écrit *murdarfer* avec trois *r?* C'eût été encore plus beau, et surtout plus conséquent.

Après avoir doublé Râs Hhâtibah, nous allâmes mouiller dans le sud de la baie de Touwal, à peu de distance des îlots de Ayckah, Ckawad, etc.

Le mercredi 18 avril 1838, je retournai à terre pour prendre congé de Derwisch-Effendi, le gouverneur de Yanbo, et d'Aly-Bey, le chef de cavalerie. Tous les deux m'avaient fait bon accueil, surtout Aly-Bey, et je pensai que le moment où je n'avais plus besoin du soldat était le plus convenable pour lui offrir un cadeau. En fait de *galanteries*, selon l'expression des Italiens de Rome, je n'avais de présentable qu'une boîte à thé en forme de bahut, achetée à Paris. C'est le dernier article de luxe que je me sois permis en ce monde, et je résolus de m'en défaire en faveur d'Aly-Bey.

Il était entré en ville le matin, et venait de des-

cendre chez le gouverneur. Je trouvai les deux puissants personnages accroupis sur un petit divan dont chacun d'eux occupait un angle, et fumant la chiché avec une gravité exemplaire. Ils paraissaient traiter une affaire sérieuse en langue turque, langue éminemment diplomatique, et je compris que ma visite devait être courte. Après les compliments d'usage, que j'abrégeai beaucoup suivant *le mien*, je remerciai Derwisch-Effendi de la connaissance précieuse qu'il m'avait procurée, et Aly-Bey de l'accueil qu'il m'avait fait à Bedr. Ensuite je fis signe à mon petit ennuque d'approcher, je pris la boîte qu'il portait et la posai sur le divan à côté d'Aly-Bey, en lui recommandant le thé comme une boisson exhilarante et salutaire. Derwisch-Effendi avait eu, pour sa part, une demi-douzaine de bouteilles d'eau-de-vie le jour de mon arrivée à Yanbo, et ne devait pas voir d'un œil jaloux le présent fait au colonel. Selon l'usage des seigneurs turcs, Aly-Bey n'eut pas l'air de vouloir toucher à mon offrande, et je ne sus qu'elle était agréée que lorsqu'il dit à son noir de l'emporter. Pour Derwisch-Effendi, il eut la curiosité de connaître le contenu de la boite, et l'ayant ouverte (à ma grande satisfaction) il n'y trouva que du thé.

Je retournai à notre bord, où nous reçûmes une visite du gouverneur, et ensuite de mes Bédouins, auxquels nous dônnâmes le café. Ce fut dans cette dernière entrevue que j'appris du schérif Saad la fin de l'histoire de son pistolet et la bastonnade

administrée au voleur par ordre de son chef. Je regrettai de ne l'avoir pas sue plus tôt : j'aurais voulu dire à Aly-Bey combien j'étais sensible aux coups de bâton qu'il avait fait appliquer si à propos.

Nous partîmes avant le jour, le jeudi 19 avril, et, après une journée de petits vents contraires, nous arrivâmes au mouillage de Kharor, au delà du *Scharm* (de la baie) de Yambo, près du cap Bouraydi ou Brédi, le premier des Sept caps (*Saba rooûs*).

Nous ne vîmes point le fameux Scharm, le meilleur port de toute la côte; mais il a été décrit par les anciens et les modernes, et, aujourd'hui que l'on connait la mer Rouge, il y a plaisir à comparer la relation d'Agatharchide avec celle du lieutenant Wellsted et la carte anglaise[1]. A une époque où le golfe Arabique était encore pour nous un golfe de mystères et d'effroi, notre illustre d'Anville, avec sa merveilleuse sagacité, reconnut le *Charmuthas* d'Agatharchide dans le *Scharm* d'une mauvaise carte turque, la meilleure que l'on eût alors. Observons, en passant, que la bifurcation du golfe Élamite, bifurcation qu'on lui a tant reprochée, est une

[1] Je dois avertir le lecteur que, cette carte étant essentiellement marine, on a omis plusieurs détails de côtes qui n'intéressent point les marins. Par exemple, le prolongement du golfe Héroopolite au nord de Suez n'y est point figuré. On lui reproche même beaucoup d'autres imperfections, qui sont, dit-on, du fait du graveur, non des auteurs du dessin original. Ainsi, le Colombo, bâtiment marchand actuellement en rade de Suez (avril 1839), a été en danger de se perdre sur un récif situé à l'entrée du mouillage de Tor, et qui ne se trouve point marqué sur la carte imprimée.

erreur de cette carte turque, la seule qu'il pût consulter sur ces parages inconnus de son temps. A cela près, on peut dire que tous les voyages faits en Orient, depuis l'époque de d'Anville, ont accru et consolidé sa gloire.

Je reviendrai tout à l'heure sur la géographie ancienne des côtes que j'ai visitées.

Le vendredi 20 avril, nous quittâmes le mouillage de Kharor avant le lever du soleil, par un temps brumeux et un vent nord-ouest assez violent. Nous courûmes une longue bordée au large pour tâcher de doubler les Sept caps; mais le vent ayant fraîchi et la mer étant grosse, nous renonçâmes à ce dessein et nous cherchâmes modestement à nous rabattre sur le cap Louckoûck. Avec une barque pontée, notre situation n'aurait eu rien d'effrayant : sur un esquif antique, elle était très-poétique et peu confortable, et nos marins eux-mêmes ne voyaient pas sans inquiétude des lames d'eau incessamment menaçantes, contre lesquelles ils n'avaient aucun rempart et dont trois eussent suffi pour nous faire couler.

En pareil cas tous les hommes du monde ont eu recours aux agents surnaturèls, et notre pilote Ssâlehh, le plus grave et le plus dévot de nos marins, essaya de conjurer les vagues en invoquant la verge de Moïse.

C'est une chose bien remarquable que la persistance des plus anciennes traditions chez un peuple entièrement privé d'annales. Dans le midi de la

péninsule arabique les noms de Ad ou Aâd et de Scheddâh, fils de Aâd, sont encore familiers aux Yamanites et aux Hadramites, quoique ces noms se rapportent à une époque bien antérieure à celle de Moïse. Sur les bords du golfe Héroopolite, il n'est question que du tyran égyptien Firaoun et du législateur hébreu Mouça, et toutes les circonstances de la fuite des Israélites sont présentes à l'esprit des gens du pays; mais en revanche ils ne savent pas un mot de ce qui s'est passé chez eux depuis l'époque de Mouça jusqu'à l'arrivée de Bonaparte à Suez, fin du siècle dernier.

Ssâlehh, menacé par les vagues qui engloutirent Pharaon, les menaçait à son tour de la verge de Moïse : *Barra! barra! Alayk assayet Mouça!* c'est-à-dire « Dehors! dehors! la verge de Moïse contre toi! »

Je viens de parler de *Aâd*, et je demande la permission de revenir sur ce nom antique. Je n'ai point d'autre cadre que ce journal où je puisse enchâsser mes idées. Si elles méritent de voir le jour, il importe peu que je les émette ici ou ailleurs : dans le cas contraire, je serai bientôt averti de mon erreur et me résignerai très-facilement à ne plus écrire.

Les noms de Aâd et Thamoûd représentent la limite supérieure des souvenirs arabes. Je me suis indigné longtemps de ne pas retrouver ces noms dans la Bible, convaincu *a priori* qu'ils devaient y être. Je crois enfin en avoir reconnu un; et quant à l'autre. . . mais n'anticipons point.

Aâd, considéré comme nom de tribu, est du genre féminin. Djawhariyy n'admet point d'autre sens du mot *Aâd*, et il ajoute que l'adjectif dérivé de ce mot (*aâdiyy*) signifie « très-ancien. » Aâd tribu étant du féminin, il n'est pas étonnant que les Juifs, qui ont dû emprunter des Arabes leurs notions sur le peuple nommé Aâd, comme sur beaucoup d'autres, l'aient représenté par une femme dans leurs personnifications ethnographiques; et, de même que l'on trouve dans la Bible plus d'une opinion sur Saba, on y trouve aussi plus d'une opinion sur *Aâdâh*, que je considère aujourd'hui comme la personnification de Aâd.

Suivant une autorité biblique, Aâdâh est femme d'Ésaü et chananéenne, chose très-recevable (pour le moment) puisque nous savons par Hérodote que les Chananéens ou Phéniciens étaient venus des bords de la mer Érythrée. (*Gen.* ch. XXXVI, v. 2; *Hérod.* Clio, I.) Cette alliance entre Ésaü et les Chananéens ne préjuge rien sur l'antiquité relative des Abrahamides et des Arabes *âribah*, et quand la Bible me dit qu'Ésaü épousa Aâdâh, j'entends qu'il prit femme dans la tribu de Aâd, et rien de plus; il me suffit de savoir que cette Aâdâh ne figure point dans la descendance d'Ésaü, ou d'Ismaël, ou d'Abraham, par Cethura.

Mais à l'autorité que je viens de citer, la Bible, avec son admirable naïveté historique, en oppose une autre bien plus ancienne et bien plus significative. Selon cette autre autorité, Aâdâh est femme

de Lamech, c'est-à-dire antédiluvienne. De ce point de vue, Aâdâh eut un fils « qui fut père des pasteurs et de ceux qui vivent sous les tentes. » (*Gen.* ch. IV, v. 19, 20.) Voilà ce qui tranche la question.

Car ces nomades antédiluviens dont parle la Genèse ne peuvent être que les premiers Bédouins dont le souvenir s'est conservé. Or ces premiers Bédouins, ces Arabes primitifs, sont, d'après les traditions arabes, le peuple nommé *Aâd*. Il résulte donc du témoignage fourni par le *quatrième* chapitre de la Genèse (je crois qu'il est difficile de remonter plus haut dans les annales du genre humain) que l'un des premiers auteurs qui aient concouru à la rédaction de ce livre, la Genèse, avait cru devoir placer avant le déluge, ou, si vous voulez, avant l'époque de Noé, l'origine de ce peuple primitif. En d'autres termes, l'antiquité de Aâd était telle qu'il lui paraissait impossible de la faire cadrer avec l'époque du déluge universel. Et, en effet, quelle valeur aurait cette donnée historique « qu'un des fils de Aâdâh, femme de Lamech, fut père des nomades, » si tous les Nomades avaient dû périr quelque temps après la naissance de leur patriarche? Les docteurs arabes qui ont eu connaissance des traditions juives et de leurs propres origines ne pouvaient pas consentir à la ruine totale d'un peuple dont la haute antiquité leur faisait tant d'honneur. En conséquence ils ont fait entrer dans l'arche, avec la permission de Noé, un certain Djourhoum, qui parlait l'arabe *prior*, c'est-à-dire la

langue qu'on nomma, dans la suite des temps, *arabe de Hhimyar*, et dont j'ai fait connaître l'existence. Ensuite ils ont marié une des filles de Djourhoum avec Iram, fils de Sem, qui fut père de Awss (Us), qui fut père de Aâd. Rien de plus rationnel, historiquement, que l'introduction d'un Arabe primitif dans l'arche de Noé; mais pour être en harmonie avec cette portion de la Genèse qui traite de l'époque antédiluvienne, les docteurs arabes auraient dû faire Djourhoum fils de Aâd, au lieu de nous le donner pour son aïeul maternel.

Je ne sais si quelque autre aura aperçu avant moi la haute antiquité de cette tribu arabe, dont l'origine remonte, sans passer par Noé, à une époque antérieure à Noé. Quoi qu'il en soit, ce fait me paraît assez intéressant, et les preuves dont je l'étaye sont, je crois, assez fortes pour provoquer un examen sérieux de mon opinion. J'espère qu'on voudra bien me faire grâce de la question religieuse. M. Saint-Martin était on ne peut mieux avec les dévots et le pavillon Marsan. Il possédait d'ailleurs, comme chacun sait, une science vaste et profonde sur l'histoire et la chronologie anciennes. Or ce même, cet identique M. Saint-Martin (Dieu veuille avoir les âmes de tous les rédacteurs de *l'Universel!*), me dit un jour confidentiellement, à huis clos, qu'il lui fallait dix mille ans, *ne plus ne moins*, depuis le déluge universel jusqu'à nos jours, pour placer, caser commodément les événements humains dont le souvenir ne s'est pas perdu.

La terminaison féminine de la personnification hébraïque *Aâdâh* ne peut pas infirmer le rapprochement que j'ai établi entre le mot arabe et le mot hébreu. Ainsi que je l'ai dit, Aâd, considéré comme nom de tribu, est du féminin, et j'ajoute ici que la personnification masculine des Arabes (les Arabes considèrent Aâd individu comme un homme) est d'une date très-récente relativement à la notion de Aâd-tribu.

Quant à Thamoûd, il y a de fortes raisons de croire que cette peuplade florissait à une époque bien postérieure à celle de Aâd, quoique les docteurs arabes l'aient mise au nombre des tribus primitives d'Arabes *âribah*. Agatharchide, et après lui Diodore de Sicile et Pierre l'Ancien, parlent distinctement des *Thamudeni;* et le premier, copié par le second, nous indique leur demeure d'une manière qui coïncide exactement avec les données des écrivains arabes et les renseignements fournis par Burckhardt sur Hhidjr et Thamoûd. Pas le moindre doute sur l'identité de Thamoûd et des Thamudeni. Par contre, ni les Romains ni les Grecs n'ont connu les Aâdides. Si donc l'origine de Thamoûd se confond réellement avec celle de Aâd, comme les docteurs arabes l'ont cru, il faut nécessairement admettre que la première de ces deux tribus a survécu de beaucoup à la seconde, et ne s'est fait remarquer dans l'histoire de l'Arabie qu'à une époque très-récente relativement à celle-ci. Dans ce cas les hypogées de Hhidjr devraient être d'un tout autre

style que ceux de Darvan ou Doan (vallée du Hhadramaut). Mais aucun Européen n'a vu jusqu'à présent, soit Doan, soit Hhidjr, les deux points les plus intéressants qui restent à visiter sur le globe.

Il est bien digne de remarque que les deux mots *aâd* et *thamîd* ont en hébreu la même signification, et que cette signification s'est trouvée prophétique dans toute la force du terme. *Aâd* et *thamîd* signifient «durée, persistance.» Voyez le Dictionnaire de Gesenius, qui fait lui-même ce rapprochement le plus innocemment du monde, et sans songer aux deux nations arabes que ces deux mots hébreux représentent. Cela posé, l'hébreu étant, comme je l'ai dit ailleurs, un idiome intermédiaire entre le hhimyarique supposé la langue de Aâd, et la langue de l'Alcoran, n'est-il pas possible que les Hébreux aient confondu sous une même dénomination (*Aâdâh*) les deux tribus de Aâd et Thamoûd? Je dis que ces deux noms *Aâd* et *Thamîd* étaient prophétiques; et en effet, quel peuple a conservé l'empreinte de la *sanctissima antiquitas*, si ce n'est le peuple arabe? Les Scénites d'aujourd'hui ne sont-ils pas trait pour trait les Scénites du temps d'Abraham? Et quelle est la plus antique de toutes les peuplades d'Arabie, si ce n'est celle qui habite jusqu'à cette heure la région thurifère, celle qui se vante encore de parler la langue de Aâd. Car cette langue n'est pas morte, Dieu merci! et les monuments récemment découverts dans le Hhadramaut ne seront expliqués que par elle.

Quand nous fûmes revenus près de terre, nous n'étions pas encore à la hauteur du mouillage où se trouvaient à l'ancre les navires partis avant nous de Yambo. Il fallut donc courir une seconde bordée au large. L'écoute se rompit pendant que nous virions de bord, et nous fûmes un instant en danger à cause des mauvaises qualités de notre barque, qui, d'ailleurs, était trop chargée. Mais enfin nous gagnâmes le mouillage de Louckoûck, l'un des sept caps, où notre barque fut amarrée au banc de corail qui borde la côte. Il est à remarquer que dans ce petit « gros temps » tous nos marins eurent le mal de mer. Naviguant ordinairement de canal en canal sur les bassins tranquilles que forment entre eux les bancs de corail et la côte et les îles, les marins arabes n'ont réellement pas l'habitude de l'élément sur lequel ils vivent. Pour nos domestiques, ils avaient incontestablement le droit de se trouver mal, et cependant nous exigeâmes d'eux tous les services que nous eussions requis par le plus beau temps. Nous ne leur fîmes point grâce d'une pipe ni d'une tasse de café, et la pauvre chèvre fournit son lait pour le thé ; mais je dois ajouter ici, en historien véridique, qu'elle en donna moins qu'à l'ordinaire.

Lorsque l'écoute cassa, la femme du cuisinier de M. Botta, députée par son mari qui tremblait bien plus fort qu'elle, vint se jeter aux genoux du maître, le suppliant d'avoir pour agréable et d'ordonner *qu'on nous débarquât sur-le-champ*. Cette supplique nous rendit la gaieté que le mauvais temps nous

avait enlevée momentanément. Nous eûmes une scène du même genre quelques jours après, dans une circonstance un peu plus critique, car alors le rivage se trouvait beaucoup trop loin pour que nous pussions espérer de l'atteindre; mais plus le danger était grand, plus la déprécation était comique.

Le lendemain, samedi 21, nous fûmes retenus toute la journée à Louckoûck par le mauvais temps. Nous en profitâmes pour aller à terre et faire une petite herborisation.

Quelque aride que soit la côte d'Arabie, il y a bien peu de localités sur cette côte (s'il y en a) où la végétation soit complétement nulle. Le mot de *désert* ne doit point être pris dans un sens absolu quand il s'agit de la péninsule arabique, et je crois que cette immense contrée ne contient pas de lande qui ne verdoie après une pluie abondante. Mais j'ai vu en Nubie, à droite et à gauche du Nil, des déserts de rochers formant des vagues rouges et noires, des océans pétrifiés, qui m'ont paru non-seulement privés, mais incapables de toute production. Je n'ai rien contemplé en ma vie qui agît sur mon imagination d'une manière aussi puissante. Ni l'océan d'eau ni les Alpes ne peuvent donner une idée de ce qu'on éprouve en promenant son regard sur ces espaces embrasés, décharnés, sans limites; car les vapeurs rutilantes dont l'air est chargé sous les tropiques durant la presque totalité du jour laissent à peine entrevoir l'horizon et le reculent à une distance énorme.

A propos de vapeurs, je voudrais bien savoir pourquoi l'on est convenu de dire que l'air est plus transparent dans les pays chauds que dans les pays froids. Il me semble à moi que c'est l'inverse qui est le cas. Je parle des effets de jour, car pour les nuits il faut avouer qu'elles sont splendides dans les pays chauds : aussi les Arabes chantent-ils éternellement : *Yâ layl! yâ layl!* «Ô nuit! ô nuit!» et ces deux monosyllabes, roucoulés de mille manières, constituent la partie essentielle de leur poésie lyrique. Mais pour en revenir aux déserts, je ne pense pas que l'on trouve en aucune partie de la péninsule arabique des solitudes comparables à celles de Nubie. D'après les renseignements que j'ai pris sur les *Ahhckâf*, je me les représente comme de vastes ondulations de sable entrecoupées de verdure aussitôt après la saison des pluies.

Nous trouvâmes à Louckoûck de l'eau et du bois à brûler apportés par les Arabes. De quel point venait l'eau? Je l'ignore. Je crois que c'était de l'eau de pluie.

Nous partîmes de Louckoûck, le samedi soir 21 avril, à la faveur d'une brise de sud-ouest qui nous porta le jour suivant (dimanche 22) jusque dans le voisinage de l'île-montagne de Hhassânî. Cette brise se calma dans la soirée du 22 avant de nous avoir menés jusqu'au mouillage, et nos marins furent obligés de ramer; le pilote se mit de la partie. Pendant qu'il ramait, son jeune fils, qu'il avait laissé à l'arrière, couché sur une claie à bâ-

bord, tomba à la mer sans que M. Botta ni moi, ni aucun des marins s'en aperçût. Ce fut un de nos domestiques qui donna l'alarme. Soulaymân le Borgne, qui tenait le gouvernail, jette un coup d'œil à bâbord, se retourne, s'élance à la mer, et quoique l'enfant fût déjà loin de nous, il l'eut bientôt saisi. Ssâlehh, le père, et deux ou trois autres se jetèrent à l'eau immédiatement après et allèrent recevoir l'enfant des bras de Soulaymân. Comme nous n'étions pas à la voile en ce moment, le grand danger auquel échappa le fils du pilote était celui de devenir la proie d'un requin à l'instant même où il tomba à la mer.

Les requins sont assez nombreux dans ces parages. Nos domestiques virent une fois un de ces monstres sauter hors de l'eau pour saisir un des singes de M. Botta qu'il avait amarrés sur une claie fixée à bâbord et formant balcon au-dessus des flots comme le lit du pilote et de son fils. Chaque fois que les requins se montraient, nous en étions avertis par un cri tout particulier de nos singes, cri d'alarme qui ressemble beaucoup à l'aboiement du chien.

Encore à présent, au bout d'une année révolue, je ne saurais songer sans émotion au bonheur dont nous jouîmes *tous* en voyant l'enfant dans les bras de son sauveur. C'est un privilége de l'enfance d'éveiller la sollicitude des hommes les plus féroces ou les plus insensibles. On laissera périr un homme fait, mais on ne veut pas qu'un enfant périsse. L'ins-

tinct qui le protége est sans doute une extension de la philogéniture.

M. Botta nous racontait que, dans un voyage précédent sur ce même golfe Arabique, il avait vu tomber un homme à la mer. On n'essaya pas même de ralentir la marche du bâtiment pour donner au malheureux qui venait de tomber le temps de le regagner à la nage, ce qui lui eût été facile, car le vent n'était pas fort et l'homme savait bien nager. On ne lui jeta pas même une corde. Rien! Ses confrères musulmans se contentèrent de réciter à son intention le premier chapitre de l'Alcoran, et cela avec un calme et une résignation qui ressemblaient fort à la plus parfaite indifférence. C'est que tous les enfants d'Adam n'ont pas l'instinct de la philanthropie, qui est une extension de l'amour des frères.

L'état de faiblesse comparative dans lequel tomba le pauvre père à la suite de l'émotion terrible qu'il avait éprouvée témoignait bien évidemment de sa tendresse, et pourtant il ne trouva point dans son cœur un élan d'action de grâces, que dis-je! un mot de remercîment pour le sauveur de son fils. De son côté, le sauveur paraissait ne rien s'attribuer et ne prétendre à rien, pas même à une félicitation. Les seules exclamations de *lillâhi 'lhhamd! alhhamdou lillâh!* « Louange à Dieu! » « A Dieu la louange! » sortaient de la bouche du père et de celle des acteurs et spectateurs musulmans de cette scène.

Rien n'égale la surprise que témoigna Soulaymân en recevant de M. Botta une pièce d'or pour prix de son dévouement[1].

Voici, en peu de mots, l'explication de ce phénomène moral : — Si vous êtes en danger de mort, et que Dieu se serve du ministère d'un homme pour vous tirer d'affaire, c'est un acte de haute impiété que de remercier cet homme. Les actions de grâces sont dues à Dieu. Or Dieu est un dieu jaloux, qui ne veut point partager votre reconnaissance avec un tiers. — D'après ce principe sublime, vous ne devez jamais attendre d'un musulman le moindre sentiment de gratitude pour un bienfait, quelque grand qu'il soit. Vous n'êtes et ne serez jamais à ses yeux que l'instrument aveugle, passif, des décrets de la Providence. Non ! jamais les hommes n'inventèrent une religion plus propre à dessécher le cœur. Je l'ai dit et je le répète : l'oubli de Dieu et l'amour exclusif de ses créatures vaut mille fois mieux qu'une religion semblable. Aujourd'hui les musulmans marchent à grands pas vers l'infidélité, autrement et mieux nommée l'incrédulité. Je les en félicite de tout mon cœur.

Grâce à nos soins (quelle impiété dans ce peu de mots ! dirait un Levantin ; mais je le laisse dire), le fils du pilote allait beaucoup mieux depuis quel-

[1] Quant au domestique qui nous avait avertis, il trouva tout simple que je lui donnasse *un bakhschîsch* d'une valeur à peu près égale. Les coquins qui nous servent en Orient sont faits à la générosité européenne, et l'exploitent en s'en moquant.

ques jours. Grâce à Soulaymân, le voilà sauvé une seconde fois. Nous le débarrassâmes promptement du peu de vêtements qu'il avait sur lui, et je me mis à l'essuyer et à le sécher le plus exactement possible (j'ai fait souvent le métier de bonne d'enfant) avant de l'envelopper dans une grande couverture de laine que j'abandonnai ensuite au père. Quelques jours après, l'enfant était complétement rétabli.

A force de rames, nous arrivâmes près d'un récif, le *scheb* ou *schaab alabyad*, où nous passâmes la nuit à l'ancre. Le lendemain, lundi 23 avril, nous partîmes avant le jour, et, à l'aide d'une brise favorable, nous passâmes en dehors du Djabal-Hassâni, tandis que les autres barques qui faisaient la même route que nous passaient dans le canal, entre l'île et la terre ferme. Un nouveau calme nous obligea à mouiller le soir vers la pointe méridionale d'un banc de récifs et d'îlots qui s'étendent vers le nord jusqu'au *Schaykh Mirbât*. Le lendemain, mardi 24, nous longeâmes ces îles avec une brise variable de sud-est qui soufflait par rafales, et le lendemain, mercredi 25 (si mon journal est correct), nous atteignîmes le Schaykh Mirbât, où nous jetâmes l'ancre après avoir reconnu les îles de Oumm Roumâ, Oumm Koudd, Massâbîhh, etc.

Sur la terre ferme, en face de la partie méridionale de cet archipel, que Diodore de Sicile compare aux Échinades de l'Étolie et de l'Acarnanie, et à

très-peu de distance du rivage, est la station de Hhawrâ, point sur lequel on trouve, au rapport des Arabes, des ruines d'édifices antiques et des débris de colonnes. Je regrette beaucoup de n'avoir pu visiter ce point, attendu que Hhawrâ est identifiée par d'Anville avec l'antique Leucé-Còmé. Si Hhawrâ est Leucé-Comé, Wadjh ou Wedjh est Raunathi, Mouwaylahh est Phœnicum Oppidum, et Hippos est Aynoûmah, où l'on voit encore aujourd'hui les ruines d'un aqueduc et d'une ville.

Notre d'Anville a sans doute placé ces noms dans l'ordre où ils doivent figurer sur la côte d'Arabie (ou de la région nabatéenne), en allant du sud au nord, et ce n'est pas jurer *in verba magistri* que de mettre cela en fait. Dès lors il n'y a plus à hésiter sur leur position absolue : elle est donnée par les puits et les courants d'eau, car ces puits et ces courants ne sont pas en grand nombre sur la côte d'Arabie, et, tout en admettant que quelques sources ont pu se tarir (comme celle de Djâr ou Bouraykah), je dis et maintiens que les localités les plus favorisées de nos jours sous le rapport essentiel de l'eau potable sont précisément celles qui jouissaient autrefois du même avantage.

Je viens de relire, dans la traduction de Miot, la description du golfe Arabique et de ses rivages donnée par Diodore de Sicile, d'après Agatharchide de Cnide; et puisque me voici amené à faire de la géographie ancienne, je crois devoir interrompre mon journal pour suivre un auteur grec qui voya-

geait en esprit sur la mer Rouge au temps de Ptolémée Physcon, et comparer son récit avec ce que nous savons d'ailleurs. Sa navigation mentale procède en sens inverse de la nôtre, et ce n'est qu'en côtoyant avec lui la région dont nous nous occupons que nous pouvons réussir à identifier (selon la vérité historique et géographique) les lieux dont il parle avec ceux que nous connaissons, et fixer notre opinion sur des questions non moins ardues qu'intéressantes, puisqu'elles sont encore controversées après les travaux de d'Anville, et résolues diversement par Gosselin, Maunert, Vincent et Wellsted. Je me borne, dans cet examen, à l'étendue de côtes qu'embrasse mon voyage de Djeddah à Tor ou Toùr (presqu'île du mont Sinaï), et je prie le lecteur de se transporter avec moi sur ce dernier point, après avoir ouvert la Bibliothèque historique de Diodore, au livre III, chap. XLII.

Ainsi que l'a observé d'Anville, le *Palmetum* ou *Phœnicon*, dont Diodore fait mention en cet endroit, ne peut s'entendre que des dattiers qui croissent aux environs de Tor, et notamment de ceux du *wâdi* ou de la vallée, qui forment un véritable bois, et même, çà et là, un fourré. L'eau y abonde et, sur quelques points, est d'une excellente qualité. Il n'est donc pas étonnant que les Arabes du paganisme rendissent à ce lieu une sorte de culte. A la suite des fêtes que l'on célébrait tous les cinq ans au Φοινικών (Strabon, liv. XVII, p. 1123 de l'édit. d'Amst. 1707), les pèlerins y puisaient de l'eau,

qu'ils emportaient dans leur patrie, à cause des vertus qu'ils lui attribuaient sur la foi d'une ancienne tradition. Encore à présent les pèlerins musulmans et chrétiens qui passent par Tor vont se baigner à une source d'eau tiède, légèrement sulfureuse, qui porte le nom de *Hhammâm Mouça* (bains de Moïse), et dont les eaux ont, dit-on, une merveilleuse efficacité pour la guérison des maladies de peau.

D'Anville s'est trompé sur la position de l'île des Phoques, qu'il place dans le golfe Héroopolite, d'après une carte du Père Sicard. Le fait est qu'il n'y a pas une seule île dans ce golfe, et aujourd'hui que nous possédons la carte anglaise, la question est de savoir à quelle distance *orientale* de l'embouchure du golfe Héroopolite nous devons chercher l'île des Phoques, à moins que les anciens n'aient donné ce nom à un banc de sable que le reflux aurait laissé à découvert; mais cela n'est pas probable.

La première île que l'on rencontre en longeant avec Agatharchide la côte de la presqu'île du Sinaï est tout près du cap Phara, aujourd'hui Râs Mohammed, et comme l'auteur grec nous dit qu'après avoir dépassé le Palmetum on aperçoit l'île des Phoques en avant d'un promontoire, il me semble qu'il n'y a pas à hésiter sur sa position, d'autant plus que notre texte ajoute : « Le promontoire opposé à cette île regarde Petra et la Palestine d'Arabie. » Ce n'est effectivement qu'après avoir doublé Râs Mohammed qu'on entre dans une mer qui peut être considérée comme une suite ou une extension de la vallée de

Petra, ou plutôt de l'Ackabah, qui n'est elle-même qu'une suite de la mer Morte et de la vallée du Jourdain. Nous savons depuis longtemps que l'on pêche dans ces parages une espèce de cétacé nommé par les Arabes *nâckat al-bahhr* (chamelle de mer), dont la peau est employée à faire des sandales et servit très-probablement autrefois à faire la couverture ou enveloppe extérieure du tabernacle. (Exode, ch. XXVI, v. 14.)

D'Anville pose en fait que Râs Mohammed est le Posidium de Diodore de Sicile, d'Agatharchide et d'Artémidore. Mais j'avoue que cette détermination me paraît souffrir de grandes difficultés. Strabon, d'après Artémidore, semble considérer Posidium comme la pointe extrême (intérieure) du golfe *Élanite*. (P. 1122.) Suivant le texte de Diodore, ce serait la pointe du golfe *Héroopolite;* car je n'admets point la note du traducteur. (Diod. de Miot, t. II, p. 73.) Dans un cas comme dans l'autre, Posidium est le contraire d'un promontoire; c'est le sommet d'un angle rentrant, non d'un angle saillant. Diodore, ou l'auteur qu'il a copié, procède très-méthodiquement dans sa description du golfe Arabique. Après avoir donné la côte africaine depuis Arsinoé (au nord de Suez) jusqu'à la limite de sa science vers le midi, il revient au point de départ pour décrire la côte asiatique; mais ici il ne nomme plus Arsinoé, il nomme le Posidium. Voici le texte, selon la traduction de M. Miot :

« Nous allons parcourir actuellement la côte ara-

bique, opposée à celle que nous venons de décrire, *et nous partirons également de la pointe du golfe.* Cette pointe porte le nom de *Posidium*, pris d'un autel consacré au dieu des mers et élevé par Ariston, que Ptolémée avait chargé d'explorer la côte d'Arabie jusqu'à l'Océan.»

Si cette citation ne suffit pas pour justifier mon opinion, j'ajouterai que, selon l'ancien usage des navigateurs, Ariston a dû élever son autel au point de départ, et que le point de départ ne pouvait pas être Râs Mohammed.

Je suppose donc (et c'est assurément l'hypothèse la plus naturelle) qu'Ariston partit d'Arsinoé et que l'autel élevé par lui au dieu des mers, c'est-à-dire le *Posidium*, se trouvait à la pointe septentrionale du golfe de Suez.

«Le littoral qui suit l'île et le cap des Phoques était, selon notre auteur, habité autrefois par les Maranites et le fut depuis par leurs voisins les Garyndaniens, qui s'en emparèrent, etc.»

Ces deux noms se retrouvent, l'un dans la géographie mosaïque, l'autre dans la géographie moderne de la presqu'île du Sinaï, et se retrouvent l'un à côté de l'autre. Si l'on adopte l'opinion la plus accréditée touchant le lieu que la Bible nomme Mârâh, c'est une des stations des Israélites; et Gharendal ou Ghorondel est une vallée qui débouche à Mârâh supposé Houwâra. Le changement du *lâm* en *noûn* est très-commun en arabe dans les noms propres. Le *Ckâmoûs* permet de dire indifféremment

Ismaïl et *Ismaïn* (Ismaël). Mais il faut observer, d'une part, que ces deux noms se trouvent fort loin du littoral indiqué par Agatharchide comme la demeure des Maranites et des Garyndaniens, et, de l'autre (par voie de compensation), que la plupart des habitants de la presqu'île étaient nomades, c'est-à-dire sans demeures fixes, autrefois comme à présent.

« En continuant de s'avancer, on entre dans le golfe Læanite. » C'est ainsi que Diodore nomme le golfe Élanite (aujourd'hui golfe de l'Ackabah). Ainsi les deux tribus antiques dont nous venons de parler gisaient entre Râs Mohammed et Râs el-Noussrânî ou « le cap du Chrétien, » aux environs des *Schouroûm* (pl. de *Scharm*). Râs el-Noussrânî se trouve à l'entrée occidentale du golfe Élanite. C'est en quelque sorte le jambage de l'une des deux portes que forme l'île de Thînân avec les deux rivages opposés, et cette île se trouve en face du promontoire, et ce promontoire regarde Petra et la Palestine bien plus directement que Râs Mohammed. Enfin, l'île de Thîrân veut dire l'île des bœufs ou des taureaux, ce qui rappelle l'île des veaux marins ou *phoques*, dont nous avons parlé tout à l'heure. On serait donc tenté de croire que cette île, une des plus grandes de la mer Rouge, est réellement celle que les anciens ont nommée l'île des Phoques, si elle se trouvait un peu plus près du Palmetum, c'est-à-dire de Tôr, d'autant plus que l'étranglement qui marque le commencement du golfe Élanite

est, abstraction faite de l'île, au delà de Râs el-Noussrânî et en face de Râs Fartak. On pourrait, dis-je, soutenir à la rigueur que les anciens n'ont point fait attention à l'îlot qui se trouve tout auprès de Râs Mohammed, que Thirân est l'île des Phoques, que Râs el-Noussrânî est le promontoire qui regarde Petra, et que le pays des Garyndaniens s'étendait depuis Râs el-Noussrânî jusqu'à la latitude de Râs Fartak, dans le district appelé aujourd'hui *Nabcki*. Tous les lieux que je viens de passer en revue resteraient toujours en dehors du golfe, qui ne commencerait, pour le voyageur grec, qu'à la latitude de Râs Fartak. Mais cette hypothèse placerait l'île des Phoques à une trop grande distance du Palmetum, que nous avons identifié avec Tôr. Quant aux îles qui se trouvent à la droite du voyageur sortant du golfe de Suez, elles ne peuvent pas entrer en concours avec les deux autres, parce qu'elles appartiennent à la côte africaine, que le voyageur grec a quittée pour n'y plus revenir.

« Je passe tout ce qui est relatif au golfe Élanite et aux Nabatéens (les *Anbât* des Arabes), et, après avoir traversé les détroits de Thirân, j'entre dans un pays de plaine coupé par de nombreux ruisseaux, qui arrosent des champs où croissent l'*agrostis*, le trèfle de Médie, et du *lotus* (*melilotus*) de la grandeur d'un homme. » Agatharchide parle évidemment de la vallée d'Aynoûnah, visitée depuis peu par des voyageurs anglais. Le tableau qu'en fait le lieutenant Wellsted est en parfaite harmonie avec

le récit de l'auteur grec ; et quoique cette vallée soit aujourd'hui abandonnée à la nature, il est impossible de ne pas rapprocher le *long sedgy grass* dont parle le lieutenant Wellsted (*Travels in Arabia*, t. II, p. 164) du luxe de fourrages antiques dans lequel Agatharchide paraît se complaire, sans doute à cause de l'aridité des contrées environnantes. Mais comme il résulte des dernières observations que la vallée d'Aynoûnah se rattache à celle de Mackna sur le golfe Élanite, et qu'il y a aussi à Mackna un courant d'eau considérable, il est possible à la rigueur que la description de l'auteur grec embrasse les deux régions.

Je suis très-disposé à voir dans le site d'Aynoûnah un entrepôt du commerce des Nabatéens. Ainsi que l'a judicieusement observé le voyageur anglais, les grandes difficultés que présente la navigation des golfes de Suez et de l'Ackabah durent engager les commerçants de l'antiquité à chercher des ports et à établir des entrepôts en dehors de ces golfes, d'un côté pour les marchandises qui prenaient la route de l'Égypte, et de l'autre pour celles qui passaient par le pays des Nabatéens. De là naquirent, sur la côte africaine, les échelles de Myos-Hormos, Philoteras, Bérénice, etc. et, sur la côte opposée, Hippos, Phœnicum Oppidum, Raunathi et Leucé-Comé. Mais il m'est impossible d'identifier ce dernier entrepôt avec Aynoûnah : l'ordre de succession des échelles antiques s'y oppose. Ainsi que je l'ai dit, Aynoûnah étant le premier point favorable à

l'établissement d'une échelle sur la côte arabique, en dehors du golfe Élanite, Aynoûnah ne peut être que Hippos; le second étant Mouwaylahh, ce Mouwaylahh devait s'appeler autrefois Phœnicum Oppidum; le troisième, Wedjh, est sans doute Raunathi; et le quatrième, Hhawrâ, doit correspondre à Leucé-Comé. Ainsi, Leucé-Comé, loin d'être l'entrepôt le plus septentrional des Nabatéens en dehors du golfe Élanite, était au contraire le plus méridional. Cette conclusion s'accorde d'ailleurs parfaitement avec d'autres renseignements fournis par les anciens. Nous savons qu'Ælius Gallus, à son retour du Yaman, s'embarqua à Leucé-Comé et arriva le onzième jour à Myos-Hormos. S'il fût parti d'Aynoûnah, il n'eût pas mis trois jours à faire le trajet. Lors de son départ pour le Yaman, il fit voile d'Arsinoé (tout près de Suez) et arriva le quinzième jour à Leucé-Comé. Le temps se trouve encore ici proportionnel à la distance, si l'on reste fidèle au sentiment de notre illustre d'Anville. Mais si Leucé-Comé est Aynoûnah, le temps mis par Ælius Gallus à franchir l'espace qui sépare Suez de ce point paraîtra d'autant plus extraordinaire que les vents dominants dans le nord de la mer Rouge étaient en sa faveur.

Enfin le lieutenant Wellsted, qui veut qu'Aynoûnah soit Leucé-Comé, convient lui-même, dans sa relation, que la position d'Aynoûnah n'est pas très-favorable aux navigateurs. « The harbour of Aïnùnah is well sheltered from all winds; yet I am ap-

prehensive that the dangers near the entrance, exhibited in the chart, will deter mariners from it. » Et ailleurs, en parlant de la région qu'il faut traverser pour arriver à Aynoûnah, il dit (t. II, p. 168) : « From the boisterous weather and numerous rocks in this part of the sea, the navigation is so exceedingly dangerous, that scarcely a day elapsed without same hairbreadth escape. It would have been impossible to have conducted a ship of greater burden, or one less quickly manageable, amidst the labyrinth of shoals through which we had often to thread our way. » La partie septentrionale du golfe Arabique offrant de si effrayantes difficultés du côté de l'Arabie, il est naturel de supposer que le principal entrepôt des Nabatéens, Leucé-Comé, se trouvait au sud, et par conséquent en dehors de tous ces dangers.

Les récits des Grecs et des Romains sur les choses anciennes ou lointaines sont presque toujours plus ou moins fabuleux, plus ou moins remplis d'exagération. Le merveilleux est la consolation des ignorants. Il leur offre cette pâture intellectuelle que nous cherchons tous quand les appétits physiques sont satisfaits, et qui varie du blanc au noir, du positif au négatif, suivant l'état de notre entendement. Sous ce point de vue, l'on peut dire que l'erreur et la vérité répondent à un même besoin de notre nature. On peut aller plus loin et soutenir que l'erreur l'emporte sur la vérité par le nombre infini de combinaisons qu'elle comporte.

En ce sens, elle offre à nos esprits un ordinaire beaucoup plus varié que ne peut le faire la réalité dans l'état actuel de nos connaissances positives.

Agatharchide paraît avoir mis dans sa relation parties égales de l'une et de l'autre. Ainsi, sa description du golfe Élanite est, dit-on, très-fidèle (*Travels in Arabia*, t. II, p. 108); mais le tableau qu'il fait de la région où nous allons entrer avec lui me paraît un tissu de fables après lesquelles la vérité doit luire de nouveau.

Je ne chercherai point à retrouver la « baie qui s'enfonce dans les terres à une profondeur de 500 stades et dont l'enceinte est fermée par d'immenses rochers, etc. etc.... » « Les rivages de cette baie sont occupés par les Banizomènes.... » « Non loin de là sont trois îles » que l'auteur grec ne nomme pas.

Il y en a six dans ces parages, sans compter les îlots, savoir : Thîrân, Senâfir, Schouschwah, Bârâckân, Youban, Ssilah.

L'une des trois îles dont parle le voyageur grec était consacrée à Isis. Le lieutenant Wellsted dit que c'était Thîrân. Sur quel fondement? — Parce que Thîrân est la plus grande de toutes? — Parce que *thîrân* veut dire *boves*, et qu'Isis est évidemment la vacho Io? — Il faut s'expliquer.

Dans *Banizomènes* je vois deux mots arabes et une terminaison grecque. Le *ν* (*n*) de la dernière syllabe appartient à la désinence grecque, comme le *n* de *Thamudeni*, qui représente *Thamoûd*, et rien

de plus ni de moins. Mais si le premier mot arabe, *bani* (fils, enfants), est facile à reconnaître, il n'en va pas ainsi pour le second. Je suppose que ce second mot est *Djoudhâm* ou *Djouzâm*, dont la première syllabe aura disparu en passant par la bouche des Grecs; car la transcription grecque la plus voisine de *Bani-Djoudhâm*, ou (au nominatif) *Banou-Djoudhâm*, eu égard à la prononciation, eût été Βανυζουδάμενοι, et il est tout naturel qu'un mot aussi long et aussi *aukward* se soit contracté et réduit à Βανιζόμενοι.

Ces Banou-Djoudhâm, qui, selon l'opinion la plus approuvée, étaient d'origine yamanique ou sabéenne[1], issus de Amr, frère de Hhimyar, le père des Homérites, le même qu'Érythras (*Strab.* liv. XVI, p. 1125), dont les Abrahamides se sont emparés, ou, si l'on veut, qu'ils réclament dans la personne d'Édom le même qu'Ésaü[2].

[1] Voyez les généalogies arabes de MM. Perron et Pococke (*Spec. Hist. Arab.* p. 44, éd. de 1650).

[2] Il est assurément très-digne de remarque que les mots *Himyar* ou *Hhomayr*, *Edhôm*, *Phœnix* signifient tous «rouge» ou «rougeaud,» dans des langues différentes, et il y a longtemps que cette observation a été faite pour la première fois. Mais ce qui me paraît mettre hors de doute l'identité *intentionnelle* (réelle ou supposée) d'Edhôm et de Hhimyar (nonobstant la distance qui sépare l'Idumée du Hhadramaut), c'est que les Hébreux ont marié Ésaü avec Aâdâh. Or nous savons par les traditions arabes que Hhimyar régna sur la tribu de Aâd, la plus ancienne de l'Arabie, et nous savons par l'histoire universelle que le premier acte d'un conquérant, dont le pouvoir n'est plus contesté, c'est d'entrer en relation avec les filles du peuple conquis. Ainsi, quand l'historien hébreu me dit qu'Édom (le même qu'Ésaü) épousa Aâdâh, je retrouve dans ce peu de mots

Ces Banoû-Djoudhâm occupaient un pays de montagnes nommé Hhismâ ou Hesma, dont il est question dans les traditions mahométanes et dont l'emplacement est donné par la géographie moderne du torrent de l'Ackabah. Le Tôr-Hesma (car son nom n'a pas changé depuis l'époque de Mahomet) est à une journée de l'Ackabah vers le nord-est. Ce

l'événement historique dont parle le Râwi arabe lorsqu'il dit que Hhimyar, issu de Ckahhtân (Joctan) établit son autorité dans le pays de Aâd; c'est une autre manière de formuler le même fait. — Encore un rapprochement: Édom et tous les Abrahamides étaient originaires de la Chaldée, selon la Genèse; Hhimyar et tous les Sabéens venaient du même pays, selon les traditions arabes, car leur père Ckahhtân parlait le *souryâni*, qui, pour les docteurs arabes, est la même chose que le chaldéen; et son fils immédiat, Yaroub, fut le premier de la famille dont la langue passa du souryâni à l'arabe, c'est-à-dire à la langue de Aâd, appelée depuis «arabe de Hhimyar.» Les Juifs ont identifié Édom avec Ésaü; mais les Arabes, qui ont deux personnages historiques correspondants à ceux-là, Hhimyâr et l'*Aschaar*, c'est-à-dire «le Velu,» ainsi nommé parce qu'il vint au monde tout velu, ne les ont point identifiés l'un avec l'autre. Quelques-uns de leurs docteurs font Aschaar frère de Hhimyar et fils immédiat de Saba; mais, selon les meilleurs généalogistes, il y aurait au moins six générations entre Aschaar et Saba. Édom ou Edhôm est donc probablement plus ancien qu'Ésaü.

Tout cela se résume par deux invasions de la même race rouge ou chaldéenne (ou perse, puisque Strabon fait un Perse d'Érythras), l'une dans le midi de la péninsule arabique, c'est celle des Joctanides, et l'autre dans le nord, c'est celle des Abrahamides (qui n'ont pas eu le même succès que leurs aînés du Yaman et du Hhadramaut). Et voilà ce qui explique les prétentions parallèles des deux peuples. Celles des Juifs allaient fort loin, puisque, non contents de revendiquer l'*homme rouge*, Édom, ou Hhimyar, possesseur de Aadah ou Aâd, comme un rejeton d'Abraham, ils ont osé mettre Saba et *Dédân* (l'*Oudad* des traditions arabes) dans la lignée d'Abraham par Cétura (*Gen.* XXI, 3). Enfin, quelques-uns de leurs doc-

nom est d'une haute antiquité, puisque nous le retrouvons dans la Bible. *Hhaschmônâ* (*Nomb.* XXXIII, 29) est en effet une des stations des Israélites, non loin du Port de Salomon. Djawhari représente les montagnes de Hhismâ comme arides et escarpées, et cite en trois endroits de son dictionnaire cette tradition du prophète Mahomet : « Les Grecs

teurs n'ont-ils pas affirmé que tous les Arabes, sans exception, étaient enfants d'Ismaël? Heureusement pour l'histoire, nous pouvons repousser ces deux dernières prétentions par deux autorités plus anciennes que le chapitre XXV de la Genèse, et également bibliques, bien que contradictoires. Suivant l'une, Saba est fils de Rama, fils de Chus; selon l'autre, il est fils de Joctan. Ce dernier point de vue, le seul qui soit admis par les Arabes, est, je crois, conforme à la vérité.

Le parallélisme des deux colonies, les Joctanides et les Abrahamides, est quelque chose de frappant. Si les premiers occupèrent l'Arabie heureuse dans le midi de la péninsule, les autres conquirent la Terre promise dans le nord, et, fiers de leurs succès, réclamèrent l'*homme rouge* comme une gloire nationale, parce que la couleur rouge était la couleur noble en Égypte et en Arabie. Les deux colonies se trouvent à l'apogée de leur prospérité commerciale sous Salomon, et font assaut de luxe dans la visitation mythique de la reine de Saba.

On trouve dans l'archipel de Dahlak d'anciens monuments qu'une tradition locale rapporte aux Perses. Seraient-ce les Perses d'Érythras?

Je profite de cette occasion pour relever une erreur qui m'est échappée dans ma première lettre à M. B. Duprat sur l'histoire des Arabes. J'ai dit à la page 68 que les Ramanites de Strabon étaient probablement les Yamanites et que, par suite d'une erreur de copiste, le *rho* avait remplacé un *iôta*. Aujourd'hui, je pense que les Ramanites sont les descendants de Rama, fils de Chus, et que si les anciens ont connu le mot de *Yaman* ou *Yemen*, c'est dans le nom des *Minæi* qu'on doit le chercher. Οἱ Μιναῖοι, *hi-minæi* : l'article grec représente le *y* du mot arabe.

vous chasseront de cette terre» (de la Syrie); «ils vous en chasseront pied à pied, de bourgade en bourgade, jusqu'à une *pince de sabot*» (*sounbouk*, c'est la pince du sabot d'un cheval), c'est-à-dire, selon l'interprétation du lexicographe arabe, jusqu'à un district aride et improductif. «On demanda au Prophète quel lieu il désignait par la pince de sabot. Il répondit que c'était le Hhismâ des Banou-Djoudhâm.» Or cette tribu de Djoudhâm est assez ancienne pour que son nom se retrouve chez un auteur grec antérieur à Jules César. En effet, selon les généalogies arabes, il n'y aurait eu que huit ou neuf générations entre Djoudhâm et Saba, qui est le Saba de la Genèse, le père des Sabéens. C'est assurément trop peu; car si Djoudhâm remontait aussi haut, son nom devrait se trouver parmi ceux des enfants de Joctan; mais ici le *trop peu* est une preuve du *peu*. D'un autre côté, comme Agatharchide, en décrivant le golfe Élanite, n'a parlé que des Nabatéens, on peut très-bien admettre qu'à l'époque où il écrivait (sous Ptolémée Physcon), les Banoû-Djoudhâm ne s'étendaient point au delà de Taboûk vers le nord. Longtemps après, à l'époque du prophète Mahomet, ils campaient aux environs de Tor-Hesma, qui est bien évidemment le Hhaschmona de la Bible.

L'auteur grec, suivi par Diodore, dit que les trois îles dont nous avons parlé plus haut produisent en abondance des oliviers différents des nôtres. Aujourd'hui, elles sont complétement déboisées. Mais cela

n'a rien qui doive étonner. Voyez les environs de Marseille. L'aménagement des forêts est une chose nouvelle sous le soleil.

« Après ces îles, la côte devient très-escarpée et inaccessible » (où a-t-il pris cela?) « pendant un trajet de *mille stades*.... La contrée qui tient à cette côte est habitée par les Arabes Thamudéniens. »

— C'est effectivement à cette hauteur qu'il faut placer Hhidjr, la demeure de Thamoûd, où l'on voit encore des chambres excavées dans la montagne, et, au dire d'un Bédouin interrogé par Burckhardt, des figures et des inscriptions. C'est là que les traditions arabes placent la tribu qui périt pour n'avoir pas écouté la prédication de Ssâlehh, de Ssâlehh dont le tombeau est bien loin de là, dans la contrée de Mahrah.

Voici le lieu de revenir sur l'antiquité relative de Aâd et Thamoûd. Selon les plus anciennes traditions arabes, chacune de ces tribus eut son prophète et ne l'écouta point. Hoûd ou Aâber, l'Héber de la Bible[1], prêcha les hommes de Aâd. Ssâlehh,

[1] Gesenius ne considère point Héber comme un personnage historique, mais comme un être mythique du genre de *Dorus*, *Aeolus*, *Italus*, patriarches supposés des Doriens, des Éoliens, des Italiens. Le mot *Italia* existait quand on inventa *Italus*. Pareillement de *hébreu* on a fait *Héber*, non l'inverse; et de *Yahoûd*, qui, en arabe, veut dire les Juifs ou les Hébreux, les Arabes ont fait un patriarche Hoûd, qui, dans leurs généalogies, remplace Héber. Voilà l'opinion de Gesenius, opinion d'une haute valeur. Les rapprochements qu'il fait sont presque irrésistibles. J'avoue cependant que je ne suis pas convaincu. Ç'a été l'usage constant des Arabes et des Juifs leurs frères de nommer les familles, les tribus et les peuples du nom du chef

son fils, prêcha les hommes de Thamoûd. — J'ai su à Djeddah, par le témoignage d'un pilote de Mirbât, qui avait visité le tombeau du patriarche Ssâlehh près de Hhâcik dans la région de Mahrah (c'est le tombeau qui est indiqué sur nos cartes comme appartenant à Hoûd, *Cabr-Hoûd*), j'ai su de Mouhhsin que Ssâlehh passe dans le pays de Mahrah pour le *fils* de Hoûd et que le tombeau de Hoûd est dans le Hadramaut, ainsi que je l'ai dit ailleurs (IV[e] lettre sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme). Or, à la distance où ces traditions nous obligent de remonter, le mot de *fils* a une tout autre valeur que dans cette phrase : *Alexandre, fils de Philippe, vainquit Darius.* A cette haute antiquité, le mot de *fils* emporte presque toujours l'idée de plusieurs générations, souvent de plusieurs siècles. Nous pouvons donc conclure des traditions arabes que Thamoûd est plus jeune que Aâd et que le désastre de Aâd est antérieur à celui de Thamoûd, — mais de combien?....

Agatharchide parle des Thamudeni! Pline parle des Thamudeni!!... Il faut donc dire que les Arabes se sont trompés de plusieurs milliers d'années sur l'antiquité de Thamoûd. Et, en effet, la Bible ne parle point de Thamoûd, pas plus qu'elle ne parle des Nabatéens, et je ne serais pas surpris

de la famille devenue tribu ou peuple. Les Israélites sont les enfants d'Israël, et Israël ou Jacob est un personnage historique, à ce que je crois. Les Ckourayschides sont les enfants de Ckouraysch, dixième aïeul de Mahomet.

que les monuments de Hhidjr fussent d'une date aussi récente que ceux de Petra, ou d'une date peu antérieure.

« La côte suivante, » continue Diodore d'après Agatharchide, « renferme une baie très-vaste, bornée par un grand nombre d'îles semées çà et là, d'un aspect à peu près semblable à celui des Échinades, » groupe d'îles près du golfe de Corinthe.

C'est l'archipel qui, du Schaykh Mirbât (où nous sommes restés), s'étend jusqu'à Hhassâni. Au nord de cette île et tout près du mouillage nommé Doughaybadj, se trouve la station de Hhawrâ, que d'Anville identifie avec Leucé-Comé.

L'auteur du Périple de la mer Érythrée fournit sur cette importante échelle des renseignements que je ne saurais me dispenser de transcrire, parce qu'ils infirment jusqu'à un certain point l'opinion de d'Anville et donnent quelque poids à celle du docteur Vincent.

Voici le passage du Périple, tel que M. E. Quatremère l'a inséré dans son mémoire sur les Nabatéens :

« A la gauche de Bérénice, en partant de Myos-Hormos et traversant le golfe qui l'avoisine, *après deux ou trois journées vers l'orient*, on rencontre un port et une forteresse qui portent le nom de Leucé-Comé : c'est de là que l'on part pour se rendre à Petra, auprès de Malika, roi des Nabatéens. Elle sert également d'entrepôt aux Arabes, qui y abordent sur de petits bâtiments. Aussi, à raison de l'im-

portance de ce lieu, on y envoie un collecteur chargé de percevoir le quart de la valeur des marchandises importées, et, en outre, un centurion accompagné d'un corps de troupes. C'est immédiatement après cette ville que commence la côte d'Arabie, qui borde la mer Érythrée.»

Deux ou trois journées vers l'orient, en partant de Myos-Hormos, ne conduiraient pas à Hhawrâ, ni même à Wedjh, mais à un point de la côte arabique situé entre Mouwaylahh et l'île de Nomân. Si donc nous n'avions pas le témoignage de Strabon sur le temps employé par Ælius Gallus pour aller, 1° d'Arsinoé à Leucé-Comé, 2° de Leucé-Comé à Myos-Hormos, nous serions obligé de convenir que le docteur Vincent a eu raison d'identifier Leucé-Comé avec Mouwaylahh.

Vient ensuite, dans la description de Diodore, le Charmuthas, qui est le *scharm* ou la baie de Yambo, comme l'a reconnu d'Anville, et que l'auteur grec considère comme un des plus beaux ports du monde entier, «offrant un mouillage sûr pour deux mille navires.»

Ces renseignements étant donnés par un païen qui écrivait il y a plus de mille ans, il est curieux de les comparer avec ceux qu'on imprimait à Londres, l'an dernier : «Sherm Yembo is free from all dangers; either inside or at the entrance, sufficiently capacious, and may be easily distinguished. It is incomparably the best harbour on the coast, having soundings near the entrance, where a vessel, if becal-

med, might anchor, an advantage possessed by few others. »

Malheureusement l'auteur grec ne peut pas se contenter de ces avantages bien réels et bien avérés : il lui faut en outre, ce qui assurément ne gâterait rien, « les eaux excellentes d'un fleuve considérable qui vient se jeter dans le port, et, au milieu, une île bien arrosée où l'on peut cultiver des jardins. » Ce beau fleuve, et cette espèce de paradis au milieu d'un port de mer, ont dû réjouir beaucoup l'imagination d'Agatharchide et celle de ses lecteurs; mais ç'a été aux dépens de sa réputation. Je suis fâché d'être obligé de dire qu'il n'y a point une goutte d'eau potable aux environs de ce beau port, et que la seule île qu'on y trouve est un rocher à fleur d'eau.

Ceci donne le degré de confiance que l'on peut accorder à la description de l'Arabie heureuse par le même Agatharchide. C'est à ce Gascon antique que l'on doit la première idée d'un Eldorado, et ce furent ses récits, vraiment dignes des Mille et une Nuits et de la nation dont il vantait les richesses, qui provoquèrent la désastreuse expédition d'Ælius Gallus sous Auguste. Non que je prétende révoquer en doute l'opulence d'un peuple qui, dans l'antiquité la plus reculée, et jusqu'à la découverte de la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance, a eu l'entrepôt du commerce de l'Orient avec l'Occident : loin de là! Mais quelque riches que fussent les Sabéens..., *est modus in rebus*. Au reste, il est

digne de remarque que l'on débite encore dans l'Arabie méridionale des histoires incroyables sur le luxe des anciens habitants de Zhafâr, la capitale des rois hhimyarides ou homérites. Dans un de ces contes, il est question d'un chargement de safran expédié du Gharb (Occident) — de Maroc ou d'Espagne — dans l'Inde, où il devait être vendu intégralement à un seul acheteur, selon l'ordre très-précis et très-bizarre du négociant maugrébin. Or il ne se trouva dans aucun port de l'Inde marchand ou prince assez riche pour acheter la totalité de cette cargaison, et, conformément aux ordres qu'il avait reçus de son patron, le raïs du bâtiment reprit la route du Gharb avec sa marchandise. Chemin faisant il relâcha à Zhafâr. Le prince qui régnait alors sur cette ville était occupé à faire construire une mosquée, et, ayant appris qu'un navire chargé de safran venait d'entrer dans le port, il acheta et paya fort au delà des espérances du facteur maugrébin la totalité de sa cargaison.

Et à quoi employa-t-il tout ce safran?

Ah! c'est là le beau de l'histoire : à lier et à gâcher le mortier qui devait servir à la construction de la mosquée.

Cela rappelle les matelas du Gascon :

Et de quoi étaient faits ces matelas?. . .

Mais continuons notre promenade maritime.

Le chapitre XLV me paraît un tissu de fables où l'on entrevoit quelques vérités. Le mont Chabinus, le seul dont Agatharchide nous donne le nom, doit

être le Djabal-as-Ssoubhh, le plus élevé de toute la côte; mais je soupçonne qu'il a changé de nom et s'appelait autrefois Schaab ou Schèb-Djabalah. Le mot *schaab* signifie « ravin », et Schèb-Djabalah est une montagne célèbre dans l'histoire des Bédouins du Hhidjâz.

Les Dèbes, qui habitaient cette montagne (occupée aujourd'hui par la tribu de Hharb), me rappellent le mot arabe *dhib*, qui signifie « loup » et figure parmi les noms d'hommes dans les anciennes généalogies; or on sait que tous les noms de tribu étaient originellement des noms individuels. Ce serait méconnaître le génie arabe que de rapporter cette dénomination au mot *dhahab* (or). Les mots qui rappellent une idée agréable pouvaient devenir noms propres d'esclaves, mais devenaient bien rarement le partage d'un homme libre ou d'une tribu. Un étranger ayant demandé à un Bédouin la raison de cette particularité reçut cette réponse : « Les noms que nous imposons à nos esclaves sont pour nous; ceux que nous nous imposons à nous-mêmes sont pour nos ennemis. » C'est-à-dire : relativement à moi, cet esclave est un *bijou;* je l'appelle *Djawhar.* Relativement à l'ennemi, je suis un *chien* et je m'appelle *Kelb* [1].

Les peuples dont Agatharchide fait mention immédiatement après les Dèbes, savoir : les Alilèens

[1] *Dabbah*, qui rappelle le *Lacerta Libyca*, est encore un nom d'homme chez les Arabes; mais je ne puis pas vérifier en ce moment si ce nom-là se trouve dans les tribus joctanides.

et les Gasandes, étant évidemment les habitants de Hhaly et de Djézân, lieux qui se nomment encore aujourd'hui comme autrefois, il est naturel de supposer que les Dèbes occupaient le littoral de Djeddah.

Il est temps de reprendre mon journal où je l'ai laissé. Nous sommes encore à l'ancre, au mouillage du Schaykh Mirbât.

Nous y achetâmes de l'eau de pluie et du poisson salé apportés sur ce point par des Arabes Houtaym. Les Houtaym ont des établissements temporaires dans les îles, où ils se livrent à la pêche, et des établissements fixes sur plusieurs points de la côte, avec la permission et sous le bon plaisir des puissantes tribus qui l'occupent, et auxquelles ils payent une redevance. Dans l'état d'abaissement où ils se trouvent, il n'y a plus de mariages possibles entre eux et les autres Arabes, et tout ce qui leur reste de la noblesse inhérente à cette qualité d'*Arabe* est le droit de porter la *djanbiyyeh*, ou, comme on dit encore, le *sekkîneh*, espèce de coutelas qui orne la ceinture de tout Bédouin en Arabie, et de présenter leur tribut au seigneur de la terre sur la lame de ce coutelas. Du reste, ils sont doux, civils, industrieux, ou plutôt laborieux, et font un assez grand commerce d'écaille (de tortue), de poisson salé, etc.

Puisque le mot *industrieux* est tombé de ma plume, je dois me hâter d'ajouter ici qu'eu égard au développement intellectuel de ses habitants l'A-

rabie est le pays du monde le moins industriel, disons mieux, le plus anti-industriel que je connaisse. Au delà et en deçà de la péninsule, à mesure que le voyageur s'avance vers l'extrême Orient ou l'extrême Occident, il observe chez les hommes une industrie croissante, dont les deux limites sont l'Angleterre et le Japon. Mais la terre centrale de l'ancien continent, l'Arabie, doit être cotée zéro sous ce point de vue si intéressant de nos jours; et si je ne craignais d'être trop précis et trop mathématique dans mes expressions, je dirais qu'elle doit porter une cote négative. Le mépris des travaux manuels et de toute industrie, même agricole, remonte bien haut chez les Arabes et leurs frères, les Hébreux. Entendons-nous : les uns et les autres aiment le *commerce* et s'y livrent avec succès; mais le commerce n'est pas la *fabrication*, et c'est de la fabrication que je veux parler.

Le IAO, qu'ils firent à leur image, se prononce dès le début de son livre, et sans qu'on sache pourquoi, en faveur d'un pâtre, Abel, contre un laboureur, Caïn. Son évidente partialité est la cause du premier meurtre. L'état le plus honorable, le plus saint que je connaisse est flétri au commencement de la Genèse... Car on ne nous dit point de quoi Caïn était coupable lorsqu'il offrit les prémices de ses fruits à l'Éternel.

Pour comprendre ce mythe, il suffit de connaître le cœur de l'homme, et en particulier celui du Bédouin. Ce n'était pas assez pour les patriarches

de vivre dans l'abondance et la plus délicieuse fainéantise; il fallait encore que cette fainéantise fût anoblie par la sanction divine. A ce besoin de leur orgueil répond l'histoire de Caïn et Abel.

Le jeudi matin, 26 avril, nous levâmes l'ancre et essayâmes de faire route sur Wedjh, mais nous fûmes surpris par une violente brise de nord-ouest qui nous mit momentanément dans le plus grand danger. Notre barque, ne gouvernant pas bien, se dirigeait, malgré les efforts du pilote, sur la pointe méridionale d'un récif appelé *Schaab Abou-Bissrân*, et nous allions nous briser sur ce récif, lorsque, la mer devenant un peu plus calme, la barque se décida à *arriver* tant soit peu, et à passer enfin sous le vent du récif, où nous mouillâmes pour la journée.

Je n'eus point la conscience de ce danger, et partant je n'en eus point l'émotion. J'étais alors dans la chambre ou *camera*, occupé à scander des vers arabes du recueil connu sous le nom de Hhamâça, et c'est à mon compagnon de voyage que je dois tous les détails nautiques qu'on vient de lire. Cependant l'apparition de mon cuisinier, qui vint montrer sa face blême à la porte de la chambre en me disant : *El barr aho!* « voici la terre! » (effectivement nous étions en vue de Râs Kourkounah); — *Choûl lehoum yerbotoû!* « Dis-leur d'amarrer (la barque au rivage!) » et les cris de la femme d'Ismaïl, le cuisinier de M. Botta, qui embrassait les genoux du maître en le suppliant de donner les ordres nécessaires pour que nous ne fussions pas

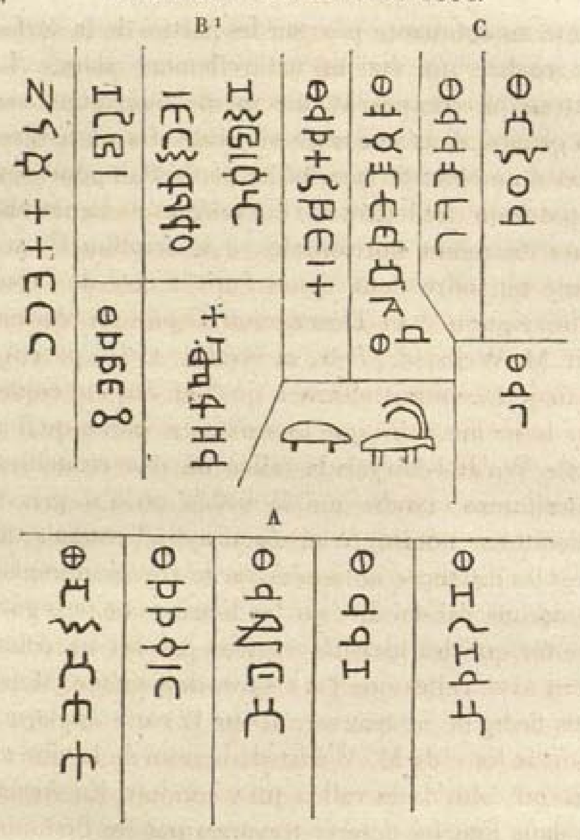
perdus corps et biens, tout cela me fit sortir de ma poétique apathie, et, lorsque je vis à quel danger nous venions d'échapper, je sus bon gré à Soulaymân le Borgne de n'avoir pas désespéré de lui-même ni de sa barque. Soulaymân est un homme grossier, un homme du plus bas étage; mais il y a de l'aigle dans cet homme-là, et je serais enchanté de côtoyer toute l'Arabie dans une cange dont l'équipage serait composé d'hommes de cette espèce.

La journée suivante, vendredi 27 avril, fut calme, et, à l'aide des rames, nous parvînmes au *scharm* ou *scherm* Mounaybar (*Menébar*). Nous en partîmes la nuit avec une belle brise de sud-ouest qui nous conduisit à Wedjh le matin du samedi 28 avril.

Avant de quitter Yambo, j'avais pris deux lettres de recommandation du gouverneur, l'une pour l'agent ou « sous-préfet » de Ckalaat-al-Wedjh, l'autre pour celui de Mouwaylahh. Je désirais visiter les ruines indiquées sur la carte anglaise à l'est de Ckalaat-al-Wedjh. Mais ces ruines ne m'ayant paru offrir aucune espèce d'intérêt, je ne veux point tenir le lecteur en suspens par les détails de mon itinéraire. J'étais accompagné du schaykh des Béli, qui m'assura avoir déjà conduit des Anglais sur ce point, dont le nom local est *Oumm-Fouhhayyérât* (probablement une prononciation vicieuse du genre nommé *ckalb*, « inversion, » pour *hhoufayyérât*, diminutif de *hhafirât*, « excavation »). Il y a effectivement sur ce point des cavernes dont l'entrée, environnée de déblais, témoigne du travail de l'homme.

On m'assura que les Anglais y étaient descendus et en avaient rapporté un crâne humain enveloppé dans un mouchoir. Quant aux ruines qui avoisinent les cavernes, je n'ai pu y découvrir aucune trace de science architecturale. Je n'y ai pas rencontré une seule pierre taillée selon les principes de l'appareilleur. D'un autre côté, les scories nombreuses que j'ai trouvées sur ce point me donnent lieu de croire que les misérables habitations dont on voit les ruines à Oumm-Fouhhayyérât étaient les demeures des ouvriers employés jadis à l'exploitation minérale du sol, quelle qu'elle fût. On y trouve aussi des fragments de verre grossier, comparable à celui de nos bouteilles communes; mais il faut observer que ces fragments de verre se rencontrent presque partout. Comparez mon récit avec celui du voyageur anglais (*Travels in Arabia by lieut. Wellsted*, vol. II, p. 190). Je ne doute pas que ce savant voyageur n'ait vu tout ce dont il parle; mais, de mon côté, je ne puis parler que de ce que j'ai vu.

Dans la vallée de Zourayb ou « Azzourayb, » à peu de distance du fort (qui est une des stations du Hhaddj), je trouvai sur les rochers un grand nombre d'inscriptions grossièrement martelées à coups de silex, ou bien, comme dit le voyageur anglais, grattées, « scratched, » sur le granit. En voici un choix :



Chaque case ou colonne renferme une inscription distincte et indépendante des autres. Elles se trouvent presque toutes, dans un espace de qua-

[1] Je reproduis les inscriptions dans l'ordre qu'elles ont dans le manuscrit et avec les lettres qu'elles portent, sans me rendre bien compte de la raison qu'a eue M. Fresnel en les plaçant de cette façon. Le lecteur sera peut-être plus heureux que moi. — J. M.

rante ou cinquante pas, sur les parties de la surface du rocher qui étaient naturellement planes. Les lettres qui composent une même inscription sont en général dans une série verticale. Là où la direction du méplat de la roche ne permettait point cette disposition, les lettres ont été rangées en lignes obliques ou même horizontales. L'inscription B est la seule qui offre deux lignes l'une à côté de l'autre. L'inscription A et l'inscription C ont été données par M. Wellsted (*Trav. in Arabia*, t. II, p. 189); mais je ne saurais affirmer qu'elles ont été copiées sur le même point que les miennes, parce qu'il appelle Wa'dî'-l-Mo'yah la vallée où il a recueilli ses inscriptions, tandis que la vallée où j'ai pris les miennes se nomme Wadi-Zzourayb. Toutefois, d'après les distances indiquées par le voyageur anglais, et ce que j'ai ouï dire sur les lieux, je ne puis guère douter que les localités visitées par lui ne coïncident avec celles que j'ai visitées moi-même. Mais je suis fâché de ne trouver, ni sur la carte anglaise ni dans le livre de M. Wellsted, le nom de la ville ruinée ou celui de la vallée qui y conduit. En Arabie, et dans tous les déserts traversés par les Bédouins, il n'y a pas un accident, un mouvement du terrain qui n'ait son nom; en sorte que, si l'on voulait faire une bonne carte de l'Arabie, il faudrait que les parties désertes fussent couvertes de noms à l'égal des parties où les bourgades se touchent. Cela s'explique très-bien par les besoins de la vie nomade. Ainsi que je l'ai dit, il n'y a presque pas de localité dans

le désert qui ne devienne pacage après les pluies, et où les Arabes ne mènent leurs chameaux. Or, chacun de ces pacages étant pour le Bédouin quelque chose de fort intéressant, il est juste qu'il lui impose un nom. Il faut pouvoir diriger les pâtres autrement qu'en leur donnant la latitude et la longitude du point où on les envoie. Il faut pouvoir indiquer d'une manière précise le lieu où sont aujourd'hui les chameaux, et celui où on les ira chercher dans huit jours si on en a besoin; et voilà pourquoi il n'y a pas en Arabie de lieu innommé, quelque insignifiant qu'il soit.

La vallée que mes guides m'ont fait suivre pour aller aux excavations se nomme Wâdi-Fouschaygh. Presque toutes ces dénominations sont très-significatives; ainsi *faschâgh*, dont *fouschaygh* représente un diminutif, est le nom d'une plante parasite qui serpente autour des arbres. Or, les *mimosas* de cette vallée, ou du moins un grand nombre de ces mimosas, en sont couverts. Les Bédouins m'assurèrent que la semence de cette plante parasite est déposée sur l'écorce des arbres avec la fiente de certains oiseaux qui mangent les baies de la plante, et que cette semence germe sur l'écorce du mimosa. Je crois me rappeler que la même chose a lieu chez nous pour le gui.

Parmi les mimosas, je distinguai l'*ourfout*, le plus épineux de tous, arbre dont il est question dans les vieilles traditions. — Ssakhr, cherchant à détourner son frère Mouâwiyah d'une expédition contre les

Mourrides, lui adresse ces paroles : « J'ai un pressentiment funeste; quelque chose me dit que si tu t'obstines à marcher contre les Mourrides, tes beaux cheveux s'accrocheront aux épines de l'ourfout. » (*Prem. lettre sur l'hist. des Arabes avant l'Islam*). — Ceci rappelle l'histoire d'Absalon, mais doit être pris dans un sens purement figuratif. Le *mimosa ourfout*, étant le plus épineux des mimosas, était devenu chez les Arabes un symbole des anicroches de la vie.

Le dimanche 29 avril, j'étais de retour à Wadjh-al-bahhr (Wedjh-sur-mer), et, dans la nuit du dimanche au lundi 30, nous quittâmes ce port avec un bon vent de terre qui nous poussa jusqu'à l'île de Noamân. Là, les autres barques qui nous avaient rejoints à Wedjh s'arrêtèrent pour mouiller; mais nous, nous passâmes la nuit à la voile.

Dans la journée du lendemain mardi 1er mai, nous dépassâmes Mouwaylahh et nous aperçûmes dans l'après-midi les îles de Ssilah et Yoûbaa; mais nous ne pûmes atteindre aucun mouillage et nous fûmes obligés de passer une seconde nuit à la voile avec apparence de mauvais temps. Comme on ne voyait pas les étoiles, et que, selon l'usage des barques arabes, la boussole du bord était hors de service, le pilote fut obligé d'avoir recours à ma boussole de poche, et, pour la première fois de ma vie, je me trouvai dans le cas de diriger un bâtiment sur mer. Autant que je m'en souviens, je gouvernai à l'ouest-nord-ouest, d'une part, afin de ne pas trop nous éloigner du

point que nous voulions atteindre (Râs Mohammed), et de l'autre, pour rester au large jusqu'au moment où nous pourrions reconnaître la côte. Dans la nuit, le vent changea, et celui qu'ils nomment *ayli*[1] (nord-nord-est) souffla avec violence du golfe de l'Ackabah.

Au matin, mercredi 2 mai, nous aperçûmes des îles que le pilote crut être Schedwân et Djoûbal, à l'entrée du golfe de Suez, mais qui se trouvèrent, après mûr examen, Senâfir et Phîrân. — Ceci peut donner une idée de la science des navigateurs arabes. Ils avaient reconnu leur position la veille au soir et ils se croyaient le lendemain matin à une distance du point de départ double de celle qu'ils avaient réellement franchie dans la nuit.

Nous passâmes devant les portes du golfe de l'Ackabah avec une très-forte brise d'*ayli*, qui se calma à mesure que nous approchions des *Schouroûm*, c'est-à-dire des anses ou petites baies situées à l'est de Râs Mohhammed. Nous mouillâmes dans l'un de ces ports le mercredi 2 mai, à midi.

Je termine ici la relation de mon retour. Ce qui concerne la presqu'île du Sinaï n'entre point dans mon cadre, cette presqu'île n'étant réellement qu'une annexe de l'Arabie. Après tout ce qu'on a écrit sur la géographie biblique de cette contrée, il reste sans

[1] Dans le mot *ayli*, tel qu'ils le prononcent, il y a un *ayn;* mais comme cette lettre a beaucoup d'affinité avec le *hamzah*, il est très-possible que le nom de ce vent soit dérivé de Aylah, ville qui se trouvait jadis au fond du golfe de l'Ackabah. Ce rapprochement m'a été suggéré par M. Botta.

doute encore bien des points à éclaircir, et l'itinéraire des Israélites est encore à faire, à ce que je crois; mais je ne m'en charge point. L'intérêt puissant qui s'attache aux lieux parcourus par les Bani-Israïl, sous la conduite du schaykh Moûça, ne me permet pas d'offrir au lecteur des notes recueillies à la hâte dans un voyage très-peu scientifique. Assez d'autres, sans moi, s'occupent et s'occuperont des Abrahamides (car ils n'ont pas séjourné sur un point qui ne soit aujourd'hui parfaitement accessible au touriste), et je voudrais pouvoir consacrer ce qui me reste de santé et de forces à l'histoire de leurs frères aînés, les Joctanides, dont quelques monuments subsistent encore, et dont les annales ne sont peut-être pas entièrement perdues.

Le lundi 9, au matin, nous étions en vue de Hharâmil. Cette île, ou plutôt cet îlot, porte le nom d'une plante qui n'y croît pas, car *hharâmil* est le pluriel de *hharmalah*, et le hharmalah ne se trouve en terre ferme que dans les vallées, à une certaine distance de la mer. Toutefois, *hharmal* étant le nom collectif de la plante, et *hharmalah* le nom de l'individu, au moins en Arabie, il est extrêmement probable que le pluriel *hharâmil* avait, chez les anciens Arabes, un sens tout différent de celui qu'on peut déduire du dictionnaire par analogie[1]; et il est

[1] Suivant le génie de la langue arabe, *hharmal* représente le genre ou l'espèce, *hharmalah* l'individu, et *hharâmil* un certain nombre d'individus depuis trois jusqu'à dix. On ne peut se servir de ce dernier mot qu'en comptant des *pieds* de hharmal, et seulement pour

possible que l'île de Hharâmil soit précisément l'*insula Hieracum* marquée sur la carte de d'Anville, d'autant qu'elle se trouve sur la route des barques.

Le lundi soir nous mouillâmes dans les eaux de Dhounayb (Deneb), excellent ancrage, où nous n'arrivâmes qu'à la nuit. Il eût mieux valu, pour nous, jeter l'ancre un peu plus tôt et un peu plus au sud; mais les navigateurs arabes sont des animaux d'habitude et tiennent beaucoup à leurs étapes. Notre pilote, qui ne pouvait plus distinguer sur la mer ambiante les nuances auxquelles on reconnaît la présence d'un écueil, se dirigea tout droit et tout bêtement vers la lumière d'une grande *baghlèh* du pacha (*la Zohrah*, capitaine Moustapha-Gaboudân), qui faisait la même route que nous et était déjà à l'ancre. Nous venions de prendre le thé, et nous nous disposions à fumer, M. Botta sa pipe, et moi ma *chîché*, lorsque notre pauvre zaïmeh donna sur un banc de corail.

Le bruit fut aigre, la secousse extrêmement désagréable, et le moment qui suivit passablement solennel. Si le vent qui nous poussait eût été un peu plus fort, nous avions le ventre ouvert et nos biens étaient perdus.

Aussitôt on amène la voile, et les plus robustes

les nombres compris entre deux et onze. Pour deux pieds on se sert du duel *hharmalatayn;* au delà de dix, on reprend, en comptant, le nom d'unité *hharmalah*, et l'on dit « onze *hharmalah*, trente *hharmalah*, cent *hharmalah*, etc. » Mais toutes les fois qu'on veut indiquer la plante en général et indépendamment du nombre des individus, on doit se servir du mot collectif *hharmal*.

de nos gens se mettent à l'eau au risque de se couper les jambes dans une forêt de scies; car les madrépores sont tout hérissés de pointes, et, s'il est permis de les assimiler aux productions du règne végétal, on peut dire que les buissons sous-marins du golfe Arabique ne le cèdent en rien aux buissons archi-épineux des déserts qui le bornent. Certaines espèces d'oursins sont armées d'aiguilles d'une finesse et d'une longueur véritablement effrayantes, et les Arabes de la côte regardent leur piqûre comme plus venimeuse que celle du scorpion.

Mâ aʿlayh! ou, comme on dit en Égypte, *mâ aʿlaysch!* « c'est égal! » — Nos braves gens se jettent à l'eau, et, appuyant leurs pieds calleux sur cette redoutable base, font des efforts inouïs pour remuer notre barque. On eût dit des cariatides vivantes, de véritables Atlas. — Peine perdue! La barque est trop lourde, trop profondément engagée dans les coraux, et notre salut vient d'ailleurs. Moustafa-Gaboudân a vu notre détresse et a détaché une embarcation à notre secours. L'embarcation nous remorque jusqu'au mouillage où nous passons fort tranquillement la moitié de la nuit, avec le plaisir, si rare dans la vie moderne, d'avoir échappé à un danger véritable.

Ayant levé l'ancre de très-bonne heure le mardi 10 avril, nous arrivâmes à dix heures du matin, en même temps que *la Zohrah*, à l'entrée de la baie de Râbégh où nous trouvâmes beaucoup d'autres barques et une espèce de marché volant. C'est le

premier que l'on rencontre sur la côte d'Arabie, en allant de Djeddah vers le nord. Pas un seul point, dans l'intervalle, où l'on puisse renouveler sa provision d'eau. Le village de Râbégh, dont nous apercevions distinctement les palmiers, est situé au fond de la baie, à une assez grande distance du mouillage; et c'est de ce point que les Bédouins de Hharb apportent sur la plage de l'eau assez potable, du bois à brûler, de la viande de mouton, des melons d'eau et du poisson salé, qu'ils vendent aux pèlerins à des prix exorbitants. Lorsque nous passâmes devant Râbégh, le marché était assez achalandé parce que nous nous y trouvions à l'époque du retour des pèlerins, et nous mîmes pied à terre parce que nous étions en force. Dans toute autre circonstance, il ne serait pas prudent de descendre sur la côte. En général, tout voyageur qui ne s'est pas mis sous la protection d'un schaykh de Bédouins est une proie légitime aux yeux de tous les Bédouins, et, comme de raison, la protection d'un chef ne vaut que pour sa tribu ou les tribus alliées ou dépendantes de la sienne. — L'immense tribu de Hharb, qui embrasse un très-grand nombre de familles, s'étend du sud au nord, depuis Djeddah, port de la Mecque, jusqu'à Yambo, port de Médine. Ces Arabes de Hharb, passent, dit-on, pour des brigands formidables, et la carte anglaise nous avertit avec raison de ne pas aller à terre sur leur côte. *Ils sont*, dit-elle, *renommés pour leur férocité et leur perfidie*. N'ayant point pris d'informations sur le caractère général des hommes de

cette tribu, je ne sais pas précisément de quel œil ils sont vus par leurs voisins; mais ce que je puis affirmer en toute sûreté de conscience, c'est que l'on peut voyager dans leur pays sans arme ni défense aucune, et sans autre escorte qu'un homme de la race des schérifs, donner et refuser, accepter et rejeter, acheter et vendre, prendre toutes notes, recueillir tous cailloux et toutes plantes, jaser avec eux et tenir tous propos le long du chemin, et revenir sain et sauf au point de départ; *car c'est ce que j'ai fait* (à la vente près), et je ne crois pas avoir échappé à de bien grands périls dans mon excursion. — Il est vrai que la carte anglaise ne signale de danger que pour l'intervalle compris entre Bouraykah et Râs Hhâtibah, intervalle que je n'ai point exploré; mais en définissant les Bédouins de Hharb : *a tribe whose character is proverbial throughout the sea for ferocity and treachery*, il est évident qu'elle dit trop. Ceux que j'ai visités dans la vallée de Ssafrâ, qui s'étend de Djoudaydah à Bouraykah, étaient bien certainement des Arabes de Hharb, et dans une tournée de trois jours au milieu d'eux, à leur merci corps et biens (sauf la responsabilité de mon guide à l'égard du gouverneur de Yambo), je n'ai pas pu distinguer le plus petit trait de férocité ou de perfidie; et pourtant l'on savait fort bien dans la montagne que mes poches n'étaient pas vides. — Les Anglais s'étant trouvés dans le cas de faire le coup de feu avec ces hommes, sinon féroces et perfides, au moins très-belliqueux, M. le lieutenant Wellsted

exprime la crainte que cette circonstance ne soit fatale au premier Européen qui voudra visiter le territoire des Hharbides. Mais il était écrit que je serais cet Européen (en dehors du service turc) et qu'il ne m'arriverait rien de fâcheux. Remarquez que je ne portais pas d'armes *though it is considered effeminate to be without them.* »(*Travels in Arabia*, vol. II, p. 227.)

A Râbégh, nous reçûmes une députation de Moustafa-Gaboudân, qui nous félicitait sur notre délivrance de la veille, c'est-à-dire, en bon français, nous rappelait le service rendu afin d'en obtenir la récompense; et le chef de la députation nous donnait à entendre que le capitaine Moustafa serait très-sensible à quelques bouteilles d'eau-de-vie. Nous répondîmes que s'il voulait venir boire avec nous il nous ferait honneur et plaisir, mais que notre provision était trop exiguë pour que nous pussions lui envoyer *quelques bouteilles;* en même temps nous donnâmes 50 piastres de *bakhschich* (bonne main) à partager entre les hommes qui nous avaient remorqués. — Informé de notre réponse et de notre munificence, Moustafa-Gaboudân ne se le fit pas dire deux fois et vint à notre bord. Il comptait probablement sur un cadeau de 2 ou 300 piastres, mais les temps sont trop durs pour faire de pareils cadeaux; nous nous contentâmes de lui offrir le café, la chiché, et autant de petits verres qu'il en pouvait boire en une séance. Au moment où il nous quitta, nous lui donnâmes une bouteille d'aracki, *wassalâm* « et ce fut tout. »

Parmi les barques qui se trouvaient dans notre voisinage, il y en avait une qui ramenait du Hhidjâz une famille tunisienne, la famille du schaykh Ahhmad Alkélaynî. L'air vénérable de ce schaykh, la tenue parfaite de ceux qui l'entouraient, la beauté et le noble maintien de l'enfant qui paraissait l'héritier de son nom, fixèrent notre attention et excitèrent en nos âmes une curiosité respectueuse. Nous devinâmes que le hasard nous avait rapprochés d'une des familles les plus distinguées du monde musulman, et nous cherchâmes à entrer en relation avec elle. Rien de si facile en Orient, principalement en voyage, que de faire connaissance avec le premier venu. La barque des Tunisiens se trouvant à côté de la nôtre, la politesse exigeait presque, et très-certainement permettait, que nous les invitassions à prendre le café avec nous. La connaissance se fit d'une façon moins vulgaire.

Le bel enfant qui était l'ornement de cette famille voyageuse voulut se donner le plaisir de la pêche et jeta une ligne à la mer. M. Botta ayant observé qu'il n'était pas pourvu d'un bon hameçon, lui offrit aussitôt tout ce qu'il y a de mieux en ce genre. Témoin de nos avances, le père nous adressa la parole, et tous nos rapports subséquents avec ce digne schaykh n'ont fait qu'augmenter la haute opinion que nous avions conçue de son caractère.

Le schaykh Ahhmad Alkélaynî est de ce petit nombre de musulmans qui, avec le seul secours des lettres et des sciences arabes, à force de lire, d'ob-

server et de méditer, sont arrivés à une juste appréciation des hommes et des choses. Je n'ai connu qu'un seul docteur, parmi ceux de l'autre siècle, qui pût entrer en comparaison avec lui : c'était le schaykh Hhaçan Alattâr, chef de la mosquée Alazhar, qui, un an avant sa mort, me chargea d'une lettre pour feu M. le baron de Sacy. Hhaçan Alattâr sera, je l'espère, remplacé au Caire par Mouhhammad 'Ayyâd de Tantah. Quant au schaykh Ahhmad, je lui souhaite une longue vie : les hommes de son espèce sont devenus bien rares en pays musulman, et je rougis presque d'avouer que je n'ai pas rencontré en Orient plus de cinq ou six personnes qui connussent la littérature orientale . . . et cela durant un séjour de huit ans ! Je dois au schaykh Ahhmad un renseignement négatif de quelque intérêt pour les orientalistes, c'est qu'il y a très-peu de livres et très-peu d'hommes instruits à la Mecque ; selon lui, Médine offre plus de ressources en ce genre[1].

La majesté dans les traits, l'expression, le maintien, est une qualité peu commune chez les hommes et presque inconnue chez les enfants européens. Le fils du schaykh tunisien la possédait au plus haut degré. Si Raphaël eût jamais vu quelque chose de semblable au petit Ahhmad, il eût fait « Jésus enfant discourant dans le temple au milieu des docteurs, » tableau qui est encore à faire. C'était la première

[1] Après bien des années de recherches, j'ai acquis la conviction que les manuscrits précieux sont à Fez, à Constantinople et à Boukhâra, c'est-à-dire aux extrémités du monde musulman.

fois de ma vie que je contemplais une tête aussi parfaitement belle, et je suis persuadé que le jeune Ahhmad est une révélation de la forme des anges *qui ministrabant beatis in cœlo.*

Le mercredi 11, à minuit, nous quittâmes le mouillage de Râbégh, et le soleil se leva pour nous derrière le Djabal-Assoubhh, « la montagne du Matin, » la forteresse des Bédouins issus de Hharb. Dans l'après-dîner, nous découvrîmes Djabal Radwa, montagne située entre Yambo et Médine, et à la nuit nous jetâmes l'ancre à Bouraykah ou Djâr (le premier est le nom moderne, le second est l'ancien). Nous en partîmes le jeudi 12, et nous entrâmes le même jour, vers deux ou trois heures après midi, dans le port de Yambo.

Je regrette de n'avoir pas pu visiter les ruines qui se trouvent dans le voisinage de Bouraykah. Mais il y aurait eu de la témérité à débarquer sur ce point. Cependant il ne paraît pas résulter des renseignements fournis par le lieutenant Wellsted que l'on trouve aux environs de Bouraykah les ruines d'une ville antique.

Lorsque je passai par Yambo pour la première fois en septembre 1837, Khourschid-Pacha, qui gouverne Médine au nom de Mohhammad-Aly, venait de remporter une victoire assez importante sur les Bédouins insurgés, près de Hhassaniyyeh, entre Ssafrâ et Bedr ou Badr. Plus tard, étant à Djeddah, je causais avec M. M., médecin piémontais attaché à ce même Khourschid, des contrées qu'ils ont par-

courues ensemble, et, ne doutant pas qu'ils n'eussent visité plusieurs points de la route suivie par Ælius Gallus à son retour du Yaman, je lui demandai s'il n'avait rencontré sur cette route aucun monument écrit. Il me répondit négativement, mais ajouta que Khourschid-Pacha lui avait parlé d'un certain rocher de la vallée de Bedr, sur lequel il disait avoir vu des inscriptions grecques et latines. « Je ne sais ni le grec ni le latin, » disait Khourschid-Pacha au rapport de M. M., « mais je connais la figure des lettres grecques et romaines, et je suis sûr..... » « Il n'était sûr de rien, » observait M. M.; « Khourschid-Pacha aime à faire le connaisseur en tout genre, et je le laisse dire. »

Je pris de M. M. les renseignements les plus exacts qu'il put me donner sur le point de la vallée dont le lieutenant général Khourschid lui avait parlé, et en partant de Djeddah, je me promis bien de tenter une excursion sur ce point.

Encore tout plein de ce beau projet, je m'empressai de débarquer à Yambo, et me rendis chez le gouverneur, suivi de mon eunuque noir et de deux domestiques en grande tenue, dont l'un portait une demi-douzaine de bouteilles d'aracki dans une couffe enveloppée d'un surtout de table à ramage, de fabrique anglaise. La connaissance fut bientôt renouée. Je présentai une seconde fois mon firman, et demandai à Derwisch-Effendi, 1° un guide pour me conduire à Bedr; 2° une lettre de recommandation pour le chef militaire de la vallée, s'il y en a un.

Je voulais partir le soir même, sachant qu'à moins d'être très-bien monté il fallait passer une nuit en route. Un schérif fut appelé : c'était le schérif Noussayr. Les descendants de Mahomet jouissent du droit d'escorter et de protéger (efficacement dans les temps ordinaires) les étrangers qui veulent se transporter d'un point à un autre sur le territoire des deux villes inviolables (*Ard al Hharamayn*). J'entrai donc en pourparler avec le schérif Noussayr pour deux dromadaires et un guide. Quoique je fusse extrêmement pressé, ne voulant point condamner M. Botta, qui restait à bord, à une trop longue attente dans le port de Yambo, je fis beaucoup de difficultés sur le prix avec mon schérif, uniquement pour paraître serré, car il ne s'agissait que d'une somme minime; mais le plus sûr moyen de se faire mépriser des gens de ce pays est de leur accorder tout ce qu'ils vous demandent, et je tenais beaucoup à l'estime des hommes sous la protection desquels j'allais me trouver pour cinq ou six jours. Le gouverneur me comprit parfaitement, et vint à mon secours en coupant le différend par moitié. La générosité et les petits cadeaux font naître et entretiennent l'amitié en Orient comme partout ailleurs; mais faire un cadeau est une chose, et faire un marché est une autre chose. Il n'y a pas de plus mauvaise réputation en Orient que celle de niais ou d'étourdi; mieux vaudrait passer pour brigand. On m'avait prévenu que pour avoir une bonne monture il fallait remettre le départ au lendemain, attendu que le

schérif n'avait pas un seul *hadjin* (dromadaire ou chameau de selle) sous la main. Comme je voulais absolument partir et aller vite, j'obligeai le schérif à dire qu'il allait m'amener deux dromadaires, lui promettant un bakhschisch au retour. Son dire complaisant ne pouvait pas transporter à Yambo des animaux qui paissaient dans le Khabt à douze ou quinze hectomètres de distance, et, après avoir payé d'avance une partie de la somme convenue, je montai à la nuit close, ainsi que je m'y attendais, un véritable chameau de caravane, c'est-à-dire une bête de somme qui pour rien au monde n'eût voulu soutenir l'amble plus de cinq minutes. Impatient du moindre retard, j'envoyai promener le portier du gouverneur, lorsqu'il vint m'offrir de l'eau de la cave, je veux dire de la citerne, de son maître, eau excellente, eau qui représente en Arabie la même sensation que le vin de Beaune, première qualité, représente en France. « Nous trouverons de l'eau en chemin, » me dit le schérif Saad. C'était mon guide.

Le fait est qu'à l'exception d'une bouteille d'aracki je n'emportais avec moi que le strict nécessaire. J'étais fatigué des délices du bord, et voulais vivre un peu de la vie de Bédouin. Je ne tardai point à me repentir de ma précipitation.

Mon chameau n'avançait pas, non plus que celui de mon guide, et la mauvaise humeur commençait à me gagner. Heureusement j'avais avec moi deux hommes très-vulgaires, et d'un caractère extrêmement gai, le schérif Saad et son jeune compagnon,

le schérif Ssâlehh, vrais Bédouins de l'espèce la plus humble, et tout à fait incapables de répercuter ma voix. Quand un homme est dans son tort, la chose dont il a le plus grand besoin est de pouvoir exhaler librement sa colère et s'en prendre à tout ce qui l'entoure, hommes, bêtes et choses. Sans cette précieuse faculté, on deviendrait fou furieux à la première faute.

Au sortir de Yambo je donnai à mes guides une haute idée de ma science par une observation fort simple. Nous marchions à la clarté des étoiles dans une direction nord ou nord-est, pour tourner un marais qui se trouve en dehors de la ville. Sachant à peu près de quel côté devait être Bedr, je dis au schérif Saad : « Où me mènes-tu ? A Médine ? C'est à Bedr que je veux aller; et Bedr n'est pas devant nous, mais à droite. — Comment sait-il cela? demanda le schérif Ssâlehh à son compagnon. — Par les étoiles, » répondit le vieux. « Ne crains rien, » ajouta-t-il en m'adressant la parole; « à présent nous tournons un golfe; dans un instant nous allons changer de direction. »

Le pas du chameau bête de somme est tout ce que l'on peut imaginer de plus ennuyeux. Le mouvement qu'il vous imprime est révoltant, et je ne saurais le définir sans violer toutes les convenances. J'avais déjà subi le chameau entre le Caire et Suez, et je devais le subir une seconde fois sur une longueur beaucoup plus considérable; mais je n'étais pas résigné à le dévorer dans mon excursion de

Yambo à Bedr. La contrariété que j'éprouvais rendait ma salive épaisse et me causait une soif ardente.

Au bout de trois heures de marche vers le sud-est ou est-sud-est, nous arrivâmes à un puits où nous fîmes halte. Le schérif Saad mit pied à terre, j'en fis autant, et son jeune compagnon, le schérif Ssâlehh, qui nous avait suivis tantôt à pied, tantôt en croupe derrière le schérif Saad, prit nos outres et descendit dans le puits. J'avais faim et soif. Je commençai par satisfaire la faim en mangeant du biscuit, des dattes et des raisins secs, que je faisais descendre avec quelques gorgées d'aracki, en attendant l'eau. On remplit enfin ma zamzamiyyeh (petite outre à deux becs, qui s'accroche à la selle, et tient lieu de carafe et de verre), et je fus réduit à boire de l'eau détestable, dont je fis disparaître l'arrière-goût avec une gorgée d'aracki.

Nous nous remîmes en route à la clarté des étoiles, marchant presque toujours est-sud-est. Cependant nous avions perdu le *darb*, c'est-à-dire le chemin frayé pour aller au puits, et ce ne fut pas sans peine que nos guides le retrouvèrent. Ceux qui n'ont vu que les routes d'Europe ne peuvent pas deviner ce qu'on entend au désert par « route royale » ou *darb Soultâni*. Ce n'est point, comme chez nous, une large bande très-distincte de la surface générale du sol, mais un système de petits sentiers parallèles, quelquefois au nombre de trente ou quarante, sentiers frayés par les chameaux et plus ou moins visibles selon la nature du

terrain. La grande route suivie par la caravane du Caire n'offre pas autre chose excepté dans les gorges. Là où le sol est naturellement macadamisé, c'est-à-dire formé d'un gravier compacté, ce qui est souvent le cas, on ne distingue rien, à moins d'être Arabe, et l'on est souvent exposé à quitter le *darb* pour suivre des sentiers de pacage que les chameaux tracent dans la plaine pour leur compte particulier, et qu'ils affectionnent par habitude.

Nos guides ayant retrouvé le chemin, nous marchâmes dans la même direction à peu près et vers le point du ciel où la lune se levait alors pour nous jusqu'à quatre heures et demie du matin, vendredi 13 avril. Nous fîmes halte dans une plaine d'où j'entendais le mugissement de la mer, et où je dormis du sommeil le plus profond jusqu'à sept heures et demie, enveloppé dans ma couverture, sur un lit de sable fin. A mon réveil, je me trouvai sur un sol improductif, où une multitude de flaques d'eau avaient été changées en croûtes de sel blanc. Jamais coup d'œil plus triste ne m'a serré le cœur. Je hâtai le départ après m'être réconforté de quelques gouttes d'aracki.

Ma monture n'était pas tenable, et mes guides m'assuraient depuis la veille que j'aurais bientôt un véritable hadjîn. A les entendre, ce hadjîn paissait à deux pas de l'endroit où nous nous trouvions; mais ces deux pas étaient si démesurément longs que ni eux ni moi ne pouvions l'apercevoir du haut de nos chameaux. Enfin nous entrâmes dans

les broussailles, et je commençai à respirer. La plus maigre végétation suffit pour réjouir le cœur de l'homme. A onze heures du matin nous marchions vers le sud. Nous n'allions plus à Bedr, mais à la recherche du hadjîn, qui était encore bien loin dans les mimosas où il paissait en liberté. Pour me faire prendre patience, le schérif Saad, qui avait cédé sa monture à l'autre, me ramassait les cailloux et les plantes que je lui demandais. Il me donna, entre autres choses, une capsule verte, cueillie sur une petite plante que je ne vis pas alors, mais que je retrouvai plus tard dans la vallée de Bedr sous le nom de *itr* ou *éter* (avec un *ayn*). Cette plante est très-basse, a de petites fleurs violettes qui partent du collet de la racine, des feuilles tomenteuses et un fruit dont la longueur varie d'un à trois pouces, et qui, mangé vert, a un goût fort agréable, tenant du lait de vache, du beurre frais et de la noisette. En m'offrant ce fruit et en m'engageant à le manger, Saad prononçait les mots de *djérou* et *schehouhellèh*. Le premier s'applique dans la langue littérale à toute espèce de jeunes fruits et de primeurs. Quant au second, il ne se trouve pas dans le dictionnaire; mais le mot *itr* ou *étér*, que j'appris plus tard aux environs de Bedr, se trouve dans le Ckâmoûs comme nom de plante. J'en ai rapporté des échantillons à M. Botta, qui a cru y reconnaître un asclepias.

Il était plus de midi lorsque j'aperçus au milieu des buissons une misérable tente à l'ombre de la-

quelle était assise une femme très-décemment vêtue, quoique très-simplement, et environnée d'une nombreuse marmaille. C'était la famille de mon guide, le schérif Saad. Je fis agenouiller mon chameau pour la dernière fois, en prononçant de tout mon cœur la syllabe *ikh!* et en prolongeant autant que possible le son du *kh*, et je me rendis à l'invitation de Saad, qui me pria d'aller m'asseoir à côté de sa femme. On eut beaucoup de peine à faire taire le chien, qui n'approuvait point du tout la civilité de son maître; et une petite fille de trois ou quatre ans se mit à pleurer de toute sa force en me voyant. Je tirai de mon sac un biscuit et des raisins, et la pluie de larmes cessa aussitôt. Quoique déjà vieux en Orient, je fus frappé des manières simples et gracieuses de la femme, qui me recevait sous sa tente comme l'hôte de son mari. La sotte honte, les prétentions, la gaucherie, choses si communes dans le nord de l'Europe, sont choses inconnues dans les pays chauds : or, on ne se lasse jamais du naturel, qui se voit partout en Orient, mais ne se rencontre en Europe qu'au faîte de l'échelle sociale.

Après un quart d'heure de repos, je bus le lait qu'on me présenta, et la petite fille recommença à pleurer. Alors je tirai de ma poche une pièce de cinq paras, dont la vue produisit sur le visage de la petite un changement du tout au tout. En saisissant la pièce entre ses petits doigts, elle me montrait pour mon argent les plus jolies petites dents qu'un sourire enfantin ait jamais mises en évidence.

Je demandai à la femme du Bédouin si elle n'avait pas peur des loups et des hyènes au moins pour sa jeune famille, et comment elle osait rester seule dans le désert. Elle me montra, pour toute réponse, le gros chien hargneux que je n'avais pu apprivoiser d'aucune manière, et je compris alors ce qu'un savant naturaliste m'avait dit autrefois, « que le chien fait partie de la famille humaine. » Je demandai au Bédouin comment il pouvait laisser de tendres enfants courir nu-pieds sur un sable jonché d'épines de mimosa. Il me montra un poinçon et une paire de petites pinces que les Bédouins portent toujours sur eux, et qui leur servent à extraire de leurs pieds les épines sur lesquelles ils sont condamnés à marcher.

Pendant que nous causions, la jolie petite fille se mit à pleurer pour la troisième fois, et je lui donnai des raisins. Aussitôt après avoir mangé les raisins, elle recommença à pleurer, ce qui m'obligea à tirer de ma bourse une autre pièce de cinq paras, toute blanche neuve. C'était cela qu'elle voulait. La transition de la tristesse à la joie fut si prompte, et l'épanouissement de son petit minois si complet, que j'en eus le cœur serré. Y a-t-il donc gravitation naturelle du cœur de l'homme vers l'argent? Comment se faisait-il qu'une enfant élevée dans le désert le plus sauvage pût trouver du plaisir à posséder une pièce de cinq paras? L'amour de l'argent ne serait-il point au moins chez les Arabes un goût inné?

Après avoir bu des flots de lait et pris deux ou trois heures de repos forcé, je vis arriver le *hadjîn*. *Alhhamdou lillâh!* « Louange à Dieu! » On le fit accroupir, je sautai dessus, et quoiqu'il eût l'amble assez dur, je fus enchanté de pouvoir le lancer dans la plaine.

A partir de la tente de Saad, nous marchâmes au levant, nous dirigeant sur la montagne. Sortis du *Khabt* ou plat pays, dont la végétation suffit à la pâture des chameaux, nous commençâmes à monter un amphithéâtre de collines, où je vis des cailloux qui passeraient en Europe pour des joyaux, surtout les cailloux verts à taches blanches carrées. J'en fis une collection que je rapportai à M. Botta. Mais, comme je ne suis pas plus minéralogiste que botaniste, je me bornerai à dire que la montagne de Bedr est granitique.

Avant de regagner la route qui débouche dans la vallée de Bedr, nous rencontrâmes un magnifique troupeau de chamelles avec leurs poulains et pouliches, et pour la première fois je vis distinctement l'appareil au moyen duquel on empêche les petits de teter leurs mères, appareil qui se nomme encore *ssirâr*, comme au temps de Schanfara, et dont j'aurais donné la description dans une note si je l'avais pu voir ou comprendre à l'époque où je traduisais le chef-d'œuvre du poëte païen. La chamelle a quatre pis dont deux à droite et deux à gauche. Un petit bâton, placé horizontalement contre la partie extérieure et moyenne des deux pis de droite, est

fixé dans cette position au moyen de deux courroies fort minces qui serrent les deux tétines contre le bâton. Un autre bâton, pareil au premier, est fixé de la même manière aux deux pis de gauche. On conçoit que cela suffit pour entraver la succion du poulain, et aussi que les bûchettes sont absolument nécessaires à cet effet; car si l'on se bornait à nouer les tétines, le poulain aurait bientôt fait glisser le nœud.

Au moment de descendre dans la vallée de Bedr, je remarquai sur la gauche un talus de sable d'une hauteur considérable, terminé supérieurement par une ligne droite (dans le sens géométrique) et dont la surface m'offrit le tableau le plus singulier. J'ai admiré mille fois de beaux tableaux, mais, à l'exception des dioramas et des panoramas, aucun ne m'a fait illusion, c'est-à-dire qu'en voyant les plus belles peintures du monde je n'ai jamais cru voir la nature même. Mais ici, en voyant la nature je croyais voir une grande toile peinte, et cette illusion inverse était complète. La surface du talus était si unie et si singulièrement éclairée par le soleil couchant que les plantes qui y croissaient, plantes portées pour la plupart sur des tiges d'un ou deux pieds et terminées en boule, me faisaient l'effet de grands pommiers peints sur la toile; leurs ombres me semblaient des ombres peintes, etc.

Je ne saurais me rendre raison de ce phénomène, non plus que d'un autre dont mon guide me parla, et qui se retrouve dans la presqu'île du Sinaï :

à une certaine époque de l'année, et par un certain vent, la montagne de sable fait entendre des gémissements que les Arabes attribuent aux âmes des infidèles tués dans la fameuse journée de Bedr. Le même bruit ou un bruit analogue a valu le nom qu'elle porte à la montagne de sable dite *Djabal an-Nâckoûs* «la montagne des Cloches,» qui fait partie de la chaîne appelée *Djabal al-Hammâm*, entre Toûr et Suez. Les Arabes du Sinaï comparent le mugissement du *Djabal an-Nâckoûs* au bruit des cloches, et attribuent cette sonnerie aux cloches invisibles d'un couvent qui se trouvait jadis dans l'emplacement de la montagne de sable. D'après les renseignements que me donna plus tard le curé de Toûr, il paraît que le bruit qu'on entend quelquefois sur ce point est causé par les éboulements naturels d'un sable fin et parfaitement homogène. Cela est même aujourd'hui hors de doute, car nombre de voyageurs se sont donné le plaisir de cette musique aérienne ou sépulcrale en faisant grimper des Arabes sur le Djabal an-Nâckoûs et en provoquant un éboulement. Mais cela n'explique pas la nature des sons que l'on entend. La montagne de Bedr et celle de Toûr ont cela de commun qu'elles doivent l'une et l'autre leur existence aux vents qui soufflent du désert, dans une direction constante, durant une grande partie de l'année. Ce sont des *drifts of sand*.

J'ai toujours présent à l'esprit le magnifique bassin au fond duquel est situé le village de Bedr.

De hautes montagnes l'environnent du côté du nord et de l'est. A l'ouest et au sud, les montagnes sont plus basses. Le fond est plan avec une pente bien prononcée vers la mer et une largeur variable, mais considérable à l'endroit par lequel je débouchai. Je contemplais enfin ce que les *Suisses* de l'Arabie nomment un *wâdi* « une vallée. » C'est le lit d'un torrent qu'on ne voit presque jamais couler et dont on est tenté de révoquer l'existence en doute. C'est un lit de sable sur lequel gisent épars des cailloux aux angles abattus. Pour toute verdure des touffes de hharmal, auxquelles le bétail n'a garde de toucher, parce que cette plante est d'une amertume atroce.

Au fond de ce bassin, d'une amplitude et d'une aridité imposantes, apparaissait, comme une oasis au milieu du désert, le *Palmetum* de Bedr. Ce petit bois de dattiers, formant une tache verte dans le lointain, fut le premier signe de vie que me donna la vallée.

En approchant, je distinguai d'abord les tentes du camp de cavalerie maugrebine commandé par Aly-Bey, et ensuite les maisons de Bedr, toutes de brique crue, et si basses et si grises et si poudreuses que j'en eus honte. (Les seules fondations sont de maçonnerie.)

Je voyais le point du globe où Mahomet, secouru des anges, remporta la victoire qui décida de la religion d'une moitié de l'ancien monde. Il faut croire qu'à cette époque l'ancien monde était bien

dégradé, bien abâtardi. Comment des sauvages, dont la pensée quotidienne est de trouver leur aliment quotidien, osèrent-ils songer à réformer des Grecs, des Romains, des Persans, de riches et vieilles nations telles qu'aujourd'hui l'Angleterre, la France et l'Autriche? Comment ne furent-ils pas immédiatement refoulés dans leurs déserts?

Du moment où je pus voir distinctement les hommes et les chevaux du camp maugrebin, je fus ramené aux pensées de la vie sociale, c'est-à-dire à des pensées de vanité. Je jugeai que puisque je voyais j'étais vu, et je ne songeai plus qu'à faire une entrée *as dashing as possible* dans la ville de Bedr. Je lançai mon dromadaire au grand trot dans une descente, ce qui n'était pas sans danger pour un *cavalier* tel que moi; car j'étais bien haut perché, et la chute eût été horrifique. Cependant les quelques gorgées d'aracki dont je m'étais corroboré me donnèrent une assurance parfaite, et, en imprimant à ma monture l'amble le plus rapide dont elle fût capable, je n'éprouvai que l'émotion des montagnes russes. Je laissai le camp à droite, me dirigeant sur une des portes de la ville, ou plutôt sur une brèche du mur de boue qui l'environne.

Le hadjîn a des avantages immenses sur le cheval de selle, sinon à la guerre, au moins dans les voyages, d'abord parce que, sans aller aussi vite que le cheval, il supporte la fatigue beaucoup mieux que lui. Dans une course au clocher, le cheval l'emportera sur le hadjîn; mais en voyage, un seul hadjîn

mettra dix chevaux sur les dents. Les *hidjin* (pluriel de *hadjîn*) ou dromadaires de la contrée d'Omân (royaume de Mascate) sont les plus estimés de toute l'Arabie, et je tiens d'un homme de ce pays-là, le Moallem Zakariyâ, que quelques-uns de ces animaux se sont vendus jusqu'à mille tallaris ou dollars autrichiens (plus de 5,000 francs). Un autre avantage de cette monture est la sûreté et la régularité de son amble. Le *râkéb* (celui qui monte un hadjîn) n'est pas obligé de penser à sa bête, tandis que le *fârés* (le cavalier) ne saurait perdre son cheval de vue un seul instant sans risquer d'être démonté à cet instant même, par suite d'un caprice ou d'une frayeur soudaine causée par un bruit imprévu, l'apparition d'un petit oiseau ou même la rencontre d'une botte de foin, c'est-à-dire de l'objet qui devrait éveiller dans l'âme du cheval les idées les plus riantes. Je sais cela mieux que par ouï-dire. Quant au hadjîn, vous pouvez lui laisser la bride sur le cou après avoir imprimé à son amble le degré de vitesse qui vous convient : c'est une machine montée pour faire tant de milles à l'heure, il n'y a plus à s'en occuper, et quoique le *cavalier* soit perché fort haut, le pied droit passé sous le gras de la jambe gauche qui pend sans étrier sur la joue gauche du garrot, ou *vice versa*, quoiqu'il n'ait d'autre point d'appui que le siége même sur lequel il repose, l'amble du hadjîn est si bien cadencé, qu'une fois qu'on l'a compris il n'y a plus qu'à s'y abandonner. Je ne veux rien celer, et ne compromettrai point ma réputation de

véracité pour une misère. On sait que le cavalier arabe, j'entends le *fârés*, celui qui monte un cheval, est si parfaitement encaissé entre le pommeau et le troussequin de sa selle, qu'alors même que sa volonté conspirerait avec la volonté du cheval il ne pourrait pas être démonté. La selle du dromadaire ne ressemble en rien à la selle du cheval, et si elle portait un troussequin aussi élevé, on aurait beaucoup de peine à monter l'animal accroupi, à cause de la distance qui se trouve entre l'abdomen et le sommet de la bosse; mais, en revanche, le *ghâbit*, ou la selle du dromadaire, porte en guise de pommeau un cylindre de trois pouces de diamètre et de huit ou dix pouces de longueur, terminé par une pomme et fermé par les prolongements juxtaposés des deux arçons de devant. Ce pommeau, que l'on saisit de la main gauche pour enfourcher le dromadaire et qui s'élève majestueusement entre les cuisses du cavalier, est la ressource du conscrit perdant l'équilibre, et je n'ai pas eu honte de lui devoir mon salut. . . . quelquefois. Voilà ce qui me restait à dire, voilà ce que je n'ai pas voulu celer.

Parvenus dans l'enceinte de Bedr, nous rencontrâmes l'hôte du schérif Saad, celui-là même chez qui nous allions descendre, l'hospitalier 'Awad Abou-Sâlem, que je saluai comme une vieille connaissance, selon l'usage du pays. 'Awad est un brave homme, assez aimé des Bédouins de toutes les tribus, qu'il reçoit et traite de son mieux dans sa maison de Bedr; et cependant 'Awad ne jouit d'aucune

considération dans le pays, premièrement parce qu'il est gras et affligé d'un gros ventre, et secondement parce que son septième aïeul était Égyptien. Chaque fois qu'il avait le dos tourné, le maigre schérif Saad me regardait en souriant d'un sourire de supériorité incontestable et en jetant un coup d'œil de mépris sur notre hôte. « Qu'est-ce à dire? » lui demandai-je. Saad vint me dire à l'oreille : « Est-ce que tu prends cet homme-là pour un Arabe? C'est un Égyptien. » Effectivement, ʿAwad avait l'expression vulgaire d'un homme des bords du Nil. Je fus assez simple pour prendre le renseignement à la lettre et essayer ensuite d'en extraire un compliment lorsque je me trouvai seul avec mon hôte.

« J'ai conçu une haute opinion de toi en apprenant que tu as mieux aimé quitter l'Égypte que d'y subir le joug avilissant de Mohhammad-Aly. Tu es sans doute un de ces Ssawâïdeh (habitants du Ssaïd) qui s'insurgèrent contre le tyran? Vivent les Ssawâïdeh! — Comment? que t'ont-ils dit? Moi Égyptien! Voyez un peu ces gens-là! Parce que le père du grand-père de mon grand-père était Égyptien, il faut absolument que je sois Égyptien, et mes arrière-petits-fils seront Égyptiens! Bien fou qui s'établit en pays étranger! »

Mais j'anticipe.

Tandis que j'échangeais avec ʿAwad les premières civilités, arrive un *ckawâs* (huissier, satellite) d'Aly Bey, qui veut me faire rebrousser chemin et me conduire à la tente de son maître, m'offrant de sa

part le souper et le couvert, hospitalité complète. Je lui dis de m'excuser auprès du bey, alléguant la fatigue de vingt heures de marche, et lui remis la lettre du gouverneur de Yambo. « Demain matin, j'aurai l'honneur de voir Aly-Bey. En attendant, salue-le et remercie-le de ma part. »

Après avoir traversé une partie de la ville, nous arrivâmes au bord d'un ruisseau d'eau vive d'un mètre ou quatre pieds de large environ, sur un pied ou un demi-pied de profondeur moyenne, lequel suffit en tout temps à la consommation des habitants et de leur bétail, mais suffit à peine à l'arrosement du *Palmetum* et des céréales (*dokhn* et *dockseh*) que l'on cultive à l'ombre des dattiers. Tout ce que la source apporte d'eau y passe, et ce serait en vain que l'on chercherait trace du courant à l'aval des jardins. A l'amont du point où l'on s'abreuve, le ruisseau est très-exactement encaissé dans un aqueduc souterrain.

Je bus avec délices de longs traits de cette eau (c'était la première eau courante que je voyais en Arabie) quoiqu'elle fût sensiblement salée, sans l'être autant que celle du puits de Zamzam, dont j'avais goûté à Djeddah; après quoi j'entrai dans un second massif de masures, et finalement dans celle de mon hôte ʿAwad.

Une grande cour carrée, avec deux portes, dont une à ciel ouvert pour les chameaux chargés; tout autour, un simple rez-de-chaussée divisé en compartiments pour les hommes, les femmes, les animaux

et les hôtes, et aussi grossièrement construit qu'on peut se le figurer sans beaucoup d'imagination, telle est l'habitation de mon hôte 'Awad-Abou-Sâlem.

Il me fit entrer dans la première étable à droite : c'était la salle des hôtes d'un certain rang. Comme il n'y avait dans cette pièce que les quatre murs, 'Awad alla bien vite chercher deux longues nattes de palmier qu'il déroula par terre, et puis un coussin. C'était tout ce qu'il me fallait. J'étendis ma couverture sur la natte et le coussin, et m'étendis ensuite moi-même sur le tout. Ce devoir rempli, je donnai de l'argent à mon hôte pour m'acheter de la viande, du beurre, du riz, de la farine, etc., lui déclarant que j'étais accoutumé à un régime plus substantiel que celui des Arabes, et que je ne pourrais pas me contenter de son ordinaire ; que sa réputation d'hospitalité et de générosité avait rempli la terre, mais que je ne voulais pas m'en prévaloir, et que le seul moyen qu'il eût de me rassasier était de prendre mon argent et de me faire préparer tout ce que je lui demanderais; que j'avais laissé à bord de mon navire mes esclaves et mes domestiques (appuyant avec emphase sur le pronom affixe de la première personne, qui remplace, en arabe, le pronom possessif), pensant que je n'avais pas besoin de cette canaille sur le territoire des deux villes sacrées, et que, durant tout mon séjour dans la vallée de Bedr, je ne voulais d'autres services que ceux de mon cher 'Awad, l'appui et le refuge des voyageurs.

Ce début, qui eût blessé au vif un chef de Bédouins ou un Arabe de pur sang, parut de fort bon augure à mon hôte 'Awad. Il ne faut pas perdre de vue que son septième aïeul était Égyptien, et que les Arabes *domiciliés* sur le chemin des caravanes se font un plaisir de rançonner les voyageurs. Gardez-vous de confondre ces gens-là avec les Anazeh, et croyez que l'hospitalité proverbiale des Arabes nomades tient beaucoup à la rareté des occasions où cette hospitalité est appelée à s'exercer.

J'avais fait une course fatigante et je voulais un bon souper et du repos. Le souper ne se fit pas attendre, et je le trouvai délicieux; mais pour le repos... on ne me permit pas d'en jouir.

La politesse exigeait qu'on ne m'adressât aucune question avant de m'avoir fait manger; mais elle n'exigeait pas qu'on me laissât dormir, et à peine me fus-je rassasié qu'il me fallut essuyer je ne sais combien de visites. Décidément les Arabes ne dorment pas ou dorment dans le milieu du jour. Cela est si vrai que le mot *mouçâmarah*, qui dans l'usage quotidien veut dire «conversation,» signifie originellement «veillée» ou «conversation nocturne.» Le mot *isrâ* signifie «voyage nocturne,» et encore à présent les Arabes voyagent de nuit et se reposent le jour.

Mais pour moi, qui avais voyagé le jour et la nuit, j'avais grande envie de dormir et me tenais à quatre pour ne pas mettre tous mes hôtes à la porte. Entre autres visites, je reçus celle du schérif Aatick, qui

gouverne la vallée de Bedr et Ssafrâ (depuis Djoudaydah, le point culminant, jusqu'à Bouraykah-sur-mer) au nom de Mohhammad-Aly. Forcé de le recevoir, je profitai de cette nécessité pour le questionner sur l'existence du monument écrit dont j'avais entendu parler à Djeddah, et que Kourschid-Pacha prétendait avoir vu.

« Nous connaissons, me dit le schérif Aatick, tous les points de la vallée sur lesquels Kourschid-Pacha a mis le pied, et le monument dont on vous a parlé ne peut être que le *Hhassât al-Kitbeh*, « la Pierre inscrite, » que l'on voit sur le bord du chemin avant d'arriver à Hhassâniyyeh, près du lieu où Khourschid livra bataille, l'an dernier, aux Bédouins de la montagne. Ce n'est pas loin d'ici; demain, vous pouvez y aller et revenir dans la journée.

« — Y a-t-il sûreté pour moi? »

« — Il y a sûreté pour vous, non-seulement sur ce point, mais dans toute l'étendue de la vallée. »

Il me demanda (inévitable question) quel intérêt je pouvais avoir à visiter cette pierre. Je lui répondis que, d'après les renseignements donnés par Kourschid-Pacha, l'inscription devait être conçue dans la langue de mes ancêtres[1] qui avaient envahi son pays bien avant l'islamisme, et que je désirais m'en assurer.

[1] Je ne crois pas qu'il y ait du sang romain dans mes veines, et, en appelant les Romains mes ancêtres, je voulais motiver ma curiosité de manière à être compris. Une curiosité purement historique n'était pas recevable.

« On prétend, me dit-il en souriant, que le *trésor* est déniché depuis longtemps; un homme savant dans la magie s'en empara, dit-on, après avoir fendu la pierre en deux par la puissance de ses paroles. Effectivement, vous verrez, l'une à côté de l'autre, deux pierres écrites qui, autrefois, n'en faisaient qu'une. Mais, ajouta-t-il, je suis certain qu'il y a des mines d'or dans nos montagnes, et si quelqu'un voulait en entreprendre l'exploitation, je lui donnerais toutes les facilités possibles.

« — Croyez que je ne cherche ni les trésors ni les mines d'or. Les savants européens ne connaissent aucun moyen de découvrir les trésors enfouis par les hommes; mais quelques-uns d'entre eux savent découvrir les mines, et je regrette beaucoup de n'avoir pas avec moi un *'âlim fi 'ilm al-m'aâden* (un minéralogiste). Je tâcherai de vous en ramener un lors de mon retour en Arabie. »

Cette perspective parut lui faire plaisir, et il se retira en m'assurant de sa protection.

Lorsque le schérif fut parti, je fis entendre à mon hôte que je voulais dormir, et la chambre fut évacuée. Mais, avant de fermer les yeux, j'avais encore une curiosité à satisfaire ou à éconduire, et celle-là ne le cédait à aucune autre : c'était celle de mon hôte 'Awad.

« Ah çà, me dit-il quand nous fûmes seuls, vous avez besoin d'être guidé dans vos recherches, et personne ne peut mieux vous guider que moi. Dites-moi donc le fin mot. — Nous causerons de cela

demain; laisse-moi dormir. — Mais... — Te tairas-tu? »

Enfin il se tut, mais trop tard. L'irritation nerveuse était portée au comble, et je passai une fort mauvaise nuit.

Le lendemain, samedi 14, à 9 heures du matin, j'allai rendre ma première visite à Aly-Bey, accompagné de mon guide Saad. Aly-Bey est un vieux Circassien, dont la face rubiconde, terminée par une magnifique barbe blanche, présente de grands traits d'un caractère mâle et des yeux pleins de feu. Si son expression était plus douce, on le prendrait pour le Grand-Pacha. Il était assis au fond de sa tente sur un tapis de Turquie et appuyé sur des carreaux de drap bleu. Un autre tapis d'une qualité inférieure placé à gauche en entrant était occupé dans toute sa longueur par une série de visiteurs arabes à la tête desquels se trouvait le schérif Aatick. Heureusement pour moi, il n'y avait pas lieu à hésiter, et j'allai m'asseoir à côté du bey. Il me reçut avec un sourire bienveillant, me donna la bienvenue en très bon arabe et poussa vers moi un de ses coussins pour me servir d'appui. Il fumait la pipe et ordonna qu'on m'apportât la chiché. En attendant l'exécution de cet ordre, il m'offrit sa pipe, dont *je bus trois gorgées*, selon la phraséologie arabe, et que je lui rendis ensuite conformément à l'étiquette; après quoi je lui présentai mon firman.

Aly-Bey, ainsi qu'un grand nombre d'officiers supérieurs, était dans sa jeunesse un mamlouk, c'est-

à-dire un esclave blanc. Je ne sais à qui il appartenait; mais il faut croire que son maître lui fit donner une assez bonne éducation, car il *lut* mon firman sans recourir à son secrétaire, et, comme il m'avait reçu tout d'abord de la manière la plus civile, il n'eut pas besoin de changer de ton en apprenant que je suis bey fils de bey (de la façon du consul de France, *but this between us*), c'est-à-dire un peu plus haut perché que lui dans l'échelle sociale. Au reste, je ne sais pas jusqu'à quel point cette prétention est fondée. L'esclavage est chez les Turcs une sorte d'adoption. Depuis l'époque de la domination des beys, les Égyptiens ont ce proverbe : *Mâlak ibnak*, « ton argent, c'est ton enfant, » c'est-à-dire « Celui que tu as acheté de ton argent devient ton fils. » On dit ici « un esclave de haut lieu, » comme on dirait chez nous « un fils de famille. » Il est bien entendu qu'un esclave blanc ou noir est obligé de se soumettre à tous les caprices de son maître; mais cette soumission n'entraîne aucune flétrissure.

On apporta la chiché et le café. Je fus ensuite, comme de raison, servi le premier. Aly-Bey débuta par un petit compliment sur l'assurance avec laquelle je monte un dromadaire, et me dit qu'il m'avait pris en affection en me voyant descendre la vallée au grand trot. Selon lui je devais avoir une longue habitude des voyages dans le désert, etc. On parla ensuite de mes recherches. Dieu merci, Aly-Bey était assez instruit et connaissait assez le caractère européen pour concevoir un voyage de

curiosité. Il m'engagea à remettre au lendemain mon excursion dans la vallée et à me borner pour ce jour-là à une promenade aux environs de Bedr. Il m'indiqua, entre autres choses à voir, le *Ckassr al-Noussrâni* ou le château du Chrétien, et me pria de venir souper sous sa tente à mon retour de la promenade.

Je me retirai fort content des autorités civiles et militaires du canton de Bedr, et me dirigeai vers le château du Chrétien, accompagné de Saad et d'un autre guide pris sur les lieux, et armé d'un fusil à mèche.

Je traversai le champ de bataille où Mahomet et ses compagnons remportèrent leur première victoire sur le parti conservateur de la tribu ckourayschide, et je vis d'assez près les tombeaux des treize martyrs, que les pèlerins visitent dévotement en allant à la Mecque ou à leur retour. Car Bedr est sur la route des caravanes du nord. J'aurais désiré voir les tombeaux d'un peu plus près; mais, d'une part, je compris que mon guide n'avait pas la moindre envie de m'y mener, et de l'autre l'apparence toute moderne et toute mesquine de ce groupe de monuments modérait beaucoup ma curiosité. Mon guide accusait vrai en m'assurant que les Wahhâbites avaient tout saccagé. Mohhammad-Aly, après avoir arraché de leurs mains le territoire des *Deux Inviolables*[1], a fait faire une restauration quelconque pour la satisfac-

[1] La Mecque et Médine.

tion des pèlerins, mais non pour la satisfaction des gens de goût; et si les Wahhâbites sont maudits sept fois pour leur vandalisme, le gouvernement turc doit être maudit septante-sept fois pour sa restauration.

Dans le voisinage des tombeaux sont de grands rochers couverts d'inscriptions arabes d'une date récente, évidemment l'ouvrage des pèlerins, et par conséquent de nul intérêt. Ce sont en général des citations de l'Alcoran.

Burckhardt a visité ces lieux en pèlerin musulman, en *hadji* (t.) ou *hhâddj* (ar.), et moi je les ai visités en chrétien. Je crois même être le premier (en dehors du service turc) qui ait mis le pied à Bedr, en conservant le caractère de chrétien. Si cela est, je ne saurais assez m'étonner de l'accueil plein de tolérance qui m'a été fait, tout en convenant que la protection évidente du chef militaire de la vallée et la crainte qu'il inspirait aux habitants étaient pour beaucoup dans leurs politesses. Mais on conçoit que je ne pouvais pas diriger mon attention sur les objets d'une vénération jalouse sans m'exposer à l'animadversion publique. Au reste ce n'était pas là ce qui m'attirait. Tout ce qui a rapport au culte musulman et aux cérémonies religieuses qui rayonnent autour de la Mecque et de Médine a été décrit par Burckhardt avec un détail qui ne laisse rien à désirer. Il a parcouru la vallée de Ssafrâ en allant de la Mecque à Médine, et ensuite de Médine à Yambo, et a visité et décrit les tombeaux des martyrs à Bedr. Mais le hasard a voulu

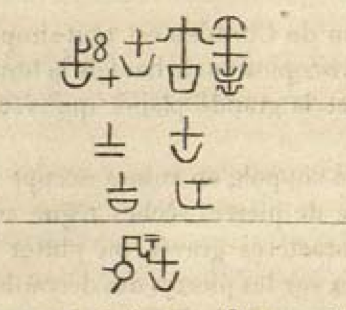
que les choses que je cherchais et qui ont fixé mon attention ne se trouvassent point sur le chemin de Burckhardt.

Le château du Chrétien est tout simplement une vigie, un périscopion sur le haut de la butte de l'ouest entre Bedr et la grande plaine qui s'étend jusqu'à la mer.

Une petite coupole en ruines occupe le sommet. Une enceinte de pierres sèches règne tout autour. Quelques caractères gravés ou plutôt martelés à coups de silex sur les pierres des décombres fixèrent mon attention; mais je les reconnus ensuite pour des marques du genre de celles qu'on imprime avec un fer chaud sur la peau des chameaux. Ce n'était pas la peine de grimper si haut pour voir si peu de chose. Je retournai au logis très-fatigué et mourant de chaud.

Après avoir pris quelques tasses de café, je demandai aux gens qui m'entouraient s'il n'y aurait point des caractères en langue inconnue sur les rochers du voisinage. Un enfant nomma aussitôt un point de la montagne, dont j'ai oublié le nom. Je demandai des ânes pour moi et mes guides, et me fis conduire à l'endroit indiqué, au pied de la colline du sud-ouest.

Voici ce que j'y trouvai à mon grand désappointement :



Car je sus que toutes ces figures n'étaient autre chose qu'une imitation des empreintes au moyen desquelles les propriétaires arabes reconnaissent leurs chameaux respectifs. Ces empreintes portent en arabe le nom de *wasm*. L'*ism* et le *wasm* (le nom et la marque) constituent chez les Bédouins comme chez nous une désignation complète. C'est l'homme et sa propriété. Toutes les parties planes de la surface antérieure du rocher en étaient couvertes, et il s'en faut de beaucoup que j'aie tout copié. Au reste, il était aisé de juger par la couleur du trait que ces figures remontaient à une époque bien antérieure à celle des inscriptions arabes du champ de bataille. En effet, les premières étaient d'un ton extrêmement chaud (résultant de l'oxydation des éléments ferrugineux de la roche); les secondes d'un blanc sale, et les lignes que je traçai moi-même sur le rocher étaient blanches.

La pratique à laquelle se rattachait le grimoire

que j'avais sous les yeux était donc depuis longtemps tombée en désuétude, sans doute abolie par l'islamisme. C'était probablement une pratique païenne, mais dont les modernes Bédouins n'avaient pourtant pas perdu le sens.

Ils se donnèrent le plaisir de m'en laisser deviner la moitié.

Après avoir quelque temps considéré ces figures avec l'étonnement stupide et mélancolique d'un homme qui ne comprend rien à ce qu'il voit et désespère d'y rien comprendre, j'osai dire :

« Ceci n'est point une écriture; ces figures ne sont point des lettres. »

Et je regardai attentivement mes guides. Je remarquai dans leurs physionomies quelque chose d'encourageant et me rappelai aussitôt les empreintes que j'avais observées sur les chameaux des Arabes.

« Ce sont les marques des chameaux de vos pères! m'écriai-je.

« — *Alayk annoûr!* La lumière sur toi! fut leur réponse.

« — Mais dans quel but ont-ils tracé ces caractères sur le rocher?

« — Pour mettre leur bétail sous la protection du génie de la montagne. »

Un esprit fort ne se serait point contenté de cette explication; pour moi, je la trouvai on ne peut plus satisfaisante et retournai immédiatement chez mon hôte.

Cependant je commençais à craindre que les inscriptions de Khourschid-Pacha ne fussent dans le goût de celles que je venais d'inspecter, et je me disais pour me consoler : « Au bout du compte, j'aurai vu les Arabes chez eux ; j'aurai vu Bedr, lieu célèbre dans l'histoire ; j'aurai vu un *wâdi* (une vallée arabe). » Pour la première fois de ma vie je me trouvais seul au milieu d'un peuple qui, depuis plus de mille ans, n'avait reçu la visite d'aucun chrétien libre du joug musulman ; et cet isolement n'était pas sans charme.

Rentré au logis, je déposai à côté de moi un sac de cailloux ramassés en chemin et destinés à M. Botta. Le contenu de ce sac excita la curiosité des assistants et je m'empressai de la satisfaire. « Je ne crois pas, leur dis-je pour éloigner tout sentiment de cupidité, qu'il y ait de l'or ou de l'argent dans vos montagnes ; mais il pourrait bien s'y trouver du fer ou du cuivre. » Quelques instants après, un enfant jeta dans la pièce où je me tenais un caillou tellement ferrugineux, qu'il me parut au premier coup d'œil un rognon de fer natif. J'ai perdu cet échantillon.

Un vieil imbécile, croyant que j'avais un secret pour découvrir les trésors, me raconta en confidence que son père était mort riche, mais sans dire où il avait enfoui son argent ; que, pour lui, il avait toujours vécu misérablement depuis la mort de son père, avec la certitude que le magot laissé par le défunt eût suffi pour assurer le bonheur de toute sa vie.

Je voyais où il voulait en venir et n'eus point la patience de l'écouter jusqu'au bout.

« Est-ce qu'on enfouit l'argent dans ton pays? lui dis-je brusquement.

« — Sans doute.

« — Vous êtes donc des gens sans foi? »

Et je me détournai avec l'expression du mépris.

Le soleil commençait à baisser rapidement. Il était temps d'aller trouver le bey, avec qui je devais souper. Désirant passer une soirée agréable, je demandai à mon hôte s'il croyait qu'Aly-Bey bût volontiers un petit verre d'eau-de-vie. Sur sa réponse affirmative, je lui dis :

« Si quelqu'un vient te trouver dans la nuit et te dit : *Hât il-ckâroûrah wal-kâs*, tu lui remettras immédiatement cette bouteille et ce petit verre.

« — *Tayyéb*, c'est bon. »

L'accueil d'Aly-Bey fut aussi gracieux que la première fois : il ne pouvait pas l'être davantage; et en attendant le souper nous causâmes de ce qui se passait en Europe et en Perse. Il me parut fort au courant des affaires de ce bas monde pour un homme qui ne sait que le turc, l'arabe et le circassien. Il comprenait le développement de la puissance industrielle en France, en Angleterre, etc., c'est-à-dire ce qu'il y a de plus nouveau sous le soleil, ce par quoi les hommes et les États d'aujourd'hui diffèrent des hommes et des États d'autrefois, et je n'oublierai jamais qu'il me demanda des renseignements sur les charrues et les semoirs *à vapeur*.

Ce sujet de conversation est une de mes antipathies, et je ramenai Aly-Bey en Arabie le plus tôt que je pus.

« Eh bien, lui dis-je, comment se comportent vos Bédouins après tant d'années de guerre?

« — *'Ockoûlhoum fi 'oyoûnhoum*, leurs esprits sont dans leurs yeux, fut sa réponse; ils croient ce qu'ils voient et nient ce qu'ils ne voient pas; dès qu'on s'absente ils s'imaginent qu'on est mort, et c'est toujours à recommencer. »

Il était impossible de raconter en moins de mots l'histoire de la guerre de trente ans, ou peu s'en faut, dans laquelle Mohhammad-Aly a versé tant de sang et d'argent.

On servit le souper, qui fut ou me parut délicieux, et, après avoir lavé nos mains, nous nous disposâmes au *kéf*. J'ai déjà annoncé que je le voulais aussi parfait que possible. Je dis donc à mon bey :

« Sachez que j'ai apporté de Yambo une certaine bouteille dont un tiers à peu près a disparu en chemin. Je serais charmé de boire avec vous les deux tiers qui me restent.

« — A merveille!

« — Permettez-moi donc d'envoyer quelqu'un chez mon hôte. »

Aly-Bey frappa dans ses mains, et un esclave noir parut à l'entrée de la tente.

« Va, lui dis-je, jusque chez mon hôte 'Awad Abou-Sâlem, et dis-lui de ma part : *Hât il-ckâroûrah wal-kâs.* »

Quelque temps après l'esclave revint et me remit la bouteille et le *kâs* (petit verre).

A l'instant même Aly-Bey se leva, prit une peau de lion qui était accrochée au *mur* de la tente (l'entourage vertical sur lequel repose le pavillon), la déroula, l'étendit sur le tapis, se planta dessus et prit l'attitude d'un musulman qui va réciter sa prière.

Cet acte religieux me surprit désagréablement. Nous n'avions d'autre témoin que l'esclave noir, qui paraissait jouir de toute la confiance de son maître, et il me semblait que ce n'était pas au moment de violer un des préceptes les plus formels du Ckorân qu'Aly-Bey devait songer à faire sa prière. Cependant *conciofossecosachè*, il est avec le ciel des accommodements, et attendu que, s'il voulait faire une prière aucunement valable, il devait absolument la faire avant de boire une liqueur qui allait le souiller de la tête aux pieds, j'attendis patiemment qu'il eût fini, tenant les objets impurs aussi loin que possible du bon musulman. Il n'eut pas plus tôt repris sa place à côté de moi que j'emplis le *kâs* et le lui présentai.

« Buvez, me dit Aly-Bey; pour moi, je ne bois pas d'eau-de-vie.

« — Est-il possible!... Mais si j'avais su cela je n'aurais pas envoyé l'esclave. Je vous ai proposé de boire avec moi, et il me semble que vous avez accepté la proposition?

« — Vous ne vous êtes point trompé; je l'ai effec-

tivement acceptée, parce que sans cela votre kéf n'eût point été complet, et j'espère bien que vous allez boire tout comme si vous étiez en compagnie de buveurs. »

J'avais posé le kâs devant nous, à une grande distance, pour exprimer le désappointement et le renoncement. Aly-Bey le prit, me le présenta et me força de le boire, ainsi que beaucoup d'autres qu'il remplissait lui-même quand il jugeait que je mettais trop d'intervalle entre les coups.

Il m'apprit qu'autrefois il buvait immodérément, comme presque tous les seigneurs turcs; que depuis deux ans il avait renoncé à l'usage de l'eau-de-vie, dans le seul but de se débarrasser d'un besoin qu'il ne pouvait pas toujours satisfaire en campagne; que cependant il avait ordinairement une provision d'esprit dans son arsenal, ou, comme il disait, dans sa « poudrière, » pour les hôtes de distinction; mais que le bâtiment qu'on lui avait expédié de Suez en dernier lieu avait fait naufrage, et que l'approvisionnement sur lequel il comptait avait été perdu; que sans cela il aurait eu le plaisir de m'offrir du rhum et ne m'aurait pas permis d'envoyer chercher ma propre bouteille; qu'au reste nous autres Européens nous avons le droit d'user des liqueurs fortes parce que nous en usons avec mesure, mais que les Orientaux, ne voulant rien faire avec modération, méritent d'être condamnés à toutes sortes de privations.

Si ce n'est pas là un trait de politesse exquise, dites que je ne m'y connais pas.

Pourquoi donc, me demanderont mes amis, avez-vous pris les Turcs en aversion? Serait-ce parce qu'ils sont hommes à vous donner des leçons de *savoir-vivre?*

Réponse. Non, mais parce que les Turcs, avec un sentiment achevé des convenances sociales, ne sont presque jamais polis envers les Européens; parce que leurs impolitesses sont d'autant plus intolérables qu'ils font tout ce qu'ils font avec intention et connaissance de cause; parce qu'il ne tiendrait qu'à eux d'être parfaits, égaux en aménité, supérieurs en dignité de manières aux seigneurs français, ce qui, certes, n'est pas peu dire; parce que les Turcs ont en général le cœur gangrené d'égoïsme et de sotte fierté; parce que la haute idée qu'ils ont d'eux-mêmes, idée uniquement fondée sur ce que, n'étant ni juifs, ni chrétiens, ni Arabes, ils gouvernent des juifs, des chrétiens et des Arabes, donne presque toujours à leurs civilités une teinte de condescendance; enfin parce que je suis peut-être un peu trop susceptible et que je veux bien qu'on me reçoive, mais ne veux absolument pas qu'on daigne me recevoir.

Rien de tout cela parmi les Arabes. L'aménité des Arabes est franche et cordiale, sinon de fait, au moins dans la forme. Eux aussi sont fiers de leur qualité d'Arabes, mais ils ont le bon goût de ne pas le laisser paraître. Aussi indiquerai-je à tous les seigneurs du monde, comme un modèle de perfection absolue, c'est-à-dire de grâce, de noblesse et

d'aménité, le grand schérif de la Mecque résidant au Caire. J'engage tous les mylords à l'aller voir, uniquement pour apprendre comment on doit recevoir un étranger.

La perfection de la société arabe (vue en Arabie) tient, je crois, à ce qu'elle est originellement républicaine, *avec an immense patriciat.* Rien de si commun en Arabie qu'un pauvre Bédouin de haute lignée qui, pour tous les trésors du monde, ne donnerait pas sa fille en mariage à un homme infiniment plus riche, mais un peu moins noble que lui.

La noblesse relative des tribus et la noblesse relative des individus de même tribu est tout historique, et il n'y a presque pas de familles qui n'aient leurs gloires et leurs prétentions; en sorte qu'on peut dire de la grande société arabe qu'elle est toute composée de gentilshommes servis par des esclaves qui restent en dehors de la communauté.

Au contraire la société turque est basée depuis des siècles sur le principe hiérarchique de l'absolutisme à l'amont et de l'obéissance passive à l'aval. Chez les Osmanlis, toute noblesse et toute gloire résident dans le Sultan et coulent de sa personne dans les canaux purs ou impurs (c'est tout un) qu'il lui plaît de favoriser. Le dernier et le plus vil de ses esclaves peut devenir d'un instant à l'autre le second homme de l'empire, puis retomber dans l'obscurité la plus complète, par le seul fait de la volonté du souverain. C'est surtout au Grand Sei-

gneur que l'on peut appliquer ce principe si ridiculement formulé dans une de nos chartes : « Le roi fait des nobles à volonté. »

Cela posé, ne serait-il pas étonnant que les Turcs et les Arabes pussent s'entendre? Aussi s'en gardent-ils bien. Quoiqu'une portion très-notable de la race arabe ait subi le joug des Osmanlis, on rencontre à peine un Arabe sur cent mille qui parle la langue du maître; et cependant les Arabes savent très-bien que la première condition pour obtenir les bonnes grâces d'un Turc est de lui parler turc.

Le nombre des domestiques fellâhs qui parlent italien, français ou anglais, est déjà très-considérable; celui des fellâhs qui parlent turc est *imperceptible*, et tous les étrangers s'en étonnent; mais ceux qui connaissent l'antipathie radicale des deux races s'étonneraient plutôt du contraire. Entre deux hommes dont l'un regarde la noblesse comme inhérente à sa personne et l'autre ne se glorifie que des faveurs de son maître, il y a nécessairement échange de dédains; et si la fortune des armes a voulu que le premier obéît au second, il y aura de plus entre eux réciprocité de haine. L'enfant d'Ismaël se soumettra aux décrets du destin; il subira le joug, il sera aussi résigné, aussi complétement passif qu'un homme peut l'être à l'égard d'un autre (tout en cherchant et en saisissant avidement les occasions de tromper l'Osmanli), mais il n'apprendra pas le turc. Ce serait déroger volontairement et renoncer au seul avantage qu'il ait sur son tyran, l'avantage de parler mieux

que lui la langue qui les met en communication l'un avec l'autre. Aussi le Turc, qui gouverne et se respecte, ne parle-t-il arabe que dans ses prières et ne communique-t-il avec ses sujets ismaélites que par l'intermédiaire d'un drogman, qui est presque toujours chrétien. La haine irréconciliable de ces deux races date de loin. N'avons-nous pas dans notre langue depuis plus de trois cents ans l'expression proverbiale : « Traiter quelqu'un de Turc à More? »

Je reviens à mon Aly-Bey, qui n'est ni Turc ni More, mais Circassien; si j'ai parlé des Osmanlis à propos de lui, c'est qu'Aly-Bey appartient à l'école turque par son éducation et ses manières.

A mesure que je buvais, sa conversation devenait de plus en plus animée, de plus en plus attachante. On eût dit que mon excitation le gagnait.

« Les Arabes, disait-il, sont grêles et chétifs, non-seulement à cause de la stérilité de leurs campagnes, mais parce qu'ils ont, de temps immémorial, la mauvaise habitude de marier leurs enfants trop jeunes. On accouple ici un jeune homme de quatorze ans avec une enfant de dix ou onze; que sort-il de cette enfant? Un avorton. Mais dans ma Circassie, quelle différence! L'époux a trente ans, la mariée en a vingt-cinq; et le premier enfant qu'elle lui fait est comme cela! » (Il tenait un carreau de deux pieds et demi de long sur un pied de large et un demi-pied d'épaisseur.)

Il partit de là pour me vanter son pays, la bravoure des Circassiens, la chasteté volontaire de

leurs femmes, etc. Puis il vint à parler de lui-même, et m'assura que c'était lui qui avait fait le grand vizir prisonnier à Cogni. Je déteste les blagueurs du fond de mon âme; mais l'orgueil national et personnel du vieux Circassien séduisit mon imagination, et je n'avais pas assez d'oreilles pour l'entendre. Une chose qui me passe, moi et bien d'autres, c'est qu'en Orient la caque ne sent jamais le hareng, ou le sent très-peu. Quels que soient les antécédents d'un Turc ou d'un Arabe, on peut le placer dans les sommités de l'échelle sociale avec la certitude qu'il soutiendra la dignité de son rang. Celui qui baisait hier vos pieds vous donne aujourd'hui sa main à baiser avec l'aplomb et les grâces hautaines d'un homme qui serait né dans la pourpre. Le passé ne signifie rien, le présent est tout. Vous ne sauriez vous imaginer la perfection avec laquelle on joue la comédie dans un pays où il n'y a point de théâtre. Aly-Bey est entré dans la carrière des armes par la porte de l'esclavage. Tout le monde sait aujourd'hui ce que c'est qu'un mamlouk à Constantinople et en Égypte, et quels sont les droits du maître sur l'esclave. Eh bien, monsieur, les enfants de Son Altesse n'ont pas plus d'assurance que ses affranchis. Son neveu, Ahhmad (gouverneur de la Mecque), en a beaucoup moins que Khourschid-Pacha[1].

[1] Ce dernier vient d'achever la conquête du Nadje. On assure qu'il a poussé jusqu'à El-Chatif, sur le golfe Persique, la ligne transversale de la puissance turque en Arabie.

Au moment le plus intéressant de notre conversation, le ciel se couvrit de nuages, et le tonnerre commença à gronder dans le lointain. A peine en avais-je fait la remarque qu'un coup de vent furieux pensa balayer notre tente. Le fût central penchait à 45 degrés, et plusieurs des fûts latéraux avaient sauté. Aly-Bey se lève d'un seul bond, comme un jeune homme, et étaye le fût central de sa puissante masse; je m'empare d'un des fûts latéraux, et les esclaves venus à notre secours ont bientôt remis tout en place. Mais, à mon grand regret, il fallut lever la séance. Le temps était à la pluie, et malgré l'offre obligeante d'Aly-Bey, je n'avais pas envie de passer sous sa tente une nuit comme celle-là. Au moment où je le quittais, il m'annonça qu'il se proposait d'aller à Yambo sous deux ou trois jours, et m'engagea à l'accompagner. Je lui promis et me promis bien à moi-même de profiter de l'occasion pour retourner à Yambo en bonne compagnie.

Le lendemain matin (dimanche 15 avril) je me mis en route pour Hhassamyyeh, ou Hhouçaymyyeh, avec mon hôte 'Awad, qui, malgré son obésité et sa crainte de Dieu et des voleurs, voulut m'accompagner. J'étais juché sur mon dromadaire; Saad, mon guide, sur le sien; le gros 'Awad montait un tout petit âne, qui avait l'air fort mécontent de son lot; quelques-uns des Bédouins composant notre escorte marchaient en avant, et le reste nous suivait ou marchait avec nous.

'Awad, qui fut jadis pillé intégralement par les

Arabes de Djouhaynah, ne rêvait que surprises et malencontres, et donnait à nos gens des conseils de Prudhomme sur la manière dont ils devaient accueillir les brigands qu'il croyait voir sortir de dessous terre. « N'allez pas faire feu! Gardez-vous de tirer sur eux! Dites-leur : *Netlob asschaykh*, nous voulons parler à votre schaykh, nous cherchons votre schaykh, menez-nous à votre schaykh, nous avons une affaire à traiter avec votre schaykh. » A chaque angle de la vallée, à chacun des caps que dessine la montagne sur le lit du torrent, le plus brave de nos Bédouins, marchant en éclaireur à quarante pas devant nous, mèche allumée et non tambour battant, se tenait tout prêt à coucher en joue, sous l'abri d'une pointe de roche, le premier individu à mine suspecte que son œil découvrirait. Tout bien considéré, j'estime qu'il y avait dans cette excursion précisément autant de danger qu'il en fallait pour la rendre amusante, mais pas assez, à beaucoup près, pour me faire perdre de vue l'objet que je m'étais proposé.

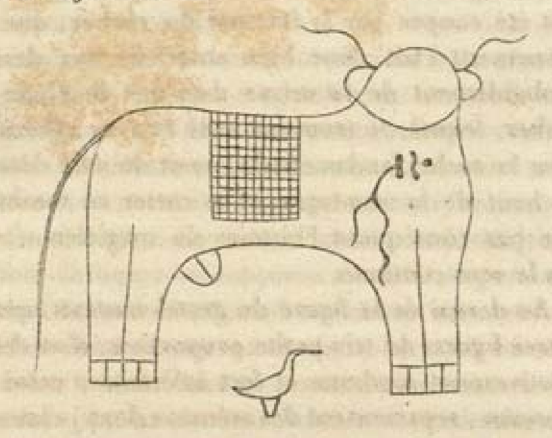
Je fis ramasser quelques plantes, et la première qu'on me présenta fut l'*étér* ou *itr*, dont je mangeai plusieurs capsules. On m'offrit ensuite comme « reine de la vallée » une petite fleur jaune *composée*, dont l'odeur était assez agréable, mais n'avait pourtant rien de merveilleux. Qu'est-ce donc que l'on entend chez nous par les *parfums d'Arabie?* Je crois que l'on entend par là l'encens, la myrrhe, l'aloès, le djâwy, l'ambre gris, etc. substances dont le parfum ne de-

vient bien sensible que par l'action du feu, et qui jadis venaient en Europe de l'Arabie ou *par* l'Arabie. Mais de tout cela je ne vois que l'encens qui appartienne certainement au sol de la péninsule. Or cet encens arabe (qui ne vaut pas l'encens de Perse) ne se trouve que dans la chaîne méridionale de l'Arabie, dans cette contrée que les anciens nommaient *Regio thurifera*, où aucun Européen n'a encore mis le pied, et qu'il serait si intéressant aujourd'hui d'explorer scientifiquement. Du reste, quelque attachant que soit le désert pour un homme rassasié de l'Europe et ami de l'étrange, je suis forcé de convenir que rien de ce que j'ai vu, goûté, odoré, dans les pays situés sous le tropique d'été, n'approche de la richesse, de la saveur et du parfum des productions de nos campagnes septentrionales dans la saison de la vie. N'eussions-nous que la fraise et la violette, ce serait une très-bonne raison pour aimer le Nord de l'Europe par-dessus toutes choses. Mais quand je pense que nous avons de plus les framboises, les groseilles à grappes, le chèvre-feuille et la choucroute, et que j'ai abandonné tout cela pour des bananes et des dattes, alors le cœur me faut, je me sens faible.

Au bout de trois heures de marche, 'Awad, me montrant une roche isolée au pied de la montagne, à gauche, me dit : « Voici la pierre inscrite. »

Je mis pied à terre et montai vers le monument avec un battement de cœur impossible à décrire. . . .

Que vois-je! . . .



Un taureau de 7 ou 8 pieds de long! Voilà ce que les Arabes appellent une inscription en caractères inconnus! Mais comment Khourschid-Pacha a-t-il pris cela pour des lettres grecques ou latines? Assurément il a voulu en donner à garder à son médecin. Pour ce dernier, il n'a pas eu l'intention de me tromper. Un poisson d'avril qui envoie son homme à Bedr, avec la chance d'être assassiné en route, cela passe la plaisanterie.

A côté de la grande pierre, une autre pierre qui faisait autrefois corps avec elle, comme l'indiquent les courbures égales chacune à chacune des deux surfaces en regard, présente un taureau de plus petite proportion. Je fis observer à mes guides que la couleur des deux surfaces de fracture était précisément la même que celle des surfaces extérieures, c'est-à-dire noirâtre, tandis que le trait des figures

était rougeâtre, et que d'ailleurs aucune figure n'avait été coupée par la fracture du rocher; que cet événement était donc bien antérieur aux dessins probablement de la même date que la chute du rocher, lequel, se trouvant isolé et sans adhérence avec la roche fondamentale, avait dû être détaché du haut de la montagne et se casser en tombant; que par conséquent l'histoire du magicien n'avait pas le sens commun.

Au-dessus de la figure du grand taureau, quatre autres figures de très-petite proportion, d'un dessin relativement moderne et fort inférieur à celui des taureaux, représentent des animaux dont je laisse la détermination aux zoologues.



AA doivent être ou des bouquetins ou l'antilope nommée en arabe *backar-al-wahhsch* « la vache sauvage; » mais, quant à BB, je n'ose pas dire que ce soient des chameaux.

Dans l'angle à gauche est une inscription arabe très-ancienne relativement à nous, mais très-moderne par rapport aux figures, comme l'indique la couleur du trait.

لَا خَلْقَ إِلَّا بِٱللّٰهِ, *lâ khalcka illâ billâhi*, « Point de création si ce n'est par Dieu; » c'est-à-dire : Les hommes peuvent dessiner, graver, sculpter ou pein-

dre des figures d'animaux; mais Dieu seul peut créer et donner la vie.

Un oiseau d'assez bon goût et d'un style presque pharaonique est entre les jambes du taureau.

Je suppose que les taureaux et l'oiseau sont d'une époque antérieure à l'islamisme, et je crois reconnaître sur la poitrine du grand taureau les marques de l'immolation. La housse qu'il porte sur le dos semble indiquer un appareil de fête. Cependant, comme le lecteur pourrait se figurer que toute la suite de mon voyage en Arabie n'est qu'une série de mystifications dans ce genre, je me hâte de lui annoncer que je tiens en réserve de véritables inscriptions phéniciennes ou nabathéennes (je ne saurais dire lequel des deux, mais c'est probablement l'un ou l'autre), copiées dans le voisinage de Ckalaat-al-Wadjh.

Au delà du *Hhassât al-kitbèh*, je ne pourrais pas sans un effort pénible recommencer mon excursion par écrit, et en tracer l'itinéraire dans l'ordre de mes sensations. La tristesse profonde laissée dans la vallée de Ssafrâ par une série d'invasions et d'insurrections que terminait dignement le savant despotisme de Khourschid-Pacha avait fini par me gagner dès le milieu du premier jour. J'étais presque honteux de voyager sous la protection turque dans une province désolée par les Turcs. Je me disais, pour me réconcilier avec ma situation, qu'en réalité je voyageais sous la protection du roi de France; et je répétais à qui voulait m'entendre

que j'étais un hôte imposé à Mohhammad-Aly par d'anciens traités, mais tout à fait en dehors de son service. Après tout, je sentais que pour dissiper les soupçons des pâles habitants de la vallée, et gagner leur confiance, il eût fallu faire un plus long séjour parmi eux : or je ne pouvais les voir qu'en passant.

En fait de déserts habités, je n'ai rien contemplé de plus harmonieusement austère que le lit du torrent qui coule dans la saison des pluies (si toutefois le ciel n'est pas d'airain) de Djoudaydah à Bouraykah. A la vue des montagnes décharnées qui l'encaissent et des misérables gommiers qui s'élèvent sur leurs flancs, à des distances énormes les uns des autres, on devine que les habitants, s'il y en a, n'ont de refuge moral que dans l'orgueil de la misère; et l'on ne s'étonne plus en entrant chez eux de la gravité sombre qui préside à leur hospitalité.

J'étais à l'unisson de ces gens-là avant d'avoir mis le pied sur le premier seuil véritablement arabe que j'aie franchi de ma vie; et en reportant ma pensée sur les hommes et les lieux que je visitai alors, je me retrouve encore aujourd'hui trop complétement à leur unisson pour pouvoir donner au lecteur une bonne description de la vallée de Ssafrâ. Quand le serrement de cœur arrive à certain point, il nous ôte jusqu'à la faculté d'en rendre compte : la tristesse noircit le tableau, et les détails se perdent dans le noir.

Et pourtant, qu'elle était belle et riante sous le

règne de Salomon, cette vallée si sombre de nos jours! Qu'elle était fraîche et verdoyante, quand le prince qui commandait aux génies laissa l'Orient et le monde à d'ineptes successeurs! Salomon avait ordonné aux esprits des fontaines de répartir leurs humides trésors sur trois cent soixante sources, dans un espace où l'on n'en compte plus que quatorze. C'est une vieille tradition que j'ai recueillie sur les lieux avec un saint respect. Les peuples encore enfants de l'Orient s'obstinent à voir l'âge d'or dans le passé, et j'avoue que malgré nos incontestables progrès je ne suis point tenté de le chercher dans l'avenir.

Un fait bien avéré, toute poésie à part, c'est que la masse des eaux courantes diminue sans cesse, et n'a cessé de diminuer dans un pays célèbre par son aridité dès le temps d'Abraham, dans un pays où Ismaël dut à un miracle la fontaine qui sauva ses jours. On se rappelle encore, dans la vallée de Ssafrâ, le temps où Bouraykah avait son courant d'eau. Ce courant est tari, et Djâr, marqué sur la carte de Niebuhr, appartient aujourd'hui à la géographie ancienne.

De Djoudaydah, point culminant de la vallée[1], à Bouraykah-sur-mer, on rencontre douze villages, y compris les deux extrêmes : Djoudaydah, Hhamrâ, Kharmah, Ssafrâ, Daghbadj, Hhaçaniyyeh, Aaliyyeh,

[1] Burckhardt place le point culminant à El-Kheyf. Je n'ai point été jusque-là, et je me borne à consigner mes propres remarques et les renseignements qui m'ont été donnés par mes guides.

Alfariah, Barakah, Djedid, Bedr et Bouraykah. Ssafrâ, le plus considérable de ces villages de boue (brique crue), possède trois sources; Djoudaydah en a deux; les autres en ont chacun une, à l'exception de Bouraykah qui n'a plus que des puits. Burckhardt mentionne deux villages dont je ne trouve point les noms sur mon journal, Mokad et Waset : en revanche, j'en donne deux, Daghbadj et Aaliyyeh, dont il ne parle pas, et que j'ai traversés. A chaque source correspond un bosquet de palmiers qui paraît absorber toute la masse d'eau; car on ne voit plus de courant à l'aval du bosquet, si ce n'est vers le bas de la vallée, où un petit aqueduc en bon état de réparation établit la communication d'un *palmetum* à l'autre. De Djoudaydah à Bedr, il peut y avoir douze ou quatorze lieues communes de France.

Mon excursion ne va pas beaucoup au delà de Hhamrâ, où je me laissai conduire le jour même de mon départ par la perspective d'une inscription.

Je ne cachai point à mes guides que j'étais médiocrement satisfait des taureaux et des bouquetins, et je leur donnai à entendre que, s'ils n'avaient pas autre chose à me montrer, je reviendrais sur mes pas dans une disposition d'esprit peu favorable aux largesses. Saad alarmé déclara qu'il voulait absolument me faire voir la pierre de Hhamrâ. Nous en étions à quatre ou cinq lieues. Comme le gros 'Awad redoutait une course aussi longue et aussi périlleuse tant pour lui que pour son ânon, il fut

convenu que nous le laisserions à Ssafrâ, où il devait nous trouver un gîte pour la nuit et s'occuper des préparatifs de notre souper.

Mais il était dit que le dimanche 15 avril, anniversaire de ma naissance, se passerait en déceptions archéologiques.

La fameuse pierre de Hhamrâ, que les Arabes considéraient comme une espèce de talisman peu inférieur au sceau de Salomon, offrit à mes regards un cercle et une étoile, évidemment tracés par un maçon en pèlerinage sur une surface dressée et taillée d'équerre par ledit maçon.

De retour à Ssafrâ à la nuit close, et ne sachant dans quelle maison on nous attendait, nous nous arrêtâmes prudemment à l'entrée de la grande rue formée par deux rangs de hangars (le *soûck* ou marché), et nous détachâmes quelqu'un de notre bande à la recherche d'ʿAwad. Notre homme revint au bout d'un quart d'heure, et nous mena en dehors du village jusqu'à une maison sur le seuil de laquelle ʿAwad se présenta pour me recevoir, et où il me fit entrer.

Je fus un peu saisi de la morne gravité de mes nouveaux hôtes, et, après les compliments d'usage, je me renfermai dans un silence absolu jusqu'au moment du souper. On eût dit que nous étions réunis pour un enterrement. Heureusement j'étais en règle. N'ayant pas la moindre envie de mettre à l'épreuve l'hospitalité tant vantée des Arabes, 1° parce que j'avais affaire à des hommes pauvres d'écus,

riches de prétentions et domiciliés sur la grande route du Hhaddj; 2° parce que je voyageais comme chrétien, et que la qualité de chrétien, dans l'*Ard al-Hharamayn*, équivaut à peu près à celle de juif en Espagne, j'avais remis à mon hôte de Bedr, en le quittant, de quoi acheter du riz et de la viande. Mon intention bien clairement exprimée était qu'il se bornât à demander le couvert aux hôtes de Ssafrâ. Je ne sais pas jusqu'à quel point je fus obéi; mais, après tout, je m'étais mis en règle pour ce qui dépendait de moi.

La pièce dans laquelle nous nous trouvâmes réunis était étroite et profonde. En face de la porte extérieure, qui était située dans un angle, une autre porte ouvrait sur la cuisine et le *sanctum sanctorum;* de l'une à l'autre, un passage au niveau du sol (*dourckâah*), où tous les hôtes devaient laisser leurs souliers avant de monter sur le *liwân*, représentait sous beaucoup de rapports l'antichambre d'une maison européenne. Le liwân, dont le niveau s'élevait d'un pied environ au-dessus de celui du dourckâah, était couvert de nattes dans toute sa longueur. A droite et à gauche régnaient, le long des murs, deux estrades de trois pieds de large et un demi-pied de hauteur, couvertes de nattes, avec quelques lambeaux de tapis. Le fond de la pièce était encombré de sacs et paraissait destiné à recevoir notre bagage. Cette disposition diffère à quelques égards de celle que l'on observe en Égypte dans les bonnes maisons, où l'estrade, autrement

appelée *diwân*, forme invariablement un fer à cheval, ou plutôt un Π, au fond duquel le maître de la maison est assis dans un angle.

En Europe, l'antichambre est au niveau du salon, mais forme une pièce à part. Dans l'Orient, au contraire, il n'y a point de cloison entre le maître et les esclaves ou les valets de pied; mais le lieu où ils se tiennent est plus bas que celui qui est occupé par le maître. Je n'ai jamais pu me faire à cet usage oriental de vivre éternellement en présence de gens condamnés à une station immobile et à l'attente d'un ordre, cherchant éternellement à deviner ce que vous allez vouloir; cela me rend nerveux au bout d'un quart d'heure, et pourtant je suis forcé d'avouer que les maisons les mieux tenues sont celles où l'on exige ce genre de service.

Ce paragraphe n'est qu'une digression à propos du dourckâah et du lîwân; car la remarque que je viens de faire n'était point applicable à l'humble manoir des hôtes de Ssafrâ.

ʿAwad me fit asseoir sur l'estrade de gauche, à la première place en entrant, c'est-à-dire près de la porte extérieure, et s'établit à côté de moi. J'avais un carreau du côté de la porte; un autre carreau me séparait d'ʿAwad. Les hommes de notre suite se placèrent sur la même estrade de gauche, les uns à côté des autres, en sorte que notre bande formait une ligne droite. Vis-à-vis de moi, sur l'estrade opposée, trônait lugubrement le maître de la maison; à côté de lui, en face d'ʿAwad, était son gendre, et

à droite du gendre quelques personnes du pays, attirées sans doute par la curiosité. On eût dit deux armées rangées en bataille, qui attendent avec recueillement et courage le signal du combat. Remarquez que les deux places d'honneur se trouvaient au plus près du dourckâah et des portes, ordonnance inverse de celle qu'on observe dans toutes les grandes maisons de l'Orient.

Je m'étais déjà trouvé à pareille fête le matin, à Hhaçaniyyeh, chez un homme de loi, un grave *fackîh*, avec lequel nous avions pris le café; et j'avais réussi à rompre la glace en faisant sourire le fackih aux dépens d'ʿAwad. Le bon bourgeois de Bedr lui ayant demandé fort gravement s'il y avait sûreté pour nous dans la vallée, le fackîh lui avait répondu par un *âman* (sécurité) qui ne laissait pas le plus léger prétexte à la peur, «Que Dieu éternise la sécurité,» lui dis-je, «en récompense de cette bonne nouvelle. Voilà un homme (montrant ʿAwad) qui, depuis ce matin, nous raconte des histoires de brigands à faire tourner la tête aux plus braves; il voit des embuscades à tous les angles de la vallée.» Cette saillie eut l'effet désiré; le fackîh, oubliant un instant son orgueil et sa misère, sourit avec une indicible mélancolie et se montra fort gracieux. Il avait lu autre chose que des livres de droit; de mon côté je me suis occupé, quoique un peu tard, de la littérature des Arabes, et une science, quelque mince, quelque bornée qu'elle soit, crée un lien entre les hommes. Les lettrés peuvent se jalouser

dans une même langue; mais en général ils s'aiment et se recherchent d'une langue à l'autre. J'ai prise sur l'homme de lettres si fanatique qu'il soit; je n'ai pas toujours prise sur les ignorants.

Les hôtes de Ssafrâ étaient de ce dernier genre, surtout le jeune homme, le gendre du maître, dans les regards duquel j'aperçus tout de suite quelque chose d'hostile. Ce fut lui qui commença l'attaque immédiatement après le souper. Mais n'anticipons point. Ce souper étant purement arabe, commençons par en donner une brève description.

Après nous être lavé les mains, au bord du liwân, dans un filet d'eau tombant d'une aiguière en cuivre étamé, que tenait un esclave noir au-dessus d'une cuvette posée dans le dourckâah, nous retournâmes à nos places l'un après l'autre, et l'on servit, d'un côté, une montagne de riz couronnée de viande, dans une immense jatte de bois, pour le commun des martyrs; de l'autre un ragoût de mouton fort palatable, flanqué de pains chauds en forme de crêpes, sur un plat de cuivre étamé, pour le maître de la maison, ʻAwad et moi. Le gendre présidait la table des hôtes vulgaires et le maître de la maison présidait la nôtre. Quand je dis la *table*, on devine bien qu'il ne s'agit pas de table de bois ou de marbre, mais simplement d'une petite nappe ronde en cuir ou en tissu de feuilles de palmier, que l'on étend devant les convives sur la natte du liwân, et qui reçoit les plats, le pain et les débris de la manducation. Les convives sont accroupis au-

tour de la nappe, et chacun d'eux, après avoir déchiré une crêpe, c'est-à-dire un pain, en saisit un fragment entre le pouce et les deux premiers doigts de la main droite, porte ladite main au plat et enveloppe le plus dextrement qu'il peut un morceau de viande bien enduit de sauce dans son lambeau de pain. Il possède alors ce qu'on nomme en arabe *louckmeh*, et ce que j'appelle en français *bol alimentaire* ou *bouchée;* il ne lui reste plus qu'à introduire le bol dans sa bouche, etc.; le reste comme en France, et à recommencer la même opération jusqu'à ce qu'il soit rassasié. L'état de satiété se témoigne poliment par une éructation : « Memoriam abundantiæ suavitatis tuæ *eructabunt*[1]. »

Quand Dieu nous a rassasiés de ses grâces, il veut ce témoignage de notre gratitude et de notre plénitude. C'est une exigence prise des mœurs arabes, et qui, si je ne me trompe, a passé en Espagne : je ne parle pas de l'Espagne où l'on joue les comédies de Scribe, mais de la bonne vieille Espagne. Quand il n'y a plus de viande au plat, on trempe son pain dans la sauce.

Le repas fini, et les actions de grâces rendues au maître de la maison par un concert d'ἐξερεύξεις, on va se laver les mains avec du savon (s'il y en a), comme avant le repas, et chacun retourne à sa place. Alors commence le *kéf*, « le bien-être, » et la douce excitation de la vie sociale. Chacun remplit

[1] Ps. CXLIV, Vulg. CXLV, Heb. v. 7.

sa pipe ou la fait remplir; on apporte le café aromatisé de cannelle et de girofle, et chacun en absorbe trois tasses au moins. Le maître de la maison eut grand soin de me faire observer qu'un Égyptien se croit quitte envers son hôte quand il lui a offert une tasse de café, mais que l'Arabe en donne trois. Je lui répondis que la générosité des Arabes était devenue proverbiale dans tous les pays du monde, et que cette générosité leur faisait d'autant plus d'honneur que le ciel semblait les avoir réduits au strict nécessaire.

Je faisais vibrer une corde malade dans le cœur de mon hôte, mais non, toutefois, de manière à l'offenser. Je sus plus tard qu'il avait joui de quelque aisance à une époque antérieure, et qu'il était, aussi bien que son gendre, d'origine étrangère.

Ce dernier, qui s'était contenu jusque-là, éclata enfin par une insulte de mauvais goût.

« Les juifs, me dit-il, vous devez savoir cela mieux que moi, les juifs ne sont-ils pas les derniers des hommes? »

Cette apostrophe n'a pas besoin de commentaire en pays musulman; mais il ne sera peut-être pas inutile de dire au lecteur européen que cela signifiait littéralement :

« Pour être plus qu'un juif, tu te crois quelque chose! »

« Dans mon pays, lui répondis-je, un juif honnête homme est respecté, un schérif déloyal est méprisé. Personne ne s'inquiète, en mon pays, de

la religion de son voisin; mais tout le monde s'enquiert de sa probité. Cette probité, on l'exige de tous, juifs, chrétiens, musulmans. Elle est mère de la confiance; la confiance est mère de l'union; l'union est mère de la force et de la richesse. Voilà pourquoi Dieu nous a bénis : nous nageons dans l'abondance et nous sommes libres. Mais vous. . . que vois-je dans votre malheureux pays? Des familles ennemies dont les vieilles haines servent la cause turque mille fois mieux que la tactique européenne. Qui t'a livré aux Turcs, si ce n'est ton frère? Est-ce que l'islâm t'a sauvé?

« — « *Ssadackta!* s'écria le père de famille, tu as dit vrai; ici le frère ne s'appuie plus sur son frère, et toute notre misère vient de là. »

(Je vis le lendemain, dans la vallée de Ssafrâ, un carré de palmiers détruit par le feu; j'entendis mes guides proférer des imprécations à voix basse et leur en demandai le sens. Ils maudissaient les propriétaires du *palmetum* incendié. « Ils ont mérité ce désastre, » me dit un Bédouin de Bedr; « ils ont trahi la cause des Arabes. » *Confundantur in æternam.*)

J'étais devenu maître de la place, et le jeune homme avait si bien renoncé à ses sentiments d'hostilité instinctive et irrationnelle, qu'au bout d'une heure de conversation il me pria de l'emmener à mon bord. Je fus bien fâché de ne pouvoir acquiescer à sa demande; mon navire n'était pas à moi tout seul, et je ne pouvais pas y introduire un tiers

sans la permission de mon associé; nous étions d'ailleurs fort à l'étroit, etc. etc.

Quand nous fûmes las de parler, chacun s'étendit à sa place, et je dormis d'un sommeil extrêmement agité jusqu'à quatre heures du matin (lundi, 16 avril).

A l'aube du jour nous prîmes congé de nos hôtes de Ssafrâ, qui étaient devenus des amis; mais j'avais le cœur serré, et je ne retrouvai une libre respiration que le lendemain 17, en courant sur Yambo au plus grand amble de mon dromadaire. Nous revînmes sur nos pas jusqu'à la Pierre inscrite (*Hhassât al-kitbeh*). De là jusqu'à Bedr nous suivîmes une route différente de celle que nous avions suivie en allant. Burckhardt en a pris une troisième pour aller de Ssafrâ à Bedr, car il n'a vu ni Hhaçaniyyeh, ni la Pierre inscrite. (Voyez, relativement à l'embranchement des vallées, *Travels in Arabia, by the late I. L. Burckhardt*, London, 1829, t. II, p. 300.)

Vers dix heures du matin nous étions à Bedr. Je me rappelle en ce moment une circonstance assez bouffonne de notre retour, et je la rapporte ici pour faire le pendant de la scène tragique de la veille. Point de société humaine qui n'ait son côté triste et son côté plaisant. On est dans le vrai quand on est toujours prêt à rire et toujours prêt à pleurer, comme les enfants. Les hommes graves ont en horreur cette brusque transition, parce qu'elle arrache à leur mélancolie le masque de dignité qui en fait le charme secret. Mais il faut en prendre son parti :

nous sommes tous plus ou moins malheureux et plus ou moins ridicules, et d'autant plus malheureux que nous sommes plus ridicules.

J'avais prévenu mon hôte, avant de quitter Bedr, que les bouchons de ma zamzamiyyeh étaient perdus et qu'il fallait m'en trouver d'autres. Il n'avait tenu aucun compte de cet avertissement, et nous étions partis sans bouchons. Ainsi que je m'y attendais, le mouvement du dromadaire eut bientôt vidé ma zamzamiyyeh, et je ne m'en inquiétai pas autrement, parce qu'on rencontre l'eau pour ainsi dire d'heure en heure dans les vallées de Bedr et de Ssafrâ. Au retour, il faisait extrêmement chaud et je tenais beaucoup à conserver ma provision d'eau. Mon Bédouin Saad trouva par hasard un bouchon de pèlerin et m'en fit un autre avec une poignée d'herbes. — « Tu vois, dis-je à mon hôte ʿAwad, qu'il était facile de me contenter; deux bouchons d'herbe ou de *lif* (bourre de palmier) eussent fait mon affaire.

« — Dieu y a pourvu, me répondit Awad d'un air hypocrite, et Dieu est un excellent pourvoyeur.

« — Que le bien vienne de Dieu ou du diable, je l'exige quand je le paye, et je l'exige à l'instant.

« — *Nestaghfir Allâh !* Dieu nous préserve de toute complicité dans le blasphème ! s'écrie ʿAwad.

« — Ah! *mounâfiq !* Ah! cafard! m'écriai-je à mon tour; est-ce que tu serais homme à refuser mille tallaris, si le diable te les offrait?

« — Il s'en garderait bien, dit le schérif Saad en

éclatant de rire; si le diable l'appelait à lui du haut de cette montagne pour recevoir, non pas mille tallaris, mais un tallari, mais deux piastres (le tallari en vaut vingt-trois en Arabie), il serait homme à vouloir grimper jusqu'à la cime, malgré son gros ventre et le contre-poids de son gros ventre; il lui faudrait du temps, car notre homme est replet et poussif; mais il ne plaindrait ni son temps ni sa peine, pourvu qu'il accrochât ses deux piastres de la griffe du diable. »

Je n'oublierai jamais cette saillie du schérif Saad, et lui en saurai toute ma vie un gré infini. Je lui prouvai ma reconnaissance au retour; et si jamais je revois Saad à Yambo ou ailleurs, je la lui témoignerai de nouveau et de la même manière. Si j'étais riche, je serais capable de lui faire une pension rien que pour cela. Cela venait si à point, et l'à-propos est une si bonne chose!

Outre les palmiers cultivés des vallées de Bedr et de Ssafrâ, il y a derrière les montagnes, dans certains ravins connus des Arabes, des palmiers plantés par le Seigneur et qui n'ont que l'eau des pluies pour croître et fructifier. Leur produit est bien moindre que celui des dattiers cultivés, mais en revanche d'une qualité supérieure. Tels sont les dattiers sauvages de l'embranchement qui de Hhaçaniyych conduit à *Djabal as-Ssoubhh*, la forteresse de Hharb. La pâte de dattes sèches constitue la nourriture du peuple dans ce canton de l'Arabie. Selon les lieux et les ressources locales, il y a en Arabie

des hommes qui ne vivent que de dattes, d'autres qui ne vivent que de miel; d'autres, les nomades pauvres, qui ne vivent que de lait. La viande et le riz sont pour les gens aisés. Le riz vient du dehors, principalement de l'Inde. Le produit en céréales est insignifiant, et la plus grande partie du blé consommé en Arabie vient de l'Égypte ou de l'Inde. C'est en Arabie qu'il faut aller pour voir jusqu'à quel point l'homme peut se réduire, sans perdre aucune de ses facultés. Je ne saurais voir un Bédouin faire gaiement le repas le plus simple sans m'indigner intérieurement de toutes mes exigences, sans me reprocher, comme une chose honteuse, les élans patriotiques que produit en moi le souvenir de tel ou tel plat. Au reste, les Arabes ne sont pas tout à fait exempts de besoins factices. Où est le sauvage qui n'en a pas? L'Éthiopien, en temps de disette, vend ses enfants pour un sac de millet. Malgré toutes les belles phrases que l'on a faites sur l'esclavage, destructible en Amérique, mais indestructible en Afrique, l'Éthiopien est dans son droit. Il vaut mieux vendre ses enfants que de les laisser mourir de faim, et, puisque j'ai touché cette corde, j'ajouterai ici qu'il vaut mieux vendre des prisonniers que de les égorger. Mais, pour en revenir aux besoins factices de l'Éthiopien qui vend ses enfants dans une année de disette, je demanderai à cet Éthiopien combien il a donné de sacs de millet dans les années d'abondance pour compléter une parure de grains de verre. Encore si cette parure était pour

sa noire moitié...; mais ce n'était pas pour elle, c'était pour lui, pour lui, homme! Voilà donc des gens dont l'existence matérielle est le problème de chaque jour, qui se permettent d'avoir des besoins absurdes à côté des besoins réels. Mes chers Bédouins ont aussi les leurs, Dieu merci.

« — Quel est ce joli arbrisseau que vous cultivez avec tant de soin à côté du dokhn et du dockseh? »

Saad saute par-dessus le rempart du propriétaire et m'apporte une belle branche de hhenné en fleur.

« — Qu'est-ce que le hhenné? A quoi sert le hhenné?

« — Sachez que le hhenné est pour nos femmes un article de première nécessité. C'est avec le hhenné qu'elles se teignent le creux de la main en rouge. Nous en avons à revendre, et ce carré de hhenné représente un très-joli revenu. »

Si j'eusse été propriétaire de ce coin de terre, j'aurais mieux aimé y semer du froment pour moi et ma femme, ou au moins du trèfle pour un taureau, une vache et son veau. Aujourd'hui il n'y a pas une seule vache dans la vallée de Ssafrâ; le beurre qu'on y consomme est du beurre de brebis, et pourtant il y eut autrefois des bêtes bovines dans les vallées de Bedr et de Ssafrâ; il y en eut pour les hommes, il y en eut pour les dieux; témoin le taureau de la Pierre inscrite, *taureau immolé*, car « le sang coule en se ramifiant » de sa poitrine dévouée, « et y figure l'arbre *andam* à la rouge écorce, » selon les paroles d'un poëte païen.

Je demandai aux gens du pays quels pouvaient être la population de Ssafrâ, le nombre de ses palmiers, etc.

« — Adressez-vous au schérif Aatick, me répondit avec dégoût le Bédouin que j'interrogeais; il tient des registres où tout cela est écrit. Il fallait un Khourschid-Pacha pour ordonner ce dénombrement et taxer chaque dattier à douze piastres. »

Le lecteur chrétien ne peut pas ignorer que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui est aussi le Dieu d'Ismaël et de Mahomet, a horreur des dénombrements dont l'homme prend l'initiative. Un jour (jour de malheur), le roi David désira savoir combien d'âmes respiraient en Israël, ou du moins combien il avait de sujets capables de porter les armes. (Sam. II, ch. 24.) Tout homme riche aime à supputer ses richesses. Son ministre de la guerre, homme grave et de bon conseil, fit ce qu'il put pour l'en détourner. Malheureusement, les rois absolus n'entendent pas raison, et David voulut absolument se donner la satisfaction de savoir combien il y avait d'hommes vaillants en Israël; mais il la paya cher, cette satisfaction en apparence si innocente, et réellement si coupable. Pour lui apprendre à faire une autre fois des dénombrements *proprio motu*, à la manière du pape, Dieu lui envoya trois jours de peste, qui moissonnèrent septante mille hommes *from Dan even to Beer-Sheba.*

Nourri de la lecture des livres saints, j'ai toujours considéré la statistique comme une science qui mène

son savant droit en enfer. De ce point de vue, vous comprenez que la question adressée à mon Bédouin était une question insidieuse, une question sournoise. Je ne me souciais pas de savoir la population de la vallée et m'inquiétais fort peu du chiffre des palmiers (que Dieu multiplie par cent); mais je voulais voir ce que le Bédouin me répondrait. Il ne tenait qu'à moi de poser la même question au collecteur, au publicain, à ce traître de schérif Aatick, lequel m'eût donné une réponse catégorique, et je n'en ai rien fait. Dio guardi! *Nestaghfir Allâh!*

Aussi le lecteur philosophe trouvera-t-il ma relation très-défectueuse sous le rapport *Économie politique*. En outre, et cela est un peu plus grave, il la trouvera défectueuse sous le rapport géographique. Mais, pour ce second chef d'accusation, j'ai un moyen de défense qui n'est point tiré de la Bible. Burckhardt ayant visité avant moi la vallée de Ssafrâ, j'étais dispensé de noter les directions (fort heureusement, car j'avais oublié ma boussole à bord). Du reste, j'ai noté les distances en heures; mais n'écrivant pas aujourd'hui pour la Société de géographie, je ne vois pas la nécessité d'en donner le relevé.

Une chose assez remarquable, c'est que les eaux de la vallée de Ssafrâ, comme celles de la vallée de Bedr, qui en dérive, sont toutes plus ou moins salées, quoique très-potables, et par conséquent favorables à la culture. Outre les arbres et les plantes dont j'ai parlé, on voit, çà et là, dans les jardins,

un citronnier, un sidr (*rhamnus lotus*), et je sais qu'on y cultive quelques-uns des légumes les plus vulgaires de l'Égypte, tels que le bâmiyah (*hibiscus esculentus*) et le meloûkhiyah (*corchorus olitorius*). Les traits botaniques les plus saillants de la vallée, dont le fond est presque partout un lit de gravier, sont le hharmal, auquel les Arabes attribuent la propriété de désinfecter les eaux, et une graminée dont les tiges semblent se reproduire dans l'air et porter à leurs articulations des individus complets, moins la racine, ce qui m'avait engagé à lui donner improprement le surnom de graminée vivipare. C'est un fourrage fort estimé des chameaux, mais en apparence très-coriace et à feuilles incisives; heureusement pour les chameaux qu'ils n'ont point le palais aussi délicat que la peau de mes mains. La plante, abandonnée à elle-même, doit être traçante. Elle se présente à chaque pas sous forme de grosses touffes, tantôt sèches, tantôt verdoyantes, suivant la saison.

Zoologie. Des hyènes, des loups, des renards, des gazelles, des bouquetins, des oiseaux de proie, des tétras; fort peu de petits oiseaux.

Me voici enfin de retour à Bedr. Là, j'appris qu'Aly-Bey devait partir le soir pour Yambo avec une escorte de cavalerie, et, après avoir dîné, je me disposai à le rejoindre et fis mes adieux à mon hôte 'Awad. Celui-ci, me voyant prêt à le quitter, me prit à part et me dit en confidence qu'il souffrait depuis quelque temps d'une infirmité fort provo-

quante pour celui qui tient à remplir ses devoirs d'époux. C'est l'éternelle complainte des Orientaux. Ils ne veulent pas vieillir en faisant tout ce qu'il faut pour vieillir avant le temps, et, lorsque leurs forces les abandonnent, ils s'accrochent à tous les voyageurs européens pour avoir des *toniques*. Ils se persuadent, je ne sais sur quel fondement, que nous avons des secrets pour cela, et qu'un médecin qui n'en possède pas est indigne du nom de médecin.

Je prescrivis à mon hôte l'exercice du corps dans le jour et un repos absolu durant la nuit, tout en lui faisant observer qu'il ne devait pas s'attendre à une seconde jeunesse. La seconde jeunesse est, comme on sait, un privilége des plus hautes classes de la société européenne. Les autres doivent se contenter de la première et la faire durer le plus longtemps possible.

'Awad parut ne point goûter ma prescription, et, en vérité, j'aurais dû m'y attendre, car ce que je lui recommandais, l'exercice de jour et le repos de nuit, était précisément l'inverse de ce qu'il désirait. Je lui fis un petit présent pour me débarrasser de ses importunités, et me promis bien de retourner en Arabie avec une boîte de pilules aphrodisiaques aussi inséparable de ma personne que ma tabatière ou mon mouchoir de poche. J'en aurai une provision énorme et j'en donnerai à tout venant et tant qu'on en voudra, dût-on en crever. *Djabr al khâtir tayyéb*, c'est-à-dire : «autant que possible, il faut

contenter les gens. » Le raisonner tristement s'accrédite. On ne peut pas refaire le monde; il faut prendre les gens comme ils sont et le temps comme il vient.

Il me tardait de revoir M. Botta. Je montai à dromadaire, je rejoignis Aly-Bey, qui était au moment de partir, mit ses bottes, comme eût fait un colonel européen, monta à cheval et donna à ses maugrébins le signal du départ. Nous fîmes route côte à côte, devisant le long du chemin jusqu'au moment qui précède le coucher du soleil. Ayant observé devant lui, sur le bord de la route, un tertre de sable fin terminé par une esplanade, Aly-Bey lança brusquement son cheval au galop (nous étions au pas) et, en trois secondes, parvint sur le haut du tertre, où il mit pied à terre. Son esclave noir, le seul qui l'eût suivi, descendit en même temps que lui et étendit sur le sable un tapis oratoire (seddjâdeh). Aly-Bey, ayant fait sa prière à la vue du peuple, remonta à cheval et tint conseil avec le schérif Aatick sur le choix des étapes et des points d'arrêt jusqu'à Yambo. Je compris qu'il n'était point question d'aller vite; il est bien rare qu'un Turc en voyage soit pressé d'arriver. Je frémis à l'idée de traverser au pas, au pas de chameau, les landes qui séparent Bedr de Yambo, et me promis bien de quitter Aly-Bey aussitôt que je pourrais le faire décemment.

Nous nous arrêtâmes vers neuf heures du soir pour prendre le café, et on alluma devant le chef circassien un grand feu de broussailles autour du-

quel se forma aussitôt un cercle de Bédouins appelés pour une réquisition de chameaux. Ainsi que je l'ai dit, la question des transports est, dans la guerre d'Arabie, la question de chaque jour. Selon leur usage, les Arabes étaient en retard et s'excusaient avec une grâce infinie, un aplomb merveilleux et un immense flux de paroles. Aly-Bey ne prononça que quelques mots, qui auraient fait trembler des paysans européens, mais ne parurent point déconcerter les Arabes, quoiqu'ils dussent sonner bien désagréablement à leurs oreilles. Les Bédouins ne sont point des fellâhs et n'aiment pas qu'on les menace du bâton. Peut-être que ces Bédouins-là sont déjà faits à la domination turque; cependant je n'entendis point une seule parole et ne remarquai pas un seul geste qui dénotât la servitude ou la peur. Si Aly-Bey les traitait ainsi par vanité et pour me donner une haute idée de son autorité dans le pays, il avait grandement tort; un colonel de l'armée dont il fait partie fut assassiné pour un mot dur, un « va-t'en, » adressé à un schaykh de Bédouins, peu de temps après mon départ, sur la route de Yambo à Médine.

Avant le café, le Circassien m'engagea à boire avec lui du lait de chamelle tout chaud trait, tout écumeux. Je le trouvai excellent. « C'était, disait-il, le remède universel de ses cavaliers. Il l'avait adopté à leur exemple et s'en trouvait très-bien. » En effet, à voir le chef et sa troupe, on eût dit qu'ils avaient fait un bail avec la santé et la force.

La race libyenne est magnifique. Or presque tous les maugrébins[1] d'Aly-Bey étaient des Awlâd-Aly ou des hommes de l'oasis de Jupiter Ammon (*Siwâ*), dont la stature gigantesque, les vastes draperies blanches et le teint frais, contrastaient avec la nature grêle et les couleurs fauves du chrétien et de sa bande, d'une manière qui n'était point du tout à notre avantage. Je me soumets sans réluctance aux supériorités morales et intellectuelles; mais je me révolte toujours contre les avantages physiques, sans doute parce que ces avantages-là ne peuvent point s'acquérir par l'étude, et que tous ceux qui les possèdent en paraissent extrêmement fiers. Le sentiment d'hostilité dont je ne pouvais me défendre à l'égard des maugrébins en particulier était encore avivé par la connaissance que j'ai de leur fanatisme et de la haine dont ils nous honorent. Je fis alors un voyage mental en Algérie, dans cette Algérie où nos petits hommes ont frotté des maugrébins qui valaient bien ceux de Libye, et ce voyage ramena le sourire sur mes lèvres. Oh! quel plaisir me fit le sémaphore qui m'apportait à Djeddah la nouvelle de la prise de Constantine, au moment même où quelques pèlerins s'entretenaient devant moi de nos revers passés. Avec quel bonheur je leur en donnai la traduction! Que je voulais de bien à M. Tippel, notre représentant au Caire, pour m'avoir envoyé ce titre de prééminence au moment où j'en avais

[1] Dans la langue du Caire on appelle *maghar'beh* (sing. *maghrabi*) tout ce qui est à l'ouest d'Alexandrie et des Pyramides.

tant de besoin! Je ne demande pas mieux que de fraterniser avec tous les hommes, de quelque race et de quelque couleur qu'ils soient; mais avec les présomptueux j'éprouve un besoin indicible de pyramider. Or la présomption est le défaut de presque toutes les races musulmanes.

Les Awlâd-Aly voyaient avec une indignation concentrée et pourtant évidente les égards de leur chef pour le voyageur chrétien. Fort de ses bonnes grâces et de la hauteur à laquelle mon dromadaire me plaçait au-dessus de cette brillante soldatesque qui n'était qu'à cheval, je répondais aux regards furieux des maugrébins par des regards nécessairement dirigés de haut en bas, et je m'amusais de leur dépit.

L'heure vint de s'arrêter et de bivouaquer. Aly-Bey n'avait point de tente, ni moi non plus. Il avait laissé la sienne au camp et j'avais laissé la mienne à bord. En voyage une tente est plus embarrassante qu'utile. Elle n'est indispensable que dans les lieux où l'on doit séjourner. Sauf le cas de séjour, il faut s'établir à l'ombre d'un arbre durant la chaleur, et s'ensevelir la nuit, comme les maugrébins, sous d'immenses couvertures de laine auxquelles on fera bien d'ajouter l'abâyeh presque imperméable des Arabes de Syrie. Si dans le jour on ne trouve point d'ombrage, une couverture de laine soutenue par deux bâtons fichés en terre suffit pour remplacer la tente (à part le cas où le soleil darde verticalement ses rayons sur la tête du voyageur); le bord inférieur de la couverture est maintenu par de grosses

pierres ou des piquets. Il faut pourtant convenir qu'une tente est fort agréable quand la chaleur *passe la permission*, ce qui arrive souvent en Arabie, parce qu'alors on est forcé de passer la presque totalité du jour au *mahhattah*, c'est-à-dire à l'étape. En pareil cas il faut bien se garder d'attacher au pavillon l'entourage vertical : on étoufferait. La ventilation est encore plus nécessaire que l'ombre dans les pays chauds.

Le matin du mardi 17 avril, Aly-Bey m'invita, ainsi que le shérif Aatik, l'administrateur de la vallée, à partager son repas, préparé la veille par son cuisinier du camp, et très-proprement conservé dans un garde-manger portatif (ô progrès de la civilisation européenne!). Le déjeuner terminé, nous nous remîmes en route et marchâmes jusqu'au milieu du jour avec accompagnement de chœur libyen. Ce chœur libyen est la musique la plus originale que j'aie entendue de ma vie. C'est une psalmodie excessivement grave, où chacun a sa note qu'il vocifère à point nommé, c'est-à-dire avec un sentiment achevé de la mesure; on dirait une conversation par demandes et réponses monosyllabiques. Il est impossible d'entendre cela sans rire. C'est bien évidemment une marche, mais ce n'est pas une marche comme une autre.

Nous fîmes halte dans une plaine où s'élevaient çà et là quelques mimosas au maigre feuillage, près d'un puits d'excellente eau. J'en choisis un aux branches duquel j'accrochai ma couverture pour

obtenir un renfort d'ombrage; car il faut être de bon compte : se coucher à l'ombre d'un mimosa ou se coucher au grand soleil, c'est à peu près la même chose. On dirait qu'en Arabie la nature est ennemie de l'homme et des animaux. Autant les mimosas sont pauvres de feuilles, autant ils sont riches en épines..... Un partisan outré des causes finales vous dira que ces épingles végétales ont été fichées dans l'arbre pour accrocher ma couverture; mais, Dieu merci, je vois les choses de plus haut. Ce n'est pas cela. Voici le fait :

Dieu n'a pas voulu, parce qu'il n'a pas pu vouloir, de végétation sans eau. Sa volonté et sa puissance finissent là où commence l'absurde. Si nous doutons quelquefois de sa puissance et de sa bonne volonté, c'est que nous n'apercevons pas toutes les absurdités aussi distinctement que celle-ci, par exemple : « Dieu étant tout-puissant peut anéantir le passé. » Qui sait s'il n'en est pas de même de ces autres propositions : « Dieu aurait pu mettre de l'eau partout; Dieu aurait dû planter des arbres touffus dans le désert? » N'est-il pas bien probable qu'elles impliquent une impossibilité, quoique notre esprit borné ne l'aperçoive pas?

Dieu n'a pas voulu, parce qu'il ne pouvait pas vouloir, de végétation sans eau. Mais il a pu et voulu peupler les déserts de plantes et d'animaux qui se contentassent d'une moindre proportion d'eau que les autres, tout en subissant les conséquences de cette moindre proportion. Souverainement consé-

quent dans ses volontés, il n'a pas exigé que les productions d'une terre altérée ressemblassent à celles des bords du Mississipi. Mais pour que les arbres forestiers de cette terre altérée pussent résister, d'une part à la soif, de l'autre à leurs ennemis, aux animaux avides de leur feuillage, et plus avides que jamais dans les années de sécheresse, il fallait : 1° que le feuillage de ces arbres fût réduit à la plus simple expression d'un feuillage forestier; 2° qu'il fût protégé par un formidable rempart d'épines, et cela dans l'intérêt des arbres, dans l'intérêt des animaux que ces arbres nourrissent, et dans l'intérêt de l'homme nourri par ces animaux.

Toutes ces conditions ne sont-elles pas remplies? Quoi de plus épineux que les arbres du désert? Et bien leur prend d'être épineux; car, sans l'armure que Dieu leur a donnée, ils seraient tous intégralement dépouillés de leurs feuilles et de leur écorce dans l'espace d'un an. Quand l'herbe manque, les Bédouins donnent à leurs chameaux des feuilles de mimosa : c'est un excellent fourrage, c'est une ressource que Dieu a ménagée, mais dont il ne veut pas qu'on abuse; voilà pourquoi il a rendu la récolte de ces feuilles si difficile, et comme tout s'enchaîne nécessairement, voilà pourquoi leur ombrage est si plein de clairs. Car Dieu accepte les conséquences de ce qu'il veut, et c'est là une de ses infinies supériorités. Nous autres hommes, nous voulons une multitude de choses, moins leurs conséquences forcées.

Aly-Bey ayant annoncé l'intention de se reposer jusqu'au coucher du soleil, je pris mon parti. Je déclarai hautement que je voulais être à Yambo avant la nuit. Cette résolution étonna tout le monde, Arabes et maugrébins. On ne comprenait pas comment j'étais assez osé pour monter mon dromadaire avant qu'Aly-Bey eût donné le signal du départ. Saad me déclara qu'il ne partirait point avant d'avoir recouvré un pistolet qu'il avait déposé au bord du puits, et qu'un maugrébin lui avait escamoté pendant que le pauvre Saad remplissait son outre à douze ou quinze pieds sous terre.

« Qu'à cela ne tienne, lui dis-je, viens porter ta plainte au bey, qui te fera rendre ton pistolet, et je partirai avec Ssâlehh pendant que vous chercherez le voleur. »

Ainsi fut fait, et après avoir pris congé du chef militaire, je mis ma monture à l'amble, suivi de Ssâlehh, qui courait derrière moi.

Le lendemain, Saad, que je revis à Yambo, m'apprit qu'on avait retrouvé le pistolet, et que le voleur avait été bâtonné sous ses yeux. Je regrettai beaucoup de n'avoir pas assisté à l'exécution, parce qu'elle a dû porter au comble la haine impuissante des ennemis de l'Église contre le voyageur chrétien, et qu'il n'y a rien de plus suave pour un véritable chrétien que de voir enrager les ennemis de l'Église.

J'amblais de toute ma force, mais non de toute la force de mon dromadaire, et le pauvre Ssâlehh courait derrière moi clopin-clopant (il était atteint

d'une horrible maladie qui paraît aujourd'hui avoir envahi le monde entier, et ne respecte rien, pas même le sang de Mahomet). Cependant le soleil baissait rapidement et je ne voyais pas encore les sommités de Yambo, pas même celles des navires à l'ancre dans le port. Je tremblais de ne point arriver avant la clôture des portes. . . . . mais Ssâlehh me faisait pitié. Je me décidai à le faire monter en croupe et fus récompensé aussitôt de ma charité.

Ssâlehh possédait un secret à moi inconnu pour faire courir mon infâme dromadaire deux fois plus vite avec une charge plus que double, et j'arrivai à temps.

Je remontai à bord de notre zaïimieh dans un état d'excitation et de bonheur impossible à décrire, parce que je me retrouvais chez nous, à bord de notre barque, *at home*, avec mon excellent ami, M. Botta, après une excursion projetée depuis longtemps, désirée avec ardeur, et dont j'avais enfin le cœur net.

LETTRE

SUR LE RÉCIT DE FATHH-ALLÂH SSÂYÉGH [1]

INSÉRÉ

DANS LE TOME QUATRIÈME DES SOUVENIRS

D'ORIENT

DE M. DE LAMARTINE.

Lorsque le *Voyage en Orient* de M. de Lamartine parut, j'en envoyai le quatrième volume à M. Fresnel qui était alors au Caire, en lui exprimant mes doutes sur l'exactitude de la relation de Fadhallah Sayéghir. M. Fresnel la défendit dans plusieurs lettres; à la fin, il en appela à un ancien ministre, Wahhabi, prisonnier d'État au Caire, et le résultat de l'enquête fut la lettre ci-dessous. Je ne l'ai pas imprimée alors parce que je tenais à ne pas brouiller M. Fresnel avec M. de Lamartine. La lettre était accompagnée de la pièce en arabe contenant la traduction des passages sur lesquels on consulta le vieux Wahhabi, et ses réponses écrites sur la marge. J'ai envoyé dans le temps cette pièce à la Bibliothèque, alors royale, de Paris, pour qu'elle fût reliée avec le manuscrit de Fadhallah, que M. de Lamartine y avait déposé; je ne sais pas si cela a été fait.

J. Mohl.

[1] Ce nom est écrit *Fatalla Sayéghir* dans l'ouvrage de M. de Lamartine. J'ai écrit *Fathh-Allâh Ssâyégh* pour rendre la prononciation autant que faire se peut. C'est ainsi que je mets toujours *Saoûd*, au

Le Caire, novembre 1838.

Monsieur,

Je vous annonce une victoire complète de votre jugement sur le mien. Votre incrédulité a eu raison, car vous avez pour vous les autorités les plus respectables sur la question en litige depuis trois ans : le schaykh Ahhmad al-Hhanbaly, personnage historique, et le schaykh Ibrahîm al-Wah'hâby, fils d'un autre personnage historique Mouhhammad ibn-Abd-al-Wah'hâb, le Luther de l'islamisme.

Lorsque M. de Lamartine publia ses Souvenirs d'Orient, notre attention se porta tout entière sur le quatrième volume, qui se fait remarquer par une couleur historique et véritablement bédouine. Alors même que le poëte français eût voulu faire un poëme dans le goût d'Antar, il n'aurait pas pu inventer celui-là. Une fiction épique telle que la relation de Fathh-Allâh Ssâyégh suppose une longue résidence chez les Arabes du désert, et une connaissance intime de leur langage et de leurs mœurs. Le quatrième volume des Souvenirs était donc bien évidemment traduit de l'arabe, et, selon toute apparence, bien traduit; et la question née de cette publication se réduisait à celle de savoir si l'auteur du texte avait écrit une histoire ou un roman.

lieu de *Sihoud; Dourayī*, au lieu de *Drayhy; Derīyyèh*, au lieu de *Darkisch; Hhadramawty*, au lieu d'*Adramouti; Abou-ssalem*, au lieu de *Abou-el-Sallem*. Du reste, il ne s'agit point de fautes d'orthographe dans la présente lettre.

J'avoue, en toute humilité, que j'y vis une histoire; mais en même temps, je fis tout ce qui dépendait de moi pour m'en assurer. N'ayant pas pu obtenir communication du manuscrit, à cause de la distance où je me trouvais de M. de Lamartine durant mon séjour à Paris en 1836, j'interrogeai à mon retour en Égypte les personnes qui venaient de Syrie ou qui avaient habité cette contrée, entre autres un des drogmans du consulat de France, lequel connaissait Fathh-Allâh, et avait lu avec lui le texte original de sa Relation avant la cession qu'il en fit à notre illustre compatriote.

Les opinions se trouvèrent aussi divergentes en Orient qu'en Occident relativement à la véracité de l'auteur. Un voyageur éclairé, qui avait lu en Syrie l'œuvre de M. de Lamartine et adressé aux gens du pays les questions mêmes dont je cherchais la solution, paraissait admettre la vérité du récit de Fathh-Allâh en ce qui touche les grandes batailles livrées dans le désert de Syrie; et, en effet, ces événements étaient trop rapprochés des premiers auditeurs de Fathh-Allâh, sous le double rapport des temps et des lieux, pour qu'il eût osé les inventer ou les dénaturer (c'est du moins ce que j'aime encore à croire). Mais il n'en était pas ainsi des aventures lointaines du héros: il pouvait les avoir imaginées et les faire passer à la faveur de quelques narrations historiques d'une fidélité notoire. — C'est ce qu'il a fait, si l'on s'en rapporte à un ancien conseiller de Saoûd et de son malheureux fils Abdallah.

La portion la plus intéressante de la Relation de Fathh-Allâh et, si j'ose le dire, de l'œuvre française tout entière, est le récit de l'entrevue d'un chef de Bédouins, nommé le Dourayï ibn-Schaalân, avec le roi des Wahhabites orientaux, à Derïyyeh, capitale du Nadjd. Cette entrevue, telle que Fathh-Allâh nous la raconte, est d'un effet extrêmement dramatique, et je souhaitais de toute mon âme qu'elle fût vraie. J'y croyais d'amour encore plus que de jugement. Hélas! il me faut renoncer à ces belles pages de l'histoire du désert. Il me faut, en vieillissant, perdre chaque jour quelque chose de cette généreuse crédulité qui fit le charme de la meilleure moitié de ma vie! Non-seulement les détails de l'entrevue sont faux, mais le fait principal est controuvé. Figurez-vous que le Dourayï ne mit jamais le pied ni à la cour de Saoûd, ni à la cour d'Abd-al-Azîz son père, ni à celle de son fils Abdallah!

La première chose que je fis en arrivant à Djeddah fut de retranslater du français en arabe la totalité du passage dont je viens de parler et d'en donner une copie à M. Masserano, médecin de Khourschid-Pacha, en le priant de la communiquer sur les lieux mêmes, dans le Nadjd, à Derïyyèh, s'il allait jusque-là, aux personnes qui pouvaient rendre un témoignage valable sur la vérité ou la fausseté du récit de Fathh-Allâh. Je quittai Djeddah, pour revenir au Caire, avant le départ de M. Masserano; et ce ne fut qu'après mon retour ici, en juillet 1838, que je songeai à faire remettre une copie de ma traduction

au schaykh Ahmad al-Hhanbaly qui, mieux que personne au monde, pouvait rendre le verdict désiré.

M. Félix Mengin a fait connaître en Europe le courage diplomatique de ce digne musulman, qui, après avoir excité le courroux et assouvi la cruauté capricieuse d'Ibrahim-Pacha, vit depuis longtemps de ses bienfaits et jouit de toute la liberté que peut réclamer un prisonnier d'État devenu bibliothécaire de Son Altesse et instituteur de ses mamelouks.

« Abdallah ebn-Souhoud (Saoûd), qui pouvait, par la force des armes, délivrer son pays de ses ennemis, voulut encore avoir recours aux négociations; il envoya deux de ses conseillers, le schaykh Mohammed (lisez Ahmed) el-Hanbaly, et Abd-al-Aziz-ibn-Mohammed(?) au quartier général de l'armée turque proposer la paix à Ibrahim sous la condition qu'il lèverait le siége d'El-Rass. Sans écouter la demande de ces envoyés, ce général somma au contraire le gouverneur Ebn-Mezrau de rendre la ville. « C'est « une forfanterie, » lui dit le schaykh Ahmed el-Hanbaly, « vous attaquez El-Rass depuis si longtemps et « vous ne pouvez pas la prendre. » Ibrahim fut piqué de ce propos, et dans la suite il fit repentir le schaykh de son *insolence* (sic.). — (*Hist. de l'Égypte sous le gouvernement de Mohammed-Aly,* t. II, p. 102.)

. . . .

« Après le départ d'Abdallah (ebn-Saoûd), Ibrahim fit saisir le schaykh Ahhmed el-Hanbaly et Sâleh ebn-Rachyd[1], qui s'étaient permis, lorsqu'ilsvinrent

[1] Ce dernier personnage, qui fut effectivement excepté de l'amnis-

au camp d'El-Rass en qualité d'envoyés, de lui parler d'une manière inconvenante. Il fit arracher les dents au premier [1], l'autre fut mis à la bouche d'un canon après avoir été bâtonné.»

Ecce homo. Or, ce schaykh Ahhmad-al-Hhanbaly, auquel Ibrahim-Pacha fit arracher les dents l'une après l'autre, est précisément le même qui a porté le jugement ci-après du récit de Fathh-Allâh Ssâyégh. Il est écrit de sa main sur la pièce que je lui avais transmise et qui m'a été rendue tout dernièrement à mon retour de Malte. — Je vous envoie une copie de ma traduction arabe avec son commentaire, et vous prie bien de ne pas me rendre responsable de la dureté de ses expressions.

Voici la traduction littérale du verdict écrit sur la première page :

« Celui qui a besoin du secours de Dieu et cherche en Dieu son appui, Ahhmad, fils de Raschid, du rit hhanbalite, a lu cette notice et déclare qu'il n'y a pas un mot de vérité dans ce que rapporte son auteur, qu'il n'a dit vrai ni dans le portrait de Saoûd, ni dans les discours, ni dans les actions qu'il lui prête; que sa description de la ville de Deriyyeh est fausse, aussi bien que ce qu'il dit des usages et de la conduite des gens attachés à Saoûd et de leur

tie et attaché à la bouche d'un canon, n'est pas celui dont M. Mengin a parlé plus haut.

[1] « Depuis cet acte de violence, Ibrahym-Pacha sut reconnaître ses torts; il ramena avec lui en Égypte cet homme malheureux, lui assigna une pension annuelle et le nomma instituteur de ses mamelouks. » (*Loc. cit.* p. 136.)

hospitalité envers les étrangers[1]; que les noms qu'il attribue aux vizirs de Saoûd sont des noms supposés; point d'Abou'Ssalem pas plus que de Hédal ou de Hhadramawty; qu'il a encore dit faux relativement au nombre des parents de Saoûd et de ses enfants; faux dans ce qu'il dit de ses repas; faux dans son évaluation du trésor enlevé à Médine, et ses quarante chameaux chargés uniquement de bijoux; faux quand il prétend que les gens de la Mecque et du Yaman viennent tous les mercredis au marché de Derïyyeh et que les dames de cette ville se montrent dans les rues. — Je ne puis donc voir dans l'auteur de cette notice (*ici le schaykh Ahhmad parle à la première personne*) qu'un menteur fieffé et un faussaire impudent (kaddhâb, mouzawwir aschir batir). Je l'ai communiquée à l'un de mes amis d'entre les personnages les plus considérables de Derïyyeh, le fils du schaykh Al-Wah'hâby, maintenant sous la protection hospitalière de notre effendy Al-Khidaywy (le grand Pacha) nommé Ibrahim, fils du schaykh al-Islâm Mouhhammad ibn-Abd-al-Wah'hâb[2], homme recommandable par sa science et sa piété. Ayant pris connaissance de la Relation du chrétien (Fathh-Allâh), il en porte un jugement conforme

[1] Les rois ou khalifes des Wahhâbites orientaux monopolisaient l'hospitalité tout comme le fameux Koulayb-Wâïl. (Voyez ma *Première lettre sur l'Hist. des Arabes avant l'islamisme*, p. 27.) Aucun de leurs sujets, ni ministre, ni prince du sang royal, ne pouvait inviter à dîner un étranger de distinction.

[2] Ce dernier (Mouhhammad) est le fondateur du protestantisme musulman appelé, du nom de son père, *Wah'hâbisme*.

au mien et la déclare mensongère. Il affirme de plus que le chef de bédouins nommé le Dourayî ne s'est jamais présenté à Derïyyeh, ni sous le règne de Saoûd, ni sous le règne de son père Abd-al-Aziz, ni sous celui de son fils Abdallâh. J'ai réfuté en marge quelques-uns des mensonges du chrétien. Ceci est ma réfutation sommaire. Dieu me suffit; je lui ai confié mes affaires et elles sont en bonnes mains. Point de force ni de puissance qui ne vienne de Dieu, le Très-Haut, le Très-Grand. Que ses grâces et sa bénédiction reposent sur notre seigneur Mouhammad, sa famille et ses compagnons.»

Avant de passer aux réfutations de détail, je dois vous prévenir d'une méprise grossière de Fathh-Allâh, de laquelle il résulte que le chrétien et le musulman ont souvent l'air de jouer *au propos interrompu* dans la pièce que j'ai sous les yeux.

Fathh-Allâh ne mit en scène qu'un seul prince Wahhâbite qu'il nomme en général *Ebn-Sihoud* (Ibn-Saoûd), c'est-à-dire le fils de Saoûd, et *Abdallah, fils de Sihoud*, dans une lettre qu'il suppose adressée par ce prince au Dourayî (p. 254, 255 du IV[e] vol. des Souvenirs). — Tout le monde sait qu'Abdallah, fils de Saoûd, fut le dernier roi des Wah'hâbites orientaux qui, vaincu par Ibrahim-Pacha en 1818, se rendit prisonnier et fut envoyé au Caire, puis du Caire à Constantinople, où le sultan lui fit couper la tête. Tout le monde sait que ce ne fut pas lui, mais son père Saoûd, de glorieuse mémoire, qui enleva les trésors accumulés par la piété orthodoxe de

douze siècles sur le tombeau du Prophète à Médine. Or, Fathh-Allâh Ssâyégh attribue *au fils de Saoûd* le prétendu pillage de la Mecque (il veut parler du pillage de Médine; mais un chrétien de Syrie n'est pas obligé de savoir dans laquelle des deux villes saintes se trouve le tombeau de Mahommet). Cependant la mission de M. Lascaris de Vintimille était terminée avant la déroute de Moscou et, à cette époque, Saoûd régnait encore; ce prince ne mourut qu'en 1814. Tout ce que Fathh-Allâh raconte d'Ibn-Saoûd devrait donc se rapporter à Saoûd; les dates l'exigent impérieusement; le cadre de son histoire ou de son roman l'exige. Et le schaykh Ahhmad *a dû* croire qu'il voulait parler de l'illustre fils d'Abd-al-Aziz, parce que c'était de ce monarque qu'il *devait* parler. Préoccupé de cette hypothèse, hors de laquelle la narration de Fath-Allâh serait un non-sens perpétuel, le Musulman donne un démenti formel au Chrétien à propos de la couleur du roi. Fathh-Allâh prétend qu'il avait « le teint bronzé » (Souvenirs, etc. t. IV, p. 261): le Schaykh Ahhmad écrit en interligne « d'une extrême blancheur ». Effectivement, Saoûd était incomparablement plus blanc que son fils Abdallah. — Il est évident que Fathh-Allâh n'a fait qu'un roi du père et du fils et a décrit le premier (qu'il n'avait jamais vu) avec les renseignements qu'il recueillit sur le second à l'époque de sa rédaction. Sans doute il n'osera point se prévaloir du quiproquo pour repousser l'accusation du schaykh Ahhmad; car s'il déclare avoir voulu parler d'Ab-

dallah, *habemus reum confitentem*. Cet Abdallah ne régnait point à l'époque de sa prétendue mission. Au reste, le fait principal, l'entrevue des deux chefs arabes et la presque totalité des détails sont déclarés faux et, qui pis est, impossibles, tant pour le règne de Saoûd que pour le règne d'Abd-al-Aziz son père, et celui de son fils Abdallah.

On conçoit combien il était pénible pour un homme grave tel que le schaykh hhanbalite de suivre dans tous les détails de sa narration un *historien* qui de deux personnages bien connus ne fait qu'un seul personnage. Le grand arracheur de dents, Ibrahîm-Pacha, a réparé ses torts jusqu'à un certain point; mais pour ceux du petit arracheur de dents, Fathh-Allâh, dont je me suis en quelque sorte rendu complice, je ne sais comment les réparer, et quoique le schaykh Ahhmad soit très-accessible, je n'ose en vérité me présenter à lui ; où trouverai-je le courage de lui dire : « C'est moi qui ai remis en arabe la Relation de Fathh-Allâh Ssâyégh[1] ? »

Voici les passages relevés par notre vieux conseiller aulique :

FATHH-ALLÂH SSÂYÉGH (Souvenirs, etc., tome IV, p. 266) : « ..... mais sachez que, depuis la frontière du Nedgdé (Nadjd), dans la Perse, à Bassora, dans la Mésopotamie, le Hémad, les deux Syries, la

[1] *Post-scriptum.* J'ai eu ce courage-là. Le schaykh Ahhmad m'a reçu de la manière la plus affable, et ne m'a point imputé à crime la traduction que j'avais faite. Ce trait de tolérance mérite d'être noté, parce qu'il donne du poids au témoignage du schaykh.

Galilée et le Horan, tout homme qui porte le cafié (koufiyyèh) vous redemandera mon sang.»

Le schaykh Ahhmad : «Le Dourayï ne pouvait pas tenir ce langage, parce que le mensonge eût été si évident, que chacun de ses auditeurs se fût récrié. S'il avait osé menacer Saoûd de la vengeance de tous les Arabes répandus sur un tel espace, Saoûd l'eût traité tout au moins de *hhasch'châsch*» (ivrogne, homme adonné à l'ivresse produite par l'usage du chanvre). — *Et ailleurs :* «Le Dourayï était un chef de Bédouins comme un autre, un schaykh d'entre les Bédouins de Syrie. Il s'en fallait de beaucoup qu'il commandât à tous les Arabes (du désert) de Syrie; comment aurait-il pu commander à toutes les tribus que cet imposteur range sous ses lois? Les hordes du Nord, tant de la Syrie que de l'Est, comptent environ soixante et dix chefs de la force du Dourayï. La bande qu'il gouvernait peut mettre sur pied 3,000 chevaux et 10,000 fantassins, tout au plus. Si l'on fait entrer les dromadaires en ligne de compte, on trouve chez le Dourayï une force totale de 15,000 hommes. Or il y a près de Bassrah (Bassora) une tribu arabe, celle des Mountéfick, qui peut armer 30,000 hommes. Les Khazaïl peuvent en armer 50,000. Ces deux puissantes tribus n'étaient point de l'obéissance de Saoûd, et l'on veut nous faire croire qu'elles obéissaient au Dourayï! La horde de ce dernier fait partie de la grande famille des Anazèh, dont les autres bandes reconnaissent d'autres chefs. Si ces gens-là

fussent tombés sur le Dourayī, ils l'auraient tué; car toutes leurs forces réunies peuvent s'élever à 60,000 hommes, c'est-à-dire le quadruple de l'armée du Dourayī. A plus forte raison Saoûd aurait-il eu bon marché de ce schaykh, s'il eût jamais osé s'attaquer à lui. Le chrétien a donc avancé des choses qui ne sont ni de tradition ni de raison.»

Dans le préambule de ma traduction arabe, j'avais rappelé les victoires ou prétendues victoires remportées par le Dourayī sur Ibn-Saoûl (Souvenirs, etc. tome IV, p. 153 et suiv. p. 208, 209, 232, 233). Le schaykh Ahhmad, pensant avec raison que Fathh-Allâh avait voulu parler de Saoûd, s'exprime ainsi :

S. A. «Nous n'avons jamais ouï dire que Saoûd ait attaqué le Dourayī, encore moins qu'il ait été vaincu par ce schaykh. Que quelques Bédouins d'entre ceux qui reconnaissaient l'autorité de Saoûd aient attaqué le Dourayī, et essuyé une défaite, cela se peut[1]. Mais pour Saoûd, il a fait dans le cours de sa vie cinquante-six expéditions, et nous ne sachons pas qu'il ait été battu dans une seule.»

F.-A. S. (p. 261) : «..... la ville (il s'agit de la capitale des Wahhâbites qui se nomme *Derīyyèh* et non *Darkisch*) est entourée d'un bois de dattiers, etc.»

Le S. A. «Les dattiers n'entourent point Derīyyèh. Voici la situation relative de la ville et des dattiers :

[1] Il y a évidemment ici une concession dont nous devons prendre acte. Le schaykh Ahhmad va être ramené sur ce terrain.

Dattiers,
1re moitié de la ville,
Torrent,
2e moitié de la ville,
Dattiers.

« Entre ces dattiers est une vallée *ouverte* qui conduit à Derïyyèh. Cette ville n'a ni murs ni portes; mais en dehors, sur le penchant de la montagne qui domine une de ses deux moitiés, est une enceinte formée par un mur, avec une porte, dite de *Samhhân*, par laquelle les voyageurs n'entrent jamais. Ce mur, la seule fortification qui soit à Derïyyèh, répondrait à peu près à un quart de l'enceinte totale de la ville. »

F.-A. S. (p. 261). « Ayant traversé ce bois, nous trouvâmes comme un second retranchement de monticules formés de noyaux de dattes, etc. »

S. A. « Ceci n'a pas le moindre fondement. Le menteur n'a aucune idée des lieux qu'il décrit. »

F.-A. S. (*ibid.*). « ..... il (le roi) était vêtu d'une gombas attachée autour des reins par une ceinture blanche. »

S. A. « Les habitants du Nadjd n'ont d'autre ceinture que celle qui porte leurs armes; c'est un ceinturon de peau. »

F.-A. S. (*ibid.*). « ..... tenant dans la main droite la baguette du roi de Mahlab, insigne de son autorité. »

S. A. « Cette baguette n'est point un insigne d'au-

torité : c'est le *mischâb* que tous les hommes ont à la main, grands et petits, roi et sujets. »

N. B. Comme personne ne sait ce que c'est que le roi de Mahlab, je soupçonne une erreur dans la traduction de ce passage.

F.-A. S. « Le troisième jour, le Drayhy (le Dourayî), s'écriant qu'il aimait mieux la mort que l'incertitude, envoya chercher un des ministres du Wahabi (Wah'hâbite) nommé Abou el-Sallem (Abou 'Ssallem), etc. »

S. A. « Nous ne connaissons point d'Abou 'Ssallem et n'avons jamais ouï dire que Saoûd ait eu un vizir de ce nom. Saoûd a régné douze ans; son fils Abdallah a régné quatre ans et quelques mois; le règne de son père Abd-al-Aziz a été de quarante ans; celui de Mouhhammad, son aïeul, d'environ trente ans. Nous n'avons jamais entendu dire qu'aucun de ces princes ait eu un ministre nommé *Abou 'Ssallem.* »

F.-A. S. (p. 267). « Ils (les courtisans) commencèrent à se rapprocher de nous, et Abou-el-Sallem nous fit dîner chez lui. »

S. A. « Impossible. Ce fut une règle constante du Wah'hâbite Saoûd, de son père Abd-al-Aziz et de son fils Abdallah, d'interdire à leurs sujets la faculté d'inviter à dîner des chefs de tribu tels que le Dourayî, ou des étrangers de quelque distinction. De tels hôtes mangeaient nécessairement au Palais de l'Hospitalité (ou Hôtel des Étrangers), qui dépendait de la maison du Roi. Aucun autre que le Prince

régnant, — pas même Abou'Ssallem, s'il y avait jamais eu un ministre de ce nom, — n'aurait pu convier le Dourayï à un festin[1]. »

F.-A. S. (p. 268). « ..... qui (le Dourayï) me rassura en jurant..... que je sortirais le premier des portes de Darkisch » (Deriyyèh).

S. A. « Nous avons déjà dit que Deriyyèh n'a point de portes. »

F.-A. S. (p. 269). « Fort bien, dit-il; mais, s'il en est ainsi, pourquoi avez-vous cherché à détruire mes armées devant Hama? »

S. A. « Cette question est absurde. Les troupes du prince Wah'hâbite ne furent point battues à Hhamâh. Que quelques tribus arabes aient eu une rencontre de ce côté-là, c'est chose possible; mais à l'époque où le narrateur nous reporte, le Dourayï s'était rangé sous la bannière Wah'hâbite. Il est évident qu'il parle de ce qu'il ne sait pas[2]. »

F.-A. S. (p. 270). « ..... mais nos intentions sont

[1] Ceci est très-remarquable. Les anciennes traditions arabes disent de Koulayb-Waïl, qui affectait la royauté : « Nul ne pouvait allumer un feu dans le voisinage de son feu. » Pococke n'était pas sûr du sens de ce passage, qui est aujourd'hui parfaitement clair. Koulayb-Waïl, et, plus de mille ans après lui, les rois Wah'hâbites, ont fait le monopole de l'Hospitalité.

Abdallah, fils aîné de Saoûd, appelé à lui succéder par un édit solennel de son père, fut sur le point de perdre son droit au califat pour avoir enfreint la loi relative aux étrangers. Ce fut le schaykh Ahhmad-al-Hhanbaly qui obtint son pardon et empêcha que Saoûd ne désignât un autre prince pour régner après lui.

[2] Je dois observer ici que le schaykh Ahhmad attaque Fathh-Allâh jusque sur son terrain, la Syrie. — Lequel croire?

franches, et nous l'avons prouvé en venant sans armes nous confier à votre loyauté.»

S. A. «Et quand ces douze hommes eussent été armés, qu'auraient-ils pu faire?»

F.-A. S. (270). «..... chez un des ministres appelé Adramouti.» (Hhadramawty.)

S. A. «Point de Hadramawty à la cour de Derïyyèh.»

F.-A. S. (*ibid.*). «Il nous parla aussi de ses immenses richesses; celles dont il s'est emparé lors du pillage de la Mecque, etc.»

S. A. «Saoûd ne pilla point la Mecque. Mais Médine fut pillée. Quant au trésor de la Hhigrah (enceinte inviolable et pourtant violée, près le tombeau du Prophète à Médine), son enlèvement est attribué à Saoûd, quoique dans la réalité cet acte appartienne à un autre. Ce que dit le chrétien de la composition du trésor est un tissu de fables. Point de trône d'or massif. Pas d'autre couronne que celle de Sultan Sélim qu'accompagnait sa ceinture. Cette ceinture fut vendue quatre mille sequins. Du reste, il n'y avait rien sur la tombe du Prophète, et personne n'en approcha.

«Voici le fait : Saoûd ayant pris le trésor de la Hhigrah l'emporta à Derïyyèh dans six *sahhahhir*[1], contenant de l'or sans bijoux, et de l'or incrusté de

[1] Pluriel de *Sahh'hhârah*, coffre à peu près cubique de deux pieds et demi de côté. Un chameau en porte deux; ainsi les quarante chameaux chargés uniquement de pierreries se trouvent réduits à trois pour la totalité du trésor. — L'inventaire de Fathh-Allâh aurait dû m'ouvrir les yeux.

pierreries ou des pierreries montées en or. Quant aux pierreries non montées, on en fit une bourse, dans laquelle il y avait mille émeraudes vertes, chacune de la grosseur d'un œuf de pigeon, et quatre mille de moindre grosseur. Saoûd envoya cette bourse au Schérif de la Mecque (Ghâlib) en le chargeant de vendre le contenu aux négociants de la Mecque, de Djeddah, et d'acheter, avec le produit de cette vente, du riz, du blé et du beurre, pour les troupes qu'il avait laissées à Médine. Le Schérif prit ces bijoux pour une somme inférieure à leur prix réel, et n'envoya qu'une partie du produit à la garnison Wah'hâbite de Médine.»

F.-A. S. (p. 271). «La ville, bâtie en pierres blanches, contient sept mille habitants, presque tous parents, ministres ou généraux d'Ebn-Sihoud (d'Ibn-Saoûd).»

S. A. «Toute la parenté de Saoûd ne formait pas plus de deux cents personnes, hommes et enfants mâles, qui, à l'exception d'une vingtaine environ, ont été transférés au Caire.»

F.-A. S. (p. 272). «..... tous les mercredis, les habitants de l'Ymen (du Yaman) et de la Mecque viennent échanger leurs marchandises contre des bestiaux, etc.»

S. A. «Où a-t-il pris que les gens de la Mecque et du Yaman viennent tous les mercredis, ou seulement une fois l'an, à Deriyyèh, dans un but commercial? Où a-t-il pris que les femmes de bonne maison se montrent dans les rues? Il n'y a que

l'esclave ou la servante pour qui ce ne soit pas une honte. »

F.-A. S. (p. 276). « Il peut, du reste, réunir dans ses états 1,500,000 Bédouins capables de porter les armes. »

S. A. « L'armée la plus forte que le souverain Wah'hâbite ait mise sur pied, lors de son expédition en Syrie, était de 70,000 hommes. — Le chrétien a menti à chaque page. »

Correctif.

Le schaykh Ahhmad-al-Hhanbaly a plus de quatre-vingt-dix ans. Quoique fort instruit, il a fait, dans les notes que j'ai sous les yeux, des fautes de langage qui m'ont surpris, et que mes amis musulmans attribuent uniquement à son grand âge. Il est d'ailleurs très-attaché à la famille de Saoûd dont il fut un fidèle serviteur et aux principes de la doctrine wah'hâbite, qu'il considère comme la vérité absolue ou l'islamisme dans sa pureté. L'attachement de Saoûd à cette doctrine et son zèle à la propager sont, aux yeux du schaykh Ahhmad, l'explication très-suffisante et très-satisfaisante de ses succès inouïs. Le fait est que la victoire n'abandonna jamais ses drapeaux tant qu'il fut au milieu de ses soldats. (Voyez *Hist. de l'Égypte sous le gouvernement de Mohammed-Aly,* t. II, p. 20.) Mais Saoûd a pu être battu dans la personne d'un général; or c'est ce que le schaykh Ahhmad répugne évidemment à admettre, par suite de cette conviction intime : « Que

Saoûd était trop pieux, trop zélé, trop désintéressé pour être jamais vaincu. » — Il faut faire la part de tout cela dans l'appréciation de son jugement, et prendre garde de tomber de crédulité en crédulité.

N. B. Je me suis servi du titre de *roi* en parlant du chef des Wah'hâbites, dans les notes traduites de l'arabe du schaykh Ahhmad, parce que ce nom de *roi* donne au lecteur une idée juste de la puissance et de l'autorité de Saoûd. Mais il est à remarquer que le schaykh Ahhmad ne s'en sert jamais. Il désigne toujours Saoûd par son nom, ou par l'épithète de *Wah'hâbite.* — Dans la conversation que j'ai eue avec lui, il traitait de *califes* tous les princes de la dynastie wah'hâbite du Nadjd. Dans un document écrit de sa main, il ne pouvait pas les qualifier ainsi.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 8 JUILLET 1870.

La séance est ouverte à 8 heures par M. A. Regnier, vice-président.

On procède à l'élection des membres de la Commission du Journal, dont les pouvoirs sont confirmés à l'unanimité.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'Académie. *Journal des Savants*, juin 1870, in-4°.

Par l'auteur. *Les études indiennes dans l'Italie septentrionale*, par M. Doria d'Istria. Athènes, 1870, in-8°.

Par l'auteur. *Fyletia e Arbenoré prej kanekata laoshinu.* Livourne, 1867, in-8°.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 11 OCTOBRE 1870.

La séance est ouverte, par extraordinaire, à 3 heures, par M. Pauthier, en l'absence du président et des vice-présidents.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu; la rédaction en est adoptée.

M. Pauthier pose au Conseil la question de ce qu'il est opportun de faire pour les valeurs de la Société déposées au Comptoir de la Société générale. MM. Pauthier et Dulaurier

donnent connaissance à la Société de l'état des fonds placés dans ce Comptoir. L'absence de M. Barbier de Meynard laisse subsister à cet égard quelques incertitudes. M. Dulaurier soulève la question de l'étendue des fonctions du trésorier, et du droit qu'il a de régler les placements des fonds de la Société. Il résulte des explications données que le trésorier est simplement le caissier de la Société, et que la question des placements appartient à la Commission des fonds, sous la surveillance du Conseil.

On traite ensuite la question de savoir s'il est opportun, dans l'état des choses, de retirer les valeurs de la Société générale. M. Dulaurier opine pour que rien ne soit changé aux dispositions adoptées. M. Brunet de Presle pense qu'il importe de donner procuration à un membre du Conseil pour retirer tout ou partie des valeurs de la Société. M. Sanguinetti croit qu'une telle délégation de pouvoirs ne peut se faire en l'absence de M. Barbier de Meynard. Cette opinion ne semble pas partagée par la Société, qui admet que le Conseil peut délivrer une procuration valable dans le cas dont il s'agit. M. Lancereau est d'avis qu'on retire les valeurs. M. Pavet de Courteille se range à cet avis. M. Sanguinetti opine dans le sens contraire.

La Société décide que les titres seront laissés à la Société générale.

Quant aux fonds en espèces, le Conseil décide qu'il donnera procuration à son trésorier pour retirer de la Société générale, en l'absence de M. Barbier de Meynard, les sommes nécessaires pour les frais courants de la Société.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'Académie. *Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg*, VII[e] série, t. XIV, n° 8, n° 9 et dernier, et t. XV, n[os] 1, 2, 3, 4, in-4°; 1869.

— *Bulletin de la même Académie*, t. XIV, feuilles 22 à 28, 29 à 33 et 34 à 36, in-4°; 1869.

Par l'Académie. *Journal des Savants*, septembre 1870, in-4°.

Par la Société. *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, part. I, n° 1, 1870, in-8°.

— *Proceedings of the Asiatic Society of Bengal*, n° IV, April, et n° V, May 1870, in-8°.

— *Catalogue of maps of the British possessions in India and other parts of Asia*. London, 1870, gr. in-8°, 59 pages.

Bibliotheca indica. *Táṇḍya Mahábráhmaṇa*, fasc. V. Calcutta, 1870, in-8°.

— *Gopála Tápaní of the Atharva Veda*, n° 183. Calcutta, 1870, in-8°.

Par la Société. *Zeitschrift der Deutschen morgenländischen Gesellschaft*, XXIV Band, Ier et IIe cahier. Leipzig, 1870, in-8°.

Par la Société. *Le Globe*, organe de la Société géographique de Genève, t. IX, 4e livr. avril, et 5e liv. mai 1870, in-8°.

Par la Société. *Transactions of the Bombay Geographical Society*, from January 1868 to December 1869, vol. XIX, part. 1, 1870, in-8°.

Par les rédacteurs. *Nature* (journal anglais), n°s 35, 36, 37, 38, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46. London, 1870.

Par l'auteur. *Notes of a visit to Gujarat in December 1869*, by J. Burgess. Bombay, 1870, in-16, 120 pages.

Par l'auteur. *Étude sur le rituel du respect social dans l'État brahmanique*, par Ch. Schoebel. Paris, 1870, in-8°, 22 pages.

Par l'auteur. *A map of the central part of British Burmah with the Shan provinces of Burmah and Siam*, to illustrate the Journals of Capt. W. C. Mc Leod and Dr Richardson, and of subsequent explorers.

The Divans of the six ancient Arabic poets, etc.
Edited by W. Ahlwardt. London, Trübner, 1870.

L'islamisme a tué la grande poésie, comme il a étouffé le grand art dans son premier épanouissement. Lorsque, après avoir parcouru les froides et précieuses inventions de Motenebbi, d'Ibn Faredh et de tous ces poëtes de cour que Thâlebi a admis dans sa galerie, on ouvre les *Moâllakat* ou le *Divan* des six poëtes, on éprouve une sorte d'éblouissement analogue à celui du voyageur qui, des voûtes obscures d'un bazar du Caire, se trouve transporté sur la plate-forme de la mosquée de Mohammed Ali, d'où sa vue plonge, à travers les splendeurs du Nil, jusqu'aux limites où le désert fauve se fond dans l'azur du ciel. C'est dans ces poésies qui forment le passé classique des Arabes qu'on distingue clairement les affinités du génie sémitique dans ses deux grandes manifestations; les *Moâllakat*, les Odes d'Imrou'l-Kaïs, sont le produit d'une inspiration moins puissante, mais de même provenance que celle qui enfanta les prophéties et les psaumes; c'est là, plus encore que dans les pages incolores des annalistes arabes, que nous pouvons retrouver la vie intime de l'Arabie païenne, son génie propre, ses mœurs et ses passions. On sait quelle influence pénétrante elles ont exercée sur la langue et la littérature du moyen âge musulman : le Koran, ce poëme inconscient, les traditions prophétiques, la langue oratoire des trois premiers siècles, tout cela est encore imprégné de cette lumière qui, après avoir inondé le désert de ses rayons, est venue s'éteindre sous les portiques de Damas et dans les harems de Bagdad.

En thèse générale, on peut affirmer que les progrès accomplis par une science ou un art chez les Arabes sont en raison directe du profit que leurs croyances religieuses en ont retiré. La vieille poésie étant nécessaire à l'exégèse koranique, elle a été non-seulement sauvée de l'oubli, mais étudiée avec un amour respectueux, du IIe au VIe siècle de l'hé-

gire. C'est dans ce laps de temps que nous voyons naître les monographies poétiques, comme celles d'El-Khansâ ou de Lakît, les recueils consacrés aux chants d'une tribu, comme le divan des Benou-Hozeïl, et enfin les arrangements systématiques, comme le *Hamasa*, où les fragments sont classés par groupes. Cependant la langue ayant continué à vivre, sinon à s'enrichir, depuis la prédication de l'Islam, tout ce que la fusion accomplie dans l'idiome de Koreïch avait laissé de côté était demeuré inintelligible ou obscur. A des poëtes tels que Imrou'l-Kaïs, Nabigha, Alkama, Zoheïr, Tharafa et Antara, il fallait des éditeurs dignes d'eux; à ces chantres inspirés il fallait des rhapsodes qui, après avoir pâli sur les bancs des écoles grammaticales de Basrah et de Koufah, allaient achever leurs humanités dans le désert. Asmâyi est le type accompli de ces littérateurs nomades, profondément érudits, insatiables de découvertes et toujours prêts à faire cinq cents lieues à travers les steppes pour recueillir une chanson ou une tradition conservées sous la tente du Bédouin. Asmâyi forma des élèves d'un mérite réel, Thâlab, Ibn el-Anberi, Sukkari et tant d'autres qui usèrent leur vie à commenter un des poëtes de la glorieuse pléiade; leur enseignement se propagea en Orient et passa en Espagne, où les travaux littéraires, grâce à la protection que leur accordaient les Omeyyades, se développèrent activement et finirent par éclipser les écoles rivales d'Irak et de Syrie. C'est à un Arabe d'Espagne, à un philologue éminent, Abou'l-Haddjadj *El-Alam*, originaire de Sainte-Marie, que nous sommes redevables d'une collection importante des six poëtes, accompagnée d'un commentaire perpétuel. La Bibliothèque nationale en possède une excellente copie, et M. de Slane en avait déjà tiré parti pour son édition d'Imrou'l-Kaïs : c'est cette même copie qui sert de base au nouveau travail de M. Ahlwardt, dont la prédilection pour la poésie arabe nous a déjà valu plusieurs publications remarquables. Ce savant avait, depuis longtemps, l'intention d'en publier non-seulement le texte, mais la traduction et les parties essentielles du commentaire : on ne

saurait trop regretter qu'il n'ait pu mettre ce projet à exécution, et, en le remerciant de nous donner aujourd'hui un texte revu avec soin et entouré d'un appareil critique imposant, rappelons-lui que son entreprise ne sera vraiment féconde que lorsqu'elle sera achevée. Quel profit l'étude de la poésie grecque au XVe siècle eût-elle tiré d'une édition d'Homère ou d'Hésiode dépourvue des gloses et des éclaircissements dus aux scholiastes? Il ne suffit pas d'apporter un document de plus, si complet qu'il soit, aux recherches sur la vieille langue arabe; c'est aussi un devoir pour l'éditeur d'initier le public au résultat de ses investigations et à la solution des difficultés qui naissent sous ses pas. C'est pour nous tous un devoir de rompre le cercle magique dans lequel nous restons volontairement enfermés; sachons nous concilier le grand public par une bonne et scientifique vulgarisation de nos travaux et ne nous contentons pas de dix lecteurs érudits, quand nous pouvons réunir dans notre auditoire tous ceux que le passé de l'esprit humain charme et attire.

Ces réserves faites, rendons justice aux qualités sérieuses du livre que nous avons sous les yeux. Dix copies ont servi à la reconstruction du texte. En première ligne, le précieux manuscrit qui renferme la rédaction et le commentaire d'El-Alam, et dont M. de Slane a déjà donné la description (*Divan d'Amroulkaïs*, p. XI et suiv.); en second lieu, une copie de Leyde contenant la recension de Sukkari, recension qui diffère totalement de celle de l'éditeur espagnol, notamment pour les poésies d'Imrou'l-Kaïs.

Les variantes si nombreuses des pièces admises par la tradition, et les fragments jusqu'à ce jour inédits, ont été empruntés par M. Ahlwardt aux principaux recueils littéraires arabes, dont quelques-uns ont été imprimés dernièrement en Égypte, par exemple le *Kitab el-Aghani*, qui sera toujours la pierre angulaire de ces travaux de reconstruction; les mélanges de Thâlebi; les ouvrages d'Ibn Doreïd, de Soyouthi, etc. Jaloux de ne rien omettre de ce qui pouvait enrichir cette seconde partie de sa tâche, le savant édi-

teur n'a pas reculé devant les recherches les plus longues et les plus minutieuses. Parmi les soixante recueils qu'il a mis à contribution, nous remarquons le *Sihah* de Djawhari, où une masse considérable de fragments des six poëtes sont cités comme témoins (*chawahid*) de la propriété lexicographique des mots. Mais, s'il n'a rien négligé des contributions fournies par l'érudition musulmane, l'éditeur se montre, je ne voudrais pas dire dédaigneux, mais tout au moins indifférent à l'égard de ses devanciers européens. Si l'on excepte l'inimitable édition d'Imrou'l-Kaïs par M. de Slane et les *Moâllakat* d'Arnold, peut-être aussi les fragments traduits autrefois par M. de Sacy, le reste semble avoir été tenu pour non avenu et de nulle valeur. Est-il vraisemblable pourtant que le travail sur Alkama, publié en 1867 par M. Socin, n'ait pu rendre aucun service à l'œuvre nouvelle? Et, s'il n'y a pas eu parti pris d'exclusion, peut-on s'expliquer comment l'excellente édition que M. H. Derenbourg a donnée ici même du poëte Nabigha, n'a fourni, sinon au texte nouveau, puisqu'il y avait, paraît-il, coïncidence de publication, mais du moins au chapitre des variantes, que le maigre contingent de deux vers? La préface nous déclare, il est vrai, qu'on a voulu seulement établir un texte accrédité et le faire suivre d'un appareil critique qui permette au lecteur attentif de faire un choix parmi les variantes, de les comparer aux éditions antérieures, qu'il est supposé avoir toutes à sa disposition, et d'arriver ainsi, par un travail personnel, à des conclusions définitives. En d'autres termes, le livre de M. Ahlwardt, malgré la somme de recherches et de patience qu'il représente, ne serait encore qu'un travail préparatoire, qu'un document nouveau fourni au difficile problème de la poésie antéislamique.

Fidèle à son programme, il n'a voulu ajouter à son *Divan* ni les commentaires, sans lesquels la lecture en est inintelligible depuis douze siècles, ni une traduction qui aurait présenté, en quelque sorte, la synthèse des travaux accomplis par les scholiastes musulmans. Et pourtant cette traduction

eût été une tâche relativement facile et attrayante après les soins délicats que l'établissement du texte a exigés; les publications précédentes du professeur de Greifswald nous étaient un sûr garant du succès qui aurait couronné ce complément de son entreprise. Mais, comme la plupart de ses compatriotes, il ne se préoccupe pas de cette œuvre d'initiation; il préfère ne s'adresser qu'aux arabisants, et, parmi ces derniers, seulement à ceux qui défrichent le même champ, c'est-à-dire à une demi-douzaine de *Fachgenossen*. Voilà sans doute pourquoi les fragments du Divan d'Abou Nowas donnés par le même savant, en 1861, selon les mêmes principes d'exclusivisme, ont disparu dans un oubli immérité. D'ailleurs, ces vues étroites et un peu pédantesques n'ont que trop de partisans en Allemagne, et c'est à elles qu'il faut attribuer en partie les difficultés que les études orientales rencontrent à prendre la place qui leur est due.

Une question fort délicate qui ressort de l'examen des pièces de ce *Divan* est celle de leur authenticité. L'éditeur promet de publier prochainement dans un supplément le résultat de ses recherches à cet égard. Mais, dès à présent, le scepticisme de ses conclusions nous effraye. Que des poésies vieilles de treize cents ans, transmises oralement par des rhapsodes illettrés et recueillies par les littérateurs arabes, deux siècles seulement après leur éclosion, que ces poésies ne nous soient parvenues qu'avec d'innombrables retouches et des marques d'origine souvent douteuses, c'est ce qu'il est impossible de contester; mais notre déception est grande en apprenant d'un connaisseur aussi expert que l'est M. Ahlwardt, qu'un petit nombre seulement des pièces classiques appartiennent sûrement au poëte dont elles portent le nom.

« Je doute, dit-il, que nous possédions quelque chose de Tharafa ou d'Antara, excepté leur Moâllakat. Si la plupart des poëmes de Zoheïr sont relativement authentiques, un grand nombre de ceux de Nabigha sont altérés, et son cinquième poëme lui-même peut inspirer des doutes. »

La même fin de non-recevoir s'applique à une pièce de Nabigha qu'il est de tradition d'admirer dans les écoles arabes et qui n'est en réalité que la seconde rédaction d'un poëme dont l'auteur est certainement Alkama. Souhaitons que le savant éditeur se hâte de débrouiller ce chaos et que ses recherches facilitent l'œuvre future de la critique moderne, lorsqu'elle sera assez riche de matériaux pour faire l'histoire de la vieille civilisation arabe et des œuvres poétiques qui en sont l'expression naïve et sincère.

BARBIER DE MEYNARD.

JOURNAL ASIATIQUE.

MARS-AVRIL 1871.

KACCÂYANAPPAKARAṆAṀ.

GRAMMAIRE PÂLIE DE KACCÂYANA,

SÛTRAS ET COMMENTAIRE,

PUBLIÉS AVEC UNE TRADUCTION ET DES NOTES

PAR M. ÉMILE SENART.

Les premières données sur la grammaire pâlie de Kaccâyana parvenues en Europe étaient assez décourageantes : Turnour, dans sa préface du Mahâvaṁsa, ne parlait de cet ouvrage et n'en signalait l'importance que pour en constater du même coup la perte[1]. Longtemps on put croire cette disparition définitive. Cependant, en 1854, M. F. Mason[2] rectifia cette erreur et affirma l'existence des sûtras, confirmée depuis par M. P. Grimblot[3], qui en faisait en même temps espérer la publication par ses soins. Peu de temps après, un premier fragment de Kaccâyana nous était donné par M. James d'Alwis, qui, dans son livre bien connu, *An Introduction to Kachchâyana's Grammar*, Colombo, 1863, ajouta à un grand nombre de fragments divers relatifs à la grammaire et aux grammairiens pâlis, recueillis et discutés par lui, une édition

[1] *Mahâv.* p. xxv.

[2] *Journal of the Amer. Or. Society*, IV, 107.

[3] *Indische Stud.* V, 450.

en caractères singhalais du sixième livre du Sandhikappa, accompagnée d'une traduction et de notes. Plus récemment, M. E. Kuhn a publié, sous le titre *Kaccâyanappakaranæ specimen* (Halis Saxonum, 1869), le troisième chapitre du même ouvrage, en le faisant précéder de remarques sur les sources de cette grammaire, où il eut le mérite d'insister notamment sur les relations existant entre la grammaire Kâtantra et les sûtras de Kaccâyana. Cependant il manquait toujours une édition complète, qui seule pourtant, outre la lumière qu'elle ne manquerait pas de répandre au moins sur certains détails de la langue elle-même, pouvait préparer l'examen des questions d'histoire littéraire et de chronologie qui se groupent naturellement autour de l'œuvre capitale de la littérature grammaticale du pâli. C'est cette lacune que j'ai voulu essayer de combler, en profitant des ressources nouvelles dont s'est enrichie dans les dernières années notre Bibliothèque nationale.

Les manuscrits qui ont servi de base à cette publication sont les suivants :

Cd. — Manuscrit n° 80 du fonds Grimblot : 44 feuilles ; 9 lignes par page, quelquefois 10 ; caractères singhalais. Cet exemplaire présente une lacune dans la deuxième section (II, 3, 20 à II, 4, 11), où une détérioration du manuscrit rend illisibles environ deux feuilles recto et verso. Il porte à la fin ces mots : « Sakâbdaṁ thutisatyaṁ ; » mais j'ignore quelle date ces mots figurent.

C. — Manuscrit n° 78 du fonds Grimblot, relié avec le précédent, et contenant seulement les sûtras sans commentaire. 7 feuilles, 9 lignes par page ; caractères singhalais.

Une série de manuscrits en caractères pâlis de Siam. Ces manuscrits ne sont point encore catalogués ; j'en indiquerai les numéros dès que le catalogue qui se prépare sera achevé. La collection dont ils font partie contient tout l'ouvrage avec le commentaire, mais chaque kappa à part en un manuscrit particulier ; chacun du reste existe, parait-il, en plusieurs exemplaires. Le numérotage des feuilles de chacun

ne recommençant point avec l'unité, il sera sans doute possible, au moyen de ces chiffres, de reconstituer une ou plusieurs copies complètes dont la division n'est probablement qu'un effet du hasard. Dans cette suite de manuscrits, j'ai pris une copie de chaque kappa que j'ai entièrement collationnée. Toutefois, ayant pu aisément constater, par l'expérience des autres kappas, qu'il ne saurait être question, entre la copie singhalaise et les exemplaires siamois, de différences capitales ni même importantes, j'ai jugé inutile de collationner des manuscrits siamois pour les deux kappas déjà publiés, et je me suis contenté de comparer avec les éditions mon manuscrit singhalais. En résumé, les manuscrits siamois dont je me suis servi sont les suivants :

S^a contenant le Sandhikappa.

S^b contenant les deux premiers kaṇḍas du Nâmakappa. } C'est un manuscrit unique divisé accidentellement en deux parties.

S^c contenant les kaṇḍas 3-5 du Nâmakappa. }

S^e contenant le Samâsakappa.

S^f contenant le Taddhitakappa.

S^g contenant le Kitakappa.

S^h contenant l'Uṇâdikappa.

Tous sont écrits sur trois lignes par page, et contiennent entre les lignes pâlies une traduction ou des gloses Thai.

J'ai parlé déjà des éditions du sixième et du troisième chapitre données par MM. d'Alwis et E. Kuhn ; j'en ai naturellement tenu grand compte ; j'espère les avoir corrigées en quelques passages ; mais nulle part je ne me suis écarté un peu sérieusement de leur texte sans indiquer scrupuleusement leur leçon, en les désignant par les lettres A et K ; dans les quelques cas où j'ai jugé utile de rappeler une variante du manuscrit de M. Kuhn, abandonnée et changée par lui, j'en ai marqué la provenance par Cd. d. K.

La façon dont il devait être fait usage des ressources manuscrites ci-dessus énoncées était tout indiquée d'avance.

J'eusse été entraîné trop loin par la reproduction intégrale de toutes les différences orthographiques, ou des mille divergences légères sans importance pour la pensée; j'ai dû faire un choix. Prenant Cd pour base du texte, j'ai toujours indiqué avec un soin particulier les variantes de ce manuscrit; je n'ai jamais admis une conjecture dans le texte, sans donner les leçons des diverses sources dont je disposais; et quand je me suis éloigné de la leçon de Cd sans indiquer la leçon du manuscrit siamois correspondant, c'est que cette leçon est précisément celle que j'ai adoptée.

En ce qui touche les questions d'orthographe, on sait assez combien il est encore difficile d'établir pour les textes pâlis des règles absolument fixes; je me suis pourtant, autant que possible, dégagé des inconséquences et des fréquentes variations des manuscrits. Les principes que j'ai suivis se rapprochent, naturellement, beaucoup de ceux qui ont été adoptés dans des publications antérieures, notamment par M. Fausböll. J'en noterai seulement quelques-uns ici.

M. Fausböll[1] a signalé l'inconséquence avec laquelle les manuscrits singhalais écrivent la brève ou la longue, en dehors de toute espèce de règle; c'est le plus souvent une longue régulière, une longue prescrite par la grammaire et l'analogie, qui se trouve sacrifiée; dans tous les cas de ce genre, je l'ai rétablie; j'ai, par exemple, toujours écrit la longue aux cas obliques du pluriel des thèmes en *i*, *u*, comme aggisu, bhikkhûnaṁ, etc. Dans les cas particuliers j'ai adopté une orthographe conséquente, fondée sur l'autorité comparative des manuscrits ou sur l'étymologie; c'est ainsi que, malgré les manuscrits siamois, j'ai toujours écrit *niggahîta*, *dîgha*. Sur d'autres points, j'ai préféré me rapprocher de ces manuscrits, qui paraissent plus complétement libres de toute influence savante du sanscrit : partout j'ai écrit *by* et non *vy*, contrairement à l'orthographe habituelle des copies singhalaises; partout j'ai rétabli *âkhyâta*, au lieu de la forme *âkkhyâta*, gé-

[1] *Dhammap.* p. VII.

nérale dans les exemplaires de Ceylan (de même dans le manuscrit de la Rûpasiddhi, l'édition du Bâlâvatâra). J'ai observé, même à l'encontre des manuscrits, la règle qui ne souffre point de voyelle longue devant un groupe de consonnes (excepté pourtant certains cas où l'une des deux consonnes est une liquide ou une semi-voyelle); je n'ai fait d'exception que pour certaines fictions grammaticales, telles que le génitif *pâssa* (I, 5, 2).

On sait quelle est la fluctuation et l'incertitude dans l'emploi de l'*ṇ* cérébral; ne pouvant découvrir la règle de ces inconséquences, je me suis contenté en général de n'employer l'*ṇ* cérébralisé sous l'influence de l'*r* qu'autant que, faisant partie du corps même du mot, il avait pu prendre en sanscrit une position plus fixe et plus solide. Quant à un emploi plus étendu de l'*ṇ* cérébral qui se montre en quelques endroits, par exemple dans des mots comme *byañjaṇa* (c'est l'orthographe habituelle du manuscrit de la Rûpasiddhi), les traces en sont trop rares et trop indécises pour qu'il soit possible de l'admettre sans autres preuves. J'ai suivi la règle qu'on trouvera I, 2, 6 n. et qui prescrit l'allongement de la voyelle brève qui suit un *e* ou un *o* changés en *y* ou *v*, et dont la singularité relève en quelque façon l'autorité. Dans d'autres cas je n'ai pu que m'associer aux variations des manuscrits, comme pour l'orthographe du participe passif en *îya* que j'ai écrit tour à tour *îya*, *iyya*, *îyya*, formes d'ailleurs équivalentes, et qui se retrouvent dans *îya*, *iyya*, *iya* et même *îyya* de la formation du passif. Pour l'anusvâra (*niggahîta*) j'ai été plus radical : aussi bien devant les voyelles initiales que devant les consonnes, et sans user de la faculté laissée par I, 4, 2, 5, j'ai conservé l'anusvâra, la nasale vague et indéterminée, au lieu de le changer en *m* ou d'y substituer la nasale de même ordre que la consonne suivante. Ce procédé m'a paru préférable, comme plus conforme au vrai caractère de l'anusvâra pâli. Si, en effet, l'on songe qu'il représente non-seulement l'*m* final, mais aussi l'*n*, dans les participes comme *gacchaṁ* (à côté de *gacchanto*), par exemple; que, dans certains cas, il s'ajoute à la fin de dési-

nences verbales comme *iṁsuṁ*, à côté de *iṁsu*, où il ne correspond à aucune nasale sanscrite, sans compter d'autres fonctions analogues dans le détail desquelles ce n'est pas le lieu d'entrer, on est porté à penser qu'en pâli l'anusvâra doit être loin de cette élasticité d'articulation qui lui permet en sanscrit de subir des modifications si variées, et qu'il est par conséquent préférable de lui laisser dans l'orthographe même une stabilité plus grande, sinon absolue. Les cas où j'ai fait usage de la faculté accordée par les sûtras précités, sont les suivants : 1° Le cas où anusvâra final se trouve devant un enclitique, comme *ca*, intimement relié par sa nature même au mot sur lequel il s'appuie; 2° le cas où l'anusvâra termine un préfixe, tel que *saṁ*, fondu avec le thème qui le suit; j'ai même étendu ce cas au delà des habitudes des manuscrits qui négligent le changement devant les gutturales, sans doute par des raisons graphiques; 3° le cas enfin où *ṁ* finit un mot qui se trouve presque en état de composition avec le suivant, comme : *iccevam âdi, kim attham?*

La traduction que j'ai ajoutée au texte ne s'étend qu'aux sûtras qui forment le corps de l'ouvrage, la partie essentielle attribuée à Kaccâyana. Tout ce qui y dépasse ou explique la signification littérale et précise des termes mêmes du sûtra, a été enfermé entre crochets. Dans les circonstances où j'ai cru devoir m'éloigner de l'interprétation du commentaire, j'en ai donné les raisons dans des notes que j'ai faites aussi peu nombreuses et aussi courtes qu'il m'a paru possible; il n'en est presque pas qui ait d'autre but que l'éclaircissement du texte; dans quelques-unes seulement j'ai relevé certaines particularités caractéristiques pour la nature et la composition de l'ouvrage.

Les faits de cet ordre, ainsi que des extraits d'autres grammaires, se trouveront groupés et discutés dans un examen d'ensemble, qui sera comme l'introduction de cette édition, et qui seul, en replaçant la grammaire de Kaccâyana dans son milieu naturel, entre les sources sanscrites et les développements postérieurs de la littérature grammaticale du

pâli, pourra en faire ressortir l'intérêt historique et le vrai caractère [1].

[1] Ce travail, achevé il y a près d'un an, avait été, dès le mois d'août 1870, remis à la Commission du Journal Asiatique, et accueilli par elle; l'impression n'en fut retardée que par les événements qui se précipitèrent à cette époque. On n'a point jugé que l'édition donnée par M. F. Mason (Toongoo, 1870) fût de nature à rendre la présente publication tout à fait inutile.

NAMO TASSA BHAGAVATO ARAHATO

SAMMÂSAMBUDDHASSA.

Seṭṭhaṁ tilokamahitaṁ abhivandiyaggaṁ
Buddhañca dhammaṁ amalaṁ gaṇaṁ uttamañca
Satthussa tassa vacanatthavaraṁ suboddhuṁ
Vakkhâmi suttahitaṁ ettha susandhikappaṁ.
Seyyaṁ jineritanayena budhâ [1] labhanti.
Tañcâpi tassa vacanatthasubodhanena [2]
Atthañca akkharapadesu amohabhâvâ:
Seyatthiko padaṁ ato vividhaṁ suṇeyya.

अत्थो अक्खरसञ्ञातो ॥१॥

Sabbavacanânaṁ attho akkhareheva saññâyate. Akkhara vipattiyaṁ hi atthassa dunnayatâ hoti; tasmâ akkharakosallaṁ bahûpakâraṁ suttantesu.

La pensée s'exprime au moyen des sons [ou lettres].

अक्खरापाद्यो एकचत्तालीस ॥२॥

Te ca kho akkharâpi akârâdayo ekacattâlisaṁ suttantesu sopakârâ honti.

Taṁ yathâ : a, â, i, î, u, û, e, o, ka, kha, ga, gha, ṅa, ca, cha, ja, jha, ña, ṭa, ṭha, ḍa, ḍha, ṇa, ta, tha, da, dha, na, pa, pha, ba, bha, ma, ya, ra, la, va, sa, ha, ḷa, aṁ ti akkharâ honti.

[1] C et Cd lisent : budhâ; S* lit seul : buddhâ, la forme ordinaire, que le mètre n'admet pas.

[2] Cd vacanassa subo°.

Akkhara iccanena[1] kvattho? Attho akkharasaññâto. (I, 1, 1.)

Or les lettres *a*, etc. sont au nombre de quarante et une.

तत्थोदन्ता सरा अट्ठ ॥३॥

Tattha akkharesu akârâdisu odantâ aṭṭha sarâ nâma honti.
Tam̃ yathâ : a, â, i, î, u, û, e, o, iti sarâ nâma.
Sara iccanena kvattho? Sarâ sare lopam̃. (I, 2, 1.)

Les huit [premières lettres], jusqu'à *o*, sont appelées voyelles.

लहुमत्ता तयो रस्सा ॥४॥

Tattha aṭṭhasu saresu lahumattâ tayo rassâ nâma honti.
Tam̃ yathâ : a, i, u iti rassâ nâma.
Rassa iccanena kvattho? Rassam̃. (I, 3, 4.)

Les trois [voyelles] de mesure légère s'appellent les brèves.

अञ्ञे दीघा ॥५॥

Tattha aṭṭhasu saresu ṛassehi aññe pañca sarâ dighâ nâma honti.
Digha iccanena kvattho? Digham̃. (I, 2, 4.)

Les autres s'appellent les longues.

सेसा ब्यञ्जना ॥६॥

Ṭhapetvâ aṭṭha sare sesâ akkharâ kakârâdayo niggahitantâ byañjanâ nâma honti.

[1] Cd remplace, dans ce sûtra et les suivants jusqu'à 9, la répétition du terme en question suivi de « iccanena » par un simple *tena*. S* offre les leçons adoptées.

Tam̃ yathâ : ka, kha, ga, gha, ṅa, ca, cha, ja, jha, ña, ṭa, ṭha, ḍa, ḍha, ṇa, pa, pha, ba, bha, ma, ya, ra, la, va, sa, ha, ḷa, am̃ iti byañjanâ nâma honti.

Byañjana iccanena kvattho? Sarâ pakati byañjane. (I, 3, 1.)

Les autres [lettres] s'appellent consonnes.

वग्गा पञ्चपञ्चसो मन्ता ॥ ७ ॥

Tesam̃ kho byañjanânam̃ kakârâdayo makârantâ pañcapañcaso akkharavanto vaggâ nâma honti.

Tam̃ yathâ : ka, kha, ga, gha, ṅa; — ca, cha, ja, jha, ña; — ṭa, ṭha, ḍa, ḍha, ṇa; — ta, tha, da, dha, na; — pa, pha, ba, bha, ma — iti vaggâ nâma honti.

Vagga iccanena kvattho? Vaggantam̃ vâ vagge. (I, 4, 2.)

Divisées cinq par cinq, les consonnes jusqu'à *m* [donnent cinq séries qu'on appelle] les classes [de consonnes].

अं इति निग्गहीतं ॥ ८ ॥

Am̃ iti niggahitam̃ nâma.

Niggahîta iccanena kvattho? Am̃ byañjane niggahitam̃. (I, 4, 1.)

[La lettre] *m̃* s'appelle niggahita.

परसमञ्ञा पयोगे ॥ ९ ॥

Yâ ca pana sakkatagandhesu[1] samaññâ ghosâtivâ aghosâti vâ tâ payoge sati etthâpi payuñjante[2].

Tattha ghosavanto nâma : ga, gha, ṅa, ja, jha, ña, ḍa,

[1] S° sakaṭaganṭhesu.

[2] Cd °pi yuñjate. S° °pi payujjante.

ḍha, ṇa, da, dha, na, ba, bha, ma, ya, ra, la, va, ha iti ghosâ nâma. Aghosâ nâma[1] : ka, kha, ca, cha, ṭa, ṭha, ta, tha, pa, pha, sa iti aghosâ nâma.

Ghosâghosa iccanena kvattho? Vagge ghosâghosânaṁ tatiyapaṭhamâ. (I, 3, 7.)

Des termes techniques [usités par] d'autres [grammairiens] sont à l'occasion [employés dans cette grammaire].

M. Weber (*Ind. Streifen*, II, 325) explique *samaññâ* par : termes techniques (*termini*), ajoutant entre parenthèses cette rapide explication de la forme : « samaññâ (samâjñâs = saṁjñâs) » ; mais l'hypothèse de ce mot samâjñâ = saññâ n'est, que je sache, soutenue par aucun fait, et, en tous cas, samaññâ, au lieu du très-usité saññâ, serait un ἅπαξ λεγόμενον chez les grammairiens pâlis. Cette difficulté pourrait porter à considérer samañña comme = Skr. sâmânya avec une abréviation de l'*a* initial pour laquelle il existe en pâli quelques analogies (par exemple : ṭhapetvâ, etc. de la rac. sthâ); alors on traduirait, en sous-entendant saññâ comme ressortant naturellement de l'énumération des sûtras précédents : « [des termes] habituels chez d'autres [grammairiens], etc. » Toutefois, devant l'autorité du scholiaste, qui évidemment comprend comme M. Weber, et devant l'irrégularité de cette construction qui fait rapporter un adjectif à un substantif non exprimé même antérieurement, je n'ose donner cette explication que comme une simple hypothèse.

पुब्बं अधोठितं[2] अस्सरं सरेन वियोजये ॥१०॥

Tattha sandhiṁ kattukâmo pubbabyañjanaṁ adhoṭhitaṁ[3]

[1] On attendrait plutôt : aghosavanto nâma, qui ferait symétrie avec ghosavanto nâma, et éviterait cette répétition inutile de : aghosâ nâma.

[2], [3] S[a] adhoṭṭhitaṁ.

assaraṁ katvà saraṅca upari katvà sarena viyojaye. Tatràyaṁ àdi[1].

On sépare de la voyelle [initiale du mot suivant] la consonne finale, non accompagnée de voyelle, qui la précède.

L'explication donnée de cette règle par M. d'Alwis (*Intr. to Kachch.* p. XVII. Cf. *Correct.* p. 118) m'est aussi inintelligible qu'à M. Weber (*Ind. Str.* II, 326). Quant à l'interprétation indiquée par M. Mason (*Gr. introd.* p. IV), et qui ne parait point étrangère à la Vutti, il ne me semble pas possible de la tirer sans violence de notre texte, et elle ne conduit d'ailleurs à aucun enseignement utile. On peut, je crois, s'éclairer sur le sens véritable par la comparaison de la grammaire Kâtantra, qui a deux sûtras correspondant à celui-ci et au suivant, bien qu'en ordre inverse. Ils sont ainsi conçus : « Vyañjanam asvaraṁ paraṁ varṇṇaṁ nayet », et : « Anatikramayan viçleshayet ». Ce dernier est commenté par Durgasiṁha ainsi qu'il suit : *Varṇṇân saṁghaṭitân saṁmilitân anatikramayan viçleshayed vighaṭayed ityarthaḥ. Vaiyâkaranaiḥ uccakaiçca asammohârtho 'yaṁ yogaḥ.* (Mscr. LVI Beng. du catal. Ham. fol. 3ᵃ). Notre règle, formulée en des termes un peu différents, a le même but, qui est de mettre en garde contre une prononciation indistincte et confuse à laquelle pourrait conduire une application trop absolue de la règle suivante; et, pour parler le langage des Prâtiçâkhyas, elle réserve en quelque sorte la nécessité de l'*Abhinidhâna*, vis-à-vis des droits du sandhi (Cf. Whitney, *Athv. Prât.* p. 39 sv). — Le sens de *final* pour *adhoṭhita* est confirmé par la Rûpasiddhi, qui l'explique par *antika*, et c'est d'ailleurs le seul dont s'accommode le sûtra suivant.

[1] Sᵃ tatràyam iti.

नये परं युत्ते ॥ ११ ॥

Assaraṁ kho byañjanaṁ adhoṭhitaṁ [1] parakkharaṁ naye yutte. Tatrâbhiratim̃ iccheyya.

Yutte ti kasmâ? Akkocchi maṁ avadhi maṁ ajini maṁ ahâsi me. Ettha pana yuttaṁ na hoti.

On relie, quand cela est possible, une [consonne finale] à la lettre [initiale] suivante.

Ex. Tatra abhiratim̃, tatr âbhiratim̃, tatrâbhiratim̃.

La Rûpasiddhi est plus nette que notre scholiaste relativement à la portée de la restriction *yutte*. « Yutte ṭhâne..... ettha yuttaggahanaṁ niggahitanisedhanatthaṁ. — Yutte, c'est-à-dire quand il y a lieu..... On a ajouté ce mot pour exclure le niggahîta. » C'est-à-dire, je pense, que les voyelles nasales ne s'unissant pas à la voyelle suivante, il n'y a pas lieu de leur appliquer la présente règle : on dit : akkocchi maṁ avadhi maṁ, et non : akkocchi mâvadhi maṁ.

ITI SANDHIKAPPE PAṬHAMO KAṆḌO.

सरा सरे लोपं ॥ १ ॥

Sarâ kho sabbepi sare pare lopaṁ papponti. Yassindriyâni samathaṁ gatâni; nohetaṁ bhante; sametâyasmâ saṅghena.

Les voyelles s'élident devant une voyelle. Exemple : Yassa indriyâni samathaṁ gatâni devient : yassindri° s. g. : celui dont les sens sont réduits au calme.

[1] Sª adhoṭṭhitaṁ.

वा परो असरूपा ॥ २ ॥

Saramhâ asarûpâ paro[1] saro lopaṁ pappoti vâ. Cattâro me bhikkave dhammâ kinnumâ vasamaṇiyo[2].

Vâti kasmâ? Pancindriyâni; tayassu[3] dhammâ jahitâ bhavanti.

Après une voyelle qui ne lui est pas homogène, une voyelle suivante peut aussi s'élider. Ex. Kinnu imâ devient : kinnumâ . . . illine?

Ce sûtra offre le premier de ces cas où il est impossible d'attribuer à *vâ* le sens exact qu'il a dans Pâṇini où il marque que, dans un même cas donné, la règle qu'il accompagne peut à volonté être ou n'être pas appliquée. Ainsi je ne me rappelle pas d'exemple de l'élision pure et simple d'un *u* final devant un *i* initial, et je ne crois pas que « kinnimâ », par exemple, à côté de « kinnumâ », soit permis, ainsi qu'on pourrait le vouloir conclure. « Vâ » équivaut ici, comme dans beaucoup d'autres règles, à : quelquefois, dans certains cas. Sur l'emploi analogue de *vâ* dans Vopadeva, cf. la préface de M. Böhtlingk, p. IV.

क्वचासवर्णं लुत्ते ॥ ३ ॥

Saro kho paro pubbasare lutte kvaci asavaṇṇaṁ pappoti. Saṅkhyaṁ nopeti vedagû; bandhusseva samâgamo.

Kvaciti kasmâ? Yassindriyâni; tathûpamaṁ dhammaṁ adesayi.

Quelquefois, quand une voyelle est élidée [devant une autre, cette voyelle suivante se change en] une

[1] Cd asarûpaparo. S* °rûpâ saro paro.

[2] Cd vasamaṇiyo. S* vasamaniyo.

[3] S* pañcindriyâni samathaṁ gatâni tu yassa dha°.

voyelle non homogène [à sa forme primitive]. Ex. Bandhussa iva = bandhusseva samâgamo : comme la rencontre d'un parent.

दीघं ॥ ४ ॥

Saro kho paro pubbasare lutte kvaci dighaṁ pappoti. Saddhîdha vittaṁ purisassa seṭṭhaṁ; anâgârehi cûbhayaṁ.

Kvacîti kasmâ? Pañcahupâli aṅgehi samannâgato; natthaññaṁ kinci nettha.

[Quelquefois, la voyelle qui suit une voyelle élidée devient] longue. Ex. Saddhâ idha = saddh' îdha vittaṁ purisassa seṭṭhaṁ : la foi est ici-bas le plus grand bien de l'homme.

पुब्बो च ॥ ५ ॥

Pubbo ca saro paralope kate kvaci dighaṁ pappoti. Kiṁ sûdha vittaṁ purisassa seṭṭhaṁ? sâdhûti paṭisuṇitva.

Kvacîti kasmâ? Itissa muhuttampi.

[Quelquefois] aussi [la seconde voyelle étant élidée], la voyelle qui [la] précédait [devient longue]. Ex. Kiṁ su idha = kiṁ sûdha vittaṁ purisassa seṭṭhaṁ? Quel est vraiment ici-bas le plus grand bien de l'homme?

यं एदन्तस्सादेसो ॥ ६ ॥

Ekârassa antabhûtassa sare pare kvaci yakârâdeso hoti. Adhigato kho myâyaṁ dhammo; tyâhaṁ evaṁ vadeyyaṁ; tyassa pahînâ honti.

Kvaciti kasmâ? Te nâgatâ iti nettha.

[Devant une voyelle] *e* final se change [quelquefois] en *y*. Ex. Adhigato kho me ayaṁ = myâyaṁ dhammo : je comprends cette loi.

Au témoignage de la Rûpasiddhi et aussi du Bâlâvatâra (p. 3 de l'édition de Colombo, 1869), confirmé du reste par l'orthographe unanime ici de nos manuscrits, cette règle doit être complétée par le rapprochement du sûtra I, 3, 3; la règle extrêmement vague qu'il contient s'appliquerait tout particulièrement à la voyelle qui suit un *e* final transformé en *y*. Seulement, tandis que le Bâlâvatâra ne fait application de la règle : «Dîghaṁ» qu'à la voyelle qui suit *e* transformé en *y* (de même Mason, *Pali gr.* p. 27), la Rûpasiddhi, dans son explication du sûtra I, 3, 3 (fol. 7[a] du ms. f[ds] Grimblot, n° 87), l'étend à la voyelle qui suit *o* transformé en *v*, par des exemples comme : svâhaṁ = so ahaṁ.

वं ओदुदन्तानं ॥ ७ ॥

Okârukârânaṁ antabhûtânaṁ sare pare kvaci vakârâdeso hoti. Atha khvassa; svassa; hoti bavhâbâdho[1]; vatthvettha vihitaṁ; niccaṁ cakkhvâpâthaṁ âgacchanti.

Kvaciti kasmâ? Cattâro me bhikkhave dhammâ kinnumâ vasamaṇiyo[2].

[Devant une voyelle] *o*, *u* final se change [quelquefois] en *v*. Ex. Kho assa : khvassa; so assa : svassa.

Cf. la remarque ajoutée au sûtra précédent.

[1] S[a] lit : bahvâbâdho.

[2] Cd kinnumâ vasamaṇayo.

सब्बो चं ति ॥ ८ ॥

Sabbo ti icceso[1] saddo[2] sare pare kvaci cakâraṁ pappoti. Iccetaṁ kusalaṁ; iccassa vacaniyyaṁ; paccuttaritvâ; paccâharati.

Kvaciti kasmâ? Itissa muhuttampi.

[Devant une voyelle,] la syllabe *ti* tout entière se transforme en *c*. Ex. Iti etaṁ donne : iccetaṁ.

N'était l'unanimité de toutes les autorités, on serait tenté de lire le sûtra : sabbo ccaṁ ti; car lorsqu'une forme à modifier est accompagnée du déterminatif *sabba*, la forme modifiée est d'ordinaire donnée toute faite, par le sûtra. Mais le Bâlâvatâra (p. 4 de l'édition publiée à Colombo) et la Rûpasiddhi (fol. 8ᵃ) lisent également *caṁ* et en appellent pour le redoublement de *c* au sûtra I, 3, 6.

द्धो धस्स च ॥ ९ ॥

Dha iccetassa sare pare kvaci dakârâdeso hoti. Ekaṁ idâhaṁ bhikkhave samayaṁ.

Kvaciti kasmâ? Idheva maraṇaṁ[3] bhavissati.

Casaddaggahaṇena dhakârassa hakârâdeso hoti : sâhu dassanaṁ ariyânaṁ. — Suttavibhâgena bahudhâpi siyâ. To dassa yathâ : sugato; — ṭo tassa yathâ : dukkaṭaṁ; — dho tassa yathâ : gandhabbo; — tro tassa yathâ : atrajo; — ko gassa yathâ : kulupako; — lo rassa yathâ : mahâsâlo; — jo yassa yathâ : gavajo; — bo vassa yathâ : kubbato; — ko yassa yathâ : sako; — yo jassa yathâ : niyaṁ puttaṁ; — ko tassa

[1] Cd et Sᵃ °soti sa°.

[2] Cd et Sᵃ ajoutent après saddo : *byañjano*, qui rompt la construction et n'est sans doute qu'une glose fort inutile, introduite dans le texte.

[3] Cd maranaṁ. Sᵃ °ṇaṁ.

yathá : niko; — co tassa yathá : bhacco; — pho passa yathá : nipphatti — iccevam ádayo.

[Quelquefois] aussi *dh* se change en *d* [devant une voyelle]. Ex. Ekaṁ idâhaṁ (pour : idha ahaṁ) samayaṁ : une fois, sur la terre, je . . .

Le scholiaste nous offre ici le premier exemple de cet abus, que nous rencontrerons fréquemment par la suite, d'un mot ou d'une particule du sûtra qu'il étend et dénature au point de faire dire à l'auteur une foule de choses, souvent fautives, qui n'étaient nullement dans sa pensée. Du reste, il faut reconnaître que le *ca* du sûtra, sans justifier les fantaisies du commentateur, arrive ici d'une façon assez étrange et que les liens qui le rattachent aux précédentes règles n'expliquent que d'une façon insuffisante. — Relativement à l'exemple : idâhaṁ, etc. cf. les obss. jointes au s. II, 5, 13.

इवण्णो यं न वा ॥ १० ॥

Pubbo ivaṇṇo sare pare yakâraṁ pappoti na vá. Paṭisanthâravutyassa; sabbá vityanubhûyate[1].

Naváti kasmá? Pañcahangehi samannâgato[2]; muttacâgi anuddhato.

I, *î* peut à volonté se changer ou ne pas se changer en *y* [devant une voyelle]. Ex. Vutty assa (pour : vutti assa) : sa vie; mais : pañcahaṅgehi (pour : pañcahi a°) : avec les cinq membres.

L'expression « ivaṇṇa » comprend l'*î* long aussi bien que le bref, ainsi que le prouve le dernier exemple du scholiaste, et

[1] S° patisaṇṭhâra° vityânu°. Cd °tyânu°.
[2] Cd samannâ°. S° sumannâ°.

surtout l'indication formelle du Bâlâvatâra qui dit (p. 4) : Vaṇṇaggahaṇaṁ sabbattha rassadîghasaṅgahaṇatthaṁ : l'expression « vaṇṇa » marque toujours qu'il faut entendre à la fois la brève et la longue. — On trouvera II, 2, 7, un exemple de « avaṇṇâ », au pluriel, pour désigner à la fois *a*, *â* et *aṁ*.

एवादिस्स रि पुब्बो च रस्सो ॥ ११ ॥

Saramhâ parassa evassa ekârassa âdissa rikâro hoti pubbo ca saro rasso hoti na vâ. Yathariva vasudhâ talañca sabbaṁ; tathariva guṇavâ supûjâniyo.

Navâti kasmâ? Yathâ eva, tathâ eva.

[Quand il vient après une voyelle,] *eva* change [ou ne change pas, à volonté,] sa voyelle initiale en *ri*, et [dans le cas où cette substitution a lieu] la voyelle qui précède devient brève. Ex. yathariva ou yathâ eva : tout comme.....

Cette règle aurait évidemment besoin d'être spécialisée davantage, et devrait être sans doute restreinte au cas où *eva* suit l'une des conjonctions yathâ et tathâ.

ITI SANDHIKAPPE DUTIYO KAṆḌO.

सरा पकति[1] ब्यञ्जने ॥ १ ॥

Sarâ kho byañjane pare pakatirûpâ honti. Manopubbaṅgamâ dhammâ; pamâdo maccuno padaṁ; tiṇṇo pâragato ahu.

Les voyelles ne subissent aucun changement de-

[1] Cd sarâppakati°.

vant une consonne. Ex. Pamâdo maccuno padaṁ : la légèreté est la voie de la mort.

सरे क्वचि ॥ २ ॥

Sarâ kho sare pare kvaci pakatirûpâ[1] honti. Ko imaṁ paṭhaviṁ vijessati.

Kvacîti kasmâ ? Appassutâyaṁ puriso.

[Ni,] quelquefois, devant une voyelle. Ex. Ko imaṁ paṭhaviṁ vijessati ? Qui triomphera de cette terre ?

दीघं ॥ ३ ॥

Saro kho byañjane pare kvaci dighaṁ pappoti. Sammâ dhammaṁ vipassato ; evaṁ gâme munî care ; khantî paramaṁ tapo titikkhâ.

Kvacîti kasmâ ? Idha modati, pecca modati ; patilîyati patihaññati.

[Quelquefois] une voyelle devient longue [devant une consonne]. Ex. Sammâ (et non : sammă) dhammaṁ vipassato : de celui qui connaît à fond la loi.

Bien qu'il ne puisse être douteux qu'il faille avec le scholiaste suppléer « byañjane », il faut remarquer l'irrégularité de ce procédé, l'intercalation du sûtra 2 amenant régulièrement la nivṛitti de *byañjane* du s. 1.

रस्सं ॥ ४ ॥

Sarâ kho byañjane pare kvaci rassaṁ papponti. Bhovâdinâma so hoti ; yathâbhâviguṇena so.

[1] Cd "rûpâni honti".

Kvaciti kasmâ? Sammâsamâdhi; sâ vitti chandaso mukhaṁ; upanîyati jîvitaṁ appamâyuṁ.

[Quelquefois] une voyelle devient brève [devant une consonne]. Exemple : Bhovâdi (pour °vâdi) nâma so hoti : on l'appelle Bhovâdin (Dhammap. v. 396).

लोपञ्च तत्राकारो ॥ ५ ॥

Sarâ kho byañjane pare kvaci lopaṁ papponti tatra ca lope kate akârâgamo hoti. Sa sîlavâ, sa paññavâ; esa dhammo sanantano; sa ve kâsâvaṁ arahati; sa mânakâmopi bhaveyya; sa ve muni jâtibhayaṁ adassi.

Kvaciti kasmâ? So muni; tena so muni; eso dhammo padissati; na so kâsâvaṁ arahati.

[Quelquefois] aussi une voyelle s'élide [devant une consonne] et à sa place [on substitue] *a*. Ex. Sa paññavâ (pour : so pa°) : cet homme est sage.

परद्वेभावो ठाने ॥ ६ ॥

Saramhâ parassa byañjanassa dvebhâvo hoti ṭhâne. Idha ppamodo purisassa; jantuno pabbajjaṁ kittayissâmi; catuddasi[1]; abhikkantataro panîtataro ca.

Ṭhâneti kasmâ? Idha modati, pecca modati.

[Une consonne] qui suit [une voyelle] se redouble

[1] Après « catuddasi » Cd ajoute « pañcadasi » que S[a] écrit « pañcaddasi »; mais ou l'exemple ne prouve rien pour la règle dont il s'agit, ou il faudrait adopter l'orthographe par deux *d* de S[a] que ni le sanskrit ni l'usage pâli ne confirment. Je regarde *pañcadasi* comme une addition machinale de quelque copiste, après *catuddasi*.

quand il y a lieu. Ex. Idha ppamodo purisassa : ici l'homme se réjouit (pour : idha pa°).

Pour une application particulière de cette règle, cf. I, 2, 8.

वग्गे घोसाघोसानं ततियपठमा ॥ ९ ॥

Vagge kho byañjanânam̃ ghosâghosabhûtânam̃ saramhâ paresam̃[1] yathâsan̄khyam̃ tatiyapaṭhamakkharâ dvebhâvam̃ gacchanti ṭhâne. Esova ca jjhânaphalo; yatra ṭṭhitam̃ na ppasaheyya; maccusele yathâ pabbatamuddhani ṭṭhito; cattâri ṭṭhânâni naro pamatto.

Ṭhâne ti kasmâ? Idha cetaso daḷham̃ gaṇhâti thâmasâ.

C'est par la non aspirée sonore et sourde de leur classe que se redoublent les sonores et les sourdes [aspirées aussi bien que non aspirées]. Ex. Eso va ca jjhânaphalo (pour ca jhâna°) : celui-là seul recueille les fruits de la contemplation; yatra ṭṭhitam̃ (pour yatra ṭhi°) : ubi stantem...

ITI SANDHIKAPPE TATIYO KAṆḌO.

अं व्यञ्जने निग्गहीतं ॥ १ ॥

Niggahitam̃ kho byañjane pare am̃ iti hoti. Evam̃ vutte; tam̃ sâdhûti paṭisuṇitvâ.

[1] Cd et S[a] lisent : vagge kho pubbesam bya° saramhâ yathâ°. Malgré l'accord des deux manuscrits, je n'ai pu conserver cette leçon où pubbesam̃ me paraît inintelligible; en revanche on attend, pour plus de netteté, un «paresam̃» après saramhâ, comme nous avions «parassa» dans le commentaire du sûtra précédent. Je l'ai rétabli, estimant que c'était le mot qui, par une confusion dont assurément je ne prétends pas rendre compte, avait donné naissance au *pubbesam̃* éliminé.

Devant une consonne, le niggahita garde la forme *ṁ*. Ex. Evaṁ vutte : après ces paroles.

वग्गन्तं वा वग्गे ॥ २ ॥

Vaggabhûte byañjane pare niggahîtaṁ kho vaggantaṁ vá pappoti. Tan nibbutaṁ, dhammañ care sucaritaṁ; cirappavâsim purisaṁ [1]; santan tassa manaṁ hoti: taṅ kâruṇikaṁ [2]; evaṅ kho bhikkhave sikkhitabbaṁ.

Vâgahaṇena [3] niggahîtassa kholakârâdeso hoti. Pulliṅgaṁ [4].

Vâti kasmâ? Na taṁ kammaṁ kataṁ sâdhu.

Devant [une consonne appartenant à] l'une des [cinq] classes, le niggahîta peut à volonté se changer en la nasale de cette classe. Ex. Dhammañ care (ou : dhammaṁ care) sucaritaṁ : qu'il suive la loi du devoir.

एहे ञं ॥ ३ ॥

Ekâre hakâre ca [5] pare niggahîtaṁ kho ñakâraṁ pappoti vâ. Paccattaññeva parinibbâyissâmi; taññevettha paṭipucchissâmi; evañhi vo bhikkhave sikkhitabbaṁ; tañhi tassa musâ hoti.

Vâti kasmâ? Evaṁ etaṁ abhiññâya; evaṁ hoti subhâsitaṁ.

Devant *e*, *h* le niggahîta [dans certains cas] se change [à volonté] en *ññ*. Ex. Taññevettha (pour :

[1] Cd sa cirampavâsiṁ. S[a] de même, en omettant sa.

[2] Cd karûni° S[a] ka°.

[3] Cd vâggahaṇena.

[4] Cd et S[a] ont «puggalaṁ» au lieu de «pullingaṁ» qui ne se rapporte pas à la règle que le scholiaste veut établir. J'ai suivi la Rûpasiddhi et le Bâlâvatâra qui, l'un et l'autre, ont l'exemple «pullingaṁ».

[5] Cd ekârahakâre ca pa°. S[a] ekâre hakâre pa°.

taṁ e°) paṭipucchissâmi : j'interrogerai cet homme que voilà; evañhi vo sikkhitabbaṁ : c'est ainsi qu'il vous faut apprendre.

Ce sûtra n'est point d'une parfaite exactitude. A le prendre strictement il faudrait écrire : evaññhoti, comme taññeva; néanmoins l'accord complet et dans la règle et dans les exemples, non-seulement de Cd et de S[a], mais aussi de l'édition du Bâlâvatâra et du manuscrit de la Rûpasiddhi, ne permet pas de croire que l'auteur ait entendu faire écrire evaññhoti. Il s'est simplement laissé aller à une inexactitude dont nos sûtras offrent bien d'autres exemples. — Vâ signifie seulement, ici encore : à volonté dans certains cas (cf. la n. du s. 5). En effet la forme ññ du niggahîta ne s'explique que devant eva dont la forme parallèle pâlie « yeva » est bien connue et a, par son *y* initial, déterminé ce changement. — Quant au changement en ñ devant h, il paraît reposer sur un penchant réel de la prononciation comme sembleraient le prouver les formes comme pañha = skr. praçna; mais il est, dans la pratique des textes, d'un rare emploi, et il est difficile de juger à quel point l'auteur a prétendu en étendre la faculté.

सये च ॥ ३४ ॥

Niggahîtaṁ kho yakâre pare saha yakârena ññakâraṁ[1] pappoti vâ. Saññogo; saññuttaṁ.

Vâti kasmâ? Saṁyogo; saṁyuttaṁ.

Suivi de *y* [le niggahîta se change] aussi [à volonté en *ñña*] avec [la semi-voyelle]. Ex. Saññogo (saṁyogo) : réunion.

[1] Cd saha yakâre parena ñakâraṁ. S[a] comme nous.

मद्दा सरे ॥ ५ ॥

Niggahitassa[1] kho sare pare makâradakârâdesâ honti vâ. Tam aham̃ brûmi brâhmaṇam̃; etad avoca satthâ.

Vâti kasmâ? Akkocchi mam̃, avadhi mam̃, ajini mam̃, ahâsi me.

Devant une voyelle [le niggahîta se change à volonté en *m* [et quelquefois en] *d*. Ex. tam aham̃ brûmi brâhmaṇam̃ : j'appelle celui-là un brâhmane (pour : tam̃ a°); etad avoca satthâ : le maître a dit cela (pour : etam̃ a°).

Nous avons ici un exemple des deux sens que la particule vâ prend tour à tour dans cette grammaire, réunis cette fois et confondus dans un *vâ* unique; car on ne peut douter que le scholiaste ait raison d'étendre jusqu'à cette règle la valeur du *vâ* du sûtra 2. Or, s'il est vrai de dire que le niggahîta peut *toujours* être *à volonté* changé en *m* devant une voyelle, l'auteur n'a évidemment pas voulu accorder la même extension à la transformation en *d*, naturellement restreinte à quelques cas où un *d* primitif a pu persister comme dans *etad*. Toutefois le changement même de niggahîta en *m* ne doit peut-être pas être autorisé sans restriction, et il me paraît fort douteux que le niggahita final de formes comme gaccham̃=gacchanto puisse jamais subir cette modification, malgré certains exemples qu'en présentent les manuscrits, comme *Dhammap.* v. 305, al.

यवमदनतरला चागमा ॥ ६ ॥

Sare pare yakâro vakâro makâro dakâro nakâro takâro rakâro lakâro imâ âgamâ honti vâ. Nayimassa vijjâ; yathayidam̃

[1] Cd °hitam̃ kho.

cittaṁ; migi bhantâ vudikkhati; sittâ te lahum essati; gurum essati; asso bhadro kasâmiva; sammadaññâvimuttânaṁ; manasâd aññâvimuttânaṁ; attadatthaṁ abhiññâya[1]; cirannâyati; itonâyati; yasmâtiha bhikkhave[2]; tasmâtiha bhikkhave; ajjatagge pâṇupeto; sabbhireva samâsetha; âraggeriva sâsapo; sâsaporiva âragge; chaḷabhiññâ; chaḷâyatanaṁ.

Vâti kasmâ? Evaṁ mahiddhiyâ esâ; akocchi maṁ avadhi maṁ ajini maṁ ahâsi me; ajeyyo anugâmiyo[3].

Casaddaggahaṇena iheva makârassa pakâro hoti; yathâ : cirappavâsiṁ[4] purisaṁ; — kakârassa ca dakâro hoti : sadatthapasuto siyâ; — dakârassa ca takâro hoti : sugato.

[Dans certains cas] aussi [devant une voyelle] on insère les lettres additionnelles y, v, m, d, n, t, r, l. Ex. Na yimassa (pour : na ima°) vijjâ : il n'a pas la science; migî bhantâ vudikkhati (pour : udi°) : on voit la gazelle qui fuit effrayée; lahum essati (pour : lahu e°) : il ira vite; sammadaññâvimuttânaṁ (pour : sammâ) : délivrés par la science parfaite; yasmât iha (pour : yasmâ i°) : parce que ici . . . etc.

On remarquera que le dernier exemple donné par le scholiaste, de l'extension qu'il prête à ce sûtra : la substitution prétendue de *t* à *d* dans « sugata », figure déjà dans la liste analogue du sûtra I, 2, 9.

क्वचि ओ ब्यञ्जने ॥ ९ ॥

Byañjane pare kvaci okârâgamo hoti. Atippago kho tâva Sâvatthiyaṁ piṇḍâya carituṁ parosahassaṁ bhikkhusataṁ.

[1] Cd attadambhiññâya.

[2] Cd °ve va; ta°.

[3] S[a] anuggâmiyo.

[4] S[a] cirampavâsiṁ pu°.

Kvaciti kasmá? Etha passathimaṁ lokaṁ; andhabhûto ayaṁ loko.

Quelquefois, devant une consonne, on insère un *o* additionnel. Ex. Atippago kho : de très-grand matin.

निग्गहीतञ्च ॥ ८ ॥

Niggahîtañca ágamo hoti sare vá byañjane vá pare kvaci. Cakkhuṁ; udapádi avaṁsiro; yávañcidha bhikkhave; purimaṁ játiṁ[1]; anuṁthûláni sabbaso; manopubbaṅgamá dhammá.

Kvacíti kasmá? Idheva naṁ pasaṁsanti; pecca sagge ca modati; na hi etehi yánehi[2] gaccheyya agataṁ disaṁ[3].

Casaddaggahaṇena vissaddassa ca pakáro hoti : pacessati vicessati vá[4].

[Quelquefois] aussi [on insère, soit devant une voyelle, soit devant une consonne,] un niggahîta [additionnel]. Ex. Cakkhuṁ (pour : cakkhu) : l'œil; yâvañcidha (pour yâva ci°) : et tant qu'ici-bas. . . . .

Si le commentateur a raison d'étendre à ce sûtra le « sare » des sûtras antérieurs à s. 7, ainsi que paraît le prouver le sûtra suivant, il faut remarquer cependant que dans le texte même de la règle rien ne commande cette infraction à l'usage ordi-

[1] Cd játi.

[2] Cd ṭhánehi.

[3] S* amataṁ padaṁ. Cf. Dhammap. v. 323.

[4] Cd S* pacce* vicce*. Pour justifier ma correction et expliquer cette énigmatique remarque, il me suffira de renvoyer au commentaire du *Dhammapada*, vv. 44-45. Éd. Fausböll, p. 209. — Cf. aussi la var. *vicessati* du ms. C pour le v. 45 (p. 463), et la note de M. M. Müller *in loc.* (*Buddhaghosha's Parables*, etc. p. LXXI).

naire, suivant lequel la valeur de sare serait périmée par la présence de « byañjane » dans le sûtra précédent. Mais cf. I, 3, 3, etc.

क्वचि लोपं ॥ ९ ॥

Niggahitaṁ kho sare pare kvaci lopaṁ pappoti. Tâsâhaṁ santike; vidûnaggaṁ iti.

Kvaciti kasmâ? Ahaṁ eva nûnabalo; etadatthaṁ viditvâ.

Quelquefois le niggahîta s'élide [devant une voyelle]. Ex. Tâsâhaṁ (pour : tâsaṁ ahaṁ) santike : en leur présence, je...

ब्यञ्जने च ॥ १० ॥

Niggahitaṁ kho byañjane pare kvaci lopaṁ pappoti. Ariyasaccâna dassanaṁ; etaṁ buddhâna sâsanaṁ.

Kvaciti kasmâ? Etaṁ maṅgalaṁ uttamaṁ; vo vadâmi bhaddaṁ vo.

[Quelquefois] aussi devant une consonne. Ex. Ariyasaccâna (pour : °saccânaṁ) dassanaṁ : la vue des quatre grandes vérités.

परो वा सरो ॥ ११ ॥

Niggahitamhâ paro saro lopaṁ pappoti vâ. Abhinandanti[1] subhâsitaṁ uttattaṁ va; yathâbîjaṁva dhaññaṁ.

Vâti kasmâ? Ahaṁ eva nûnabâlo; etad ahoti.

Dans certains cas une voyelle qui suit [le niggahîta] s'élide. Ex. Yathâbîjaṁ va dhaññaṁ (pour : °jaṁ iva) : comme du blé en germe.

[1] Cd abhinaadunti.

Le sens de « vâ » ne saurait être douteux ici, où il est question seulement de quelques mots : va à côté de iva, eva; ti à côté de iti; pi à côté d'api.

ब्यञ्जनो च विसञ्ञोगो ॥ १२ ॥

Niggahîtamhâ parasmiṁ sare lutte yadi byañjano [1] saṁyogo visaññogo hoti. Evaṁ sa te âsavâ; pupphaṁ sâ uppajji [2].

Lutteti kasmâ? Evam assa vacaniyo; vidûnaggam iti.

Casaddaggahaṇena tinnam pi byañjanânaṁ antare sarûpânaṁ [3] kvaci lopo hoti. Yathâ : agyâgâraṁ, vutyassa.

Et [si la voyelle ainsi élidée était suivie d'un groupe de consonnes], le groupe est simplifié. Exemple : Evaṁ sa (pour : evaṁ assa) te âsavâ : tels sont ses désirs sensuels.

ITI SANDHIKAPPE CATUTTHO KAṆḌO.

गो सरे पुथस्सागमो क्वचि ॥ १ ॥

Putha iccetassa sare pare kvaci gakârâgamo hoti. Puthageva.

Kvacîti kasmâ? Putha eva.

Devant une voyelle, *putha* prend quelquefois un *g* additionnel. Exemple : Puthag eva (ou : putha e°) : séparément.

पास्स चन्तो रस्सो ॥ २ ॥

Pâ iccetassa sare pare kvaci gakârâgamo hoti, anto ca saro rasso hoti. Pageva vutyassa.

Kvacîti kasmâ? Pâ eva vutyassa.

[1] Sa byañjano ca.

[2] Sa uppajati.

[3] Cd byañjanânaṁ sarûpânaṁ.

Il en est de même de *pa*, dont dans ce cas l'*â* final devient bref. Ex. Pag eva (ou : pâ eva) : tout d'abord.

अब्भो अभि ॥ ३ ॥

Abhi iccetassa sare pare abbho âdeso hoti. Abbhudiritaṁ[1]; abbhuggacchati.

[Devant une voyelle] *abhi* se change en *abbh*. Ex. Abbhuggacchati (c'est-à-dire abhi + u °) : il s'élève.

अज्झो अधि ॥ ४ ॥

Adhi iccetassa sare pare ajjho âdeso hoti. Ajjhokâso; ajjhagamâ.

[Devant une voyelle] *adhi* se change en *ajjh*. Ex. Ajjhagamâ : il comprit (c'est-à-dire adhi a°).

ते न वा इवणे ॥ ५ ॥

Te ca kho abhi adhi iccete ivaṇṇe pare abbho ajjho iti vuttarûpâ na honti vâ. Abhicchitaṁ[2]; adhiritaṁ[3].

Vâti kasmâ ? Abbhiritaṁ; ajjhiṇamutto[4].

Devant *i*, *î*, le changement n'a pas toujours lieu. Ex. Abhicchitaṁ : désiré (c'est-à-dire abhi + i°).

[1] Cd abbhûritaṁ. S[a] abbhudiritaṁ.

[2] Cd abhijjhitaṁ.

[3] Cd et S[a] adhiritaṁ.

[4] Cd S[a] ajjhina°.

अतिस्स चन्तस्स ॥ ६ ॥

Ati iccetassa antabhûtassa tisaddassa ivaṇṇe pare sabbo caṁ titi (I, 2, 8) vuttarûpâ na honti. Atisigaṇo; atiritaṁ.

Ivaṇṇe kasmâ? Accantaṁ.

[Devant *i*, *î*] la [syllabe] finale de *ati* ne subit non plus aucun changement. Ex. Atisigaṇo (c'est-à-dire ati+isi°) : une troupe de grands ṛishis (?).

क्वचि पटि पतिस्स ॥ ७ ॥

Pati iccetassa sare vâ byañjane vâ pare kvaci paṭi âdeso hoti. Paṭaggi dhâtabbo[1]; paṭihaññati.

Kvacîti kasmâ? Paccantimesu janapadesu; patiḷiyati[2]; patirûpadesavâso ca.

Quelquefois *pati* se change en *paṭi*. Ex. Paṭaggi dhâtabbo : qui doit être exposé au feu.

पुथस्सु ब्यञ्जने ॥ ८ ॥

Putha iccetassa anto saro byañjane pare ukâro hoti. Puthujjano; puthubhûtaṁ.

Antaggahaṇena aputhassâpi sare pare antassa ukâro hoti. Manuññaṁ.

[La voyelle finale] de *putha* se change en *u* devant une consonne. Ex. Puthujjano (c'est-à-dire putha jana) : un homme ordinaire.

[1] Cd et S[a] dâtabbo.

[2] Cd et S[a] patiḷiyati.

ओ अवस्स ॥ ९ ॥

Ava iccetassa okârâdeso hoti kvaci byañjane pare. Andhakârena onaddhâ.

Kvaciti kasmâ? Avasussatu me sarire mañsalohitañ.

Ava se change [quelquefois] en *o* [devant une consonne]. Ex. Andhakârena onaddhâ (pour : avana°) : enveloppés dans la nuit.

Régulièrement, kvaci du sûtra 7 ne devrait pas s'étendre à celui-ci ; mais nous avons eu et nous aurons assez d'exemples de ce genre d'inexactitude, pour croire que le scholiaste est entré dans l'intention de l'auteur en rétablissant ici cette restriction indispensable.

अनुपदिट्ठानं वुत्तयोगतो ॥ १० ॥

Anupadiṭṭhânañ upasagganipâtânañ sarasandhîhi byañjanasandhîhi vuttasandhîhi yathâyogañ yojetabbañ. Pâpanañ; parâyanañ; upâyanañ; upâhanañ; nyâyogo; nirupadhi[1]; duvupasantañ; suvupasantañ[2]; dvâlayo; svâlayo[3]; durâkhâto[4]; svâkhâto[5]; udîritañ; samuddiṭṭhañ, viyaggañ[6]; vijjhaggañ; byaggañ[7]; avayâgamanañ; anveti; anûpaghâto; anacchariyâ; parisesanâ; parâmâso; — evañ sare ca honti. Byañjane ca : Pariggaho; paggaho; pakkamo; parakkamo; nikkamo; nikkasâvo; nillayanañ; dullayanañ; dubbhikkañ;

[1] Cd et S* ajoutent : anubodho, qui n'est point ici à sa place.

[2] Cd sûvusantañ. S* n'a pas cet exemple.

[3] Cd omet svâlayo.

[4] Cd dûrâkkhâtañ. S* durâkhyâto.

[5] Cd svâkkhâto.

[6], [7] Cd vyaggañ — vyaggañ.

dubbhuttaṁ[1]; sandiṭṭhaṁ; duggaho; viggaho[2]; suggaho[3]; niggataṁ; — evaṁ byañjane ca honti. Sesâ ca sabbe yojetabbâ.

[Les particules, etc.] qui n'ont point été l'objet de règles spéciales [se modifient] suivant les règles données. Ex. Pâpanaṁ (=pa+âpa°): obtention; nirupadhi (=nis+upa°): sans individualité; suvupasantaṁ (=su+upa°): bien calmé; viyaggaṁ (=vi+a°): occupé; anveti (=anu+e°): il suit; — pariggaho (=pari+ga): propriété; dubbhikkhaṁ (=duḥ+bhi°): disette; niggataṁ (=niḥ+ga°): sorti.

ITI SANDHIKAPPE PAÑCAMO KAṆḌO.

जिनवचनयुत्तम्हि[4] ॥ १ ॥

Jinavacanayuttamhi[5] iccetaṁ adhikâratthaṁ veditabbaṁ.

[Les règles qui vont suivre sont fondées] sur l'usage des discours du Buddha.

लिङ्गञ्च निपच्चते ॥ २ ॥

Yathâyathâ jinavacanayuttamhi[6] tathâtathâ idha liṅgañca nipaccate.

Taṁ yathâ : Eso no satthâ, brahmâ, attâ, sâkhâ, râjâ.

[C'est] aussi [par cet usage que sont connus et] déterminés les thèmes.

[1] S[a] dubbhûtaṁ. Cd dubbuttaṁ.

[2] Cd niggaho.

[3] Cd viggaho.

[4], [5], [6] Cd et S[a] yuttaṁhi.

M. E. Kuhn (p. 12) a parfaitement reconnu le sens spécial de « liṅga » dans notre grammairien, où il signifie : thème nominal. En voici du reste l'explication donnée par le Bâlâvatâra (p. 8, l. 20) : « Dhâtuppaccayavibhattivajjitaṁ atthayuttaṁ saddarûpaṁ liṅgaṁ nâma, » qui n'est qu'une transposition en pâli du sûtra Kâtantra : « Dhâtuvibhaktivarjam arthaval liṅgam, » avec l'addition de *pratyaya*, qui a toute l'apparence d'un emprunt maladroit fait à Pâṇini, I, 2, 45.

ततो च विभत्तियो ॥ ३ ॥

Tato jinavacanayuttehi liṅgehi vibhattiyo honti.

Et après le thème viennent les désinences.

सि यो ग्रं यो ना हि स नं स्मा हि स नं स्मिं सु ॥ ४ ॥

Kâ ca pana tâ[1] vibhattiyo? Si yo iti paṭhamâ; aṁ yo iti dutiyâ; nâ hi iti tatiyâ; sa naṁ iti catutthî; smâ hi iti pañcamî; sa naṁ iti chaṭṭhî; smiṁ su iti sattami.

Vibhatti iccanena kvattho? Amhassa maṁ savibhattissa se. (II, 2, 1.)

[Ces désinences sont :] si [nominatif singulier], yo [nominatif pluriel], aṁ [accusatif singulier], yo [accusatif pluriel], nâ [instrumental singulier], hi [instrumental pluriel], sa [datif singulier], naṁ [datif pluriel], smâ [ablatif singulier], hi [ablatif pluriel], sa [génitif singulier], naṁ [génitif pluriel], smiṁ [locatif singulier], su [locatif pluriel].

[1] S[b] tâyo vi*.

तद्नुपरोधेन ॥ ५ ॥

Yathâyathâ tesaṁ jinavacanânaṁ anuparodhena tathâtathâ idha lingañca nipaccate.

[Dans leur emploi] on se conforme à l'usage des discours du Buddha.

En réduisant, comme le fait notre scholiaste, l'application de ce sûtra aux thèmes nominaux, je ne puis voir quelle nuance le distinguerait du sûtra 2. La Rûpasiddhi en étend un peu la portée; voici son explication (fol. 11[b]) : « Yathâyathâ tesaṁ jinavacanânaṁ uparodhena (l. uparodho na) hoti tathâtathâ idha liṅgañca saddenâkhyâtañca nipaccate nipphâdiyatîti attho. Teneva idha ca âkhyâte ca (add. na?) dvivacanaggahaṇaṁ sakkatavisadisato (° visâdissa° ?) vibhattipaccayâdividhânañca katanti daṭṭhabbaṁ. . . . . » D'après cela cette règle aurait pour but de marquer que non-seulement la forme du thème, mais aussi l'emploi des cas, l'exclusion du duel, etc. sont fondés sur les discours du Buddha; mais, après l'adhikâra du sûtra 1, une pareille explication ne montre pas davantage l'utilité qu'a pu avoir cette remarque dans l'intention de son auteur. J'ai traduit, en faisant porter cette règle principalement sur la précédente, ainsi que sa place semble en tous cas l'exiger.

आलपने सि गसञ्ञो ॥ ६ ॥

Âlapanatthe si gasañño hoti. Bhoti ayye; bhoti kaññe bhoti gharâdiye[1].

Âlapaneti kimatthaṁ? Sâ ayyâ.

Sîti kimatthaṁ? Bhotiyo ayyâyo.

Ga iccanena kvattho? Ghate ca. (II, 1, 63.)

[1] S[b] kharâdiye.

Quand il sert à appeler [quand il fait fonction de vocatif], le nominatif singulier a pour signe technique : *ga*. Ex. Ainsi on dit « ayye » au vocatif singulier de « ayyâ » en vertu de la règle II, 1, 63, qui s'applique au « ga » des féminins en â.

इवण्णुवण्णा झला ॥ ७ ॥

Ivaṇṇuvaṇṇá iccete jhalasaññá honti yathâsaṅkhyaṁ. Isino; daṇḍino; aggino; gahapatino; setuno; bhikkhuno; sayambhuno.

Jhala iccanena kvattho? Jhalato sassa no vá. (II, 1, 66.)

Les lettres *i*, *î*, *u*, *û* [ont pour signes techniques] *jha* et *la*. Ex. On dit : « isino », de « isi », ṛishi, d'après la règle II, 1, 66, qui enseigne que les thèmes en *jha* font leur génitif singulier en *no*.

ते इत्थिख्या[1] पो ॥ ८ ॥

Te ivaṇṇuvaṇṇá yadá itthikhyá tadá pasaññá honti. Rattiyá; itthiyá; vadhuyá; dhenuyá; deviyá.

Itthikhyâti[2] kimatthaṁ? Isiná; bhikkhuná.

Pa iccanena kvattho? Pato yá. (II, 1, 61.)

Ces lettres [*i*, *î*, *u*, *û*, finales] de noms féminins [ont pour signe technique] *pa*. Ex. On forme de « ratti » l'instrumental singulier « rattiyâ » en vertu de la règle qui enseigne que les noms terminés en *pa* font en *yá* les cas obliques du singulier.

[1] Cd itthikkhyá.

[2] Cd itthikkhyá. S[a] itthikkhiyá.

आ घो ॥ ९ ॥

Âkâro yadâ itthikhyâ[1] tadâ gha-sañño hoti. Sabbâya; kaññâya; viṇâya; gaṅgâya; disâya; sâlâya; mâlâya; tulâya; dolâya[1]; pabhâya; sotâya; pâññâya; karuṇâya; nâvâya; kapâlâya.

Â iti kimatthaṁ? Rattiyâ; itthiyâ; deviyâ; dhenuyâ.

Itthikhyâti kimatthaṁ? Satthârâ desito ayaṁ dhammo.

Gha iccanena kvattho? Ghato nâdinaṁ. (I, 1, 60.)

Â [final] de noms féminins [a pour signe technique] *gha*. Ex. De «kaññâ», jeune fille, on forme l'instrumental singulier «kaññâya», en vertu d'une règle qui enseigne que les noms terminés en *gha* font les cas obliques du singulier en *âya*.

सागमो से ॥ १० ॥

Sakârâgamo hoti se vibhattimhi. Purisassa; aggissa; daṇḍissa; isissa; bhikkhussa; sayambhussa; abhibhussa.

Se ti kimatthaṁ? Purisasmiṁ.

Un *s* additionnel s'insère devant [la désinence] *sa* [du génitif et datif singulier]. Ex. Purisa, homme; génitif et datif singulier : purisassa.

संसास्वेकवचनेसु च ॥ ११ ॥

Saṁsâsu ekavacanesu vibhattâdesesu sakârâgamo hoti. Etissaṁ; etissâ; imissaṁ; imissâ; tissaṁ; tissâ; tassaṁ; tassâ; yassaṁ; yassâ; amussaṁ; amussâ.

Saṁsâsviti kimattham? Agginâ; pâṇinâ.

[1] Cd doṇâya.

Ekavacanesviti kimatthaṁ? Tâsaṁ; sabbâsaṁ.

Vibhattâdesesviti kimatthaṁ? Manasâ; vacasâ; thâmasâ.

[La même addition se fait] aussi devant les désinences *saṁ*, *sâ*, du singulier. Ex. Etissaṁ : dans celle-là; etissâ : de celle-là.

L'addition du glossateur *vibhattâdesesviti*..... est complétement superflue. La règle qui enseigne les formes comme *manasâ*, etc. est II, 3, 21; or elle ne prescrit pas une désinence *sâ* à ajouter au thème *mana*, mais une désinence *â* à affixer à ce thème; et l'insertion de l'*s* dit additionnel est ensuite spécialement enseignée par II, 3, 24.

एतिमासं इ [1] ॥ १२ ॥

Etâ imâ iccetesaṁ anto saro ikâro hoti saṁsâsu ekavacanesu vibhattâdesesu. Etissaṁ; etissâ; imissaṁ; imissâ.

Saṁsâsviti kimatthaṁ? Etâya; imâya.

Ekavacanesviti kimatthaṁ? Etâsaṁ; imâsaṁ.

Devant les désinences *saṁ*, *sâ* du singulier [les pronoms féminins] *etâ*, *imâ* prennent *i* [au lieu de leur *â* final]. Ex. Etissâ : de celle-là.

तस्सा वा ॥ १३ ॥

Tassâ itthiyaṁ vattamânâya akârassa ikâro hoti vâ saṁsâsu ekavacanesu vibhattâdesesu. Tissaṁ; tissâ; tassaṁ; tassâ.

Pour [le pronom féminin] *tâ*, ce changement est facultatif. Ex. Tassâ ou tissâ : de celle-ci.

[1] Cd etimâsvi.

ततो सस्स स्साय ॥ १४ ॥

Tato tâetâimâto sassa vibhattissa[1] ssâyâdeso hoti vâ anto ca saro ikâro hoti. Tissâya; tissâ; etissâya; etissâ; imissâya; imissâ.

[Les pronoms féminins] *tâ*, *etâ*, *imâ* [changés en *ti*, *eti*, *imi*,] peuvent à volonté prendre la désinence *ssâya* au génitif singulier. Ex. Etissâ ou etissâya : de celle-là.

घो रस्सं ॥ १५ ॥

Gho rassaṁ âpajjate saṁsâsu ekavacanesu vibhattâdesesu. Tassaṁ; tassâ; yassaṁ; yassâ; sabbassaṁ; sabbassâ.

Saṁsâsviti kimatthaṁ? Tâya; sabbâya.

Ekavacanesviti kimatthaṁ? Tâsaṁ; sabbâsaṁ.

[Devant ces désinences *saṁ*, *sâ*, du singulier,] *â* [final de ces pronoms féminins] devient bref. Ex. Tassâ : de celle-ci; sabbassâ : dans toute.

नो च द्वादितो नम्हि ॥ १६ ॥

Dvi iccevam âdito saṅkhyâto nakârâgamo hoti namhi vibhattimhi[2]. Dvinnaṁ; tinnaṁ; catunnaṁ; pañcannaṁ; channaṁ; sattannaṁ; aṭṭhannaṁ; navannaṁ; dasannaṁ.

Dvâditoti kimatthaṁ? Sahassânaṁ.

Namhîti kimatthaṁ? Dvisu; tisu.

Casaddaggahaṇena ssaṁ câgamo hoti. Catassannaṁ itthinaṁ; tissannaṁ vedanânaṁ.

[1] Cd vibhaktissa.

[2] Cd namhi bhaktimhi.

[Les noms de nombre] *dvi*, etc. prennent un *n* additionnel devant [la désinence] *naṁ* [du génitif pluriel]. Ex. Dvinnaṁ : de deux; dasannaṁ : de dix.

De ce sûtra je n'ai pas traduit le mot « ca » dont la valeur m'échappe complétement; car nous ne saurions nous arrêter à l'explication du scholiaste.

अमा पतो स्मिंस्मानं वा ॥ १७ ॥

Pa iccetasmá smiṁ smá iccetesaṁ aṁ á ádesá honti vá yathásaṅkhyaṁ. Matyaṁ; matiyaṁ; matyá; matiyá; ratyaṁ; ratiyaṁ; ratyá; ratiyá; nikatyaṁ; nikatiyaṁ; nikatyá; nikatiyá; vikatyaṁ; vikatiyaṁ; vikatyá; vikatiyá; viratyaṁ; viratiyaṁ; viratyá; viratiyá; puthabyaṁ; puthaviyaṁ; puthabyá; puthaviyá; pavatyaṁ; pavattiyaṁ; pavatyá; pavattiyá [1].

Les noms [féminins] en *i*, *î*, *u*, *û* prennent d'ordinaire les désinences *aṁ*, *á* au lieu de *smiṁ* et *smá* [du locatif et de l'ablatif singulier]. Ex. Matyaṁ ou matiyaṁ : dans la pensée; dhenuyá : de la vache.

Les désinences *smiṁ* et *smá* étant tout à fait inusitées dans la déclinaison des féminins en i, î, u, û, ils n'ont pas d'autre forme d'ablatif que le « vá » puisse entendre autoriser au même titre que la désinence *á*, et d'autre part l'autre formation du locatif de ces noms, la formation en *o*, n'est usitée qu'en un si petit nombre de cas déterminés, que ce serait complétement retourner la vérité que de traduire dans notre règle « vá » par : « quelquefois »; pour pouvoir le rendre ainsi, il faudrait admettre que ce sûtra s'appliquerait à une période de développement du pâli antérieure à celle qui nous est connue, et

[1] Cd Sb °vatiyaṁ °vatiyá.

plus voisine du sanskrit : rien n'est moins vraisemblable. Quant à une troisième forme possible du locatif, en *yâ*, que paraît en effet autoriser le sûtra II, 1, 61, et qui, d'ailleurs, n'aurait rien de plus surprenant que la forme *âya* au même cas des féminins en *â* (pour les exx. cf. Storck, *Cas. in Ling. Pâl.* etc. p. 20; *Five Jât.* ed. Fausböll, p. 12, l. 23, p. 17, l. 4. — Cf. s. II, 1, 60), il faut reconnaître pour le moins qu'elle est d'un usage très-rare. (Storck, n'en citant aucun exemple, paraît n'en pas avoir rencontré. — Cf. pourtant p. 26.) — On remarquera, du reste, l'absence dans le commentaire de tout essai d'explication du « vâ » et aussi d'exemples de noms en u, û. La Rûpasiddhi qui, de même, ne donne pas d'exemple de la seconde catégorie, fonde précisément cette omission sur son interprétation de « vâ ». La voici (fol. 20ª) : « Vavatthita-vibhâsattho yaṁ vâsaddo; tena uvaṇṇantato na honti; ivaṇṇantatopi yathâpayogaṁ : la valeur de *vâ* ne s'étend qu'à une partie de la règle (Cf. Pâṇ. ed. Böht. *Ind.* s. v. *vibhâshâ*) : les désinences *aṁ*, *â* ne s'appliquent pas aux noms en u, û, et même dans les noms en i, î, elles ne s'emploient que dans certains cas. » Je ne m'explique pas comment le commentateur peut dire que les formes de locatif et d'ablatif en *aṁ* et *â* n'appartiennent pas aux féminins en u, û, tandis que les formes comme « dhenuyaṁ, dhenuyâ » sont les seules en usage. Quant à la portée véritable de « vâ » relativement aux noms en i, î, ce commentaire ne nous éclaire sur ce sujet en aucune façon. Ajoutons enfin que, pour ce qui touche à l'ablatif, la présente règle fait double emploi avec le sûtra 61 de la même section.

आदितो ओ च ॥ १८ ॥

Âdi iccetasmâ smiṁvacanassa aṁ[1] o âdesâ honti vâ. Âdiṁ; âdo.

Vâti kimatthaṁ? Âdismiṁ, âdimhi nâthaṁ namassitvâ.

[1] Cd. °ssa â o â°.

Casaddaggahaṇena aññasmâpi smiṁvacanassa â o aṁ âdesâ honti vâ [1]. Divâ ca ratto ca haranti ye baliṁ, Bârânasiṁ âhu râjâ.

Âdi peut à volonté faire [en *ṁ* et] aussi en *o* [son locatif singulier]. Ex. Âdiṁ, âdo ou âdismiṁ : au commencement.

झलानं इयुवा सरे वा ॥ १८ ॥

Jhala iccetesaṁ iya uva iccete âdesâ honti vâ sare pare. Tiyantaṁ; pacchiyâgâre; aggiyâgâre; bhikkuvâsane nisîdati; puthuvâsane.

Sareti kimatthaṁ? Timalaṁ; tiphalaṁ; tikacatukkaṁ; tidaṇḍaṁ; tilokaṁ; tinayanaṁ; tipâsaṁ; tihaṁsaṁ; tibharaṁ; tibandhanaṁ; tipiṭakaṁ; tivedaṁ; catuddisaṁ; puthubbhûtaṁ.

Vâti kimatthaṁ? Pañcahaṅgehi [2]; tihâkârehi; cakkhâyatanaṁ.

Vâti vikappanatthaṁ. Ikârassa ayâdeso hoti: vatthuttayaṁ.

Devant une voyelle *i*, *î*, *u*, *û* peuvent se changer en *iy*, *uv*. Ex. Aggiyâgâre (= aggi + a°) : dans le lieu où se conserve le feu sacré; bhikkhuvâsane (= bhikkhu + â°) : sur le siége du bhikshu.

यवकारा च ॥ २० ॥

Jhalânam yakâravakârâdesâ honti vâ [3] sare pare. Agyâgâre; cakkhvâyatanaṁ; svâgataṁ te mahâvîra.

Casaddaggahaṇaṁ sampiṇḍanatthaṁ.

[Ils peuvent] aussi [se changer] en *y*, *v*. Ex.

[1] S[b] omet vâ.

[2] Cd ajoute : samannâgato.

[3] Cd omet vâ.

Agyâgâre=aggiyâgâre; cakkhvâyatanaṁ : le sens de la vue.

पसञ्ञस्स च[1] ॥ २१ ॥

Pasaññassa ca vibhattâdese sare pare yakârâdeso hoti. Pathabyâ; ratyâ; matyâ.

Sareti kimatthaṁ? Pathaviyaṁ.

Casaddaggahaṇaṁ anukaḍḍhanatthaṁ[2].

I, î, u, û des noms féminins [peuvent se changer] aussi [en *y*, *v* devant une voyelle]. Ex. Matyâ : par la pensée (du féminin mati + â).

Le scholiaste a tort de ne pas répéter ici le « vâ » du sûtra 19 qui est encore en vigueur; au lieu de « sareti », il aurait dû écrire « vâti ». La Rûpasiddhi (fol. 20[a]) relève en effet le « vâ »; mais elle en abuse, pour lui prêter en même temps la fonction d'éliminer de cette règle la lettre *u*, *û* comprise aussi bien que *i*, *î* dans le terme « pa ». Si l'interprétation est arbitraire, elle a du moins ceci de fondé, qu'en fait cette règle paraît ne s'appliquer qu'aux féminins en *i*; mais, pour sauvegarder l'exactitude de l'auteur, elle a recours à une interprétation tout artificielle; et elle ne saurait en tous cas justifier de n'avoir prévu par aucune règle l'insertion de *y* dans les féminins en *u* (*dhenuyâ*).

गाव से ॥ २२ ॥

Go iccetassa akârassa âvâdeso hoti se vibhattimhi. Gâvassa.

[*Go* fait] *gâva* devant [la désinence] *sa* [du génitif singulier]. Ex. Gâvassa : de la vache.

[1] Cd pasañña ca.

[2] S[b] omet cette ligne.

योसु च ॥ २३ ॥

Go iccetassa okârassa âvâdeso hoti yo iccetesu paresu[1]. Gâvo gacchanti; gâvo passanti; gâvî gacchanti; gâvî passanti.

Casaddaggahaṇaṁ kimatthaṁ? Nâsmâsmiṁsu vacanesu âvâdeso hoti. Gâvena; gâvâ; gâve; gâvesu.

Et aussi devant les désinences du nominatif et de l'accusatif pluriel. Ex. Gâvo gacchanti : les vaches marchent; gâvo passanti : ils voient les vaches.

अवम्हि च ॥ २४ ॥

Go iccetassa okârassa âva avâdesâ honti amhi vibhattimhi. Gâvaṁ; gavaṁ.

Casaddaggahaṇena sâdisesesu pubbuttaravacanesu ca avâdeso[2] hoti. Gavassa; gavo; gavena; gavâ; gave; gavesu.

[*Go* change son *o* en *âva* et] aussi [en] *ava* devant [la désinence] *aṁ* [de l'accusatif singulier]. Ex. Gavaṁ ou gâvaṁ : la vache.

आवस्सु वा ॥ २५ ॥

Âva iccetassa gavâdesassa antasarassa ukârâdeso hoti vâ amhi vibhattimhi. Gâvuṁ; gâvaṁ.

Âvasseti kimatthaṁ? Gavaṁ.

Amhîti kimatthaṁ? Gâvo tiṭṭhanti.

Âva [remplaçant l'*o* final de *go*] peut [à l'accu-

[1] Cd parassa ava âvâdeso honti resu, les mots, de °rassa à honti, entre parenthèses, de seconde main.

[2] Cd âvâdeso.

satif singulier] prendre *u* [au lieu de son *a* final]. Ex. Gâvuṁ ou gâvaṁ : vaccam.

ततो नं अं पतिम्हालुत्ते च समासे ॥ २६ ॥

Tato gosaddato naṁvacanassa aṁ âdeso hoti go iccetassa okârassa avâdeso [1] hoti patimhi pare alutte ca samâse. Gavampatissa therassa.

Alutte ti kimatthaṁ? Gopati.

Casaddaggahaṇena asamâsepi naṁvacanassa aṁ âdeso hoti go iccetassa okârassa avâdeso ca hoti. Gavaṁ.

Après ce mot *go* [changé en *gava*, la désinence] *naṁ* [du génitif pluriel se change en] *aṁ*, en composition, devant *pati*, à moins qu'on n'élimine toute désinence. Ex. Gavampatissa therassa : du sthavira Gavampati (maître des vaches); mais aussi gopati : le maître des vaches.

ओ सरे च ॥ २७ ॥

Go iccetassa okârassa avâdeso ca hoti samâse sare pare. Gavassakaṁ; gaveḷakaṁ; gavâjinaṁ.

Casaddaggahaṇena uvaṇṇa iccevamantânaṁ liṅgânaṁ uva-avaurâdesâ honti smiṁ yo iccetesu paresu kvaci. Bhuvi; pasavo; guravo; caturo.

Sareti kimatthaṁ? Godhano; govindo.

Et *o* [de *go*] devant une voyelle [en composition se change en *ava*]. Ex. Gavassakaṁ (=go + assa°) : vaches et chevaux.

[1] Cd âvâdeso.

तब्बिपरीतुपपदे ब्यञ्जने च ॥ २८ ॥

Tassa avasaddassa yadâ upapade tiṭṭhamânassa tassa okârassa viparîto[1] hoti byañjane pare. Uggate suriye; uggacchati; uggahetvâ.

Casaddaggahaṇena avadhâraṇatthaṁ. Avasâne; avakirane; avakiratiṁ.

Et, comme mot secondaire [en composition], devant une consonne [*o*, représentant de *ava*,] se modifie [en *u*]. Ex. Uggacchati : il comprend.

La Rûpasiddhi, qui place avec assez de raison ce sûtra après I, 5, 9, en donne du reste la même explication, mais un peu plus complète, que notre scholiaste (fol. 9^a), spécifiant que : « okâraviparîtoti (cod. °rito°) ukârassetaṁ adhivacanaṁ, c'est-à-dire : modification de o est une manière de dire : u, » puis notant la nécessité, après ce changement, de redoubler la consonne initiale du second terme de la composition. Quant aux exemples donnés par l'un et l'autre commentaire, il est permis de douter s'ils sont heureusement choisis, et il n'y a guère d'apparence que « Uggate suriye », par exemple, puisse être autre chose que : Udgate (et non : avagate) sûrye.

गोण नम्हि वा ॥ २९ ॥

Sabbassa gosaddassa goṇâdeso hoti vâ namhi vibhattimhi. Goṇânaṁ sattannaṁ.

Vâti kimatthaṁ? Gonañ ce taramânânaṁ[2] ujuṁ gacchati puṅgavo, sabbâ gâvî ujuṁ yanti nette ujuṁ gate gonaṁ[3].

[1] Cd et S^b viparito.

[2] Cd goṇañce°. S^b gonaṁ. Yoggavi°.

[3] Cd gate sati go. Yâga°, et go paraît effacé.

Yogavibhâgena aññatthâpi goṇadeso hoti. Goṇabhûtânaṁ.

[*Go* peut] à volonté [se changer en] *goṇa* devant [la désinence] *naṁ* [du génitif pluriel]. Ex. Goṇânaṁ sattannaṁ : de sept vaches.

सुहिनासु[1] च ॥ ३० ॥

Suhinâ[2] iccetesu ca sabbassa gosaddassa goṇâdeso[3] hoti vâ. Goṇesu; goṇehi[4]; goṇena.

Vâti kimatthaṁ? Gosu; gohi; gobhi; gavena.

Casaddaggahaṇena syâdisesesu pubbuttaravacanesûpi[5] goṇagugavayâdesâ honti. Goṇo; goṇâ; goṇaṁ; goṇo; goṇassa; goṇamhâ; goṇasmâ; gunnaṁ[6]; gavayehi.

Et aussi devant [les désinences] *su* [du locatif pluriel], *hi* [de l'instrumental pluriel], et *nâ* [de l'instrumental singulier]. Ex. Goṇesu : parmi les vaches; goṇena : au moyen d'une vache.

अम्मो निग्गहीतं झलपेहि ॥ ३१ ॥

Aṁvacanassa ca makârassa ca jhalapa iccetehi niggahitaṁ hoti. Aggiṁ; daṇḍiṁ; isiṁ; mahesiṁ; gahapatiṁ; bhikkhuṁ; sayambhuṁ; abhibhuṁ; itthiṁ; rattiṁ; vadhuṁ; pulliṅgaṁ[7]; pumbhâvo; puṁkokilo.

[1] Cd suhiṇâsu ca.
[2] Cd suhiṇâ°.
[3] Cd S[b] gonâdeso°.
[4] S[b] ajoute : goṇebhi.
[5] Cd et S[b] vacanesu pi.
[6] Cd gainnaṁ.
[7] S[b] puṁliṅgaṁ.

Ammoti kimatthaṁ? Agginâ; rattiyâ; bhikkhunâ; itthiyâ; vadhuyâ.

Jhalapehiti kimatthaṁ? Sukhaṁ: dukkhaṁ.

Punarârambhaggahaṇaṁ vibhâsânivattanatthaṁ [1]. Aggiṁ; vadhuṁ; paṭuṁ; bandhuṁ; buddhiṁ.

[La désinence] *aṁ* [de l'accusatif singulier] et un *m* [final se changent en] niggahîta après *i*, *î*, *u*, *û* de noms de genre quelconque. Ex. Aggiṁ : le feu; daṇḍiṁ : celui qui porte un bâton; vadhuṁ : la femme; pulliṅgaṁ : le genre masculin.

सरलोपो अमादेसप्पच्चयादिम्हि [2] सरलोपे तु पकति ॥ ३२ ॥

Saralopo hoti amâdesappaccayâdimhi saralope tu pakati hoti. Purisaṁ; purise; pâpaṁ; pâpe; pâpiyo; pâpiṭṭho.

Amâdesappaccayâdimhiti kimatthaṁ? Appamâdo; amatapadaṁ.

Saralopeti kimatthaṁ? Purisassa; daṇḍinaṁ.

Tusaddaggahaṇaṁ avadhâraṇatthaṁ. Bhikkhunî; gahapatânî. — Pakatiggahaṇasâmatthena puna sandhibhâvo ca hoti. Seyyo; seṭṭho; jeyyo; jeṭṭho.

La voyelle [finale] s'élide devant [la désinence] *aṁ* [de l'accusatif singulier], les formes substituées [par une règle à la forme ordinaire ou typique], les suffixes, etc.; mais, l'élision opérée, [ces désinences, suffixes, etc. conservent la] forme primitive [sous laquelle ils sont prescrits]. Ex. Purisa + aṁ : puris'aṁ : l'homme; pâpa + (la dési-

[1] Cd° nivattha°.

[2] Cd °lopo mâde°.

nence substituée) e : pâp'e : dans le méchant. Au contraire, purisa + la désinence *sa* du génitif singulier donne, non *purisasa*, mais *purisa-s-sa*, avec un *s* additionnel spécialement prescrit.

अघो रस्सं एकवचनयोस्वपि च ॥ ३३ ॥

Agho rassam̃ âpajjate ekavacana yo iccetesu ca. Itthim̃; itthiyo [1]; itthiyâ; vadhum; vadhuyo; vadhuyâ; daṇḍinam̃; daṇḍinâ; sayambhum̃; sayambhuvo; sayambhunâ.

Aghoti kimattham̃? Kaññam̃ [2]; kaññâyo; kaññâya.

Ekavacanayosviti kimattham̃? Itthihi; sayambhûhi.

Casaddaggahaṇam̃ avadhâraṇattham̃. Nadim̃; nadiyo; nadiyâ [3]. — Apiggahaṇena na rassam̃ âpajjate [4]. Itthi; bhikkhunî [5].

Les voyelles [longues, finales de thèmes nominaux,] autres que l'*â* des féminins, deviennent brèves aux cas du singulier et au nominatif et à l'accusatif pluriel. Ex. Itthim̃ : la femme; itthiyo : les femmes (de itthî); daṇḍinam̃ : l'homme qui porte un bâton; daṇḍino : les hommes, etc. . . . (de daṇḍî).

[1] Cd omet itthiyo.

[2] Bien que l'*a* de la désinence de kaññam̃ ne soit pas plus long que l'*i* de itthim̃, cet exemple ne doit pas être éliminé, si le scholiaste pour justifier dans toute son étendue l'exclusion absolue contenue dans *agho* du sûtra, fait application à l'accusatif des féminins en â, non de cette règle, mais de la précédente.

[3] S[b] omet : nadim̃. Faudrait-il lire simplement : °ttham̃. Najjo; najjâ. — ? (Cf. II, 1, 47, sch.).

[4] Il manque évidemment quelque chose dans cette dernière phrase; il faut ajouter avant *na rassam̃* : « si » ou « simhi » qui rétablit dans les mots ce qui visiblement était dans la pensée du scholiaste.

[5] Cd Itthi; bhikkhuni.

न सिस्मिं अनपुंसकानि ॥ ३४ ॥

Sismiṁ anapuṁsakâni liṅgâni na rassaṁ âpajjate. Itthi; daṇḍi; sayambhû; vadhû, bhikkhuni[1].

Sisminti kimatthaṁ? Bhoti itthi; bho sayambhu; bhoti vadhu; bhoti daṇḍini.

Anapuṁsakâniti kimatthaṁ? Sukhakâri dânaṁ; sukhakâri silaṁ[2]; sighagâyi cittaṁ.

Excepté au nominatif singulier des masculins et des féminins. Ex. Bhikkhuni : la religieuse; daṇḍi : l'homme qui porte un bâton.

उभादितो नं इन्नं ॥ ३५ ॥

Ubha iccevamâdito naṁvacanassa innaṁ hoti. Ubhinnaṁ; duvinnaṁ.

Ubhâdito ti kimatthaṁ? Ubhayesaṁ.

[Les mots] *ubha*, etc. prennent [au génitif pluriel] *innaṁ* au lieu de [la désinence] *naṁ*. Ex. Ubhinnam : amborum.

इणं इणान्नं तीहि[3] सङ्ख्याहि ॥ ३६ ॥

Naṁvacanassa iṇṇaṁ iṇṇannaṁ iccete âdesâ honti tihi[4] saṅkhyâhi. Tiṇṇaṁ; tiṇṇannaṁ.

Tihîti kimatthaṁ? Dvinnaṁ.

[1] Cd °tthi, °bhu, °dhu, °ni.

[2] Cd deux fois : sukhakâri. Sb °kâri, la seconde fois.

[3] Cd iṇṇaminnantihi°. Sb °tihi°.

[4] Cd tihi.

Le nom de nombre *ti* prend [au génitif pluriel] *iṇṇaṁ*, *iṇṇannaṁ* [au lieu de la désinence *naṁ*].

योसु कतनिकारलोपेसु दीघं ॥ ३७ ॥

Sabbe sarâ yosu katanikâralopesu dighaṁ âpajjante Aggî; bhikkhû; rattî; yâgû; aṭṭhî; aṭṭhîni; âyû; âyûni[1]; sabbâni; yâni; tâni; kâni; etâni; amûni; imâni.

Yosviti kimatthaṁ? Aggi; bhikkhu; ratti; sabbo; yo; so; ko; amuko.

Katanikâralopesviti kimatthaṁ? Itthiyo; vadhuyo; sayambhuvo.

Punarârambhaggahaṇaṁ kimatthaṁ? Niccadîpanatthaṁ. Aggî; bhikkhû; rattî[2]; yâni; tâni; katamâni.

Les voyelles [finales des thèmes nominaux] deviennent longues au nominatif et à l'accusatif pluriel [tant masculin que neutre, et au neutre même] quand la désinence *ni* est supprimée. Ex. Aggî : les feux; aṭṭhîni ou aṭṭhî : les os.

सुनंहिसु च ॥ ३८ ॥

Sunaṁhi iccetesu ca sabbe sarâ dighaṁ âpajjante. Aggîsu; aggînaṁ; aggîhi; bhikkhûsu; bhikkhûnaṁ; bhikkhûhi[3]; purisâsu; purisânaṁ; purisâhi.

Etesviti kimatthaṁ? Agginâ; pâṇinâ[4].

Casaddaggahaṇaṁ avadhâraṇatthaṁ. Sukhettesu brahmacârîsu dhammaṁ akkhâsi bhagavâ; bhikkhûnaṁ datvâ sakehi pâṇehi[5].

[1] Ici encore, dans la plupart des exemples Cd et S[b] écrivent la voyelle brève.

[2] Cd et S[b] aggi; bhikkhu; ratti.

[3] Cd ajoute ici : rattîsu; rattînaṁ; rattîhi.

[4] Cd et S[b] pâninâ.

[5] Cd pânehi.

[Il en est] de même devant [les désinences] *su*, *nam̃*, *hi* [du locatif, génitif et instrumental pluriel]. Ex. Aggîsu : dans les feux; bhikkhûnam̃ : des religieux.

पञ्चादीनं अत्तं[1] ॥ ३९ ॥

Pañcâdinam̃ saṅkhyânam̃ anto attam̃ âpajjate sunam̃hi iccetesu. Pañcasu; pañcannam̃; pañcahi; chasu; channam̃; chahi; sattasu; sattahi; sattannam̃; aṭṭhannam̃; aṭṭhasu; aṭṭhahi; navasu; navannam̃; navahi; dasasu; dasannam̃; dasahi.

Pañcâdinam̃ iti kimattham̃? Dvisu; dvinnam̃; dvîhi.

Attam̃ iti bhâvaniddeso : ubhayasâgamattattham̃, anto ukâro attam̃ âpajjatte[2]. Catassannam̃ itthînam̃; tissannam̃ vedanânam̃.

[Devant les désinences du locatif, génitif et instrumental pluriel, les noms de nombre] *pañca*, etc. ont *a*. Ex. Pañcasu : dans cinq...; channam̃ : de six...; dasahi : par dix...

पतिस्सिनिम्हि ॥ ४० ॥

Patissanto attam̃ âpajjate inimhi paccaye pare. Gahapatâni. Inimhiti kimattham̃? Gahapati.

[De même] *pati* [change son *i* final en *a*] devant [le suffixe] *ini*. Ex. Gahapatânî[3] : maîtresse de maison.

[1] Cd atthaṁ.

[2] S[b] omet : anto° jjate.

[3] Cd °patâni.

न्तुस्सन्तो योसु च ॥ ४१ ॥

Ntuppaccayassanto attaṁ âpajjate sunaṁhiyo iccetesu. Guṇavantesu; guṇavantânaṁ; guṇavantehi; guṇavantâ; guṇavante.

Ntusseti kimatthaṁ? Isînaṁ.

Etesviti kimatthaṁ? Guṇavâ.

Casaddaggahaṇena aññesu ca vacanesu attaṁ[1] hoti. Guṇavantasmiṁ; guṇavantena. — Antaggahaṇena[2] attañca hoti yonaṁ ikâro ca. Guṇavanti.

La finale du suffixe *ntu* [se change de même en *a* devant les désinences du locatif, génitif et instrumental pluriel, et] aussi devant les désinences du nominatif et de l'accusatif pluriel. Ex. Guṇavantesu : chez les gens vertueux; guṇavantânaṁ ; guṇavantâ ; guṇavante.

सब्बस्स वा अंसेसु ॥ ४२ ॥

Sabbasseva ntuppaccayassa attaṁ hoti vâ aṁsa iccetesu. Satimaṁ bhikkhuṁ satimantaṁ bhikkhuṁ vâ; bandhumaṁ râjânaṁ bandhumantaṁ râjânaṁ vâ; satimassa bhikkhuno satimato bhikkhuno vâ; bandhumassa rañño bandhumato rañño vâ[3].

Etesviti kimatthaṁ? Satimâ bhikkhu; bandhumâ râjâ.

[Le suffixe *ntu*] tout entier [peut] à volonté [se changer en *a*] devant [les désinences] *aṁ* et *sa* [de l'accusatif et du génitif singulier]. Ex. Satimaṁ ou

[1] Cd attañca hoti. S[b] omet les deux *ca* après aññesu et après attaṁ.

[2] Cd ajoute ici : ntuppaccayassanto.

[3] Cd ajoute : sukhaṁ deti.

satimantaṁ bhikkhuṁ : un bhikshu qui n'est point oublieux.

सिम्हि वा ॥ ४३ ॥

Ntuppaccayassantassa[1] attaṁ hoti vâ simhi vibhattimhi[2]. Himavanto pabbato[3].

Vâti kimatthaṁ? Himavâ pabbato.

[La voyelle finale du suffixe *nta* peut se changer] à volonté [en *a*] au nominatif singulier. Ex. Himavanto pabbato : le mont Himavat (Himâlaya).

अग्गिस्सिनि ॥ ४४ ॥

Aggissanto ini hoti vâ simhi vibhattimhi. Purato aggini; pacchimato aggini; dakkhiṇato aggini; vâmato aggini[4].

Vâti kimatthaṁ? Aggi.

[La voyelle finale] de *aggi* [peut à volonté se changer en] *ini* [au nominatif singulier]. Ex. Purato aggini : le feu à l'orient.

योस्वकतरस्सो झो ॥ ४५ ॥

Yosu akatarasso jho attaṁ âpajjate. Aggayo; munayo; isayo[5].

Yosviti kimatthaṁ? Aggisu.

[1] Cd S[b] °nto a°.

[2] Cd vibhaktimhi.

[3] Cd ajoute : himo yassa atthi tasmiṁ vâ vijjatîti himavanto : une glose introduite par erreur dans le texte.

[4] S[b] pour tout exemple donne une seule fois : aggini. Cd dakkhiṇa°.

[5] Cd ajoute : gavayo.

Akatarassoti kimatthaṁ? Daṇḍino.
Jhoti kimatthaṁ? Rattiyo.

Devant [les désinences] *yo* [du nominatif et de l'accusatif pluriel], les noms masculins en *i*, *î* [le changent en *a*], excepté les noms en *î*, qui [dans ce cas] remplacent la longue par la brève. Ex. Aggayo : les feux (de : aggi); mais daṇḍino : les porteurs de bâtons (de : daṇḍî).

वेवोसु[1] ल्रो च ॥ ४६ ॥

Vevo iccetesu akatarasso lo attaṁ âpajjate. Bhikkhave; bhikkhavo; hetave; hetavo.

Akatarassoti kimatthaṁ? Sayambhuvo[2]; vessabhuvo; parâbhibhuvo[3].

Vevosviti kimatthaṁ? Hetunâ; ketunâ; setunâ.

Casaddaggahaṇaṁ attaṁ anukaḍḍhanatthaṁ[4].

De même les noms masculins en *u*, *û* [le changent en *a*] devant [les désinences] *ve*, *vo* [excepté les noms qui ayant un *û* final le changent en *a*]. Ex. Bhikkhavo : les religieux; hetavo : les motifs; mais : parâbhibhuvo : les maîtres (de : parâbhibhû).

[1] Cd vevesû°.

[2] Avant sayambhuvo Cd a : Daṇḍino, qui n'a rien à voir dans cette règle.

[3] Cd parâbhuvo.

[4] S° omet cette ligne.

मातुलाद्दीनं आनत्तं ईकारे[1] ॥ ४९ ॥

Mátula iccevamâdînaṁ anto ânattaṁ âpajjate îkarappaccaye pare. Mâtulânî; ayyakânî; varuṇânî[2].

Îkâreti kimatthaṁ? Bhikkhunî, jâlinî; gahapatânî[3].

Ânattaggahaṇena nadî iccetassa dîsaddassa jjo jjâ jjâ âdesâ[4] honti saha vibhattiyâ[5] yonâsa iccetesu. Taṁ yathâ: najjo sandanti; najjâ kataṁ taraṅgaṁ; najjâ nerañjarâya tîre.

[Les noms] *mâtula*, etc. prennent *ân* [au lieu de leur voyelle finale] devant le suffixe *î*. Ex. Mâtulânî : la femme d'un oncle maternel.

स्माहिस्मिन्नं म्हाभिम्हि वा ॥ ५० ॥

Sabbato smâhismiṁ iccetesaṁ mhâbhimhi iccete âdesâ honti vâ yathâsaṅkhyaṁ. Purisamhâ, purisasmâ; purisebhi, purisehi; purisamhi, purisasmiṁ.

Smâhisminnaṁ iti kimatthaṁ? Vaṇṇavantaṁ agandhakaṁ; mahantaṁ chattaṁ.

On peut à volonté remplacer par [les désinences] *mhâ*, *bhi*, *mhi* [les désinences] *smâ*, *hi*, *smiṁ* [de l'ablatif singulier, de l'instrumental pluriel et du locatif singulier]. Ex. Purisamhâ ou purisasmâ : de l'homme; purisebhi ou purisehi.

[1] Cd mâtulâthâdinam ânattam ikâro. — S[b] °ikâre.
[2], [3] Cd écrit ces trois exemples avec ĭ final.
[4] Cd jo jâ jjâ â°. S[b] jjo jjâ jjâdesâ°.
[5] Cd vibhaktiyâ.

न तिमेहि कताकारेहि[1] ॥ ४९ ॥

Ta ima iccetehi katâkârehi smâsminnaṁ mhâmhi iccete âdesâ na honti. Asmâ; asmiṁ; asmâ; asmiṁ.

Katâkârehiti[2] kimatthaṁ? Tamhâ; tamhi; imamhâ; imamhi.

Excepté après les pronoms *ta*, *ima*, quand ils sont réduits à la forme *a*. Ex. Asmâ : de celui-ci; mais : tasmâ ou tamhâ.

सुहिस्वकारो[3] ए ॥ ५० ॥

Suhi iccetesu akâro ettaṁ[4] âpajjate. Sabbesu; yesu; tesu; kesu; purisesu; imesu; kusalesu; tumhesu; amhesu; sabbehi; yehi; tehi; kehi; purisehi; imehi; kusalehi, tumhehi; amhehi.

Devant [les désinences] *su*, *hi* [du locatif et de l'instrumental pluriel, les thèmes en] *a* [changent cette voyelle en] *e*. Ex. Sabbesu : dans tous; sabbehi : par tous.

सब्बनामानं नम्हि च ॥ ५१ ॥

Sabbesaṁ sabbanâmânaṁ akâro ettaṁ âpajjate namhi vibhattimhi. Sabbesaṁ; sabbesânaṁ; yesaṁ; yesânaṁ; tesaṁ; tesânaṁ; kesaṁ; kesânaṁ; imesaṁ; imesânaṁ; itaresaṁ; itaresânaṁ; katamesaṁ; katamesânaṁ.

[1], [2] Cd katâre°.
[3] S^b suhisvâkâ°.
[4] Cd etatthaṁ.

Sabbanâmânaṁ iti kimatthaṁ? Buddhânaṁ; bhagavantânaṁ.

Akâroti kimatthaṁ? Amûsaṁ, amûsânaṁ [1].

Casaddaggahaṇaṁ eggahaṇaṁ anukaḍḍhanatthaṁ [2].

Les pronoms [subissent ce changement] aussi, au génitif pluriel. Ex. Sabbesaṁ ou sabbesânaṁ : de tous; yesaṁ ou yesânaṁ : de qui.

अतो नेन ॥ ५२ ॥

Tasmâ akârato nâvacanassa enâdeso hoti. Yena; tena; kena; anena; purisena; rûpena.

Atoti kimatthaṁ? Muninâ; amunâ; bhikkhunâ.

Nâti kimatthaṁ? Tasmâ.

Après [les thèmes en] *a*, [à la désinence] *nâ* [de l'instrumental singulier on substitue la forme] *ena*. Ex. Purisena : par l'homme.

सो ॥ ५३ ॥

Tasmâ akârato sivacanassa okârâdeso hoti. Sabbo; yo; so; ko; puriso.

Siti kimatthaṁ? Purisânaṁ.

Atoti kimatthaṁ? Sayambhû [3].

[Après les thèmes en *a*, à la désinence] *si* [du nominatif singulier on substitue la forme] *o*. Ex. Puriso : l'homme.

[1] Cd et S[b] amusaṁ; amusânaṁ.

[2] Cette ligne manque dans S[b].

[3] Cd sayambhu.

सो वा ॥ ५४ ॥

Tasmâ akârato nâvacanassa so âdeso hoti vâ. Atthaso; byañjanaso; suttaso; padaso; yasaso; upâyaso; sabbaso; ṭhânaso; thâmaso.

Vâti kimattham̃? Pâdena vâ pâdarahena vâ atirekapâdena vâ atthena[1].

[Après les thèmes en *a*, à la désinence *nâ* de l'instrumental singulier on peut] à volonté [substituer la forme] *so*. Ex. Atthaso : par le sens.

दीघोरेहि ॥ ५५ ॥

Dîgha ora iccetehi smâvacanassa so âdeso hoti vâ[2]. Dîghaso, dîghamhâ; oraso, oramhâ.

Dîghorehîti kimattham̃? Amunâ; saramhâ; vacanamhâ.

Après *digha*, *ora* [on peut à volonté, à la désinence *smâ* de l'ablatif singulier substituer la forme *so*]. Ex. Dîghaso ou dîghamhâ : de loin.

Ce sûtra, si le scholiaste en exprime bien le sens, est singulièrement placé ici, où rien dans les règles précédentes n'autorise régulièrement à sous-entendre le «smâvacanassa» du commentaire. C'est «nâvacanassa», comme dans le précédent sûtra, qu'on s'attendrait naturellement à suppléer : néanmoins, comme dans cette hypothèse le sûtra 55 ne serait qu'une application tout à fait régulière de la règle générale précédente, et se trouverait d'une inutilité injustifiable, il est vraisemblable que le scholiaste est bien entré

[1] Cd pâdarahena vâ theyyacittena.

[2] Cd n'a pas «vâ».

dans l'intention de l'auteur. La Rûpasiddhi (fol. 36ª), il est vrai, renvoit expressément pour le smâ au sûtra 48; c'est là un artifice fort peu régulier, mais fréquemment nécessaire.

सब्बयोनीनं आ ए ॥ ५६ ॥

Tasmà akarato sabbesaṁ yoninaṁ â e âdesâ honti vâ yathâsaṅkhyaṁ. Purisâ; purise; rûpâ; rûpe.

Vâti kimatthaṁ? Aggayo; munayo; isayo.

Yoninanti kimatthaṁ? Purisassa; rûpassa.

Akârato ti kimatthaṁ? Daṇḍino; aṭṭhini; aggi jalanti; munî caranti [1].

[Les thèmes en *a*, masculins ou neutres, peuvent à volonté prendre] *â*, *e* pour toute désinence au nominatif et à l'accusatif pluriel. Ex. Purisâ, purise : les hommes; rûpâ, rûpe : les formes.

Ici « vâ » ne peut porter que sur la substitution des formes *â*, *e* à la désinence *ni*, et peut-être aussi sur la forme *e* pour l'accusatif des masculins. Car pour la forme du nominatif pluriel masculin en *â*, elle n'est point facultative, elle est la forme régulière et unique. Quant à l'accusatif, on pourrait, à la rigueur, penser que l'auteur songe à une seconde forme en *â* (Cf. Storck, *Casuum in L. Pâlicâ*, etc. p. 9), que, du reste, il n'autorise nulle part expressément. D'un autre côté, la répétition de « vâ » dans le sûtra suivant donnerait à penser que l'auteur ne l'a pas voulu sous-entendre dans cette règle-ci; mais il n'a pu pourtant entendre proscrire des formes comme « rûpâni », beaucoup plus habituelles que les formes en *â*, *e*, et que le S. 11, en contradiction avec la présente règle, autorise même *exclusivement*.

[1] Cd aggi munî°. Sᵇ aggi tiṭṭhati; munî carati.

स्मास्मिन्नं वा ॥ ५७ ॥

Tasmâ akârato sabbesaṁ smâ smiṁ iccetesaṁ â e âdesâ honti vâ yathâsaṅkhyaṁ. Purisâ; purisasmâ; purise; purisasmiṁ.

Atoti kimatthaṁ? Daṇḍinâ; daṇḍismiṁ; bhikkhunâ; bhikkhusmiṁ.

Vâti kimatthaṁ? Purisamhâ; purisamhi[1].

[Les thèmes en *a* peuvent] à volonté [prendre *â*, *e*] au lieu [des désinences] *smâ*, *smiṁ* [de l'ablatif et du locatif singulier]. Ex. Purisâ ou purisasmâ : de l'homme; purise ou purisasmiṁ : dans l'homme.

आय चतुत्थेकवचनस्स तु ॥ ५८ ॥

Tasmâ akârato catutthekavacanassa âyâdeso hoti vâ. Atthâya hitâya sukhâya[2] devamanussânaṁ buddho loke[3] uppajjati.

Atoti kimatthaṁ? Isissa.

Catutthiti kimatthaṁ? Purisassa sukhaṁ.

Ekavacanasseti kimatthaṁ? Purisânaṁ dadâti.

Vâti kimatthaṁ? Dâtâ hoti samaṇassa vâ brâhmaṇassa vâ.

Tusaddaggahaṇena atthaṁ ca hoti. Attatthaṁ; hitatthaṁ; sukhatthaṁ.

[Et dans ces thèmes en *a*] le quatrième cas (datif) du singulier [peut à volonté prendre la désinence]

[1] Cd purisasmiṁ. S[b] ajoute : Punavâggahaṇena smâsmiṁnam âṁo âdesâ honti. Saṁsâraṁ târeti; assamo tiṭṭhati; vessantaro râjâ, et passe la ligne vâti°.

[2] Cd omet sukhâya.

[3] Cd loka u°.

âya. Ex. Atthâya hitâya sukhâya devamanussânaṁ buddho loke uppajjati : c'est dans l'intérêt, pour l'avantage et le bonheur des dieux et des hommes, qu'un Buddha naît dans le monde.

तयो नेव च सब्बनामेहि ॥ ५९ ॥

Tehi sabbanâmehi akârantehi smâ smiṁ sa iccetesaṁ ekavacanânaṁ[1] tayo â e âya âdesâ neva honti. Sabbasmâ; sabbasmiṁ; sabbassa; yasmâ; yasmiṁ; yassa; tasmâ; tasmiṁ; tassa; kasmâ; kasmiṁ; kassa; imasmâ; imasmiṁ; imassa.

Sabbanâmehîti kimatthaṁ? Pâpâ; pâpe; pâpâya.

Casaddaggahaṇaṁ atoggahaṇaṁ anukaḍḍhanatthaṁ[2].

Et au contraire les pronoms [en *a*] n'admettent pas ces trois [désinences *â*, *e*, *âya*]. Ex. On dit seulement de *sabba*, tout : sabbasmâ, sabbasmiṁ, sabbassa.

घतो नादीनं ॥ ६० ॥

Tasmâ ghato nâdinaṁ ekavacanânaṁ vibhattigaṇânaṁ âyâdeso hoti. Kaññâya kataṁ kammaṁ; kaññâya nissaṭaṁ vatthaṁ; kaññâya pariggaho; kaññâya patiṭṭhitaṁ sîlaṁ.

Ghatoti kimatthaṁ? Rattiyâ; vadhuyâ.

Nâdinaṁ iti kimatthaṁ? Kaññaṁ; vijjaṁ; viṇaṁ; gaṅgaṁ.

Ekavacanânaṁ iti kimatthaṁ? Sabbâsu; yâsu; tâsu; kâsu; imâsu; pabhâsu.

[Les féminins en] *â* [prennent *âya*], au lieu des désinences *nâ*, etc. [de l'instrumental, etc. (des cas

[1] Cd "sa ekavacana iccetesaṁ tayo".

[2] S[b] omet cette ligne.

obliques) du singulier]. Ex. Kaññâya kataṁ kammaṁ : cet acte a été fait par une jeune fille; diyate kaññâya : on donne à une jeune fille.

पतो या[1] ॥ ६१ ॥

Tasmâ pato nâdinaṁ ekavacanânaṁ vibhattigaṇânaṁ yâdeso hoti. Rattiyâ; itthiyâ; vadhuyâ; dhenuyâ; deviyâ.
Nâdinaṁ iti kimatthaṁ? Ratti; rattiṁ; itthi[2]; itthiṁ.
Patoti kimatthaṁ? Kaññâya; vîṇâya; gaṅgâya; pabhâya.
Ekavacanânaṁ iti kimatthaṁ? Rattinaṁ; itthînaṁ.

[Les féminins] en *î*, *û* prennent *yâ* [au lieu des désinences *nâ*, etc. des cas obliques du singulier]. Ex. Rattiyâ : par la nuit; dhenuyâ : par la vache.

Malgré l'absence de toute restriction expresse, cette règle ne doit pas être prise dans un sens absolu, puisque, pour le locatif tout au moins, le sûtra II, 1, 17, indique la forme en *aṁ*.

सखातो गस्से वा ॥ ६२ ॥

Tasmâ sakhâto gassa akâraâkâraikâraîkâraekârâdesâ honti vâ. Bho sakha; bho sakhâ; bho sakhi; bho sakhî; bho sakhe.

Sakhâ peut à volonté faire le vocatif singulier en *a*, *â*, *i*, *î* ou *e*. Ex. Bho sakha ou sakhâ, etc.: ô ami!

On hésitera peut-être à voir dans l'*e* du sûtra, outre l'*a* final élidé de « gassa », toutes les voyelles qu'y trouve le scho-

[1] Cd pato ya.
[2] Cd ratti "itthi".

liaste; mais comme, à la rigueur, elles y peuvent entrer, et que, d'ailleurs, toutes les formes ainsi autorisées s'expliquent aisément, nous n'avions pas de raison suffisante de nous éloigner de cette interprétation, que confirme du reste la répétition de *e* dans le sûtra suivant.

घतो च ॥ ६३ ॥

Tasmâ ghato gassa ekâro hoti. Bhoti ayye; bhoti kaññe; bhoti gharâdiye.

Et les féminins en *â* font leur vocatif singulier en *e*. Ex. Bhoti ayye : madame! bhoti kaññe : ô jeune fille!

न अम्मादितो ॥ ६४ ॥

Tato ammâdito gassa na ekârattaṁ hoti. Bhoti ammâ, bhoti annâ; bhoti ambâ; bhoti tâtâ.

Ammâdito ti kimatthaṁ? Bhoti kaññe.

Excepté les mots *ammâ*, etc. Ex. Bhoti ammâ : ma mère!

Ces vocatifs avec l'*â* long sont directement contraires à l'usage sanscrit constaté par Pâṇini (VII, 3, 107) : « Ambârthanadyor hrasvaḥ, » ou, comme s'exprime la grammaire Kâtantra : « Hrasvo 'mbârthânâṁ. » (Fol. 14ª.) Cependant les formes données par le scholiaste peuvent être les vraies pour le pâli; c'est ce que semble prouver le choix même fait pour la présente règle d'une forme nouvelle, s'éloignant des modèles sanscrits. Car il n'existe point d'ailleurs dans notre grammaire de règle complétant celle-ci, et enseignant la substitution d'un *ă* bref à l'*â* long des mots *ambâ*, etc. dont le changement en *e*, au moins, est ici nettement exclu. Tou-

tefois on trouve la brève, p. ex. dans *amma* (*Dhammap.* p. 113, l. 14).

अकतरस्सा लतो य्वालपनस्स[1] वे वो ॥ ६५ ॥

Tasmâ akatarassâ lato yvâlapanassa ve vo âdesâ honti. Bhikkhave; bhikkhavo; hetave; hetavo.

Akatarassâti kimatthaṁ? Sayambhuvo.

Latoti kimatthaṁ? Nâgiyo; aggayo; dhenuyo; yâguyo.

Âlapanasseti[2] kimatthaṁ? Te hetavo; te bhikkhavo.

Les noms masculins en *u*, *û* font le vocatif pluriel en *ve*, *vo*, excepté ceux en *û*, qui rendent cette voyelle brève. Ex. Bhikkhave ou bhikkhavo : ô bhikshus! mais : Sayambhuvo : ô êtres existants par vous-mêmes.

झलतो सस्स नो वा ॥ ६६ ॥

Tasmâ jhalato sassa no hoti vâ. Aggino; aggissa; sakhino; sakhissa; daṇḍino; daṇḍissa; bhikkhuno; bhikkhussa; sayambhuno; sayambhussa.

Sasseti kimatthaṁ? Isinâ; bhikkhunâ.

Jhalatoti kimatthaṁ? Purisassa.

Les noms masculins en *i*, *î*, *u*, *û* peuvent à volonté prendre *no* au lieu de la désinence *sa* [du génitif singulier]. Ex. Aggino ou aggissa : du feu; sayambhuno ou sayambhussa : de l'être existant par lui-même.

घपतो च योनं लोपो ॥ ६७ ॥

Tehi ghapajhala iccetehi yonaṁ lopo hoti vâ. Kaññâ; kaññâyo; ratti; rattiyo; itthi; itthiyo; vadhû; vadhuyo; yâgû;

[1] C. yuvâ°.

[2] Cd âlapaneti. S[b] âlapanassa vevoti.

yâguyo; aggî; aggayo; bhikkhû; bhikkhavo; sayambhû; sayambhuvo; aṭṭhî; aṭṭhini; âyû; âyûni[1].

Les féminins en *â*, aussi [bien que les noms masculins et féminins en *i*, *î*, *u*, *û*], peuvent à volonté supprimer toute désinence des nominatif et accusatif du pluriel. Ex. Kaññâ ou kaññâyo : les jeunes filles; rattî ou rattiyo : les nuits; bhikkhû ou bhikkhavo : les religieux.

Cette règle se complète par II, 1, 37.

ल्तो वोकारो च ॥ ६८ ॥

Tasmâ lato yonaṁ vokâro hoti vâ. Bhikkhavo; bhikkhû; sayambhuvo; sayambhû[2].

Kâraggahaṇaṁ kimatthaṁ? Yonaṁ no ca hoti. Jantuno.

Casaddaggahaṇaṁ avadhâraṇatthaṁ. Amû purisâ tiṭṭhanti; amû purise passatha.

Les masculins en *u*, *û* [peuvent] aussi [à volonté faire leur nominatif et leur accusatif pluriel en] *vo*. Ex. Bhikkhavo ou bhikkhû : les bhikshus.

ITI NÂMAKAPPE PAṬHAMO KAṆḌO.

अम्हस्स ममं सविभत्तिस्स से ॥ १ ॥

Sabbassa amhasaddassa savibhattissa mamaṁ âdeso hoti se vibhattimhi. Mamaṁ dîyate; purisena mamaṁ pariggaho[3].

[1] Cd omet l'exemple : kaññâ, kaññâyo, et écrit brève la voyelle finale de chaque exemple syncopé. — S[b] omet : ratti; rattiyo, il lit : aggiyo, au lieu de : aggayo.

[2] Cd °kkhu °mbhu.

[3] S[b] ajoute ici : amhasseti kimatthaṁ? Purisassa dîyate. Seti kimatthaṁ? Ahaṁ gacchâmi.

[Le thème pronominal] *amha*, dans son entier et y compris la désinence, devient *mamaṁ* au génitif singulier. Ex. Mamaṁ dîyase : on me donne.

मयं योम्हि पठमे ॥ २ ॥

Sabbasseva amhasaddassa savibhattissa mayaṁ âdeso hoti yomhi paṭhame. Mayaṁ gacchâma; mayaṁ dema.

Amhasseti kimatthaṁ? Purisâ tiṭṭhanti.

Yomhiti kimatthaṁ? Ahaṁ gacchâmi.

Paṭhameti kimatthaṁ? Amhâkaṁ passasi tvaṁ.

[*Amha*, dans son entier, et y compris la désinence, devient] *mayaṁ* au premier [des deux cas en] *yo*, [au nominatif pluriel]. Exemple : Mayaṁ gacchâma : nous allons.

न्तुस्स न्तो ॥ ३ ॥

Sabbasseva ntuppaccayassa savibhattissa nto âdeso hoti yomhi paṭhame. Guṇavanto tiṭṭhanti.

Ntusseti kimatthaṁ? Sabbe sattâ gacchanti.

Paṭhameti kimatthaṁ? Guṇavante passatha.

[Le suffixe] *nta* [dans son entier, et y compris la désinence,] devient *nto* [au nominatif pluriel]. Ex. Guṇavanto tiṭṭhanti : les gens vertueux se tiennent fermes. . . . .

न्तस्स [1] से वा ॥ ४ ॥

Sabbasseva ntuppaccayassa savibhattissa ntassâdeso hoti vâ se vibhattimhi. Sîlavantassa jhâyino, sîlavato jhâyino.

[1] Cd Sa ntussa. Malgré l'accord des deux manuscrits et aussi de

Seti kimatthaṁ? Sîlavâ tiṭṭhati.

[Il peut] à volonté [se changer en] *ntassa* au génitif singulier. Ex. Sîlavantassa jhâyino : d'un contemplatif persévérant.

आ सिम्हि ॥ ५ ॥

Sabbasseva ntuppaccayassa savibhattissa â âdeso hoti simhi vibhattimhi. Guṇavâ; paññavâ; sîlavâ; satimâ; matimâ.

Ntusseti kimatthaṁ? Purisâ tiṭṭhanti.

Simhîti kimatthaṁ? Sîlavanto tiṭṭhanti.

[Il se change en] *â* au nominatif singulier. Ex. Guṇavâ : vertueux; satimâ : qui se souvient.

अं नपुंसके ॥ ६ ॥

Sabbasseva ntuppaccayassa savibhattissa aṁ hoti simhi vibhattimhi napuṁsake vattamânassa liṅgassa[1]. Guṇavaṁ cittaṁ tiṭṭhati; rucimaṁ pupphaṁ rocati.

Simhîti kimatthaṁ? Vaṇṇavantaṁ agandhakaṁ[2] pupphaṁ passasi.

[En] *aṁ* au neutre. Ex. Guṇavaṁ cittaṁ tiṭṭhati : une âme vertueuse demeure ferme.

la Rûpasiddhi, qui lit de même et dans le sûtra et dans le commentaire, il est évident que c'est « ntassa » qu'il faut lire; la leçon « ntussa » n'est sans doute que le résultat du voisinage de : ntussa nto.

[1] S[h] °ke gamyamâne. Guṇa°.

Cd vannavantaṁ agandha agakam pu°.

अवणा च गे ॥ ७ ॥

Sabbasseva ntuppaccayassa savibhattissa aṁ a â âdesâ honti ge pare. Bho guṇavaṁ; bho guṇava; bho guṇavâ.
Casaddaggahaṇena aṁgahaṇânukaḍḍhanatthaṁ[1].

Et au vocatif singulier en *a*, *â* ou *aṁ*. Ex. Bho guṇava, guṇavâ ou guṇavaṁ : ô homme vertueux!

तोतिता सस्मिंनासु ॥ ८ ॥

Sabbasseva ntuppaccayassa savibhattissa totitâ âdesâ honti vâ sasmiṁnâ iccetesu yathâsaṅkhyaṁ. Guṇavato, guṇavantassa; guṇavati, guṇavantasmiṁ; guṇavatâ, guṇavantena; satimato, satimantassa; satimati, satimantasmiṁ; satimatâ, satimantena.
Etesviti kimatthaṁ? Guṇavâ; satimâ.

[Il peut se changer à volonté en] *to*, *ti*, *tâ*, aux génitif, locatif et instrumental du singulier. Ex. Guṇavato ou guṇavantassa, guṇavati ou guṇavantasmiṁ, guṇavatâ ou guṇavantena.

L'absence de « vâ » dans cette règle est surprenante; la répétition y en est d'autant plus nécessaire, qu'il est plus irrégulier de le suppléer en l'empruntant au sûtra 4, après trois sûtras intermédiaires où il ne continue point de garder cours. D'ailleurs, s'il était dans la pensée de l'auteur de sousentendre dans cette règle un *vâ* précédemment exprimé, pourquoi le répéter expressément dans le sûtra suivant? Et pourtant le sûtra 4 enseigne, par exemple, d'une façon positive, des formes comme : guṇavantassa.

[1] S[b] n'a pas cette ligne.

नम्हि तं वा ॥ ९ ॥

Sabbasseva ntuppaccayassa savibhattissa tam̃ âdeso hoti vâ nambhi vibhattimhi. Guṇavatam̃; guṇavantânam̃; satimatam̃; satimantânam̃.

Nambhiti kimattham̃? Guṇavanto tiṭṭhanti; tiṭṭhanti satimanto.

[Il peut] à volonté [se changer en] *tam̃* au génitif pluriel. Ex. Guṇavatam̃ ou guṇavantânam̃ : des hommes vertueux.

इमस्सिदं अंसिसु नपुंसके ॥ १० ॥

Sabbasseva imasaddassa savibhattissa idam̃ hoti vâ am̃sisu napum̃sake vattamânassa liṅgassa. Idam̃ cittam̃ tiṭṭhati; idam̃ cittam̃ passasi.

Vâti kimattham̃? Imam̃ cittam̃ tiṭṭhati[1].

Napum̃saketi kimattham̃? Imam̃ purisam̃ passasi; ayam̃ puriso tiṭṭhati.

Ima peut à volonté faire *idam* à l'accusatif et au nominatif singulier du neutre. Ex. Idam̃ ou imam̃ cittam̃ : ce tableau.

अमुस्सादुं [2] ॥ ११ ॥

Sabbasseva amusaddassa savibhattissa adum̃ hoti am̃sisu napum̃sake vattamânassa liṅgassa. Adum̃ puppham̃ passasi; adum̃ puppham̃ virocati.

Napum̃saketi kimattham̃? Amum̃ râjânam̃ passasi; amu râjâ tiṭṭhati.

[1] Cd °ssasi imam̃ cittam̃ tiṭṭhatîti vâ. Na°.

[2] Cd °ssâdu.

Amu [fait] *aduṁ* [au nominatif et à l'accusatif singulier du neutre]. Ex. Aduṁ pupphaṁ : cette fleur.

इत्थिपुमनपुंसकसङ्ख्यं ॥ १२ ॥

Itthipumanapuṁsakasaṅkhyaṁ iccetaṁ adhikâratthaṁ veditabbaṁ.

[Les sûtras qui vont suivre concernent les] noms de nombre et [s'appliquent également aux trois genres], féminin, masculin et neutre.

योसु द्विन्नं द्वे च ॥ १३ ॥

Dvinnaṁ saṅkhyânaṁ itthipumanapuṁsake vattamânânaṁ savibhattinaṁ dve hoti yo iccetesu. Dve itthiyo : dve dhammâ ; dve rûpâni.

Yosviti kimatthaṁ? Dvisu.

Casaddaggahaṇena dvisaddassa duve[1] dvaya[2] ubha ubhaya duvi ca honti yo nâ aṁ naṁ iccetesu. Duve samaṇâ ; duve brahmaṇâ ; duve janâ ; dvayena ; dvayaṁ ; ubhinnaṁ ; ubhayesaṁ ; duvinnaṁ[3].

Le nom de nombre *dvi* fait aussi *dve* [au nominatif et à l'accusatif pluriel des trois genres]. Ex. Dve itthiyo : deux femmes; dve rûpâni : deux formes.

Le pluriel «dvinnaṁ» au lieu du singulier «dvissa» ne

[1] Cd duvo.

[2] Cd dvayaṁ.

[3] S[b] °maṇâ ; dvayena samaṇena ; dvayaṁ samaṇaṁ ; ubhinnaṁ samaṇânaṁ : ubhayesaṁ samaṇânaṁ ; duvinnaṁ samaṇânaṁ.

peut guère avoir d'autre but que de marquer qu'il s'agit des trois genres. (Cf. IV, 15.) Quant au *ca*, dans cette règle, qui n'est point en coordination avec une autre règle précédente, il faut, pour lui trouver un sens, admettre qu'il a une signification *facultative*, et qu'il rappelle, par exemple, la forme « duve », comme le veut un des glossateurs.

तिचतुन्नं तिस्सो चतस्सो तयो चत्तारो तीणि चत्तारि ॥ १४ ॥

Ticatunnaṁ saṅkhyânaṁ itthipumanapuṁsake vattamânânaṁ savibhattînaṁ tisso catasso tayo cattâro tiṇi cattâri iccete âdesâ honti yathâsaṅkhyaṁ yo iccetesu. Tisso vedanâ; catasso disâ; tayo janâ; cattâro purisâ; tiṇi [1] âsanâni; cattâri ariyasaccâni.

Yosviti kimatthaṁ? Tisu; catûsu.

[Les noms de nombre] *ti*, *cata* font *tisso*, *catasso* [pour le féminin], *tayo*, *cattâro* [pour le masculin], *tiṇi*, *cattâri* [pour le neutre, au nominatif et à l'accusatif pluriel]. Ex. Tisso vedanâ : les trois douleurs; cattâro purisâ : les quatre hommes; cattâri ariyasaccâni : les quatre grandes vérités.

पञ्चादीनं अकारो ॥ १५ ॥

Pañcâdinaṁ saṅkhyânaṁ itthipumanapuṁsake [2] vattamânânaṁ savibhattissa antasarassa akâro hoti yo iccetesu. Pañca itthi; pañca janâ; pañca rûpâ; cha, cha; satta, satta; aṭṭha, aṭṭha; nava, nava; dasa, dasa [3].

Pañcâdinaṁ iti kimatthaṁ? Dve; tayo; cattâri.

[1] Cd tini.

[2] Cd itthipuma°.

[3] Sᵏ °rûpâ; cha rûpâ, cha, cha rûpâ; satta (3 fois); aṭṭha (3 fois);

[Les noms de nombre] *pañca*, etc. [font le nominatif et l'accusatif pluriels des trois genres en] *a*. Ex. Pañca itthî : cinq femmes; pañca janâ : cinq hommes.

राजस्स रञ्ञो राजिनो से ॥ १६ ॥

Sabbasseva[1] râjasaddassa savibhattissa rañño râjino iccete âdesâ honti se vibhattimhi. Rañño; râjino.

Seti kimattham̃? Raññam̃.

Râja fait au génitif singulier *rañño* ou *râjino*. Ex. Rañño ou râjino : du roi.

रञ्ञं नम्हि वा ॥ १७ ॥

Sabbasseva râjasaddassa savibhattissa raññam̃ âdeso hoti vâ namhi vibhattimhi. Raññam̃; râjûnam̃.

[Il peut] à volonté [faire] *raññam̃* au génitif pluriel. Ex. Raññam̃ ou râjûnam̃ : des rois.

नाम्हि रञ्ञा वा ॥ १८ ॥

Sabbasseva râjasaddassa savibhattissa raññâ âdeso hoti vâ nâmhi vibhattimhi. Tena raññâ katam̃ kammam̃; râjena[2].

Nâmhîti kimattham̃? Rañño santikam̃.

[Il peut] à volonté faire *raññâ* à l'instrumental singulier. Ex. Tena raññâ (ou râjena) katam̃ kammam̃ : cette action a été faite par le roi.

nava (3 fois); dasa (3 fois). — Cd Pañca, pañca; etc., répétant deux fois chaque nombre.

[1] Cd Sabbassa.

[2] Cd n'a pas «râjena».

स्मिम्हि रञ्ञे राजिनि ॥ १८ ॥

Sabbasseva râjasaddassa savibhattissa raññe râjini iccete âdesâ honti smimhi vibhattimhi. Raññe; râjini.

[Il fait] au locatif singulier *raññe* ou *râjini*. Ex. Raññe ou râjini : dans, chez un roi.

तुम्हाम्हाकं तयि मयि ॥ २० ॥

Sabbesaṁ tumhaamha[1]saddânaṁ savibhattînaṁ tayi mayi iccete âdesâ honti yathâsaṅkhyaṁ smiṁhi vibhattimhi. Tayi; mayi.

Smimhiti kimatthaṁ? Tvaṁ bhavasi; ahaṁ bhavâmi.

Tumha, amha font *tayi, mayi* [au locatif singulier]. Ex. Tayi : en toi.

त्वं अहं सिम्हि च ॥ २१ ॥

Sabbesaṁ tumhaamhasaddânaṁ savibhattînaṁ tvaṁ ahaṁ iccete âdesâ honti yathâsaṅkhyaṁ simhi vibhattimhi. Tvaṁ; ahaṁ.

Casaddaggahaṇena tuvaṁ ca hoti. Tuvaṁ satthâ.

Et *tvaṁ, ahaṁ* au nominatif singulier. Ex. Tvaṁ : toi.

तव मम से ॥ २२ ॥

Sabbesaṁ tumhaamhasaddânaṁ savibhattînaṁ tava mama iccete âdesâ honti yathâsaṅkhyaṁ se vibhattimhi. Tava; mama.

Seti kimatthaṁ? Tayi; mayi.

[1] Cd tumhâmha, et de même dans les sûtras suivants.

[Ils font] *tava*, *mama* au génitif singulier. Ex. Tava : de toi.

तुय्हं मय्हं च ॥ २३ ॥

Sabbesaṁ tumhaamhasaddânaṁ savibhattinaṁ tuyhaṁ mayhaṁ iccete âdesâ honti yathâsaṅkhyaṁ se vibhattimhi. Tuyhaṁ; mayhaṁ.

Seti kimattham? Tayâ; mayâ.

Casaddagahaṇaṁ seggahaṇaṁ anukaḍḍhanatthaṁ[1].

Et aussi *tuyhaṁ*, *mayhaṁ*. Ex. Tuyhaṁ : à toi.

तं मं अम्हि ॥ २४ ॥

Sabbesaṁ tumhaamhasaddânaṁ savibhattinaṁ taṁ maṁ iccete âdesâ honti yathâsaṅkhyaṁ amhi vibhattimhi. Taṁ; maṁ.

Amhiti kimatthaṁ? Tayâ; mayâ.

[Ils font] *taṁ*, *maṁ* à l'accusatif singulier. Ex. Taṁ : toi.

तवं ममं च न वा ॥ २५ ॥

Sabbesaṁ tumhaamhasaddânaṁ savibhattinaṁ tavaṁ mamaṁ iccete âdesâ honti na vâ yathâsaṅkhyaṁ amhi vibhattimhi. Tavaṁ; mamaṁ.

Navâti kimatthaṁ? Taṁ maṁ passasi.

Casaddaggahaṇaṁ aṁgahaṇânukaḍḍhanatthaṁ[2].

[Ils peuvent] aussi [faire] ou non *tavaṁ*, *mamaṁ* [à l'accusatif singulier]. Ex. Tavaṁ : toi.

[1] S[b] n'a pas cette ligne.
[2] S[b] n'a pas cette dernière glose.

नाम्हि तया मया ॥ २६ ॥

Sabbesaṁ tumhaamhasaddânaṁ savibhattinaṁ tayâ mayâ iccete âdesâ honti yathâsaṅkhyaṁ nâmhi vibhattimhi. Tayâ; mayâ.

Nâmhiti kimatthaṁ? Tumhehi; amhehi.

[Ils font] *tayâ*, *mayâ* à l'instrumental singulier. Ex. Tayâ : par toi.

तुम्हस्स तुवं त्वं अम्हि ॥ २७ ॥

Sabbassa tumhasaddassa savibhattissa tuvaṁ tvaṁ iccete âdesâ honti amhi vibhattimhi. Kaliṅgarassa tuvaṁ maññe; kaṭṭhassa tvaṁ maññe.

Tamha fait *tuvaṁ* et *tvaṁ* à l'accusatif singulier. Ex. Tuvaṁ (ou tvaṁ) kaliṅgarassa maññe : je ne fais aucun fond sur toi.

On s'attendrait à trouver ce sûtra plus sensiblement rattaché aux règles 24 et 25, qui enseignent d'autres formes équivalentes dont rien ici ne ferait soupçonner l'existence.

पदतो दुतियाचतुत्थीछट्ठीसु [1] वो नो ॥ २८ ॥

Sabbesaṁ tumhaamhasaddânaṁ savibhattinaṁ yadâ padasmâ paresaṁ vo no âdesâ honti yathâsaṅkhyaṁ dutiyâcatutthîchaṭṭhi iccetesu na vâ. Pahâya vo bhikkhave gamissâmi; mâ no ajja vikantisu[2]; dhammaṁ vo bhikkave desissâmi; saṁvibhajetha no rajjena; tuṭṭhosmi vo pakatiyâ; satthâ no bhagavâ anuppatto.

Navâti kiṁ atthaṁ? Eso amhâkaṁ satthâ.

Tumhâmhâkaṁ iti kimatthaṁ? Ete isayo passasi.

[1] Cd °catutthichaṭṭhisu.

[2] Cd vikantiṁsudha°.

Padatoti kimatthaṁ? Tumhâkaṁ satthâ.
Etesviti kimatthaṁ ? Gacchatha tumhe.

Après un mot, (quand ils ne sont pas en tête de la phrase ou du membre de phrase,) [*tamha* et *amha* font] *vo* et *no* aux deuxième, quatrième et sixième cas (accusatif, datif et génitif) [du pluriel]. Ex. Pahâya vo, bhikkhave, gamissâmi : je vous quitterai, ô religieux, et j'irai.....

Le scholiaste reprend ici « na vâ » du sûtra 25, ce qui est irrégulier; mais il y a d'ailleurs une raison de croire que l'auteur n'a pas voulu donner à cette règle une valeur simplement facultative : ce sont les sûtras 31 et 32 qu'il aurait tout naturellement incorporés aux sûtras 28 et 29, si l'emploi des formes *vo*, *no*, *te*, *me* était dans tous les cas facultatifs, au lieu de l'être seulement quand ces formes ont le sens de l'instrumental. — D'autre part, l'on ne s'explique guère pourquoi ni le texte du sûtra ni le scholiaste ne spécifient qu'il ne s'agit que du *pluriel*.

ते मेकवचने ॥ २९ ॥

Sabbesaṁ tumhaamhasaddânaṁ savibhattinaṁ yadâ padasmâ paresaṁ te me âdesâ honti yathâsaṅkhyaṁ catutthichaṭṭhi iccetesu ekavacanesu. Dadâmi te gâmavarâni pañca, dadâhi me gâmavaraṁ; idaṁ te raṭṭhaṁ; ayam me putto.
Padatoti kimatthaṁ? Tava ñâti; mama ñâti.

Au singulier ils font [aux mêmes cas] *te*, *me*. Ex. Dadâmi te gâmavarâni pañca: je te fais présent de cinq villages.

नाम्हि ॥ ३० ॥

Sabbesaṁ tumhaamhasaddânaṁ savibhattinaṁ yadâ pa-

dasmá paresaṁ te me ádesâ na honti amhi vibhattimhi. Passeya [1] taṁ vassasataṁ arogaṁ; so maṁ abruvi [2].

Pas [cependant] à l'accusatif. Ex. Passeyaṁ taṁ vassasataṁ arogaṁ : puissé-je te voir cent ans en pleine santé !

वा ततिये च ॥ ३१ ॥

Sabbesaṁ tumhaamhasaddânaṁ savibhattinaṁ yadá padasmâ paresaṁ te me ádesâ honti vá yathâsaṅkhyaṁ tatiyekavacane pare. Kataṁ te pápaṁ, kataṁ tayá papaṁ; kataṁ me pàpaṁ; kataṁ mayâ pâpaṁ.

Padatoti kimatthaṁ? Tayá kataṁ; mayâ kataṁ.

Casaddaggahaṇaṁ temeggahaṇaṁ anukaḍḍhanatthaṁ [3].

[*Tumha*, *amha*, après un mot, peuvent] à volonté [faire] aussi [*te*, *me*] au troisième cas (instrumental) [du singulier]. Ex. Kataṁ te (ou tayâ) pâpaṁ : tu as fait une mauvaise action.

बहुवचनेसु वो नो ॥ ३२ ॥

Sabbesaṁ tumhaamhasaddânaṁ savibhattinaṁ yadá padasmâ paresaṁ vo no âdesâ honti yathâsaṅkhyaṁ tatiye bahuvacane [4] pare. Kataṁ vo kammaṁ; taṁ no kammaṁ.

Padatoti kimatthaṁ? Tumhehi kataṁ; amhehi kataṁ,

Bahuvacanaggahaṇena yomhi paṭhame vo no ádesá honti. Gámaṁ vo gaccheyatha; gámaṁ no gaccheyâma.

[1] Cd S^b passeya taṁ°. Cd árogyaṁ.

[2] Cd so mabbruvi.

[3] S^b n'a pas cette glose.

[4] Cd S^b tatiyá bahu°.

[Et] *vo*, *no* au [troisième cas du] pluriel. Ex. Kataṁ vo kammaṁ : vous avez fait cette action.

Je ne m'explique pas le pluriel « bahuvacanesu », un seul cas étant ici en question, car personne ne voudra s'associer à la glose du scholiaste : bahuvacanaggahaṇena, etc., malgré l'autorité de la Rûpasiddhi qui s'exprime dans des termes presque identiques (ms. n° 87, fol. 27[a]). S'il est vraisemblable qu'il faille lire ici : « bahuvacane », la correction « °vacanesu » n'est guère moins nécessaire au s. 29. Y aurait-il là une vieille faute d'un copiste qui aurait transposé d'une règle à l'autre la syllabe *su?*

पुमन्तस्सा सिम्हि [1] ॥ ३३ ॥

Puma iccevamantassa savibhattissa â âdeso hoti simhi vibhattimhi. Pumâ tiṭṭhati.

Simhîti kimatthaṁ ? Pumâno tiṭṭhanti.

Antaggahaṇena maghavayuva iccevamâdinaṁ liṅgânaṁ antassa savibhattissa â âdeso hoti simhi vibhattimhi. Maghavâ ; yuvâ.

Puma change au nominatif singulier sa [voyelle] finale en *â*. Ex. Pumâ tiṭṭhati : l'homme est debout.

अं आलपनेकवचने ॥ ३४ ॥

Puma iccevamantassa savibhattissa aṁ hoti âlapanekavacane pare. He pumaṁ [2].

Âlapaneti kimatthaṁ ? Pumâ tiṭṭhati.

Ekavacaneti kimatthaṁ ? He pumâno [3].

[1] S[b] Pumassâ simhi.

[2] Cd he puma.

[3] Cd âlapaneti kim atthaṁ ? He pumâno.

Il la change en *am̃* au vocatif singulier. Ex. He pumam̃ : ô homme.

समासे च विभासा ॥ ३५ ॥

Puma iccevamantassa samâse ca am̃ âdeso hoti vibhâsâ. Itthi ca pumâ ca napum̃sakañ ca, itthîpunnapum̃sakânam̃ samûho, itthîpumannapum̃sakasamûho [1].

Vibhâsâti kimattham̃? Itthî pumanapum̃sakâni.

Casaddaggahaṇam̃ am̃gahaṇânukaḍḍhanattham̃ [2].

[Il change] aussi [son *a* final en *am̃*], à volonté, en composition. Ex. Itthîpumannapum̃sakasamûho (ou itthîpumana°) : les trois genres, féminin, masculin et neutre.

योस्वानो ॥ ३६ ॥

Puma iccevamantassa savibhattissa âno âdeso hoti yosu vibhattisu. Pumâno; he pumâno.

Yosviti kimattham̃? Pumâ [3].

[Il change son *a* final en] *âno* au nominatif et à l'accusatif du pluriel. Ex. Pumâno : les hommes.

आने स्मिम्हि वा ॥ ३७ ॥

Puma iccevam antassa savibhattissa ânoâdeso hoti vâ smimhi vibhattimhi. Pumâne pume vâ.

[Il peut] à volonté [changer son *a* final en] *âne*

[1] Pour tout l'exemple S[b] a : Itthîpumanapum̃sakasamuho. Cd °pumanapum̃sakasa°.

[2] S[b] n'a pas cette glose.

[3] Cd pumâno.

au locatif singulier. Ex. Pumâne ou pume : dans l'homme.

हिविभत्तिम्हि च ॥ ३८ ॥

Puma iccevamantassa hivibhattimhi ca âne âdeso hoti. Pumânehi; pumânebhi.

Punavibhattiggahaṇaṁ kimatthaṁ? Savibhattiggahaṇanivattanatthaṁ[1].

Casaddaggahaṇana maghavayuva iccevamâdinaṁ antassa âna âdeso hoti siyoaṁyo iccetâsu[2] vibhattisu pumakammathâmantassa ca ukâro hoti sasmâsu vibhattisu. Yuvâno[3]; yuvânaṁ; yuvâne; maghavâno; maghavânaṁ; maghavâne; pumuno; pumunâ; kammuno; kammunâ; thâmuno; thâmunâ.

[Il change] aussi [son *a* final en *âne*] devant la désinence *hi* (ou) *bhi* [de l'instrumental pluriel]. Ex. Pumânehi : par les hommes.

Remarquez que la glose relative à « ca » donne comme prévues par l'emploi de cette particule plusieurs formes dont s'occupent explicitement les règles suivantes : pumunâ (40), kammunâ (41).

सुस्मिं आ वा ॥ ३९ ॥

Puma iccevamantassa suvibhattimhi â âdeso hoti vâ. Pumâsu pumesu vâ.

[Il peut] à volonté [changer son *a* final en] *â*

[1] Cd ° ggahaṇaṁ nivattanatthaṁ. Pumânehi.

[2] Cd iccetesu. S[b] °antassa sarassa âno âdeso hoti sabbappaccayesu pu°.

[3] Cd ajoute : yuvânâ.

devant [la désinence] *su* [du locatif pluriel]. Ex. Pumâsu ou pumesu : dans les hommes.

उ नाम्हि च ॥ ४० ॥

Puma iccevamantassa â u[1] âdesâ honti vâ nâmhi vibhattimhi. Pumânâ; pumunâ; pumena vâ.

[Il peut à volonté changer son *a* final en *â*] et aussi [en] *u* devant [la désinence] *nâ* [de l'instrumental singulier]. Ex. Pumânâ, pumunâ ou pumena : par l'homme.

अ कम्मन्तस्स च ॥ ४१ ॥

Kamma iccevamantassa ca a u âdesâ honti vâ nâmhi vibhattimhi. Kammanâ; kammunâ, kammena vâ.

Casaddaggahaṇena maghavayuva iccevam âdînaṁ antassa â âdeso hoti kvaci nâsu iccetesu. Maghavânâ; maghavâsu; maghavena vâ; yuvânâ; yuvâsu; yuvena vâ.

Kamma prend [à volonté *u* et] aussi *a* [devant la désinence *nâ* de l'instrumental singulier]. Ex. Kammanâ, kammunâ ou kammena : par l'action.

Il n'y a évidemment pas lieu de s'arrêter aux subtilités d'explication au moyen desquelles le commentaire prétend tirer de plusieurs des sûtras précédents des règles touchant la déclinaison de *yuva*, *maghava*. Toutefois, il est si bizarre de rapporter l'*â* de : maghavânâ, etc. à une règle où il n'est même pas question d'un *â* long, qu'on pourrait croire à une interpolation purement accidentelle, à une transposition

[1] Cd û.

d'un fragment du commentaire du sûtra 39; mais la Rûpasiddhi présente absolument la même singularité.

ITI NÂMAKAPPE DUTIYO KAṆḌO.

तुम्हाम्हेहि नं आकं ॥ १ ॥

Tehi tumhâmhehi naṁvacanassa âkaṁ[1] hoti. Tumhâkaṁ, amhâkaṁ.

Naṁ iti kimatthaṁ? Tumhehi; amhehi.

Après [les thèmes] *tumha*, *amha*, le génitif pluriel se fait en *âkaṁ*. Ex. Tumhâkaṁ : de vous.

वा य्वप्पठमो[2] ॥ २ ॥

Tehi tumhâmhehi yo appaṭhamo âkaṁ hoti vâ. Tumhâkaṁ passasi; tumhe passasi vâ; amhâkaṁ passasi; amhe passasi vâ.

Yoti kimatthaṁ? Tumhehi; amhehi.

Appaṭhamoti kimatthaṁ? Gacchatha tumhe; gacchâma mayaṁ.

Vâti vikappanatthaṁ. Yonaṁ aṁ ânaṁ âdesâ honti. Tumhaṁ; tumhânaṁ; amhaṁ; amhânaṁ.

[Après les thèmes *tumha*, *amha*] l'accusatif pluriel [peut aussi] à volonté [se faire en *âkaṁ*]. Ex. Amhâkaṁ passasi : tu nous vois.

सस्सं ॥ ३ ॥

Tehi tumhâmhehi sassa vibhattissa aṁ âdeso hoti vâ. Tumhaṁ diyate; tava diyate; tumhaṁ parihggaho; tava parig-

[1] Cd âka âkaṁ.
[2] S[e] vâ yvapa°.

gaho; amhaṁ dîyate; mama dîyate; amhaṁ pariggaho; mama pariggaho[1]; mayhaṁ dîyate; mama dîyate; mayhaṁ pariggaho; mama pariggaho[2].

Sasseti kimatthaṁ? Tumhesu; amhesu.

[Après les thèmes *tumha*, *amha*] le génitif singulier [peut à volonté se faire] en *aṁ*. Ex. Tumhaṁ dîyate : on te donne; amhaṁ pariggaho : mon bien.

सब्बनामाकारते पठमो ॥ ४ ॥

Sabbesaṁ sabbanâmânaṁ akârato yo paṭhamo ettaṁ âpajjate. Sabbe; ye; te; ke; tumhe; amhe; ime.

Sabbanâmânaṁ iti kimatthaṁ? Devâ; asurâ; nâgâ; gandhabbâ.

Akâratoti kimatthaṁ? Amû purisâ.

Yoti kimatthaṁ? Sabbo; yo; ko; ayaṁ.

Paṭhamaggahaṇaṁ uttarasuttatthaṁ. Kataro ca katamo ca katarakatame katarakatamâ vâ.

Après les thèmes pronominaux en *a* le nominatif pluriel se fait en *é*. Ex. Sabbe : tous.

द्वन्द्वा वा ॥ ५ ॥

Tasmâ sabbanâmânaṁ akârato dvandaṭṭhâ yo paṭhamo ettaṁ âpajjate vâ. Katarakatame; katarakatamâ.

Sabbanâmânaṁ iti kimatthaṁ? Devâsuranâgagandhabbamanussâ.

Dvandaṭṭhâti kimatthaṁ? Te sabbe.

[1] Cd n'a pas les contre-exemples par mama.

[2] S[e] n'a pas les exemples mayhaṁ diyate, etc.

[3] Cd sabbanâma akârato.

Après un thème pronominal, dernier membre d'un composé dvandva, cette règle est facultative. Ex. Katarakatame ou katarakatamâ : lesquels?

नञ्ञं [1] सब्बनामिकं ॥ ६ ॥

Sabbanâmikavidhânam dvandaṭṭhe naññam [2] kâriyam hoti. Pubboca aparo ca [3] : pubbâparânam ; pubbo ca uttaro ca [4] : pubbottarânam ; adharo ca uttaro ca : adharottarânam [5].

[Les thèmes pronominaux en *a*, quand ils font partie d'un composé dvandva, ne participent à] aucune autre des particularités de la déclinaison pronominale. Ex. Pubbâparânam (et non °paresam) : des précédents et des suivants.

बहुब्बीहिम्हि च ॥ ७ ॥

Bahubbihimhi ca samâse sabbanâmikavidhânam naññañ [6] kâriyam hoti. Piyo pubbo yassa : piyapubbâya, piyapubbânam, piyapubbe, piyapubbassa.

Ceti kimattham? Sabbanâmikavidhânañ ca hoti. Dakkhiṇapubbassam ; dakkhiṇapubbassâ ; uttarapubbassam ; uttarapubbassâ.

De même pour [les thèmes pronominaux qui font partie d'un] composé bahuvrîhi. Ex. Piyapubbânam (et non °pubbesam], de piyapubbo : qui aime le passé.

[1] Cd S^c nâññam.
[2] Cd dvanvaṭṭhe nâññam.
[3] Cd pubbâca aparâ ca.
[4] Cd pubbâ ca uttarâ ca.
[5] S^c n'a pas la décomposition des trois exemples.
[6] Cd S^c nâññam.

Ce passage est assez instructif relativement à la composition tant des sûtras que des gloses. Il est modelé sur un passage correspondant de la grammaire Kâtantra qui donne (fol. 13) successivement les règles : *Jas sarvva i*, correspondant à notre s. 4; — *Alpâder vâ* (Paṇ. I, 1, 33), qui n'est point représentée ici; — *Dvandvasthâcca*, à laquelle correspond le s. 5 avec le seul changement de *ca* en *vâ* nécessité par l'omission du sûtra précédent; — *Nânyat sârvvanâmikam̃* (s. 6); — *Tritîyâsamâse ca* (Paṇ. I, 1, 30) que n'a point reprise notre grammairien, qui s'est contenté de transporter au sûtra suivant : *Bahuvrîhau* la particule *ca* : « bahubbîhimhi ca; » et c'est à cette particule que le glossateur veut maintenant attribuer le rôle de suppléer la règle Kâtantra qui vient immédiatement à la suite : *Diçâm̃ vâ* (Paṇ. I, 1, 28) que l'auteur ne peut cependant avoir omise qu'à bon escient.

सब्बतो नं संसानं ॥ ८ ॥

Sabbato sabbanâmato nam̃vacanassa sam̃ sânam̃ iccete âdesâ honti. Sabbesam̃; sabbesânam̃; sabbâsam̃; sabbâsânam; yesam̃; yesânam̃; yâsam̃; yâsânam̃; tesam̃; tesânam̃; tâsam̃; tâsânam̃; kesam̃; kesânam̃; kâsam̃; kâsânam̃; imesam̃; imesânam̃; imâsam̃; imâsânam̃; amûsam̃; amûsânam̃.

Nanti kimattham̃? Sabbassa; yassa; tassa. Evam̃ sabbattha.

Après les thèmes pronominaux, le génitif pluriel se fait en *sam̃*, *sânam̃*. Ex. Sabbesam̃ ou sabbesânam̃ : de tous; sabbâsam̃ ou sabbâsânam̃ : de toutes.

राजस्स राजु सुनंहिसु च ॥ ९ ॥

Sabbassa râjasaddassa râju âdeso hoti su nam̃ hi iccetesu. Râjûsu; râjûnam̃; râjûhi; râjûbhi.

Sunam̃hisûti kimattham̃? Râjâ.

Casaddaggahaṇaṁ avadhâraṇatthaṁ? Râjesu; râjânaṁ; râjehi; râjebhi.

Râja se change aussi en *râju* devant [les désinences] *su, naṁ, hi* [du locatif, du génitif et de l'instrumental pluriel]. Ex. Râjûsu : chez les rois.

Il est difficile de croire que cette règle soit bien ici à sa vraie place, séparée des autres règles relatives au thème *râja* et interrompant une série de règles relatives au pronom. C'est aussi ce qui explique l'absence d'un mot marquant que l'application en est facultative; le « ca » servait sans doute à relier cette règle à une autre précédente où « vâ » devait être exprimé.

सब्बस्सिमस्से वा [1] ॥ १० ॥

Sabbassa imasaddassa ekâro hoti vâ sunaṁhi iccetesu. Esu; imesu; esaṁ; imesaṁ; ehi; imehi.

Imasseti kimatthaṁ? Etesu; etesaṁ; etehi.

Le thème *ima* peut à volonté se changer tout entier en *e* [devant les mêmes désinences]. — Ex. Esu ou imesu : dans ceux-ci.

अनिमि नाम्हि च ॥ ११ ॥

Imasaddassa sabbasseva ana imi âdesâ honti nâmhi vibhattimhi. Anena dhammadânena sukhitâ honti sâ pajâ; iminâ buddhapûjena patvâna amataṁ padaṁ.

Nâmhiti kimatthaṁ? Imesu; imesaṁ; imehi.

Caggahaṇaṁ vâgahaṇanivattanatthaṁ [2].

Devant la désinence de l'instrumental singulier,

[1] Cd sabassimase vâ.

[2] S[e] n'a pas cette ligne.

le thème *ima* se change en *ana* ou en *imi*. Ex. Anena [ou iminâ] dhammadânena sukhitâ honti sâ pajâ : ces créatures sont comblées de joie par cet enseignement de la loi.

अनपुंसकस्सायं सिम्हि ॥ १२ ॥

Imasaddassa sabbasseva anapuṁsakassa ayaṁ âdeso hoti simhi vibhattimhi. Ayaṁ puriso; ayaṁ itthî.
Anapuṁsakasseti kimatthaṁ? Idaṁ cittaṁ.
Simhîti kimatthaṁ? Imaṁ purisaṁ passasi.

[*Ima* fait] *ayaṁ* au nominatif singulier du masculin et du féminin. Ex. Ayaṁ puriso : cet homme.

अमुस्स मो सं ॥ १३ ॥

Amusaddassa anapuṁsakassa makâro sakâraṁ âpajjate vâ simhi vibhattimhi. Asu râjâ; amuko râjâ; asu itthî; amukâ itthî.
Anapuṁsakasseti kimatthaṁ? Aduṁ pupphaṁ virocati.
Amusseti kimatthaṁ? Ayaṁ puriso.
Simhîti kimatthaṁ? Amuṁ purisaṁ passasi.

Amu change son *m* en *s* au nominatif singulier du masculin et du féminin. Ex. Amuko râjâ : ce roi.

Le scholiaste est obligé de corriger le texte en ajoutant une limitation qui n'est nulle part exprimée.

एततेसं तो ॥ १४ ॥

Etata iccetesaṁ anapuṁsakânaṁ takâro sakâraṁ âpajjate simhi vibhattimhi. Eso puriso; esâ itthî; so puriso; sâ itthî.
Etesvîti kimatthaṁ? Itaro puriso; itarâ itthî.

Anapuṁsakasseti kimatthaṁ? Etaṁ cittaṁ: taṁ cittaṁ: etaṁ rûpaṁ; taṁ rûpaṁ.

Eta, *ta* [changent] leur *t* [en *s* au nominatif singulier du masculin et du féminin]. Ex. Eso puriso: cet homme; sâ itthî : cette femme.

तस्स वा नत्तं सब्बत्थ ॥ १५ ॥

Tassa sabbanâmassa takârassa nattaṁ hoti vâ[1] sabbattha liṅgesu. Nâya; tâya; naṁ; taṁ; ne; te; nesu; tesu; namhi; tamhi; nâhi; tâhi.

Ta peut toujours se changer à volonté en *na*. Ex. Nâya ou tâya, etc.

सस्मास्मिंसंसास्वत्तं ॥ १६ ॥

Tassa sabbanâmassa takârassa sabbasseva attaṁ hoti vâ sa smâ smiṁ saṁ sâ iccetesu sabbattha liṅgesu. Assa; tassa; asmâ; tasmâ; asmiṁ; tasmiṁ; assaṁ; tassaṁ; assâ, tassâ.

Takârasseti kimatthaṁ? Amussam; amussâ.

Etesviti kimatthaṁ? Tesu; nesu.

[Il peut se changer] en *a* devant les désinences *sa*, *smâ*, *smiṁ*, *saṁ*, *sâ* [du génitif, ablatif, locatif masculin et neutre, locatif et génitif féminin du singulier]. Ex. Assa ou tassa: de celui-ci.

इमसद्दस्स च ॥ १७ ॥

Imasaddassa sabbasseva attaṁ hoti vâ sasmâsmiṁsaṁsâ iccetesu sabbattha liṅgesu. Assa; imassa; asmâ; imasmâ; asmiṁ; imasmiṁ; assaṁ; imissaṁ[2]; assâ; imissâ.

[1] Cd n'a pas : vâ.

[2] Cd S[e] imassaṁ, mais cf. II, 1, 12.

Imasaddasseti kimatthaṁ? Etissaṁ; etissâ.
Casaddaggahaṇaṁ attaṁ anukaḍḍhanatthaṁ[1]?

[Aux mêmes cas], *ima* [se peut] aussi [à volonté changer en *a*]. Ex. Assa ou imassa, etc.

सब्बतो को ॥ १८ ॥

Sabbato sabbanâmato kakârâgamo hoti vâ. Sabbako; yako; sako; amuko; asuko.
Vâti kimatthaṁ? Sabbo; yo; so; ko.
Sabbanâmatoti kimatthaṁ? Puriso.
Vunasabbatoggahaṇena aññasmâpi kakârâgamo hoti. Hinako; potako.

Aux thèmes pronominaux [on peut à volonté affixer la syllabe additionnelle] *ka*. Ex. Sabbako : tout; yako : qui.

घपतो स्मिंसानं संसा ॥ १९ ॥

Sabbato sabbanâmato ghapasaññâto smiṁ sa[2] iccetesaṁ saṁ sâ âdesâ honti vâ yathâsaṅkhyaṁ. Sabbassaṁ; sabbâyaṁ; sabbassâ; sabbâya; imissaṁ; imâyaṁ; imissâ; imâya; amussaṁ; amuyaṁ; amussâ, amuyâ.
Sabbanâmatoti kimatthaṁ? Itthiyaṁ; itthiyâ.
Smiṁsânaṁ iti kimatthaṁ? Amuyo.

Les féminins en *â*, *i*, *û* [des thèmes pronominaux] peuvent à volonté prendre les désinences *saṁ*, *sâ* au locatif et au génitif du singulier. Ex. Sabbassaṁ ou sabbâyaṁ : dans toute; imissâ ou imâya : de celle-ci.

[1] S[e] n'a pas cette ligne.
[2] Sa manque dans Cd.

नेताहि स्मिं आययया ॥ २० ॥

Etâhi sabbanâmâhi ghapasaññato smiṁvacanassa neva âya yâ âdesâ honti. Etissaṁ; etâyaṁ; imissaṁ; imâyaṁ; amussaṁ; amuyaṁ.

Sminti kimatthaṁ? Tâya itthiyâ mukhaṁ.

Etâhiti kimatthaṁ? Kaññâya; gaṅgâya; viṇâya; saddhâya.

Ils ne prennent pas au locatif singulier les désinences *âya* ni *yâ*. Ex. Etissaṁ ou etâyaṁ : dans celle-ci, mais non : etâya.

Ce sûtra est destiné à restreindre l'application des règles II, 1, 60 et 61 qui autorisent à tous les cas obliques du singulier des féminins les désinences *âya* pour les thèmes en *â* et *yâ* pour les thèmes en *î*, *û*.

मनोगणादितो स्मिंनानं इ आ ॥ २१ ॥ [1]

Tasmâ manogaṇâdito [2] smiṁnâ iccetesaṁ ikâraâkârâdesâ honti vâ yathâsaṅkhyaṁ. Manasi; manasmiṁ; sirasi; sirasmiṁ; manasâ; manena [3]; vacasâ; vacena; sirasâ; sirena; tapasâ; tapena; vayasâ; vayena; yasasâ; yasena; tejasâ; tejena; urasâ; urena; tamasâ; tamena.

Smiṁnânaṁ iti kimatthaṁ? Mano; siro; tapo; tamo; tejo.

Âdiggahaṇena aññehipi smiṁnânaṁ ikâraâkârâdesâ honti. Bilasi; bilasâ; padasi; padasâ.

Après les thèmes du gaṇa mano-âdi, etc. on

[1] Depuis ce sûtra jusqu'à II, 4, 11, il n'a pu être fait usage de Cd dont trois feuilles sont endommagées et illisibles; c'est donc sur S[e] seul qu'a été constitué le texte.

[2] S[e] manodigaṇâdito.

[3] S[e] vanena.

substitue *i*, *á* aux désinences *smiṁ*, *ná* [du locatif et de l'instrumental singulier]. Ex. Manasi : dans l'esprit; manasâ : par l'esprit.

Ici, comme souvent, la règle n'est que facultative, malgré son apparence et sa forme absolue. Cf. p. ex. s. 13, s. 26.

सस्स चो ॥ २२ ॥

Tasmâ manogaṇâdito sassa ca okâro hoti. Manaso; tapaso.

Et *o* à la désinence *sa* [du génitif singulier]. Ex. Manaso : de l'esprit.

एतेसं ओ लोपे ॥ २३ ॥

Etesaṁ manogaṇâdinaṁ anto ottaṁ âpajjate vibhattilope kate. Manomayaṁ; ayomayaṁ; tejosamena; tapoguṇena; siroruho.

Âdiggahaṇena aññesaṁ anto ottaṁ âpajjate. Âposamena; vâyosamena.

Lopeti kimatthaṁ? Padasâ; tapasâ; yasasâ; vacasâ; manasâ. Evaṁ aññepi yojetabbâ [1].

Les thèmes [du gaṇa manoâdi, etc.] prennent *o* [final] quand ils sont dépourvus de toute désinence. Ex. Ayomayaṁ : fait de fer.

स सरे वागमो ॥ २४ ॥

Eteheva manogaṇâdihi vibhattâdese sare pare sakârâgamo hoti vâ. Manasâ; vacasâ; manasi; vacasi.

[1] Sᵗ yojjetabbâ.

Vâti kimatthaṁ? Madena; tejena; yasena.

Sareti kimatthaṁ? Mano; tejo; yaso.

Punâdiggahaṇena aññasmiṁ pi sare paccaye sakârâgamo hoti. Mânasikaṁ; vâcasikaṁ.

Ils prennent dans certains cas un *s* additionnel devant la voyelle [initiale d'un suffixe]. Ex. Mana-s-â; mana-s-i.

Le scholiaste s'exprime mal en ajoutant «vibhattâdese» et en maintenant cependant le *vâ*. En effet, il n'est pas exact de dire que l'insertion prescrite soit facultative devant les voyelles *â*, *i* substituées aux désinences ordinaires. Employant «vâ» une fois de plus dans le sens de «dans certains cas précis (où alors la règle n'a rien de facultatif)», le sûtra dit simplement que, devant une voyelle initiale de certains suffixes casuels et autres (parmi lesquels *â*, *i* substitués à *nâ*, *smiṁ*), les thèmes en question insèrent régulièrement un *s*. Le scholiaste eût donc dû supprimer dans sa paraphrase ou «vâ» ou «vibhattâdese», ou plutôt il eût dû supprimer vibhattâdese, qui a le tort d'exclure certains suffixes qu'à la fin le commentaire est bien obligé de faire rentrer dans cette règle.

सन्तसद्दस्स सो भे बो चन्ते ॥ ७५ ॥

Sabbasseva santasaddassa sakârâdeso hoti bhakâre pare ante ca bakârâgamo hoti. Sabbhir eva samâsetha; sabbhi kubbetha[1] nâsabbhi; sabbhi pavedayanti; sabbhato; sabbhâvo.

Bheti kimatthaṁ? Santehi pûjito bhagavâ.

Casaddaggahaṇaṁ kvaci sakârassara pasiddhatthaṁ. Sakkâro; sakkato.

Le mot *santa* devant *bh* devient *sa*, et [s'aug-

[1] S' kabbetha.

mente] à la fin [d'un] *b* [additionnel]. Ex. Sabbhir eva samâsetha : ne fréquentez que les gens vertueux.

सिम्हि गच्छन्तादीनं अन्तसद्दो[1] अं ॥ २६ ॥

Simhi gacchantâdinaṁ antasaddo[2] aṁ âpajjate vâ. Gacchaṁ; gacchanto; mahaṁ; mahanto; caraṁ; caranto; tiṭṭhaṁ; tiṭṭhanto; khâdaṁ; khâdanto.

Gacchantâdinaṁ iti kimatthaṁ? Anto; danto; vanto; santo.

Au nominatif singulier, les thèmes *gacchanta*, etc. changent *anto* en *aṁ*. Ex. Gacchaṁ : marchant; mahaṁ : grand.

Cette règle encore n'est que facultative, bien que l'auteur ne l'indique pas expressément. (Cf. s. 21, etc.) Nous avons visiblement affaire à une collection d'observations grammaticales bien plus qu'à une grammaire méthodique, où chaque mot serait pesé et les limites naturelles de chaque règle seraient nettement définies.

सेसेसु न्तु व[3] ॥ २७ ॥

Gacchantâdinaṁ antasaddo[4] ntuppaccayova daṭṭhabbo sesesu vibhattipaccayesu. Gacchato; mahato; gacchati; mahati; gacchatâ; mahatâ.

Sesesviti kimatthaṁ? Gacchaṁ; mahaṁ; khâdaṁ.

A tous ces autres cas [ces thèmes sont traités] comme [les mots terminés par] le suffixe *ntu*. Ex. Gacchato, gén. sing. comme guṇavato, etc.

[1] et [2] Sr gacchantâdinantasaddo.

[3] Sr ntava.

[4] Sr gacchantâdinantasaddo.

ब्रह्मत्तसखराजादितो अं आनं ॥ २८ ॥

Brahma atta sakha râja iccevamâdito aṁvacanassa ânaṁ âdeso hoti vâ. Brahmânaṁ; brahmaṁ; attânaṁ; attaṁ; sakhânaṁ; sakhaṁ; râjânaṁ; râjaṁ.

Aṁ iti kimatthaṁ? Râjâ.

Après les thèmes *brahma*, *atta*, *sakha*, *râja*, etc. l'accusatif singulier se fait en *ânaṁ*. Ex. Brahmânaṁ : un brâhmane.

La remarque du s. 26 s'applique également à cette règle.

स्या च ॥ २९ ॥

Brahma atta sakha râja iccevamâdihi sivacanassa â hoti. Brahmâ; attâ; sakhâ; râjâ; âtumâ.

Et le nominatif singulier en *â*. Ex. Brahmâ : un brâhmane.

योनं आनो ॥ ३० ॥

Brahma atta sakha râja iccevam âdihi yonaṁ âno âdeso hoti. Brahmâno; attâno; sakhâno; râjâno; âtumâno.

Le nominatif et l'accusatif pluriel en *âno*. Ex. Brahmâno : les brâhmanes.

सखातो चायो नो ॥ ३१ ॥

Tasmâ sakhâto ca yonaṁ âyono âdesâ honti. Sakhâyo; sakhino.

Yonaṁ iti kimatthaṁ? Sakhâ.

Après *sakha* le nominatif et l'accusatif pluriel se font aussi en *âyo* et *no*. Ex. Sakhâyo ou sakhino : les amis.

स्मिं ए ॥ ३२ ॥

Tasmâ sakhâto smiṁvacanassa ekâro hoti. Sakhe.

Après *sakha*, le locatif singulier se fait en *e*. — Ex. Sakhe : dans un ami.

ब्रह्मातो[1] गस्स च ॥ ३३ ॥

Tasmâ brahmâto[2] gassa ca ekâro hoti. He brahme.

Après *brahma*, on fait aussi le vocatif singulier en *e*. Ex. He brahme! ô brâhmane!

सखान्तस्सि[3] नोनानंसेसु ॥ ३४ ॥

Tassa sakhântassa ikârâdeso hoti nonânaṁsa iccetesu. Sakhino; sakhinâ; sakhinaṁ; sakhissa.
Etesviti kimatthaṁ? Sakhârehi; sakhehi.

Sakha change sa voyelle finale en *i* devant les désinences *no*, *nâ*, *naṁ*, *sa*. Ex. Sakhino : de l'ami.

आरो हिम्हि वा ॥ ३५ ॥

Tassa sakhântassa âro hoti vâ himhi vibhattimhi. Sakhârehi; sakhehi.

[Il peut] à volonté [la changer] en *âra* devant la

[1] S' brahmato. C. brahmâto.
[2] S' brahmato.
[3] S' saṁkhâ°.

désinence *hi* [de l'instrumental pluriel]. Ex. Sakhârehi ou sakhehi : par les amis.

सुनमंसु वा ॥ ३६ ॥

Tassa sakhantassa âro hoti vâ sunamaṁ iccetesu. Sakhâresu; sakhesu; sakhârânaṁ; sakhînaṁ; sakhâraṁ; sakhaṁ.

[Et aussi] à volonté devant les désinences *su*, *naṁ*, *aṁ* [du locatif et du génitif pluriel et de l'accusatif singulier]. Ex. Sakhâresu ou sakhesu : dans les amis.

ब्रह्मातो [1] तु स्मिं नि ॥ ३७ ॥

Tasmâ brahmâto[2] smiṁvacanassa ni âdeso hoti. Brahmani.

Tusaddaggahaṇena abrahmâto[3] pi smiṁvacanassa ni hoti. Kammani; cammani; muddhani[4].

Après *brahma* le locatif singulier se fait en *ni*. Ex. Brahmani : dans un brâhmane.

उत्तं सनासु ॥ ३८ ॥

Tassa brahmasaddassa anto uttaṁ âpajjate sanâ iccetesu. Brahmuno; brahmunâ.

Sanâsviti kimatthaṁ? Brahmâ.

Uttaṁ iti bhâvaniddesena katthaci abhâvaṁ dasseti[5]. Brahmassa.

Brahma change sa voyelle finale en *u* devant les

[1] Sᵉ brahmato. C. brahmâto.

[2] et [3] Sᵉ brahmato.

[4] Sᵉ muddani.

[5] Sᵉ dassesi.

désinences du génitif et de l'instrumental du singulier. Ex. Brahmuno : du brâhmane.

सत्थुपितादीनं ग्रा सिस्मिं सिलोपो च [1] ॥ ३९ ॥

Satthupitu iccevamâdinam̃ anto âttam̃ âpajjate sismim̃ silopo ca [2]. Satthâ; pitâ; mâtâ; bhâtâ; kattâ.

Sismim̃ ti kimattham̃? Satthussa; pitussa; bhâtussa; kattussa [3].

Les thèmes *satthu*, *pitu*, etc. prennent *â* au nominatif singulier et perdent toute désinence. Ex. Satthâ : le maître.

अञ्ञेस्वारत्तं ॥ ४० ॥

Satthupitâdinam̃ anto sivacanato aññesu vacanesu ârattam̃ âpajjate. Satthâram̃; pitaram̃; mâtaram̃; bhâtaram̃; satthârehi; pitarehi; mâtarehi; bhâtarehi.

Aññesviti kimattham̃? Satthâ; pitâ; mâtâ; bhâtâ.

Ârattaggahaṇena katthaci niyamam̃ [4] dasseti. Satthussa; pitussa; mâtussa; bhâtussa.

Aux autres cas ils changent leur finale en *âra*. Ex. Satthâram̃ : le maître; pitarehi : par les pères.

वा नम्हि ॥ ४१ ॥

Satthupitâdinam̃ anto ârattam̃ âpajjate namhi vibhattimhi vâ. Satthârânam̃; pitarânam̃; mâtarânam̃; bhâtarânam̃.

Vâti kimattham̃? Satthûnam̃ [5]; pitûnam̃; mâtûnam̃; bhâtûnam̃.

[1] S[a] satthupitâdinam âsismi lopoca. C. comme le texte.

[2] S[a] sulopo ca.

[3] S[a] katussa.

[4] S[a] °ci aniyamam̃.

[5] S[a] satthânam̃. Mais le voisinage des formes suivantes rend la correction évidemment nécessaire.

Ce changement est facultatif au génitif pluriel. Ex. Satthârânaṁ ou satthûnaṁ : des maitres.

Il me paraît plus que douteux que ce sûtra ait été ajouté par l'auteur en vue de ces formes « satthûnaṁ, » etc. que le commentateur rapproche ici des formes facultatives « satthârânaṁ, » etc.; car s'il avait eu cette intention, ce n'est pas pour le génitif pluriel seulement qu'il eût enseigné la non-obligation d'un second thème en *âra* (ara), mais aussi pour le génitif singulier (en *no* ou *ssa*) et les autres cas qui se peuvent encore dériver du thème en *u* : satthussa, etc. L'auteur ne le faisant pas, il est clair que l'autre forme de génitif pluriel à laquelle il fait allusion est la forme en *ânaṁ* autorisée par le sûtra suivant. La suite des règles 40, 41, 42 est donc : aux cas autres que le nominatif singulier, *satthu*, etc. forment un nouveau thème en *âra* (*ara*), excepté pourtant au génitif pluriel, qui peut aussi faire « satthânaṁ », etc.

सत्थुनात्तञ्च [1] ॥ ४२ ॥

Tassa satthusaddassa âttaṁ hoti vâ naṁhi vibhattimhi. Satthânaṁ; pitânaṁ; mâtânaṁ; bhâtânaṁ; dhitânaṁ; kattânaṁ.

Vâti kimatthaṁ? Satthârânaṁ; pitûnaṁ; mâtûnaṁ; dhitûnaṁ.

Satthu peut aussi, au génitif pluriel, prendre *â* devant la désinence *naṁ*. Ex. Satthânaṁ : des maitres.

Le scholiaste prend « satthu » comme représentant tous les thèmes du gaṇa satthupitâdi : mais alors on ne voit pas dans quel but l'auteur du sûtra a répété satthu, répétition qui pa-

[1] S' Satthunâtañca.

raîtrait plutôt destinée à restreindre à ce seul mot l'application du sûtra. D'autre part la règle suivante semble bien s'appliquer à tous les thèmes du gaṇa, sans qu'elle contienne une spécification nouvelle du gaṇa tout entier, ce qui régulièrement serait nécessaire, si *satthuno* avait ici un sens restrictif.

उ सस्मिं सलोपो च ॥ ४३ ॥

Satthupitu iccevamâdinaṁ antassa uttaṁ hoti vâ sasmiṁ salopo ca. Satthu, satthussa, satthuno dìyate pariggaho vâ; pitu, pitussa; pituno dìyate pariggaho vâ; bhâtu, bhâtussa; bhâtuno dìyate parriggaho vâ.

[Les thèmes *satthu*, etc. peuvent à volonté prendre] *u* au génitif singulier, en éliminant toute désinence. Ex. Satthu dìyate : on donne au maître.

सक्कमन्धातादीनञ्च[1] ॥ ४४ ॥

Sakkamandhâtu[2] iccevamâdinaṁ uttaṁ hoti[3] sasmiṁ salopo ca. Sakkamandhâtu[4] iva assa râjino vibhavo; evaṁ: kattu; gantu; dhâtu iccevamâdi.

Les thèmes *sakkamandhâtu*, etc. [forment le génitif] de même. Ex. Sakkamandhâtu iva assa râjino vibhavo : la puissance de ce roi est égale à celle de Sakkamandhâtṛi.

ततो योनं ओ तु ॥ ४५ ॥

Tato ârâdesato sabbesaṁ yonaṁ okârâdeso hoti. Satthâro; pitaro; mâtaro; bhâtaro; kattâro[5]; vattâro.

[1], [2], [4] Sᵉ °mandâ°.

[3] Sᵉ uttaṁ âpajjate, qui ne se peut construire avec le génitif °âdinaṁ.

[5] Sᵉ Kattaro.

Tusaddaggahaṇena aññasmâpi yonaṁ okârâdeso hoti. Caturo janitâro[1]; ubho purisâ.

Mais après cette addition [de *âra* aux thèmes *satthu*, *pitu*, etc.] *o* [sert de désinence] pour le nominatif et l'accusatif du pluriel. Ex. Satthâro : les maîtres; pitaro : les pères.

ततो स्मिं इ ॥ ८६ ॥

Tato ârâdesato smiṁvacanassa ikârâdeso hoti. Satthari; pitari; mâtari; bhâtari; kattari; dhitari; vattari[2].

Punatatogahaṇena aññasmâpi smiṁvacanassa ikârâdeso hoti. Bhuvi.

Après cette addition [de *âra* aux thèmes *satthu*, *pitu*, etc.] *i* [sert de désinence] pour le locatif singulier. Ex. Satthari : dans le maître; pitari : dans le père.

Je ne vois rien qui explique ni justifie la répétition de «tato» dans cette règle (étant donnés la suite et l'état actuel des sûtras); peut-être n'est-elle que le résultat d'une faute de copiste, ancienne assurément, puisque le scholiaste essaye une explication telle quelle, et qu'on la retrouve dans la Rûpasiddhi.

ना आ ॥ ८७ ॥

Tato ârâdesato nâvacanassa âkârâdeso hoti. Satthârâ; pitarâ; mâtarâ; bhâtarâ; dhitarâ, kattarâ; vattarâ.

[Et] *â* pour l'instrumental singulier. Ex. Satthârâ : par le maître; pitarâ : par le père.

[1] Se janâtâro.

[2] Se ajoute une seconde fois kattari.

आरो रस्सं इकारे ॥ ४८ ॥

Ârâdeso rassaṁ âpajjate ikâre pare. Satthari; pitari; mâtari; bhâtari; dhitari.

[L'additionnel] *âra* est bref devant *i* [du locatif singulier]. Ex. Satthari; pitari.

पितादीनं असिम्हि [1] ॥ ४९ ॥

Pitâdînaṁ ârâdeso rassaṁ âpajjate asimhi ca. Pitarâ: mâtarâ, bhâtarâ; dhitarâ; pitaro; mâtaro; bhâtaro; dhitaro.

Asimhiggahaṇaṁ tomhi ikârâdesasaññâpanatthaṁ. Mâtito; pitito; bhâtito; duhitito

[L'additionnel] *âra* des thèmes *pitu*, etc. [est bref à tous les cas] excepté au nominatif singulier. Ex. Pitarâ, etc.

Asimhi est, pour le moins, inutile, étant donnée la forme sous laquelle est enseigné l'*â* long du nominatif singulier (s. 39).

तयातयिनं तकारो त्वत्तं वा ॥ ५० ॥

Tayâ tayi iccetesaṁ takâro tvattaṁ âpajjate vâ. Tvayâ; tayâ tvayi; tayi.

Etesanti kimatthaṁ? Tuvaṁ; tvaṁ.

Le *t* de *tayâ*, *tayi* peut à volonté se changer en *tv*. Ex. Tvayâ ou tayâ : par toi.

ITI NÂMAKAPPE TATIYO KAṆḌO.

[1] Sᵉ âsimhi.

अत्तन्तो हिस्मिं अनत्तं[1] ॥ १ ॥

Tassa attano anto[2] anattaṁ âpajjate hismi vibhattimhi. Attanehi; attanebhi.

Attantoti kimatthaṁ? Gajjehi; gajjebhi.

Hisminti kimatthaṁ? Attanâ.

Anattaṁ iti bhâvaniddesena attasaddassa sakârâdeso hoti sabbâsu vibhattisu. Sako; sakâ; sake.

L'*a* final du thème *atta* se change en *ana* devant la désinence de l'instrumental pluriel. Ex. Attanehi.

ततो स्मिं नि ॥ २

Tato attato smiṁvacanassa ni hoti. Attani.

Tatoggahaṇaṁ avadhâraṇatthaṁ. Sake petavisaye.

Après ce thème *atta*, la désinence pour le locatif singulier est *ni*. Ex. Attani : en soi-même.

सस्स नो ॥ ३ ॥

Tato attato[3] sassa vibhattissa no hoti. Attano.

[Et] pour le génitif singulier, *no*. Ex. Attano : de soi-même.

स्मा ना ॥ ४ ॥

Tato attasaddato smâvacanassa nâ hoti. Attanâ.

Punatatogahaṇena[4] tassa attano takârassa rakâro hoti sabbesu vacanesu. Atrajo; atrajaṁ.

[1] S* °hismiṁ mânattaṁ.

[2] S* attano ikârassa anto.

[3] S* attano.

[4] S* Punaggahaṇena.

Pour l'ablatif singulier, *ná*. Ex. Attanâ : par soi-même.

कलतो च ॥ ५ ॥

Jhala iccetehi smâvacanassa nâ hoti. Agginâ; pâṇinâ; daṇḍinâ; bhikkhunâ; sayambhunâ.

Smâti kimattham? Aggayo; munayo; isayo.

[*Ná* sert] de même [de désinence à l'ablatif singulier,] après les thèmes masculins en *i*, *î*, *u*, *û*. Ex. Pâṇinâ : de la main.

घपतो स्मिं यं वा ॥ ६ ॥

Tasmâ ghapato smiṁvacanassa yaṁ hoti vâ. Kaññâyaṁ; kaññâya; gaṅgâyaṁ; gaṅgâya; rattiyaṁ; rattiyâ; itthiyaṁ; itthiyâ; vadhuyaṁ; vadhuyâ; yâguyaṁ; yâguyâ.

Yaṁ peut à volonté s'employer comme désinence du locatif singulier, après les thèmes féminins en *â*, *i*, *û*.

Ce sûtra est complétement superflu, au moins en ce qui concerne les thèmes en *î*, *û* pour lesquels la forme de locatif en *yaṁ* (à côté de *yâ*) est expressément enseignée par le sûtra II, 1, 17 combiné avec les sûtras II, 1, 19 et 20.

योनं नि नपुंसकेहि ॥ ७ ॥

Sabbesaṁ yonaṁ ni hoti vâ napuṁsakehi liṅgehi. Aṭṭhini; aṭṭhî; âyûni, âyû. Evaṁ dutiyâyaṁ.

Napuṁsakehiti kimattham? Itthiyo.

Les [thèmes] neutres forment [à volonté] en *ni*

leur nominatif et leur accusatif pluriel. Ex. Aṭṭhini ou aṭṭhî : les os.

अतो निच्चं ॥ ८ ॥

Akârantehi napuṁsakaliṅgehi yonaṁ niccaṁ ni hoti. Yâni; yâni; tâni; tâni; kâni; kâni; bhayâni; bhayâni; rûpâni; rûpâni.

Les thèmes [neutres] en *a* [les forment] toujours [ainsi]. Ex. Yâni (et non : yâ) : quæ; rûpâni (et non : rûpâ) : les formes.

Nous avons ici une contradiction directe avec la règle I, 1, 56.

सिं ॥ ९ ॥

Akârantehi napuṁsakaliṅgehi sivacanassa aṁ hoti niccaṁ. Sabbaṁ; yaṁ; kaṁ; taṁ; cittaṁ; rûpaṁ.

[Les thèmes neutres en *a* forment] le nominatif singulier en [*a*]*ṁ*. Ex. Sabbaṁ : tout; cittaṁ : l'esprit.

सेसतो लोपं गसिपि ॥ १० ॥

Tato nidiṭṭhehi sesato gasi iccete lopaṁ âpajjante[1]. Bhoti itthi; sâ itthi; bho daṇḍi; so daṇḍi; bho sattha; so satthâ; bho râja; so râjâ.

Sesatoti kimatthaṁ? Puriso gacchati.

Gasipiti kimatthaṁ? Itthiyâ; satthussa.

Après tous les autres thèmes (autres que ceux pour qui il a été donné des règles précédemment),

[1] Sᵉ âpajjate.

le nominatif et le vocatif singulier éliminent toute désinence. Ex. Sâ itthî : cette femme; bhoti itthi : ô femme!

Je n'ai pas rendu « pi » dont la portée m'échappe. L'explication qu'en donne la Rûpasiddhi (fol. 12[a]) ne me le rend pas plus clair : « Apiggahaṇaṁ dutiyatthasampiṇḍanatthaṁ. »

सब्बासं आवुसोउपसग्गनिपातादीहि च ॥ ११ ॥

Sabbâsaṁ vibhattinaṁ ekavacanânaṁ bahuvacanânaṁ paṭhamâdutiyâtatiyâcatuṭṭhipañcamichaṭṭhisattaminaṁ lopo hoti âvusoupasagganipâta iccevamâdihi. Tvaṁ panâvuso; tumhe panâvuso; padaso dhammaṁ vâceyya; vihâraṁ sve upagacchissati[1]. Pa parâ ni nî u du saṁ vi ava anu pari adhi abhi pati su â ati api apa upa : pahâro; parâbhavo; nihâro; nîhâro; uhâro; duhâro; saṁhâro; vihâro; avahâro, anuhâro; parihâro; adhihâro; abhihâro; patihâro; suhâro; âhâro; atihâro; apihâro; apahâro; upahâro — evaṁ visati upasaggehi ca; — yathâ tathâ khalu kho yatra tatra atho atha hi tu ca vâ ve[2] ham ahaṁ evaṁ ho aho he ahe re are — evamâdihi nipâtehi ca yojetabbaṁ[3].

Le mot *âvuso*, les prépositions, les conjonctions, etc. éliminent aussi toute désinence casuelle. Ex. Tvaṁ panâvuso : mais toi, ô ami; pahâro (de pa-hâra) : coup; yathâ : comme.

[1] S[a] upagacchisati.
[2] S[a] vo.
[3] S[a] yojettabbâ. Ici s'arrête la lacune de Cd.

पुमस्स लिङ्गादीसु समासेसु ॥ १२ ॥

Puma iccetassa [1] anto lopaṁ âpajjate liṅgâdisu parapadesu samâsesu. Pulliṅgaṁ; pumbhâvo; puṅkokilo [2].
Pumasseti kimatthaṁ? Itthîliṅgaṁ; napuṁsakaliṅgaṁ.
Liṅgâdisûti kimatthaṁ? Pumitthi.
Samâsesûti kimatthaṁ? Pumassa liṅgaṁ.

Puma [perd sa voyelle finale], en composition devant les mots *liṅga*, etc. Ex. Pullingaṁ : le genre masculin.

अं यं ईतो पसञ्ञातो [3] ॥ १३ ॥

Aṁvacanassa yaṁ hoti vâ îto pasaññâto. Itthiyaṁ; itthiṁ.
Pasaññâto ti kimatthaṁ? Daṇḍinaṁ; bhoginaṁ [4].
Aṁ iti kimatthaṁ? Itthihi.

Les thèmes féminins en *î* font l'accusatif singulier en *yaṁ*. Ex. Itthiyaṁ : la femme.

नं झतो कतरस्सा [5] ॥ १४ ॥

Tasmâ jhato katarassâ aṁvacanassa naṁ hoti. Daṇḍinaṁ; bhoginaṁ.
Jhatoti kimatthaṁ? Vessabhuṁ.
Katarassâti kimatthaṁ? Kucchiṁ.

Les masculins en *î* le font en *naṁ* en prenant *i* bref [devant cette désinence]. Ex. Daṇḍinaṁ (accus.

[1] Cd iccevatassa.
[2] Cd °padesu. Pulliṅgaṁ; pubbhâvo.
[3] Cd ° yaṁ itâ pa°.
[4] Cd daṇḍinaṁ; bhoginaṁ.
[5] Cd S° na jhato °.

de daṇḍî) : qui porte un bâton ; mais : kucchiṁ (accus. de kucchi) : ventre.

योनं नो ॥ १५ ॥

Sabbesaṁ yonaṁ jhato katarassâ no hoti. Daṇḍino, bhogino; he daṇḍino; he bhogino.

Katarassâti kimatthaṁ? Aggayo; munayo; isayo.

Jhatoti kimatthaṁ? Sayambhuvo.

Yonanti kimatthaṁ? Daṇḍinâ; bhoginâ.

[Ils font] le nominatif et l'accusatif pluriel en *no*, [en prenant *i* bref devant cette désinence]. Ex. Daṇḍino : qui portent un bâton ; mais : aggayo (de aggi) : les feux.

स्मिं नि ॥ १६ ॥

Tasmâ jhato katarassâ smiṁvacanassa ni hoti. Daṇḍini; bhogini.

Katarassâti kimatthaṁ? Byâdhimhi.

[Ils font] le locatif singulier en *ni* [en prenant *i* bref devant cette désinence]. Ex. Bhogini : dans le serpent.

किस्स क वे च ॥ १७ ॥

Kiṁ iccetassa ko hoti vappaccaye pare. Kva gatosi devânampiyatissa?

Casaddaggahaṇena avappaccaye pare pi ko hoti. Kathaṁ bodhesi tvaṁ dhammaṁ?

Veti kimatthaṁ? Kuto âgatosi tvaṁ.

Kiṁ se change en *k* devant le suffixe *va*. Ex. Kva gatosi devânampiyatissa : où es-tu allé, Devânampiyatissa?

कु हिंहंसु च ॥ १८ ॥

Kiṁ iccetassa ku hoti hiṁhaṁ iccetesu. Kuhiṁ gacchasi; kuhaṁ gacchasi.

Casaddaggahaṇena hiñcanaṁ dâcanaṁ paccayesu ku hoti. Kuhiñcanaṁ; kudâcanaṁ [1].

Et aussi en *ku* devant les suffixes *hiṁ*, *haṁ*. Ex. Kuhiṁ gacchasi : où vas-tu?

Malgré le silence du scholiaste, cette règle entend évidemment autoriser les formes comme *kahaṁ* (cf. par exemple *Dhammap.* 212, 15 et *passim.*).

सेसेसु च ॥ १९ ॥

Kiṁ iccetassa ko hoti sesesu vibhattippaccayesu paresu. Ko pakâro, kathaṁ; kaṁ pakâraṁ, kathaṁ.

Casaddaggahaṇaṁ kakârânukaḍḍhanatthaṁ [2].

Et [en *ka*] devant tous les autres [suffixes]. Ex. Kathaṁ : comment.

Régulièrement c'est *ku* et non *ka* que nous devrions suppléer dans le sûtra; malgré les libertés et les irrégularités fréquentes que nous avons eu déjà l'occasion de constater dans la construction et la succession des sûtras, il est difficile de ne pas croire, surtout en comparant la règle suivante, qu'il y ait ici une transposition accidentelle des sûtras 18 et 19 dont la simple interversion évite toute difficulté.

त्रतोथेसु च ॥ २० ॥

Kim iccetassa ku hoti trathotha iccetesu. Kutra; kuto; kuttha.

[1] S[e] * haṇenâti kimatthaṁ? Aññatopi ku hoti. Kuhiñcanaṁ.

[2] Glose omise par S[e].

Casaddaggahaṇaṁ kiṁsaddânukaḍḍhanatthaṁ[1].

Et [en *ku*] devant les suffixes *tra*, *to*, *tha*. Ex. Kutra : où; kuto : d'où.

सब्बस्सेतस्साकारो वा ॥ २१ ॥

Sabbassa etasaddassa akâro hoti vâ totha iccetesu. Ato, attha; etto; ettha.

Eta peut à volonté se substituer *a* devant les suffixes *to*, *tha*. Ex. Ato : de là; ettha : là.

त्रे निच्चं ॥ २२ ॥

Sabbassa etasaddassa akâro hoti niccaṁ trappaccaye pare. Atra.

Devant *tra* [cette substitution a] toujours [lieu]. Ex. Atra : ici.

ए तोथेसु वा ॥ २३ ॥

Sabbasseva etasaddassa ekâro hoti vâ totha iccetesu. Etto; ato[2]; ettha; attha.

[*Eta* peut] à volonté [se réduire à] *e* devant les suffixes *to*, *tha*. Exemple : Etto (ou : ato) : de là; ettha (ou : attha) : là.

इमस्सि त्थंदानिहतोधेसु च ॥ २४ ॥

Sabbasseva imasaddassa ikâro hoti tthaṁdânihatodha iccetesu. Itthaṁ; idâni; iha; ito; idha.

[1] Glose omise par S[c].

[2] Cd akho.

Casaddaggahaṇaṁ avadhâraṇatthaṁ.

Et *ima* se change en *i* devant les suffixes *tthaṁ*, *dâni*, *ha*, *to*, *dha*. Ex. Itthaṁ : ainsi; idâni : maintenant.

अ धुनाम्हि च ॥ २५ ॥

Sabbasseva imasaddassa akâro hoti dhunâ iccetamhi. Adhunâ.

Casaddaggahaṇaṁ avadhâraṇatthaṁ[1].

Et en *a* devant *dhunâ*. Ex. Adhunâ : maintenant.

एत रहिम्हि [2] ॥ २६ ॥

Sabbasseva imassaddassa etâdeso hoti rahimhi paccaye pare. Etarahi.

En *eta* devant *rahi*. Ex. Etarahi : maintenant.

इत्थियं अतो आपच्चयो ॥ २७ ॥

Itthiyaṁ vattamânâya akârato âpaccayo hoti. Sabbâ; sâ; yâ; kâ; kaññâ.

Au féminin, les thèmes en *a* prennent *â* long. Ex. Sabbâ : toute; sâ : celle-ci.

नदादितो वा ई ॥ २८ ॥

Nadâdito vâ anadâdito vâ itthiyaṁ vattamânâya akârato

[1] Glose omise par S[c].

[2] Cd rambi.

ipaccayo hoti. Nadî; mahî; kumârî; karuṇî; vâruṇî; sakhî; hatthî[1]; itthî.

Les thèmes [en *a*] du gaṇa nadâdi et autres prennent *î* long. Ex. Nadî : le fleuve; mahî : la terre; kumârî : la jeune fille.

Tout en traduisant comme le scholiaste, je ne suis pas sans avoir des doutes sur l'exactitude de cette interprétation qui suppose, chez l'auteur du sûtra, une façon de s'exprimer bien énigmatique. Le sens littéral serait que : les thèmes du gaṇa nadâdi peuvent à volonté former leur féminin en *î*; mais dans les thèmes *nadî*, etc. la forme en *î* n'est pas seulement facultative, elle est régulière et obligatoire. On pourrait toutefois penser qu'en ajoutant *vâ* l'auteur du sûtra a entendu faire allusion à certains cas où cet *î* deviendrait bref. En effet, sans partager complétement l'opinion de M. Storck (I, 11; II, 27), que les thèmes féminins en *î* « nominativum « sgl. in i brevem longamve formant et promiscue his termi- « nationibus utuntur, » on doit reconnaître qu'il règne sur ce point dans les manuscrits une grande incertitude; et cette circonstance, jointe au caractère douteux et mobile de plusieurs voyelles finales en pâli, autorise à penser que les thèmes féminins mêmes dont l'î parait le plus stable ont bien pu être considérés comme l'abrégeant quelquefois en *i*. Cette explication serait assurément plus simple, plus conforme à la lettre du texte. D'autre part, il faut avouer que le gaṇa *nadâdi* n'épuise pas la catégorie des thèmes qui font leur féminin en *î* (cf. Vopadeva, IV, 9), et qu'en fait, au moins, le commentateur a raison. Là où il a tort, c'est quand il donne des exemples comme « itthî, hatthî », le premier n'étant point dérivé d'un thème en *â*, le second étant nominatif *masculin* (cf. pourtant Clough, p. 40) en *î*. Il a oublié,

[1] Le Bâlâvatâra ayant la même forme, on ne peut songer à lire « hatthinî ». Cf. du reste s. 30.

en les donnant, que cette règle enseigne la formation de thèmes féminins, et non des nominatifs singuliers en *î*, qui sont réglés déjà par le s. 10.

णवणिकणेय्यणन्तुहि ॥ २९ ॥

Ṇavaṇikaṇeyyaṇantu iccetehi itthiyaṁ vattamânehi ipaccayo hoti. Mânavî; paṇḍavi[1]; nâviki; veṇateyyî; kunteyyî; gotamî; guṇavatî; sâmavatî.

Les suffixes *ṇava*, *ṇika*, *ṇeyya*, *ṇantu* [prennent de même *î* au féminin]. Ex. Mânavî : une descendante de Manu; kunteyyî : une descendante de Kuntâ.

पतिभिक्खुराजीकारन्तेहि[2] इनी[3] ॥ ३० ॥

Patibhikkhurâjikârantehi[4] itthiyaṁ vattamânehi[5] inipaccayo[6] hoti. Gahapatânî; bhikkhunî; râjinî; hatthinî; daṇḍinî; medhâvinî; tapassinî[7].

Les thèmes *pati*, *bhikkhu*, *râja* et ceux qui se terminent [au masculin] en *î* prennent [au féminin le suffixe] *inî*. Ex. Gahapatânî : la maîtresse de maison; hatthinî : la femelle de l'éléphant.

न्तुस्स तं ईकारे ॥ ३१ ॥

Sabbasseva ntuppaccayassa to hoti vâ ikâre pare. Guṇavatî;

[1] Cd mâṇavi pâṇḍavi.
[2] Cd S[e] °râjikâra°.
[3] Cd °ini.
[4] Cd S[e] °râjikâ°.
[5] Itthiyaṁ vattamânehi manque dans Cd.
[6] Cd inippacayo.
[7] L'*i* final de tous les exemples est bref dans Cd.

guṇavanti; kulavatî; kulavantî; satimatî; satimantî; mahatî; mahantî; gomatî; gomantî[1].

Le suffixe *ntu* se change en *t* devant l'*î* du féminin. Ex. Guṇavatî : vertueuse; kulavatî : une femme noble.

Le *vâ* du scholiaste n'étant nulle part dans le texte, je n'ai pas dû le traduire.

भवतो भोतो ॥ ३२ ॥

Sabbasseva bhavantasaddassa bhotâdeso hoti ikâre itthikate[2] pare. Bhoti ayye; bhoti kaññe; bhoti gharâdiye[3].

Bhavanta se change en *bhot* devant l'*î* du féminin. Ex. Bhoti kaññe : ô jeune fille!

भो गे तु ॥ ३३ ॥

Sabbasseva bhavantasaddassa bho hoti ge pare. Bho purisa; bho aggi; bho râja; bho sattha; bho daṇḍi; bho sayaṁbhu.

Geti kimatthaṁ? Bhavatâ; bhavaṁ.

Tusaddaggahaṇena aññasmimpi vacane sabbassa bhavantasaddassa bhonta bhonte bhonto bhotâ bhoto iccete âdesâ honti. Bhonta; bhonte; bhonto; bhadde; bhotâ; bhoto gotamassa.

Et en *bho* au vocatif [masculin] singulier. Ex. Bho purisa : ô homme; bho aggi : ô agni!

[1] L'*i* final de tous les exemples est bref dans Cd.

[2] Cd S[r] itthikate.

[3] S[r] kharâdiye.

ओभावो क्वचि योसु वकारस्स ॥ ३४ ॥

Bhavanta iccetassa vakârassa obhâvo hoti kvaci yo iccetesu. Imaṁ bhonto nisâmetha bhavanto vâ.

Quelquefois il change son *va* en *o* devant les désinences du nominatif et de l'accusatif pluriel. Ex. Imaṁ bhonto (ou : bhavanto) nisâmetha : ô Vénérables! voyez cet homme.

भदन्तस्स भद्दन्त भन्ते[1] ॥ ३५ ॥

Sabbasseva bhadantasaddassa bhaddanta[2] bhante iccete âdesâ honti kvaci ge pare yosu ca. He bhaddanta; bhante, bhadantâ vâ[3].

Bhadanta [fait quelquefois] *bhaddanta*, *bhante* [au vocatif singulier et au nominatif et à l'accusatif du pluriel]. Ex. He bhaddanta ou bhante : vénérables!

अकारपितादयन्तानं आ ॥ ३६ ॥

Akâro ca pitâdînaṁ anto ca âkârattaṁ âpajjate ge pare. Bho purisâ; bho pitâ; bho mâtâ; bho satthâ.

[Les thèmes en] *a* [et ceux du gaṇa] pitâdi [font leur vocatif singulier] en *â*. Ex. Bho purisâ : ô homme! bho pitâ : ô père!

L'autre forme de vocatif, en *a*, pour les noms pitâ, etc.

[1] Cd °bhadanta°. S° bhaddantassa bhada°. C °bhadda°.
[2] Cd bhavantasaddassa bhadanta°. S° bhaddantasa — bhadda°.
[3] Cd he bhadanta. S° he bhadanta — bhaddantâ vâ.

est autorisée, je pense, par le sûtra 38; quant aux thèmes en *a*, ils possèdent certainement la même forme, bien que le seul sûtra dont elle se puisse autoriser (II. 4, 10) soit très-vague.

झलपा रस्सं ॥ ३७ ॥

Jhala iccete rassaṁ âpajjante ge pare. Bho daṇḍi; bho sayambhu; bhoti itthi; bhoti vadhu.

[Les thèmes en] *i, î, u, û* ont la brève [au vocatif singulier]. Ex. Bho sayambhu : ô être qui existes par toi-même! bhoti itthi : ô femme!

आकारो वा ॥ ३८ ॥

Âkâro rassaṁ âpajjate vâ ge pare. Bho râja; bho râjâ; bho atta; bho attâ; bho sakha; bho sakhâ; bho sattha; bho satthâ.

[Les noms masculins en] *â* [peuvent] à volonté [faire de même]. Ex. Bho râja ou râjâ : ô roi!

ITI NÂMAKAPPE CATUTTHO KAṆḌO.

त्वादयो विभत्तिसञ्ञायो ॥ १ ॥

To âdi yesaṁ paccayânaṁ te honti tvâdayo. Te paccayâ tvâdayo vibhattisaññâ va daṭṭhabbâ. Sabbato; yato; tato; kuto; ato; ito; sabbadâ; yadâ; tadâ; idha; idâni.

Les suffixes *to*, etc. participent au nom technique de vibhatti (c'est-à-dire : sont considérés comme des désinences casuelles).

क्वचि तो पञ्चम्यत्थे ॥ २ ॥

Kvaci to paccayo hoti pañcamyatthe. Sabbato; yato; tato; kuto; ato; ito.

Kvaciti kimattham̃? Sabbasmâ.

Le suffixe *to* s'emploie quelquefois avec le sens de l'ablatif. Ex. Sabbato : de tous côtés; tato : de là.

त्र थ सत्तमिया सब्बनामेहि ॥ ३ ॥

Tratha iccete paccayâ honti sattamyatthe sabbanâmehi. Sabbatra; sabbattha; yatra; yattha; tatra; tattha.

Les suffixes *tra*, *tha* s'emploient après les thèmes pronominaux, avec le sens du locatif. Ex. Sabbatra ou sabbattha : partout; tatra ou tattha : là.

सब्बतो धि ॥ ४ ॥

Sabba iccetasmâ dhippaccayo hoti kvaci sattamyatthe. Sabbadhi; sabbasmim̃.

Après *sabba* on emploie *dhi* [dans le même sens]. Ex. Sabbadhi : partout.

किस्मा वो[1] ॥ ५ ॥

Kim̃ iccetasmâ vappaccayo hoti sattamyatthe. Kva gatosi tvam̃ devânampiyatissa.

Après *kim̃* on emploie *va* [dans le même sens]. Ex. Kva gatosi : où es-tu allé?

[1] S° °vo ca.

हिं हं हिञ्चनं ॥ ६ ॥

Kiṁ iccetasmā hiṁ haṁ hiñcanaṁ iccete paccayā honti sattamyatthe. Kuhiṁ; kuhaṁ; kuhiñcanaṁ.

[Et aussi] *hiṁ*, *haṁ*, *hiñcanaṁ*. Ex. Kuhiṁ, kuhaṁ : où?

तम्हा च ॥ ७ ॥

Tamhā ca hiṁ haṁ iccete paccayā honti sattamyatthe. Tahiṁ; tahaṁ.

Casaddaggahaṇaṁ hiñcanaṁgahaṇanivattanatthaṁ [1].

Après *ta* aussi [on emploie les mêmes suffixes]. Ex. Tahiṁ : là.

Le scholiaste a sans doute raison d'éliminer « hiñcanaṁ » de ce sûtra; mais rien dans le texte n'indique cette restriction.

इमस्मा हधा च ॥ ८ ॥

Imasmā hadhā iccete paccayā honti sattamyatthe. Iha; idha.

Casaddaggahaṇaṁ avadhāraṇatthaṁ [2].

Et après *ima*, les suffixes *ha* et *dha*. Ex. Iha, idha : ici.

यतो हिं ॥ ९ ॥

Tasmā yato hiṁpaccayo hoti sattamyatthe. Yahiṁ.

Après *ya* [on emploie le suffixe] *hiṁ* [dans le sens du locatif]. Ex. Yahiṁ : où.

[1], [2] S[t] n'a pas cette glose.

काले ॥ १० ॥

Kâle iccetam̃ adhikâratthaṃ veditabbam̃.

[Les formations indiquées par les sùtras suivants ont un] sens temporel.

किंसब्बञ्ञेकयकुहि दादाचनं ॥ ११ ॥

Kim̃ sabba añña eka ya ku iccetehi dâ dâcanam̃ iccete paccayâ honti kâle[1] sattamyatthe. Kadâ; sabbadâ; aññadâ; ekadâ; yadâ; kudâcanam̃.

Après *kim̃*, *sabba*, *añña*, *eka*, *ya*, *ku*, [on emploie les suffixes] *dâ*, *dâcanam̃* [dans le sens temporel du locatif]. Ex. Kadâ : quand? sabbadâ : toujours.

तम्हा दानि च ॥ १२ ॥

Ta iccetasmâ dâni dâ iccete paccayâ honti kâle sattamyatthe. Tadâni; tadâ.
Casaddaggahaṇam̃ dâpaccayânukaḍḍhanattham̃[2].

Après *ta* on emploie de plus le suffixe *dâni*. Ex. Tadâni, tadâ : alors.

इमस्मा रहि धुना दानि च ॥ १३ ॥

Imasmâ rahidhunâdâni iccete paccayâ honti kâle[3] sattamyatthe. Etarahi; adhunâ; idâni.

[1] S[e] kâle kvaci sa[e].
[2] S[e] n'a pas cette glose
[3] S[e] kâle kvaci.

Casaddaggahaṇaṁ dâpaccayânukaḍḍhanatthaṁ [1].

Et après *ima* les suffixes *rahi*, *dhunâ*, *dâni*. Ex. Etarahi, adhunâ : maintenant.

Relativement à la dérivation, de *ima*, des formes « etarahi, adhunâ, idâni », cf. le chapitre précédent ss. 24, 25 et 26.— Le scholiaste a tort de ne pas ajouter l'exemple « idâ », forme autorisée par le *ca* du sûtra et qui d'ailleurs s'est conservée au moins dans la locution « idâhaṁ » que le commentaire cite à l'appui de 1, 2, 9 : si c'est en effet à cette forme que fait ici allusion l'auteur du sûtra, il faut avouer qu'il s'est mis plus haut en contradiction avec la règle présente. Quoi qu'il en puisse être, il est presque superflu de remarquer que la seule analyse permise de *idâhaṁ* est : idâ + ahaṁ.

सव्वस्स सो दाम्हि वा ॥ १४ ॥

Sabba iccetassa sakârâdeso hoti vâ dâmhippaccaye pare. Sadâ ; sabbadâ.

Sabba peut à volonté se changer en *sa* devant le suffixe *dâ*. Ex. Sadâ ou sabbadâ : toujours.

अवण्णो ये लोपञ्च ॥ १५ ॥

Avaṇṇo ye paccaye pare lopaṁ âpajjate. Bâhusaccaṁ ; paṇḍiccaṁ ; vepullaṁ ; kâruññam ; kosallaṁ ; sâmaññaṁ ; sohajjaṁ.

Casaddaggahaṇaṁ vâgahaṇanivattanatthaṁ [2].

Et *a* [final] s'élimine devant le suffixe *ya*. Ex. Ve-

[1] S[e] n'a pas cette glose, Cd °ṇaṁ rahidhunâdânippaccayaṁ anu°. Il y a là une méprise évidente du copiste.

[2] S[e] n'a pas cette glose.

pullaṁ : la grandeur (vipula+ya); paṇḍiccaṁ : la science (paṇḍita+ya).

वुड्ढस्स ज्जो इयिट्ठेसु [1] ॥ १६ ॥

Sabbassa vuḍḍhasaddassa[2] jo âdeso hoti iya iṭṭha iccetesu paccayesu. Sabbe ime vuḍḍhâ, ayaṁ imesaṁ visesena vuḍḍhoti jeyyo; sabbe ime vuḍḍhâ, ayaṁ etesaṁ visesena vuḍḍhoti jeṭṭho.

Vuḍḍha se change en *ja* devant les suffixes *iya*, *iṭṭha* [du comparatif et du superlatif]. Ex. Jeyyo : plus vieux; jeṭṭho : le plus vieux.

पसट्ठस्स [3] सो च ॥ १७ ॥

Sabbassa pasaṭṭhasaddassa so âdeso hoti jâdeso ca iya iṭṭha iccetesu paccayesu paresu. Sabbe ime pasaṭṭhâ, ayaṁ imesaṁ visesena pasaṭṭhoti seyyo; sabbe ime pasaṭṭhâ, ayaṁ imesaṁ visesena pasaṭṭhoti seṭṭho; jeyyo, jeṭṭho.
Casaddaggahaṇaṁ dutiyâdesasampiṇḍanatthaṁ[4].

Pasaṭṭha [devant ces suffixes, se change en *ja* et] aussi en *sa*. Ex. Seyyo : meilleur; seṭṭho : le meilleur.

अन्तिकस्स नेद्धो ॥ १८ ॥

Sabbassa antikasaddassa nedâdeso hoti iya iṭṭha iccetesu paresu. Nediyo; nediṭṭho.

[1] Cd vuddhassa jo iyiyeṭṭhasu. S[a] vuḍha °ṭṭhesu ca.

[2] Cd buddhassa°, et dans le reste du sûtra toujours vuddha, S[a] vuḍha.

[3] C Cd pasattha° (dans tout le sûtra).

[4] S[a] n'a pas cette glose.

Antika se change en *neda* [devant ces mêmes suffixes]. Ex. Nediyo : plus proche; nediṭṭho : le plus proche.

बाळ्हस्स साधो ॥ १८ ॥

Sabbassa bâḷhasaddassa sâdhâdeso hoti iya iṭṭha iccetesu paccayesu paresu. Sâdhiyo; sâdhiṭṭho.

Bâḷha en *sâdha*. Ex. Sâdhiyo : meilleur; sâdhiṭṭho : le meilleur.

अप्पस्स कणं [1] ॥ २० ॥

Sabbassa appasaddassa kaṇâdeso hoti iya iṭṭha iccetesu paccayesu paresu. Kaṇiyo; kaṇiṭṭho.

Appa en *kaṇa*. Ex. Kaṇiyo : plus petit; kaniṭṭho : le plus petit.

युवानञ्च ॥ २१ ॥

Sabbassa yuvasaddassa kaṇâdeso hoti iya iṭṭha iccetesu paccayesu paresu. Kaṇiyo; kaniṭṭho.
Casaddaggahaṇaṁ kaṇaggahaṇânukaḍḍhanatthaṁ [2].

Yava de même. Ex. Kaṇiyo : plus jeune; kaniṭṭho : le plus jeune.

La Rûpasiddhi n'essaye pas plus que notre commentateur d'expliquer le pluriel « yuvânaṁ », dont le sens et la cause m'échappent complétement.

[1] Cd apassa kanaṁ.
[2] S[a] n'a pas cette glose.

वन्तुमन्तुवीनञ्च लोपो ॥ २२ ॥

Vantumantuvinaṁ iccetesaṁ paccayânaṁ lopo hoti iya iṭṭha iccetesu paccayesu paresu. Guṇiyo; guṇiṭṭho[1]; satiyo; satiṭṭho; medhiyo; medhiṭṭho.

Les suffixes *vantu*, *mantu*, *vi*, s'éliminent devant les suffixes *iya*, *iṭṭha*. Ex. Guṇiyo : plus vertueux; guṇiṭṭho : le plus vertueux (de : guṇavanta).

यवतं तलनदकारानं[2] ब्यञ्जनानि चलञजकारत्तं[3] ॥ २३ ॥

Yavataṁ talanadakârânaṁ byañjanâni calañajakârattaṁ[3] âppajjante[4] yathâsaṅkhyaṁ. Bâhusaccaṁ; paṇḍiccaṁ; vepullaṁ; nepuññaṁ; sâmaññaṁ; sohajjaṁ.

Yavataṁ iti kimatthaṁ? Tiṇadalaṁ.

Talanadakârânaṁ iti kimatthaṁ? Âlasyaṁ; Ârogyaṁ.

Byañjanâniti kimatthaṁ? Maccunâ.

Kâraggahaṇanti kimatthaṁ? Yakârassa sakârabhakâramakârâdesaṁ saññâpanatthaṁ[5]. Purisassa bhâvo, porissaṁ; usabhassa bhâvo, osabbhaṁ; upamassa bhâvo, opammaṁ.

T, *l*, *n*, *d*, suivis de *y*, se changent avec lui en *c*, *l*, *ñ*, *j*. Ex. Paṇḍit+yaṁ, paṇḍiccaṁ : science; vipul+yaṁ, vepullaṁ : grandeur; suhad+yaṁ, sohajjaṁ : amitié.

[1] Cd ajoute : gaṇiyo; gaṇiṭṭho.

[2] Cd °kârâṇaṁ vya°.

[3] Cd calañakâ°, S° calaññakâ°.

[4] Cd S° âpajjate.

[5] Cd °desaṁ ñâpanatthaṁ. S° °kârasaññâ°.

J'ai cherché à rendre l'intention de « byañjanâni » du sûtra, en écrivant sans *a* les consonnes auxquelles cette règle s'applique. Le grammairien pâli, ayant l'habitude d'énoncer les consonnes en les faisant suivre de la voyelle *a*, tient à marquer expressément que cet *a* est là simplement pour la prononciation (akâro uccâraṇattho, dit quelquefois la Rûpasiddhi), et que la règle s'applique uniquement aux éléments consonantiques; qu'ainsi, dans « maccunâ », le groupe *cc* résultant de *ty* est suivi d'un *a*. — Quant à la place qu'occupe ici cette règle, elle est assurément surprenante, et c'est ou dans la section relative au sandhi ou dans le chapitre des taddhitas qu'on s'attendrait à la rencontrer. En tout cas, elle ne devrait pas être séparée du sûtra 15, avec lequel elle a une si intime relation.

अम्हतुम्हन्तुराजब्रह्मत्तसखसत्थुपितादीहि स्मा नाव

॥ २८ ॥

Amhatumhanturâjabrahmattasakhasatthupitu iccevamâdihi smâ nâva daṭṭhabbâ. Mayâ; tayâ; guṇavatâ; raññâ; brahmunâ; attanâ; sakhinâ; satthârâ; pitarâ; mâtarâ; bhâtarâ; dhitarâ[1].

Etehîti kimatthaṁ? Purisâ.

Après *amha*, *tumha*, le suffixe *nta*, les thèmes *râja*, *brahma*, *atta*, *sakha*, *sattha*, *pitu*, etc., l'ablatif singulier se fait comme l'instrumental. Ex. Mayâ : par moi ou de moi; guṇavatâ : par un homme vertueux ou d'un homme vertueux; raññâ : par le roi ou du roi.

ITI NÂMAKAPPE PAÑCAMO KAṆḌO.

[1] Cd dhitarâ.

यस्माद्पेति भयं आदत्ते वा तद्पादानं ॥ १ ॥

Yasmâ vâ apeti yasmâ vâ bhayaṁ jâyate yasmâ vâ âdatte taṁ kârakam apâdânasaññaṁ hoti. Gâmâ apenti munayo; nagarâ niggato râjâ; pâpâ cittaṁ nivâraye[1]; corâ bhayaṁ jâyate; âcariyupajjhâyehi sikkhaṁ[2] gaṇhâti sisso.

Apâdânaṁ iccanena kvattho? Apâdâne pañcami. (III, 25.)

On appelle apâdâna (ablatio) [la relation syntactique où se trouve] l'objet dont on s'éloigne ou dont on s'effraye. Ex. Gâmâ apenti munayo : les anachorètes s'éloignent du village; corâ bhayaṁ jâyate : on a peur du voleur.

Malgré le scholiaste, suivi par M. Kuhn, je ne crois pas possible de dédoubler l'expression « bhayaṁ âdatte »; il faudrait dans ce cas un premier *vâ* après bhayaṁ. Aussi bien Pâṇini, dans les règles correspondantes (I, 4, 24-25), ne signale que les deux catégories marquées par : *apeti* et *bhayaṁ âdatte*. Dans le sûtra Kâtantra correspondant (fol. 29[a]) : « Yato apaiti bhayam âdatte tad apâdânaṁ » (le premier du *Samâsapâda*, contrairement à l'indication de M. Aufrecht, *Catal. Cdd. Sanscr. bibl. Bodl.* p. 169[a]; au moins mon manuscrit porte-t-il, avant ce sûtra, le signe habituel des divisions de chapitre, et d'ailleurs les ss. qui précèdent, depuis « avyayîbhâvâd, etc. », de quelque façon qu'on les considère, ne sauraient rentrer dans le chap. des Kârakas), il n'y a point de *vâ*. Il ne faudrait pourtant pas en vouloir conclure qu'il soit dans notre règle le résultat d'une interpolation ou d'une erreur. Voici en effet l'explication de Durgasiṁha : « Yasmâd apaiti yasmâd bhayaṁ bhavati yasmâd âdatte vâ tat kârakam apâdânasaṁjñaṁ bhavati. » D'où il semblerait ressortir que l'auteur de

[1] K. n'a pas cet exemple pâ°raye.

[2] K. sippaṁ.

notre sûtra a eu devant les yeux non-seulement le texte de la règle Kâtantra, mais même le commentaire précité.

धातुनामानं उपसग्गयोगादीस्वपि च[1] ॥२॥

Dhâtunâmânam payoge ca[2] upasaggayogâdisvapi[1] ca tam kârakam apâdânasaññam hoti. Dhâtûnam payoge tâva; ji iccetassa dhâtussa parâpubbassa payoge yo asayho so apâdânasañño hoti; tam yatha : buddhasmâ parâjenti aññatitthiyâ; — bhû iccetassa dhâtussa papubbassa payoge yato acchinnappabhavo so apâdânasañño hoti; tam yathâ : himavantâ pabhavanti pañca mahânadiyo; anavatattambhâ pabhavanti[3] mahâsarâ; aciravatiyâ pabhavanti kunadiyo[4]. — Nâmappayoge pi tam kârakam apâdânasaññam hoti; tam yathâ : urasmâ jâto putto; bhûmito niggato raso; ubhato sujâto putto.

Upasaggayogâdisvapi ca tam kârakam apadânasaññam hoti; tam yathâ : apa sâlâya âyanti vâṇijâ; â brahmalokâ saddo abbhuggacchati; upari pabbatâ devo vassati; buddhasmâ pati sâriputto dhammadesanâya âlapati; temâsam ghaṭam assa telasmâ pati dadâti; uppalam assa padumasmâ pati dadâti; kanakam assa hiraññasmâ pati dadâti.

Âdiggahaṇena kârakamajjhepi pañcamî vibhatti hoti; tam yathâ : pakkhasmâ vijjhati migam; kosâ vijjhati kuñjaram; mâsasmâ bhuñjati bhojanam. — Apiggahaṇena nipâtappayoge pi pañcamî vibhatti hoti dutiyâ ca tatiyâ ca : rahitâ mâtujâ puññam katvâ phalam[5] deti, rahitâ mâtujam rahitâ mâtujena vâ; rite saddhammâ kuto sukham labhati, rite saddhammam rite saddhammena vâ; te bhikkhû nânâ kulâ pabbajitâ, nânâ kulam nânâ kulena vâ[6]; vinâ saddhammâ natthañño koci nâtho loke vijjati, vinâ saddhammam vinâ saddhammena vâ;

[1] Cd. de K. °saggappayogâdisva°.
[2] K. n'a pas : ca.
[3] K. ajoute : satta.
[4] Cd kunnadiyo. Cd. de K. kunnanadiyo.
[5] Cd n'a pas : phalam.
[6] Cd n'a pas : nânâ kulam-lena vâ.

vinâ buddhasmâ, vinâ buddhaṁ vinâ buddhena vâ.— Casaddaggahaṇena aññatthâpi pañcami vibhatti hoti. Yato haṁ bhagini ariyâya jâtiyâ jâto[1]; yato sarâmi attânaṁ yato patto smi viññutaṁ; yatvâdhikaraṇaṁ enaṁ[2] abhijjhâdomanassâ pâpakâ akusalâ dhammâ anvassaveyyuṁ[3].

[L'ablatif, qui sert à exprimer l'apâdâna, est régi] par des verbes ou des noms [seuls], et aussi accompagnés de prépositions, etc. Ex. Buddhasmâ parâjenti aññatitthiyâ : les hérétiques succombent devant le Buddha; bhûmito niggato raso : un suc sorti de terre; apa sâlâya âyanti vâṇijâ : les marchands sortent de la salle.

La construction de ce sûtra est assez embarrassée, et la variante du manuscrit de M. Kuhn pourrait faire penser qu'il y a lieu de corriger en ajoutant, par exemple, « payoge » après °nâmânaṁ. Cependant, si nous comparons Pân. I, 4, 24 svv. nous trouvons dans ces sûtras, dont quelques-uns se retrouvent plus bas dans ceux de Kaccâyana, un emploi du génitif tout semblable à celui que nous constatons ici, sans qu'il soit possible de supposer que *prayoge* ou tout autre mot se soit perdu. Dans ces règles, nous voyons au génitif les mots indiqués comme régissant l'ablatif; l'emploi et la valeur du génitif *dhâtunâmânaṁ* sont ici les mêmes. Quant au locatif qui forme la seconde partie du sûtra, il doit, comme le marque d'ailleurs la particule *api*, exprimer une condition particulière qui affecte la règle générale. En traduisant littéralement, nous aurions donc : [Il y a apâdâna] après des verbes et des noms, aussi quand il y a union avec des prépositions, etc. Il semble donc que l'intention de l'au-

[1] K. ajoute : nâbhijânâmi sañcicca pâṇaṁ jîvitâ voropetuṁ.

[2] K. ajoute : cakkhundriyaṁ asaṁvutaṁ viharantaṁ.

[3] Cd. de K. anvâssaveyyuṁ. K. anvâsa°. Cd abhijjhâdayo dhammâ anvâssa°.

teur est de marquer que, à vrai dire, c'est toujours l'idée de séparation contenue dans le verbe ou dans le nom qui régit l'ablatif, idée que la présence d'une préposition sert seulement à préciser ou à renforcer.

रक्खनत्थानं इच्छितं ॥ ३ ॥

Rakkhanatthânam̃ dhâtûnam̃ payoge yam̃ icchitam̃ tam̃ kârakam̃ apâdânasaññam̃ hoti. Kâke rakkhanti taṇḍulâ; yavâ patisedhenti gâvo.

Après les verbes qui signifient protéger, l'objet que l'on désire [sauvegarder est dans la relation d'apâdâna (se met à l'ablatif)]. Ex. Kâke rakkhanti taṇḍulâ : ils protégent le riz contre les corbeaux (littér. ils éloignent les corbeaux du riz).

येन वादस्सनं ॥ ४ ॥

Yena vâ adassanam̃ icchitam̃ tam̃ kârakam̃ apâdânasaññam̃ hoti. Upajjhâyâ antaradhâyati sisso; mâtarâ ca pitarâ ca antaradhâyati putto.

Vâti kimattham̃? Sattamîvibhattyattham̃. Jetavane antaradhâyati bhagavâ[1]; jetavane antarahito bhagavâ.

Ou la personne dont on désire ne pas être vu. Ex. Upajjhâyâ sisso antaradhâyati : l'élève se cache de son maître.

दूरन्तिकद्धकालनिम्मानत्वालोपदिसायोगविभत्तारप्पयो-गसुद्धप्पमोचनहेतुविवित्तप्पमानपुब्बयोगबन्धनगुणवच-नपञ्हकथनथोकाकत्तूसु च ॥ ५ ॥

Dûratthe antikatthe addhakâlanimmâne tvâlope disâyoge

[1] K. a un seul exemple : Jetavane antarahito bhagavâ.

vibhatte ârappayoge suddhatthe pamocanatthe hetvatthe[1] vivittatthe pamâne pubbayoge bandhane guṇavacane pañhe kathane thoke akattari[2] iccetesvatthesu payogesu ca[3] taṁ kârakaṁ apâdânasaññaṁ hoti.

Dûratthappayoge tâva : kivadûro ito naḷakâragâmo; dûrato vâgamma; ârakâ te moghapurisâ imasmâ dhammavinayâ. Dutiyâ ca tatiyâ ca : dûraṁ gâmaṁ âgato dûrena gâmena vâ[4]; ârakâ imaṁ vinayaṁ anena dhammavinayena vâ; iccevamâdi. — Antikatthe : antikaṁ gâmâ; âsannaṁ gâmâ; samîpaṁ gâmâ; samîpaṁ saddhammâ[5]. Dutiyâ ca tatiyâ ca : antikaṁ gâmaṁ gâmena vâ; âsannaṁ gâmaṁ gâmena vâ; samîpaṁ gâmaṁ gâmena vâ; samîpaṁ saddhammaṁ saddhammena vâ[6]; iccevamâdi. — Addhakâlanimmâne : ito madhurâya catûsu yojanesu sankassanagaraṁ atthi, tattha bahû janâ vasanti; ito bhikkhave ekanavutikappe vipassi nâma sammâsambuddho loke uppajji[7]; ito tiṇṇaṁ mâsânaṁ accayena parinibbâyissâmi; iccevamâdi. — Tvâlope kammâdhikaraṇesu : pâsâdâ saṅkameyya pâsâdaṁ abhiruyhitvâ vâ, pabbatâ saṅkameyya pabbataṁ abhiruyhitvâ vâ; hatthikkhandâ saṅkameyya hatthikkhandaṁ abhiruyhitvâ vâ; âsanâ vuṭṭhaheyya âsane nisîditvâ vâ; iccevamâdi. — Disâyoge : avîcito upari bhavaggaṁ[8] antare; yato khemaṁ tato bhayaṁ; puratthimato, dakkhiṇato, pacchimato, uttarato; yato assosuṁ bhagavato[9] kittisaddaṁ; uddhaṁ pâdatalâ; adho kesa-

[1] K. suddhe pamocane he°. Cd au lieu de hetvatthe : gatyatthe.

[2] Cd vivittatthapamânapubbayogabandhanaguṇavacanapaṇ hakathanathokakattusu ca. – Puis il répète depuis dûratthe jusqu'à akattari.

[3] K. n'a pas : ca.

[4] K.° âgato dûrena gâmena âgato âra°.

[5] K. antikâ° âsannâ° samipâ° samipâ.

[6] K. a devant chaque instrumental : antikena, âsannena, *puis* samipena.

[7] K. udapâdi.

[8] K. bhavataṁ. Cd. de K. bhavattaṁ (? les ligatures *gg* et *tt* sont presque identiques). Cf. Burnouf, *Lot. d. l. B. L.* pp. 4, 309.

[9] Cd bhagavantaṁ.

matthakâ[1]: iccevamâdi. — Vibhatte : yato paṇitataro[2] vâ visiṭṭhataro vâ natthi. Chaṭṭhî ca : channavutinaṁ pâsaṇḍânaṁ dhammânaṁ pavaraṁ yad idaṁ sugatavinayaṁ; iccevamâdi. — Ârappayoge : gâmadhammâ vasaladhammâ asaddhammâ ârati virati paṭivirati; pâṇâtipâtâ veramaṇî; iccevamâdi. — Suddhatthe : lobhaniyehi dhammehi suddho; mâtito ca pitito ca suddho, asaṁsaṭṭho, anupakuṭṭho, agarahito; iccevamâdi. — Pamocanatthe : parimutto dukkhasmâti vadâmi; muttosmi mârabandhanâ; tato muccanti maccunâ[3]; iccevamâdi. — Hetvatthe : kasmâ hetunâ[4]; kasmâ tumhe daharâ na miyyatha; kasmâ idheva maraṇaṁ bhavissati; iccevamâdi. — Vivittatthe : vivitto pâpakâ dhammâ; viviceeva kâmehi; vivicca akusalehi dhammehi; iccevamâdi. — Pamâṇatthe : dîghaso navavidatthiyo; sugatavidatthiyâ pamâṇikâ kâretabbâ sugatasaṅghâṭi; majjhimassa purisassa aḍḍhatelasahatthâ[5]; iccevamâdi. — Pubbayoge : pubbeva me bhikkhave sambodhâ; iccevamâdi. — Bandhanatthe : satasmâ bandho naro. Tatiyâ ca : satena vâ bandho[6]; iccevamâdi. — Guṇavacane : paññâya sugatiṁ yanti, câgâya vipulaṁ dhanaṁ; paññâya vimuttamano issariyâ[7] janaṁ rakkhati râjâ; iccevamâdi. — Pañhe tvâlope kammâdhikaraṇesu : abhidhammâ[8] pucchanti. Dutiyâ ca tatiyâ ca : abhidhammaṁ abhidhammena vâ. Vinayâ pucchanti, vinayaṁ vinayena vâ; evaṁ : suttâ gâthâ udânâ itivuttakâ jâtakâ abbhutadhammâ vedallâ; iccevamâdi. — Kathane tvâlope kammâdhikaraṇesu : abhidhammâ[9] kathayanti. Dutiyâ ca

[1] K. a de plus ici : tattha pariyantaṁ puran nânappakârassa asucino imaṁ pûtikâyaṁ paccavekkhati i°.
[2] K. paṇitataṛo.
[3] K. na te muccanti paccanâ.
[4] K. hetu. Cd. de K. hetunâ.
[5] Cd n'a pas : sugatasaṅghâṭi, et il écrit : aṭṭhatelasa°.
[6] Cd °bandho rañño iṇathenatthenatthena i°.
[7] Cd. de K. issiriyâ janaṁ. K. issariyajanaṁ.
[8] K. abhidhammaṁ sutvâ abhidhammâ°.
[9] K. abhidhammaṁ âkaḍḍhitvâ abhidhammâ°.

tatiyâ ca : abhidhammaṁ abhidhammena vâ; vinayâ kathayanti, vinayaṁ vinayena vâ[1]; evaṁ : suttâ gâthâ udânâ itivuttakâ jâtakâ abbhutadhammâ vedallâ; iccevamâdi. — Thokatthe : thokâ muccati; appamattakâ muccati; kicchâ muccati. Dutiyâ ca tatiyâ ca : thokaṁ thokena vâ; appamattakaṁ appamattakena vâ; kicchaṁ kicchena vâ[2]; iccevamâdi. — Akattari : katattâ upacitattâ ussannattâ vipulattâ uppannaṁ cakkhuviññânaṁ[3].

Casaddaggahaṇena sesesvapi ye mayâ nopadiṭṭhâ apâdânappayogikâ te payogavicakkhaṇehi yojetabbâ.

[L'ablatif, qui marque l'apâdâna, s'emploie] encore [dans les cas suivants] : 1° Après un mot qui signifie l'éloignement. Ex. Kivadûro ito naḷakâragâmo : de combien le village du faiseur de nattes est-il éloigné d'ici? — 2° Après un mot qui signifie la proximité. Ex. Antikaṁ, âsannaṁ, samîpaṁ gâmâ : près du village. — 3° Pour marquer le point de départ d'une mesure de temps ou de chemin. Ex. Ito Madhurâya catûsu yojanesu Sankassanagaraṁ atthi : la ville de Sankassa est à quatre yojanas de Madhurâ où nous sommes; ito ekanavutikappe Vipassî nâma sammâsambuddholoke uppajji : il y a quatre-vingt-onze kalpas à compter de celui où nous vivons que vint au monde le buddha Vipassin. — 4° Pour marquer le lieu de l'action, l'absolutif n'étant pas exprimé. Ex. Pâsâdâ saṅkameyya : il irait du palais... (comme : Pâsâdaṁ abhiruyhitvâ sa° :

[1] K. et Cd vinayaṁ âkaḍḍhitvâ vinayâ°.

[2] Cd n'a pas les mots suivants : dutiyâ, thokaṁ, appamattakaṁ, kicchaṁ.

[3] K. n'a pas : uppa°-ññânaṁ.

étant monté au palais, il irait...). — 5° Dans une détermination de lieux, pour marquer le point de départ. Ex. Avîcito upari : de l'enfer Avîci... — 6° Après un mot exprimant la comparaison. Ex. Yato paṇîtataro vâ visiṭṭhataro vâ natthi : le plus éminent et le plus excellent des hommes (littéral. Quo nemo excellentior...). — 7° Dans le mot *ârâ*, loin de... Ex. Arâ imasmâ dhammavinayâ : loin des prescriptions de la religion. — 8° Après les mots qui signifient : pur de... Ex. Lobhanîyehi dhammehi suddho : pur de toute convoitise. — 9° Après les mots qui signifient : délivrer de... Ex. Parimutto dukkhasmâ : délivré du malheur. — 10° Pour marquer la cause. Ex. Kasmâ hetunâ : pour quelle raison? — 11° Après les mots qui signifient : séparé de... Ex. Vivitto pâpakâ dhammâ : séparé du mal. — 12° Pour exprimer une mesure. Ex. Dîghaso navavidatthiyo : neuf palmes de longueur. — 13° Après le mot *pubba*. Ex. Pubbeva me sambodhâ : avant que j'eusse atteint la connaissance parfaite. — 14° Après les mots qui signifient lier, etc. Ex. Satasmâ bandho naro : un homme emprisonné pour une dette de cent pièces d'argent. — 15° Pour marquer les qualités à l'aide desquelles on fait une chose. Ex. Paññâya sugatiṁ yanti : c'est par la sagesse qu'on arrive au bonheur. — 16° Après le mot interroger, pour marquer le lieu (la matière) de l'action, l'absolutif n'étant pas exprimé. Ex. Abhidhammâ pucchanti : ils sont interrogés sur l'Abhidharma (comme : Abhidhammaṁ sutvâ abhi° : après

qu'on leur a enseigné l'Abhidharma, ils...). — 17° Après le mot raconter, pour marquer l'objet (le lieu, etc.) de l'action, l'absolutif n'étant pas exprimé. Ex. Abhidhammâ kathayanti : ils racontent (des récits tirés) de l'Abhidharma. — 18° Dans le mot *thoka* et autres de sens analogue. Ex. Thokâ, kicchâ muccati : il est délivré à grand'peine. — 19° Pour marquer la cause, l'agent n'étant point exprimé (la cause exprimée par un mot abstrait dans une phrase construite passivement). Ex. Vipulattâ uppannaṁ cakkhuviññânaṁ : c'est en vertu de leur étendue que l'œil perçoit les objets.

Il est un des cas d'emploi de l'ablatif prévus par ce sûtra, de la traduction duquel je dois dire un mot; c'est celui qui, dans la traduction, porte le numéro 7 et est exprimé dans le texte par les mots "ârappayoga"; le scholiaste, bien qu'il ne s'explique pas, montre par ses exemples qu'il n'a pas compris ces mots comme je fais, mais bien comme le Bâlâvatâra, qui les interprète par « âratyatthayoge » (p. 73). Clough (p. 141) explique de même, et M. Kuhn ne s'éloigne pas essentiellement de cette interprétation quand il dit (p. 8) : « In constructione cum verbo ârâ aliisque ejusdem significationis. » Il est clair tout d'abord que nous ne saurions voir avec les scholiastes, dans ârappayoge : *ârati-payoge*, mais seulement *âra*, ainsi que fait M. Kuhn; mais si l'auteur entendait parler du cas régi par âra, il se rend coupable d'une répétition absolument superflue, le cas étant prévu par « dûratthe », ainsi que le reconnaît le scholiaste lui-même par l'exemple *âraka*, qu'il associe aux exemples de *dûra*. Il semble d'ailleurs que l'auteur du sûtra ait eu l'intention, en ajoutant « payoge », d'indiquer qu'âra ne doit pas être pris comme simplement coordonné aux cas précédents : dûrantika. Je crois donc qu'il a voulu prescrire pour *âra* ce qu'il indique plus

loin pour *thoka*, que ce mot lui-même s'emploie toujours à l'ablatif (skr. ârât); quant à l'ablatif qu'il régit, il n'avait plus à s'en occuper, le cas étant prévu par le premier mot de la règle. De là ma traduction; notre grammairien ne se modèle point d'ailleurs ici assez exactement sur Pâṇini, pour que l'analogie qu'on pourrait invoquer de Pâṇini, II, 3, 29 décide rien contre elle, surtout en présence d'une différence d'expression qui ne peut guère être déterminée que par l'intention indiquée ci-dessus.

यस्स दातुकामो रोचते वा[1] धारयते वा तं सम्पदानं ॥ ६॥

Yassa vâ dâtukâmo yassa vâ rocate yassa vâ dhârayate[2] taṁ kârakaṁ sampadânasaññaṁ hoti. Samaṇassa civaraṁ dadâti; samaṇassa rocate saccaṁ; devadattassa suvaṇṇachattaṁ dhârayate[3] yaññadatto.

Sampadânaṁ iccanena kvattho? Sampadâne catutthî. (III, 23.)

Vâti vikappanatthaṁ. Dhâtunâmânaṁ payoge vâ upasaggappayoge vâ nipâtappayoge vâ sati[4] atthavikappanatthaṁ vâsaddaṁ payujjati[5].

On appelle sampadâna [la relation syntactique où se trouve le mot qui désigne] celui à qui l'on veut donner, à qui une chose plaît, pour qui l'on fait une chose. Ex. Samaṇassa civaraṁ dadâti : il donne un manteau au religieux; samaṇassa rocate saccaṁ : la vérité plaît au religieux.

[1] K. y. vâ dâtukâmo r. dh. taṁ sa°.

[2] Cd dhâriyate.

[3] Cd dhârite.

[4] K. nipâtappayoge vâ na (Cod. na vâ) payoge vâ sati. — Cd na vâ payoge vâ iti attha°.

[5] K. payuñjati. — Cd. de K. payujjati.

सिलाघहनुट्ठासपधारपिहकुधदुहिस्सासुय्यराधिक्खप्प-
च्चासुणअनुपतिगिण[1] पुब्बकत्तारोचनत्थतदत्थतुमत्थाल-
मत्थमञ्ञनादरप्पाणिनि गत्यत्थकम्मणि आसिंसत्थसम्मु-
ति[2]भिय्यसत्तम्यत्थेसु च ॥ ७ ॥

Silâgha hanu ṭhâ sapa dhâra piha kudha duha issa iccetesaṁ dhâtûnaṁ payoge usuyyatthânañ ca payoge râdhikkhappayoge[3] paccâsuṇâanupatigiṇânaṁ pubbakattari ca ârocanatthe tadatthe tumatthe alamatthe maññatippayoge anâdare appâṇini gatyatthânaṁ kammaṇi âsiṁsatthe sammuti[4] bhiyyasattamyatthesu ca taṁ kârakaṁ sampadânasaññaṁ hoti.

Silâghappayoge tâva : buddhassa silâghate; dhammassa silâghate; saṅghassa silâghate; sakaupajjhâyassa[5] silâghate; tava silâghate; mama silâghate; iccevamâdi. — Hanuppayoge : hanute mayhaṁ eva; hanute tuyhaṁ eva; iccevamâdi. — Ṭhâpayoge : upatiṭṭheyya sakyaputtânaṁ[6] vaḍḍhaki; bhikkhussa bhuñjamânassa pâniyena vâ vidhûpena vâ upatiṭṭheyya; iccevamâdi. — Sapappayoge : mayhaṁ sapate; tuyhaṁ sapate; iccevamâdi. — Dhârappayoge : suvaṇṇaṁ te dhârayate; suvaṇṇaṁ me dhârayate; iccevamâdi. — Pihappayoge : buddhassa aññatitthiyâ pihayanti; devâ dassanakâmâ te; yato icchâmi bhaddaṁ tassa; samiddhânaṁ pihayanti daliddâ; iccevamâdi. — Kudhaduhaissausuyyappayoge : kodhayati devadattassa; tassa kujjha mahâvira; duhayati disânaṁ megho; titthiyâ samaṇânaṁ issayanti; titthiyâ samaṇânaṁ usuyyanti; lâbhagiddhena dujjanâ guṇavantânaṁ usuyyanti; guṇavaḍḍhena kâ usuyyâ vijânataṁ. — Râdha ik-

[1] Cd paccâsuṇâanupatigiṇâ.
[2] K. sammati°. — Cd °ni saṁsaṭṭhasammuti°.
[3] K. °ppayoge vâ pa°.
[4] Cd sammuti. — K. sammati.
[5] Cd saṁkaṁ upa°.
[6] K. sâkyapu°.

kha iccetesaṁ dhâtûnaṁ payoge yassa akathitassa punavipucchanaṁ[1] kammavikhyâpanatthaṁ[2] taṁ kârakaṁ sampadânasaññaṁ hoti dutiyâ ca[3] : ârâdho me rañño; ârâdho me râjânaṁ[4]; kyâhaṁ ayyânaṁ aparajjhâmi[5]; cakkhuṁ janassa dassanâya taṁ viya maññe; âyasmato upâlitherassa upasampadâpekkho upatisso âyasmantaṁ vâ. — Paccâsuṇaanupatigiṇânaṁ pubbakattari ca; suṇotissa dhâtussa paccâyoge yassa kammano pubbassa yo kattâ so sampadânasañño hoti; taṁ yathâ : bhagavâ bhikkhû etad avoca. Bhikkhûti akathitakammaṁ, etaṁ ti kathitakammaṁ, yassa kammano pubbassa yo kattâ so bhagavâ, yo karoti sa kattâti (III, 11) suttavacanena; evaṁ yassa kammano pubbassa yo kattâ so sampadânasañño hoti; taṁ yathâ : bhagavato paccassosuṁ te bhikkhû; âsuṇanti buddhassa bhikkhû. Giṇassa dhâtussa anupatiyoge[6] yassa kammano pubbassa yo kattâ so sampadânasañño hoti; taṁ yathâ : bhikkhu janaṁ dhammaṁ sâveti; tassa bhikkhuno jano anugiṇâti; tassa bhikkhuno patigiṇâti. Yo vâdeti[7] sa kattâ, yaṁ vuttam kammanti vuccati; yo paṭiggâhako tassa sampadânaṁ vijâniyaṁ[8]. — Ârocanatthe : ârocayâmi vo bhikkhave; âmantayâmi vo bhikkave; paṭivedayâmi vo bhikkhave; ârocayâmi te mahârâja; paṭivedayâmi te mahârâja. — Tadatthe : ûnassa[9] paripuriyâ[10]; buddhassa atthâya, dhammassa atthâya, saṅghassa atthâya jivitaṁ pariccajâmi. — Tumatthe : lokânukampâya atthâya hitâya sukhâya; bhikkhûnaṁ phâsuvihârâya; iccevamâdi. — Ala-

[1] Cd °na pi pu°.

[2] Cd et K. °tthañ ca taṁ°.

[3] K. supprime : dutiyâca, qui se trouve aussi dans son manuscrit.

[4] K. ârâdho me râjâ, ârâdho maṁ râjâ; ârâdho te haṁ tam ahaṁ ârâdho.

[5] Cd ajoute : kyâham ayye aparajjhâmi.

[6] Cd anupatipubbassa giṇadhâtussa payoge yassa°.

[7] Cd vadeti.

[8] K. vijâniyâ.

[9] K. onassa.

[10] K. paripuriyâya. — Cd et Cd. de K. paripuriyâ.

matthe[1] : alaṁ iti arahati ca paṭikkhitte ca. Alaṁ me buddho; alaṁ me rajjaṁ; alaṁ bhikkhupattassa; alaṁ me mallo mallassa, evaṁ arahati[2]; alaṁ te rûpaṁ karaṇîyaṁ; alaṁ me hiraññasuvaṇṇehi, evaṁ paṭikkhitte.—Maññanâdarappâṇini[3] : maññatippayoge anâdare appâṇini : kaṭṭhassa tuvaṁ maññe; kaliṅgarassa tuvaṁ maññe. Anâdareti kimatthaṁ? Suvaṇṇaṁ taṁ maññe. Appâṇiniti kimatthaṁ? Gadrabhaṁ tuvaṁ maññe. — Gatyatthakammaṇi : gâmassa pâdena gato; nagarassa pâdena gato; appo saggâya[4] gacchati saggassa gamanena vâ; mûlâya paṭikasseyya saṅgho. Dutiyâ ca : gâmaṁ pâdena gato; nagaraṁ pâdena gato; appo saggaṁ[5] gacchati saggaṁ gamanena vâ; mûlaṁ paṭikasseyya saṅgho. — Âsiṁsatthe[6] : âyasmato dîghâyu hoti; bhaddaṁ bhavato hotu; kusalaṁ bhavato hotu; anâmayaṁ bhavato hotu; sukhaṁ bhavato hotu; svâgataṁ bhavato hotu[7]; iccevamâdi. — Sammutippayoge : aññatra sanghasammutiyâ bhikkhussa vippavatthuṁ[8] na vaṭṭati; sâdhu sammuti me tassa bhagavato dassanâya. — Bhiyyappayoge : bhiyyo somattâya[9]; iccevamâdi. — Sattamyatthe : tuyhañcassa âvikaromi; tassa me sakko pâtur ahosi; iccevamâdi.

Atthaggahaṇena bahûsu akkharappayogesu dissati; taṁ yathâ : upamaṁ te karissâmi; dhammaṁ vo bhikkhave desissâmi; iccevamâdi. Sâratthe ca : desetu bhante bhagavâ dhammaṁ bhikkhûnaṁ; tassa phâsu; tassa pahiṇeyya[10]; yathâ

[1] K. alamatthappayoge.
[2] Cd °llassa arahati alaṁ me mallo mallassa paṭikkhitte alaṁ°.
[3] Cd n'a pas : Ma-ni.
[4] Cd appossaggâya.
[5] Cd appossago ga°.
[6] Cd âsiṁsanatthe.
[7] Cd au lieu de : svâgataṁ bhavato hotu : atthaṁ bh. h., hitaṁ bh. h., parittaṁ bh. h.
[8] Cd bhikkhuvippavatthuṁ. — K. bhikkhussa vippavutthaṁ.
[9] K. °yyo so ma°. Clough (p. 137) et Fausböll (*Dhammap.* p. 188, l. 7) : °yyoso ma°.
[10] Cd pahine°.

no bhagavâ byâkareyya tathâpi tesaṁ byâkarissâma; kappati samaṇânaṁ âyogo; amhâkaṁ maṇinâ attho; kimattho me buddhena; seyyo me[1] attho; bakûpakârâ bhante mahâpajâpati gotami bhagavato; bahûpakârâ bhikkave mâtâpitaro puttânaṁ; iccevamâdi. Akkharappayogesu aññepi payogâ payogavicakkhaṇehi yojetabbâ.

Casaddaggahaṇaṁ vikappanatthaṁ vâgahaṇânukaḍḍhanatthaṁ. Ye keci[2] sampadânappayogikâ mayâ nopadiṭṭhâ tesaṁ gahaṇatthaṁ iti vikappayati; tam yathâ : bhikkhusaṅghassa pabhû ayaṁ bhagavâ; desassa pabhû ayaṁ râjâ; khettassa pabhû ayaṁ gahapati; araññassa pabhû ayaṁ luddhako; iccevamâdi. Kvaci dutiyâtatiyâchatthisattamyatthesu ca[3].

[Le datif qui marque le sampadâna s'emploie dans les cas suivants :] 1° Après le verbe *silâgh*, louer. Ex. Buddhassa silâghate : il loue le Buddha. — 2° Après le verbe *hanu*, se cacher. Ex. Hanute mayhaṁ eva : il se cache à mes yeux. — 3° Après le verbe *ṭhâ* [précédé de la préposition *upa*]. Ex. Upatiṭṭheya sakyaputtânaṁ vaḍḍhaki : que le charpentier serve les fils de Sâkya. — 4° Après le verbe *sap*. Ex. Mayhaṁ sapate : il me blâme. — 5° Après le verbe *dhâra*. Ex. Suvaṇṇaṁ te dhârayate : il te doit un suvarṇa. — 6° Après le verbe *piha*. Ex. Buddhâya aññatitthiyâ pihayanti : les hérétiques portent envie au Buddha. — 7° Après le verbe *khada*. Ex. kodhayati devadattassa : il est en colère contre Devadatta. — 8° Après le verbe *daha*. Ex. Duhayati disânaṁ megho : le nuage obscurcit les (littérale-

[1] K. n'a pas : me.
[2] K. a de plus : saddâ.
[3] Cd dutiyâ ca tatiyâ ca chaṭṭhica sa° su ca.

ment : nuit aux) régions célestes. — 9° Après le verbe *issa*. Ex. Titthiyâ samaṇânaṁ issayanti : les Brâhmanes portent envie aux Çramaṇas. — 10° Après le verbe *usuyya*. Ex. Dujjanâ guṇavantânaṁ usuyyanti : les méchants portent envie aux bons. — 11° Après le verbe *râdha* et les mots qui signifient désirer, [pour marquer l'objet de l'action exprimée par ces verbes]. Ex. Ârâdho me rañño : je fais ma cour au roi; âyasmato upâlitherassa upasampadâpekkho upatisso : Upatissa demande l'ordination au sthavira Upâli. — 12° Après les verbes *suṇa* précédé des préfixes *prati*, *â*, et *giṇa* précédé des préfixes *anu*, *pati*, pour marquer l'agent d'une action antérieure, [cause déterminante de celle qui est exprimée par ces verbes]. Ex. Bhagavato paccassosuṁ te bhikkhû : (Bhagavat dit telle chose aux religieux, et) les religieux répondirent à Bhagavat; tassa bhikhuno jano anugiṇâti : (le religieux récite la loi au peuple, et) le peuple répond au religieux (la récite après lui). — 13° Après les mots qui signifient dire, annoncer. Ex. Ârocayâmi vo bhikkhave : je vous déclare, ô religieux. — 14° Pour exprimer le sens de : *à cause de*. Ex. ûnassa paripuriyâ : pour suppléer ce qui manque. — 15° Pour exprimer le sens de l'infinitif. Ex. Lokânukampâya : pour témoigner au monde sa compassion. — 16° Après un mot du sens de : *assez*, *suffisant*. Ex. Alaṁ bhikkhupattassa : c'est assez de l'écuelle de religieux. — 17° Après le verbe *mañña*, quand on exprime le mépris par la comparaison de certains objets ina-

nimés. Ex. Kaṭṭhassa tuvaṁ maññe : flocci te facio. — 18° Pour marquer le but vers lequel on se dirige, après les verbes qui ont le sens d'aller. Ex. Gâmassa pâdena gato : étant allé à pied au village. — 19° Après des mots qui expriment un souhait. Ex. Âyasmato dìghâyu hotu : une longue vie au vénérable! — 20° Pour exprimer le consentement, la permission. Ex. Aññatra saṅghasammutiyâ bhikkhussa vippavatthuṁ na vaṭṭati : il n'est pas permis au religieux de s'absenter autrement que du consentement de la communauté. — 21° Après le mot *bhiyyo*. Ex. Bhiyyo somattâya : extrêmement (plus que dans une raisonnable mesure). — 22° Dans le sens du locatif. Ex. Tuyhañ cassa âvikaromi : je vous montrerai à toi et à lui.....

Les quatre premiers cas prévus par cette règle semblent empruntés à Pâṇini, I, 4, 34 : « Çlâghahnuṅsthâçapâṁ jñîpsyamânaḥ ». Mais comme, ni dans le texte de notre règle, ni même dans le commentaire, le mot « jñîpsyamânaḥ » ne se trouve reproduit, il est naturel de penser que le sens particulier que son addition force à attribuer aux quatre racines dans le grammairien sanscrit ne doit pas être transporté aux quatre verbes pâlis. C'est ainsi que j'ai traduit « silâghate » non : il se vante à quelqu'un, mais : il loue quelqu'un, et « sapate mayhaṁ », non : il me fait le serment de... mais : il me blâme, conformément à Vârt. 8 in Pâṇ. I, 3, 21 (çapate upâlambhane : devadattâya çapate). — Relativement au cas d'emploi du datif consigné sous le n° 16 de la traduction, je ferai remarquer qu'on ne rendrait qu'imparfaitement la pensée de l'auteur en y voyant seulement la prescription du datif en construction avec *alaṁ*; l'auteur a voulu dire à la fois plus et moins; plus, en embrassant dans sa règle d'autres

mots encore que *alaṁ*; moins, en restreignant l'emploi du datif au cas où *alaṁ* a le premier des deux sens relevés par le scholiaste. C'est ce qui ressort du rapprochement de notre règle avec le deuxième vârtika sur Pâṇ. II, 3, 16 (ubi corr. पर्याप्त्य° et cf. III, 4, 66), dont l'auteur a évidemment voulu mettre à profit la rectification. La grammaire Kâtantra se contente de copier la règle de Pâṇini: «Namaḥsvastisvâhâsvadhâlaṁvashaḍyoge caturthi» (fol. 32). Quant aux premiers cas dont il est question ci-dessus, je ne les y trouve mentionnés qu'occasionnellement, dans le commentaire.

यो धारो तं ओकासं[1] ॥ ८ ॥

Yo âdhâro taṁ okâsasaññaṁ hoti. Svâdhâro catubbidho; byâpiko opasilesiko[2] vesayiko sâmipiko ti. Tattha byâpiko tâva: jalesu khiraṁ; tilesu telaṁ; ucchûsu raso. Opasilesiko[3]: pariyaṅke râjâ seti; âsane upaviṭṭho saṅgho. Vesayiko: bhûmisu manussâ; antarikkhe vâyû; âkâse sakuṇâ. Sâmipiko: vane hatthino; gaṅgâyaṁ ghoso; vaje gâviṁ duhanti; sâvatthiyaṁ viharati jetavane,

Okâsa iccanena kvattho? Okâse sattami. (III, 32.)

On appelle okâsa (espace, lieu) [la relation syntactique où se trouve] le mot qui exprime la sphère (le domaine, le lieu) de l'action. Ex. Tilesu telaṁ: l'huile se trouve dans les graines de sésame; pariyaṅke râjâ seti: le roi est assis dans le palanquin.

येन वा कयिरते[4] तं करणं ॥ ९ ॥

Yena vâ kayirate[5] yena vâ passati yena vâ suṇâti taṁ kâ-

[1] Cd âkâsaṁ.
[2], [3] K. upasilesiko.
[4] K. kariyate.
[5] K. kariyate. Cd kayirati.

rakaṁ karaṇasaññam hoti. Dattena[1] vîhiṁ lunâti; vâsiyâ rukkhaṁ tacchati; pharasunâ rukkhaṁ chindati; kuddâlena rukkhaṁ khaṇati; hatthena kammaṁ karoti; cakkhunâ rûpaṁ passati; sotena saddaṁ suṇâti.

Karaṇa iccanena kvattho? Karaṇe tatiyâ. (III, 16.)

On appelle karaṇa (instrument) [la relation syntactique où se trouve le mot qui exprime] au moyen de quoi l'action est exécutée. Ex. Dattena vîhiṁ lunâti : il coupe le riz avec un couteau; cakkhunâ rûpaṁ passati : il voit la forme avec l'œil.

Il est difficile de croire que le *vâ* du sûtra ait réellement le sens que semble lui attribuer le scholiaste, surtout placé comme il l'est. Il serait plus satisfaisant de le prendre dans le sens de *eva*; cet emploi de *vâ* n'est pas absolument étranger au sanskrit, et, pour le pâli, la confusion qui s'y est faite entre *vâ*, *iva*, *eva* (cf. par exemple *Abhidhânapp.* n° 1189) le rendrait bien plus admissible encore; cette interprétation serait singulièrement appuyée par le sûtra de Pâṇini, I, 4, 42, qui définit ainsi le karaṇakâraka : « Sâdhakatamaṁ karaṇaṁ ». Le grammairien pâli aurait cherché à rendre par la particule *vâ* l'intention contenue dans le superlatif du grammairien sanskrit. On peut objecter, il est vrai, que *vâ* étant un terme technique de sens et d'emploi déterminés, il est difficile de lui accorder ainsi une signification exceptionnelle. Faut-il alors y voir une interpolation? Ce qui est certain, c'est que ni la règle Kâtantra correspondante : « yena kriyate tat karaṇaṁ » (fol. 30), ni la glose de Durgasiṁha ne contiennent rien de pareil.

यं करोति तं कम्मं ॥ १० ॥

Yaṁ vâ karoti yaṁ vâ passati yaṁ vâ suṇâti taṁ kârakaṁ

[1] K. dâtena.

kammasaññaṁ hoti. Rathaṁ karoti; chattaṁ karoti; dhajaṁ karoti; rûpaṁ passati; saddaṁ suṇâti; kaṇṭakaṁ maddati; visaṁ gilati.

Kamma iccanena kvattho? Kammatthe dutiyâ. (III, 27.)

On appelle kamma (action) [la relation syntactique où se trouve le mot qui exprime] ce que fait [l'agent]. Ex. Rathaṁ karoti : il fait un char; saddaṁ suṇâti : il entend un bruit.

यो करोति स कत्ता ॥ ११ ॥

Yo karoti so kattusañño hoti. Ahinâ daṭṭho naro; garuḷena[1] hato nâgo; buddhena jito mâro; upaguttena bandho mâro.

Kattu iccanena kvattho? Kattari ca. (III, 18.)

On appelle kattu (agent) celui qui fait l'action. Ex. Ahinâ daṭṭho naro : un homme a été mordu par un serpent (ahinâ est le kattâ).

यो कारेति[2] स हेतु ॥ १२ ॥

Yo kattâraṁ kâreti so hetusañño hoti kattusañño ca. So puriso taṁ purisaṁ kammaṁ kâreti; so puriso tena purisena kammaṁ kâreti; so puriso tassa purisassa kammaṁ kâreti[3]; evaṁ vihâreti, pâleti, pâṭheti, dhâreti; pâceti, nâyeti.

Hetu iccanena kvattho? Dhâtûhi ṇeṇayaṇâpeṇâpayâ kâritâni hetvatthe. (VI, 2, 7.)

On appelle hetu (cause) celui qui fait faire une action. Ex. So puriso taṁ purisaṁ kammaṁ kâ-

[1] Cd garulena.
[2] Cd karoti.
[3] Cd " purisena cassa puritsassa kammaṁ kareti; evaṁ ".

reti : cet homme fait faire telle action à cet autre homme.

Il est curieux de voir ici le scholiaste commenter un mot qui ne se trouve pas dans le texte, mais bien dans le sûtra Kâtantra correspondant : « Kârayati yaḥ sa hetuç *ca* » (fol. 30) ; c'est à ce *ca* que s'applique « kattusañño ca » de la vṛitti.

यस्स वा परिग्गहो तं सामी ॥ १३ ॥

Yassa vâ pariggaho tam̃ sâmisaññam̃ hoti. Attano mukham̃ ; tassa bhikkhuno paṭivisam̃[1] ; tassa bhikkhuno pattam̃ ; tassa bhikkhuno cîvaram̃.

Sâmi iccanena kvattho ? Sâmismim̃ chaṭṭhi. (III, 31.)

On appelle sâmi (maître) celui qui a la propriété d'une chose. Ex. Tassa bhikkhuno pattam̃ : l'écuelle de ce religieux.

Quelle est ici encore la signification de *vâ ?* Le scholiaste n'essaye même pas de l'expliquer. L'explication proposée pour le sûtra 9 paraît ici encore la seule possible, encore que nous n'ayons pas cette fois de texte de Pâṇini qui témoigne positivement de la nécessité de restreindre et de limiter quelque peu l'expression très-générale du texte.

Après ce sûtra, M. Kuhn en a un autre que je ne retrouve ni dans C ni dans Cd ; il est ainsi conçu : तेसं परं उभयप्पत्तिम्हि ॥ Tesam apâdânâdinam̃ channam̃ kârakânam̃ ubhayamhi sampatte yam̃ param̃ tañ ñeva hoti : gâvim̃ dohati ; dhanunâ vijjhati ; kam̃sapâtiyâ bhuñjati. — Cette règle ne se retrouvant ni dans mes manuscrits, ni dans le Bâlâvatâra, ni dans la Rûpasiddhi, et de plus, M. d'Alwis (*Introd.* p. 104) donnant pour les règles de cette section le chiffre de quarante-cinq que nous obtenons en ne comptant point celle-ci, il faut sans

[1] Cd Paṭivim̃sam̃.

doute la considérer comme une addition postérieure. Il n'y aurait pourtant aucune raison *interne* de l'éliminer de la sorte; car elle donne un sens suffisant, et d'ailleurs elle figure à la même place, parmi les sûtras Kâtantra, sous cette forme (fol. 30-31) : « Teshâṁ param ubhayaprâptau », que Durgasiṁha explique comme il suit : « Teshâṁ kârakânâm ubhayaprâptau satyâṁ yat paraṁ tad bhavati. Grâmâya dattvâ tirthaṁ gataḥ sampradânam eva » et autres exemples. — Cette observation parait avoir sa première origine dans Pâṇini, II, 3, 66, que M. Kuhn (p. 12) rappelle avec raison. Quoi qu'il en soit, le grammairien a, par là, entendu spécifier que, dans le cas où deux des relations syntactiques précédemment énumérées paraîtraient pouvoir convenir également au rôle d'un même mot dans une phrase, c'est celui des deux kârakas qui apparait le dernier dans les sûtras précédents qui est le vrai et qu'il faut appliquer. Ainsi dans la phrase : il trait une vache, on pourrait se demander si le mot *vache* ne tombe pas sous l'apâdânakâraka (en vertu de « yasmâd apeti » du s. 1) au lieu du kammakâraka; eh bien! le kamma venant après l'apâdâna dans l'ordre des explications données, c'est à l'accusatif et non à l'ablatif qu'il faut mettre le mot *go;* et l'on dit : « Gâviṁ dohati ».

लिङ्गत्थे पठमा [1] ॥ १४ ॥

Liṅgatthâbhidhânamatte paṭhamâ [2] vibhatti hoti. Puriso; purisâ; eko; dve; ca; vâ; hi; ahaṁ; hare; are.

Le nominatif s'emploie pour exprimer [purement et simplement] l'idée contenue dans le thème. Ex. Puriso : l'homme; purisâ : les hommes.

आलपने च ॥ १५ ॥

Âlapanatthâdhike liṅgatthâbhidhânamatte ca [3] paṭhamâ [4]

[1], [2], [4] K. pathamâ.
[3] Cd n'a pas ca.

vibhatti hoti. Bho purisa; bhavanto purisâ; bho râja; bhavanto râjâno; he sakha; he sakhino.

Casaddaggahaṇaṁ paṭhamaggahaṇânukaḍḍhanatthaṁ [1].

Et aussi pour exprimer le vocatif. Ex. Bho purisa : ô homme!

करणे ततिया ॥ १६ ॥

Karaṇakârake tatiyâ vibhatti hoti. Agginâ kuṭiṁ jhâpeti; manasâ ce paduṭṭhena; manasâ ce pasannena; kâyena kammaṁ karoti.

Pour [exprimer la relation syntactique appelée] karaṇakâraka, [on se sert de] l'instrumental. Ex. Agginâ kuṭiṁ jhâpeti : il détruit la cabane par le feu.

सहादियोगे च ॥ १७ ॥

Sahâdiyogatthe ca [2] tatiyâ vibhatti hoti. Sahâpi gaggena [3] saṅgho uposathaṁ kareyya; mahatâ bhikkhusaṅghena saddhiṁ; sahassena samaṁ mitâ [4].

Et aussi en construction avec *saha*, etc. Ex. Mahatâ saṅghena saddhiṁ : avec une nombreuse assemblée de religieux.

[1] K. n'a pas cette glose.
[2] Cd n'a pas : ca.
[3] K. Sahâgatena sa°.
[4] K. samappitâ.

कत्तरि च ॥ १८ ॥

Kattari ca kârake[1] tatiyâ vibhatti hoti. Raññâ hato poso; yakkhena dinno varo; ahinâ daṭṭho naro.

Et aussi pour [exprimer] le kattukâraka. Ex. Raññâ hato poso : cet homme a été tué par le roi.

हेत्वत्थे च ॥ १९ ॥

Hetvatthe ca[2] tatiyâ vibhatti hoti. Annena vasati; dhammena vasati; vijjâya vasati; sakkârena vasati.

Et aussi pour exprimer la cause. Ex. Annena vasati : il habite ici à cause de la nourriture; vijjâya vasati : il habite ici pour son instruction.

सत्तम्यत्थे[3] च ॥ २० ॥

Sattamyatthe[4] ca tatiyâ vibhatti hoti. Tena kâlena; tena samayena; tena kho pana samayena.

Et aussi dans le sens du locatif. Ex. Tena kâlena : en ce temps.

येनङ्गविकारो ॥ २१ ॥

Yena byâdhimatâ[5] aṅgena aṅgino vikâro lakkhate tattha tatiyâ vibhatti hoti. Akkhinâ kâṇo; hatthena kuṇi; kâṇaṁ passatu nettena; pâdena khañjo; piṭṭhiyâ khujjo.

[On se sert de l'instrumental] pour marquer quel

[1] Cd n'a pas : kârake.
[2] K. Hetuppayoge ca hetvatthe ca.
[3], [4] Cd Sattammyatthe.
[5] K. byâdhimattâ.

membre affecte une infirmité. Ex. Akkhinâ kâṇo : privé d'un œil (*littéral.* aveugle d'un œil).

विसेसने च ॥ २२ ॥

Visesanatthe ca tatiyâ vibhatti hoti. Gottena gotamo nâtho suvaṇṇena abhirûpo tapasâ uttamo.

Et par quelle qualité un objet se distingue. Ex. Gottena gotamo nâtho suvaṇṇena abhirûpo tapasâ uttamo : Gotama, roi par sa naissance, beau par sa couleur dorée, invincible par la pénitence.

सम्पदाने चतुत्थी ॥ २३ ॥

Sampadânakârake catutthi vibhatti hoti. Buddhassa vâ dhammassa vâ saṅghassa vâ dânaṁ deti; dâtâ hoti samaṇassa vâ brâhmaṇassa vâ.

Pour [exprimer] le sampadânakâraka [on emploie] le datif. Ex. Buddhassa dânaṁ deti : il fait un présent au Buddha.

नमोयोगादिस्वपि च ॥ २४ ॥

Namoyogâdisvapi ca catutthi vibhatti hoti. Namo te buddhaviratthu; sotthi pajânaṁ; namo karohi nâgassa; svâgatam te mahârâja.

Casaddaggahaṇaṁ catutthigahaṇânukaḍḍhanatthaṁ [1].

Et aussi en construction avec *namo*, etc. Ex. Namo te buddhavîratthu : honneur à toi, ô Buddhavîra.

[1] K. n'a pas cette glose.

अपादाने पञ्चमी ॥ २५ ॥

Apâdânakârake pañcami vibhatti hoti. Pâpâ cittaṁ nivâraye; abbhâ mutto va candimâ; bhayâ muccati so naro.

Pour [exprimer] l'apâdânakâraka [on emploie] l'ablatif. Ex. Pâpâ cittaṁ nivâraye : qu'il éloigne son esprit du mal.

कारणत्थे च ॥ २६ ॥

Kâraṇatthe ca pañcami vibhatti hoti. Ananubodhâ appativedhâ catunnaṁ ariyasaccânaṁ yathâbhûtamadassanâ [1].

Casaddaggahaṇaṁ pañcamigahaṇânukaḍḍhanatthaṁ [2].

Et aussi pour marquer le motif. Ex. Ananubodhâ : par indocilité.

कम्मत्थे दुतिया ॥ २७ ॥

Kammatthe dutiyâ vibhatti hoti. Kaṭaṁ karoti; rathaṁ karoti; chattaṁ karoti, dhammaṁ suṇâti; buddhaṁ pûjeti [3]; vâcaṁ bhâsati [4]; taṇḍulaṁ pacati; coraṁ ghâteti; gavaṁ hanati [5]; vîhayo [6] lunâti.

Pour [exprimer] le kammakâraka [on emploie] l'accusatif. Ex. Kaṭaṁ karoti : il fait une natte; buddhaṁ pûjeti : il honore le Buddha.

[1] Cd °ssanâya.
[2] K. n'a pas cette glose.
[3] Cd pûjayati.
[4] Cd bhâsayati.
[5] Cd hanti. K. gâviṁ hanati.
[6] K. vîhiyo.

कालद्धानं अच्चन्तसंयोगे ॥ २८ ॥

Kâladdhânaṁ accantasaṁyoge dutiyâ vibhatti hoti. Mâsaṁ adhite; yojanaṁ kalahaṁ karonto gacchati.

Accantasaṁyogeti kimatthaṁ? Saṁvacchare bhuñjati.

Pour exprimer le temps et la distance avec l'idée de continuité. Ex. Mâsaṁ adhîte : il étudie un mois; yojanaṁ kalahaṁ karonto gacchati : il marche un yojana en se querellant.

कम्मप्पवचनीययुत्ते [1] ॥ २९ ॥

Kammappavacaniyayutte [2] dutiyâ vibhatti hoti. Taṁ kho pana bhagavantaṁ gotamaṁ evaṁ kalyâṇo kittisaddo abbhuggato; pabbajitaṁ anu pabbajiṁsu.

[L'accusatif s'emploie aussi] en construction avec des prépositions. Ex. Taṁ kho pana bhagavantaṁ gotamaṁ evaṁ kalyâṇo kittisaddo abbhuggato : et alors un pur concert de louanges s'est élevé vers Gotama le Bienheureux.

गतिबुद्धिभुजपठहरकरसयादीनं कारिते वा ॥ ३० ॥

Gatibuddhibhujapaṭhaharakarasayâdinaṁ dhâtûnaṁ [3] payoge kârite sati dutiyâ vibhatti hoti vâ [4]. Puriso purisaṁ gâmaṁ gâmayati, puriso purisena vâ, puriso purisassa vâ [5]; evaṁ :

[1], [2] Cd °vacaniye yutte.
[3] Cd n'a pas : dhâtûnaṁ.
[4] Cd n'a pas : vâ.
[5] Cd n'a pas : puriso purisassa vâ.

bodhayati, bhojayati, pâṭhayati, hârayati; kârayati, sâyayati[1] — evaṁ sabbattha kârite.

Il peut à volonté s'employer après le causatif des racines qui signifient aller, connaître, et des verbes *bhuj*, *path*, *har*, *kar*, *say*, etc. Ex. Puriso purisaṁ gâmaṁ gâmayati: cet homme fait aller cet homme au village.

Cette règle représente ici deux sûtras de Pâṇini, I, 4, 52 et 53. Ils sont ainsi conçus : « Gatibuddhipratyavasânârthaçabdakarmâkarmakâṇâm aṇikartâ sa ṇau (*karmasaṁjñaḥ syât*). — Hṛikror anyatarasyâm ». Il faut convenir que l'imitation n'a pas été faite avec tout le soin désirable. Et d'abord le grammairien pâli, en omettant de spécifier le mot qui se met à l'accusatif après les causatifs en question, a enlevé toute précision et toute portée sérieuse à sa règle; il a ainsi autorisé le scholiaste à dire : *evaṁ sabbattha kârite;* en effet, après tous les causatifs, il y a place pour un accusatif; mais alors à quoi bon spécifier dans la règle certaines racines, si elle doit s'étendre également à toutes, et quelle est l'utilité d'une règle assez vague pour embrasser à la fois les cas les plus divers et les plus opposés? — En second lieu, en prenant modèle sur le sûtra sanskrit, le grammairien pâli a purement et simplement transporté dans le sien les deux premiers mots, *gati* et *buddhi*, sans faire attention que les changements qu'il opérait dans le reste du texte et notamment la suppression du mot *artha*, arrachaient ces mots à leur construction logique, et rendaient tout à fait irrégulière et obscure la forme du sûtra. Devant de pareils procédés, il est permis de se demander si l'auteur n'a pas trop légèrement étendu à toutes les racines qu'il cite (sans parler de l'extension illimitée du scholiaste) le caractère facultatif que le grammairien

[1] Cd n'a pas : sâyayati.

sanskrit n'attribue à la règle que pour les deux racines *har* et *kar*. Le commentateur sanctionne, il est vrai, par ses exemples, cette extension du *vâ* à toutes les racines énumérées (cf. aussi le comment. du sûtra 12); mais comme ce ne sont là que des exemples d'école qui peuvent parfaitement ne reposer que sur la présente règle, cette autorité ne suffit pas pour lever tous les doutes.

सामिस्मिं छट्ठी ॥ ३१ ॥

Sâmismiṁ chaṭṭhi vibhatti hoti. Tassa bhikkhuno paṭivisaṁ[1]; tassa bhikkhuno mukhaṁ; tassa bhikkhuno pattacivaraṁ.

Pour [marquer] le sàmi (possesseur) [on emploie] le génitif. Ex. Tassa bhikkhuno pattacîvaraṁ : l'écuelle et le manteau appartiennent à ce religieux.

ओकासे सत्तमी ॥ ३२ ॥

Okâsakârake sattami[2] vibhatti hoti. Gambhire odakaṇṇave[3]; pàpasmiṁ ramati mano; bhagavati brahmacariyam vasati kulaputto.

Pour [exprimer] l'okâsakâraka [on emploie] le locatif. Ex. Gambhîre odakaṇṇave : dans l'Océan profond.

सामिस्सराधिपतिदायादसक्खिपतिभू[4]पसूत[5]कुसलेहि च ॥ ३३ ॥

Sâmi issara adhipati dâyâda sakkhi patibhû pasûta[6] kusala

[1] Cd paṭivimsam.
[2] Cd saptami.
[3] K. odakantike. Cd. de K. udakantike.
[4] Cd K. °sakkhipatibhû°.
[5], [6] K. pasutta. Cd pasuta.

iccetehi yoge sati[1] chaṭṭhi vibhatti hoti sattami ca. Goṇânaṁ sâmi; goṇesu issaro; goṇânaṁ adhipati; goṇesu adhipati; goṇânaṁ dâyâdo; goṇesu dâyâdo; goṇânaṁ sakkhi; goṇesu sakkhi; goṇânaṁ patibhû; goṇesu patibhû; goṇânaṁ pasûto; goṇesu pasûto; goṇânaṁ kusalo; goṇesu kusalo.

Après les mots *sâmi*, *issara*, *adhipati*, *dâyâda*, *sakkhi*, *patibhâ*, *pasûta*, *kusala* [on emploie le génitif et] aussi [le locatif]. Ex. Goṇânaṁ ou goṇesu sâmi : propriétaire des bœufs; goṇânaṁ ou goṇesu adhipati : maître des bœufs, etc.

निद्धारणे च ॥ ३४ ॥

Niddhâraṇe ca chaṭṭhi vibhatti hoti sattami ca. Kaṇhâ gâvinaṁ sampannakhiratamâ; kaṇhâ gâvisu sampannakhiratamâ; sâmâ nârinaṁ dassaniyatamâ; sâmâ nârisu dassaniyatamâ; manussânaṁ khattiyo sûratamo[2]; manussesu khattiyo sûratamo[3]; pathikânaṁ dhavanto sighatamo; pathikesu dhavanto sighatamo.

Et [on emploie] aussi [le génitif et le locatif] pour marquer la distinction [qu'on fait d'une partie comparée à l'ensemble]. Ex. Kaṇhâ gâvinaṁ ou gâvisu sampannakhiratamâ : la vache noire est de toutes la plus riche en lait.

अनादरे च ॥ ३५ ॥

Anâdare chaṭṭhi vibhatti hoti sattami ca. Rudato dârakassa pabbaji; rudantasmiṁ dârake pabbaji.

[1] K. °tehi payoge sati, Cd °tehi payogehi.

[2], [3] Cd suratamo.

Casaddaggahaṇaṁ chaṭṭhisattamigahaṇânukaḍḍhanatthaṁ[1].

Et aussi pour marquer qu'on ne tient pas compte d'une chose. Ex. Rudato dârakassa *ou* rudantasmiṁ dârake pabbaji : il se fit religieux sans tenir compte de son fils en larmes.

क्वचि दुतिया छट्ठीनं अत्थे ॥ ३८ ॥

Chaṭṭhinaṁ atthe kvaci dutiyâ vibhatti hoti. Apissu maṁ aggivessâna tisso[2] upamâyo paṭibhaṁsu.

L'accusatif s'emploie dans certaines fonctions du génitif. Ex. Apissu maṁ aggivessâna tisso upamâyo paṭibhaṁsu : Aggivessâna, ai-je bien compris les trois paraboles ?

M. Kuhn (p. 14) traduit : « Interdum accusativus casus ponitur notione fungens sextorum casuum, i. e. sexti atque septimi, genitivi atque locativi, » et plus bas il ajoute : « Ceterum plane supervacaneum fuit locativi mentionem plurali *chaṭṭhinaṁ* posito hac regula comprehendi, cum accusativus locativi notione fungens in sequente regula iterum tractetur. » Je ne vois pas sur quoi M. Kuhn appuie cette interprétation singulière du pluriel *chaṭṭhinaṁ*, que n'indique point le scholiaste, pas plus par exemple que le Bâlâvatâra dont le commentaire m'a suggéré au contraire l'explication que j'ai introduite dans la traduction. Il est ainsi conçu (p. 66) : « Evaṁ antarâ anto tiro abhito parito paṭibhâ iccâdinaṁ yoge ; » suivent des exemples. D'après cela je crois qu'il a compris, et avec raison, que le pluriel « chaṭṭhinaṁ » a pour but d'indiquer qu'il ne s'agit pas seulement d'un cas précis, mais de plu-

[1] K. n'a pas cette glose.
[2] K. Aggivessânatisso.

sieurs cas de nature diverse où le *génitif* peut également être remplacé par l'accusatif; *kvaci* pourrait alors paraître faire double emploi; mais rien n'est plus simple que de le prendre comme équivalant à peu près à *vâ*. A la rigueur le pluriel *chaṭṭhînaṁ* pourrait peut-être avoir encore un autre sens et désigner, avec le génitif, le datif, forme ordinairement identique; mais je ne vois pas de fait, je ne vois rien dans les exemples donnés qui autorise à penser que l'auteur ait eu en vue le datif que ne gouvernent ni en sanskrit ni en pâli les prépositions ni le verbe cités.

ततियासत्तमीनञ्च ॥ ३९ ॥

Tatiyâsattaminaṁ atthe kvaci dutiyâ vibhatti hoti. Sace maṁ samaṇo gotamo nâlapissati tvañca maṁ nâbhibhâsasi, evaṁ tatiyatthe[1]; — pubbaṇhasamayaṁ nivâsetvâ; ekaṁ samayaṁ bhagavâ, evaṁ sattamyatthe.

Et aussi dans le sens de l'instrumental et du locatif. Ex. Sace maṁ Samaṇo Gotamo nâlapissati : si Gotama le Çramaṇa ne me parle pas; pubbhaṇhasamayaṁ nivâsetvâ : l'ayant fait demeurer pendant la matinée.

छट्ठी च ॥ ३८ ॥

Tatiyâsattaminaṁ atthe kvaci chaṭṭhî vibhatti hoti. Kataṁ me kalyâṇaṁ; kataṁ me pâpaṁ, evaṁ tatiyatthe; — kusalâ naccagitassa susikkhitâ caturitthiyo; kusalo tvaṁ rathassa aṅgapaccaṅgânaṁ, evaṁ sattamyatthe.

Kvacîti kimatthaṁ? Desito ânanda mayâ dhammo; ânando atthesu vicakkhaṇo.

Le génitif [s'emploie] de même [quelquefois dans le sens de l'instrumental et du locatif]. Ex. Kataṁ

[1] Cd tatiyâtthe.

me kalyâṇaṁ : j'ai fait une bonne action; kusalâ naccagîtassa susikkhitâ caturitthiyo : des femmes gracieuses et habiles, instruites dans la danse et le chant.

On remarquera que, si l'auteur du sûtra a eu vraiment en vue, comme l'indique le scholiaste, les formes *me*, *te* des pronoms ahaṁ, tvaṁ, la règle, en ce qui les concerne, était complétement superflue après II, 2, 31, d'après laquelle *me*, *te* sont aussi des formes enclitiques de l'instrumental.

दुतियापञ्चमीनञ्च ॥ ३९ ॥

Dutiyâpañcaminaṁ atthe kvaci[1] chaṭṭhi vibhatti hoti. Tassa bhavanti vattâro; tassa kammassa kattâro, evaṁ dutiyatthe; — assa vanatâdhammassa[2] parihâyanti; kiṁ nu kho ahaṁ tassa bhâsayâmi; sabbe tasanti daṇḍassa; sabbe bhâyanti maccuno; bhito catunnaṁ âsivisânaṁ nâgânaṁ; bhâyâmi ghoravisassa nâgassa; evaṁ pañcamyatthe.

[Il s'emploie] aussi dans le sens de l'accusatif et de l'ablatif. Ex. Tassa bhavanti vattâro : ils disent cela; assa vanatâdhammassa parihâyanti : ils sont délivrés de l'empire de la concupiscence.

कम्मकरणनिमित्तत्थेसु सत्तमी ॥ ४० ॥

Kammakaraṇanimittatthesu sattami vibhatti hoti. Sundarâvuso ime âjivikâ[3] bhikkhûsu abhivâdenti, evaṁ kammatthe; — hatthesu piṇḍâya caranti; pattesu piṇḍâya caranti;

[1] Cd n'a pas : kvaci.
[2] Cd. de K.°vanatâdha° K. vanitâdha°.
[3] K. âjivakâ.

pathesu caranti, evaṁ karaṇatthe; — dîpi cammesu haññate; kuñjaro dantesu haññate, evaṁ nimittatthe.

Le locatif s'emploie dans le sens du kamma (accusatif), du karaṇa (instrumental) et pour exprimer la cause. Ex. Sundarâ ime âjîvikâ bhikkhûsu abhivâdenti : ces artisans sont polis, ils saluent les religieux; hatthesu piṇḍâya caranti : ils recueillent avec les mains la nourriture qu'ils mendient; dîpi cammesu haññate : c'est pour sa peau qu'on tue le léopard.

सम्पदाने च ॥ ३१ ॥

Sampadâne ca sattami vibhatti hoti. Saṅghe dinnaṁ mahapphalaṁ; saṅghe gotami dehi; saṅghe dinne ahañceva pûjito bhavissâmi.

Et aussi pour [exprimer] le sampadânakâraka. Ex. Saṅghe dinnaṁ mahapphalaṁ : les dons faits à la communauté religieuse assurent de grands mérites.

पञ्चम्यत्थे च ॥ ३२ ॥

Pañcamyatthe ca sattamî vibhatti hoti. Kadalîsu gaje rakkhanti[1].

[Il s'emploie] aussi dans le sens de l'ablatif. Ex. Kadalîsu gaje rakkhanti : ils éloignent les éléphants des bananiers.

[1] K. ajoute : ucchûsu nivârayanti gâvo.

कालभावेसु च ॥ २३ ॥

Kâlabhâvesu ca kattari payujjamâne sattamî vibhatti hoti. Pubbaṇhasamaye gato, sâyaṇhasamaye âgato; bhikkhusaṅghesu bhojiyamânesu gato, bhuttesu âgato; gosu duyhamânâsu[1] gato, duddhâsu[2] âgato.

Et pour exprimer le temps et l'état. Ex. Pubbaṇhasamaye gato, sâyaṇhasamaye âgato : il est parti le matin et revenu le soir; bhikkhusaṅghesu bhojiyamânesu gato, bhuttesu âgato : il est parti au moment où les religieux étaient à leur repas, et revenu qu'ils l'avaient terminé.

उपाध्यधिकिस्सरवचने[3] ॥ २४ ॥

Upa adhi iccetesaṁ payoge adhikissaravacane sattamî vibhatti hoti. Upa khâriyaṁ[4] doṇo; upa nikkhe kahâpaṇaṁ[5]; adhi nacce gotamî; adhi brahmadatte pañcâlâ[6]; adhi devesu buddho.

[Le locatif s'emploie encore] après *upa*, *adhi*, pour marquer l'objet indiqué comme inférieur ou supérieur. Ex. Upa khâriyaṁ doṇo : le droṇa est inférieur à la khârî; adhi brahmadatte pañcâlâ : les Pañcâlas sont sous la domination de Brahmadatta; adhi devesu buddho : le Buddha est au-dessus des dieux.

[1] Cd et K. °yhamânesu.
[2] Cd duddhesu.
[3] Cd upâddhyâdhi° K. upâdhyâdhi° canesu ca.
[4] Cd khâriyâ.
[5] Cd °hâpanaṁ.
[6] Cd °dattesu pañcalo.

मण्डितुस्सुकेसु ततिया च[1] ॥ ४५ ॥

Maṇḍitussuka[2] iccetesvatthesu ca tatiyâ vibhatti hoti sattamî ca. Ñânena pasidito; ñânasmiṁ pasidito; ñâṇena ussuko[3]; ñânasmiṁ ussuko[4] tathâgagato vâ tathâgatagotto vâ.

[Le locatif] et aussi l'instrumental [s'emploient] après [les mots qui signifient] content de, avide de. Ex. Ñânena ou ñânasmim pasidito : qui trouve le bonheur dans la sagesse; ñânasmiṁ ou ñânena ussuko : avide de la sagesse.

[1] Cd °tussukesu tatiyâ. « Ca » manque aussi dans K.; mais le Bâlâvatâra et la Rûpasiddhi lisent comme nous.
[2] Cd ussukka°.
[3], [4] Cd ussukko°.

ITI KÂRAKAKAPPE CHAṬṬHO KAṆḌO.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 24 FÉVRIER 1871.

La séance est ouverte, par extraordinaire, à une heure, par M. Guigniaut, en l'absence du président et du vice-président, dans les bâtiments de l'Institut.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu; la rédaction en est adoptée.

La Société est informée que le trésorier a retiré des fonds à la Société générale, jusqu'à concurrence de 10,000 fr. La discussion s'engage sur l'emploi qu'il convient de faire de la partie de ces fonds qui n'a pas été employée. La Société décide que ce surplus sera replacé à la Société générale. Un à-compte de 3,000 francs sera versé à l'Imprimerie nationale sur le compte de l'année 1870. Le montant du loyer sera versé à la Caisse des dépôts et consignations.

On pose la question du local futur de la Société. Plusieurs membres expriment le désir de voir la Société obtenir de l'État le local qu'il lui doit en retour des services qu'elle lui rend. M. Brunet de Presle est chargé de traiter la question avec la Commission centrale de l'Institut. Il s'entendra ensuite avec le Bureau et la Commission des fonds; un rapport sera fait à la séance prochaine, laquelle est fixée, selon l'usage, au deuxième vendredi de mars, et sera tenue dans les bâtiments de l'Institut.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 10 MARS 1871.

La séance est ouverte, par extraordinaire, à une heure, dans les bâtiments de l'Institut, sous la présidence de M. Defrémery.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu; la rédaction en est adoptée.

M. de Longpérier expose à la Société la manière dont il a rempli, relativement aux fonds, les intentions exprimées à la séance dernière par la Société.

M. Brunet de Presle et les secrétaires font part au Conseil des recherches qu'ils ont faites pour procurer à la Société un logement dans les bâtiments de l'État. Il résulte de leur exposition que l'on peut espérer de voir ce vœu si légitime se réaliser. Une Commission, composée de MM. Barbier de Meynard, Brunet de Presle, Garrez et du bureau de la Société, suivra cette affaire.

Dictionnaire français-latin-chinois de la langue mandarine parlée, par Paul Perny, M. A. de la Congrégation des Missions étrangères. Paris, 1869, 1 vol. in-4° de 460 pages[1].

Ce Dictionnaire, offert par l'auteur à la Société asiatique, dont il est membre, est un véritable et important service rendu aux études chinoises en France, où les bons instruments de travail publiés dans notre langue sont très-rares. En fait de dictionnaires, nous n'avons eu jusqu'à ce jour, imprimé en France, que le fatigant et énorme volume in-folio publié en 1813, sous le nom de Deguignes le fils, lequel dictionnaire n'est guère que celui du P. Basile de Glémona, rangé par ordre de radicaux ou clefs, comme on les nomme ordinairement, au lieu de l'être selon l'ordre des *finales toniques*, associé à un certain ordre *alphabétique* des *initiales*, comme le sont les manuscrits du P. Basile que l'on possède. M. l'abbé Perny, qui a résidé vingt ans en Chine comme missionnaire, s'y est occupé de la composition d'un *Dictionnaire français-latin-chinois* de la langue parlée, qui diffère, sous beaucoup de rapports, comme on le sait, du style des livres; et seul, avec un courage et une persévérance dignes des

[1] A la librairie de Firmin Didot frères; Adolphe Labitte, rue de Lille, 4, et Adolphe Lainé, rue des Saints-Pères, 19.

plus grands éloges, il est venu en France faire imprimer son livre, après s'être procuré en Chine, de la Mission presbytérienne des États-Unis, une frappe de caractères chinois dits *caractères diamants*, dont il a fait faire une fonte à Paris, et qu'il a composés lui-même en les fournissant successivement à l'imprimeur avec sa copie, comme je l'ai fait moi-même pour imprimer la première livraison de mon *Dictionnaire étymologique chinois-annamite-latin-français*[1].

On possède déjà en Europe plusieurs dictionnaires *européens-chinois*. Le premier en date est celui de Morrison[2]; le second est celui du P. Gonçalves[3]. Le même sinologue a publié aussi d'autres dictionnaires latins-chinois[4]. Depuis, ont encore été publiés: un excellent vocabulaire anglais-chinois de M. Wells Williams[5], introuvable aujourd'hui, même en Chine; un dictionnaire anglais-chinois, par W. H. Medhurst[6]; enfin le dictionnaire anglais-chinois du Rév. W. Lobscheid[7]. On voit, par cette énumération, combien la France, qui la première a imprimé en Europe un dictionnaire et des grammaires (celle de Fourmont et celle de M. Abel Rémusat[8]), est restée bien en arrière pour les dictionnaires et autres ouvrages nécessaires pour apprendre la langue chinoise. Cependant ce n'est pas faute de chaires et

[1] 1re livraison (la seule qui paraîtra) comprenant les dix premiers radicaux, ou chefs de classes. Paris, Firmin Didot frères; 1867, grand in-8° de 112 colonnes.

[2] *English and chinese dictionary*. In-4°, 1822.

[3] *Diccionario portuguez-china*. Macao, 1831, petit in-4°.

[4] *Vocabularium latino-sinicum*. Macao, 1838, 1 vol, in-18; — *Lexicon manuale latino-sinicum*. Macao, 1839, 1 vol. in-8°; — *Magnum lexicon latino-sinicum*. Macao, 1841, 1 vol. in-fol.

[5] *An english and chinese vocabulary* in the court dialect. Macao, 1844, 1 vol. in-8°.

[6] *English and chinese dictionary*, in two volumes. Shang-hae, 1847.

[7] *English and chinese dictionary, with the punti and mandarin pronunciation*. Hong-Kong. 4 parts in-fol. 1868.

[8] *Grammatica sinica*. Paris, 1742, in-fol. — *Éléments de la grammaire chinoise, ou Principes généraux du Kou-wen, ou Style antique, et du Kouan-hoa, c'est-à-dire de la langue commune généralement usitée dans l'empire chinois*. Paris, 1822, 1 vol. in-8°.

de professeurs de chinois; car c'est la France qui, sous ce rapport, est la mieux lotie. La faute n'en est donc pas à elle.

M. Abel Rémusat qui, bien longtemps avant que tant de moyens d'apprendre la langue chinoise en Europe eussent été mis au jour, en avait acquis une connaissance approfondie, rendant compte du dictionnaire anglais-chinois de Morrison, le seul qui eût paru à l'étranger avant sa mort (arrivée en 1832), a signalé, de la manière suivante, les difficultés de l'entreprise pour rédiger un dictionnaire européen-chinois.

« C'est sans doute une difficulté considérable que de rendre, dans un dictionnaire, les mots d'une langue étrangère, de manière à en faire saisir les sens primitifs et secondaires, les acceptions propres et métaphoriques, les valeurs différentes et les nuances particulières. Toutefois, on a pour ressources, dans ce cas, les définitions, la faculté de réunir des termes synonymes, ou presque synonymes, dont l'accumulation tient lieu de l'expression exactement correspondante au mot qu'on veut expliquer, et, par-dessus tout, de faire sentir la valeur exacte par des passages empruntés aux auteurs, ou à la langue commune; mais cette difficulté n'est rien auprès de celle que l'on éprouve en voulant donner, dans cette langue étrangère, des équivalents à tous les mots de sa langue maternelle. C'est une simple traduction que l'on a à faire dans le premier cas; c'est véritablement dans l'autre un idiome étranger qu'il faut écrire ou parler. C'est alors qu'on sent, dans toute leur étendue, les différences qui existent chez les hommes dans la manière d'exprimer leurs pensées; de les grouper, de les combiner, de les revêtir de formes particulières. La difficulté va souvent jusqu'à l'impossibilité, et l'on est étonné, dans tout ouvrage de ce genre, en comptant le nombre de termes simples qui sont nécessairement rendus par des périphrases[1]. »

On ne pourrait mieux exposer que ne l'a fait M. Rémusat, dans les lignes qui précèdent, les difficultés philologiques

[1] *Mélanges asiatiques*, t. II, p. 209-210.

de toutes sortes qui se rencontrent dans la rédaction d'un dictionnaire d'une langue dans une autre, surtout lorsque la langue que l'on emploie pour rendre les idées exprimées dans la première est si différente, par sa construction, par la tournure de ses phrases et la forme de ses idées, de la langue dont on veut rendre les mots; la langue chinoise est de ce nombre.

De son côté, M. l'abbé Perny rend compte, dans sa préface, des difficultés matérielles qu'il a eu à surmonter pour arriver à publier son dictionnaire.

« Le *Dictionnaire français-latin-chinois*, dit-il, est le premier ouvrage de ce genre qui voit le jour. Une circonstance providentielle nous ayant amené en Europe, nous a fourni le moyen de faire cette publication. Sans l'occasion imprévue de ce voyage, notre manuscrit, fruit de longues veilles, aurait sans doute subi le sort de ceux de tous nos devanciers à la Chine. Au moment de commencer cette entreprise, les obstacles se sont présentés successivement si nombreux qu'il semblait presque impossible de la conduire à bonne fin. Mais l'espoir fondé de rendre un service signalé à toutes les missions de la Chine, ainsi qu'à nos consulats français, à nos braves marins, aux négociants, aux savants enfin, qui veulent apprendre à parler chinois, soutenait notre courage en présence de ces difficultés renaissantes. Les frais considérables d'une semblable publication dépassaient de beaucoup les faibles ressources d'un simple missionnaire. Voulant donner à notre ouvrage une forme commode et portative, nous avions besoin de types chinois d'un corps qui répondît à nos vues. La France ne pouvait nous les fournir. Mais il fallait surtout nous résigner à devenir, à notre âge, l'ouvrier typographe de toute la partie chinoise de notre œuvre et à consacrer deux années entières à ce travail matériel. Tandis que les savants les plus honorables, qui connaissaient notre projet, nous exhortaient, avec une bienveillance flatteuse, à ne pas renoncer à notre œuvre malgré ces obstacles, nous étions combattu sourdement et entravé mesquinement, dans quelque région particulière que nous ne voulons pas nommer

autrement. Cette dernière opposition a failli plus d'une fois nous faire abandonner notre entreprise, même en cours d'exécution. Une opposition ouverte et loyale est cent fois moins difficile à supporter que l'opposition cachée et déloyale, surtout quand elle vient de ceux qui, par leur position sociale, auraient, au contraire, tout intérêt à favoriser une entreprise comme celle-ci.»

Le Dictionnaire de M. l'abbé Perny peut contenir, en moyenne, 27 mots français expliqués par page à 2 colonnes; ce qui donnerait, pour tout le dictionnaire, environ 12,000 mots, sur lesquels, s'il y en a un grand nombre dont les explications et les locutions dont ils font partie ne comportent que quelques lignes, il y en a un beaucoup plus grand nombre dont les explications et les expressions variées dans lesquelles ils entrent sont très-développées. Le mot *affaire* comprend plus d'une colonne, et il est expliqué dans 46 locutions chinoises différentes. Le verbe *aller* est dans le même cas; il y en entre aussi 46. Le P. D'Incarville, dans son *Dictionnaire français-chinois*, rédigé à Péking dans le siècle dernier (et dont je possède le manuscrit autographe, provenant de Sir Georges Staunton), a fait entrer le verbe *aller* dans 80 locutions différentes rendues en chinois. Je dois dire, toutefois, que, dans le dictionnaire de M. l'abbé Perny, et dans le dictionnaire resté manuscrit[1] du P. D'Incarville, l'emploi des termes rendus en chinois, dans un grand nombre de cas, est rarement le même. Cela tient, sans doute, à ce que le dictionnaire du P. D'Incarville a été composé à Péking, il y a plus d'un siècle, et celui de l'abbé

[1] Personne jusqu'ici, à ma connaissance, n'avait encore signalé au public ce dictionnaire, resté manuscrit, du P. D'Incarville. Cependant plusieurs copies en ont été faites en Chine. Il en existe, à ma connaissance, encore une copie dans la Bibliothèque du Rév. Morrison, conservée à Hong-Kong; le Rév. J. Summers en possède une autre en Angleterre, en 3 vol. in-fol., faite sur celle du Rév. Morrison. Une 3e copie, qui est à la Bibliothèque nationale, a été faite à Canton, par un Chinois pour le texte chinois, et par M. Arthur Smith pour la partie française, à laquelle copie il a mis son propre nom. Enfin une 4e copie, en 3 vol. in-4°, est entre les mains d'un professeur de chinois de Paris.

Perny, dans la province du *Sse-tchouan* que l'auteur a habitée pendant une vingtaine d'années. C'est là aussi la cause que la prononciation des caractères chinois employée dans les deux dictionnaires diffère également sur un grand nombre de points.

Dans plusieurs cas, l'étendue que M. l'abbé Perny a donnée à ses explications, à propos d'un mot, ont dépassé de beaucoup les bornes d'un dictionnaire; mais on ne peut guère s'en plaindre. Ainsi, au mot *arme*, après les locutions dans lesquelles le mot est traduit en chinois, il nous donne les noms de 26 espèces d'*armes* avec leurs équivalents chinois. Au mot *art*, il nous donne les noms des 16 arts principaux et métiers chinois; au mot *astre*, il nous donne le tableau en chinois des 33 astres heureux ou de bienfaisante influence, des Chinois, et des 41 astres malheureux ou d'influence malfaisante. Au mot *bachelier*, on trouve les titres chinois des 10 degrés de bacheliers (*Siéou-thsâï*); ceux des 2 degrés de licenciés (*Kiû-jîn*); ceux des 5 degrés de docteurs (*Tsin-ssé*); au mot *boussole*, M. Perny donne l'explication des rumbs dans lesquels la boussole chinoise est divisée; et au mot *caractère*, trois pages sont consacrées aux caractères *numéraux* ou particules numérales que l'on emploie en chinois pour déterminer certaines classes d'objets; celles qui sont données par M. l'abbé Perny dans son dictionnaire sont au nombre de 107.

Je n'en finirais pas si je voulais signaler ici tous les articles importants de ce dictionnaire, lesquels articles sortent tout à fait des habitudes lexicographiques pour rentrer dans le genre encyclopédique, en faisant connaître au lecteur, en même temps que la langue chinoise, les mœurs, les coutumes, les arts, les sciences, les superstitions même et les préjugés du peuple. Il y a tels de ces articles qui auraient pu, à cause de leur étendue, être renvoyés au volume complémentaire sous presse, lequel n'était alors qu'en expectative. Car, comme l'explique M. l'abbé Perny, dans la préface de son dictionnaire, «tout en lui conservant son caractère «particulier de dictionnaire, nous avons cherché à en faire

« une espèce de petite encyclopédie sur la Chine. » C'est ainsi que l'on trouve au mot *cycle* du dictionnaire le tableau, avec sa concordance, du cycle de 60 ans des Chinois, occupant une page; le tableau des vingt-deux dynasties impériales qui ont régné en Chine, placé sous le mot *dynastie;* sous celui de *production*, on trouve aussi le tableau des principales productions de la Chine : métaux, minéraux, animaux, oiseaux, poissons, arbres, etc. comprenant deux pages; sous le mot *province*, on trouve le tableau des provinces de l'Empire chinois, remplissant aussi deux pages.

L'énumération d'un certain nombre d'ouvrages chinois, avec des remarques, est placée sous le mot *roman;* je regrette d'être obligé de dire que cette énumération est erronée; car, parmi les ouvrages énumérés, il s'en trouve qui sont bien loin d'être des romans, c'est-à-dire des « ouvrages de fiction », tels que le *Tsò-tchoŭan*, et le *Koŭe-yŭ* de Tso Khiéou-ming, contemporain de Confucius; le *Ssé-Ki* du célèbre historien Sze-ma Thsien; les poésies de Tou-fou et de Li-taï-pé, etc. Il est vrai que ce classement fait par les Chinois de dix de leurs principaux auteurs pour le mérite de leur style n'a d'autre défaut que d'être placé sous le mot *roman*, par M. l'abbé Perny, d'après une autorité dont il aurait pu se défier. En énumérant les dix principaux romans modernes des Chinois, M. Perny dit, à propos du *Yu-kiao-li*, ou les « deux Cousines », traduit par Abel Rémusat, que « l'abbé de Lionne, évêque de Rosalie, en avait fait une traduction littérale à l'usage des jeunes missionnaires. » M. Perny a dû être induit en erreur, à ce sujet, par une invention sur laquelle je reviendrai dans une autre occasion. Le P. Prémare avait dit, en effet, dans le manuscrit de sa *Notitia linguæ sinicæ*, que l'abbé de Lionne, évêque de Rosalie, avait recueilli toutes les phrases du *Yu-kiao-li* et les avait disposées en forme de petit dictionnaire (*omnes ejus phrasès in modum dictionarioli disposuerit*). Ayant reconnu son erreur, il avait lui-même rayé cette mention de son manuscrit.

J'ai eu l'heureuse chance, il y a quelque temps, de rencontrer chez un libraire un manuscrit de Prémare, avec une

préface de sa main, acheté en Espagne, et qui est la copie du *dictionariolum* en question. C'est un recueil de phrases chinoises, toutes de quatre caractères seulement, tirées de divers romans chinois, rangées alphabétiquement sous un certain nombre de mots français auxquels le sens des expressions chinoises peut se rapporter. J'ai cherché dans les deux premiers chapitres du *Yu-kiao-li* si je rencontrerais des phrases citées par l'abbé de Lionne, je n'ai pu parvenir à en rencontrer une seule! Voilà le manuscrit qui aurait « puissamment aidé M. Rémusat à faire sa traduction du *Yu-kiao-li!* »

Je n'ajouterai plus que quelques mots à ce Rapport, bien incomplet sans doute, pour relever tous les mérites du Dictionnaire de M. l'abbé Perny, qui a été rédigé principalement en vue des Missions de Chine. Le latin ajouté au français vient utilement, dans beaucoup de cas, prêter son appui aux mots français. Il est à regretter que dans la transcription des caractères chinois l'auteur du dictionnaire ait suivi une orthographe qui s'éloigne souvent de celle à laquelle nous sommes habitués, et qui est sans doute celle de la province du *Sse-tchouan*, que l'auteur a constamment habitée. Cette orthographe participe des orthographes des provinces méridionales de la Chine et s'éloigne sensiblement de celles du Nord.

Le second volume, sous presse et en grande partie terminé, du travail de M. l'abbé Perny, comprendra, entre autres articles : 1° une *Grammaire pratique* de la langue chinoise parlée ; 2° le *Tableau chronologique* des empereurs chinois, avec les divers noms de leurs années de règne ; 3° le *Tableau* de tous les mandarins de l'empire ; 4° la *Nomenclature alphabétique* des villes de la Chine, avec leurs degrés de longitude et de latitude ; 5° la *Nomenclature synonymique* d'environ 3,500 termes de l'histoire naturelle de la Chine, etc.

On peut juger, par cette seule énumération, du grand intérêt que ce second volume de M. l'abbé Perny offrira aux personnes qui s'occupent des matières qui y seront traitées.

G. Pauthier.

JOURNAL ASIATIQUE.

MAI-JUIN 1871.

KACCÂYANAPPAKARAṆAM̃.

GRAMMAIRE PÂLIE DE KACCÂYANA,

SÛTRAS ET COMMENTAIRE,

PUBLIÉS AVEC UNE TRADUCTION ET DES NOTES,

PAR M. ÉMILE SENART.

(Suite.)

नामानं समासो युत्तत्थो ॥ १ ॥

Tesam̃ nâmânam̃ payujjamânapadatthânam̃ yo yuttattho so samâsasañño hoti. Kaṭhinassa[1] dussam̃, kaṭhinadussam̃; âgantukassa bhattam̃, âgantukabhattam̃; jivitañ ca tam̃ indriyañ câti, jîvitindriyam̃; samaṇo ca brâhmaṇo ca samaṇabrâhmaṇâ; sâriputto ca moggallâno ca, sâriputtamoggallânâ; brâhmaṇo ca gahapatiko ca, brâhmaṇagahapatikâ.

Nâmânam̃ iti kimattham̃? Devadatto pacati.

Yuttatthoti kimattham̃? Bhaṭo rañño; putto devadattassa.

Samâsa iccanena kvattho[2]? Kvaci samâsagatânam̃ akâranto. (IV, 22.)

[1] Cd kaṭhiṇassa.

[2] S° °ttho. Ityâdisu padesesu imesam̃ samâsasaddena yam̃ saṅgahanam̃ tad eva imâya samâsasaññâya payojanam̃ atthi. Kvaci°.

On appelle samâsa (composé) [le mot résultant de] la réunion de [plusieurs noms réunissant en un corps leurs] significations [respectives]. Ex. Âgantukabhattaṁ : le repas de l'étranger (= âgantukassa bhattaṁ).

तेसं विभत्तियो लोपा च ॥ २ ॥

Tesaṁ yuttatthânaṁ samâsânaṁ vibhattiyo lopâ ca honti. Kaṭhinadussaṁ; âgantukabhattaṁ.

Tesaṁgahaṇena samâsataddhitâkhyâta[1]kitakappânaṁ paccayapadakkharâgamânañ ca lopo hoti. Vasiṭṭhassa apaccaṁ, putto : vâsiṭṭho; vinatâya apaccaṁ, putto : venateyyo.

Casaddaggahaṇaṁ avadhâraṇatthaṁ. Pabhaṁ karotiti pabhaṁkaro; amataṁ dadâtiti amataṁdado; medhaṁ karotiti medhaṁkaro.

Et les mots ainsi rapprochés perdent leurs désinences casuelles. Ex. Âgantukabhattaṁ, au lieu de : âgantukassa bhattaṁ.

पकति चस्स सरन्तस्स[2] ॥ ३ ॥

Luttâsu vibhattisu assa[3] sarantassa liṅgassa pakatirûpâni honti. Cakkhuñ ca sotañ ca : cakkhusotaṁ; mukhañ ca nâsikañ ca : mukhanâsikaṁ; rañño putto : râjaputto; rañño puriso : râjapuriso.

Et [cette suppression opérée,] les thèmes voca-

[1] Cd °tâkkhyâta°.

[2] Il faudrait sans doute lire : « °ca ssarantassa », et « assa » ne doit probablement son origine qu'au double *ss* initial; mais la faute est ancienne. — Le s. Kâtantra (fol. 37) : « Prakṛitiçca svarântasya ».

[3] Cd n'a pas : assa.

liques reprennent leur forme primitive. Ex. cakkhuṁ + sotaṁ : cakkhusotaṁ : la vue et l'ouïe; rañño puriso : râjapuriso : l'homme du roi (garde de police).

उपसग्गनिपातपुब्बको अब्ययीभावो[1] ॥ ४ ॥

Upasagganipâtapubbako samâso abyayîbhâvasañño hoti. Nagarassa samîpe kathâ vattate[2] iti, upanagaraṁ; darathassa abhâvo, niddarathaṁ; masakassa abhâvo, nimmasakaṁ; vuḍḍhânaṁ paṭipâṭiyâ, yathâvuḍḍhaṁ; ye ye[3] brâhmaṇâ vuḍḍhâ te te nisîdanti yathâvuḍḍhaṁ; jîvassa yattako paricchedo, yâvajîvaṁ; cittaṁ adhikicca dhammâ vattantîti adhicittaṁ; pabbatassa tiro, tiropabbataṁ; sotassa paṭi vattatîti[4] paṭisotaṁ; pâsâdassa anto, antopâsâdaṁ.

Abyayîbhâva iccanena kvattho[5]? Aṁ vibhattînaṁ akârantâbyayîbhâvâ. (IV, 26.)

[On désigne sous le nom d']abyayîbhâva le composé dont le premier membre est une préposition ou une conjonction. Ex. Upanagaraṁ : près de la ville; yathâvuḍḍhaṁ : suivant l'âge.

सो नपुंसकलिङ्गो ॥ ५ ॥

So abyayîbhâvasamâso napuṁsakaliṅgo va daṭṭhabbo. Kumâriṁ adhikicca kathâ vattatîti adhikumâri[6]; vadhuyâ sa-

[1] Cd abbyayîbhâvo. S[a] abyayîbhâvo, et de même toujours avec i bref; le Bâlâvatâra, au moins dans l'édition dont je fais usage, a régulièrement l'î long.

[2] Cd vattata iti[a].

[3] S[a] paṭipâṭiyâ ye ye[a]. Cd [a]paṭipâṭi ya[a].

[4] Cd S[a] [a]ttatîti nâmâ pa[a].

[5] S[a] [a]ttho? Ityâdisu padesu imesaṁ abyayîbhâvasaddena yaṁ saṅgahaṇaṁ tad eva imâya abyayîbhâvasaññâya payojanaṁ atthi. — So[a].

[6] Cd [a]mâri.

mîpe vattatîti upavadhu[1]; gaṅgâya samîpe vattate iti[2] upagaṅgaṁ; maṇikâya samîpe vattate iti[3] upamaṇikaṁ.

Ce composé est [considéré comme] neutre (il prend la désinence du neutre). Ex. Adhikumâri : relativement à une jeune fille; upavadhu : près d'une femme.

द्विगुस्सेकत्तं ॥ ६ ॥

Digussa samâsassa ekattaṁ hoti napuṁsakaliṅgattañca. Tayo lokâ, tilokaṁ; tayo daṇḍâ, tidaṇḍaṁ; tîṇi[4] nayanâni, tinayanaṁ; tayo siṅgâ, tisiṅgaṁ; catasso disâ, catuddisaṁ; dasa disâ, dasadisaṁ; pañca indriyâni, pancindriyaṁ.

Le composé digu ne s'emploie qu'au singulier [et au neutre]. Ex. Tilokaṁ : les trois mondes; catuddisaṁ : les quatre points cardinaux.

Il est très-vraisemblable que le scholiaste entre bien dans l'intention de l'auteur quand il étend à ce sûtra et aux suivants la prescription du neutre; pour le sanskrit, Pâṇini (II, 4, 1, 2 suiv. 17) enseigne de même; et nos sûtras pâlis sont ici calqués en partie sur ces règles sanskrites. Il faut avouer toutefois que, si telle a été vraiment l'intention de l'auteur, il s'est exprimé d'une façon malheureuse, alors qu'il lui était si facile de se conformer plus exactement au modèle qui lui était offert. En effet, à ne prendre que le texte des sûtras et à en peser rigoureusement la construction, il serait impossible de penser que le sûtra 5 ait quelque

[1] Cd °vadhuṁ.
[2], [3] Cd vattata iti.
[4] Cd tini.

lien avec les suivants, l'auteur changeant complétement la construction au s. 6 et négligeant de le rattacher au précédent par la commode particule *ca*. On serait tenté de croire qu'il y a là une intention formelle de se séparer de la règle sanskrite et de repousser nettement la prescription exclusive du neutre (relativement aux dvigus et pour le sanskrit même cf. Vârt. in Pâṇ. II, 4, 17, et Pâṇ. IV, 1, 21 et suiv.). Il était si simple de dire, s. 5 : Tassa napuṁsakattaṁ ? — s. 6 : Digussekattañca. Toutefois, si nous nous reportons aux sûtras Kâtantra, nous y trouvons une inexactitude toute semblable. Les règles en question sont les suivantes (fol. 41) : « Sa (l'*avyayîbhâva*) napuṁsakaliṅgaṁ syât. — Dvandvaikatvaṁ (que Durgasiṁha explique : *Dvandvasyaikatvaṁ napuṁsakaliṅgatvaṁ syât*). — Tathâ dvigoḥ ». En comparant Pâṇini, II, 4, 1 suiv. il semble que notre grammairien, tout en se modelant sur ces règles, les ait à dessein modifiées, en se rapprochant de Pâṇini, de façon à incorporer dans son ouvrage les deux règles suivantes empruntées à ce dernier, sans augmenter pourtant le nombre de ses sûtras au delà du strict nécessaire.

तथा द्वन्द्वे पाणि[1]तुरिययोग्ग[3]सेनङ्गखुद्दजन्तुकविविधवि-
रुद्धविस[2]भागत्थादीनञ्च ॥ ७ ॥

Tathâ dvande pâṇi[4]turiyayoggasenaṅgakhuddajantukavividhaviruddhavisabhâgattha iccevamâdinaṁ ekattaṁ hoti[5] napuṁsakaliṅgattañ ca. Taṁ yathâ : cakkhusotaṁ; mukhanâsikaṁ; chavimaṁsalohitaṁ, evaṁ pâṇya[6]ṅgatthe; — saṅ-

[1] Cd °pâni°.
[2] Cd °vividhavisa°.
[3] S[e] °yoga°.
[4] Cd pâni°.
[5] Cd °ttaṁ gahoti.
[6] Cd pânya°.

kho ca paṇavo[1] ca, saṅkhapaṇavaṁ[2]; gîtañ ca vâditañ ca, gîtavâditaṁ; daddari ca[3] deṇḍimañ ca, daddarideṇḍimaṁ; evaṁ turiyaṅgatthe; — phâlañ ca pâcanañ ca, phâlapâcanaṁ; yugañ ca naṅgalañ ca, yuganaṅgalaṁ, evaṁ yogaṅgatthe; — asiñ ca cammañ ca, asicammaṁ; dhanu ca[4] kalâpañ ca, dhanukalâpaṁ; hatthi ca asso ca ratho ca pattiko ca, hatthiassarathapattikaṁ, evaṁ senaṅgatthe; — ḍaṁsañ ca masakañ ca, ḍaṁsamasakaṁ, kunthañ ca kipilikañ ca, kunthakipilikaṁ[5]; kiṭañ ca siriñ ca sapañ ca, kiṭasirisapaṁ, evaṁ khuddajantukatthe; — ahi ca nakulo ca, ahinakulaṁ; viḷâro ca mûsiko ca, viḷâramûsikaṁ; kâko ca ulûko ca, kâkolûkaṁ; evaṁ vividhaviruddhatthe; — sîlañ ca paññâ ca sîlapaññaṁ[6]; samatho ca vipassano ca, samathavipassanaṁ; vijjâ ca caraṇañ ca, vijjâcaraṇaṁ[7]; evaṁ vividhavisabhâgatthe.

Âdiggahaṇaṁ kimatthaṁ? Dâsidâsaṁ; itthipumaṁ; pattacîvaraṁ; tikacatukkaṁ; veṇarathakâraṁ[8]; sâkuṇikamâgavikaṁ; dîghamajjhimaṁ iccevamâdi[9].

Il en est de même des composés dvanda, quand on met en composition : 1° des membres d'êtres vivants. Ex. Mukhanâsikaṁ : la bouche et le nez; — 2° des instruments ou des parties d'art musical. Ex. Saṅkhapaṇavaṁ : la conque marine et le tambourin; — 3° des objets d'attelage. Ex. Yuganaṅgalaṁ : le joug et la charrue; — 4° des parties

[1] Cd panavo.
[2] Cd °panavaṁ.
[3] Cd daddariñ ca.
[4] Cd dhanuñ ca.
[5] Cd kipilalikañ ca kutthapilalikaṁ. S° kunthâ ca kipilaliko ca kunthakipilikaṁ.
[6] Cd sîlapaññânaṁ.
[7] S° ajoute l'analyse de chacun de ces trois exemples : sîlañ ca paññâ ca, etc.
[8] Cd venarathakâraṁ; sâkuni°. S° venakâro, etc.
[9] S° ajoute l'analyse des exemples.

d'armée [ou d'armement]. Ex. Hatthiassarathapattikaṁ : éléphants, cavaliers, chariots et fantassins; — 5° de petits animaux. Ex. Ḍaṁsamasakaṁ : mouches et moustiques; — 6° des êtres qui sont naturellement en lutte. Ex. Ahinakulaṁ : serpents et ichneumons; — 7° des contraires. Ex. Vijjâcaraṇaṁ : la science et la vie pratique.

विभासा रुक्खतिणपसुधन[1]धञ्ञजनपदादीनञ्च ॥ ८ ॥

Rukkhatiṇapasudhanadhaññajanapada iccevamâdinaṁ vibhâsâ ekattaṁ hoti napuṁsakaliṅgattañ ca dvande samâse. Assattho ca kapittho ca, assatthakapitthaṁ assatthakapitthâ[2] vâ; usîrañ ca vîraṇañ ca, usiravîraṇaṁ usiravîraṇâ[3] vâ; ajo ca eḷako ca, ajeḷakaṁ ajeḷakâ vâ; hiraññañ ca suvaṇṇañ ca, hiraññasuvaṇṇaṁ hiraññasuvaṇṇâ vâ; sâli ca yavo ca, sâliyavaṁ sâliyavâ[4] vâ; kâsi ca kosalo ca, kâsikosalaṁ kâsikosalâ[5] vâ.

Âdiggahaṇaṁ kimatthaṁ? Sâvajjañ ca anavajjañ ca, sâvajjânavajjaṁ sâvajjânavajjâ vâ; hînañ ca paṇîtañ ca, hînappaṇîtaṁ hînappaṇîtâ[6] vâ; kaṇho ca sukko ca, kaṇhasukkaṁ kaṇhasukkâ vâ.

Et à volonté, quand on met en composition : 1° des arbres. Ex. Assatthakapitthaṁ ou °tthâ : le figuier sacré et le kapittha; — 2° des plantes. Ex. Usiravîraṇaṁ ou °ṇâ : les herbes appelées uçîra et vîraṇa; — 3° des animaux. Ex. Ajeḷakaṁ ou °kâ :

[1] Cd °tinapasudhanudha°.
[2] Cd kapitthâno °kapitthânaṁ °kapitthânâ.
[3] Cd hiraṇañ ca° hira° hi°. S° vi°.
[4] Cd sâli ca° li° li°.
[5] Cd kâsi° si° si°.
[6] Cd pani° ni° ni°. S° ṇi°.

la chèvre et le bélier; — 4° des métaux précieux. Ex. Hiraññasuvaṇṇaṁ ou °ṇṇâ : l'or et l'argent; — 5° des céréales. Ex. Sâliyavaṁ ou °vâ : le riz et l'orge; — 6° des noms de pays. Ex. Kâsikosalaṁ ou °lâ : Kâçi et Koçala.

द्विपदे तुल्याधिकरणे कम्मधारयो ॥ ९ ॥

Dve [1] padâni tulyâdhikaraṇâni yadâ samassante tadâ so samâso kammadhârayasañño hoti. Mahanto ca so puriso câti mahâpuriso; khattiyâ ca sâ kaññâ câti khattiyakaññâ.

Kammadhâraya iccanena kvattho? Kammadhârayasañño ca [2]. (IV, 17.)

On appelle kammadhâraya la composition de deux mots de même relation grammaticale (dont l'un se rapporte à l'autre et qui seraient par conséquent du même genre ou du même nombre, etc.). Ex. Mahâpuriso : un grand homme.

सङ्ख्यापुब्बो द्विगु [3] ॥ १० ॥

Saṅkhyâpubbo kammadhârayasamâso digusañño hoti. Tayo lokâ, tilokaṁ; tiṇi [4] malâni, timalaṁ; tiṇi [5] phalâni, tiphalaṁ; tayo daṇḍâ, tidaṇḍaṁ; catasso disâ, catuddisaṁ; pañca indriyâni, pañcindriyaṁ [6]; satta godhâvarâni, sattagodhâvaraṁ.

Digu iccetena kvattho? Digussekattaṁ [7]. (IV, 6.)

[1] Cd dvi pa°.

[2] S* ajoute ici : Ityâdisu padesesu kammadhârayasaddena yaṁ saṅgahaṇaṁ tad eva imâya kammadhârayasaññâya payojanaṁ atthi.

[3] «Digu» manque dans Cd.

[4], [5] Cd tini.

[6] L'analyse de ces deux exemples manque dans Cd.

[7] Même addition dans S* qu'au sûtra 9 en changeant «kammadhâraya» en «digu».

On appelle digu le composé kammadhâraya dont la première partie est un nom de nombre. Ex. Tilokaṁ : les trois mondes.

उभे तप्पुरिसा ॥ ११ ॥

Ubhe digukammadhârayasamâsâ tappurisasaññâ honti. Na brâhmaṇo, abrâhmaṇo; avasalo; apañcagavaṁ; asattagodhâvaraṁ; adasagavaṁ; apañcapûli [1]; apañcagâvi.

Tappurisa iccanena kvattho? Attaṁ nassa tappurise [2]. (IV, 18.)

L'un et l'autre (le digu et le kammadhâraya) sont des tappurisa. Ex. Abrâhmaṇo : un homme qui n'est pas brâhmane; apañcagavaṁ : moins de cinq vaches.

अमादयो परपदेहि ॥ १२ ॥

Tâ amâdayo vibhattiyo [3] nâmehi parapadehi yadâ samassante [4] tadâ so samâso tappurisasañño hoti. Bhûmiṁ gato, bhûmigato; sabbarattiṁ sobhano, sabbarattisobhano; apâyaṁ gato, apâyagato; issarena kataṁ, issarakataṁ; sallena viddhaṁ, sallaviddhaṁ; kaṭhinassa dussaṁ, kaṭhinadussaṁ; âgantukassa bhattaṁ, âgantukabhattaṁ; methunasmâ apeto, methunâpeto; râjato bhayaṁ, râjabhayaṁ; corâ bhayaṁ, corabhayaṁ; rañño putto, râjaputto; dhaññânaṁ râsi, dhaññarâsi; rûpe saññâ, rûpasaññâ; saṁsâre dukkhaṁ, saṁsâradukkhaṁ.

[Sont aussi tappurisa] les composés dont le pre-

[1] Cd et S[a] apañcapuli.

[2] S[a] a la même addition qu'au sûtra précédent, en changeant «digu» en «tappurisa».

[3] Cd n'a pas : vibhattiyo.

[4] Cd samasyante.

mier membre serait régi par le second à l'accusatif, etc. (à un cas autre que le nominatif et le vocatif). Ex. Bhûmigato : venu sur la terre (=bhûmiṁ gato); issarakataṁ : fait par le prince (=issarena kataṁ).

अञ्ञपदत्थेसु बहुब्बीहि ॥ १३ ॥

Aññesaṁ nâmânâm atthesu nâmâni yadâ samassante[1] tadâ so samâso bahubbihisañño hoti. Âgatâ samaṇâ imaṁ saṅghârâmaṁ, so yaṁ âgatasamaṇo saṅghârâmo; jitâni indriyâni anena samaṇena, so yaṁ jitindriyo samaṇo; dinno suṅko yassa rañño, so yaṁ dinnasuṅko râjâ; niggatâ janâ yasmâ[2] gâmâ, so yaṁ niggatajano gâmo; chinnâ hatthâ yassa, so yaṁ chinnahattho puriso; sampannâni sassâni yasmiṁ janapade, so yam sampannasasso janapado; nigrodhassa[3] parimaṇḍalo nigrodhaparimaṇḍalo, nigrodhaparimaṇḍalo iva parimaṇḍalo yassa râjakumârassa[4], so yaṁ nigrodhaparimaṇḍalo râjakumâro; — cakkhussa bhûto cakkhûbhûto, cakkhûbhûto[5] iva bhûto yassa bhagavato, so yaṁ cakkhûbhûto[6] bhagavâ; — suvaṇṇassa vaṇṇo, suvaṇṇavaṇṇo, suvaṇṇavaṇṇo iva vaṇṇo yassa bhagavato, so yaṁ suvaṇṇavaṇṇo bhagavâ; — brahmassa saro, brahmassaro, brahmassaro iva saro yassa bhagavato, so yaṁ brahmassaro bhagavâ; — sayaṁpatitapaṇṇapupphaphalavâyudoyâ[7]hârâti : paṇṇañ ca pupphañ ca phalañ ca, paṇṇapupphaphalâni, sayaṁ eva patitâni sayaṁpatitâni, sayaṁpatitâni ca paṇṇapupphaphalâni ceti sayaṁpatitapaṇṇapupphaphalâni, vâyuñ ca doyañ ca vâyudoyâni, sayaṁpatitapaṇṇapupphapha-

[1] Cd samâsyante.
[2] Cd S* asmâ.
[3] Cd °dhassa pariddhassa parima°.
[4] Cd yo râjakumâro.
[5] Cd cakkhû iva°.
[6] Cd cakkhubhûto °cakkhubhûto.
[7] S* °toyâ° et partout de même avec *t*.

lâni ca vâyudoyâni ca sayampatitapaṇṇapupphaphalavâyudoyâni, sayampatitapaṇṇapupphaphalavâyudoyâni[1] eva âhârâni[2] yesam te sayampatitapaṇṇapupphaphalavâyudoyâhârâ: ayam pana dvandakammadhârayagabbho tulyâdhikaraṇabahubbîhi, athavâ : sayampatitapaṇṇapupphaphalavâyudoyehi âhârâṇi yesam te sayampatitapaṇṇapupphaphalavâyudoyâhârâ : ayam pana bhinnâdhikaraṇabahubbîhi[3]; — nânâdumapatitapupphavâsitasânûti; nânâpakârâ dumâ, nânâdumâ; nânâdumehi patitâni, nânâdumapatitâni, nânâdumapatitâni ca tâni pupphâni ceti nânâdumapatitapupphâni, nânâdumapatitapupphehi vâsitâ, nânâdumapatitapupphavâsitâ, nânâdumapatitapupphavâsitâ sânû yassa pabbatarâjassa, so yam nânâdumapatitapupphavâsitasânu pabbatarâjâ : ayam pana kammadhâraya[4]tappurisagabbho tulyâdhikaraṇabahubbîhi, atha vâ : vâsitâ sânû vâsitasânû[5] sâpekkhatte satipi gamakattâ samâso nânâdumapatitapupphehi vâsitasânû[6] yassa, so yam nânâdumapatitapupphavâsitasânu : ayam pana bhinnâdhikaraṇabahubbîhi[7]; — byâlambambu[8]dharabinducumbitakûṭoti : ambu dhâretîti ambudharo, [ko so? pajjunno] vividho âlambo yassa so byâlambo[9]; byâlambo ca so ambudharo, byâlambambudharo[10]; byâlambambudharassa bindu byâlambambudharabindu, byâlambambudharabindûhi cumbito byâlambambudharabinducumbito, byâlambambudharabinducumbito kûṭo yassa so byâlambambudharabinducumbitakûṭo; ayam pana kammadhâraya[11]tappurisagabbho tulyâdhikara-

[1] Cd °doyâ e°.
[2] Cd âhârâṇi.
[3] S° °pana kammadhârayatapurisagabbho bhi°.
[4] Cd °dhâriya°.
[5] Cd vâsitasânu vâsitasânu.
[6] Cd vâsitâ sâ°.
[7] S° °pana kammadhârayatapurisagabbo bhi°.
[8] Cd ici et dans tous les autres cas °bâmbu°.
[9] Cd °dho âlambo byâlambo. S° pajjuṇho viâlambo.
[10] Cd byâlambo ambudharo byâ°.
[11] Cd °kammadhâriya°.

ṇabahubbihi, atha vâ : cumbito kûṭo cumbitakûṭo sâpekkhatte sati pi gamakattâ samâso byâlambambudharabindûhi cumbitakûṭo[1] yassa so byâlambambudharabinducumbitakûṭo : ayaṁ pana bhinnâdhikaraṇabahubbihi[2] ; — amitabalaparakkamajjutîti : na mitâ amitâ, balañ ca parakkamo ca juti ca balaparakkamajjutiyo, amitâ balaparakkamajjutiyo yassa so yaṁ amitabalaparakkamajjuti : ayaṁ pana tappurisadvandagabbho[3] tulyâdhikaraṇabahubbihi ; — pinorakkhaṁsabâhû ti : urañ ca akkhañ ca aṁsañ ca bâhû ca[4] urakkhaṁsabâhuvo, pinâ urakkhaṁsabâhuvo yassa so yaṁ pinorakkhaṁsabâhu : ayaṁ pana tappurisadvandagabbho[5] tulyâdhikaraṇabahubbihi ; — pinagaṇḍavadanatthanûrujaghanâti : gaṇḍañ ca vadanañ ca thanañ ca ûruñ ca jaghanâ ca gaṇḍavadanatthanûrujaghanâ, pinâ gaṇḍavadanatthanûrujaghanâ yassâ nâriyâ sâyaṁ pinagaṇḍavadanatthanûrujaghanâ : ayaṁ pana tappurisadvandagabbho tulyâdhikaraṇabahubbihi ;—pavarasurâsuragaruḍamanujabhujaṅgagandhabbamakuṭakûṭacumbitaselasaṅghaṭṭitacaraṇâti : surâ ca asurâ ca garuḍâ ca manujâ ca bhujaṅgâ ca gandhabbâ ca surâsuragaruḍamanujabhujaṅgagandhabbâ, pavarâ ca te surâsuragaruḍamanujabhujaṅgagandhabbâ ceti pavarasurâsuragaruḍamanujabhujaṅgagandhabbâ[6] ; pavarasurâsuragaruḍamanujabhujaṅgagandhabbânaṁ makuṭâni[7] pavarasurâsuragaruḍamanujabhujaṅgagandhabbamakuṭâni, pavarasurâsuragaruḍamanujabhujaṅgagandhabbamakuṭânaṁ kûṭâni pavarasurâsuragaruḍamanujabhujaṅgagandhabbamakuṭakûṭâni, pavarasurâsuragaruḍamanujabhujaṅgagandhabbamakuṭakûṭesu cumbitâ[8] pavarasurâsuragaruḍamanujabhujaṅgagandhabbamakuṭakûṭacumbitâ, pa-

[1] Cd et S* °mbito kûṭo.
[2] S* °na kammadhârayatapurisagabbho bhinnâ°.
[3] Cd pana dvandaga°. S* °natappurissadvandvaga°.
[4] Cd bâhuñ ca.
[5] Cd °na dvandaga°. S* °na dvandvaga°.
[6] Cette première partie de l'exemple est omise dans Cd.
[7] S* ici et en plusieurs autres endroits : maṁku°.
[8] Cd S* cumbitâni.

varasurâsuragaruḍamanujabhujaṅgagandhabbamakuṭakûṭa – cumbitâ selâ pavarasurâsuragaruḍamanujabhujaṅgagandhabbamakuṭakûṭacumbitaselâ, pavarasurâsuragaruḍamanujabhujaṅgagandhabbamakuṭakûṭacumbitaselesu saṅghaṭṭitâ[1] pavarasurâsuragaruḍamanujabhujaṅgagandhabbamakuṭakûṭacumbitaselasaṅghaṭṭitâ, pavarasurâsuragaruḍamanujabhujaṅgagandhabbamakuṭakûṭacumbitaselasaṅghaṭṭitâ caraṇâ yassa tathâgatassa so yaṁ pavarasurâsuragaruḍamanujabhujaṅgagandhabbamakuṭakûṭacumbitaselasaṅghaṭṭitacaraṇo tathâgato : ayaṁ pana dvandakammadhârayatappurisagabbho tulyâdhikaraṇabahubbihi, athavâ : saṅghaṭṭitâ caraṇâ saṅghaṭṭitacaraṇâ sâpekkhatte satipi gamakattâ samâso[2], pavarasurâsuragaruḍamanujabhujaṅgagandhabbamakuṭakûṭa – cumbitaselehi saṅghaṭṭitacaraṇâ[3] yassa tathâgatassa so yaṁ pavarasurâsuragaruḍamanujabhujaṅgagandhabbamakuṭakû – ṭacumbitaselasaṅghaṭṭitacaraṇo bhagavâ : ayaṁ pana bhinnâdhikaraṇabahubbihi[4]; — catasso disâ yassa, so yaṁ catuddiso; — pañca cakkhûni yassa, so yaṁ pañcacakkhu; — dasa balâni yassa, so yaṁ dasabalo bhagavâ; — anantañânoti : tassa na anto, anantaṁ, anantaṁ ñânaṁ[5] yassa so yaṁ anantañâno tathâgato; — amitaghaṇa[6]sariroti : na mitaṁ amitaṁ, ghaṇaṁ[7] evaṁ sariraṁ ghaṇasariraṁ, amitaghaṇa[8]sariraṁ yassa so yaṁ amitaghaṇa[9]sariro bhagavâ; — amitabalaparakkamappattoti : na mitâ amitâ balañ ca parakkamo ca balaparakkamâ amitabalaparakkamâ pattâ yassa so yaṁ amitabalaparakkamappatto; — mattabhamaragaṇacumbitavikasitapupphavalinâgarukkhopasobhitakandaroti : mattâ eva bhamarâ mattabhamarâ, mattabhamarânaṁ

[1] S* saṁghaṭi* et ainsi dans la suite.

[2] Cd n'a pas sâpekkhatte satipi gamakattâ samâso*. S* *samâso hoti pa*.

[3] Cd *ṭṭitâ ca*.

[4] S* pana dvandvakammadhârayatapurisagabbho bhi*.

[5] Cd tassa anto anantaṁ anantañâ*.

[6], [7], [8], [9] Cd ghana*.

gaṇo mattabhamaragaṇo, mattabhamaragaṇehi cumbitâni mattabhamaragaṇacumbitâni, vikasitâni eva pupphâni vikasitapupphâni, mattabhamaragaṇacumbitâni ca vikasitapupphâni ca mattabhamaragaṇacumbitavikasitapupphâni, vali[1] ca nâgarukkho ca valinâgarukkhâ[2], mattabhamaragaṇacumbitavikasitapupphâ te valinâgarukkhâ[3] ceti mattabhamaragaṇacumbitavikasitapupphavalinâgarukkhâ; mattabhamaragaṇacumbitavikasitapupphavalinâgarukkhehi upasobhitâni mattabhamaragaṇacumbitavikasitapupphavalinâgarukkhopasobhitâni, mattabhamaragaṇacumbitavikasitapupphavalinâgarukkhopasobhitâni kandarâni yassa pabbatarâjassa so yaṁ mattabhamaragaṇacumbitavikasitapupphavalinâgarukkhopasobhitakandaro pabbatarâjâ : ayaṁ pana kammadhâraya[4]-dvandatappurisagabbho tulyâdhikaraṇabahubbihi, atha vâ : upasobhitâni kandarâni upasobhitakandarâni sâpekkhatte sati pi gamakattâ samâso, mattabhamaragaṇacumbitavikasitapupphavalinâgarukkhehi upasobhitakandarâni yassa pabbatarâjassa so yaṁ mattabhamaragaṇacumbitavikasitapupphavalinâgarukkhopasobhitakandaro pabbatarâjâ, ayaṁ bhinnâdhikaraṇabahubbihi[5]; — nânârukkhatiṇapatitapupphopa[6]sobhitakandaro selarâjâti : rukkho ca tiṇañ ca rukkatiṇâni, nânâpakârâni eva rukkhatiṇâni nânârukkhatiṇâni; nânârukkhatiṇehi patitâni, nânârukkhatiṇapatitâni, nânârukkhatiṇapatitâni ca tâni pupphâni ceti nânârukkhatiṇapatitapupphâni, nânârukkhatiṇapatitapupphehi upasobhitâni nânârukkhatiṇapatitapupphopa[7]sobhitâni, nânârukkhatiṇapatitapupphopa[8]sobhitâni kandarâni[9] yassa selarâjassa, so yaṁ nânârukkhatiṇapatitapupphopa[10]sobhitakandaro selarâjâ, ayaṁ pana dvandakammadhâraya[11]tappurisagabbho tulyâdhikaraṇabahubbihi,

[1] Cd ici et dans la suite : valali. Sa vali.

[2] Cd Sa °rukkho.

[3] Cd Sa °kkho°.

[4], [11] Cd °dhâriya°.

[5] Sa yaṁ pana kammadhârayatapurisadvandvagabbho bhi°.

[6], [7], [8], [10] Cd °ppha upa°.

[9] Sa ici et dans la plupart des autres cas : kaṇḍa°.

atha vâ : upasobhitâni kandarâni upasobhitakandarâni[1] sâpekkhatte sati pi gamakattâ samâso, nânârukkhatiṇapatitapupphehi upasobhitakandarâni[2] yassa selarâjassa, so yaṁ nânârukkhatiṇapatitapupphopa[3]sobhitakandaro selarâjâ : ayaṁ pana bhinnâdhikaraṇabahubbîhi; — nânâmusalahalapabbatataru[4]kaliṅgarasaradhanugadâsitomarahatthâti : musalo ca halo ca pabbato ca taru ca kaliṅgaro ca saro ca[5] dhanu ca gadâ ca asi ca tomaro ca musalahalapabbatatarukaliṅgarasaradhanugadâsitomarâ, nânâpakârâ eva musalahalapabbatatarukaliṅgarasaradhanugadâsitomarâ nânâmusalahalapabbatatarukaliṅgarasaradhanugadâsitomarâ, nânâmusalahalapabbatatarukaliṅgarasaradhanugadâsitomarâ[6] hatthesu yesaṁ te nânâmusalahalapabbatatarukaliṅgarasaradhanugadâsitomarahatthâ : ayaṁ pana dvandakammadhâraya[7]gabbho bhinnâdhikaraṇabahubbîhi.

Bahubbîhi iccanena kvattho? Bahubbîhimhi ca. (II, 3, 7.)

On appelle bahubbîhi le composé qui sert à déterminer le sens d'un autre mot [avec lequel il s'accorde en genre, en nombre, etc.]. Ex. Niggatajano gâmo : le village est abandonné par les habitants; pavarasurâsuragaruḍamanujabhujaṅgagandhabbamakuṭakûṭacumbitaselasaṅghaṭṭitacaraṇo : (le Buddha) dont les pieds reposent sur des rochers que vient effleurer le sommet des diadèmes des êtres excellents, les dieux, les asuras, les garuḍas, les hommes, les ser-

[1] Cd °bhitâ kanda°.
[2] Cd S* °pupphaupasobhitâni ka°.
[3] S* °pupphaupa°.
[4] Cd °taruṇaka°.
[5] Cd omet : saro ca.
[6] Cd tomara ha°.
[7] Cd °dhâriya°.

pents et les gandharvas (qui se prosternent pour lui rendre hommage).

नामानं समुच्चयो द्वन्द्वो ॥ १४ ॥

Nâmânaṁ ekavibhattikânaṁ yo samuccayo sa dvandasañño hoti. Candimasuriyâ; samaṇabrâhmaṇâ; sâriputtamoggallânâ; brâhmaṇagahapatikâ; yamavaruṇâ; kuveravâsavâ[1].

Dvanda iccanena kvattho? Dvandaṭṭhâ vâ. (II, 3, 5.)

On appelle dvanda le composé qui réunit plusieurs noms [simplement coordonnés]. Ex. Candimasuriyâ : la lune et le soleil.

महतं[2] महा तुल्याधिकरणे पदे ॥ १५ ॥

Tesaṁ mahantasaddânaṁ mahâ hoti tulyâdhikaraṇe pade. Mahâpuriso; mahâdevi; mahâbalaṁ; mahâphalaṁ; mahânâgo; mahâyaso; mahâpadumavanaṁ; mahânadi; mahâmaṇi; mahâgahapati; mahâdhanaṁ; mahâpuñño.

Bahuvacanaggahaṇena kvaci mahantasaddassa maha âdeso[3] hoti. Mahapphalaṁ; mahabbalaṁ; mahaddhano; mahabbhayaṁ.

Mahant fait *mahâ* [en composition] devant un

[1] A partir de ce sûtra notamment, S[a] diffère très-fréquemment de Cd dans le détail des exemples que le plus souvent il décompose et analyse. Je ne pouvais songer à reproduire toutes ces variantes, d'ailleurs sans importance, et je rappelle ici, une fois pour toutes, que, tant dans cette section que dans les sections suivantes, je n'ai noté ces divergences que lorsqu'elles me paraissaient avoir quelque intérêt, soit en elles-mêmes, soit pour la correction du texte.

[2] S[a] mahantaṁ°.

[3] Cd mahâ â°.

mot de même relation syntactique (avec lequel il s'accorderait, hors de composition). Ex. Mahâpuriso : un grand homme; mahâdevî : la grande déesse; mahâbalam̃ : une grande force.

Le pluriel *mahatam̃* est assez étrange (cf. *yuvânam̃*, II, 5, 21); et, comme nous ne saurions nous contenter de l'explication du scholiaste, il en faut chercher une plus nette. L'intention de ce pluriel est, si je ne me trompe, de marquer que la forme *mahâ* est également valable pour les trois genres. Et peut-être nous rapprochons-nous ainsi, par un détour, de l'interprétation du commentateur : en effet, si la forme *mahâ* est la seule qui s'applique également aux trois genres (car la forme *mahad*, ou, avec le scholiaste, *maha*, ne s'emploie pas, que je sache, devant des féminins), l'auteur, en spécifiant cette particularité, a dû avoir en vue de rappeler qu'il y a bien une autre forme encore que *mahâ*, usitée en composition, mais que celle-là ne s'emploie pas indifféremment pour *tous les mahant*. Toujours est-il que ce pluriel ne se retrouve point dans le s. Kâtantra correspondant : « Âkâromahataḥ kâryyas tulyâdhikaraṇe pade. »

इत्थियं भासितपुमित्थी[1] पुमा व चे ॥ १६ ॥

Itthiyam̃ tulyâdhikaraṇe pade bhâsitapumitthi[2] ce[3] pumâ va daṭṭhabbâ. Dighâ jaṅghâ[4] yassa sa dighajaṅgho; kalyâṇâ[5] bhariyâ yassa so yam̃ kalyâṇabhariyo; pahûtâ paññâ yassa so yam̃ pahûtapañño.

Bhâsitapumeti kimatthamĩ? Brahmabandhu ca sâ bhariyâ câti brahmabandhubhariyâ.

[1], [2] Cd S* °itthi.
[3] S* °pade sace pubbe bhâsitapumâ itthivâcako pu°
[4] Cd digho jam̃gho ya°.
[5] Cd kalyânabhariyâ ya°.

[En composition] devant un [mot de même relation syntactique, au] féminin, un [premier membre de composition] féminin prend la forme du masculin, s'il en a un qui lui corresponde exactement par le sens. Ex. Dîghajaṅgho : qui a de longues jambes (composé de : dîghâ jaṅghâ); kalyâṇabhariyo : dont la femme est belle (composé de : kalyâṇâ bhariyâ).

Il est clair que les contre-exemples donnés par le scholiaste dans le but de montrer en quoi la restriction « bhâsitapumâ » était nécessaire dans le sûtra, portent tout à fait à faux. Voici les exemples que contient le manuscrit siamois, assez fautif ici : « Brâhmanassa bandhu brahmabandhu, brahmanabandha ca sâ dârikâ ceti brahmabandhudârikâ; brâhmanabandha ca sâ kiriyâ ceti brâhmaṇabanbhakiriyâ; ittiyâya bandha ittiyabandha, ittiyabandha ca sâ kiriyâ ceti, ittiyabandhakiriyâ; saddhâ ca sâ chanañ ceti saddhâchanaṁ; paññâ ca sâ dhanañ ceti paññâdhanaṁ. » On voit que si les premiers de ces exemples ne sont pas plus heureux, les deux derniers ont en effet pour premier membre un féminin sans masculin correspondant; mais encore ne tombent-ils pas sous notre règle, le second membre n'étant pas un féminin. Nous attendrions quelques exemples comme celui que citent les paṇḍits, commentateurs de Pâṇini, au sûtra correspondant, VI, 3, 34, de ce grammairien : *Gaṅgâbhâryaḥ*. qui a la Gaṅgâ pour femme. Il y a eu quelque erreur peut-être dans la pensée, mais sans doute aussi quelque confusion dans le texte du scholiaste. On remarquera que les exemples dont il s'agit sont essentiellement les mêmes que ceux par lesquels il répond dans le sûtra suivant à la même question, et même que les exemples du manuscrit singhalais au sûtra suivant correspondent plus exactement que ceux du présent sûtra avec les exemples cités plus haut que fournit le manuscrit siamois; mais à admettre quelque vieille confusion d'un

copiste sautant par inadvertance d'une règle à une autre, nous ne gagnerions pas grand'chose, les exemples en question n'étant pas beaucoup mieux appropriés au second sûtra qu'au premier; si, en effet, en tant que karmadhârayas, ils sont mieux à leur place dans la seconde règle, l'exemple *paññâratanaṁ* a toujours contre lui le motif indiqué plus haut, et, quant aux deux premiers, ils n'offrent qu'une application même de la règle dont le scholiaste veut indiquer qu'ils ne subissent pas les prescriptions. J'ajouterai que la Rûpasiddhi ne partage point ces erreurs et que, au contraire, au sûtra suivant, elle cite fort bien comme contre-exemple : *gaṅgânadî*, etc. (fol. 43).

कम्मधारयसञ्ञे च ॥ १७ ॥

Kammadhârayasaññe samâse itthiyaṁ tulyâdhikaraṇe pade bhâsitapumitthi[1] ce pumâ[2] va daṭṭhabbâ. Brâhmaṇadârikâ; khattiyakaññâ; khattiyakumârikâ.

Bhâsitapumeti kimatthaṁ? Khattiyabandhudârikâ; brâhmaṇabandhudârikâ; paññâratanaṁ[3].

[Cette règle s'applique] aussi dans les composés kammadhâraya. Ex. Brâhmaṇadârikâ (au lieu de : brâhmaṇî dârikâ); une jeune fille de caste brâhmanique.

अत्तं नस्स तप्पुरिसे ॥ १८ ॥

Nassa padassa tappurise uttarapade attaṁ hoti. Abrâhmaṇo; avasalo; abhikkhu; apañcavasso.

Dans un composé tappurisa, le mot *na* se change

[1] Cd °itthi°.

[2] S° °pade sace pubbe bhâsitapumâ itthi idâni itthivâcako so pu°.

[3] S° donne les mêmes exemples, mais en les analysant.

en *a*. Ex. Abrâhmaṇo : qui n'est pas brâhmane; apañcavasso : qui n'a point cinq ans.

सरे अन् ॥ १९ ॥

Nassa padassa tappurise uttarapade[1] sabbasseva anâdeso[2] hoti sare pare. Anasso; anariyo; aniṭṭho.

Et en *an* devant une voyelle. Ex. Anasso : qui n'a pas de cheval.

कदं कुस्स ॥ २० ॥

Ku iccetassa tappurise[3] kadaṁ hoti sare pare. Jigucchaṁ annaṁ, kadannaṁ; jigucchaṁ asanaṁ, kadasanaṁ.

Sareti kimatthaṁ? Kudârâ yesaṁ apuññakânaṁ te honti[4] kudârâ; kuputtâ; kugehâ; kuvatthâ; kudâsâ.

[Dans un composé tappurisa,] *ku* se change en *kada* [devant une voyelle]. Ex. Kadannaṁ : une mauvaise nourriture.

काप्पत्थेसु च ॥ २१ ॥

Ku iccetassa kâ hoti appatthesu ca. Kâlavaṇaṁ[5]; kâpupphaṁ.

Bahuvacanodhâraṇaṁ kimatthaṁ? Ku[6] iccetassa anappatthesupi kvaci kâ hoti. Kucchito puriso : kâpuriso, kupuriso.

[1] Cd n'a pas : uttarapade.
[2] Cd an hoti.
[3] Cd n'a pas : tappurise.
[4] Cd °yesaṁ te a. h.
[5] Cd kâlavanaṁ.
[6] S° bahuvacanaggahaṇena ku°.

Et en *kâ* quand il a l'un des sens d'*appa* (petit, méprisable). Ex. Kâlavaṇaṁ : un petit grain de sel; kâpuriso : un lâche.

L'auteur paraît avoir voulu réunir en un sûtra ce qui dans Pâṇini en occupe trois (VI, 3, 104-106), et c'est dans ce but qu'il a d'abord substitué *appa* à *îshad* de Pâṇini, et puis employé le pluriel, qui reste comme un signe matériel de la fusion. Il est de plus vraisemblable, si insuffisant que puisse être un pareil procédé, que *ca*, dans son intention, réservait la faculté de la forme «kupuriso». L'auteur des sûtras Kâtantra est entré, lui aussi, dans cette voie de simplification; il a *deux* règles (fol. 43) : «Kâ tvîshadarthe 'kshe». — «Purushe tu vibhâshayâ».

क्वचि समासन्तगतानं अकारन्तो ॥ २२ ॥

Samâsantagatânaṁ nâmânaṁ anto kvaci akâro hoti. Devânaṁ râjâ[2], devarâjo; devânaṁ sakhâ, devasakho[3]; pañca ahâni, pañcâhaṁ; pañca gâvo, pañcagavaṁ; chattañ ca upâhanâ ca, chattupâhanaṁ; saradassa[4] samîpe vattatîti, upasaradaṁ; visâlâni[5] akkhîni yassa so visâlakkho; vikalaṁ mukhaṁ yassa[6] so vikalamukho.

Kâraggahaṇaṁ kimatthaṁ? Âkârikâranto[7] ca hoti. Paccakkho dhammo yassa so paccakkhadhammâ[8]; surabhi gan-

[1] Cd °sannata°.
[2] Cd °naṁ râjo de°.
[3] Cd °naṁ sakho devasakho devasakhâ.
[4] Cd saradussa.
[5] Cd visâlini.
[6] Cd vimukho mukho yassa so vimukho.
[7] Cd akârikâ°. — S° akâraya âkârikârâdesâ honti.
[8] Cd °dhammo.

dho yassa so sugandhi[1]; asundaro gandho yassa so duggandhi[2]; pûtiyo gandho yassa so pûtigandhi[3].

(Nadiantâ ca kattuantâ kappaccayo hoti samâsante. Bahû[4] nadiyo yassa so bahunadiko; bahuvo kattâro yassa so bahukattuko.)

Quelquefois des noms employés comme derniers membres de composition forment un thème nouveau en *a*. Ex. Devarâjo : le roi des dieux (pour : devânaṁ râjâ).

Le paragraphe final du commentaire a été renfermé entre parenthèses; car évidemment, et de quelque façon qu'on s'en explique l'origine, il ne saurait appartenir à l'explication du sûtra 22. Je remarque tout d'abord que S[a] l'a essentiellement semblable : « Teneva kâragahaṇena nadya° »; de même aussi la Rûpasiddhi (fol. 45[a]) : « Kârassa gahanena bahubbihâdimhi samâsante kvaci kappaccayo ca », mais sans donner d'exemple; le Bâlâvatâra (p. 32) : « Kâraggahaṇena â ica — itthiyam ivaṇṇantâ tvantehi ca kappaccayo pi... bahukantiko, bahunadiko samuddo; ettha yadâdinâ rasso — bahukattuko... » Cette unanimité prouve seulement qu'il y a là une faute déjà ancienne. L'addition de *ka* aux féminins en *î* en composition étant traitée dans la règle suivante, à quel titre le scholiaste l'aurait-il fait rentrer dans celle-ci? On pourrait croire que nous avons affaire ici à une transposition de copiste, et qu'il suffirait de lire, en transportant ce paragraphe à la fin du sûtra suivant : *Caggahaṇaṁ kimatthaṁ? Kattuantâ*, etc. Sans être rigoureusement juste, en tant qu'explication du « ca » cette observation rappellerait un fait exact et réta-

[1] Cd surabhi yo gandho sugandhi.

[2], [3] Cd °gandhî. — S[a] s'éloigne un peu de Cd dans ces exx. et dans la façon de les présenter.

[4] Cd bahû. — S[a] bahavo.

blirait l'ensemble du sûtra de Pâṇini correspondant à notre sûtra 23 (Pân. V, 4, 153) : « Nadyṛitaççа », dont le sûtra 23 ne reproduit qu'une moitié. Mais la difficulté porte aussi sur ce sûtra lui-même; en effet, nulle part jusqu'ici il n'a été question du suffixe *ka;* comment donc l'auteur peut-il s'exprimer de cette façon elliptique : Nadimhâ ca? Dans Pâṇini, au contraire, le sûtra 153 est précédé de deux autres traitant d'autres cas d'addition du suffixe *ka : Uraḥprabhṛitibhyaḥ kap*, etc. Il a dû en être de même dans cette grammaire; et l'on pourrait admettre entre nos sûtras 22 et 23 une lacune d'un ou deux sûtras correspondant aux sûtras 151 et 152 de Pâṇini; la remarque du scholiaste modifiée par la suppression de « nadiantâ ca » serait un reste du commentaire de cette ou de ces règles. A moins pourtant qu'on ne préfère admettre que le sûtra 23 ne faisant point primitivement partie de cet ouvrage, le scholiaste aurait voulu suppléer tant bien que mal à son absence par le paragraphe : « Nadyantâ... » (cf. II, 3, 7 n.), et que, plus tard seulement, cette règle *Nadimhâ ca*, introduite d'abord à la marge du commentaire, aurait passé dans le texte (cf. III, 13 n.).

नदिम्हा च ॥ २३ ॥

Nadimhâ [1] ca kappaccayo hoti samâsante. Bahavo kantiyo yassa so bahukantiko; bahavo nadiyo yassa so bahunadiko; bahavo nâriyo yassa so bahunâriko.

Et [quelquefois] les féminins en *î*, [employés comme derniers membres de composition, prennent le suffixe *ka*]. Ex. Bahunadiko : qui a beaucoup de fleuves.

Cf. la note précédente.

[1] S[a] Nadiantâ ca.

जायाय तुदं जानि पतिम्हि ॥ २४ ॥

Jâyâya iccetâyam tudam jâni iccete âdesâ honti patimhi pare. Jâyâya pati : tudampati; jâyâya pati : jânipati.

A *jâyâ* en composition devant *pati* on substitue *tudam* et *jâni*. Ex. Tudampati ou jânipati : le mari.

धनुम्हा च ॥ २५ ॥

Dhanumhâ ca âpaccayo[1] hoti samâsante. Gaṇḍivo dhanu yassa so gaṇḍivadhanvâ[2].

Dhanu [comme second membre de composition] prend aussi *â* [ou garde sa forme primitive]. Ex. Gaṇḍivadhanvâ : qui porte l'arc gâṇḍiva.

अं विभत्तीनं अकारन्ता अब्ययीभावा[3] ॥ २६ ॥

Tasmâ akârantâ abyayibhâvasamâsâ parâsam vibhattinam kvaci am hoti. Adhicittam; yathâvuḍḍham; upakumbham; yâvajivam; tiropabbatam; tiropâkâram; tirokuḍḍam; antopâsâdam.

Kvaciti kimattham? Adhicittassa bhikkhuno.

Dans un composé abyayibhâva [le dernier mot, s'il est] en *a*, remplace toute désinence par *am*. Ex. Adhicittam : relativement à l'esprit.

Cette règle correspond à Pâṇ. II, 4, 83, 84, où sa présence se justifie par les restrictions dont elle y est accompagnée ; mais ici, où ces restrictions ont disparu, on peut se de-

[1] Cd appaccayo. — S* âppa*.

[2] Cd gâṇḍivo* gaṇḍi* S*. — gaṇḍi*.

[3] Cd *rantabyayibhâvâ.

mander quelle est l'utilité d'une observation qui, au fond, est déjà contenue tout entière dans le sûtra IV, 5. Le seul but possible de cette règle et des deux règles suivantes est de combler une lacune laissée par l'auteur, qui, nulle part, ne donne d'une façon générale la manière de former les neutres (comme fait p. ex. Pâṇ. VII, 1, 23, 24) et qui, par conséquent, est forcé d'enseigner à former le neutre de ses avyayibhâvas tout mécaniquement. Les règles Kâtantra correspondantes se rapprochent davantage de Pâṇini; ce sont (fol. 28) : « Avyayibhâvâd akârântâd vibhaktinâm am apañcamyâḥ. — Vâ tritiyâsaptamyoh ». Notre règle 28 s'y retrouve aussi sous la forme : « Anyasmâl luk », tandis qu'elle est, dans Pâṇini, rendue inutile par VII, 1, 23. La règle 27, enfin : « Svaro hrasvo napuṁsake » se trouve rejetée (fol. 36) à la fin du Kârakapâda avec quelques autres traitant de la formation des féminins. — Quant à la remarque *kvâciti*, etc. du scholiaste, même en admettant, ce qui n'est guère régulier, que *kvaci* puisse être sous-entendu dans le sûtra, il faut avouer que son contre-exemple est mal choisi; dans une expression comme « adhicittassa bhikkhuno », ce n'est plus à un avyayibhâva, mais à un bahuvrîhi que nous avons affaire; c'est quelque contre-exemple comme les contre-exemples que citent les commentateurs de Pâṇini : « Upakumbhâd ânaya », etc. que le scholiaste eût dû produire.

सरो रस्सो नपुंसके ॥ २७ ॥

Napuṁsakaliṅge vattamâne abyayibhâvasamâsassa saro rasso hoti. Itthiṁ[1] adhikicca kathâ pavattatiti adhitthi[2]; kumâriṁ[3] adhikicca kathâ pavattatiti adhikumâri[4]; upavadhu[5]; upagaṅgaṁ; upamaṇikaṁ.

Au neutre, la voyelle finale [de l'abyayibhâva]

[1], [2] Cd °tthi.
[3], [4], [5] Cd kumâri — dhuṁ.

est brève. Ex. : Adhitthi relativement à la femme; upavadhu : près de la femme.

Les exemples *upagaṅgaṁ*, *upamaṇikaṁ* pourraient sembler superflus après la règle précédente ; mais pour s'en expliquer la présence, il suffit de penser que le scholiaste a regardé « aṁ » du sûtra précédent comme signifiant non pas *aṁ*, mais *ṁ*, en se rappelant que, nulle part, notre grammairien n'enseigne positivement que la voyelle qui précède un niggahita final soit brève, que, par conséquent, faute d'appliquer le présent sûtra aux thèmes en *â*, nous devrions strictement former : « upagaṅgâṁ ».

अञ्ञस्मा लोपो च ॥ २८ ॥

Aññasmâ abyayîbhâvasamâsâ anakârantâ parâsaṁ vibhattînaṁ lopo hoti. Adhitthi; adhikumâri[1]; upavadhu.

Et [le dernier membre], s'il se termine autrement qu'en *a*, supprime [purement et simplement] toute désinence. Ex. Adhitthi; upavadhu.

ITI SÂMÂSAKAPPE SATTAMO KAṆḌO.

वा णपच्चे[2] ॥ १ ॥

Ṇappaccayo[3] hoti vâ tassapaccaṁ iccetasmiṁ atthe. Vasiṭṭhassa apaccaṁ, putto : vâsiṭṭho vasiṭṭhassapaccaṁ putto vâ. vâsiṭṭhi, vâsiṭṭhaṁ; evaṁ bharadvâjassa[4] apaccaṁ, putto : bhâradvâjo bharadvâjassa apaccaṁ putto vâ, bhâradvâji,

[1] Cd S* °tthi—ri.

[2] Cd vânapa°.

[3] Cd ṇapa°.

[4] Cd bhâradvâ°.

bhâradvâjaṁ; gotamassa apaccaṁ, putto: gotamo gotamassa apaccaṁ putto vâ, gotami, gotamaṁ; vasudevassa apaccaṁ, putto: vâsudevo vasudevassa apaccaṁ putto vâ, vâsudevi, vâsudevaṁ; evaṁ bâladevo; vesamitto; svâlapako; cettako; paṇḍavo; vâsavo[1].

Dans certains cas [on emploie le suffixe] *ṇa* pour [exprimer la filiation], la descendance. Ex. Vâsiṭṭho : le fils ou le descendant de Vasiṭṭha; bhâradvâjo : le fils ou le descendant de Bharadvâja.

णायन णान वच्छादितो[2] ॥ २ ॥

Tasmâ vacchâdito gottagaṇato ṇâyana ṇâya[3] paccayâ honti vâ[4] tassâpaccaṁ iccetasmiṁ atthe. Vacchassa apaccaṁ, putto: vacchâyano; vacchassa apaccaṁ, putto: vacchâno; evaṁ: sâkaṭâyano[5]; sâkaṭâno[6]; kaṇhâyano, kaṇhâno; aggivessâyano, agivessâno; kaccâyano, kaccâno; moggallâyano, moggallâno; muñjâyano, muñjâno.

Après les thèmes *vaccha*, etc. [on emploie les suffixes] *ṇâyana*, *ṇâna*. Ex. Vacchâyano ou vacchâno : le fils ou le descendant de Vaccha (vatsa); sâkaṭâyano ou sâkaṭâno : le fils ou le descendant de Sakaṭa.

[1] Cd pâṇḍuvâsavâ. Pour ces deux derniers exemples, cf. la note du sûtra 5.

[2] Cd ṇâyannava°.

[3] Cd °ṇa ṇaya pa°.

[4] Ni Cd ni S[r] n'ont : vâ; mais les deux manuscrits l'ayant au sûtra suivant, et le scholiaste paraissant le comprendre comme autorisant la forme analytique par le génitif aussi bien que la forme par le suffixe (cf. Pâṇ. IV, 1, 82 sch.), il n'y a aucune raison pour qu'il manque ici.

[5], [6] Cd sakaṭâ°.

णेय्यो कत्तिकादीहि ॥ ३ ॥

Tehi kattikâdihi ṇeyyappaccayo hoti vâ tassâpaccaṁ iccetasmiṁ atthe : kattikâya apaccaṁ, putto : kattikeyyo kattikâya apaccaṁ putto vâ; evaṁ : venateyyo; rohiṇeyyo; gaṅgeyyo; kaddameyyo; nâdeyyo; atteyyo; âheyyo; kâpeyyo; seveyyo; gâveyyo[1]; bâleyyo; moleyyo; koleyyo.

Après les thèmes *kattikâ*, etc. le suffixe *ṇeyya*. Ex. Kattikeyya : le fils ou le descendant de Kattikâ; rohiṇeyyo : le fils ou le descendant de Rohiṇî.

अतो णि वा ॥ ४ ॥

Tasmâ akârantâto ṇippaccayo hoti vâ tassâpaccaṁ iccetasmiṁ atthe. Dakkhassa apaccaṁ, putto : dakkhi dakkhassa apaccaṁ putto vâ; evaṁ : doṇi; vâsavî; sâkyaputti[2]; nâthaputti; dâsaputti[3]; vâruṇi[4]; kaṇhi[5]; bâladevi[6]; pâvaki[7]; jenadatti[8]; buddhi; dhammi; saṅghi; kappi; ânuruddhi[9].

Vâti vikappanatthena tassâpaccaṁ iccetasmiṁ atthe ṇikappaccayo hoti. Sakyaputtassa apaccaṁ, putto : sâkyaputtiko[10]; sakyaputtassa apaccaṁ putto vâ; evaṁ : nâthaputtiko; jenadattiko[11].

Après [les thèmes en] *a*, [on peut] à volonté [employer le suffixe] *ṇi*. Ex. Dakkhi : un fils ou

[1] Cd goveyyo.
[2] Cd sakyaputti.
[3] Cd dâsaputtî.
[4] Cd vâruṇânî.
[5], [6], [7] Ces trois mots avec *î* final long dans Cd.
[8] Cd chedanadatti.
[9] Cd anuruddhî.
[10] Cd sakyaputtiko.
[11] Cd chedanaputtiko.

descendant de Dakkha; bâladevi : un fils ou descendant de Baladeva.

णवोपग्वादीहि[1] ॥ ५ ॥

Upagu iccevamâdihi ṇavappaccayo hoti vâ tassâpaccaṁ iccetasmiṁ atthe. Upagussa apaccaṁ putto vâ : opagavo, upagussa apaccaṁ putto vâ; evaṁ : mânavo; gaggavo; paṇḍavo; bhaggavo; opakaccâyavo[2]; opavindavo[3].

Après les thèmes *upagu*, etc. on emploie le suffixe *ṇava*. Ex. Opagavo : un fils ou descendant d'Upagu; mânavo : un fils ou descendant de Manu.

On remarquera que, parmi les exemples cités par le scholiaste au sûtra 1, les deux derniers devaient strictement être rapportés à cette règle; en réalité, ce ne sont, tout naturellement, pas ces deux exemples seuls, mais tous les cas relevant de la présente règle qui devraient être rattachés à la première. Je n'avais pas à effacer cette marque de perspicacité et de connaissances du commentateur. Quant à l'auteur du sûtra lui-même, on a eu et l'on aura encore plus d'une occasion de constater que, malgré sa connaissance de l'organisme véritable du sanskrit et par conséquent du pâli, il ne dédaigne pas certaines formules d'un caractère en quelque sorte tout extérieur et mécanique.

णेर् विधवादितो ॥ ६ ॥

Tasmâ vidhavâdito ṇerappaccayo hoti vâ tassâpaccaṁ iccetasmiṁ atthe. Vidhavâya apaccaṁ, putto : vedhavero[4] vi-

[1] Cd S[f] ṇavopakvâ°.
[2] S[f] opakaccayavo.
[3] Cd opavinâgo, que n'a pas S[f], qui, en revanche, a : opavindavo, avant : mânavo.
[4] Cd vedharo.

dhavâya apaccaṁ putto vâ; evaṁ bandhakero; sâmaṇero [1], nâlikero.

Après *vidhavâ*, etc. [on emploie le suffixe] *ṇera*. Ex. Vedhavero : un fils de veuve; sâmaṇero : un novice.

येन वा संसट्ठं तरति चरति वहति णिको ॥ ७ ॥

Yena vâ saṁsaṭṭhaṁ yena vâ tarati yena vâ carati yena vâ vahati iccetesvatthesu ṇikappaccayo hoti vâ. Tilena saṁsaṭṭhaṁ bhojanaṁ, telikaṁ tilena saṁsaṭṭhaṁ vâ; goḷikaṁ [2]; ghâṭikaṁ [3]; nâvâya taratîti, nâviko nâvâya taratîti vâ: evaṁ : oḷumpiko [4]; — sakaṭena caratîti sâkaṭiko sakaṭena caratîti vâ; evaṁ : pâdiko; daṇḍiko; dhammiko; — sisena vahatîti sisiko sisena vahatîti vâ; evaṁ : aṁsiko; khandhiko; hatthiko; aṅguliko.

Vâti vikappanatthena aññatthesupi ṇikappaccayo hoti. Râjagahe vasatîti râjagahiko; râjagahe jâto râjagahiko; evaṁ mâgadhiko; sâvatthiko; kâpilavatthiko; pâṭaliputtiko.

[On emploie le suffixe] *ṇika* après le mot qui exprime : 1° la matière qui entre dans une composition. Ex. Telikaṁ bhojanaṁ : un plat à l'huile; — 2° l'embarcation sur laquelle on navigue. Ex. Nâviko : un matelot (l'homme qui navigue sur un vaisseau); — 3° le moyen de locomotion à l'aide duquel on s'avance [sur la terre ferme]. Ex. Sâkaṭiko : qui est monté sur un chariot; — 4° le membre au moyen

[1] Cd soma°.
[2] Cd golikaṁ.
[3] Cd ghâtikaṁ. — S[r] ghaṭikaṁ.
[4] Cd oṭṭhampiko. — S[r] oluppiko.

duquel on porte un objet. Ex. Sîsiko : qui porte sur la tête.

तं अधीते तेन कतादिसन्निधाननियोगसिप्पभण्डजीवि-
कत्थेसु ॥ ८ ॥

Tam̃ adhîte tena katâdisvatthesu tamhi sannidhâno tattha niyutto tam̃ assa sippam̃ tam̃ assa bhaṇḍam̃ tam̃ assa jîvikam̃ iccetesvatthesu ṇikappaccayo hoti vâ. Vinayam̃ adhîteti venayiko vinayam̃ adhîte vâ; evam̃ : sottantiko [1]; âbhidhammiko [2]; veyyâkaraṇiko; — kâyena katam̃ kammam̃, kâyikam̃ kâyena katam̃ kammam̃ vâ; evam̃ : vâcasikam̃; mânasikam̃; — sarire sannidhânâ vedanâ, sarîrikâ sarire sannidhânâ vedanâ vâ; evam̃ : mânasikâ; — dvâre niyutto, dovâriko dvâre niyutto vâ; evam̃ : bhaṇḍâgâriko; nâgariko; nâvakammiko [3]; — viṇâ assa sippanti veṇiko viṇâ assa sippam vâ; evam̃ : pâṇaviko; modaṅgiko; vam̃siko; — gandho assa bhaṇḍam̃, gandhiko gandho assa bhaṇḍam̃ vâ; evam̃ teliko; goḷiko; — urabbham̃ hantvâ jîvatîti, orabbhiko urabbham̃ hantvâ jîvatîti vâ; evam̃ : mâgaviko; sokariko [4]; sâkuṇiko.

Âdiggahaṇena aññatthesupi yojetabbo. Jâlena hato, jâliko jâlena hato vâ; suttena baddho, suttiko suttena baddho vâ; — câpo assa âvudhoti, câpiko câpo assa âvudho vâ; evam̃ : tomariko; moggariko [5]; mosaliko; — vâto tassa âbâdhoti, vâtiko; evam̃ : sandhiko; pittiko; — buddhe pasanto, buddhiko buddhe pasanto vâ; evam̃ : dhammiko; saṅghiko; — buddhassa santikam̃, buddhikam̃; evam̃ : dhammikam̃; saṅghikam̃; — vatthena kitam̃ bhaṇḍam̃; vatthikam̃; evam̃ : kumbhikam̃; phâlikam̃; kiṅkiṇikam̃ [6]; sovaṇṇikam̃; — kum-

[1] Cd sutta°.
[2] Cd abhidha°.
[3] Cd navaka°.
[4] Cd sûkariko.
[5] Cd muggariko.
[6] Cd kim̃kinikam̃.

bho assa parimânaṁ, kumbhiko; — akkhena dibbatiti, akkhiko; evaṁ : sâliko; tindukiko [1]; ambaphaliko; kapitthaphaliko [2]; nâlikeriko iccevamâdi.

[On emploie le suffixe *ṇika*] pour exprimer : 1° qu'on étudie telle ou telle science. Ex. Venayiko : qui étudie le Vinaya; — 2° que l'on s'est servi de tel ou tel instrument, etc. Ex. Kâyikaṁ : corporel, exécuté par le corps; — 3° qu'une chose a son siége en tel lieu. Ex. Sarîrikâ vedanâ : la sensation a son siége dans le corps; — 4° qu'un homme est préposé à telle fonction. Ex. Dovâriko : portier; — 5° qu'un homme est habile dans tel art. Ex. Veṇiko : un joueur de vîṇâ; — 6° qu'un homme vend telle marchandise. Ex. Gandhiko ; qui vend des parfums; — 7° qu'un homme exerce tel métier. Ex. Orabbhiko : qui gagne sa vie à tuer les moutons.

ण रागा तेन रत्तं तस्सेदं अञ्ञत्थेसु च ॥ ८ ॥

Ṇappaccayo hoti vâ râgamhâ tena rattaṁ iccetasmiṁ atthe tassedaṁ aññatthesu ca. Kasâvena rattaṁ vatthaṁ, kâsâvaṁ kasâvena rattaṁ vatthaṁ vâ; evaṁ : kosumbham [3]; hâliddaṁ; pattaṅgaṁ; mañjeṭṭhaṁ; kuṅkumaṁ; — sûkarassa idaṁ maṁsaṁ sokaraṁ sûkarassa idaṁ maṁsaṁ vâ; mahisassa idaṁ maṁsaṁ, mâhisaṁ mahisassa idaṁ maṁsaṁ vâ. — Udumbarassa avidûre vimânaṁ, odumbaraṁ; vidisâya avidûre bhavo, vediso; madhurâya jâto, mâdhuro; kattikâdîhi niyutto mâso, kattiko; evaṁ mâgasiro; phusso; mâgho; phagguno;

[1] Cd tindutiko. — S[r] tiṇḍakiko.
[2] Cd kaviṭṭha°. — S[r] kapiṭṭha°.
[3] Cd kusimbhaṁ.

citto; na vuḍḍhi nilapitâdo paccaye saṇakârake[1]; [pakâro phussa saddassa; sîroti sirasaṁ vade[2]]; sikkhânaṁ samûho, sikkho[3]; bhikkhûnaṁ samûho, bhikkho; evaṁ: kâpoto; mâyûro; kokilo; buddho assa devatâ, buddho; evaṁ: bhaddo; mâro[4]; mâhindo[5]; vessavaṇo; yâmo; somo; nârâyaṇo; saṁvaccharaṁ avecca adhîte, saṁvaccharo; evaṁ: mohutto; nimittaṁ avecca adhîte, nemitto[6]; evaṁ aṅgavijjo; veyyâkaraṇo; chandaso; cando; bhâso; vasâtînaṁ visayo, deso vâsâto; evaṁ kunto; âtisâro[7]; udumbarâ asmiṁ padese santi, odumbaro; sagarehi nibbatto, sâgaro; sakalaṁ assa nivâso, sâkalo; madhurâ assa nivâso, mâdhuro; madhurâya issaro, mâdhuro; iccevamâdayo yojetabbâ.

On emploie le suffixe *ṇa*: 1° après des noms de couleur pour marquer qu'un objet est teint de telle ou telle couleur. Ex. Kâsâvaṁ vatthaṁ: un vêtement de couleur jaune (de: kasâva, jaune); — 2° pour

[1] Cette remarque, qui s'applique à des noms de couleur, qui font précisément l'objet spécial de la règle, est singulièrement placée ici, au milieu des additions du scholiaste; c'est après kuṅkumaṁ qu'elle aurait sa place naturelle.

[2] Si je ne me trompe, les mots «pakâro °vade» devraient être éliminés du texte; je n'y puis trouver qu'une double glose marginale, l'une remarquant que *phusso* devrait (en comparant le skrt.) s'écrire avec un *p* initial, — l'autre se référant à la forme *mârgaçîrsha* à côté de *mârgaçirah* (pour «sirasaṁ = çîrshaṁ»; cf. makasa = maksha, etc. Fausböll, *Five Jât.* p. 29). — La remarque précédente elle-même *na vuḍḍhi*, etc. qui du reste se retrouve, sous une forme différente, dans le commentaire de Durgasiṁha (d'après Vârt. 3 in Pâṇ. IV, 2, 2), trahit peut-être aussi, par la place qu'elle occupe, son origine postérieure.

[3] Cd sirakkho.

[4] Cd vâsaro.

[5] Cd S[f] mahi°.

[6] Cd S[f] nemittako.

[7] Cd atisâro.

exprimer le sens de : appartenant à . . . . . Ex. Mâhisaṁ maṁsaṁ : de la viande de buffle; — 3° et dans d'autres sens encore. Ex. Mâdhuro : né à Madhurâ; kattiko mâso : le mois du nakshatra Kattikâ, etc.

जाताद्दीनं[1] इमिया च ॥ १० ॥

Jâta iccevamâdinaṁ atthe ima íya paccayâ honti. Pacchâ jâto : pacchimo; evaṁ : antimo; majjhimo; purimo; uparimo; heṭṭhimo; gopimo[2]; bodhisattassa jâtiyâ jâto : bodhisattajâtiyo[3]; evaṁ : assajâtiyo; hatthijâtiyo; manussajâtiyo.

Âdiggahaṇena niyuttatthâditopi tadassatthâditopi ima iya ika paccayâ honti. Ante niyutto : antimo; evaṁ : antiyo; antiko; putto yassa atthi tasmiṁ vâ vijjatiti puttimo; evaṁ : puttiyo; puttiko; kappimo; kappiyo; kappiko[4].

Casaddaggahaṇena kiyappaccayo hoti. Jâtippabhutiyâ niyutto : jâtikiyo; andhe niyutto : andhakiyo; jâtiyâ andho jaccandho; jaccandhe niyutto; jaccandhakiyo.

[On emploie] aussi [les suffixes] *ima*, *iya* pour exprimer le sens de *né*, etc. Ex. Pacchimo : puiné; manussajâtiyo : qui appartient à la race humaine.

समूहत्थे कणा ॥ ११ ॥

Samûhatthe kaṇ ṇa iccete paccayâ honti. Râjaputtânaṁ samûho : râjaputtako râjaputto vâ; manussânaṁ samûho : mânussako mânusso vâ; mayûrânaṁ samûho : mâyûrako mâyûro vâ; mahisânaṁ samûho : mâhisako mâhiso vâ.

[On emploie les suffixes] *kaṇ*, *ṇa* pour exprimer

[1] S[f] jâtyâ°.
[2] Cd S[f] goppimo.
[3] Cd °sattajâtiko.
[4] Cd n'a pas kappimo kappiyo.

la foule, la réunion. Ex. Râjaputtako ou °putto : une troupe de Râjaputtas; mânussako ou °sso : une foule d'hommes.

गामजनबन्धुसहायादीहि ता ॥ १२ ॥

Gâma jana bandhu sahâya iccevamâdîhi tâ paccayo hoti samûhatthe. Gâmânaṁ samûho : gâmatâ; janânaṁ samûho : janatâ; bandhûnaṁ samûho : bandhutâ; sahâyânaṁ samûho : sahâyatâ; nâgarânaṁ [1] samûho : nâgaratâ [2].

Après les thèmes *gâma*, *jana*, *bandhu*, *sahâya*, etc. [on emploie dans le même sens le suffixe] *tâ*. Ex. Bandhutâ : la parenté; nâgaratâ : la population de la ville.

तदस्सट्ठानं ईयो च [3] ॥ १३ ॥

Tadassaṭṭhânaṁ iccetasmiṁ atthe îyappaccayo hoti. Madanassa ṭhânaṁ : madaniyaṁ [4]; bandhanassa ṭhânaṁ : bandhaniyaṁ; mocanassa [5] ṭhânaṁ : mocaniyaṁ [6]; evaṁ : rajaniyaṁ; kamaṇîyaṁ; dassanassa ṭhânaṁ : dassaniyaṁ; upâdânassa ṭhânaṁ : upâdâniyaṁ.

Casaddaggahaṇena iyailappaccayâ honti. Rañño idaṁ ṭhânaṁ; râjiyaṁ; evaṁ; râjilaṁ.

[On emploie le suffixe] *îya* pour marquer que l'idée exprimée par le thème est à sa place (c'est-à-dire convenable ou nécessaire). Ex. Madaniyaṁ :

[1], [2] S[f] naga°.

[3] Cd S[f] °iyo ca.

[4] S[f] madaniyaṁ, et de même °*iyaṁ* dans les exemples suivants.

[5], [6] Cd S[f] mucca°.

enivrant (où l'on ne peut résister à l'enivrement); dassanîyaṁ : qui mérite d'être vu.

उपमत्थायितत्तं ॥ १४ ॥

Upamatthe âyitattappaccayo hoti. Dhûmo[1] viya dissati, tad idaṁ dhûmâyitattaṁ[2]; timiraṁ viya dissati aduṁ ṭhânaṁ tad idaṁ timirâyitattaṁ.

[On emploie le suffixe] *âyitatta* pour exprimer la comparaison. Ex. Idaṁ dhûmâyitattaṁ : cela ressemble à de la fumée.

तंनिस्सितत्थे लो ॥ १५ ॥

Taṁnissitatthe tadassaṭṭhânaṁ[3] iccetasmiṁ atthe ca lappaccayo hoti. Duṭṭhuṁ nissitaṁ : duṭṭhullaṁ; vedaṁ nissitaṁ : vedallaṁ.

[On emploie le suffixe] *la* pour signifier : appliqué à... Ex. Duṭṭhullaṁ : appliqué à nuire; vedallaṁ : appliqué à l'étude des védas.

Relativement à « nissita » cf. *Dhammap.* vv. 93, 339, 341.

आलु[4] तब्बहुले ॥ १६ ॥

Âluppaccayo[5] hoti tabbahulatthe. Abhijjhâ assa pakati : abhijjâlu abhijjhâbahulo vâ[6]; evaṁ : sîtâlu; dhajâlu; dayâlu.

[On emploie le suffixe] *âlu* pour exprimer la

[1], [2] Cd Sf dhu°.

[3] Cd tadassatthaṁ°.

[4], [5] Cd âḷu°.

[6] Cd °lû abhijjhâ assa bahulo vâ abhijjhâlu; — c°. Sf °lu; sîtâlu; sîtaṁ assa bahulo vâ sîtâlu; abhijjho assa bahulo vâ abhijjhâlu; dhajâ assa pakati dhajâlu, etc.

[possession en] grande abondance [de ce qu'indique le thème]. Ex. Abhijjhâlu : plein de convoitise.

णयत्तता भावे तु ॥ १७ ॥

Ṇya tta tâ iccete paccayâ honti bhâvatthe. Alasassa bhâvo : âlasyaṁ; arogassa[1] bhâvo : ârogyaṁ; paṁsukûlikassa bhâvo : paṁsukûlikattaṁ; anodarikassa bhâvo : anodarikattaṁ; saṅghanikârâmassa[2] bhâvo : saṅghanikârâmatâ[3]; niddârâmassa bhâvo : niddârâmatâ.

Tusaddaggahaṇena ttanappaccayo hoti. Puthajjanassa bhâvo : puthujjanattanaṁ; vedanassa bhâvo : vedanattanaṁ.

Et [les suffixes] *ṇya*, *tta*, *tâ* pour exprimer l'état (former des noms abstraits). Ex. Âlasyaṁ : paresse; paṁsukûlikattaṁ : état de celui qui porte des vêtements faits de lambeaux.

ण विसमादीहि[4] ॥ १८ ॥

Ṇappaccayo hoti visamâdîhi tassa bhâvo iccetasmiṁ atthe. Visamassa bhâvo : vesamaṁ; sucissa bhâvo : socaṁ.

[On emploie le suffixe] *ṇa* [dans le même sens] après les thèmes *visama*, etc. Ex. Vesamaṁ : inégalité.

रमणीयादितो कण् ॥ १९ ॥

Ramaṇiya iccevamâdito kaṇpaccayo hoti tassa bhâvo icce-

[1] Cd ârogassa.
[2], [3] Cd saṁga°.
[4] Cd ṇanavisa°.

tasmiṁ atthe. Ramaṇiyassa bhâvo : râmaṇiyakaṁ; manuññassa bhâvo : mânuññakaṁ; aggisomassa bhâvo : aggisomakaṁ.

[On emploie le suffixe] *kaṇ* [dans le même sens] après les thèmes *ramaṇiya*, etc. Ex. Râmaṇiyakaṁ : charme.

विसेसे तरतमिस्सिकियिट्ठा ॥ २० ॥

Visesatthe tara tama issika iya iṭṭha iccete paccayâ honti. Sabbe ime pâpâ, ayaṁ imesaṁ visesena pâpoti pâpataro; evaṁ : pâpatamo; pâpissiko; pâpiṭṭho.

[On emploie les suffixes] *tara*, *tama*, *issika*, *iya*, *iṭṭha* pour [marquer] la différence [entre des objets comparés]. Ex. Pâpataro : plus méchant; pâpatamo : le plus méchant, etc.

Le grammairien n'établit pas la distinction, qui nous est familière, entre le comparatif et le superlatif. Mais je crois que Clough va trop loin lorsqu'il en conclut que : « It does not appear that they (all these affixes) can be distinguished into the two classes of comparative and superlative » (p. 93-94). (Cf. aussi Mason, *P. Gr.* p. 71, sv.). Je crois en effet qu'il ne faut pas supposer ici des intentions trop profondes. Si nous comparons les règles correspondantes de Pâṇini (V, 3, 55, 56, 57), nous trouvons qu'en s'exprimant ainsi qu'il fait : Atiçâyane tamabishṭhanau (55); dvivacanavibhajyopapade tarabiyasunau (57), il a sinon épuisé sans doute les différences qui existent à nos yeux entre le comparatif et le superlatif, distingué du moins nettement les deux degrés de comparaison; mais le trait que Pâṇini donne comme caractérisant le comparatif, cette présence d'un duel qui en dépend, est perdu

pour le pâli, au moins comme individualité grammaticale; et il semble que le grammairien pâli ait supprimé purement et simplement une façon de parler qui ne pouvait convenir au système grammatical de la langue dont il expose les règles; dès lors les deux sûtras de Pâṇini se confondaient dans une identité parfaite, et il s'est contenté de les condenser en un seul, sans s'inquiéter autrement de l'inexactitude théorique résultant de cette confusion; une inexactitude de ce genre n'est certes pas incompatible avec le caractère général de l'ouvrage; et cela d'autant moins que, en sanskrit même, la distinction entre le comparatif et le superlatif n'est pas très-rigoureuse, si bien que, dans plus d'un cas, nous trouvons le premier, alors que nous attendrions le second (cf. par ex. l'emploi fréquent de *drutataraṁ* = au plus vite, etc.).

तदस्सत्थीति वी च ॥ २१ ॥

Tadassatthîti iccetasmiṁ atthe vî paccayo hoti. Medhâ yasmiṁ atthi tasmiṁ vâ vijjatîti medhâvî; evaṁ : mâyâvî.

Casaddaggahaṇena sopaccayo hoti : sumedhâ yassa hoti tasmiṁ vâ vijjatîti sumedhaso.

Et [le suffixe] *vî* pour marquer la possession. Ex. Medhâvî : doué de sagesse.

तपादितो सी ॥ २२ ॥

Tapâdito sî paccayo hoti tadassatthi[1] iccetasmiṁ atthe. Tapo yassa atthi tasmiṁ vâ vijjatîti tapassî; evaṁ : tejassî; yasassî; manassî.

Après les thèmes *tapa*, etc. [on emploie dans le même sens le suffixe] *sî*. Ex. Tapassî : qui a fait pénitence (qui possède des trésors de pénitence); tejassî : doué d'éclat.

[1] Cd ici et dans les ss. suivants : °ssâtthi.

दण्डादितो इक ई ॥ २३ ॥

Daṇḍâdito ika î iccete paccayâ honti tadassatthi iccetasmiṁ atthe. Daṇḍo yassa atthi tasmiṁ vâ vijjatîti daṇḍiko; daṇḍi[1]; evaṁ : mâliko; mâlî.

Après les thèmes *daṇḍa*, etc. [on emploie dans le même sens les suffixes] *ika*, *î*. Ex. Daṇḍiko ou daṇḍî : muni d'un bâton.

मध्वादितो रो ॥ २४ ॥

Madhu iccevamâdito rappaccayo hoti tadassatthi iccetasmiṁ atthe. Madhu yassatthi tasmiṁ vâ vijjatîti madhuro; evaṁ : kuñjaro; mukharo; susiro; subharo; suciro.

Après [les thèmes] *madhu*, etc. [le suffixe] *ra*. Ex. Madhuro : doux; mukharo : bavard.

गुणादितो वन्तु ॥ २५ ॥

Guṇa iccevamâdito vantuppaccayo hoti tadassatthi iccetasmiṁ atthe. Guṇo yassa atthi tasmiṁ vâ vijjatîti guṇavâ; evaṁ : yasavâ; dhanavâ; balavâ; paññavâ.

Après [les thèmes] *guṇa*, etc. [le suffixe] *vantu*. Ex. Guṇavâ : vertueux; yasavâ : glorieux.

सत्यादीहि मन्तु ॥ २६ ॥

Sati iccevamâdihi mantuppaccayo hoti tadassatthi iccetasmiṁ atthe. Sati yassa atthi tasmiṁ vâ vijjatîti satimâ; evaṁ : jutimâ; sucimâ; thutimâ; matimâ; kittimâ; mutimâ[2]; bhânumâ.

[1] Cd °titi daṇḍiko; e°.
[2] Sf diffère un peu dans les exemples.

Après [les thèmes] *satî*, etc. [le suffixe] *mantu*. Ex. Satimâ : qui a bonne mémoire; jutimâ : brillant.

सद्धादितो ण[1] ॥ २७ ॥

Saddhâ iccevamâdito ṇappaccayo[2] hoti tadassatthi iccetasmiṁ atthe. Saddhâ yassa atthi tasmiṁ vâ vijjatîti saddho; evaṁ : pañño; maccharo[3].

Après [les thèmes] *saddhâ*, etc. [le suffixe] *ṇa*. Ex. Saddho : qui est croyant; pañño : qui possède la sagesse.

आयुस्सुकारस्मन्तुम्हि[4] ॥ २८ ॥

Âyusaddassa ukârassa asâdeso hoti mantuppaccaye pare. Âyu yassa atthi tasmiṁ vâ vijjatîti âyasmâ.

[Le thème] *âyu* change devant [le suffixe] *mantu* son *u* [final] en *as*. Ex. Âyasmâ : qui a une longue vie.

तप्पकतिवचने मयो ॥ २९ ॥

Tappakativacanatthe mayappaccayo hoti. Suvaṇṇena pakataṁ : suvaṇṇamayaṁ, evaṁ : rûpiyamayaṁ; jatumayaṁ; rajatamayaṁ; ayomayaṁ; mattikâmayaṁ; iṭṭhakamayaṁ[5]; kaṭṭhamayaṁ; gomayaṁ.

[1], [2] Cd na.

[3] Cd amaccharo. — Exemple fort singulier ici; cf. VIII, 7, 8.

[4] Cd S[f] et la Rûpasiddhi (fol. 58[a]) °ssukârassa ma°. Le Bâlâvatâra (p. 38), comme nous.

[5] Cd itthaka°.

[On emploie le suffixe] *maya* pour exprimer qu'un objet est fait de telle ou telle matière. Ex. Suvaṇṇamayaṁ : fait d'or; iṭṭhakamayaṁ : fait de briques.

सङ्ख्यापूरणे मो ॥ ३० ॥

Saṅkhyâpûraṇatthe mappaccayo hoti. Pañcannaṁ pûraṇo · pañcamo; evaṁ chaṭṭhamo; sattamo; aṭṭhamo; navamo; dasamo.

Pour [former] les nombres ordinaux [on emploie le suffixe] *ma*. Ex. Pañcamo : le cinquième; dasamo : le dixième.

स छस्स वा ॥ ३१ ॥

Saṅkhyâpûraṇe vattamânassa chassa so hoti vâ. Channaṁ pûraṇo : saṭṭho chaṭṭho vâ.

[Le nom de nombre] *cha*, [pour former son ordinal, peut] à volonté [se changer en] *sa*. Ex. Chaṭṭho ou saṭṭho : le sixième.

एकादितो दसस्सी ॥ ३२ ॥

Ekâdito dasassa anto ipaccayo hoti itthiyaṁ[1] saṅkhyâpûraṇatthe. Ekâdasannaṁ pûraṇî : ekâdasî; pañcadasannaṁ pûraṇî : pañcadasî; catuddasannaṁ pûraṇî : catuddasî.
Pûraṇeti kimatthaṁ? Ekâdasa; pañcadasa.

Après *dasa* précédé de *eka*, etc. [on emploie, pour former le féminin du nombre ordinal, le suffixe] *i*. Ex. Ekâdasî : la onzième; pañcadasî : la quinzième.

[1] Cd S[f] n'ont pas : itthiyaṁ.

Il est surprenant que mes deux manuscrits soient d'accord pour omettre « itthiyaṁ », que je n'ai pas hésité à rétablir d'après le Bâlâvatâra (p. 39, l. 28); mais il demeure toujours inexplicable qu'un mot si important manque absolument dans le texte sans qu'il puisse d'ailleurs être emprunté à aucune règle environnante. D'autre part, la position qu'occupe ici ce sûtra est elle-même singulière, étant donnée l'union étroite qui existe entre les ss. 31 et 33 dont elle rompt l'enchaînement sans aucun motif appréciable.

दसे सो निच्चञ्च ॥ ३३ ॥

Dase niccaṁ chassa so hoti. Soḷasa.

Et devant *dasa* [*cha* se change] toujours [en] *so*. Ex. Soḷasa : seize.

अन्ते निग्गहीतञ्च ॥ ३४ ॥

Tâsaṁ saṅkhyânaṁ ante niggahitâgâmo hoti. Ekâdasiṁ[1]; pañcadasiṁ; catuddasiṁ.

A la fin [de certains noms de nombre, on ajoute un] niggahîta. Ex. Tiṁsaṁ : trente.

Le commentateur paraît mettre, et, en prenant la leçon de S[f], met clairement ce sûtra en corrélation avec le sûtra 32; dans cette hypothèse, je ne vois pas qu'il soit possible d'en tirer un sens satisfaisant. De plus la disposition même des règles s'y oppose. C'est au contraire avec le sûtra 35 qu'il convient de relier la présente règle où en conséquence ni *ekâdito dasassa*, ni *î*, ni *itthiyaṁ*, ni *pûraṇe* ne conservent de rôle, et le sens de 34 et 35 me paraît être que certains

[1] S[f] ekâdasannaṁ puraṇi ekadasiṁ, pañcadasannaṁ, etc.

noms de nombre se terminent en *aṁ*, d'autres en *ti*; par exemple : viṁsaṁ, viṁsati; tiṁsaṁ, tiṁsati. Je ne trouve pas dans mon ms. de la Rûpasiddhi d'explication régulière et *ex professo* de ce sûtra, mais seulement l'application suivante (fol. 59ᵃ) : « ante niggahitañcâti saṅkhyâṭhâne sambhûtassa tisaddassa ante niggahitâgamo ca . . . . . tiṁsati tiṁsaṁ tiṁsa vassâni. » C'est donc sur l'anusvâra de *tiṁ* et non sur celui de *saṁ* que le commentateur paraît faire porter notre règle; l'union qu'on ne peut méconnaître entre cette règle et la suivante est en faveur de l'explication que j'ai proposée. Il est vrai pourtant que l'*aṁ* final est prévu d'ailleurs par le s. 46. Quoi qu'il en puisse être, il est certain que cette règle et la suivante ne sont pas ici à leur rang naturel; elles interrompent une série de règles sur les nombres entre dix et vingt, tandis qu'elles ne pouvaient utilement venir qu'après le s. 46; en revanche le s. 47 serait bien mieux à sa place ici même.

ति च ॥ ३५ ॥

Tâsaṁ saṅkhyânaṁ ante tikârâgamo hoti. Visati; tiṁsati.

Et aussi *ti*. Ex. Vîsati : vingt; tiṁsati : trente.

ल द्राणं[1] ॥ ३६ ॥

Dakârarakârâṇaṁ saṅkhyânaṁ lakârâdeso hoti. Soḷasaṁ; cattalisaṁ.

[Dans certains noms de nombre,] *d* et *r* se changent en *l*. Ex. Soḷasaṁ : seize; cattalîsaṁ : quarante.

वीसतिदसेसु बा द्विस्स तु ॥ ३७ ॥

Visati dasa iccetesu dvissa bâ hoti. Bâvisatindriyâni; bârasa manussâ.

[1] Sᶠ °dakârânaṁ.

Tusaddaggahaṇena dvissa du di do âdesâ honti. Durattaṁ[1]; dirattaṁ; diguṇaṁ; dohaḷini[2].

Devant *vîsati* et *dasa*, *dvi* se change en *bá*. Ex. Bâvîsatindriyâni : vingt-deux sens; bârasa manussá : douze hommes.

एकादितो दस र सङ्ख्याने ॥ ३८ ॥

Ekâdito dasassa dakârassa rakâro hoti vâ saṅkhyâne. Ekârasa; bârasa; ekâdasa; bâdasa; dvâdasa.

Saṅkhyâneti kimatthaṁ? Dvâdasâyatanaṁ.

En numération, *dasa*, précédé de *eka*, etc. change [à volonté] *d* en *r*. Ex. Ekârasa : onze; bârasa : douze.

अट्ठादितो च ॥ ३९ ॥

Aṭṭhâdito dasasaddassa dakârassa rakârâdeso hoti vâ saṅkhyâne. Aṭṭhârasa; aṭṭhâdasa.

Aṭṭhâdisoti kimatthaṁ? Pañcadasa.

Saṅkhyâneti kimatthaṁ? Aṭṭhâdasiko.

Caggahaṇaṁ kimatthaṁ? Dasaraggahaṇânukaḍḍhanatthaṁ[3].

Et aussi, précédé de *aṭṭha*, etc. Ex. Aṭṭhârasa : dix-huit.

[1] Cd dûrattaṁ.

[2] S[f] °ttaṁ tisso sâ rattiyo tirattaṁ, dve guṇani dviguṇaṁ, sâ doha°.

[3] S[f] n'a pas cette glose.

द्वेकट्ठानं आकारो वा[1] ॥ ४० ॥

Dvi eka aṭṭha etesaṁ anto âkârâdeso[2] hoti vâ[3] saṅkhyâne. Dvâdasa; ekâdasa; aṭṭhâdasa.

Saṅkhyâneti kimatthaṁ? Dvidanto; ekadanto; ekachatto; aṭṭhatthambho.

Dvi, *eka*, *aṭṭha* prennent à volonté *â* [final devant *dasa*]. Ex. Dvâdasa : douze ; aṭṭhâdasa : dix-huit.

Ce sûtra est ici singulièrement intercalé : sa place naturelle serait après la règle 33, par exemple, où *dasa* conserverait tout naturellement sa valeur, tandis qu'il ne peut être suppléé ici que par une liberté très-irrégulière, mais aussi indispensable, malgré le silence du scholiaste.

चतुछेहि[4] थठा ॥ ४१ ॥

Catu cha[5] iccetehi tha ṭha iccete paccayâ honti[6] saṅkhyâpûraṇatthe. Catunnaṁ pûraṇo : catuttho ; channaṁ pûraṇo : chaṭṭho.

A *catu*, *cha* on ajoute [pour former le nombre ordinal] *tha*, *ṭha*. Ex. Catuttho : le quatrième ; chaṭṭho : le sixième.

द्वितीहि तियो ॥ ४२ ॥

Dvi ti iccetehi tiyappaccayo hoti saṅkhyâpûraṇatthe. Dvinnaṁ pûraṇo : dutiyo ; tiṇṇaṁ pûraṇo : tatiyo.

[1], [2] Cd akâ°.
[3] Cd S^f n'ont pas : vâ.
[4] Cd ° cchehi.
[5] Cd ° châ i°.
[6] S^f honti vâ sa°.

A *dvi*, *ti*, on ajoute *tiya*. Ex. Dutiyo : le deuxième; tatiyo : le troisième.

तिये दुतापि च ॥ ४३ ॥

Dvi ti iccetesaṁ du ta iccete âdesâ honti tiyappaccaye pare. Dutiyo, tatiyo.

Apiggahaṇena aññesvapi du ti âdesâ honti. Durattaṁ[1]: tirattaṁ.

Casaddaggahaṇena dvi iccetassa dikâro hoti. Diguṇaṁ saṅghâṭikaṁ parûpitvâ.

Et [en même temps on change *dvi*, *ti* en] *da*, *ta* devant [le suffixe] *tiya*. Ex. Dutiyo; tatiyo.

तेसं अड्ढूपपदेनड्ढुड्ढदिवड्ढदियड्ढड्ढतिया[2] ॥ ४४ ॥

Tesaṁ catutthadutiyatatiyânaṁ aḍḍhûpapadânaṁ aḍḍhuḍḍha divaḍḍha diyaḍḍha aḍḍhatiyâdesâ[3] aḍḍhûpapadena saha nipaccante. Aḍḍhena catuttho : aḍḍhuḍḍho; aḍḍhena dutiyo : divaḍḍho; aḍḍhena dutiyo : diyaḍḍho; aḍḍhena tatiyo : aḍḍhatiyo.

Ces noms de nombre [*catuttha*, *dutiya*, *tatiya*], accompagnés de *aḍḍha* (demi), forment avec lui les mots : *aḍḍhuḍḍha* ; *divaḍḍha* ; *diyaḍḍha* ; *aḍḍhatiya*. Ex. Aḍḍhuḍḍho : le troisième et demi; divaḍḍho, diyaḍḍho : le premier et demi; aḍḍhatiyo : le deuxième et demi.

[1] Cd S[r] dûrattaṁ.
[2] Cd °diyatthatiyâ.
[3] Cd °sâ honti a°.

सरूपानं एकसेस्वासकिं[1] ॥ ४५ ॥

Sarûpânaṁ padabyañjanânaṁ ekaseso hoti asakiṁ. Puriso ca puriso ca : purisâ.

Sarûpânaṁ iti kimatthaṁ ? Hatthi ca asso ca ratho ca pattiko ca : hatthiassarathapattikâ.

Asakinti kimatthaṁ ? Puriso.

Au lieu de [répéter] plusieurs fois une forme identique, on ne laisse qu'un mot, variable [suivant les nombres à exprimer].

« Padabyañjanâmaṁ » du scholiaste n'est peut-être point parfaitement clair; son intention est, je pense, de réserver les changements, principalement *vocaliques*, que subit le thème en passant de la forme primitive à la forme du pluriel, comme quand *purisa* deux fois répété devient *purisâ*. Le but primitif de cette règle est, en effet, d'enseigner l'emploi et la nature du pluriel (et du duel) comme représentant le singulier répété plusieurs fois. Pour s'expliquer de quelle façon cette observation se trouve rejetée ici, il faut considérer comment le sûtra suivant s'y rattache, et tenir compte de l'habitude des grammairiens indiens d'englober dans une définition, dans une observation théorique extrêmement vague et compréhensive, des faits très-divers qu'ils précisent ensuite. Notre grammairien entend ici rattacher comme étant de même ordre des choses assurément fort dissemblables : d'une part le rôle du pluriel, d'autre part, ce principe de numération qui consiste à réunir dix unités en une unité nouvelle de dizaines, etc., puis à exprimer en un mot unique le nombre, quel qu'il soit, de ces unités, en sorte qu'au lieu de dire : un et un et un , etc., on dit : dix, et au lieu de : dix et dix, etc., on dit : vingt, etc. — Il semble

[1] Cd Sⁱ °sesvasakiṁ.

que le changement apporté à la règle de Pâṇini sur laquelle celle-ci est modelée ; « Sarûpâṇâm ekaçesha ekavibhaktau » (I, 2, 64), ait eu pour intention de l'approprier mieux à ce rôle nouveau. *Asakiṁ* qui a remplacé *ekavibhaktau* marque, si je le comprends bien, que chacun de ces pluriels d'un genre particulier a sa forme spéciale, non identique avec le thème des singuliers (ou unités) qu'il exprime, et variable suivant les nombres qu'il représente. Mais c'est, en revanche, à cause de la destination première du sûtra que l'auteur a dû placer *gaṇane* en tête du sûtra suivant, addition inutile si « sarûpânaṁ » ne s'appliquait qu'à des nombres; c'est pour cela aussi qu'il a artificiellement assimilé à des désinences casuelles (*yonaṁ*, *yosu*) les formations en *îsaṁ*, etc.

गणने दसस्स द्वितिचतुपञ्चछसत्तअट्ठनवकानं वीतिचत्तारपञ्ञाछसत्तसनवा योसु योनञ्चीसंआसंठीरितीतुति

॥ ४६ ॥

Gaṇane dasassa dvikatikacatukkapañcakachakkasattakaṭṭhakanavakânaṁ sarûpânaṁ katekasesânaṁ yathâsaṅkhyaṁ vi ti cattâra paññâ sa[1] satt'asa nava iccete âdesâ honti asakiṁ yosu yonañ ca isaṁ âsaṁ ṭhi ri ti iti uti iccete âdesâ pacchâ puna uipaccante. Visaṁ; tiṁsaṁ; cattâlisaṁ; paññâsaṁ; saṭṭhi[2]; sattari; sattati; asîti; navuti.

Asakinti kimatthaṁ? Dasa.

Gaṇaneti kimatthaṁ? Dasadasako puriso.

En numération, pour exprimer que la dizaine est répétée deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf fois, on se sert de *vi*, *ti*, *cattâra*, *paññâ*, *cha*,

[1], [2] Cd Sf sa, saṭṭhi, la seule forme qu'ait aussi M. Mason, (*Pal. Gr.* p. 73-74); et pourtant l'un et l'autre ont *cha* dans le sûtra, et la forme « chaṭṭhi » est d'ailleurs bien connue.

satta, *asa*, *nava* auxquels on affixe les désinences *isaṁ*, *âsaṁ*, *ṭhi*, *ri*, *ti*, *iti*, *ati*. Ex. Vîsaṁ : vingt; paññâsaṁ : cinquante; chaṭṭhî : soixante; sattari, sattati : soixante et dix; asîti : quatre-vingts; navuti : quatre-vingt-dix.

चतूपपदस्स तुलोपो[1] चुत्तरपदादिचस्स चु चो पि न वा ॥ ६९ ॥

Catûpapadassa gaṇanapariyâpannassa tulopo hoti uttarapadâdicassa cakârassa cu co pi honti na vâ. Catûhi adhikâ dasa : cuddasa, coddasa, catuddasa.

Apiggahaṇena anupapadassâpi uttarapadâdissa cassa lopo hoti na vâ cassa cu copi honti ca[2]. Tâlisaṁ; cattâlisaṁ; cuttâlisaṁ; cottâlisaṁ[3].

Catu en composition [devant un autre nombre] peut à volonté perdre la syllabe *tu*, et *ca*, qui demeure devant le second membre, se change alors en *cu* ou *co*. Ex. Catuddasa ou cuddasa ou coddasa : quatorze.

यद्नुपपन्ना निपातना सिज्झन्ति ॥ ७० ॥

Ye saddâ aniddiṭṭhalakkhaṇâ akkharapadabyañjanato itthipumanapuṁsakaliṅgato nâmûpasagganipâtato abyayibhâvasamâsataddhitâkhyato[4] gaṇanasaṅkhyâkâlakârakappayogasañ-

[1] Cd S[f] °dassa lopo°, de même dans la Rûpasiddhi (fol. 27[a]) et le Bâlâvatâra, p. 39.

[2] Cd °honti. Tâ°.

[3] S[f] partout : °ḷisaṁ.

[4] Cd °taddhitato ga°.

ñâto sandhipakativuḍḍhi[1]lopaâgama[1]vikâraviparitâdesato[2] ca vibhattivibhajanato[3] ca te nipâtanâ sijjhanti.

Quand des mots ne sont pas formés [conformément aux règles énoncées], leurs formes sont constatées [par la grammaire] en les enregistrant toutes faites.

Cette règle sert en quelque sorte d'introduction aux sûtras 50, 52 et de contre-partie au sûtra 45.

द्वादितो को नेकत्थे च[4] ॥ ४९ ॥

Dvi iccevamâdito kappaccayo hoti anekatthe ca.....[5]

Après *dvi*, etc. on emploie le suffixe *ka* dans un sens de pluralité. Ex. Dvikaṁ : le double; tikaṁ : le triple.

दसदसकं सतं दसकानं सतं सहस्सञ्च योम्हि ॥ ५० ॥

Gaṇanapariyâpannassa dasadasakassa sataṁ hoti, satadasakassa ca sahassaṁ hoti yomhi. Sataṁ; sahassaṁ.

[1] Cd °vuddhi°.

[2] Cd °viparitato ca.

[3] Cd °vijanato°.

[4] Cd °ko ne°.

[5] Cd et S[i] °tthe ca nipâtanâ sijjhanti. Satassa dvikaṁ : dvisataṁ; satassa tikaṁ : tisataṁ; satassa catukkaṁ : catusataṁ; satassa pañcakaṁ : pañcasataṁ; satassa chakkaṁ : chasataṁ; satassa sattakaṁ : sattasataṁ; satassa aṭṭhakaṁ : aṭṭhasataṁ; satassa navakaṁ : navasataṁ, satassa dasakaṁ, dasasataṁ : sahassaṁ hoti. — Malgré l'accord des deux manuscrits, ces lignes me paraissent avoir été transportées ici du sûtra suivant par quelque vieille erreur de copiste.

Dvikâdinaṁ taduttarapadânañ ca nipaccante yathâsambhavaṁ[1]. Satassa dvikaṁ tad idaṁ hoti dvisataṁ; satassa tikaṁ tad idaṁ hoti tisatam; evaṁ : catusataṁ; pañcasataṁ; chasataṁ; sattasataṁ; aṭṭhasataṁ; navasataṁ; dasasataṁ sahassaṁ hoti.

Le nombre de dix fois dix s'exprime par *sataṁ* et cent fois dix par *sahassaṁ*, pour le nominatif. Ex. Sataṁ : cent; sahassaṁ : mille.

« Yombi », en restreignant les formes « sataṁ » et « sahassaṁ » au nominatif (et à l'accusatif qui lui est semblable), marque que ces noms de nombre ne sont pas indéclinables, à la différence des autres nombres depuis visati.

यावतदुत्तरिं दसगुणितञ्च ॥ ५१ ॥

Yâva tâsaṁ saṅkhyânaṁ uttariṁ dasaguṇitañ ca kâtabbaṁ. Yathâ : dasassa[2] dasaguṇitaṁ katvâ sataṁ hoti; satassa dasaguṇitaṁ katvâ sahassaṁ hoti; sahassassa dasaguṇitaṁ katvâ dasasahassaṁ hoti; dasasahassassa dasaguṇitaṁ katvâ satasahassaṁ hoti; satasahassassa dasaguṇitaṁ katvâ dasasatasahassaṁ hoti; dasasatasahassassa dasaguṇitaṁ katvâ koṭi hoti; koṭisatahassânaṁ sataṁ pakoṭi hoti; evaṁ sesâni kâtabbâni[3].

De même, au-dessus de ces nombres [cent et mille] jusqu'au multiple par dix [de ces nombres multipliés l'un par l'autre] (jusqu'à dix fois cent

[1] S[f] °yathâsaṅkhyaṁ.

[2] Cd °sassa gaṇassa da°.

[3] Malgré l'accord de Cd et S[f] le texte du commentateur ne saurait ici encore être correct; et il est évident que la première partie des exemples, de « dasassa » à « sahassaṁ hoti », ne porte pas plus sur la règle présente que la dernière, de « dasasatasahassassa » à « kâtabbâni ».

mille). Ex. Dasasahassaṁ : dix mille; satasahassaṁ : cent mille; dasasatasahassaṁ : dix fois cent mille.

सकनामेहि ॥ ५२ ॥

Yâsaṁ pana saṅkhyânaṁ aniddiṭṭhanâmadheyyânaṁ sakehi sakehi nâmehi nipaccante. Satasahassânaṁ sataṁ : koṭi; koṭisatasahassânaṁ sataṁ : pakoṭi; pakoṭisatasahassânaṁ sataṁ : kotippakoṭi; koṭippakoṭisatasahassânaṁ sataṁ : nahutaṁ; nahutasatasahassânaṁ sataṁ : ninnahutaṁ; ninnahutasatasahassânaṁ sataṁ : akkhobhinî; tathâ : bindu; abbudaṁ; nirabbudaṁ; ahahaṁ; ababaṁ; aṭaṭaṁ; sogandhikaṁ; uppalaṁ; kumudaṁ; puṇḍarikaṁ; padumaṁ; kathânaṁ; mahâkathânaṁ; asaṅkheyyaṁ [1].

[De même] après les nombres supérieurs qui ont chacun leur nom particulier. Ex. Koṭi : cent fois cent mille; pakoṭi : cent fois cent mille koṭis, etc.

On voit par la traduction comment je crois que doit s'expliquer l'ablatif « sakanâmehi ». Comme d'ordinaire dans la langue des sûtras grammaticaux, il faut le traduire par : après....., expression qui se justifie ici en ce que l'auteur a en vue la position des divers nombres en composition. Quant au sens général de ce sûtra et du précédent, il est assez clair : l'auteur enseigne d'abord que, jusqu'à dix fois cent mille inclusivement, on s'exprime rien qu'au moyen des nombres *dasa*, *sata* et *sahassa*; mais à partir de là et de cent fois cent mille en cent fois cent mille, chaque nombre a un nom particulier et les multiples intermédiaires s'expriment au moyen de *dasa*, *sata* et *sahassa* précédés de cette dénomination spéciale.

[1] Cd asaṁkhyaṁ.

तेसं णो लोपं ॥ ५३ ॥

Tesaṁ paccayânaṁ ṇo lopaṁ âpajjate. Gotamassa apaccaṁ, putto : gotamo ; evaṁ : vâsiṭṭho ; venateyyo ; âlasyaṁ ; arogyaṁ.

Les suffixes qui ont un [anubandha] *ṇ* l'éliminent. Ex. Vâsiṭṭho : fils de Vasiṭṭha (= vasiṭṭha + le suffixe ṇa).

विभागे धा च ॥ ५४ ॥

Vibhâgatthe dhâpaccayo hoti. Ekena vibhâgena : ekadhâ ; evaṁ : dvidhâ ; tidhâ ; catudhâ ; pañcadhâ.

Ceti kimatthaṁ ? So ca hoti. Suttaso ; byañjanaso ; padaso [1].

Dans un sens distributif [on emploie] aussi le suffixe *dhâ*. Ex. Ekadhâ : en un ; dvidhâ : en deux.

J'ai traduit *ca* littéralement ; mais je n'en saurais dire le sens véritable, l'explication qu'en donne le scholiaste n'étant pas, dans l'état présent du texte, plus acceptable que tant d'autres du même genre. Cf. du reste les nn. des ss. 56 et 57.

सब्बनामेहि पकारवचने तु था ॥ ५५ ॥

Sabbanâmehi pakâravacanatthe tu thâpaccayo hoti. So pakâro : tathâ ; taṁ pakâraṁ : tathâ ; tena pakârena : tathâ ; tassa pakârassa : tathâ ; tasmiṁ pakâre : tathâ ; evaṁ : sabbathâ ; aññathâ, itarathâ [2].

[1] S[f] casaddaggahaṇena moso paccayo hoti vibhâgatthe. Sutena vibhâgena : sutaso ; evaṁ bya°.

[2] Cd itarâ.

Tusaddaggahaṇaṁ kimatthaṁ? Thattâpaccayo hoti. So viya pakâro : tathattâ[1]; yathattâ; aññathattâ; itarathattâ; asabbathattâ.

Et pour exprimer la manière [on emploie] après les pronoms [le suffixe] *thâ*. Ex. Tathâ : de cette manière; sabbathâ : de toute manière.

किमिमेहि थं ॥ ५६ ॥

Kiṁ ima iccetehi thaṁpaccayo hoti pakâravacanatthe. Ko pakâro : kathaṁ; kaṁ pakâraṁ : kathaṁ; kena pakârena : kathaṁ; kassa pakârassa : kathaṁ; kasmâ pakârâ : kathaṁ; kasmiṁ pakâre : kathaṁ; ayaṁ pakâro : itthaṁ; imaṁ pakâraṁ : itthaṁ; iminâ pakârena : itthaṁ; anena pakârena : itthaṁ; assa pakârassa : itthaṁ; asmâ pakârâ : itthaṁ; asmiṁ pakâre : itthaṁ.

Après *kiṁ* et *ima* [on emploie, dans le même sens, le suffixe] *thaṁ*. Ex. Kathaṁ : de quelle manière? itthaṁ : de cette manière.

L'observation jointe à la règle suivante m'oblige à noter ici un point qui, d'ailleurs, n'est peut-être pas sans importance pour l'histoire de cette grammaire. On remarquera, en effet, qu'il y a une forte raison, tirée de ces règles ellesmêmes, de considérer comme interpolés ou déplacés, au moins ce sûtra et le précédent : les suffixes *thâ* (thâl) et *thaṁ* (thamu) sont de ceux qui devaient venir au ch. 5 du Nâmakappa; ils sont, eux aussi, *vibhattisaññâyo* (Pâṇ. V, 3, 23, 24, 25). Mais, d'autre part, cette façon de considérer ces suffixes et plusieurs autres, empruntée par notre grammairien (II, 5, 1) à Pâṇini (V, 3, 1 svv.), ne se retrouve pas dans la

[1] Cd °ro : thattâ°.

grammaire Kâtantra, qui rejette au contraire tous ces suffixes, y compris les deux qui nous occupent vers la fin du chapitre des taddhitas; et c'est évidemment sous son influence qu'a eu lieu l'addition ou le déplacement qu'il nous suffit, pour le moment, de constater.

वुड्ढादिसरस्स वासंयोगन्तस्स[1] सणे च ॥ ५१ ॥

Âdisarassa vá asaṁyogantassâdibyañjanassa[2] vá sarassa vuḍḍhi[3] hoti saṇakârappaccaye pare. Abhidhammaṁ[4] adhîte: âbhidhammiko; vinatâya apaccaṁ: venateyyo; evaṁ: vâsiṭṭho; âlasyaṁ.

Asaṁyogantasseti[5] kimatthaṁ? Bhaggavo.

Et devant les suffixes qui ont un [anubandha] *ṇ* la première voyelle [du thème], qu'elle soit initiale ou [précédée d'une consonne], reçoit la vuḍḍhi, pourvu qu'elle ne soit pas suivie de plusieurs consonnes. Ex. Âbhidhammiko : qui étudie l'Abhidhamma (= abhidhamma + ṇiko); vâsiṭṭho : descendant de Vasiṭṭha (= vasiṭṭha + ṇo).

Ici encore le « ca » du sûtra ne paraît d'abord présenter aucun sens satisfaisant; mais il est facile de lui restituer avec une grande vraisemblance sa signification primitive. En effet, en rapprochant cette règle de la règle 53, et en observant comme les règles qui l'en séparent sont ici hors de place, personne ne doutera guère que le présent sûtra n'ait dû primitivement faire immédiatement suite au sûtra 55 : et dès lors la

[1] Cd vuddhâdi° gânta°.
[2] Cd °yogâ°.
[3] Cd vuddhi.
[4] Cd °dhammâ a°.
[5] Cd °yogânta°.

particule qui les devait relier s'explique de la façon la plus naturelle. (Cf. VII, 5, 15, une répétition de ce sûtra sous une autre forme.)

मा यूनं आगमो ठाने ॥ ५८ ॥

I u iccetesaṁ âdibhûtânaṁ avuḍḍhi[1] hoti tesu ca vuḍḍhi[2] âgamo hoti ṭhâne. Byâkaraṇaṁ adhite : veyyâkaraṇo; nyâye[3] niyutto : neyyâyiko[4]; byâvaccassa[5] apaccaṁ, putto : veyyâvacco[6]; dvâre niyutto : dovâriko[7].

Dans certains cas, *i*, *u* [transformés en *y*, *v* devant la voyelle initiale d'un mot auquel ils sont préfixés] ne subissent pas la vuḍḍhi; mais on ajoute [devant eux, et aussi devant *y*, *v* de certains mots, la vuḍḍhi de *i*, *u*]. Ex. Veyyâkaraṇo : un grammairien (de : byâkaraṇa); dovâriko : un portier (de : dvâra).

Si imparfaite que soit la forme de ce sûtra, il ne peut y avoir de doute sur le sens; ce qui a fait l'embarras de l'auteur, c'est qu'il a voulu condenser en une seule deux règles de Pâṇini (VII, 3, 3. 4) où la même idée est représentée d'une façon beaucoup plus nette par : « Yvâbhyâṁ padântâbhyâṁ. . . . . . — Dvârâdinâṁ ca ». Le s. Kâtantra correspondant (fol. 54) : « Na (*vṛiddhir asti*) yvoḥ padâdyor (C. °dyo) vṛiddhir âgamaḥ », n'est pas du reste beaucoup plus heureux.

[1], [2] Cd °vuddhi.
[3] Cd ṇyâ°.
[4] Cd ṇeyyâ°.
[5] Cd byâvassa. S[f] °vacchassa.
[6] Cd veyyâvacco. S[f] °vaccho.
[7] Cd dvâriko. — S[f] ajoute ici : Yinam iti kimatthaṁ? Totamo vedalassatthâna vedallaṁ. Thâneti kimatthaṁ? Visaye nayutto : vesayiko; sumanassa bhâvo : somanassaṁ.

आत्तञ्च रि[1] ॥ ५९ ॥

I u iccetesaṁ âttañ ca hoti rikârâgamo ca ṭhâne. Ârissaṁ; âṇyaṁ; âsabhaṁ; âjavaṁ[2]; iccevamâdi.

Yûnaṁ iti kimatthaṁ? Âpâyikotyâdi.

Ṭhâneti kimatthaṁ? Vemâniko[3]; opanayiko; opamâyiko; opâyiko[4].

[Et dans certains cas, *i*, *u* se changent en] *â* suivi [quelquefois] de [la syllabe] *ri*. Ex. Ârissaṁ : la condition d'un isi (ṛishi); âṇyaṁ : l'état de ce qui est dû (iṇa : la dette).

क्वचादिमज्झुत्तरानं दीघरस्सा पच्चयेसु च ॥ ६० ।

Kvaci âdimajjhauttara iccetesaṁ digharassâ honti paccayesu ca appaccayesu ca. Âdidigho tâva : pâkâro; nivâro; pâsâdo; pâkato; pâtimokkho; pâtikaṅkho iccevamâdi; — majjhadigho tâva : aṅgamâgadhiko; orabbhamâgaviko; iccevamâdi; — uttaradigho tâva : khanti paramaṁ tapo titikkhâ; añjanâgiri; koṭarâvanaṁ[5]; iccevamâdi. — Âdirasso tâva : pageva; iccevamâdi; — majjharasso tâva : sumedhaso; suvaṇṇadharehi; iccevamâdi; — uttararasso tâva : yathâbhâviguṇena so; bhovâdinâma so hoti, iccevamâdi. Evaṁ yathâjinavacanânuparodhena yojetabbâ[6].

Quelquefois aussi, devant des suffixes, une voyelle devient longue ou devient brève au commencement, au milieu ou à la fin des mots. Ex. Pâkâro : mur

[1] Cd n'a pas : ri.

[2] Cd âvajjavaṁ.

[3] Cd vemaniko.

[4] Cd S[f] opayiko.

[5] Cd ajoute : aṅguliyâ i°.

[6] Cd yathânupa°.

d'enceinte (de : pa + kar); suvaṇṇadharo : qui doit un suvarṇa (de : suvaṇṇa + dhârayati); khantî (au lieu de : khanti) paramaṁ tapo titikkhâ : la patience, la résignation, est la première des austérités.

L'addition « appaccayesu ca » du scholiaste ne rend pas bien, je pense, l'intention de l'auteur. Après avoir énuméré les suffixes, il enseigne les modifications qu'ils exigent dans les thèmes après lesquels on les emploie; il a parlé d'abord de la vṛiddhi; il passe maintenant à d'autres modifications, et s'il répète ici « paccayesu », c'est que, tant qu'il n'a été question que de la vṛiddhi, « saṇe » du sûtra 57 demeurait en vigueur, tandis que c'est à présent de tous les suffixes en général qu'il est question.

तेसु वुड्ढिलोपागमविकारविपरीतादेसा च ॥ ६१ ॥

Tesu âdimajjhuttaresu [2] jinavacanânuparodhena kvaci vuḍḍhi [3] hoti, kvaci lopo hoti, kvaci âgamo hoti, kvaci vikâro hoti, kvaci viparito hoti, kvaci âdeso hoti. Âdivuḍḍhi tâva : âbhidhammiko; venateyyo, iccevamâdi; majjhavuḍḍhi [4] tâva : sukhasseyaṁ; sukhakâri dânaṁ, iccevamâdi; uttaravuḍḍhi tâva : kâliṅgo; mâgadho; paccakkhadhammo, iccevamâdi. — Âdilopo tâva : tâlisaṁ, iccevamâdi; majjhalopo tâva : kattukâmo; gantukâmo; dhaniyo; kumbhakâraputto; vedallaṁ, iccevamâdi; uttaralopo tâva : bhikkhû [5]; bhikkhuni; iccevamâdi. — Âdiâgamo tâva : vutto bhagavatâ, iccevamâdi; majjhâgamo tâva : sa silavâ sa paññavâ, iccevamâdi; uttarâgamo tâva : vedallaṁ, iccevamâdi. — Âdivikâro tâva :

[1], [3] Cd ici et partout dans la suite : vuddhi*. Sr vuḍhi.

[2] Peut-être faut-il lire : âdimajjhuttarânaṁ. — Évidemment *tesu* du sûtra signifie : tesu paccayesu.

[4] Cd et Sr ici et dans la suite : majjhe, puis le terme technique : vuḍḍhi, etc.

[5] Cd Sr bhikkhu.

ârissaṁ[1]; âsabhaṁ; âṇyaṁ, iccevamâdi: majjhavikâro tâva: varârissaṁ[2]; parârissaṁ[3]; iccevamâdi; uttaravikâro tâva: tâni; sukhâni, iccevamâdi. — Âdiviparito tâva: uggate suriye; uggacchati, iccevamâdi; majjhaviparito tâva: samuggacchati; samuggate suriye, iccevamâdi; uttaraviparito tâva: digu; digunnaṁ, iccevamâdi. — Âdiâdeso tâva: yûnaṁ iccevamâdi[4]; majjhâdeso tâva: nyâyogo, iccevamâdi; uttarâdeso tâva: sabbaseyyo; sabbaseṭṭho, iccevamâdi. — Evaṁ yathânuparodhena yojetabbâ.

Quelquefois aussi, devant des suffixes [quelconques], les thèmes sont sujets au commencement, au milieu ou à la fin: 1° à la vuḍḍhi. Ex. Sukhakâri dânaṁ: l'aumône assure la félicité (kâri de la racine kar); — 2° à des apocopes. Ex. Tâlisaṁ: quarante (pour: cattâlisaṁ); — 3° à des additions de lettres. Ex. Vutto: dit (= skrt. uktaḥ); — 4° à des modifications phoniques. Ex. Ârissaṁ: la condition d'un Ṛishi (de: isi); — 5° à des atténuations [vocaliques]. Ex. Uggacchati: il descend (pour: o — gacchati, cf. II, 1, 28); — 6° à des substitutions. Ex. Sabbaseṭṭho: le meilleur de tous (seṭṭho, superlatif de pasaṭṭha, pour la formation duquel le radical *se* remplace le radical *passaṭṭh*. (Cf. II, 5, 17.)

Parmi les exemples donnés par le scholiaste, plusieurs, comme on le verra, sont assez mal choisis. C'est ainsi que les cas d'âdivuḍḍhi ne sont pas du ressort de la présente règle, puisqu'une règle spéciale leur est consacrée ci-dessus; quant aux exemples d'uttaravuḍḍhi, j'avoue ne pas voir comment

[1], [2], [3] Cd °risyaṁ.
[4] S[f] i ca u ca yû yûnaṁ i°.

ils rentrent dans les cas dont il est question (l'*o* final est un *âdesa*—II, 1, 53); je ne vois même pas de correction au moyen de laquelle on les y pourrait faire rentrer. — Il n'est peut-être pas très-facile de déterminer exactement la nuance qui distingue deux des termes dont se sert le sûtra : *vikâra* et *viparîta*. A en juger par les exemples du commentaire, il semblerait que le premier désigne particulièrement les changements par et avec addition, *i* devant *âri*, *a* devenant *âni*, les changements augmentatifs, si je puis ainsi parler; le second au contraire marquerait les changements opposés, lorsque, par exemple, une voyelle longue telle que *o* s'atténue et devient *u*, comme dans : digu. Mais il est bien difficile de fonder une distinction solide sur de si faibles données, et cela d'autant plus que la valeur étymologique des termes « vikâra » et « viparîta » est trop vague pour nous guider sûrement.

अयुवणानञ्चायो वुड्ढि ॥ ६२ ॥

A iti[1] akâro i î iti ivaṇṇo u û iti uvaṇṇo; tesaṁ akâraivaṇṇuvaṇṇânaṁ â e o vuḍḍhiyo honti yathâsaṅkhyaṁ a i u avuḍḍhi ca hoti[2]. Âbhidhammiko; venateyyo; oḷumpiko[3]; abhidhammiko; vinateyyo; uḷumpiko[4].

Punavuḍḍhiggahaṇaṁ kimatthaṁ? Uttarapadavuḍḍhibhâvatthaṁ[5]. Aṅgamagadhehi[6] âgato : aṅgamâgadhiko; nigamo ca janapado ca : nigamajanapadâ, nigamajanapadesu jâtâ : negamajânapadâ[7]; puri ca janapado ca; purijanapadâ, purijanapadesu jâtâ : porajânapadâ[8]; satta ahâni : sattahaṁ[9]; sattahe[10] niyutto : sattâhiko; catasso vijjâ : caṭuvijjaṁ, catuvijje niyutto : câtuvejjiko[11]; iccevamâdi.

[1] S^f a â iti°. — [2] Cd a i u vuddhiṁ. Â°. — [3], [4] Cd °ḷampi°.

[5] S^f n'a pas : uttara° vatthaṁ.

[6] Cd °mâga°. S^f °magga°.

[7] Cd nigamajana°. S^f negamajana°.

[8] Cd purijana°. S^f porijana°.

[9], [10] Cd S^f °sattâ°.

[11] Cd S^f catuvijjiko.

Vuḍḍhi iccanena kvattho? Vuḍḍhâdisarassa-vâsaṁyogantassa saṇe ca. (V. 57.)

La vuḍḍhi de *a*, *i*, *î*, *u*, *û* est *â*, *e*, *o*. Ex. Âbhidhammiko : qui étudie l'abhidhamma; venateyyo : descendant de Vinatâ; oḷupiko : qui traverse sur un radeau.

Les cas que le scholiaste rattache à ce sûtra par son arbitraire interprétation du mot vuḍḍhi sont ceux où le second terme d'un composé prend la vṛiddhi devant tel ou tel suffixe, ou seul ou concurremment avec le premier membre, cas traités par Pâṇini, VII, 3, 10 svv. Il faut remarquer du reste qu'aucun des exemples du scholiaste ne rentre dans les règles du grammairien sanskrit; pour le dernier « câtuvejjiko » on peut comparer la Siddhântakaumudi in Pân. VII, 3, 31 (éd. Calc. 1870, I, p. 655). Il en est du reste deux autres encore : negamajânapadâ et porajânapadâ, qui, si j'ai eu raison de les lire ainsi, tomberaient à faux, puisque ces deux mots ne sont que des composés dvandva formés chacun de deux membres qui ont reçu la vṛiddhi *antérieurement* à la composition; mais ce n'est pas la première ni l'unique méprise du commentateur, et est-il possible d'admettre, pour l'en absoudre, des formes : *nigamajânapadâ*, *purijânapadâ*?

ITI NÂMAKAPPE TADDHITAKAPPO AṬṬHAMO KAṆḌO.

Âkhyâta[1]sâgaraṁ athajjatanîtaraṅgaṁ
Dhâtujjalaṁ vikaraṇâgamakâlamîṇaṁ

[1] Ici comme dans la suite, A. lit avec Cd et toutes mes autres autorités singhalaises (Bâlâvatâra, éd. Colombo, Rûpasiddhi, etc.) : « âkkhyâta »; malgré l'autorité de tant de témoignages j'ai cru devoir rétablir l'orthographe étymologique, nécessaire d'ailleurs en raison de l'*â* long.

Lopânubandharayam atthavibhâgatiram
Dhîrâ taranti kavino puthubuddhinâvâ;
Vicittasaṅkhâraparikkhitam imam
Âkhyâtasaddam vipulam asesato
Panamya[1] sambuddham anantagocaram
Sugocaram yam vadato suṇâtha me[2].

अथ[3] पुब्बानि विभत्तीनं छ परस्सपदानि ॥ १ ॥

Atha sabbâsam vibhattinam yâniyâni pubbâni cha padâni tânitâni parassapadasaññâni honti. Tam yathâ : ti[4] anti si[5] tha mi[6] ma.

Parassapadam iccanena[7] kvattho? Kattari parassapadam. (VI, 2, 25.)

Dans les [énumérations des] désinences [verbales], les six premières formes sont [toujours celles du] parassapada. Ex. Les désinences *ti*, *anti*, *si*, *tha*, *mi*, *ma* dans l'énumération du sûtra 18.

पराण्यत्तनोपदानि ॥ २ ॥

Sabbâsam vibhattinam yâniyâni[8] parâṇi cha tânitâni attanopadâni honti. Tam yathâ; te ante se vhe e mhe.

Attanopadam iccanena kvattho? Attanopadâni bhâve ca kammaṇi. (VI, 4, 37.)

Les [six] autres sont [celles de l'] attanopada.

[1] A. paṇamya.

[2] A. suṇâtha.

[3] Avant athâ, Cd a un distique que A. a avec raison rejeté au bas de la page, comme interpolé :

Adhikâre maṅgale ceva nipphanne avadhâraṇe
Anantare câpadâne athasaddo pavattati.

[4], [5], [6] Dans Cd avec i long.

[7] Ici et dans les sûtras suivants A. iccaṇena.

[8] Cd yâṇi yâṇi.

Ex. Les désinences *te*, *ante*, etc. de l'énumération du sûtra 18.

द्वेद्वे पठममज्झिमुत्तमपुरिसा ॥ ३ ॥

Tâsaṁ sabbâsaṁ vibhattinaṁ parassapadânaṁ attanopadânañ ca dvedve padâni paṭhamamajjhimauttamapurisasaññâni honti. Taṁ yathâ : ti anti iti paṭhamapurisâ; si tha iti majjhimapurisâ; mi ma iti uttamapurisâ; attanopadânipi te ante iti paṭhamapurisâ; se vhe iti majjhimapurisâ; e mhe iti uttamapurisâ; evaṁ sabbattha.

Paṭhamamajjhimuttarapurisa iccanena kvattho? Nâmamhi payujjamânepi tulyâdhikaraṇe paṭhamo; tumhe majjhimo; amhe uttamo. (VI, 1, 5, 6, 7.)

[Ces désinences appartiennent successivement et] par groupes de deux [à] la troisième, [à] la seconde et [à] la première personne. Ex. ti, anti sont les désinences de la troisième personne; si, tha, de la seconde, etc.

J'ai, dans la traduction, substitué les dénominations des personnes qui nous sont familières à celles, précisément opposées, dont se servent les sûtras.

सब्बेसं एकाभिधाने परो पुरिसो ॥ ४ ॥

Sabbesaṁ tiṇṇaṁ paṭhamamajjhimuttarapurisânaṁ ekâbhidhâne paro puriso gahetabbo. So ca paṭhati te ca paṭhanti tvañ ca paṭhasi tumhe ca paṭhatha ahañ ca paṭhâmi : mayaṁ paṭhâma; so pacati te ca pacanti tvañ ca pacasi tumhe ca pacatha ahañ ca pacâmi : mayaṁ pacâma; evaṁ sesâsu vibhattisu paro puriso yojetabbo.

Pour [les embrasser] toutes [trois] dans une ex-

pression unique, [on se sert de] la dernière [dans l'énumération ci-dessus] (c'est-à-dire de la première personne). Ex. So ca paṭhati, te ca paṭhanti, tvañ ca paṭhasi, tumhe ca paṭhatha, ahañ ca paṭhâmi (il lit, ils lisent, tu lis, vous lisez, je lis) donnent ensemble : mayaṁ paṭhâma : nous lisons.

नामम्हि पयुज्जमानेपि तुल्याधिकरणे पठमो ॥ ५ ॥

Nâmamhi payujjamânepi appayujjamânepi tulyâdhikaraṇe paṭhamo puriso hoti. So gacchati; te gacchanti. Appayujjamânepi : gacchati; gacchanti.

Tulyâdhikaraṇeti kimatthaṁ? Tena haññase tvaṁ devadattena.

Avec un nom exprimé [ou sous-entendu], de même relation syntactique (qui lui sert de sujet), [le verbe se met à] la troisième personne. Ex. So gacchati : il marche; gacchanti : ils marchent.

तुम्हे मज्झिमो ॥ ६ ॥

Tumhe payujjamânepi apayujjamânepi tulyâdhikaraṇe majjhimo puriso hoti. Tvaṁ yâsi; tumhe yâtha. Appayujjamânepi : yâsi; yâtha.

Tulyâdhikaraṇeti kimatthaṁ? Tayâ paccate odano.

Avec [le pronom] *tumha* [exprimé ou sous-entendu au nominatif, le verbe se met à] la deuxième personne. Ex. Tvaṁ yâsi : tu vas; yâtha : vous allez.

अम्हे उत्तमो ॥ ७ ॥

Amhe payujjamânepi appayujjamânepi tulyâdhikaraṇe uttamo puriso hoti. Ahaṁ yajâmi; mayaṁ yajâma. Appayujjamânepi : yajâmi; yajâma.

Tulyâdhikaraṇeti kimatthaṁ? Mayâ ijjate buddho.

Avec [le pronom] *amha* [exprimé ou sous-entendu, au nominatif, le verbe se met à] la première personne. Ex. Ayaṁ yajâmi : j'offre un sacrifice; yajâma : nous offrons un sacrifice.

काले ॥ ८ ॥

Kâle iccetaṁ adhikâratthaṁ veditabbaṁ.

[Les sûtras suivants traitent de l'emploi] des temps.

वत्तमाना पच्चुप्पन्ने ॥ ९ ॥

Paccuppanne kâle vattamânâvibhatti[1] hoti. Pâṭaliputtaṁ gacchati; sâvatthiṁ pavisati; viharati jetavane.

Le [temps dit] vattamânâ marque le présent. Ex. Pâṭaliputtaṁ gacchati : il va à Pâṭaliputta.

आनत्त्यासिट्ठेनुत्तकाले पञ्चमी ॥ १० ॥

Ânattyatthe ca âsiṭṭhatthe ca anuttakâle pañcamîvibhatti hoti. Karotu kusalaṁ; subhaṁ te hotu.

[1] Cd vattamânavibhattiyo honti.

[2] Cd ânatyâ°.

La [forme dite] pañcamî marque l'ordre, le souhait, sans détermination de temps. Ex. Karotu kusalaṁ : qu'il fasse le bien! subhaṁ te hotu : puisses-tu être heureux!

अनुमतिपरिकप्पत्थेसु सत्तमी ॥ ११ ॥

Anumatyatthe ca parikappatthe ca anuttakâle sattamîvibhatti hoti. Tvaṁ gaccheyyâsi; kiṁ ahaṁ kareyyâmi?

La [forme dite] sattamî marque l'adhésion, l'hésitation, [sans indication de temps]. Ex. Tvaṁ gaccheyyâsi : tu peux aller; kiṁ ahaṁ kareyyâmi : que pourrais-je faire?

अपच्चक्खे परोक्खातीते ॥ १२ ॥

Apaccakkhe atîte kâle parokkhâvibhatti hoti. Supine kila evaṁ[1] âha: evaṁ kila porâṇâ âhu.

Le [temps dit] parokkhâ marque un passé indéterminé. Ex. Supine kila evaṁ âha : il parla ainsi en songe; evaṁ kila porâṇâ âhu : ainsi parlèrent les anciens.

हीयोप्पभुतिपच्चक्खे हीयत्तनी ॥ १३ ॥

Hiyoppabhuti atîte kâle paccakkhe vâ apaccakkhe vâ hiyattanîvibhatti hoti. So maggaṁ agamâ; te agamu[2] maggaṁ.

Le [temps dit] hîyattanî marque un passé déter-

[1] Cd °kilam âha.
[2] A. agamû ma°.

miné, ne remontant pas au delà de la veille. Ex. So maggaṁ agamâ : il est allé sur la route.

समीपेज्जतनी ॥ १४ ॥

Ajjappabhuti atîte kâle paccakkhe vâ apaccakkhe vâ samîpe ajjatanivibhatti hoti. So maggaṁ agamî; te maggaṁ agamuṁ.

Le [temps dit] ajjatanî marque un passé tout voisin. Ex. So maggaṁ agamî : il est allé (aujourd'hui) sur la route.

Le commentaire du scholiaste paraît s'inspirer du s. Kâtantra correspondant : « Adyatane 'tite kâle 'dyatanî » (fol. 57).

मायोगे सब्बकाले च ॥ १५ ॥

Hiyattanî ajjatanî iccetâ vibhattiyo yadâ mâyoge[1] tadâ sabbakâle ca honti. Mâ gamâ; mâ vacâ; mâ gami; mâ vaci. Casaddaggahaṇena pañcamîvibhatti hoti. Mâ gacchâhi.

Et en construction avec *mâ* il s'emploie sans acception de temps. Ex. Mâ gamî : qu'il n'aille pas.

Je ne sais si, en réintroduisant ici la *hîyattanî*, le scholiaste répond bien à l'intention de l'auteur; mais cela serait d'autant moins surprenant que des formes d'aoristes, telles que *agamâ*, sont ici considérées comme des imparfaits. (cf. s. 13); toutefois il est douteux qu'il faille faire remonter jusqu'à l'auteur des sûtras la responsabilité d'une pareille confusion. On sait d'ailleurs que, en sanskrit, *mâ* ne s'emploie avec l'imparfait dans le sens en question qu'accompagné de *sma* (Pâṇ. III, 3, 175; Kâtantravṛ. fol. 59).

अनागते भविस्सन्ती ॥ १६ ॥

Anâgate kâle bhavissantivibhatti hoti. So gacchissati; so karissati; te gacchissanti; te karissanti.

[1] A. °mâyogo tadâ°.

Le [temps dit] bhavissantî marque le futur. Ex. So gacchissati : il ira.

क्रियातिपन्नेऽतीते कालातिपत्ति ॥ १७ ॥

Kiriyâtipannamatte atite kâle kâlâtipattivibhatti hoti. So ce tam̃ yânam̃ alabhissâ agacchissâ; te ce tam̃ yânam̃ alabhissam̃su agacchissam̃su.

Le [temps dit] kâlâtipatti marque le passé où l'action [aurait pu être, mais] n'a pas été exécutée. Ex. So ce tam̃ yânam̃ alabhissâ agacchissâ : s'il avait pris cette voiture, il serait venu.

वत्तमाना ति अन्ति सि थ मि म ते अन्ते से व्हे ए म्हे ॥ १८ ॥

Vattamânâ[2] iccesâ saññâ hoti ti anti si tha mi ma te ante se vhe e mhe iccetesam̃ dvâdasannam̃ padânam̃.

Vattamânâ[3] iccanena kvattho? Vattamânâ paccuppanne. (VI, 1, 9.)

Les désinences du présent (vattamânâ) sont : ti, anti; si, tha; mi, ma; te, ante; se, vhe; e, mhe.

पञ्चमी तु अन्तु हि थ मि म तं अन्तं स्सु व्हो ए आमसे ॥ १९ ॥

Pañcamî iccesâ saññâ hoti tu antu hi tha mi ma tam̃ antam̃ ssu vho e âmase iccetesam̃ dvâdasannam̃ padânam̃.

[1] A. °tipaṇṇe°.
[2] Cd °mâna icca°.
[3] Cd A. °mâna i°.

Pañcamî iccanena kvattho? Ânattyâsiṭṭhenuttakâle pañcamî. (VI, 1, 10.)

Les désinences de l'impératif (pañcamî) sont : tu, antu; hi, tha; mi, mha; — taṁ, antaṁ; ssu, vho; e, âmase.

सत्तमी एय्य एय्युं एय्यासि एय्याथ एय्यामि एय्याम
एथ एरं एथो एय्यव्हो एय्यं एय्याम्हे ॥ २० ॥

Sattami iccesâ saññâ hoti eyya eyyuṁ eyyâsi eyyâtha eyyâmi eyyâma etha eraṁ etho eyyavho eyyaṁ eyyâmhe iccetesaṁ dvâdasannaṁ padânaṁ.

Sattami iccanena kvattho. Anumatiparikappatthesu sattamî. (VI, 1, 11.)

Les désinences du potentiel (sattamî) sont : eyya, eyyuṁ; eyyâsi, eyyâtha; eyyâmi, eyyâma; etha, eraṁ; etho, evho; eyyaṁ, eyyâmhe.

परोक्खा अ उ ए त्थ अ म्ह त्थ रे त्थो व्हो इ म्हे ॥२१॥

Parokkhâ iccesâ saññâ hoti a u e ttha a mha ttha re ttho vho i mhe iccetesaṁ dvâdasannaṁ padânaṁ.

Parokkhâ iccanena kvattho? Apaccakkhe parokkhâtite. (VI, 1, 12.)

Les désinences du parfait (parokkhâ) sont : a, u; e, ttha; a, mha; ttha, re; ttho, vho; i, mhe.

हीयत्तनी आ ऊ ओ त्थ अ म्हा[1] त्थ त्थुं से व्हं इं
म्हसे ॥ २२ ॥

Hiyattani iccesâ saññâ hoti â û o ttha a mhâ[2] ttha tthuṁ se vhaṁ iṁ mhase iccetesaṁ dvâdasannaṁ padânaṁ.

Hiyattani iccanena kvattho? Hiyoppabhuti paccakkhe hiyattani. (VI, 1, 13.)

Les désinences de l'imparfait (hîyattanî) sont : â, û; o, ttha; a, mhâ; ttha, tthuṁ; se, vhaṁ; iṁ, mhase.

अज्जतनी ई उं ओ त्थ इं म्हा[3] आ ऊ से व्हं अ
म्हे ॥ २३ ॥

Ajjatani iccesâ saññâ hoti i uṁ o ttha iṁ mhâ â û se vhaṁ a mhe iccetesaṁ dvâdasannaṁ padânaṁ.

Ajjatani iccanena kvattho? Samipejjatani. (VI, 1, 14.)

Les désinences de l'aoriste (ajjatani) sont : î, uṁ; o, ttha; iṁ, mhâ; â, û; se, vhaṁ; a, mhe.

भविस्सन्ती स्सति स्सन्ति स्ससि स्सथ स्सामि स्साम
स्सते स्सन्ते स्ससे स्सव्हे स्सं स्सम्हे ॥ २४ ॥

Bhavissanti iccesâ saññâ hoti ssati ssanti ssasi ssatha ssâmi ssâma ssate ssante ssase ssavhe ssaṁ ssâmhe iccetesaṁ dvâdasannaṁ padânaṁ.

Bhavissanti iccanena kvattho? Anâgate bhavissanti. (VI, 1. 16.)

[1], [2], [3] Cd mha.

Les désinences du futur (bhavissanti) sont : ssati, ssanti; ssasi, ssatha; ssâmi, ssâma; ssate, ssante; ssase, ssavhe; ssaṁ, ssâmhe.

कालातिपत्ति स्सा स्संसु स्से स्सथ स्सं स्सम्हा स्सथ स्सिंसु स्ससे स्सव्हे स्सं स्साम्हसे ॥ २५ ॥

Kâlâtipatti iccesâ saññâ hoti ssâ ssaṁsu sse ssatha ssaṁ ssamhâ ssatha ssiṁsu ssase ssavhe ssaṁ ssâmhase iccetesaṁ dvâdasannaṁ padânaṁ.

Kâlâtipatti iccanena kvattho? Kiriyâtipannetite kâlâtipatti. (VI, 1, 17.)

Les désinences du conditionnel (kâlâtipatti) sont : ssâ, ssaṁsu; sse, ssatha; ssaṁ, ssamhâ; ssatha, ssiṁsu; ssase, ssavhe; ssaṁ, ssâmhase.

हीयत्तनीसत्तमीपञ्चमीवत्तमाना सव्बधातुकं ॥ २६ ॥

Hîyattanâdayo catasso sabbadhâtukasaññâ honti[1]. Agamâ; gaccheyya; gacchatu; gacchati.

Sabbadhâtuka iccanena kvattho? Ikârâgamo asabbadhâtukamhi. (VI, 4, 35.)

Les désinences de l'imparfait, du potentiel, de l'impératif et du présent, sont ce qu'on appelle *sabbadhâtuka*. Ex. Agamâ : il allait; gacchatu : qu'il aille; — tous deux sans *i* de liaison d'après le sûtra VI, 4, 35.

ITI ÂKHYÂTAKAPPE PAṬHAMO KAṆḌO.

[1] A. Cd *kasañño hoti.

धातुलिङ्गेहि परा पच्चया ॥ १ ॥

Dhâtu liṅga iccetehi parâ paccayâ honti. Karoti; gacchati, yo koci karoti taṁ kubbantaṁ añño karohi iccevaṁ bravîti[1]: kâreti; athavâ karontaṁ payojayati : kâreti; saṅgho pabbataṁ iva attânaṁ âcarati : pabbatâyati; samuddaṁ iva attânaṁ âcarati : samuddâyati[2]; evaṁ samuddo cicciṭaṁ iva attânaṁ âcarati : cicciṭâyati; vasiṭṭhassa apaccaṁ : vâsiṭṭho; evaṁ aññepi yojetabbâ.

Les suffixes [s'attachent] à la fin des racines et des thèmes nominaux. Ex. Karoti : il fait (kar + o + ti); pabbatâyati : il ressemble à (il est inébranlable comme) une montagne (pabbata + âya + ti).

तिजगुपकितमानेहि खछसा वा ॥ २ ॥

Tija gupa kita mâna iccetehi dhâtûhi kha cha sa iccete paccayâ honti vâ. Titikkhati; jigucchati; tikicchati; vimaṁsati.

Vâti kimatthaṁ? Tejati; gopati; mâneti.

Les racines *tij*, *gup*, *kit*, *mân*, prennent dans certains cas [les suffixes] *kha*, *cha*, *sa*. Ex. Titikkhati : il endure; jigucchati : il a en horreur; tikicchati : il guérit; vîmaṁsati : il considère.

Nous avons ici un nouvel exemple d'une inexactitude de langage déjà relevée précédemment et dont nous trouverons plus d'un cas dans cette section : l'auteur du sûtra n'a sans

[1] A. bruvîti.
[2] A. Cd samuddayati.

doute pas méconnu les différences de signification au point de présenter tejati et titikkhati comme s'employant indifféremment l'un pour l'autre, mais seulement comme des formes diverses et de significations différentes, issues d'une racine commune. La Rûpasiddhi le constate explicitement pour le cas présent, comme on le peut voir par la remarque $ de M. d'Alwis, p. 13. Il est curieux pourtant que Durgasiṁha (fol. 61) donne le suffixe *san* comme employé *svârthe* dans ces cas. — On voit que notre auteur comprend *vimaṁs* comme = skr. *mîmâṁs* (*v* pour *m* par dissimilation) (cf. VI, 3, 6); M. Fausböll (*Five Jât.* p. 37) avait pensé à *vi-mṛç;* mais l'*î* long paraît décisif contre cette explication. — Pour un changement phonique tout analogue cf. le prâkrit *vammaho* = manmathaḥ (*Vararuci*, éd. Cowell, II, 9).

भुजघसहरसुपादीहि तुमिच्छत्थेसु च ॥ ३ ॥

Bhuja ghasa hara su pâ[1] iccetehi dhatûhi tumicchatthesu kha cha sa iccete paccayâ honti. Bhottuṁ icchati : bubhukkhati; ghasituṁ icchati : jighacchati; harituṁ icchati : jigiṁsati, sotuṁ icchati[2] : sussûsati[3]; pâtuṁ icchati : pivâsati.
Vâti kimatthaṁ? Bhottuṁ icchati.
Tumicchatthesviti kimatthaṁ? Bhuñjati.

Et les racines *bhuj*, *ghas*, *har*, *su*, *pâ*, etc. dans le sens désidératif [prennent les suffixes *kha*, *cha*, *sa*]. Ex. Bubhukkhati : il désire manger; jighacchati : il désire avaler; jigiṁsati : il désire prendre; sussûsati : il désire entendre; pivâsati : il désire boire.

आय नामतो कत्तूपमानादाचारे ॥ ४ ॥

Nâmato kattupâmânâ iccetasmâ âcâratthe âyappaccayo hoti. Pabbatâyati; ciccitâyati; evaṁ aññepi yojetabbâ.

[1] A. Cd "supa".
[2] A. supitum icchati.
[3] Cd sussûyati.

[On emploie le suffixe] *âya* après un thème nominal pour [en former un verbe destiné à] exprimer la manière d'être du sujet en le comparant [à l'objet exprimé par le thème]. Ex. Pabbatâyati : il est comme une montagne.

ईयुपमाना च ॥ ५ ॥

Nâmato upamânâ âcâratthe ca iyappaccayo hoti. Achattaṁ chattaṁ iva âcarati : chattiyati, aputtaṁ puttaṁ iva âcarati : puttiyati.

Upamânâti kimatthaṁ? Dhammaṁ âcarati.

Âcâratthеti kimatthaṁ? Chattaṁ iva rakkhati. Evaṁ aññe pi yojetabbâ.

Le suffixe *îya* s'emploie de même, la comparaison ne portant pas sur le sujet. Ex. Puttîyati : il traite comme un fils.

Naturellement, si l'auteur répète *upamânâ* dans le sûtra, c'est pour éliminer la partie du composé « kattupamânâd » qu'il ne répète pas. De là la traduction.

नामम्हात्तिच्छत्थे ॥ ६ ॥

Nâmamhâ attano icchatthe[1] iyappaccayo hoti. Attano pattaṁ icchatîti : pattiyati; evaṁ : vatthiyati; parikkhâriyati; cîvariyati; dhaniyati; paṭiyati.

Atticchatthe ti kimatthaṁ? Aññassa pattaṁ icchati. Evaṁ aññepi yojetabbâ.

[Il s'emploie aussi] après un nom pour marquer

[1] Cd "tthe ca i".

que le sujet désire pour soi [l'objet que le nom désigne]. Ex. Pattîyati : il désire (pour lui) une écuelle.

Pourquoi cette répétition de « nâmamhâ » après « nâmato » du sûtra 4? Il en faut sans doute chercher simplement l'origine dans le texte correspondant de Pâṇini (III, 1, 8) : « Supa âtmanaḥ kyac », ou plutôt du sûtra Kâtantra (f. 61) : « Nâmna atmecchâyâṁ yi », où supaḥ et nâmnaḥ s'explique naturellement, le sûtra précédent traitant également dans les deux ouvrages de la formation des désidératifs et commençant par le mot *dhâtoḥ;* le grammairien pâli a purement et simplement transporté la régle dans son ouvrage, sans tenir compte du changement rendu nécessaire par la différence de l'ordre adopté.

धातूहि णेणयणापेणापया कारितानि हेत्वत्थे ॥ ७ ॥

Sabbehi dhâtûhi ṇe ṇaya ṇâpe ṇâpaya iccete paccayâ honti kâritasaññâ ca hetvatthe. Yo koci karoti taṁ kubbantaṁ añño karohi iccevaṁ braviti[1] athavâ karontaṁ payojayati : kâreti, kârayati, kârâpeti, kârâpayati; ye keci karonti te kubbante aññe karotha karotha iccevaṁ bruvanti[2] : kârenti, kârayanti, kârâpenti, kârâpayanti; yo koci pacati taṁ añño pacâhi pacâhi iccevaṁ braviti[3] athavâ pacantaṁ payojeti : pâceti, pâcayati, pâcâpeti, pâcâpayati; ye keci pacanti te pacante aññe pacatha pacatha iccevaṁ bruvanti[4] : pâcenti, pâcayanti, pâcâpenti, pâcâpayanti; evaṁ : haneti, hanayati, hanâpeti, hanâpayati; bhaṇeti, bhaṇayati, bhaṇâpeti, bhaṇâpayati. Tathariva aññepi yojetabbâ.

Hetvatthe ti kimatthaṁ? Karoti; pacati.

Atthaggahaṇena lappaccayo hoti. Jotalati.

Pour exprimer la cause on ajoute aux racines

[1], [3] A. bruviti.

[2], [4] Cd bravante.

verbales [les suffixes] *ṇe*, *ṇaya*, *ṇâpe*, *ṇâpaya* [qu'on appelle suffixes] causatifs. Ex. Pâceti, pâcayati, pâcâpeti, pâcâpayati : il fait cuire (par un autre).

धातुरूपे नामस्मा णयो च ॥ ८ ॥

Tasmâ nâmasmâ ṇayappaccayo hoti kâritasaññâ ca dhâturûpe. Hatthinâ atikkamati maggaṁ : atihatthayati; viṇâya upagâyati : upaviṇayati[1]; daḷhaṁ karoti vinayaṁ : daḷhayati; visuddhâ hoti ratti : visuddhayati.

Casaddaggahaṇena âra âla iccete paccayâ honti. Antarârati[2]; upakkamâlati.

[Le suffixe] *ṇaya* [s'emploie] aussi après un thème nominal pour en former un thème verbal. Ex. Atihatthayati : il traverse sur un éléphant; upavîṇayati : il accompagne sur la viṇâ.

Il n'y a pas lieu de transporter ici « kâritasaññâ », avec le scholiaste; il interprète mal le *ca* destiné seulement à marquer que le suffixe *ṇaya* qui sert à former des causatifs a encore un autre emploi, à savoir, etc. En effet, les dénominatifs formés de la sorte ne subissent pas l'application de la règle VI, 4, 2. Il est vrai qu'ils ne font pas moins exception à V. 57.

भावकम्मेसु यो ॥ ९ ॥

Sabbehi dhâtûhi bhâvakammesu yappaccayo hoti. Thîyate; bujjhiyate; paccate; labbhate; kariyate; ijjate; uccate.

Bhâvakammesu kimatthaṁ? Karoti; pacati; paṭhati[3].

[1] Cd upaviṇâyati.

[2] Cd Santarâ*.

[3] A. ajoute : Yoggahanena abhâvakammesupi yappaccayo hoti : daddallati.

Dans le sens neutre-impersonnel et dans le sens passif on emploie le suffixe *ya*. Ex. Ṭhîyate : on est debout; labbhate : il est pris.

तस्स चवग्गयकारवकारत्तं सधात्वन्तस्स ॥ १० ॥

Tassa yappaccayassa cavaggayakâravakârattaṁ hoti dhâtvantena saha yathâsambhavaṁ. Vuccate; vuccante; uccate; uccante; majjate; majjante; paccate; paccante; bujjhate; bujjhante; yujjhate; yujjhante; kujjhate; kujjhante; ujjhate; ujjhante; haññate; haññante; kayyate; kayyante; dibbate; dibbante.

[La consonne initiale de] ce suffixe et la finale de la racine deviennent l'une et l'autre palatales ou [se changent en] *y* ou *v* (*b*). Ex. Vuccate : il est dit (pour : *vucyate); majjate : il est enivré (pour : madyate); kayyate : il est fait (pour : karyate); dibbate : il joue (pour : dîvyate).

इवणागमो वा ॥ ११ ॥

Sabbehi dhâtûhi yamhi paccaye pare ivaṇṇâgamo hoti vâ. Kariyyate; kariyyanti [1]; gacchiyyate [2]; gacchiyyanti.

Vâti kimatthaṁ? Kayyate.

Ou bien [le suffixe *ya* peut recevoir un] *i* additionnel. Ex. Kariyate : il est fait (au lieu de : kayyate).

[1] Cd kariyyanti. A. kariyanti.

[2] Cd gacchiyyate. A. gacchiyate.

पुब्बरूपञ्च ॥ १२ ॥

Sabbehi dhâtûhi yappaccayo pubbarûpaṁ âpajjate vâ. Vuḍḍhate; phallate; dammate; labbhate; sakkate; dissate. Vâti kimatthaṁ? Damyate[1].

Le *y* du suffixe peut aussi s'assimiler à la consonne finale de la racine. Ex. Dammate : il est dompté; dissate : il est vu.

यथा कत्तरि च ॥ १३ ॥

Yathâ bhâvakammesu yappaccayassâdeso hoti tathâ kattari yappaccayassâdeso kattabbo. Bujjhati; vijjhati; maññati; sibbati.

[Employé] au sens actif, [le suffixe *ya* subit] les mêmes modifications. Ex. Bujjhati : il sait; maññati : il pense.

भुवादितो अ ॥ १४ ॥

Bhû iccevamâdito dhâtugaṇato appaccayo hoti kattari. Bhavati; pacati; paṭhati; yajati.

Les verbes de la classe bhû prennent [à l'actif le suffixe] *a*. Ex. Bhav-a-ti : il est; pac-a-ti : il cuit.

रुधादितो निग्गहीतपुब्बञ्च ॥ १५ ॥

Rudha iccevamâdito dhâtugaṇato appaccayo hoti kattari pubbe niggahitâgamo hoti. Rundhati; bhindati; chindati.

[1] Cd dammyate.

Casaddaggahaṇena i i e o iccete paccayâ honti niggahitâgamapubbañ ca. Rundhiti; rundhiti; rundheti; sumbhoti.

Les racines de la classe rudh prennent en outre une nasale avant [leur consonne finale]. Ex. Rundhati : il arrête; chindati : il coupe.

दिवादितो यो ॥ १६ ॥

Divâdito dhâtugaṇato yappaccayo hoti kattari. Dibbati; sibbati; yujjhati; vijjhati; bujjhati.

Les racines de la classe div prennent le suffixe *ya*. Ex. Dibbati : il joue; vijjhati : il perce.

स्वादितो णु[1] णा उणा च ॥ १७ ॥

Su iccevamâdito dhâtugaṇato ṇu[2] ṇâ uṇâ iccete paccayâ honti kattari. Abhisuṇoti; abhisuṇâti; saṃvuṇoti; saṃvuṇâti; âvuṇoti; âvuṇâti; pâpuṇoti; pâpuṇâti.

Les racines de la classe su prennent les suffixes *ṇu*, *ṇâ*, *uṇâ*. Ex. Abhisuṇoti : il écoute; saṃvuṇâti : il entoure; pâpuṇâti : il obtient.

कियादितो ना[3] ॥ १८ ॥

Kî iccevamâdito dhâtugaṇato nâpaccayo[4] hoti kattari. Kiṇâti[5]; jinâti[6]; dhunâti; lunâti[7]; punâti[8].

[1], [2] Cd °ṇû°.
[3], [4] A. ṇâ.
[5] Cd kinâti.
[6] Cd jiṇâti.
[7] A. luṇâti.
[8] Cd et A. puṇâti.

Les racines de la classe kî prennent le suffixe *nâ*. Ex. Kiṇâti : il achète; dhunâti : il secoue.

गहादितो प्पण्हा च ॥ १९ ॥

Gaha iccevamâdito dhâtugaṇato ppa ṇhâ iccete paccayâ honti kattari. Gheppati; gaṇhâti.

Et les racines *gah*, etc. prennent *ppa*, *ṇhâ*. Ex. Gheppati ou gaṇhâti : il prend.

Ca marque le passage du général au particulier; le sens est: en général les racines de la classe ki prennent *nâ*, et *gah* prend, etc. — en effet *gah* est tout naturellement considéré comme faisant partie de la classe kyâdi (cf. *Dhâtumañjusa*, p. 19, ap. Clough, *Pal. Verbs*, où il y a des confusions dans les en-tête.), et non, malgré *âdito*, comme tête d'une classe spéciale, qui, comme le remarque M. d'Alwis (p. 20), n'existe pas. « Âdito » du sûtra n'est peut-être qu'une vieille erreur de texte pour « gahato », déterminée par la présence de ce mot dans les règles voisines.

तनादितो ओयिरा ॥ २० ॥

Tanu iccevamâdito dhâtugaṇato o yira[1] iccete paccayâ honti kattari. Tanoti, tanohi; karoti; karohi; kayirati; kayirâhi.

Les racines de la classe tan prennent les suffixes *o*, *yira*. Ex. Tanoti : il étend; kayirati : il fait.

चुरादितो णेणया ॥ २१ ॥

Cura iccevamâdito dhâtugaṇato ṇe ṇaya iccete paccayâ

[1] Cd A. °yirâ i°.

honti kattari. Coreti; corayati; cinteti; cintayati; manteti; mantayati.

Les racines de la classe cur prennent les suffixes *ṇe*, *ṇaya*. Ex. Coreti : il vole; mantayati : il conseille.

अत्तनोपदानि भावे च कम्मनि[1] ॥ २२ ॥

Bhâve ca kammani ca attanopadâni honti. Uccate, uccante; labbhate; labbhante; majjate; majjante; sujjhate; sujjhante; kayyate; kayyante.

Au neutre-impersonnel et au passif [on se sert des désinences de] l'attanopada. Ex. Uccate : on dit; labbhante : ils sont pris.

कत्तरि च ॥ २३ ॥

Kattari ca attanopadâni honti. Maññate, rocate; socate; sobhate; bujjhate; jâyate.

Et aussi à l'actif. Ex. Maññate : il pense; rocate : il plaît.

धातुप्पच्चयेहि विभत्तियो ॥ २४ ॥

Dhâtuniddiṭṭhehi paccayehi khâdikâritantehi vibhattiyo honti. Titikkhati; jigucchati; vimaṁsati; taṭâkaṁ samuddaṁ iva attânaṁ âcarati : samuddâyati; puttiyati; pâcayati.

Les désinences s'ajoutent après les suffixes [prescrits ci-dessus] pour les racines. Ex. Titikkhati :

[1] Cd *mmani ca.

il supporte (=titik-kha-ti); samuddâyati : il ressemble à l'océan (samudda-âya-ti).

कत्तरि परस्सपदं ॥ २५ ॥

Kattari parassapadaṁ hoti. Karoti; pacati; paṭhati; gacchati.

A l'actif on se sert [des désinences] du parassapada. Ex. Karoti : il fait; paṭhati : il récite.

भुवादयो धातवो ॥ २६ ॥

Bhû iccevamâdayo ye saddagaṇâ te dhâtusaññâ honti. Bhavati; bhavanti; pacati; pacanti; carati; cintayati; gacchati.

On appelle racines (thèmes verbaux) la série de mots dont la liste commence par bhû.

ITI ÂKHYÂTAKAPPE DUTIYO KAṆḌO.

क्वचादिवण्णानं एकस्सराणं द्वेभावो ॥ १ ॥

Âdibhûtânaṁ vaṇṇânaṁ ekassarâṇaṁ kvaci dvebhâvo hoti. Titikkhati; jigucchati; tikicchati; vîmaṁsati; bubhukkhati; pivâsati; daddallati; jahâti; caṅkamati.

Kvaciti kimatthaṁ? Kamati; calati.

Les racines sont, dans certains cas, soumises [à la réduplication, c'est-à-dire] au redoublement des premières lettres jusques et y compris la première voyelle. Ex. Titikkhati (de ti-j + kha); jigucchati (de gu-p + cha).

M. d'Alwis traduit : sometimes the primary letter of a monosyllabic radical is duplicated, — prenant à tort *ekassarâṇaṁ* comme dépendant d'âdivaṇṇânaṁ, au lieu d'y voir un composé bahuvrihi déterminant ce substantif.

पुब्बोब्भासो ॥ २ ॥

Dvebhûtassa dhâtussa yo pubbo so abbhâsasañño hoti. Dadhâti; dadâti; babhûva.

On appelle abbhâsa (syllabe de réduplication) la première [des deux syllabes semblables ainsi obtenues]. Ex. Dadhâti : il place (*da* est l'abbhâsa).

रस्सो ॥ ३ ॥

Abbhâse vattamânassa sarassa rasso hoti. Dadâti; dadhâti; jahâti.

[La voyelle de la syllabe de réduplication doit être] brève. Ex. Dadâti : il donne (au lieu de : dâdâti).

दुतियचतुत्थानं पठमततिया ॥ ४ ॥

Abbhâsagatânaṁ dutiyacatutthânaṁ paṭhamatatiyâ honti. Ciccheda; bubhukkhati; babhûva; dadhâti.

[Si la consonne initiale de la racine est] la seconde ou la quatrième d'une classe, [elle] est remplacée par la première ou la troisième [de sa classe]. Ex. Ciccheda : il a coupé; babhûva : il a été.

कवग्गस्स चवग्गो ॥ ५ ॥

Abbhâse vattamânassa kavaggassa cavaggo hoti. Cikicchati; jigucchati; jighacchati; caṅkamati; jigiṁsati; jaṅgamati.

[Si c'est] une gutturale, [elle] est remplacée [dans la réduplication] par la palatale [correspondante]. Ex. Cikicchati : il guérit (de : kit); jigucchati : il a horreur (de : gup).

मानकितानं वतत्तं वा ॥ ६ ॥

Mâna kita iccetesaṁ dhâtûnaṁ abbhâsagatânaṁ vakâratakârattaṁ hoti vâ yathâsaṅkhyaṁ. Vîmaṁsati; tikicchati.

Vâti kimatthaṁ? Cikicchati.

Dans les racines *mân*, *kit*, [l'*m* et le *k* initial peuvent] à volonté [être remplacés dans la réduplication par un] *v* [et un] *t*. Ex. Vîmaṁsati : il médite; tikicchati : il guérit.

हस्स जो ॥ ७ ॥

Hakârassa abbhâse vattamânassa jo hoti. Jahâti; juvhati; juhoti; jahâra.

H [initial de la racine] est représenté par *j* [dans la réduplication]. Ex. Jahâti : il rejette (de la rac. hâ).

अन्तस्सिवण्णाकारो वा ॥ ८ ॥

Abbhâsassa antassa ivaṇṇo hoti akâro ca vâ. Jigucchati; pivâsati; vîmaṁsati; jighacchati; babhûva[1].

Vâti kimatthaṁ? Bubhukkhati.

Dans certains cas la voyelle finale de la réduplication est *i*, *î* ou *a* [bien que la voyelle de la racine ne soit ni *i*, *î* ni *a*, *â*]. Ex. Jigucchati, pour : jugucchati; vîmaṁsati, pour : vamaṁsati.

निग्गहीतञ्च ॥ ९ ॥

Abbhâsassa ante niggahitâgamo hoti vâ. Caṅkamati; cañcalati; jaṅgamati.

Vâti kimatthaṁ? Pivâsati; daddallati.

[Dans certains cas] aussi [la syllabe de réduplication prend] une nasale. Ex. Caṅkamati : il se promène.

ततो पामानं वामं सेसु ॥ १० ॥

Tato abbhâsato pâmânaṁ dhâtûnaṁ vâ maṁ iccete âdesâ honti vâ yathâsaṅkhyaṁ sappaccaye pare. Pivâsati; vimaṁsati.

Devant le suffixe *sa* les racines *pâ*, *mân*, précédées de la réduplication, se changent en *vâ*, *maṁ*. Ex. Pivâsati : il désire boire; vîmaṁsati : il médite.

[1] A. et Cd ajoutent : dadhâti. Mais cet exemple porte évidemment à faux, et il ne me semble pas possible d'y voir autre chose qu'une erreur accidentelle.

Il faut, pour comprendre le pluriel *sesu* (de même que *chappaccayesu* au s. 15), se reporter aux ss. VI, 2, 2 et 3; l'auteur y distingue deux affixes *sa* (et aussi deux affixes *cha*), l'un employé « svârthe » en quelque sorte (cf. la n.), comme dans *vîmaṁsati*, l'autre avec la fonction spéciale de former des désidératifs, comme dans *pivâsati*. Il est seulement singulier que la règle 16 ne continue point de même et n'ait pas « khesu ».

ठा तिट्ठो ॥ ११ ॥

Ṭhâ iccetassa dhâtussa tiṭṭhâdeso hoti vâ. Tiṭṭhati; tiṭṭhatu, tiṭṭheyya; tiṭṭheyuṁ.

Vâti kimatthaṁ? Ṭhâti.

La racine *ṭhâ* fait *tiṭṭha*. Ex. Tiṭṭhati : il est debout.

पा पिबो ॥ १२ ॥

Pâ iccetassa dhâtussa pibâdeso hoti vâ. Pibati, pibatu; pibeyya.

Vâti kimatthaṁ? Pâti.

Pâ fait *piba*. Ex. Pibati : il boit.

ञास्स जाजंनना ॥ १३ ॥

Ñâ iccetassa dhâtussa jâjananâdesâ honti vâ. Jânâti; jâneyya; jâniyâ; jaññâ; nâyati.

Vâti kimatthaṁ? Viññâyati.

Ñâ fait *jâ, jan, nâ*. Ex. Jânâti : il sait; jaññâ : qu'il sache; nâyati : il sait.

दिसस्स पस्सदिस्सदक्खा वा ॥ १४ ॥

Disa iccetassa dhâtussa passa dissa dakkha iccete âdesâ honti vâ. Passati; dissati; dakkhati.

Vâti kimatthaṁ? Addasa.

Dis peut à volonté faire *pass, diss, dakkh.* Ex. Passati, dissati, dakkhati : il voit.

ब्यञ्जनन्तस्स[1] चो छप्पच्चयेसु च । १५ ।

Byañjanantassa[2] dhâtussa co hoti chappaccaye pare. Jigucchati; tikicchati; jighacchati.

Les racines qui se terminent par une consonne la changent en *c* devant le suffixe *cha.* Ex. Jigucchati (de : gup + cha).

को खे च ॥ १६ ॥

Byañjanantassa[3] dhâtussa ko hoti khappaccaye pare. Titikkhati; bubhukkhati.

Et en *k* devant le suffixe *kha.* Ex. Titikkhati (de : tij + kha); bubhukkhati (de : bhuj + kha).

On remarquera que ces deux dernières règles, et sans doute aussi la suivante, sont ici hors de place, tandis qu'elles viendraient très-naturellement après le s. 3 du deuxième kaṇḍa; c'est du reste ce que confirme la présence de la particule *ca*, si inexplicable ici, qu'elle n'a point tenté l'imagination même du glossateur. — Cf. aussi ci-dessus s. 10 n.

[1], [2], [3] A. Cd vyañjanântassa°.

हरस्स गिं से ॥ १७ ॥

Hara iccetassa dhâtussa sabbasseva gim̃ âdeso hoti sappaccaye pare. Jigim̃sati.

La racine *har* fait *gim̃* devant le suffixe *sa*. Ex. Jigim̃sati : il désire prendre.

ब्रूभूनं आहभूवा परोक्खायं ॥ १८ ॥

Brû bhû iccetesam̃ dhâtûnam̃ âha bhûva iccete âdesâ honti parokkhâyam̃ vibhattiyam̃. Âha; âhu; babhûva; babhûvu.
Parokkhâyam̃ iti kimattham̃? Abruvum̃[1].

Les racines *brû*, *bhû* se changent au parfait en *âha*, *bhûva*. Ex. Âha : il dit; babhûvu : ils furent.

गमिस्सन्तो[2] च्छो वा सब्बासु ॥ १९ ॥

Gamu iccetassa dhâtussa anto makâro ccho hoti vâ sabbâsu paccayavibhattisu. Gacchamâno; gacchanto; gacchati; gameti; gacchatu; gametu; gaccheyya; gameyya; agaccha[3]; agamâ; agacchi; agami; gacchissati; gamissati; agacchissâ; agamissâ; agacchiyati; agamiyati.
Gamisseti kimattham̃? Icchati.

La racine gam peut à volonté changer son *m*

[1] Cd *abravûm̃.

[2] A Cd *missânto*.

[3] A et Cd lisent ainsi; cependant, d'après VI, 1, 22, l'*a* final devrait être long, tout comme dans «agamâ». Mais on remarquera que, bien qu'à un autre temps, l'exemple «avoca» du sûtra suivant est précisément dans le même cas.

final en *cch* à toutes les formes. Ex. Agaccha ou agamâ : il allait; gacchissati ou gamissati : il ira.

« Sabbâsu », les exemples du scholiaste en font foi, ne doit pas être pris trop à la lettre. C'est ainsi qu'il n'existe pas de forme « gamanto »; quant au présent, à l'impératif « gametu » et « gameti », ils sont empruntés au causatif et non au thème simple. Pour les deux derniers exemples, j'avoue, s'ils sont corrects, ne pas en reconnaître la forme. M. d'Alwis les traduit par : he is gone, ce qui n'explique rien.

वचस्सज्जतनिम्हिं अकारो ओ ॥ २० ॥

Vaca iccetassa dhâtussa akâro ottaṁ âpajjate ajjatanimhi. Avoca; avocuṁ.

Ajjatanimhîti kimatthaṁ? Avacâ; avacuṁ[1].

La racine *vac*, à l'aoriste, change son *a* en *o*. Ex. Avoca : il dit; avocuṁ : ils dirent.

अकारो दीघं हिमिमेसु ॥ २१ ॥

Akâro dighaṁ âpajjate hi mi ma iccetâsu vibhattisu. Gacchâhi; gacchâmi; gacchâma; gacchâmhe[2].

Mikâraggahaṇena hivibhattimhi[3] akâro kvaci dighaṁ nâpajjate. Gacchahi.

A devient long devant les désinences *hi*, *mi*, *ma*. Ex. Gacchâmi : je vais; gacchâhi : va.

[1] A. avacu.

[2] Ce dernier exemple est, à vrai dire, une correction du sûtra; le voisinage de *mi* ne permet pas de prendre « mesu » comme signifiant toutes les désinences avec un *m* initial.

[3] Cd n'a pas : hi.

हि लोपं वा ॥ २२ ॥

Hivibhatti lopaṁ âpajjate vâ. Gaccha, gacchâhi; gama; gamehi; gamaya, gamayâhi.
Hiti kimatthaṁ? Gacchati, gamiyati.

La désinence *hi* peut à volonté être supprimée. Ex. Gaccha ou gacchâhi : marche.

होतिस्सेरेहोहे भविस्सन्तिम्हि स्सस्स च ॥ २३ ॥

Hû iccetassa dhâtussa saro ehaohaettaṁ âpajjate bhavissantimhi vibhattimhi sassa ca lopo hoti vâ. Hehiti[1]; hehinti; hohiti[2], hohinti; heti, henti; hehissati, hehissanti; hohissati, hohissanti; hessati, hessanti.
Hû iti kimatthaṁ? Bhavissati, bhavissanti.
Bhavissantimhiti kimatthaṁ? Hoti, honti.

On forme le futur de la racine *bhû* en changeant sa voyelle en *eha*, *oha*, *e*, et en supprimant à volonté *ssa* de la désinence. Ex. Hehiti, hohiti, hoti, hehissati, hohissati, hessati : il sera.

Dans cette règle encore, la construction est irrégulière, et le génitif *ssassa* assez étrange après le nominatif *hi* du sûtra précédent. Nous devrions avoir : « ssassa lopo ca ». Malgré cette irrégularité, l'explication du scholiaste me paraît seule admissible, et je ne saurais m'associer aux doutes exprimés par M. Weber (*Ind. Str.* II, 335-336). Étant donnée l'interprétation qu'il suggère, on ne voit pas pourquoi

[1] Cd hehîti.
[2] Cd hohîti.

ssaro et *ssassa* seraient à des cas différents; on comprendrait moins encore pourquoi l'auteur se serait servi d'une construction si embrouillée et si équivoque pour prescrire ce que, dans la règle suivante, il a su exprimer sous une forme parfaitement simple.

करस्स सप्पच्चयस्स काहो ॥ २८ ॥

Kara iccetassa dhâtussa sappaccayassa kâha âdeso hoti vâ bhavissantivibhattimhi ssassa niccaṁ lopo hoti. Kâhati, kâhiti; kâhasi, kâhisi; kâhâmi; kâhâma.

Vâti kimatthaṁ? Karissati, karissanti.

Sappaccayaggahaṇena aññehipi[1] bhavissantiyâ vibhattiyâ khâmi khâma châmi châma iccâdesâ honti. Vakkhâmi, vakkhâma : vacadhâtu; vacchâmi, vacchâma : vasadhâtu.

[La racine] *kar* [peut à volonté faire au futur] *kâha*, y compris le suffixe [*ssa*]. Ex. Kâhati ou kahiti : il fera.

ITI ÂKHYÂTAKAPPE TATIYO KAṆḌO.

दान्तस्सं मिमेसु ॥ १ ॥

Dâ iccetassa dhâtussa antassa aṁ hoti mi ma iccetesu. Dammi; damma.

La racine *dâ* change son *â* final en *aṁ* devant les désinences *mi*, *ma*. Ex. Dammi : je donne; damma : nous donnons.

[1] A. aññesupi*.

असंयोगन्तस्स[1] वुद्दि[2] कारिते ॥ २ ॥

Asaṁyogantassa dhâtussa kârite vuḍḍhi hoti. Kâreti, kârenti; kârayati, kârayanti; kârâpeti, kârâpenti; kârâpayati, kârâpayanti.

Asaṁyogantasseti kimatthaṁ? Cintayati; mantayati.

Une racine qui ne se termine pas par plusieurs consonnes prend la vuḍḍhi devant le suffixe du causatif. Ex. Kâreti, kârâpeti : il fait faire.

Cf. la note du sûtra 42 et aussi VII, 5, 15.

घटादीनं वा ॥ ३ ॥

Ghaṭâdînaṁ dhâtûnaṁ asaṁyogantânaṁ vuḍḍhi hoti vâ kârite. Ghâṭeti, ghaṭeti, ghâṭayati, ghâṭâpeti, ghâṭâpayati; gâmeti, gameti, gâmayati, gamayati.

Ghaṭâdinaṁ iti kimatthaṁ? Kâreti.

Pour les racines *ghaṭ*, etc. cette règle est facultative. Ex. Ghaṭayati ou ghâṭayati : il réunit; gamayati ou gâmayati : il fait marcher.

अञ्ञेसु च ॥ ४ ॥

Aññesu ca paccayesu sabbesaṁ dhâtûnaṁ asaṁyogantânaṁ vuḍḍhi hoti. Jayati; bhavati; hoti.

Casaddaggahaṇena ṇuppaccayassâpi vuḍḍhi hoti. Abhisuṇoti; saṁvuṇoti.

[1] A. et Cd °yogânta°, et de même dans la suite.

[2] A. et Cd vuddhi, et de même dans la suite.

[Les racines qui ne se terminent pas par plusieurs consonnes prennent la vuḍḍhi] devant d'autres [suffixes] encore. Ex. Jayati : il remporte la victoire (de : ji); bhavati : il est (de : bhû).

गुहदुसानं दीघं ॥ ५ ॥

Guha dusa iccetesaṁ dhâtûnaṁ saro dîghaṁ âpajjate kârite. Gûhayati; dûsayati.

Devant le suffixe du causatif, les racines *guh* et *dus* allongent leur voyelle. Ex. Gûhayati : il fait cacher; dûsayati : il souille.

वचवसवहादीनं उकारो वस्स ये ॥ ६ ॥

Vaca vasa vaha iccevamâdînaṁ dhâtûnaṁ vakârassa ukâro hoti ye paccaye pare. Uccate, vuccate; vussati; vuyhati.

Les racines *vac*, *vas*, *vah* changent *va* en *u* devant le suffixe *ya*. Ex. Uccate ou vuccate : il est dit; vussati : il est habité; vuyhati : il est transporté.

हविपरियये लो वा ॥ ७ ॥

Hakârassa vipariyayo hoti yappaccaye pare yappaccayassa ca lo[1] hoti vâ. Vuyhati; vuḷhati.

[Devant ce même suffixe *ya* un] *h* [final de la racine] se transpose [après *y* du suffixe, qui peut alors]

[1] A. ḷo. Cd lopo ho°.

à volonté [se changer en] *l*. Ex. Vuyhati, vuḷhati : il est transporté.

गहस्स घे प्पे ॥ ८ ॥

Gaha iccetassa dhâtussa sabbasseva ghekâro hoti ppappaccaye pare. Gheppati.

La racine *gah* fait *ghe* devant le suffixe *ppa*. Ex. Gheppati : il prend.

हलोपो ण्हाम्हि ॥ ९ ॥

Gaha iccetassa dhâtussa hakârassa lopo hoti ṇhâmhi paccaye pare. Gaṇhâti.

Devant *ṇhâ* la racine *gah* perd son *h*. Ex. Gaṇhâti : il prend.

करस्स कासत्तं अज्जतनिम्हि ॥ १० ॥

Kara iccetassa dhâtussa sabbassa kâsattaṁ hôti vâ ajjatanîvibhattimhi. Akâsi [1], akâsuṁ [2]; akari [3], akaruṁ.

Attaṁ iti bhâvaniddesena aññatthâpi sâgamo hoti. Ahosi; adâsi.

La racine *kar* fait *kâsa* devant [les désinences de] l'aoriste. Ex. Akâsi : il fit; akâsuṁ : ils firent.

असस्मा मिमानं म्हिम्हन्तलोपो [4] च ॥ ११ ॥

Asa iccetâya dhâtuyâ mi ma iccetâsaṁ vibhattînaṁ mhi-

[1], [3] Rem. que d'après VI, I, 23, l'i final devrait être long.

[2] Cd akâsu.

[4] A. °mhântalo°.

mhâdesâ honti vâ dhâtussanto lopo ca. Amhi; amha; asmi; asma.

La racine *as* prend les désinences *mhi*, *mha* au lieu de *mi*, *ma*, et perd son *s* final. Ex. Amhi : je suis; amha : nous sommes.

थस्स त्थत्तं ॥ १२ ॥

Asa iccetassa dhâtussa thassa vibhattissa tthattaṁ hoti dhâtvantassa lopo ca. Attha.

[Elle prend la désinence] *ttha* au lieu de *tha* [et perd son *s* final]. Ex. Attha : vous êtes.

तिस्स त्थित्तं ॥ १३ ॥

Asa iccetâya dhâtuyâ tissa vibhattissa tthittaṁ hoti dhâtvantassa lopo ca. Atthi.

[Elle prend la désinence] *tthi* au lieu de *ti* [et perd son *s* final]. Ex. Atthi : il est.

तुस्स त्थुत्तं ॥ १४ ॥

Asa iccetâya dhâtuyâ tussa vibhattissa tthuttaṁ hoti dhâtvantassa lopo ca. Atthu.

[Elle prend la désinence] *tthu* au lieu de *tu* [et perd son *s* final]. Ex. Atthu : qu'il soit.

सिम्हि च ॥ १५ ॥

Asasseva dhâtussa simhi vibhattimhi antassa lopo ca hoti. Ko nu tvaṁ asi.

[La racine *as* perd] aussi [son *s* final] devant [la désinence] *si*. Ex. Ko nu tvaṁ asi? Qui es-tu donc ?

लभस्मा ईइन्नं त्थ त्थं ॥ १६ ॥

Labha iccetâya dhâtuyâ iinnaṁ vibhattînaṁ ttha tthaṁ âdesâ honti dhâtvantassa lopo ca. Alattha; alatthaṁ.

[La racine] *labh* prend les désinences *ttha*, *tthaṁ* au lieu de *î*, *iṁ* (3ᵉ pers. sing. de l'ajjatani et 1ʳᵉ pers. sing. attanop. de l'hîyattanî), et perd sa consonne finale. Ex. Alattha : il reçut; alatthaṁ : je reçus.

कुधस्मादी च्छि[1] ॥ १७ ॥

Kudha iccetâya dhâtuyâ ivibhattissa cchi hoti dhâtvantassa lopo ca. Akkocchi.

[La racine] *kudh* prend [la désinence] *cchi* au lieu de *î* [et perd sa consonne finale]. Ex. Akkocchi : il s'irrita.

Il est permis de douter de l'exactitude de ce sûtra. En effet la forme *akkocchi*, dont il a pour but de rendre compte, est certainement dans plusieurs cas = skrt. *akraukshît, de la racine kruç (cf. p. ex. *Dhammap.* v. 3). Si l'on tient compte du voisinage des significations de krudh et kruç, on sera, peut-être, plus tenté d'admettre une erreur du grammairien que de voir avec M. d'Alwis, p. 38 n., dans *akkocchi* un doublet représentant à la fois l'aoriste de deux racines

[1] A. Cd *smâdi cchi.

différentes, et cela d'autant plus que nulle part nos sûtras ne parlent de la dérivation de kruç, ce qui autorise à penser qu'ils considéraient à tort, dans tous les cas, *akkocchi* comme dérivé de kudh. La forme «akrautsit» est du reste aussi inusitée en sanskrit que la forme «akraukshît».

दाधातुस्स दज्जं वा[1] ॥ १८ ॥

Dâ iccetassa dhâtussa sabbassa dajjâdeso hoti vâ. Dajjâmi; dajjeya; dadâmi; dadeyya.

La racine *dâ* peut à volonté se changer en *dajj*. Ex. Dajjâmi ou dadâmi : je donne.

वदस्स वज्जं ॥ १९ ॥

Vada iccetassa dhâtussa sabbassa vajjâdeso hoti vâ. Vajjâmi; vajjeyya; vadâmi; vadeyya.

[La racine] *vad* [peut à volonté se changer] en *vajj*. Ex. Vajjâmi ou vadâmi : je dis.

गमुस्स घम्मं ॥ २० ॥

Gamu iccetassa dhâtussa sabbassa ghammâdeso hoti vâ. Ghammatu; ghammâhi; ghammâmi.

Vâti kimattham? Gacchatu; gacchâhi; gacchâmi.

[La racine] *gam* [peut à volonté se changer] en *ghamm*. Ex. Ghammatu : qu'il aille; ghammâmi : que j'aille.

[1] Cd n'a pas : vâ.

यम्हि दाधामाठाहापामहमथादीनं [1] ई ॥ २१ ॥

Yamhi paccaye pare dâ dhâ mâ ṭhâ hâ pâ mahu matha iccevamâdînaṁ dhatûnaṁ anto îkâraṁ âpajjate. Dîyati; dhîyati; miyati; ṭhîyati; hîyati; pîyati; mahîyati; mathîyati.

Devant *ya*, les racines *dâ*, *dhâ*, *mâ*, *ṭhâ*, *hâ*, *pâ*, *maha*, *matha* prennent *î*. Ex. Dîyati : il est donné; pîyati : il est bu; mahîyati : il est glorifié.

L'addition d'*âdi* ne nous permet pas de décider si l'auteur a entendu parler ici de cette foule de cas où les manuscrits nous montrent le suffixe «ya» du passif ou précédé d'un *î* long ou ayant sa consonne initiale doublée après un *i* bref. Mais cela est invraisemblable, car il eût dû dans ce cas s'exprimer d'une façon tout à fait générale et étendre sa remarque à tous les verbes. Sa règle au contraire repose sur deux sûtras de Pâṇini, VI, 4, 66 et III, 1, 27; le premier est relatif au changement en *î* de l'*â* long des racines citées ci-dessus et de quelques autres devant un ârdhadhâtuka commençant par une consonne; le second à l'emploi du suffixe *yak* (ya) après les thèmes du gaṇa kaṇḍvâdi parmi lesquels figure «mahîṅ (pûjâyâm)». Seule la racine «math» n'est pas de la part de Pâṇini l'objet d'une règle particulière et forme son passif en sanskrit régulièrement : «mathyate».

यजस्सादिस्स ॥ २२ ॥

Yaja iccetassa dhâtussa âdissa ikârâdeso hoti ye paccaye pare. Ijjate mayâ buddho.

La racine *yaj* change sa syllabe initiale en *i* [de-

[1] Cd "mahâma".

vant le suffixe *ya*]. Ex. Ijjate mayâ buddho : je fais des offrandes au Buddha.

सब्बतो उं इंसु ॥ २३ ॥

Sabbehi dhâtûhi uṁvibhattissa iṁsvâdeso hoti. Upasaṅkamiṁsu; nisîdiṁsu.

Après toutes les racines la désinence *uṁ* (3ᵉ pers. pl. parassap. de l'ajjatanî) se remplace [à volonté] par *iṁsu*.

जरमराणं जीरजिय्यमिय्या[1] वा ॥ २४ ॥

Jara mara iccetesaṁ dhâtûnaṁ jîra jiyya miyya iccete âdesâ honti vâ. Jîrati; jîranti; jiyyati; jiyyanti; miyyati; miyyanti; marati; maranti.

[Les racines] *jar*, *mar*, peuvent à volonté se changer en *jîra*, *jiyya*, *miyya*. Ex. Jîrati ou jiyyati : il vieillit; miyyati : il meurt.

सब्बत्थासस्सादिलोपो च ॥ २५ ॥

Sabbattha vibhattippaccayesu asa iccetassa dhâtussa âdissa lopo hoti vâ. Siyâ; santi; santo; samâno.

Vâti kimatthaṁ? Asi.

[La racine] *as* peut toujours éliminer sa voyelle initiale. Ex. Siyâ : qu'il soit; santi : ils sont.

[1] A. Cd "jîyyamiyyâ", et de même dans la suite.

असब्बधातुके भू ॥ २६ ॥

Asasseva dhâtussa bhû hoti vâ asabbadhâtuke pare. Bhavissati; bhavissanti.

Vâti kimattham̃? Âsum̃.

Aux temps dont les désinences ne sont pas sabbadhâtuka (c'est-à-dire au parfait, à l'aoriste, au futur, et au conditionnel), [la racine] *as* se remplace par [les temps correspondants de] *bhû*. Ex. Bhavissati : il sera.

Le commentateur introduit ici une limitation qu'il emprunte aux ss. précédents, limitation nécessaire pour lui, qui considère *âsum̃*, non comme un imparfait, mais comme un aoriste (cf. VI, 1, 15 n.); mais l'auteur parait avoir eu sur cette forme des notions plus justes; et la répétition de « vâ » au s. suivant prouve qu'il n'entendait pas le sous-entendre dans celui-ci, pas plus qu'il ne se retrouve dans le s. Kâtandra : « Aster bhûr asârvvadhâtuke » (fol. 86).

एय्यस्स ञातो इया ञ्ञा वा ॥ २७ ॥

Eyyavibhattissa ñâ iccetâya dhâtuyâ parassa iyâññâdesâ honti vâ. Jâniyâ; jaññâ.

Vâti kimattham̃? Jâneyya.

[La racine] *ñâ* peut à volonté prendre les désinences *iyâ*, *ññâ* au lieu de *eyya*. Ex. Jâniyâ, jaññâ ou jâneyya : qu'il sache.

नास्स लोपो यकारत्तं ॥ २८ ॥

Ñâ iccetâya dhâtuyâ nâpaccayassa lopo hoti vâ yakârattañ ca. Nâyati[1].

[1] A. Cd °ttañca. Jaññâ; nâ°. — J'ai supprimé cet exemple, que

Vâti kimatthaṁ? Jânâti.

[La racine ñá peut à volonté] supprimer le [suffixe] *ná* et [elle le remplace alors par] *ya*. Ex. Jânâti ou nâyati : il connaît.

लोपञ्चेत्तं अकारो ॥ २९ ॥

Akârappaccayo lopaṁ âpajjate ettaṅ ca hoti vâ. Vajjemi; vademi; vajjâmi, vadâmi.

Le suffixe *a* [peut à volonté être] éliminé et [remplacé par] *e*. Ex. Vademi ou vadâmi : je parle.

उत्तं ओकारो ॥ ३० ॥

Okârappaccayo uttaṁ âpajjate vâ. Kurute; karoti.
Okâroti kimatthaṁ? Hoti.

Le suffixe *o* [se change quelquefois en] *u*. Ex. Kurute ou karoti : il fait.

M. d'Alwis trouve que la remarque du scholiaste « Okâroti, etc. » n'est pas « très-intelligible ». Je ferai remarquer à ce propos que c'est sur « kâro » que porte surtout l'accent; c'est en effet en raison de ce mot que, suivant le scholiaste, la règle ne présente pas d'ambiguïté et ne peut, par exemple, en aucun cas s'appliquer à « hoti »; s'il en est ainsi dans notre règle, comme quelquefois ailleurs (cf. Böhthlingk, Paṇ. II, Ind. des termes grammat. s. v. *kâra*), le mot « kâra » n'aurait pas seulement cette fonction qu'il remplit souvent après des lettres auxquelles on l'adjoint pour les énoncer, mais le sens spécial d'*affixe*, qui se peut appliquer à l'*o* de

je ne m'explique que par une erreur résultant du voisinage du sûtra précédent.

karoti, et ne saurait convenir à l'o radical de hoti. Voilà du moins ce que paraît vouloir suggérer le scholiaste (cf. son expression : kiccakârassa, VII, 2, 2); mais il est bien difficile, quand on compare l'emploi de *kâra* dans le sûtra suivant, d'attribuer vraiment cette intention à l'auteur lui-même.

कारस्सकारो च ॥ ३१ ॥

Kara iccetassa dhâtussa akâro attaṁ âpajjate vâ. Kurute, karoti; kubbate, kubbati; kayirati.

Karasseti kimatthaṁ? Sarati; marati.

L'*a* [radical] de [la racine] *kar* [se change aussi quelquefois en *u*]. Ex. Kurute ou karoti : il fait.

ओ अव सरे ॥ ३२ ॥

Okârassa dhâtvantassa sare pare ava hoti vâ. Cavati; bhavati.

Sareti kimatthaṁ? Hoti.

Oti kimatthaṁ? Jayati.

[L']*o* [final d'une racine se change en] *ava* devant une voyelle. Ex. Cavati : il tombe; bhavati : il est.

ए अय ॥ ३३ ॥

Ekârassa dhâtvantassa sare pare ayâdeso hoti vâ. Nayati; jayati.

Sareti kimatthaṁ? Neti.

E en *aya*. — Ex. Nayati : il conduit; jayati : il vainc.

Quant au changement en *e*, *o* de la voyelle radicale que cette règle et la précédente supposent préalablement exécuté, il n'est prescrit que par le sûtra, extrêmement vague, qui porte le n° 4.

ते आवाया कारिते ॥ ३४ ॥

Te o e iccete âva âya âdese pâpunanti kârite. Lâveti; nâyeti.

Yogavibhâgena aññesupi âya hoti. Gâyati.

O, *e* se changent en *âva*, *âya* devant les suffixes causatifs. Ex. Lâveti : il fait couper; nâyeti : il fait conduire.

इकारागमो[1] असब्बधातुकम्हि ॥ ३५ ॥

Sabbamhi asabbadhâtukamhi ikârâgamo hoti. Gamissati; karissati; labhissati; pacissati.

Asabbaddhâtukamhîti kimatthaṁ? Gacchati; karoti; labhati; pacati.

Devant les désinences qui ne sont pas sabbadhâtuka, on insère un *i* additionnel. Ex. Gamissati : il ira; labhissati : il recevra.

क्वचि धातुविभत्तिप्पच्चयानं दीघविपरीता[2]देसागमा च ॥ ३६ ॥

Idha âkhyâte anippannesu sâdhanesu kvaci dhâtuvibhattippaccayânaṁ dîgha viparîta âdesa lopa âgama iccetâni kâri-

[1] A. °rogamo°.
[2] A. Cd °viparîtâ°.

yâni jinavacanânurûpâni[1] kâtabbâni. Jâyati; kareyya; jâniyâ; siyâ; kare; gacche; jaññâ; vakkhetha; dakkhetha; dicchati; âgacchuṁ; ahosi; ahesuṁ; iccevamâdini aññânipi sâdhanâni yojetabbâni.

Quelquefois les racines, suffixes et désinences subissent encore [d'autres] allongements, changements, substitutions, additions. Ex. Jâyati : il naît (de : jan); kare : qu'il fasse (au lieu de : kareyya); dicchati : il voit, etc.

अत्तनोपदानि परस्सपदत्तं ॥ ३७ ॥

Attanopadâni kvaci parassapadattaṁ âpajjante. Vuccati; labbhati; paccati; kariyati; sijjhati.

Kvaciti kimatthaṁ? Vuccate; labbhate; paccate; kariyate; sijjhate.

[Quelquefois] les désinences de l'attanopada se remplacent par celles du parassapada. Ex. Vuccati : il est dit; sijjhati : il est accompli.

अकारागमो[2] हीयत्तनज्जतनीकालातिपत्तीसु ॥ ३८ ॥

Kvaci akârâgamo hoti hîyattanajjatanikâlâtipatti iccetâsu vibhattisu. Agamâ; agami; agamissâ[3].

Kvaciti kimatthaṁ? Gamâ; gami; gamissâ.

[Quelquefois] un *a* additionnel (l'augment) [se place devant la racine] à l'imparfait, à l'aoriste et

[1] A. °rûpâṇi.
[2] A. °kârogamo.
[3] Cd a l'*a* initial des trois exemples long.

au conditionnel. Ex. Agamâ : il allait; agamî : il alla; agamissâ : il serait allé.

ब्रूतो ई तिम्हि ॥ ३९ ॥

Brû iccetâya dhâtuyâ ikârâgamo hoti timhi vibhattimhi. Bravîti[1].

[La racine] *brû* prend un *î* [additionnel] devant [la désinence] *ti*. Ex. Bravîti : il dit.

धातुस्सन्तो लोपोनेकसरस्स ॥ ४० ॥

Dhâtussa anto kvaci lopo hoti yadânekasarassa. Gacchati; pacati; sarati; marati; carati.

Anekasarasseti kimatthaṁ? Pâti; yâti; dâti; bhâti; vâti.

Kvaciti kimatthaṁ? Mahîyati; mathîyati.

On élide la [voyelle] finale des racines [qui, sans ce retranchement, seraient] polysyllabiques. Ex. Gacchati : il va (de gaccha + a + ti]; mais : pâti : il protége.

इसुयमानं अन्तो च्छो वा ॥ ४१ ॥

Isu yama iccetesaṁ dhâtûnaṁ anto ccho hoti vâ. Icchati; niyacchati.

Vâti kimatthaṁ? Esati; niyamati.

La [consonne] finale des racines *is*, *yam* se peut à volonté changer en *ccha*. Ex. Icchati : il désire; niyacchati : il retient.

[1] A. bruvîti.

Bien que le sens ne puisse être douteux, on remarquera la double application du même mot *anta* dans deux sûtras voisins, alors que *isu* et *yama* s'énoncent tout aussi bien avec une voyelle finale que toutes les autres racines *gamu*, *cara*, etc.

कारितानं णो लोपं ॥ ४२ ॥

Kârita iccetesaṁ paccayânaṁ ṇo lopaṁ âpajjate. Kâreti; kârayati; kârâpeti; kârâpayati.

On élimine l'*ṇ* [initial] des suffixes causatifs. Ex. Kâreti, kârâpeti : il fait faire.

Rigoureusement cette règle est superflue aussi bien que le deuxième sûtra de ce même chapitre, le cas étant prévu par V, 57 et 58, règles que rien n'indique s'appliquer exclusivement aux suffixes taddhita.

Sâsanatthaṁ samuddiṭṭhaṁ mayâkhyâtaṁ samâsato.
Sakabuddhivisesena cintayantu vicakkhaṇâ.

ITI ÂKHYÂTAKAPPE CATUTTHO KAṆḌO.

Buddhaṁ ñânasamuddaṁ sabbaññuṁ lokahetukhinnamatiṁ
Vanditvâ pubbaṁ ahaṁ vakkhâmi susâdhanaṁ kitakaṁ [1];
Sâdhanamûlaṁ hi payogaṁ âhû [2] payogamûlaṁ atthañ ca
Atthesu visâradamatyo [3] sâsanadharâva [4] jinassa matâ.

[1] Cd °susâdhanamhi kitakappaṁ. S^e °susâdhanaṁ kitakappaṁ.
[2] Cd S^e âhu.
[3] Cd °damanaso. S^e °maniyo.
[4] Cd S^e sâsanadharâ ji°.

Andho desakavikalo ghatamadhutelâni bhâjanena vinâ
Naṭṭho naṭṭhâni[1] yathâ payogavikalo tathâ attho;
Tasmâ saṁrakkhanatthaṁ munivacanatthassa dullabhassâhaṁ
Vakkhâmi sissakahitaṁ kitakappaṁ sâdhanena yuttaṁ.

धातुया कम्मादिम्हि णो ॥ १ ॥

Dhâtuyâ kammâdimhi ṇappaccayo hoti. Kammaṁ karoti akârisi karissatiti : kammakâro; evaṁ kumbhakâro; kaṭṭhakâro; mâlâkâro[2] : rathakâro; rajatakâro; suvaṇṇakâro; pattagâho; tantavâyo[3]; dhaññamâyo; dhammakâmo; dhammacâro; puññakâro.

On emploie le suffixe *ṇa* après une racine quand elle est précédée de son régime direct [comme premier membre de la composition]. Ex. Kumbhakâro : un potier (un faiseur de pots); tantavâyo : un tisserand.

« Kammâdimhi » est un locatif absolu auquel il faut suppléer *sati*, ce qui se traduirait littéralement : « étant donné un commencement (du composé) consistant dans le karman. » Cet emploi du locatif pour désigner l'*upapada*, le premier membre du mot composé, est constant, surtout dans les règles relatives aux affixes kṛit; aussi l'addition de « âdi » n'était-elle point indispensable (cf. VIII, 31), et le sûtra Kâtantra correspondant (fol. 131) se contente-t-il de dire : « Karmaṇy aṇ », de même que Pâṇ. III, 2, 1. L'emploi de *âdi* que nous trouvons ici n'est d'ailleurs pas ordinaire dans nos sûtras (cf. pourtant VII, 12); en somme, l'on attendait bien plutôt une construction « âdikammani », comme par exemple Pâṇ. VII, 2, 17.

[1] Cd nattho natthâni°.
[2] Cd S° mâlakaro.
[3] Cd °tantavâvo°.

सञ्ञायं अ नु ॥ २ ॥

Saññâyaṁ abhidheyyâyaṁ[1] dhâtuyâ kammâdimhi akârappaccayo hoti nâmamhi ca nukârâgamo hoti. Ariṁ dametiti[2] : arindamo râjâ; vessaṁ taratiti[3] : vessantaro râjâ; taṇhaṁ karotiti : taṇhaṅkaro[4] bhagavâ; medhaṁ karotiti : medhaṅkaro[5] bhagavâ; saraṇaṁ karotiti : saraṇaṅkaro[6] bhagavâ; dîpaṁ karotiti : dîpaṅkaro[7] bhagavâ.

Pour [former] un nom propre [on emploie après une racine précédée de son régime direct le suffixe] *a* et [on ajoute] *nu* [à la fin du nom qui forme le premier membre]. Ex. Arindamo : Arindama (c'est-à-dire qui dompte l'ennemi; ari + dam).

पुरे ददा च इं[8] ॥ ३ ॥

Purasadde âdimhi dadâ iccetâya dhâtuyâ akârappaccayo hoti purasaddassa akârassa i ca hoti. Pure dânaṁ dadâtiti purindado devarâjâ.

[On emploie] de même [le suffixe *a*] après *dadâ*, précédé de *pura*, et [*pura* prend devant la nasale additionnelle] *i* [au lieu de *a*]. Ex. Purindado : (Indra) le destructeur de forteresses.

Je n'ai pas besoin de justifier ma traduction de « purindada » (skr. puraṁdara) relativement à celle du scholiaste; mais on

[1] Cd abhideyyaṁ°.
[2] Cd S[e] arin da°.
[3] Cd S[e] vessan ta°.
[4], [5], [6], [7] Cd °ṁkaro°.
[8] Cd °ca iṁ.

s'étonne d'une analyse et d'une traduction si fautives chez un grammairien qui paraît donner ailleurs des preuves d'une certaine connaissance du sanskrit.

सब्बतोण्वुत्वावी[1] वा ॥ ४ ॥

Sabbato dhâtuto kammâdimhi vâ akammâdimhi vâ akâra ṇvu tu âvi[2] iccete paccayâ honti vâ. Taṁ karotîti : takkaro; hitaṁ karotîti : hitakaro; vineti etena tasmiṁ vâ : vinayo; nissâya taṁ vasatîti : nissayo; bhavatîti : bhavo[3]; — ṇvumhi : rathaṁ karotîti : rathakârako; annaṁ dadâtîti : annadâyako; vineti satteti : vinâyako; karotîti : kârako; dadâtîti : dâyako; netîti : nâyako; — tumhi : karotîti kattâ; tassa kattâ : takkattâ; dadâtîti : dâtâ; bhojanassa dâtâ : bhojanadâtâ; saratîti : saritâ; — âvimhi : bhayaṁ passatîti : bhayadassâvî[4]; iccevamâdi.

Toutes les racines peuvent prendre les suffixes *a*. Ex. hitakaro : qui fait le bien; — *ṇvu*. Ex. dâyako : qui donne; — *tu*. Ex. kattâ : celui qui fait; — ou *âvî*. Ex. dassâvî : qui voit.

विसरुजपदादितो ण ॥ ५ ॥

Visa ruja pada iccevamâdihi dhatûhi ṇappaccayo hoti. Pavisatîti : paveso; rujatîti : rogo; uppajjatîti[5] : uppâdo; phussatîti : phasso[6]; uccatîti : oko; ayatîti : âyo; sammâ bujjhatîti : sambodho; vihâratîti : vihâro.

[1] Cd S[e] °tvâvi vâ.
[2] Cd °avi°. S[e] âvî.
[3] Cd bhavissatîti bhagavâ; ṇvu°.
[4] Cd S[e] °ssâvi°.
[5] Cd S[e] uppajjati : uppâ°.
[6] Cd S[e] °do; pusatîti : passo; u°. La présence de *spriç* dans les sûtras correspondants cités en note ne laisse pas de doute sur la correction à introduire.

Les racines *vis*, *raj*, *pad*, etc. prennent le suffixe *ṇa*. Ex. Paveso : entrée; rogo : maladie; uppâdo : origine.

Pân. III, 3, 16 : « Padarujaviçaspṛiço ghañ »; Kât. (fol. 152) : « Padarujaviçaspṛiçocâm ghañ. » L'addition de « âdito » s'explique assez, ne fût-ce que par la simplification radicale apportée chez notre auteur au système des anubandhas, comme on le pourra constater par la suite; mais la présence de l'exemple *oko*, dans le commentaire, est intéressante par sa concordance avec la règle Kâtantra, tandis que le sûtra ne contient pas plus que la règle de Pâṇini la mention expresse de cette racine.

भावे च [1] ॥ ६ ॥

Bhâvatthâbhidheyyasabbadhâtûhi[2] ṇappaccayo hoti[3]. Paccate pacanam̃ vâ : pâko; cajjate cajanam̃ vâ : câgo; bhûyate bhavanam̃ vâ : bhâvo; evam̃ yâgo; yogo; bhâgo; paridâho; râgo.

[Le même suffixe *ṇa* s'emploie] aussi après toutes les racines] pour exprimer l'état. Ex. Pâko : cuisson, état de ce qui est cuit; câgo : état de ce qui est repoussé, rejeté.

क्वि च [4] ॥ ७ ॥

Sabbehi dhâtûhi[5] kvippaccayo hoti. Sambhavatîti : sambhû; visesena bhavatîti : vibhû; evam̃ abhibhû; bhujena

[1] Cd °ve vâ.
[2] Cd S[e] bhava°.
[3] Cd nappayoso ho°.
[4] Cd kvaci.
[5] Cd Sabbadhâtuhi.

gacchatîti : bhujaṅgo[1]; urena gacchatîti : urago[2]: saṁsuṭṭhu samuddapariyantato bhûmiṁ khanatîti : saṅkho.

[Toutes les racines prennent] aussi [le suffixe] *kvi*. Ex. Sambhû : le maître (de : saṁ + bhû); bhujaṅgo : serpent (de gam).

धरादीहि रम्मो ॥ ८ ॥

Dhara iccevamâdihi dhâtûhi rammappaccayo hoti. Dharati tenâti : dhammo; kariyate taṁ ti : kammaṁ.

[Les racines] *dhar*, etc. prennent le suffixe *ramma*. Ex. Dhammo : la loi; kammaṁ : l'action.

तस्सीलादीसु णीत्वावी च[3] ॥ ९ ॥

Sabbehi dhâtûhi tassilâdisvatthesu ṇi tu âvi[4] iccete paccayâ honti. Piyaṁ pasaṁsituṁ silaṁ yassa rañño so hoti râjâ piyapasaṁsî[5]; brahmacarituṁ silaṁ yassa puggalassa so hoti puggalo brahmacârî; pasayhaṁ pavattituṁ silaṁ yassa rañño so hoti râjâ pasayhapavattâ; bhayaṁ passituṁ silaṁ yassa samaṇassa so hoti samaṇo bhayadassâvi; iccevamâdi.

Pour exprimer le caractère ou la tendance naturelle, etc. on emploie les suffixes *ṇî*, *ta*, *âvi*. Ex. Piyapasaṁsî : porté à louer ses amis; pasayhapavattâ : dont le caractère est d'agir avec violence.

[1] Cd bhujaṅgamo. Sg bhujago.
[2] Cd uraṁgo.
[3] Cd °nitvâvicaṁ. Sg ṇitvâvica.
[4] Cd Sg °âvi°.
[5] Cd piyapasisi. Sg piyapasaṁsi.

सद्दकुधचलमण्डत्थरुचादीहि यु ॥ १० ॥

Saddakudhacalamaṇḍatthehi ca rucâdihi ca dhâtûhi yuppaccayo hoti tassilâdisvatthesu. Ghosanasilo : ghosano; bhâsanasilo : bhâsano; evaṁ viggaho kâtabbo : kodhano; rosano; calano; kampano; phandano; maṇḍano; vibhûsano; rocano; jotano; vassano.

[On emploie dans le même sens le suffixe] *yu* (=ana) après les racines qui signifient faire du bruit, s'irriter, se mouvoir, orner, et les racines *ruc*, etc. Ex. Ghosano : retentissant; kampano : tremblant; kodhano : irrité; rocano : brillant.

पारादिगमिम्हा रू ॥ ११ ॥

Gamu iccetasmâ dhâtumhâ pârasaddâdimhâ ruppaccayo hoti tassilâdisvatthesu. Bhavassa pâraṁ : bhavapâraṁ, bhavapâraṁ gantuṁ silaṁ yassa purisassa so bhavapâragû.

Tassilâdimhiti kimatthaṁ? Pâraṅgato.

Pârâdigamimhâti kimatthaṁ? Anugâmi.

[Dans le même sens,] la racine *gam*, précédée de *pâra*, prend le suffixe *ru*. Ex. Bhavapâragû : qui s'efforce de parvenir à l'autre rive de l'existence.

भिक्खादितो च ॥ १२ ॥

Bhikkha iccevamâdihi dhâtûhi ruppaccayo hoti tassilâdisvatthesu. Bhikkhanasilo : bhikkhu [1]; vijânanasilo : viññû [2].

[1] Cd S[e] °sîlo, yâcanasilo : bhi°.
[2] Cd S[e] viññu.

Et [aussi les racines] *bhikkh*, etc. Ex. Bhikkhu : mendiant.

हन्त्यादीनं णुको ॥ १३ ॥

Hantyâdinaṁ dhâtûnaṁ ṇukappaccayo hoti tassilâdisvatthesu. Âhananasilo : âghâtuko; karaṇasilo; kâruko.

[Dans le même sens les racines] *han*, etc. prennent le suffixe *ṇuka*. Ex. Kâruko : un artisan.

L'exemple « âghâtuka » et non le simple « ghâtuka » (Scholl. in Pâṇ. III, 2, 154) est aussi donné par Durgasiṁha (fol. 148).

नु निग्गहीतं पदन्ते ॥ १४ ॥

Padante nukârâgamo niggahitaṁ âpajjate. Arindamo râjâ; vessantaro; pabhaṅkaro.

[Le] *nu* [additionnel prescrit dans certains cas] à la fin des mots (s. 2) [se réduit à] la nasale. Ex. Arindaṁo : Arindama.

संहनञ्ञाय वा रो घो ॥ १५ ॥

Saṁpubbahana iccetâya dhâtuyâ aññâya vâ dhâtuyâ rappaccayo hoti hanassa gho ca hoti. Samaggaṁ kammaṁ samupagacchatiti : saṅgho; samantato nagarassa bâhire khanatiti : parikhâ; antaṁ karotiti; antako.

Saṁ iti kimatthaṁ? Upahananaṁ : upaghâto.

Vâti kimatthaṁ? Antakaro.

Après [la racine] *han*, précédée de *saṁ*, ou encore après d'autres racines, [on emploie le suffixe]

ra, et [*han* se change en] *gha*. Ex. Saṅgho : l'assemblée du clergé; parikhâ : fossé de défense.

J'ai traduit en suivant le scholiaste, mais pour cette seule raison que je n'ai rien de certain à mettre à la place de son interprétation; en elle-même, je ne la puis trouver satisfaisante. L'accord, non-seulement de nos deux manuscrits, mais aussi du manuscrit de la Rûpasiddhi écarte l'hypothèse d'une corruption du texte. D'autre part, en le prenant tel qu'il est, ce prétendu composé dvandva « saṁhanaññâya » est bien étrange; et ce serait d'ailleurs le seul cas où, dans cette grammaire, *añña* serait ainsi employé au lieu de l'ordinaire *âdi;* comment ensuite expliquer le singulier? car, sans vouloir faire remonter jusqu'à l'auteur la responsabilité de l'analyse bizarre de « antako », il y a, en dehors de la racine han, plusieurs racines encore qui offrent des formations semblables. Peut-être pourrait-on, en s'inspirant de l'analogie, lointaine, il est vrai, de Pâṇini III, 2, 161, traduire : la racine han, précédée de saṁ, ou aussi d'un autre préfixe, prend le suffixe *ra* et devient *gha*. C'est ce que semblerait confirmer dans une certaine mesure la forme même du s. Kâtantra : « Samudor gaṇapraçaṁsayoḥ (*hanter ḍo ghanir âdeçaçca*) » (fol. 157) comparé à Pâṇ. III, 3, 86, où les deux mots *saṁgha* et *udgha* sont donnés comme *nipâtanas*.

रम्हि न्तो रादि नो ॥ १६ ॥

Rambi paccaye pare sabbo dhâtvanto rakârâdi ca no lopo hoti. Antako; pâragû: sa devake loke sâsatîti : satthâ; diṭṭho; iccevamâdi.

Devant [un suffixe commençant par] *r*, la consonne finale de la racine tombe ainsi que l'*r* initial [du suffixe]. Ex. Pâragû (de la racine *gam* avec le suffixe *ra* — s. 11).

भावकम्मेसु तब्बानीया [1] ॥ १७ ॥

Bhâva kamma iccetesvatthesu tabba anîya iccete paccayâ honti sabbadhâtûhi. Bhûyate, abhavittha, bhavissate : bhavitabbaṁ, bhavanîyaṁ; âsiyate : âsitabbaṁ, âsanîyaṁ [2]; pajjitabbaṁ, pajjanîyaṁ; kâtabbaṁ, karanîyaṁ; gantabbaṁ, gamanîyaṁ; ramitabbaṁ, ramaṇiyaṁ.

Dans le sens neutre-impersonnel et passif, on emploie les suffixes *tabba*, *anîya*. Ex. Bhavitabbaṁ ou bhavanîyaṁ : qui doit être; âsitabbam ou âsanîyaṁ : il faut s'asseoir.

ण्यो च ॥ १८ ॥

Bhâvakammesu sabbadhâtûhi ṇyappaccayo hoti. Kattabbaṁ, kâriyaṁ; cetabbaṁ, ceyyaṁ; netabbaṁ, neyyaṁ; iccevamâdi.

Casaddaggahaṇena teyyappaccayo hoti. Soteyyaṁ; diṭṭheyyaṁ; pateyyaṁ.

Et aussi le suffixe *ṇya*. Ex. Kâriyaṁ : qui doit être fait; neyyaṁ : qui doit être conduit.

कारम्हा रिच्च ॥ १९ ॥

Kara iccetamhâ dhâtumhâ riccappaccayo hoti bhâvakammesu. Kattabbaṁ, kiccaṁ.

[Et aussi le suffixe] *ricca*, après [la racine] *kar*. Ex. Kiccaṁ ou kattabbaṁ : qui doit être fait.

[1] Cd °sabbâniyâ. S[a] °tabbâniyâ.

[2] Cd asaniyaṁ.

भूतो ब्ब ॥ २० ॥

Bhû îccetâya dhâtuyâ ṇyappaccayassa ûkârena saha abbâdeso hoti. Bhavitabbo, bhabbo[1]; bhavitabbaṁ, bhabbaṁ.

[Et] *abba* après [la racine] *bhû* [y compris l'*û* final]. Ex. Bhabbo ou bhavitabbo : qui doit être.

वदमदगमयुजगरहाकारादीहि ज्जम्मग्गय्हेय्या गारो वा ॥ २१ ॥

Vada mada gama yuja garaha[2] âkâranta iccevamâdihi dhâtûhi ṇyappaccayassa yathâsaṅkhyaṁ jja mma gga yha eyya âdesâ honti vâ dhâtvantena saha garahassa ca gâro hoti bhâvakammesu. Vattabbaṁ, vajjaṁ; madaniyaṁ, majjaṁ; gamaniyaṁ, gammaṁ; yujjaniyaṁ[3], yoggaṁ; garahitabbaṁ, gârayhaṁ[4]; dâtabbaṁ, deyyaṁ; pâtabbaṁ, peyyaṁ; hâtabbam, heyyaṁ; mâtabbaṁ, meyyaṁ; ñâtabbaṁ, ñeyyaṁ; iccevamâdi.

Les racines *vad*, *mad*, *gam*, *yaj*, *garah*, les racines terminées en *â*, etc. peuvent à volonté prendre, dans le même sens, les suffixes *jja*, *mma*, *gga*, *yha*, *eyya*, et [alors *garah*, en prenant le suffixe *yha*, se change en] *gâra*. Ex. Vajjaṁ : instrument de musique; gammaṁ : où l'on doit aller; yoggaṁ : qui doit être réuni; gârayhaṁ : qui doit être blâmé; deyyaṁ : qui doit être donné.

[1] Cd bhavo.
[2] Cd garahâ.
[3] Dans les trois exemples en «°niyaṁ» Cd et S[r] ont l'i bref.
[4] Cd gâreyyaṁ.

ते किच्चा ॥ २२ ॥

Ye paccayâ tabbâdayo riccantâ[1] te kiccasaññâti veditabbâ. Kiccasaññâya kimpayojanaṁ? Bhâvakammesu kiccaktakhatthâ[2]. (VIII, 2.)

Ces suffixes [depuis *tabba*, portent le nom technique de] *kicca*.

Si le scholiaste ne fait pas rentrer (*riccantâ*) expressément dans cette classe de suffixes ceux énoncés dans les deux derniers sûtras, ce n'est pas qu'il entende les en exclure: mais il les considère comme inclus dans le suffixe *ṇya*, dont ils sont simplement les âdeças (substituts).

अञ्ञे कित् ॥ २३ ॥

Aññe paccayâ kita iccevaṁsaññâ honti.
Kitasaññâya kimpayojanaṁ? Kattari kit. (VIII, 1.)

Les autres [portent le nom de] *kit*.

नन्दादीहि यु ॥ २४ ॥

Nandâdihi dhâtûhi yuppaccayo hoti bhâvakammesu. Nandiyate, nanditabbaṁ : nandanaṁ[3]; gahaniyaṁ : gahaṇaṁ; varitabbaṁ : varaṇaṁ; evaṁ sabbattha.

[Les racines] *nand*, etc. prennent [le suffixe] *yu* [dans le sens neutre-impersonnel et passif]. Ex. Nandanaṁ : le jardin d'Indra (où l'on goûte toutes sortes de plaisirs).

[1] Cd tabbâdiccantâ.
[2] Cd °ccattakkhattâ vâ. S² °kkhatthâ vâ.
[3] Cd nandate nanditabbâ nanditabbaṁ vâ na°.

कत्तुकरणप्पदेसेसु च ॥ २५ ॥

Kattukaraṇappadesa iccetesvatthesu ca yuppaccayo hoti. Kattari tâva : rajam̃ haratiti : rajoharaṇam̃ toyam̃; — karaṇe tâva : karoti etenâti : karaṇam̃; — padese tâva : tiṭṭhanti tasmim̃ iti; ṭhânam̃; evam̃ sabbattha.

[Le suffixe *yu* s'emploie] aussi pour exprimer l'agent, l'instrument, le lieu. Ex. Rajoharaṇam̃ : l'eau (qui enlève la poussière); karaṇam̃ : l'instrument; ṭhânam̃ : la place.

Il est plus que douteux que le scholiaste ait raison de réintroduire dans le s. précédent *bhâvakammesu* (du s. 17); mais ici, *ca* parait en effet supposer ces mots et s'y rattacher; c'est ce que montrent Pân. III, 3, 115-117, et, bien que dans une mesure plus restreinte, les ss. Kâtantra : « [*bhâve*] Yuṭ ca. — Karaṇâdhikaraṇoçca » (fol. 160).

रहादितो नो ण ॥ २६ ॥

Rakârahakârâdyantehi dhâtûhi anâdesassa nassa ṇo hoti. Karoti tenâti : karaṇam̃; pûrati tenâti : pûraṇam̃; gayhati tenâti : gahaṇam̃; gahaniyam̃[1] tenâ ti : gahaṇam̃; evam̃ aññe pi yojetabbâ.

Après *r*, *h*, etc. [de la racine], l'*n* [de ce suffixe se change en] *ṇ*. Ex. Karaṇam̃ : l'instrument; gahaṇam̃ : l'action de saisir.

La seule règle de cette grammaire consacrée au changement de *n* en *ṇ*; on voit combien elle est insuffisante.

ITI KIBBIDHÂNAKAPPE PAṬHAMO KAṆḌO.

[1] Cd S[a] gahaniyam̃.

णाद्यो तेकालिका ॥ १ ॥

Ṇâdayo paccayâ yuvantâ tekâlikâti veditabbâ. Yathâ : kumbhaṁ karoti, akâsi, karissatîti : kumbhakâro; karoti, akâsi, karissati tenâti : karaṇaṁ; evaṁ aññepi yojetabbâ.

Ces suffixes *ṇa*, etc. sont dits *tekâlika* (c'est-à-dire qu'ils s'emploient également dans le sens du présent, du passé et du futur). Ex. Kumbhakâro : un potier (un homme qui fait, a fait et fera de la poterie).

सञ्ञायं दाधातो इ ॥ २ ॥

Saññâyaṁ abhidheyyâyaṁ dâdhâdhâtuto ippaccayo hoti. Âdiyatîti [1] : âdi; udakaṁ dadhâtîti : udadhi; mahodakâni dadhâti : mahodadhi; vâlâni dadhâti tasmiṁ iti : vâladhi; sammâ dadhâtîti : sandhi [2].

Pour former des appellatifs on emploie, après les racines *dâ*, *dhâ*, le suffixe *i*. Ex. Âdi : commencement; udadhi : océan.

J'ai traduit ici « saññâyaṁ » par appellatifs. *Saññâ* désigne tout mot qui ne porte pas son explication complète dans son analyse étymologique. C'est ainsi qu'il désigne tour à tour des termes techniques conventionnels, des noms propres, et enfin, comme ici, des mots dont la signification propre ne se peut deviner par l'analyse, mais s'apprend seulement par la

[1] Cd S[g] âdiyatîti°.

[2] Cd sammâdhiyati dadhâtîti sa°. S[g] °vâladhi; sandhi : dve padakoṭiyo antaraṁ adasetyâ sammâ dadhâtîti sandhi.

convention et l'usage. Nous n'avons pas de terme qui, à lui seul, puisse rendre toutes ces nuances, et la traduction est forcée de se régler suivant les cas. (Cf. p. ex. VII, 1, 2.)

ति किच्चासिट्ठे ॥ ३ ॥

Saññâyaṁ abhidheyyâyaṁ dhâtûhi tippaccayo hoti kiccâsiṭṭhe. Jino etaṁ bujjhatûti : jinabuddhi; dhanaṁ assa bhavatûti : dhanabhûti; bhavatûti : bhûto; bhavatûti : bhâvo[1]; dhammo etaṁ dadâtûti : dhammadinno; âyunâ vaḍḍhatûti : âyuvaḍḍhamâno[2]; evaṁ aññepi yojetabbâ.

[Pour former des appellatifs on emploie] le suffixe *ti* et les suffixes *kit*, avec la signification d'un souhait. Ex. Jinabuddhi : (c'est-à-dire : que Jina lui donne la sagesse!).

Naturellement « kicca » du sûtra doit être décomposé en « kit ca »; sans vouloir accuser le scholiaste d'une méprise sur ce point, j'estime qu'il eût, pour plus de clarté, mieux fait de s'exprimer comme fait la Rûpasiddhi : « tippaccayo hoti kitpaccayo ca. » Du reste l'emploi de ce *kit*, dans la présente règle, n'est pas bien net. En effet, d'après VII, 1, 22, tous les suffixes dont il est traité dans cette section, en dehors des *kicca*, sont des *kit;* s'il en est ainsi, le suffixe *ti* mentionné tout d'abord, et à part, dans le sûtra est un *kit* au même titre que tous les autres suffixes qui apparaissent dans les exemples, car il est expressément enseigné dans la règle suivante. Dans la règle correspondante de Pâṇini (III, 3, 174), nous trouvons également le suffixe *ti* (ktic); mais au lieu de *kṛit*, c'est le suffixe *kta* qui y fait suite : « kticktau ca saṁ-

[1] Il faut sans doute lire : °tûti : bhavo : bhavabhûti.

[2] Cd °tûti vaḍḍhamâno. S[a] âyuvaḍhamano.

jñâyâm.» Le sûtra Kâtantra (fol. 163) se rapproche fort de notre règle : «Tikkṛitau saṁjñâyâm âçishi»; le duel °kṛitau semble prouver que nous n'avons à penser qu'à *deux* suffixes déterminés; faut-il voir dans «kṛita» un équivalent de *kta*, désignant le participe passé du passif, comme *kṛitya* en désigne le participe futur? Je ne vois pas d'autre moyen de donner à la règle un sens satisfaisant; mais je manque d'exemples à l'appui d'un pareil emploi de *kṛita*. Du reste, si cette explication était la vraie, «kicca», dans notre sûtra, au lieu de «kitaca», rendrait, en tout cas, fort mal la pensée de son modèle, et ne pourrait reposer que sur une confusion.

इत्थियं अतियवो वा ॥ ४ ॥

Itthiyaṁ abhidheyyâyaṁ sabbadhâtûhi akâro ti yu iccete paccayâ honti vâ. Jaratiti : jarâ; saratiti : sarâ; maññatiti : mati; coratiti : corâ; cetayatiti : cetanâ; vedayatiti : vedanâ; evaṁ aññe pi yojetabbâ.

Pour [former des appellatifs] féminins, on emploie, suivant les cas, les suffixes *a*, *ti*, *yu*. Ex. Jarâ : la vieillesse; mati : la pensée; vedanâ : la sensation.

करतो रिरियो ॥ ५ ॥

Karato itthiyaṁ anitthiyaṁ vâ abhidheyyâyaṁ ririyappaccayo hoti [1]. Kattabbâ kiriyâ; karaṇiyâ kiriyâ [2].

Après [la racine *kar*] on emploie le suffixe *ririya*. Ex. Kattabbâ kiriyâ : une action qui doit être faite.

[1] Cd hoti vâ. Ka°.

[2] Cd °riyâ, karaṇiyaṁ kiriyyaṁ kiriyâ. S[r] de même, mais : kiriyaṁ.

अतीते ततवन्तुतावी [1] ॥ ६ ॥

Atite kâle sabbadhâtûhi ta tavantu tâvi iccete paccayâ honti. Huto [2], hutavâ, hutâvi; vasiti: vusito, vusitavâ, vusitâvi; bhujitthâti: bhutto, bhuttavâ, bhuttâvi.

Pour marquer le passé, [on emploie les suffixes] *ta*, *tavantu*, *tâvî*. Ex. Huto, hutavâ ou hutâvî : qui a sacrifié; bhutto, bhuttavâ, bhuttâvî : qui a mangé.

भावकम्मेसु तं ॥ ७ ॥

Bhâvakammesu atite kâle tappaccayo hoti sabbadhâtûhi. Bhâve tâva : gâyate : gitaṁ; naccaṁ : naṭṭitaṁ [3]; hasanaṁ : hasitaṁ. Kammani tâva : bhâsayitthâti : bhâsitaṁ; desayitthâti; desitaṁ; karayitthâti : kataṁ.

Dans le sens neutre-impersonnel et dans le sens passif, on emploie le suffixe *ta*. Ex. Gîtaṁ : chant; bhâsitaṁ : dit.

बुधगमाद्यत्थे [4] कत्तरि ॥ ८ ॥

Budha gama iccevamâdinaṁ atthe tappaccayo hoti kattari sabbakâle. Yathâ : sabbe saṅkhatâsaṅkhate dhamme bujjhati, abujjhi, bujjhissatiti : buddho; saraṇaṁ gato; samathaṁ gato; iccevamâdi.

[1] Cd °ntutânâvi.
[2] S[F] °honti vâ. Gato gâmaṁ anugato; gatavâ; gatâvi; hu°.
[3] Cd S[F] °ccaṁ, naṭṭanaṁ; ha°.
[4] Cd °ditte°.

[Le suffixe *ta* s'emploie] dans le sens actif après les verbes qui signifient savoir, aller, etc. Ex. Buddho : le Buddha (c'est-à-dire celui qui connaît la nature de toutes choses); saraṇaṁ gato : qui a trouvé un refuge.

जितो इन सब्बत्थ ॥ ९ ॥

Ji iccetâya dhâtuyâ inappaccayo hoti sabbakâle kattari. Pâpake akusale dhamme jinâti, ajini, jinissatîti : jino.

[La racine] *ji* prend le suffixe *ina*, sans acception de temps. Ex. Jino : le Jina (c'est-à-dire celui qui vainc, a vaincu et vaincra le mal).

सुपतो च ॥ १० ॥

Supa iccetâya dhâtuyâ inappaccayo hoti kattari bhâve ca. Supatîti : supino; supiyate[1] ti : supino; ko attho supinena te?

Et aussi [la racine] *sup.* Ex. Supino : sommeil, songe.

ईसदुसुद्धि[2] ख ॥ ११ ॥

Îsadususaddupapadehi[3] dhâtûhi khappaccayo hoti bhâvakammesu. Îsaṁ sayanaṁ, isassayo[4]; duṭṭhu sayanaṁ : dus-

[1] Cd suppiyate°.
[2] Cd °dussu°.
[3] Cd °dussu saddâhi dhâtû°.
[4] Cd issayanaṁ, issayo; du°.

sayo; suṭṭhu sayanaṁ; susayo[1]; bhavatâ îsaṁ kammaṁ kariyatiti : isakkaraṁ; dukkaraṁ; sukaraṁ[2].

[Les racines,] après [les déterminatifs] *îsa*, *du*, *su*, [prennent le suffixe] *kha*. Ex. Îsassayo : facilement couché; dukkaraṁ : difficile à faire.

Le sûtra ne contenant rien de la restriction exprimée dans la règle correspondante de Pâṇini (III, 3, 126) et de la grammaire Kâtantra (fol. 162) par les mots : «kṛicchrâkṛicchrârtheshu», il est difficile de savoir si cette suppression est intentionnelle et, par conséquent, de déterminer la vraie traduction de *îsassayo*, soit qu'on le doive traduire : qui a trouvé aisément où se coucher, ou bien : qui n'a été couché que peu d'instants (?).

इच्छत्थेसु समानकत्तुकेसु तवे तुं वा ॥ १२ ॥

Icchatthesu samânakattukesu sabbadhâtûhi tave tuṁ iccete paccayâ honti vâ sabbakâle kattari. Puññâni kâtuṁ[3] icchati, kâtave[4]; saddhammaṁ sotuṁ icchati, sotave[5].

Suivies (c'est-à-dire ici : dépendantes) de verbes signifiant désirer, toutes les racines peuvent à volonté prendre les suffixes *tuṁ* ou *tave*, quand [l'infinitif ainsi formé a le] même sujet [que le verbe dont il dépend]. Ex. Puññâni kâtuṁ, kâtave icchati : il désire faire de bonnes actions.

[1] Cd Sg sussayo.
[2] Cd Sg sukkaraṁ°.
[3] Cd katum.
[4] Cd Sg °cchatiti kâ°.
[5] Cd Sg °icchatiti so°.

अरहसक्कादीसु च ॥ १३ ॥

Arahasakkâdisvatthesu ca sabbadhâtûhi tumpaccayo hoti. Ko tam ninditum arahati; sakkâ jetum dhanena vâ; evam aññepi yojetabbâ.

De même après des verbes qui signifient être digne de (ou juger bon de), pouvoir. Ex, Ko tam ninditum arahati? Qui oserait le blâmer? Sakkâ jetum dhanena vâ : on peut vaincre aussi par l'or.

पत्तवचने अलमत्थेसु च ॥ १४ ॥

Pattavacane sati alamatthesu ca sabbadhâtûhi tumpaccayo hoti. Alam eva dânâni dâtum; alam puññâni kâtum.

Et aussi après des mots du sens de *alam*, pour dire : suffisant..... Ex. Alam dânâni dâtum : assez pour faire des présents; alam puññâni kâtum : c'est assez de faire des bonnes œuvres.

पुब्बकालेककत्तुकानं तूनत्वानत्वा वा ॥ १५ ॥

Pubbakâle ekakattukâṇam dhâtûnam tûna tvâna tvâ iccete paccayâ honti vâ. Kâtûna kammam gacchati; akâtûna [2] puññam kilamissanti; sattâ sutvâna dhammam modanti; jitvâna vasati; sutvânassa etad abhâsi; ito sutvâna amutra kathayanti; sutvâ mayam jânissâma; evam sabbattha yojetabbâ.

Pour marquer une action antérieure [à celle qu'exprime le verbe fini], une racine peut prendre

[1] Cd Sᵉ °tuna°.
[2] Cd kâtûna°.

l'un des suffixes *tûna*, *tvâna* ou *tvâ*, si elle a le même sujet [que le verbe fini]. Ex. Kâtûna kammaṁ gacchati : après avoir exécuté telle action, il s'en va; sattâ sutvâna dhammaṁ modanti : les créatures, après avoir entendu la loi, en éprouvent de la joie; sutvâ mayaṁ jânissâma : après avoir entendu, nous saurons.

वत्तमाने मानन्ता ॥ १६ ॥

Vattamânakâle sabbadhâtûhi mâna anta iccete paccayâ honti. Saratîti : saramâno; rudatîti : rodamâno; gacchatîti : gacchanto; gaṇhâtîti[1] : gaṇhanto.

Dans le sens du présent on emploie les suffixes *mâna*, *anta*. Ex. Rodamâno : pleurant; gaṇhanto : prenant.

सासादीहि रत्थु ॥ १७ ॥

Sâsâdihi dhâtûhi ratthuppaccayo hoti. Sâsatîti : satthâ, kilesâdayo sâsati hiṁsatîti vâ[2].

Les racines *sâs*, etc. prennent le suffixe *ratthu*. Ex. Satthâ : le maître (c'est-à-dire, suivant la fausse explication du scholiaste : celui qui détruit le mal).

पादितो रितु ॥ १८ ॥

Pâ iccevamâdito dhâtugaṇato rituppaccayo hoti. Guttaṁ pâlayatîti : pitâ.

[1] Cd n'a pas : gaṇhâtîti.

[2] Cd °tthâ sâsati hiṁsatîti vâ satthâ. S[e] °ti satthâ : kilesâdayo sâseti hiṁsatîti : satthâ.

Les racines *pá*, etc. prennent le suffixe *ritu*. Ex. Pitâ : père (c'est-à-dire celui qui protége la famille).

मानादीहि रातु ॥ १८ ॥

Mâna iccevamâdihi dhâtûhi râtuppaccayo hoti rituppaccayo ca [1]. Dhammena puttam mânetîti : mâtâ; pubbe bhâsatîti : bhâtâ; mâtupitûhi dhâriyatîti dhitâ.

Les racines *mân*, etc. prennent le suffixe *râtu*. Ex. Mâtâ : mère (c'est-à-dire celle qui honore le fils).

Si les fausses étymologies du scholiaste ne doivent nous surprendre que médiocrement, l'erreur que commet l'auteur lui-même, en rapportant au causatif *mânayati* de la racine *man* l'origine du mot « mâtar », pourrait paraître plus étonnante chez un homme qui donne d'ailleurs des preuves de sa connaissance du sanskrit. Mais cette explication se retrouve ailleurs, p. ex. dans les *Uṇâdisûtras* (éd. Böhtlingk, II, 91). — D'autre part, je ne comprends rien à l'addition par le commentateur de « rituppaccayo ca » et de l'exemple *dhitâ* à l'appui; ce mot, à ses yeux, doit rentrer tout naturellement dans les cas prévus par le sûtra précédent.

आगमा तुको ॥ २० ॥

Â iccâdimhâ gamito tukappaccayo hoti. Âgacchatîti : âgantuko bhikkhu.

La racine *gam*, précédée de *â*, prend le suffixe *tuka*. Ex. Âgantuko : l'arrivant, l'hôte.

[1] Sᵉ °ccayo hoti vâ.

भब्बे इक ॥ २१ ॥

Gamu iccetamhâ ikappaccayo hoti bhabbe. Gamissatiti : gamiko gantuṁ bhabboti vâ, gamiko bhikkhu.

[La racine *gam* prend le suffixe] *ika* dans le sens du futur. Ex. Gamiko : qui veut ou doit partir.

ITI KIBBIDHÂNAKAPPE DUTIYO KAṆḌO.

पच्चयानिद्दिट्ठा निपातना सिज्झन्ति ॥ १ ॥

Saṅkhyânâmasamâsataddhitâkhyâtakitakappamhi sappaccayâ ye saddâ aniddiṭṭhâ gatâ te sâdhanena parikkhitvâ sakehi sakehi nâmehi nipâtanâ sijjhanti yathâsaṅkhyaṁ. Saṅkhyâyaṁ tâva : ekassa eko hoti; dasassa ca dakârassa ro âdeso hoti; eko ca dasa ca : ekâdasa ekârasa vâ; dvissa bâ hoti, dasassa ca dakârassa ro hoti; dve ca dasa ca; bârasaṁ dvâdasa vâ; dvissa bâ hoti; dve ca visati ca; bâvisaṁ; kathaṁ soḷasasaddo? chassa so hoti, dasassa ca dakârassa ḷo hoti; cha ca dasa ca ; soḷasaṁ; âyatanamhi chassa saḷo hoti [1]; cha âyatanâni : saḷâyatanaṁ [2]; evaṁ sesâ saṅkhyâ kattabbâ [3]. — Nâmike tâva : ima samâna apara iccetehi jjajjuppaccayâ honti vâ imasamânasaddânañ ca akârasakârâdesâ honti : imasmiṁ kâle ajja asmiṁ kâle vâ; samâne kâle, sajju; aparasmiṁ kâle aparajju aparasmiṁ kâle vâ. — Samâse tâva : bhûmigato; apâyagato; issarakataṁ; sallaviddho; kaṭhinadussaṁ; corabhayaṁ; dhaññarâsi; saṁsâradukkhaṁ; pubbâca aparâ ca :

[1] Cd °sam; cha â — ssa ca salopo hoti°.

[2] Cd salâyatanâni°.

[3] Cd °ṅkhyâtabbâ. S^g °ṅkhyâ katabbâ.

pubbâparaṁ [1]. — Taddhite tâva : Vâsiṭṭho; bhâradvâjo; bhaggavo; paṇḍavo; koleyyo. — Âkhyâte tâva : yathâ : asa bhâveti [2] dhâtuto vattamânesu ekavacanabahuvacanesu ekavacanassa tissa sso hoti antena saha, bahuvacanassa antissa ssu hoti antena saha : evaṁ assa vacaniyo, evaṁ assu vacaniyâ [3]; ânattiyaṁ hissa ssu hoti vâ : gacchassu, gacchâhi. — Kitake tâva : yathâ : vada hana iccevamâdihi dhâtûhi kappaccayo hoti vadassa ca vâdo hanassa ca ghâto : vadatîti : vâdako [4]; hanatîti [5]: ghâtako [5]; natidhâtuto tappaccayassa ccaṭṭâdesâ honti antena saha : naccaṁ, naṭṭaṁ; — iccevamâdayo nipâtanâ sijjhanti.

Les suffixes dont il n'est point question [dans les règles générales] sont expressément énumérés [avec les mots tout formés]. Exemple : Vâdako : celui qui parle (de : vad); ghâtako : qui frappe (de : han).

L'utilité de cette règle, qui n'est pas très-apparente par elle-même, ne ressort pas mieux du commentaire du scholiaste. Nous avons rencontré déjà (V, 47) une règle analogue, et j'ai indiqué le rôle qu'elle me paraissait remplir à cet endroit; la portée de celle-ci m'apparaît moins encore. Le sûtra, qui en lui-même n'enseigne rien du tout, n'inaugure pas davantage une série de règles contenant des nipâtanas; faut-il croire qu'il fasse allusion à des listes de formes qui auraient existé pour l'enseignement parallèlement à cette grammaire et en dehors d'elle? (Cf. VIII, 15.) — Le scholiaste, qui a le tort de violenter le texte pour l'étendre arbitrairement à toutes les parties de la grammaire, ne nous éclaire point par

[1] Cd °kkhaṁ; pubbâcaparâmaparaṁ. Ta°. S[2] °bbâ ca parâ ca°.

[2] Cd asabbhâveti. S[2] asambhâveti.

[3] Cd S[2] °assa vacaniyo.

[4] Cd °ko, vâdatîti vâdo; ha°.

[5] Cd hanatîti ghâto satte hanetîti ghâtako na°. S[2] ghâṭetîti ghâṭako na°.

ses exemples; les uns, comme ceux qui portent sur les noms de nombre, sont l'application de règles données ci-dessus; d'autres, relatifs au verbe, ne sont pas, en effet, fondés sur la même autorité; d'autres, enfin, comme ceux qui portent sur les composés et les taddhitas, ne rentrent d'aucune façon dans la catégorie des nipâtanas, et semblent ici tout à fait hors de propos. — Peut-être faut-il ne pas prendre trop strictement le mot *nipâtana*, et ne voir dans l'expression « nipâtanâ sijjhanti » que le sens : sont déterminés par l'usage. Alors cette règle ne serait qu'un exemple nouveau de ce procédé sommaire auquel notre grammairien a plusieurs fois recours (cf. p. ex. VI, 4, 36), et que M. Weber (*Ind. Str.* II, p. 327) qualifie justement de déclaration de faillite.

सासदिसतो तस्स रिट्ठो च ॥ २ ॥

Sâsa disa iccetehi dhâtûhi tappaccayassa riṭṭhâdeso hoti ṭhâne. Anusiṭṭho so mayâ; desayitthâti diṭṭhaṁ, diṭṭhaṁ me rûpaṁ.

Casaddaggahaṇena kiccakârassa[1] tuṁpaccayassa[2] ca raṭṭha raṭṭhuṁ âdesâ honti. Dassanîyaṁ : daṭṭhabbaṁ; daṭṭhuṁ vihâraṁ gacchanti samaṇânaṁ.

Après les racines *sâs*, *dis*, le suffixe *ta* se change en *riṭṭha*. Ex. Anusiṭṭho so mayâ : il a été instruit par moi; diṭṭhaṁ : vu.

L'explication du commentaire étant évidemment inacceptable, il faut avouer que *ca* n'offre guère de sens dans la position qu'occupe ici la règle.

[1] Cd kiccatakâ°.

[2] Cd S^e tuppacca°.

साहि[1] सन्तपुच्छभञ्जहंसादीहि ट्ठो ॥ ३ ॥

Sakâranta puccha bhañja haṁsa iccevamâdihi dhâtûhi tappaccayassa sahâdibyañjanena ṭṭhâdeso hoti ṭhâne. Tusiyate[2] tuṭṭho, tusitthâti[3] tuṭṭho vâ; daṁsiyate daṭṭho, ahinâ daṁsiyitthâti[4] daṭṭho vâ; pucchiyate puṭṭho, pucchiyitthâti[5] puṭṭho vâ; bhañjiyate bhaṭṭho, bhañjiyitthâti bhaṭṭho vâ; haṁsiyitthâti haṭṭho, pakârena haṁsiyitthâti pahaṭṭho.

Âdiggahaṇena aññehi dhâtûhi tappaccayassa ca sahâdibyañjanena ṭṭhâdeso hoti. Yajiyitthâti yiṭṭho; sa ekato samavâyitthâti[6] saṁsaṭṭho; visesena saññiyatîti visiṭṭho[7]; pavesayitthâti paviṭṭho; evaṁ sabbattha yojetabbâ.

Après les racines qui se terminent par un *s*, après *pucch*, *bhañj*, *haṁs*, etc. [le suffixe *ta* se change] en *ṭṭha*, y compris le *t* initial [du suffixe]. Ex. Tuṭṭho : content; puṭṭho : interrogé; bhaṭṭho : tombé; haṭṭho : joyeux.

La racine *haṁs* (skr. hṛish) étant comprise dans la catégorie des « santa », on ne voit pas pourquoi l'auteur la nomme expressément. Quant au prétendu participe de *bhañj* : « bhaṭṭho », il y a là quelque confusion. *Bhañj* (ou bhaj) fait en sanskrit « bhagna » et en pâli « bhagga » (cf. sûtra 7), et il est difficile de croire qu'il y ait jamais pu faire « bhaṭṭha »; *bhaṭṭha* est au contraire l'équivalent pâli du sanscrit *bhrashṭa* : tombé, de la racine *bhraṁç*.

[1] Cd sâsadi °.

[2] Cd S[s] tussiyate.

[3] Cd tusiṭṭhâti, et de même toujours *ṭṭh* dans les aoristes suivants.

[4] Cd dassiyate (de même S[s]) — dassayiṭṭhâti.

[5] S[s] pucchayitthâti.

[6] Cd saṁ ekarato sama °.

[7] Cd ° saṁsaṭṭho, visaṁsaṭṭho, pa °.

वसतो उड्ढ [1] ॥ ४ ॥

Vasa iccetamhâ dhâtumhâ takârappaccayassa sahâdibyañjanena uṭṭhâdeso [2] hoti ṭhâne. Vasatiti vuṭṭho [3].

Après *vas* [il se change en] *uṭṭha*. Ex. Vuṭṭho : qui habite.

वस वा वु [4] ॥ ५ ॥

Vasasseva dhâtussa tappaccaye vakârassa ukârâdeso hoti vâ. Vasitthâti vusitaṁ brahmacariyaṁ; vasiyitthâti uṭṭho vuṭṭho vâ.

[Et la racine] *vas* peut à volonté changer *va* en *u*. Ex. Vuṭṭho ou uṭṭho : ayant demeuré.

धढभहेहि धढा च ॥ ६ ॥

Dhaḍhabhaha iccevamantehi dhâtûhi parassa takârappaccayassa yathâsaṅkhyaṁ dhaḍhâdesâ honti. Yathâ : sabbe saṅkhatâsaṅkhate dhamme bujjhatiti : buddho; vaḍḍhatiti : vuḍḍho bhikkhu; labhiyitthâti laddhaṁ pattacivaraṁ; agginâ daḍḍhaṁ vanaṁ.

Après [des racines se terminant en] *dh*, *ḍh*, *bh*, *h*, [le suffixe *ta* se change en] *dh*, *ḍh*. Ex. Buddho : celui qui sait; vuḍḍho : vieux; laddhaṁ : pris; daḍḍhaṁ : brûlé.

[1], [2], [3] Cd ° tth °.

[4] Cd vassa vâ vû. S[F] vassa vâ va.

भञ्जतो ग्गो च ॥ ७ ॥

Bhajato dhâtumhâ takârappaccayassa ggo âdeso hoti sahâdibyañjanena. Bhañjiyitthâti bhaggo[1]; pakârena bhañjiyitthâti : pabhaggo rukkho.

Après la racine *bhaj*, [il se change] en *gga*. Ex. Bhaggo : brisé.

भुजादीनं अन्तो नो द्वि च ॥ ८ ॥

Bhuja iccevamâdinaṁ dhâtûnaṁ anto no hoti tappaccayassa ca dvibhâvo hoti. Abhunjiti[2] bhutto, bhuttavâ, bhuttâvi; cajjatiti catto[3]; rûpâdisu ârammanesu sajjatiti satto; patati etthâti[4] patto; rañjatiti ratto; yujjatiti[5] yutto; viviccatiti[6] vivitto.

[Devant le suffixe *ta* les racines] *bhaj*, etc. perdent leur consonne finale et [le *t* du suffixe] se redouble. Ex. Bhutto : qui a mangé; catto : rejeté.

वच वा वु[7] ॥ ९ ॥

Vaca iccetassa dhâtussa vakârassa ukârâdeso hoti anto ca cakâro no hoti tappaccayassa ca dvibhâvo hoti vâ. Vuccitthâti vuttaṁ bhagavatâ; uccitthâti uttaṁ vâ.

[1] Cd °na. Bhajiti abhanji bhañjissatîti bhaggo.
[2] Cd bhujiti bhu°.
[3] Cd °vi; chacati acchijjissatîti catto ca cha rû°.
[4] Cd patanti e°.
[5] Cd yuñjatiti. S[a] ayuñjiti.
[6] Cd vivetiti°.
[7] Cd °vû. S[a] omet ce sûtra et le suivant.

[Et alors] *vaca* peut à volonté changer *va* en *u*. Ex. Vuttaṁ ou uttaṁ : il a été dit.

गुपादीनञ्च ॥ १० ॥

Gupa iccevamâdinaṁ anto ca byañjano no hoti tappaccayassa ca dvibhâvo hoti vâ. Suṭṭhu gopayitthâti sugutto dhammo ârakkhataṁ; cintetiti citto; lippatiti litto; santappatiti santatto ayo[1]; âbhuso dippatiti âditto[2]; visesena viviccatiti[3] : vivitto; siñcatiti sitto; — evaṁ aññe pi yojetabbâ.

De même les racines *gup*, etc. [perdent leur consonne finale devant le suffixe *ta*, qui redouble son *t* initial]. Ex. Guṭṭo : gardé; âditto : allumé.

Le *vâ* qu'ajoute le scholiaste contient une erreur évidente; peut-être même ne faut-il y voir qu'une faute de copiste. Les exemples ne sont pas non plus irréprochables : l'exemple « vivitto » se trouve déjà donné à la règle 8. Du reste ce sûtra 8 rendait à la rigueur la présente règle inutile; mais il est vraisemblable que l'auteur a voulu diviser les racines suivant la classe de leur dernière consonne, et qu'alors le sûtra 8 s'applique spécialement aux racines ayant une palatale finale, tandis que cette règle concerne les racines qui se terminent par une labiale. S'il en est ainsi, il faudrait supprimer deux autres encore des exemples du scholiaste.

तरादीहि इण्णो ॥ ११ ॥

Tara iccevamâdihi dhâtûhi tassa tappaccayassa iṇṇâdeso hoti anto ca no hoti. Tiṇṇo haṁ târeyyaṁ; uttiṇṇo; sampuṇṇo; paripuṇṇo; tudatiti : tuṇṇo; parijiṇṇo; âkiṇṇo.

[1] Cd âyo.
[2] Cd S^f vivecatiti.
[3] Cd °ditto utto vi°.

Après les racines *tar*, etc. [le suffixe *ta* se change en] *iṇṇa*, [et la consonne finale de la racine disparaît]. Ex. Tiṇṇo : qui a traversé; puṇṇo : rempli.

भिदादितो इन्नन्नईणा [1] वा ॥ १२ ॥

Bhida iccevamâdihi dhâtûhi parassa takârappaccayassa innaannaiṇâdesâ honti vâ anto ca no hoti. Bhinno; sambhinno; chinno; ucchinno; dinno; nisinno; channo; suchanno; acchanno; khinno; runno; khiṇâ jâti.

Vâti kimatthaṁ? Bhijjatiti bhitti.

Après les racines *bhid*, etc. il se change en *inna*, *anna*, *iṇa*, suivant les cas, [et la consonne finale de la racine disparaît]. Ex. Bhinno : séparé; channo : couvert; khiṇo : détruit.

सुसपचसकतो [2] क्खक्का च ॥ १३ ॥

Susa paca saka iccetehi dhâtûhi tappaccayassa kkhakkâdesâ honti anto ca byañjano no hoti. Sussatiti : sukkho kaṭṭho; paccatiti [3] : pakkaṁ phalaṁ; sakkomiti : sakkohaṁ.

Et en *kka*, *kkha* [suivant les cas], après les racines *sus*, *pac* et *sak*, [la consonne finale de la racine étant supprimée]. Ex. Sukkho : sec; sakko : qui peut.

[1] Cd °innânnaiṇa°. S[g] °innaannaiṇâ.

[2] Cd °sakâto°. S[g] °sakâdito°.

[3] Cd susati° pacatiti. S[g] paca°.

पक्कमादीहि न्तो च ॥ १४ ॥

Pakkama iccevamâdihi dhâtûhi tappaccayassa nta âdeso hoti dhâtvanto ca no hoti. Pakkanto; vibbhanto, saṅkanto; khanto; santo; danto; vanto.

Casaddaggahaṇena kimatthaṁ? Teheva dhâtûhi tippaccayassa[1] nti âdeso hoti anto ca no hoti : kamanaṁ, kanti; khamanaṁ, khanti; evaṁ sabbattha.

Et en *nta* après la racine *kam*, précédée de *pa*, et autres [la consonne finale de la racine étant supprimée]. Ex. Pakkanto : qui s'est avancé; santo : calmé.

On peut se demander pourquoi l'auteur parle de « pakkam » (pra-kram) et non du simple « kam ». Le participe de *kram*, sans préfixe, n'est, il est vrai, que peu ou point employé en pâli, et le grammairien n'aura pris « pa-kam » que comme type de *kam* précédé d'un quelconque des préfixes avec lesquels il s'emploie, *â*, *anu*, *prati*, etc. (Cf. les ex. de *pra*-kram, schol. Pâṇ. VII, 2, 36). Ou bien l'on pourrait penser encore qu'il a préfixé *pa* pour obtenir un redoublement du *k* et empêcher ainsi toute confusion avec la racine *kam*; cependant cette racine rentre nécessairement dans le gaṇa dont il est ici question.

जनादीनं आ तिम्हि च ॥ १५ ॥

Jana iccevamâdinaṁ dhâtûnaṁ antassa byañjanassa âttaṁ hoti tappaccaye timhi ca. Ajaniti : jâto; jananaṁ : jâti.

Timhiti kimatthaṁ? Aññasmiṁ paccaye âkâranivattanatthaṁ. Janitûnâti, janitvâ; janatiti : janitâ[2]; janituṁ; janitabbaṁ; iccevamâdi.

[1] Cd S^e^ tappacca.

[2] Cd jânâtiti jâni°. S^e^ janetiti ja°.

Les racines *jan*, etc. prennent un *â* long [devant le suffixe *ta* et] aussi devant le suffixe *ti* [en perdant leur consonne finale]. Ex. Jâto : né; jâti : race.

गमखनहनरमादीनं अन्तो ॥ १६ ॥

Gama khana hana rama iccevamâdinaṁ dhâtûnaṁ anto byañjano no hoti vâ tappaccaye timhi ca. Gacchatiti : gato; sundaraṁ nibbânaṁ gacchatiti : sugato; sundarena pakârena gantabbâti sugati [1]; khaniyateti : khataṁ; khananaṁ, khati [2]; upagantvâ haniyate tanti : upahataṁ; upahananaṁ, upahati [3]; samagge kamme ramatiti : samaggarati; abhirato; abhirati; maññatiti : mato; mati.

Vâti kimatthaṁ? Rammatiti : rammato, rammanaṁ, rammati; iccevamâdi [4].

Les racines *gam*, *khan*, *han*, *ram* perdent leur consonne finale [devant le suffixe *ta* et le suffixe *ti*]. Ex. Gato : qui est allé; khato : creusé; hato : frappé; rato : plein de volupté.

रकारो च ॥ १७ ॥

Rakâro ca dhâtûnaṁ antabhûto no hoti tappaccaye timhi ca. Pakârena [5] kariyate ti : pakato padattho; pakârena [6] karaṇaṁ [7] : pakati; visesena saratiti : visato; visesena saraṇaṁ : visati [8].

[1] Cd °to; sundaraṁ nibbânaṁ gacchantiti sugati bhagavâ; kha°.

[2] Cd khanjatiti khati.

[3] Cd upahasatiti : upaha°.

[4] Cd °mato; mati; maratiti mato ramatiti rato rati iccevamâdi. Rakâ°. Sg °tthaṁ? Rammato : rammatiti rammato, rammati ra°.

[5], [6] Cd pakâreṇa.

[7] Cd °ṇa kariyateti pa°.

[8] Cd °ti vâ. Sg °naṁ; cinteti, cintanaṁ.

Un *r* [final d'une racine s'élimine] aussi [devant les suffixes *ta*, *ti*]. Ex. Pakato : fait, exécuté; pakati : origine.

ठापानं इ ई च ॥ १८ ॥

Thâ pâ iccetesaṁ dhâtûnaṁ antassâkârassa ikâraikârâdesâ honti tappaccaye timhi ca. Yatra ṭhito; atra ṭhito; ṭhânaṁ, ṭhiti[1]; yâguṁ pitassa bhikkhuno; pito; piti.

Les racines *ṭhâ*, *pâ* changent leur *â* final en *i* et *î* [devant les suffixes *ta*, *ti*]. Ex. Ṭhito : qui se tient; pîto : qui a bu; pîti : l'action de boire.

हन्तेहि हो हस्स लो वा अदहनहानं ॥ १९ ॥

Hakâra iccevamantehi dhâtûhi tappaccayassa[2] hakârâdeso hoti hassa dhâtvantassa lo hoti vâ adahanahânaṁ. Âruhatiti : ârûḷho; agahiti : gâḷho vâ; avudhiti : bâḷho[3]; muyhatiti : mûḷho.

Adahanahânaṁ iti kimatthaṁ? Dahiyitthâti[4] : daḍḍho vanasaṇḍo; saṁsutthu nahiyitthâti : sannaddho.

Après les racines qui finissent en *h*, [le suffixe *ta* se change en] *ha* [et l']*h* [final de la racine] se change à volonté en *l*; sont exceptées les racines *dah*, *nah*. Ex. Arûḷho : monté; vâḷho : ferme. Mais : daḍḍho : brûlé; naddho : cousu.

Qu'entend l'auteur par « vâ »? Il ne peut pas vouloir rendre toute la règle facultative; car *ruh*, par exemple, n'a pas

[1] Cd ṭhâne tiṭṭhati.
[2] Cd "yassa ca ha".
[3] Cd "ti gaḷho va, bahatiti balho muhati".
[4] Cd dahitthâti.

d'autre participe passé passif que *râḷha*. D'autre part, comment entendrait-il indiquer d'une façon si vague que la règle ne s'applique pas également à toutes les racines en *h*, alors que, contrairement à son habitude, il prend la peine d'en marquer les exceptions avec une précision si grande? Quant à une troisième hypothèse qui ferait porter *vâ* seulement sur le changement en *l* de l'*h* final (pour nous exprimer comme notre auteur), elle n'est pas plus vraisemblable, ârûḷha, mûḷha, etc. ne possédant pas de formes parallèles sans *ḷ*. La seconde explication serait en définitive la plus plausible, car en dehors de *dah* et de *nah* il y a encore plus d'une racine en *h* qui ne fait pas son participe en *ḷha*, par exemple les racines « duh » et « muh » dont les participes dugdha, mugdha deviennent en pâli *duddha*, *muddha*; mais pour que cette explication fût vraiment satisfaisante, il faudrait pouvoir supprimer « adahanahânaṁ »; et nous n'avons aucun droit de considérer, sans autre preuve, cette addition comme postérieure et étrangère à la règle primitive. Mais alors il faut sans doute prendre ici « naha » comme représentant toute cette classe de racines en *h* qui font leur participe en *ddh*. En sanskrit, *nah* est seul dans ce cas (Pân. VIII, 2, 34); mais, en pâli, l'assimilation de *gdh* en *ddh* a accru cette classe de plusieurs verbes; on s'expliquerait assez que, nonobstant cette différence d'origine, l'auteur eût, par une imitation un peu étroite de ses modèles, attribué à la seule racine *nah* cette fonction de désigner à la fois les autres racines dont les formations, au participe passif, se sont, par des voies détournées, rapprochées de la sienne.

ITI KIBBIDHÂNAKAPPE TATIYO KAṆḌO.

णम्हि रञ्जस्स ञो भावकरणेसु ॥ १ ॥

Ṇamhi paccaye pare rañja iccetassa dhâtussa antabhûtassa

ñjakârassa[1] jo âdeso hoti[2] bhâvakaraṇesu. Rañjanaṁ, râgo; rañjitabbaṁ tenâti : râgo[3].

Bhâvakaraṇesviti kimatthaṁ? Rañjati etthâti : raṅgo[4].

La racine *rañj* change *ñj* en *j* devant [les suffixes commençant par] *ṇ*, pour exprimer l'état et l'instrument. Ex. Râgo : couleur que l'on voit à un objet qui est peint, et couleur, matière qui sert à peindre.

Cette règle a besoin d'être complétée par la règle VII, 5, 17, qui enseigne le changement du *j* final en *g*, et qui elle-même se trouve répétée, VIII, 17. — Quant à la traduction donnée pour « ṇamhi », elle est rendue nécessaire et par les règles suivantes, comme le prouvent les exemples du commentaire « ghâtako » formé par le suffixe *ṇvu* (VII, 1, 4), « dâyi » par le suffixe *ṇî* (VII, 1, 9), et par les faits relatifs à *rañj* dont l'on forme : *rajaka*, *râgî*. La simplification des anubandhas a ici servi notre auteur, qui a pu condenser en une règle ce que la grammaire Kâtantra exprime en deux (fol. 122) : « Rañjer bhâvakaraṇayoḥ (*ghañi* [ṇa] *pañcamo lopyaḥ*). — Vushaghiṇinoçca [ṇvu, ṇi]. »

हनस्स घातो ॥ २ ॥

Hana iccetassa dhâtussa sabbasseva ghâtâdeso hoti ṇamhi paccaye pare. Upahanatiti : upaghâto; gavo hanatiti : goghâtako.

[Devant un suffixe ayant un *ṇ* initial] la racine *han* se change en *ghât*. Ex. Goghâtako : qui tue les vaches.

[1] Cd S^e °ssa jakâ°.
[2] Cd °ti vâ bhâva°.
[3] Cd °su. Rañjitabbo, râgo; rañjati tenâti°.
[4] Cd râgo.

वधो वा सब्बत्थ ॥ ३ ॥

Hana iccetassa dhâtussa sabbasseva vadhâdeso hoti vâ sabbaṭṭhânesu. Hanatîti vadho, vadhako; ahaṁsi avadhi ahani vâ.

[La racine *han* peut,] dans tous les cas, [se remplacer] à volonté [par] *vadh*. Ex. Vadhako : celui qui frappe; avadhi : il a frappé.

आकारन्तानं आयो ॥ ४ ॥

Akârantânaṁ dhâtûnaṁ antasarassa âya âdeso hoti ṇamhi paccaye pare. Dânaṁ dadâtîti dâyako; dânaṁ dadâti sîlenâti : dânadâyî; majjadâyî; nagarayâyî.

Les racines qui se terminent en *â* le changent en *âya* [devant les suffixes commençant par *ṇ*]. Ex. Dânadâyî : libéral.

पुरसंउपपरीहि करोतिस्स खखरा वा तप्पच्चयेसु च ॥ ५ ॥

Pura saṁ upa pari iccetehi upasagganipâtehi parassa karotissa dhâtussa khakharâdesâ honti vâ tappaccayesu ca ṇamhi ca[1]. Purato kariyittha soti : purakkhato; paccayehi saṅgamma kariyittha soti : saṅkhato[2]; upagantvâ kariyitthâti : upakkhato; parikkhâro; saṅkhâro; upagantvâ karotîti : upakâro vâ.

La racine *kar*, précédée de *para*, *saṁ*, *upa*, *pari*,

[1] Cd °ccetehi parassa—ṇambica upasagganipâtehi karotissa dhâtussa. Purato karayittha soti°.

[2] Cd °kkhato, samaṁ katanti saṁkhâto, pacca—rayitthâ soti saṁkhâto°.

fait, non sans exception, *kha* et *khara*, suivant les cas (c'est-à-dire : *khara*) [devant les suffixes commençant par *ṇ*] et (*kha*) devant les suffixes commençant par *t*. Ex. Purakkhato : placé en tête; parikkhâro : ornement.

तवेतूनादीसु का ॥ ६ ॥

Tave tûna iccevamâdisu paccayesu karotissa dhâtussa kâdeso hoti vâ. Kâtave; kâtuṁ, karaṇaṁ kattuṁ vâ; karaṇaṁ kâtûna, karaṇaṁ kattûna vâ.

[La racine *kar* fait à volonté] *kâ* devant les suffixes *tave*, *tûna*, etc. Ex. Kâtave : faire; kâtûna : après avoir fait.

गमखनादीनं तुंतब्बादीसु न ॥ ७ ॥

Gama khana hana iccevamâdinaṁ dhâtûnaṁ antassa nakâro hoti vâ tuṁtabbâdisu paccayesu. Gamanaṁ, gantuṁ; gamanaṁ, gamituṁ; gamaniyyanti : gantabbaṁ; khantuṁ, khanituṁ; khantabbaṁ, khanitabbaṁ; hantuṁ, hanituṁ; hantabbaṁ, hanitabbaṁ; mantuṁ, manituṁ; mantabbaṁ, manitabbaṁ.

Adiggahaṇaṁ tûnaggahaṇatthaṁ. Gantûna; khantûna; hantûna; mantûna.

Les racines *gam*, *khan*, etc. [peuvent à volonté avoir] *n* devant les suffixes *tuṁ*, *tabba*, etc. Ex. Gantuṁ : aller; khantabbaṁ : qui doit être creusé.

सब्बेहि तूनादीनं यो ॥ ८ ॥

Sabbehi dhâtûhi tûnâdînaṁ paccayânaṁ yakârâdeso hoti vâ. Abhivandiya, abhivanditvâ; ohâya; ohitvâ; upaniya,

upanetvâ; passiya, passitvâ; uddissa, uddisitvâ; âdâya, âdiyitvâ.

Toutes les racines peuvent [à volonté] prendre *ya* au lieu des suffixes *tûna*, etc. Ex. Abhivandiya : après avoir salué; passiya : après avoir vu.

चनन्तेहि रच्चं ॥ ९ ॥

Cakâranakârantehi dhâtûhi tûnâdînaṁ paccayânaṁ raccâdeso hoti vâ. Vivicca; âhacca; upahacca; hantvâ.

Les racines qui se terminent par *c* et *n* [peuvent à volonté prendre] *racca* [au lieu des suffixes *tûna*, etc.]. Ex. Vivicca : après avoir séparé; âhacca : après avoir frappé.

दिसा [1] स्वानस्वान्तलोपो च ॥ १० ॥

Disa iccetâya dhâtuyâ tûnâdînaṁ paccayânaṁ svâna svâ âdesâ honti antalopo ca. Disvâna; disvâ.

La racine *dis* prend *svâna*, *svâ* [au lieu des suffixes *tûna*, etc.], et perd sa consonne finale. Ex. Disvâna, disvâ : après avoir vu.

महदभेहि [2] म्मय्हज्जब्भद्धा च ॥ ११ ॥

Mahadabha [3] iccevamantehi dhâtûhi tûnâdînaṁ paccayânaṁ mma yha jja bbha ddhâdesâ honti vâ antalopo ca. Âgamma, âgantvâ; okkamma, okkamitvâ; paggayha, pag-

[1] Cd S[a] disa svâ°.

[2], [3] Il faut lire, malgré les mss. °dabhadhehi° et °dabhadha i°, la forme en *ddha* correspondant à un *dh* final, ou bien entendre *ddhâ* et non *ddha*, ce qui s'appliquerait à des formes (de racines en *bh*) comme : *âraddhâ* = Skr. °ârabdhvâ.

gaṇhitvâ; uppajja, uppajjitvâ; ârabbha, ârabhitvâ; âraddha, ârâdhitvâ[1].

Et les racines qui finissent en *m*, *h*, *d*, *bh*, prennent *mma*, *yha*, *jja*, *bbh*, *ddh* [au lieu de *tûna*, etc.]. Ex. Âgamma : après être arrivé; paggayha : après avoir saisi, etc.

तद्धितसमासकितका नामं वातवेतूनादीसु च ॥ १२ ॥

Taddhitasamâsakitaka iccevamantâ saddâ nâmaṁ va daṭṭhabbâ tavetûnatvânatvâdippaccaye vajjitvâ. Vâsiṭṭho; patto dhammo yena so pattadhammo; kumbhakâro.

Les mots composés, ceux qui se terminent par un suffixe taddhita ou kit, sont des noms, à l'exception de ceux qui se terminent par les suffixes *tave*, *tûna*, etc. Ex. Vâsiṭṭho; pattadhammo : qui est en possession de la loi; kumbhakâro.

दुम्हि गरु ॥ १३ ॥

Dumhi akkhare yo pubbo so garuko va daṭṭhabbo. Bhitvâ, jitvâ; datvâ.

[Toute voyelle qui se trouve] devant un groupe de consonnes (longue par position) est dite *garu* (lourde). Ex. Bhitvâ : ayant craint (de : bhi); datvâ : ayant donné (de : dâ).

दीघो च ॥ १४ ॥

Digho ca saro garuko va daṭṭhabbo. Âhâro; nadi; vadhû; te; dhammo; opanayiko.

[1] Cd Sª âraddhitvâ.

Et aussi [toute voyelle] longue [par nature est dite *gara*]. Ex. *â* dans âhâro; *î* dans nadî, etc.

अक्खरेहि कारं ॥ १५ ॥

Akkharehi akkharatthehi akkharâbhidheyyehi kârappaccayo hoti yoge sati. Akâro; âkâro; yakâro; sakâro; dhakâro; makâro; bhakâro; lakâro.

Après les lettres [et pour les exprimer, on emploie] *kâra*. Ex. Akâro : la lettre a; yakâro : la lettre y.

Akkhara est employé ici dans le sens de lettre, contrairement à l'usage de Pâṇini, mais conformément à I, 1, 2.

यथागमं इकारो ॥ १६ ॥

Yathâgamaṁ sabbadhâtûhi sabbappaccayesu ikârâgamo hoti. Tena kammaṁ kâriyaṁ; bhavitabbaṁ; janitabbaṁ; viditaṁ; karitvâ; icchitam; icchitabbaṁ; gamitabbaṁ; veditabbaṁ; bhaṇitvâ; pacitvâ; iccevamâdi.

En tant que [une] voyelle additionnelle (voyelle de liaison) [est nécessaire, on emploie] *i* [devant les suffixes]. Ex. Kâriyaṁ : qu'on doit faire; viditaṁ : connu.

दधन्ततो[1] यो क्वचि ॥ १७ ॥

Dakâradhakârantâya dhâtuyâ yathâgamaṁ yakâro[2] hoti

[1] Cd dadhâtvantato*.
[2] Cd S[r] yakârâgamo*.

kvaci tûnâdisu paccayesu. Buddho loke uppajjitvâ[1]; dhamme[2] bujjhitvâ.

Dadhantato ti kimatthaṁ? Labhitvâ.

Kvaciti kimatthaṁ? Uppâdetvâ.

[Certaines] racines en *d*, *dh* prennent quelquefois [comme syllabe additionnelle] *ya* [devant des suffixes kit]. Ex. Uppajjitvâ : après être venu au monde; dhamme bujjhitvâ : après avoir acquis la connaissance des lois.

Cette règle s'explique et se complète naturellement par le sûtra VI, 2, 10. Elle est remarquable en ce que, contrairement aux habitudes de notre auteur, elle contient non pas l'indication d'un procédé mécanique, mais seulement son explication organique.

ITI KIBBIDHÂNAKAPPE CATUTTHO KAṆḌO.

निग्गहीतं संयोगादि नो ॥ १ ॥

Saṁyogâdibhûto nakâro niggahitaṁ âpajjate. Raṅgo; bhaṅgo; saṅgo.

Toute nasale est niggahita devant une autre consonne. Ex. Raṅgo : attachement.

En d'autres termes, une nasale de n'importe quelle classe change de classe et se règle d'après la consonne qui la suit immédiatement, d'après le sûtra I, 4, 2. De « rañj », le *j* se changeant en *g*, l'*ñ* se change en *ṅ*.

[1] Cd uppajjati.

[2] Cd dhammo bu°. S[2] n'a pas cet exemple.

सब्बत्थ गे गी ॥ २ ॥

Ge iccetassa dhâtussa gi âdeso hoti sabbaṭṭhâne. Gitaṁ: gâyati.

[La racine] *ge* [se comporte] dans tous les cas [comme si elle était] *gî*. Exemple : Gîtaṁ : chant; gâyati : il chante.

Ceci n'est qu'un à peu près; en s'en tenant strictement à la règle, il faudrait former « gayati » et non « gâyati ».

सदस्स सीदत्तं ॥ ३ ॥

Sada iccetassa dhâtussa sîdâdeso hoti sabbaṭṭhâne. Nisinno; nisîdati.

[Et la racine] *sad* [comme si elle était] *sîda*. Ex. Nisinno : assis; nisîdati : il s'assied.

यजस्स सरस्सि ट्ठे ॥ ४ ॥

Yaja iccetassa dhâtussa sarassa ikârâdeso hoti ṭṭhe pare. Yiṭṭho[1].

Ṭṭhe ti kimatthaṁ? Yajanaṁ.

La voyelle de *yaj* se change en *i* devant le suffixe *ṭṭha*. Ex. Yiṭṭho : sacrifié.

[1] Cd °ṭṭho yiṭṭha.

हचतुत्थानं अन्तानं दो धे[1] ॥ ५ ॥

Hacatutthânaṁ dhâtvantânaṁ dâdeso hoti dhe pare. Sannaddho, kuddho; yuddho; siddho; viddho; laddho; âraddho.

L'*h* ou la sonore aspirée qui termine une racine se change en *d* devant le suffixe *dha*. Ex. Sannaddho : réuni; viddho : transpercé; âraddho : entrepris.

डो ढकारे ॥ ६ ॥

Hacattutthânaṁ dhâtvantânaṁ ḍo âdeso hoti ḍhakâre pare. Daḍḍho; vuḍḍho.

Ḍhakâreti kimatthaṁ? Dâho.

[Et] en *ḍ* devant *ḍha*. Ex. Daḍḍho : brûlé; vuḍḍho : vieux.

गहस्स घर् णे वा ॥ ७ ॥

Gaha iccetassa gharâdeso hoti vâ ṇappaccaye pare. Gharaṁ; gharâni.

Vâti kimatthaṁ? Gâho.

Dans certains cas, la racine *gah* fait *ghar* devant le suffixe *ṇa*. Ex. Gharaṁ : la maison; mais gâho : qui saisit.

[1] Cd °dhe ca.

दहस्स दो ळं ॥ ८ ॥

Daha iccetassa dhâtussa dakâro ḷattaṁ âpajjate vâ ṇappaccaye pare. Pariḷâho[1].
Vâti kimatthaṁ? Paridâho.

Le *d* de la racine *dah* se change à volonté en *ḷ* [devant le suffixe *ṇa*]. Ex. Pariḷâho ou paridâho : action de brûler.

धात्वन्तस्स लोपो क्विम्हि ॥ ९ ॥

Dhâtvantassa byañjanassa lopo hoti kvimhi paccaye pare. Bhujaṅgo; urago; turago; saṅkho.

Une [consonne] finale [de la racine] s'élimine devant le suffixe *kvi*. Ex. Bhujaṅgo : serpent (de : gam).

विदन्ते ऊ ॥ १० ॥

Vida iccetassa dhâtussa ante ûkârâgamo hoti kvimhi paccaye pare. Lokavidû.

[On ajoute] *û* à la fin de la racine *vid* [devant le suffixe *kvi*]. Ex. Lokavidû : qui connaît le monde.

नमकरानं अन्तानं नियुत्ततम्हि ॥ ११ ॥

Nakâramakârakakârarakârânaṁ dhâtvantânaṁ na lopo hoti ikârayutte tappaccaye pare. Hanituṁ; gamito; aṅkito; saṅkito; ramito; sarito; karitvâ.
Iyuttamhiti kimatthaṁ? Gato; sato; kato; hato.

[1] Cd Sᵗ parilâho.

N, *m*, *k*, *r*, à la fin d'une racine [ne s'éliminent] pas devant [un suffixe commençant par] *t*, s'il est précédé de [l'] *i* [de liaison]. Ex. Gamito : allé; aṅkito : marqué.

Les règles dont ce sûtra est destiné à restreindre l'application sont VII, 3, 16 et 17; comme elles ne s'appliquent qu'aux suffixes *ta*, *ti*, des exemples comme *hanitaṁ*, *karitvâ*, tombent à faux. Relativement aux racines en *k*, il n'y a pas de règle antérieure à limiter, et l'intention de l'auteur peut être seulement de marquer que toutes les racines de cette sorte (peu nombreuses d'ailleurs) forment (à l'exception de la racine *sak* sur laquelle cf. VII, 3, 13) leur participe passif au moyen de l'âgama *i*.

न कगत्तं चजा ण्वुस्मिं [1] ॥ १२ ॥

Cakârajakârâ kakâragakârattaṁ [2] nâpajjante ṇvuppaccaye pare. Pâcako; yâjako [3].

Devant le suffixe *ṇvu*, *c*, *j*, à la fin d'une racine, ne se changent pas en *k*, *g*. Ex. Pâcako : qui fait cuire (de : pac).

La règle générale à laquelle celle-ci fait une exception se trouve ci-dessous, sûtra 17.

करस्स च तत्तं तुस्मिं ॥ १३ ॥

Kara iccetassa dhâtussa ca antassa rakârassa takârattaṁ hoti tuppaccaye pare. Kattâ; kattâro.

[1] Cd nuvusmiṁ. S[s] nusmiṁ.

[2] S[s] Cakâraṁ ja °rattanam âpa°. Cd °jakâraga°.

[3] Cd yâcako.

Et [l'*r* final de la racine] *kar* se change en *t* devant le suffixe *tu*. Ex. Kattâ : celui qui fait.

तुंतूनतब्बेसु वा ॥ १४ ॥

Kara iccetassa dhâtussa antassa rakârassa takârattaṁ hoti vâ tuṁtûnatabbesu paresu. Kattuṁ, kâtuṁ; kattûna, kâtûna; kattabbaṁ, kâtabbaṁ.

Devant les suffixes *tuṁ*, *tûna*, *tabba*, ce changement est facultatif. Ex. Kattuṁ ou kâtuṁ : pour faire; kattabbaṁ ou kâtabbaṁ : qui doit être fait.

Cf. VII, 3, 6 pour les formes avec *kâ*.

कारितं विय णानुबन्धो ॥ १५ ॥

Ṇakârânubandho paccayo kâritaṁ viya daṭṭhabbo vâ. Dâho; deho; nâdo; vâho[1]; bodho; vâro; dhâro; parikkhâro; dâyako, nâyako; lâvako; bhâvako; kârî; ghâtî; dâyî.
Vâti kimatthaṁ? Upakkhâro.

[Les suffixes munis de] l'anubandha *ṇ* [se comportent] comme les suffixes causatifs. Ex. Dâho : incendie (de : dah); kârî : celui qui fait (de : kar).

Cette règle ne peut vouloir dire qu'une chose, à savoir : que les suffixes qui ont l'anubandha *ṇ* exigent, de même que les suffixes causatifs, la vṛiddhi de la première voyelle de la racine. Mais si c'est là toute la signification de ce sûtra, il fait clairement double emploi avec V, 57, qui s'applique d'une façon générale et sans restriction à tous les suffixes de

[1] Cd ajoute bâho.

ce genre, et qui a sur celui-ci l'avantage de mieux indiquer les conditions de cette modification. Du reste, ce reproche d'inutilité pouvait déjà, à la rigueur, être fait aux deux règles VI, 4, 2. 42 relatives aux causatifs eux-mêmes, q. cf. — Quant au « vâ » du scholiaste, j'estime qu'il l'introduit ici à tort. En effet, les seules règles spécialement données pour les causatifs sont les deux citées ci-dessus, qui s'appliquent complétement et non à titre facultatif à tous les autres suffixes précédés de ṇ. Et d'ailleurs l'exemple que donne le glossateur à l'appui de cette restriction n'est nullement topique. La seule règle à laquelle il se puisse rapporter est VII, 4, 5; il signifierait donc que l'on peut former « upakkhâro », non : « upakkhâreti »; mais la règle VII, 4, 5 s'appliquant aux affixes munis de l'anubandha ṇ, en général, et par conséquent aux affixes du causatif, c'est pour ces derniers qu'il eût convenu d'établir l'exception, s'il est vrai qu'elle les atteigne. Peut-être le scholiaste a-t-il entendu marquer par *vâ* et l'exemple qui l'accompagne que les restrictions du sûtra VII, 4, 5 sont ici encore applicables, c'est-à-dire applicables également aux suffixes du causatif et aux autres suffixes ayant l'anubandha ṇ. Mais cela serait évidemment parler pour ne rien dire.

अनका युण्वूनं [1] ॥ १६ ॥

Yu ṇvu iccetesaṁ paccayânaṁ ana aka iccete âdesâ honti. Nanditabbanti nandanaṁ vanaṁ; bhûyate, bhavanaṁ; gayhate, gahaṇaṁ; nalaṁ karotîti : nalakârako.

Les suffixes *yu*, *ṇvu* se font en *ana*, *aka*. Ex. Nandanaṁ vanaṁ : le jardin Nandana; nalakârako : qui prépare des joncs.

[1] Cd °ka yûnavûnaṁ.

कगा चजानं ॥ १७ ॥

Ca ja iccetesaṁ dhâtvantânaṁ kakâragakârâdesâ honti ṇânubandhe paccaye pare. Pâko; yogo.

C, j, à la fin d'une racine, se changent en *k, g* [devant un suffixe ayant l'anubhanda *ṇ*]. Pâko : cuisson; yogo : union.

La règle 12 excepte le suffixe *ṇvu*. — Cette règle fait encore double emploi avec VIII, 17, qui enseigne exactement et exclusivement la même chose. Ce n'est pas le lieu de tirer des conséquences de ce fait ni d'autres analogues. Je remarquerai seulement que le présent sûtra se rattache assez mal aux précédents, sous-entendant « ṇânubandhe », alors que ce mot ne figure, *à ce cas*, dans aucune des règles ci-dessus.

ITI KIBBIDHÂNAKAPPE PAÑCAMO KAṆḌO.

कत्तरि कित् ॥ १ ॥

Kattari atthe kitappaccayo hoti. Kâru; kâruko; kârako; pâcako; kattâ; janitâ; pacitâ, netâ.

Les suffixes kit s'emploient dans le sens actif. Ex. Kâru : celui qui fait; pâcako : celui qui fait cuire; netâ : celui qui conduit.

भावकम्मेसु किच्चक्तक्खत्था[1] ॥ २ ॥

Bhâvakammesu iccetesvatthesu kiccattha ktattha khattha

[1] Cd °ccattakkha°. S^h^ °ccata°. Cf. VII, 1, 22.

iccete paccayâ honti. Upasampâdetabbaṁ; sayitabbaṁ; bhavatâ kattabbaṁ kammaṁ; bhavatâ bhottabbo odano; bhavatâ asitabbaṁ bhojanaṁ; — bhavatâ asitaṁ; bhavatâ sayitaṁ[1]; bhavatâ pacitaṁ; bhavatâ asitaṁ bhojanaṁ; bhavatâ sayitaṁ sayanaṁ; bhavatâ pacitaṁ odanaṁ; — bhavatâ kiñcissayo; isassayo; dussayo; susayo[2] bhavatâ.

Dans le sens neutre-impersonnel et passif, on emploie les suffixes *kicca*, *kta*, *kha* et ceux de même sens. Ex. Sayitabbaṁ : il faut se coucher; bhavatâ asitaṁ bhojanaṁ : la nourriture a été mangée par vous; bhavatâ kiñcissayo : vous avez à peine reposé.

कम्मणि दुतियायं क्तो ॥ ३ ॥

Kammaṇi atthe dutiyâyaṁ vibhattiyaṁ kattari ktappaccayo hoti. Dânaṁ dinno devadatto; silaṁ rakkhito devadatto; bhattaṁ bhutto devadatto; garuṁ upâsito devadatto.

Accompagné de l'accusatif marquant le kamma (le régime direct), le suffixe *kta* [s'emploie dans le sens actif]. Ex. Dânaṁ dinno devadatto : Devadatta a donné un présent.

On sait que la grammaire Kâtantra, pas plus que Pâṇini, n'a de traité spécial sur les *Uṇâdis;* il est curieux que, dans cet ouvrage où nous en avons un, quelle que soit d'ailleurs son origine et sa date relative, il ne commence pas du tout par le suffixe *uṇ* (cf. du reste VIII, 27, dont le scholiaste a seulement soin de donner un cas en tête de ses exemples), mais par une série de règles qui n'ont aucun titre à figurer

[1] Cd bhavasayitaṁ.

[2] Cd S[b] sussayo.

dans cette section spéciale, et se retrouvent en autre place et dans Pâṇini (III, 4, 67. 70. 71) et parmi les ss. Kâtantra (fol. 170) « Kartari kṛitaḥ — Bhâvakarmanoḥ kṛityaktakhalarthâçca — Âdikarmaṇi ktaḥ kartari ca »; ce dernier y est suivi du sûtra correspondant à notre règle VII, 2, 8. — On remarquera d'ailleurs dans les sûtras 2 et 3 l'emploi de *kta* pour *ta* du chapitre précédent (de même ci-dessous), tandis que *kha* a été substitué à *khal* d'après VII, 2, 11. Quant à la forme de la présente règle, elle s'éloigne assez malheureusement du modèle sanskrit; dans son état actuel, nous sommes forcés d'y suppléer « kattari » du s. 1; mais il peut paraître fort douteux que le texte soit irréprochable, et « dutiyâyaṁ » a bien l'apparence d'une glose explicative de « kammaṇi ».

ख्यादीहि मन् म च तो वा ॥ ४ ॥

Khi bhî su ru hu vá dhú hi lú pi ada iccevamâdihi dhâtûhi manpaccayo hoti massa ca to hoti vá. Khemo; bhîmo [1]; somo; romo; homo; vâmo; dhûmo; hemo; lomo; pemo; attâ, âtumâ.

Après les racines *khi*, etc. on emploie le suffixe *man*, et [dans certains cas] l'*m* de ce suffixe peut se changer en *t*. Ex. Khemo : joie; somo : le soma; attâ, âtumâ : l'âme.

समादीहि थमा ॥ ५ ॥

Sama dama dara[2] raha du hi si bhi dâ sâ yâ[3] ṭhâ bhasa iccevamâdihi dhâtûhi thamâ paccayâ honti. Samatho; dama-

[1] Cd himo. S[b] bhemo.
[2] Cd °rajaha°.
[3] Yâ manque dans Cd.

tho; daratho; ratho; dumo; himo[1]; simo; bhimo; dâmo, sâmo; yâmo[2]; ṭhâmo; bhasmâ.

Après les racines *sam*, etc. on emploie les suffixes *tha*, *ma*. Ex. Samatho : calme (des sens); bhasmâ : cendres.

गहस्सुपधस्से वा ॥ ६ ॥

Gaha iccetassa dhâtussa upadhassa ettaṁ hoti vâ. Gehaṁ, gahaṁ.

L'*a* de *gah* se change à volonté en *e*. Ex. Gehaṁ ou gahaṁ : maison.

मसुस्स सुस्स च्छरच्छेरा ॥ ७ ॥

Masu iccetassa pâṭipadikassa sussa ccharacccherâdesâ honti. Maccharo; macchero.

[Le thème] *masu* change la syllabe *su* en *cchara*, *cchera*. Ex. Maccharo ou macchero : envieux.

Le terme *pâṭipadika*, fréquent dans la vṛitti de ce chapitre, ne se retrouve point dans les autres parties de cette grammaire.

आपुब्बचरस्स च ॥ ८ ॥

Âpubbassa cara iccetassa dhâtussa cchariyacchara cccherâ[3]-desâ honti âpubbassa ca rasso hoti. Acchariyaṁ, accharaṁ[4]; acchariyaṁ, accheraṁ vâ[5].

[1] Cd °daratho; dâmo; bhimo; si°.
[2] Yâmo manque dans Cd.
[3] Cd °riyaccheraccherâdesâ°.
[4] Cd accheraṁ°.
[5] Cd °riyaṁ acchariyaṁ vâ. — S[b], après les exemples où il diffère

Il en est de même de *cara*, précédé du préfixe *â*. Ex. Accharaṁ, accheraṁ : merveille.

Ccharîya ne se trouvant pas dans le sûtra précédent, il est évidemment arbitraire de l'introduire dans celui-ci; on peut voir par les variantes qu'une glose additionnelle, contenue dans S[b], va plus loin encore. Cette remarque n'empêche pas que l'absence de *ccharîya* ne soit étrange, la forme « acchariya » étant certainement la plus commune. Si notre auteur avait entendu prendre cette forme comme nipâtana, ainsi que fait Pâṇ. VI, 1, 147 pour le sanscrit *âçcarya*, il aurait dû forcément s'exprimer ainsi : acchariyassa ccha-riyassa ca, ou : âpubbassa cchariyassa. — Ou bien faudrait-il lire au sûtra 7 : ccharacchariyaccherâ?

अलकलसलेहि लया ॥ ८ ॥

Ala kala sala iccetehi dhâtûhi layappaccayâ honti. Allaṁ; kallaṁ; sallaṁ; alyaṁ; kalyaṁ; salyaṁ.

Après les racines *al*, *kal*, *sal*, on emploie les suffixes *la*, *ya*. Ex. Kallaṁ : le matin; salyaṁ : flèche.

याणलाणा ॥ १० ॥

Kala sala iccetehi dhâtûhi yâṇalâṇappaccayâ honti. Kalyâṇaṁ; paṭisalyâṇaṁ; kallâṇo; paṭisallâṇo.

Après *kal*, *sal*, on emploie les suffixes *yâṇa*, *lâṇa*. Ex. Kalyâṇo ou kallâṇo : pur.

La non-application à *al* de cette règle est sans doute fon-

de Cd par des périphrases explicatives, comme en plusieurs autres endroits, ajoute : Casaddaggahaṇena masussa sussâpi cchariyâdeso hoti. Macchariyaṁ.

dée en fait; mais il est clair qu'elle ne repose sur rien dans le texte.

मथिस्स थस्स लो च ॥ ११ ॥

Mathi iccetassa dhâtussa thassa lâdeso hoti. Mallo; mallaṁ.

Casaddaggahaṇena lako câgamo[1] hoti. Mallako; mallakaṁ.

La racine *math* prend le suffixe *la* et le *th* [final] se change en *l*. Ex. Mallo : un lutteur.

Ce sûtra paraît supposer des règles précédentes prescrivant le suffixe *la* pour d'autres thèmes, en sorte que « lappaccayo », par exemple, doive ou puisse être sous-entendu; alors *ca* s'explique comme séparant de cette première partie la seconde, relative au changement du *th* final en *l*. Si, au contraire, on fait porter *ca* sur l'ensemble du sûtra, outre qu'il devient absolument superflu, comme l'a senti le commentateur qui ne le reproduit pas, la règle prend un sens faux, puisque la seule forme qu'on en pût faire sortir serait « malo », au lieu de « mallo ».

पेसातिसग्गप्पत्तकालेसु किच्चा ॥ १२ ॥

Pesâtisaggappattakâla iccetesvatthesu kiccappaccayâ honti. Kattabbaṁ kammaṁ bhavatâ; karaṇîyaṁ kiccaṁ bhavatâ; bhottabbaṁ bhojjaṁ bhavatâ, bhojanîyaṁ[2] bhojjaṁ bhavatâ; ajjhayitabbaṁ ajjheyyaṁ bhavatâ; ajjhayanîyaṁ[3] ajjheyyaṁ bhavatâ.

Les suffixes *kicca* marquent l'ordre, la permission, l'opportunité. Ex. Kattabbaṁ kammaṁ bha-

[1] S[h] lakârâgamo°.

[2], [3] Cd S[h] °niyam.

vatâ : faites cela, ou : vous pouvez faire cela, ou : c'est le moment de faire cela.

अवस्सकाधमिणेसु णी च ॥ १३ ॥

Avassaka adhamiṇa iccetesvatthesu ṇipaccayo hoti kiccâ ca. Kârî si[1] me kammaṁ avassaṁ; hârî si[2] me bhâraṁ avassaṁ: — adhamiṇo; dâyî si[3] me sataṁ iṇaṁ; dhârî si[4] me sahassaṁ iṇaṁ; — kiccâ ca : kattabbaṁ me bhavatâ gehaṁ; dâtabbaṁ me bhavatâ sataṁ iṇaṁ; dhârayitabbaṁ me bhavatâ sahassaṁ iṇaṁ; karaṇîyaṁ bhavatâ kiccaṁ; kâriyaṁ, kayyaṁ bhavatâ vatthaṁ.

[Ces suffixes] et aussi le suffixe *ṇi* [s'emploient] pour exprimer la nécessité, la dette. Ex. Kârî si me kammaṁ avassaṁ : il faut bon gré mal gré que tu me fasses cet ouvrage; dâyî si me sataṁ iṇaṁ : tu me dois cent pièces d'argent; karaṇîyaṁ bhavatâ kiccaṁ : il faut que vous fassiez votre devoir.

Malgré l'analogie grammaticale et malgré Pâṇ. III, 3, 170, reproduit par la grammaire Kâtantra (fol. 163), je n'ai pas osé changer en *â* l'*a* initial de « avassaka » que je retrouve de même dans mon manuscrit de la Rûpasiddhi (fol. 96[b]); cf. du reste I, 1, 9 n.

अरहसक्कादीहि तु च[5] ॥ १४ ॥

Araha sakka bhabba iccevamâdihi yoge sabbadhâtûhi tuṁ

[1], [2] Cd S[h] °ri si.
[3] Cd S[h] °yi si.
[4] Cd S[h] °ri me.
[5] Cd S[h] °dihi tuṁ. Cf. la note.

paccayo hoti. Arahâ bhavaṁ vattuṁ; arahâ bhavaṁ kattuṁ; sakko bhavaṁ hantuṁ; sakko bhavaṁ jetuṁ; sakko bhavaṁ jinituṁ; sakko bhavaṁ jinetuṁ; sakko bhavaṁ bharituṁ; sakko bhavaṁ dâtuṁ; sakko bhavaṁ gantuṁ; bhabbo bhavaṁ jinituṁ; iccevamâdi.

[Les suffixes kicca et] aussi *tu* [s'emploient dans le sens de] *digne de.... capable de...*

Je me sépare ici complétement et des mss. et du scholiaste quant au texte et à l'interprétation de la règle; en la lisant et en la comprenant comme le commentaire, elle ne serait qu'une répétition pure et simple de VIII, 2, 12; ce motif à lui seul serait sans doute insuffisant; mais, en me reportant à la grammaire Kâtantra, j'y trouve, avant la règle correspondant à notre s. 13, les deux règles: « Arhato tṛic—Çaki ca kṛityâḥ », réglant l'emploi des suffixes *tṛic* (dans Kaccâyana *tu*) et des *kṛityas* dans le sens de : digne de..., capable de..., avec ces exemples de Durgasiṁha : Kanyâyâḥ khalu bhavân voḍhâ..., bhavatâ khalu kanyâ voḍhavyâ... (Cf. Pâṇ. III, 3, 169, 172). Notre sûtra, tel que je l'ai restitué, donne précisément l'enseignement contenu dans ces deux règles, sauf que, pris strictement, il étend l'emploi du suff. *tu* au sens de *capable de...*, ce qui n'est certes pas une grosse inexactitude. Au point de vue paléographique, la corruption du texte s'explique d'ailleurs bien aisément, si l'on songe à la ressemblance extrême des lettres *c* et *m* dans l'alphabet singhalais; et personne ne s'étonnera que de *tuca* on ait pu faire *tuma*, puis *tum*, et enfin *tuṁ*. Il est remarquable que le ms. siamois partage cette erreur, mais ce n'est point le seul indice de nature à faire penser qu'il découle plus ou moins directement d'une source singhalaise.

वजादीहि पत्तुस्सादयो निपच्चन्ते ॥ १५ ॥

Vaja ija aja sada vida saja pada hana isu sada si dhâ cara

kara ruja pada rica kita kuca mada labha rada tira aja tija gama ghasa rusa puccha muha vasa kaca katha tuda visa pisa muda[1] musa sata dhu nata tatha[2] iccevamâdihi dhâtûhi upasaggappaccayâdihi ca pabbajjâdayo saddâ[3] nipaccante. Pabbajjâ; ijjâ; samajjâ; nisajjâ; vijjâ; visajjâ; pajjâ; vajjhâ; icchâ; aticchâ; sajjhâ; abhijjhâ; seyyâ; saddhâ; cariyâ; kiriyâ; rucchâ; pajjhâ[4]; ricchâ[5]; cikicchâ; kucchâ[6]; macchâ; lacchâ; racchâ; tiracchâ; ajjhâ[7]; titikkhâ; sâgacchâ; doghacchâ[8]; dorucchâ; pucchâ; mucchâ; vacchâ; kacchâ; sâkacchâ; tucchâ; vicchâ[9], picchillâ[10], macco[11]; maccu; saccaṁ; uddhaccaṁ; naccaṁ; niccaṁ; taccaṁ; iccevamâdi[12].

Les dérivés *pabbajjâ*, etc. de *vaj*, etc. sont donnés tout formés, [comme étant irréguliers]. Ex. Pabbajjâ : profession religieuse; ijjâ : sacrifice; samajjâ : assemblée; nisajjâ : marché; vijjâ : science; pajjâ : chemin; icchâ : désir, etc.

ख्लिलोपो च ॥ १६ ॥

Bhû dhû bhâ gamu khanu yamu mana tanu iccevamâdihi

[1] Cd °visajiṁsavudamusa°.
[2] Cd °dhûnanititatha°. S[h] °dhunanitatatha°.
[3] Cd[a] yo ca saddâ.
[4] S[h] pajjâ.
[5] Cd pajjhiriccâ°.
[6] Cd tikicchâ; tucchâ; ma°.
[7] Cd n'a pas : ajjhâ.
[8] Cd dogacchâ.
[9] Cd kucchâ picchâ.
[10] Cd picchilyâ. S[h] picchillâ.
[11] S[h] macchâ.
[12] S[h] ajoute : Âdiggahaṇena aññe saddâ nipaccante. Kukkacanaṁ; kukkucchâ; vidhikicchanaṁ; vidhikicchâ; vibhajjanaṁ; vibhacchâ.

dhâtûhi kvilopo ca hoti, puna nipaccante. Vibhû; sambhû; abhibhû; sandhû; uddhû; vibhâ; nibhâ; pabhâ; âbhâ; bhujago; urago, turaṅgo; saṅkho; viyo; sumo; parito; iccevamâdi.

Kvi disparaît (c'est-à-dire le suffixe *kvi* est = à *zéro*). Ex. Vibhû : maître; uddhû : qui ébranle; pabhâ : éclat; viyo : le ciel, etc.

L'explication du scholiaste faisant des formes vibhû, sambhû, pabhâ, etc. des dérivations irrégulières me paraît inadmissible, et amenée seulement par la nécessité d'expliquer la présence ici de cette règle et le *ca* qui semble la relier intimement à la précédente. Nous avons eu déjà une règle concernant le suffixe *kvi* (VII, 5, 9); cette règle, avec celle-ci, prise simplement dans le sens littéral que donne la traduction, suffit à l'explication et à la justification de toutes les formes ci-dessus; l'explication du scholiaste ne peut donc soutenir l'examen. Ce qui l'a trompé, c'est la place qu'occupe ici le présent sûtra, et qui, en effet, ne paraît guère justifiable dans le chapitre sur les uṇâdis, et hors du voisinage que « ca » suppose et indique. Qu'on transporte ce sûtra après VII, 5, 9, et il s'explique tout naturellement, sans qu'il soit possible de songer seulement aux détours que prend le commentateur; sans pouvoir naturellement affirmer que ce soit là sa place véritable, celle que lui destinait ou lui avait donnée l'auteur, il ne me paraît pas qu'il puisse y avoir de difficulté sur sa signification. Elle est l'équivalent, dans cette grammaire, de la règle de Pâṇini, VI, 1, 67, reproduite par la grammaire Kâtantra (fol. 118).

सचजानं कगा णानुबन्धे ॥ १९ ॥

Sacajânaṁ dhâtûnaṁ antânaṁ cajânaṁ kagâdesâ honti yathâsaṅkhyaṁ ṇânubandhe paccaye pare. Oko; pâko; seko;

soko; viveko; câgo; yâgo; bhâgo; rogo; râgo; bhaṅgo; saṅgo.

C, *j*, à la fin d'une racine, se changent en *k*, *g* devant un suffixe muni de l'anubandha *ṇ*. Ex. Oko : maison; câgo : renoncement.

Cf. sûtra VII, 5, 17.

नुदादीहि युण्वूनं अनाननाकानका [1] सकारितेहि च ॥ १८ ॥

Nuda[2] sûda jana su lu hu pu[3] bhu ñâ asa samu iccevamâdihi dhâtûhi phanda cita âṇa[4] iccevamâdihi sakâritehi ca yuṇvûnaṁ paccayânaṁ ana ânana aka ânakâdesâ[5] honti yathâsaṅkhyaṁ kattari bhâvakaraṇesu ca[6]. Panudatîti : panudano[2]; evaṁ : sûdano; janano; savaṇo; lavaṇo[7]; havano[8]; pavano bhavano; ñâno[9]; asano; samaṇo; — bhâve ca : panujjate : panudanaṁ[2]; sujjate : sûdanaṁ; jâyate : jananaṁ; sûyate : savaṇaṁ[10]; lûyate : lavaṇaṁ; hûyate : havanaṁ; pûyate : pavanaṁ; bhûyate : bhavanaṁ; ñâyate; ñânaṁ[11]; assate : asanaṁ; sammate : samaṇaṁ; sañjânîyate : sañjânanaṁ; kûyate; kânanaṁ; — sakâritehi ca[12] : phandâpayate : phandâpanaṁ; cetâpayate : cetâpanaṁ; âṇâpayate : âṇâpanaṁ; —

[1] Cd yûnavû°— nâkânanakâ°. S[h] °nâkânanakâ°.
[2] Cd nû°.
[3] Cd °nasusupu°.
[4] Cd phanda ci âna.
[5] S[h] °naṁ anaânanakâde°.
[6] Cd bhâve ca.
[7] Cd savano; lavano. S[h] lavano.
[8] Havano manque dans Cd.
[9] S[h] ñâṇo.
[10] Cd S[h] suyate : savanaṁ.
[11] Cd S[h] ñâṇaṁ.
[12] Cd °naṁ; kârite ca.

evaṁ karaṇe ca : nudati anenâti nudanaṁ; evaṁ : panudanaṁ[1]; pasûdanaṁ; jananaṁ; savaṇaṁ; lavaṇaṁ; havanaṁ; pavanaṁ; bhavanaṁ; jânanaṁ; asanaṁ; samaṇaṁ[2].— Puna kattari : nudatîti nudako; sûdatîti sûdako; janetîti janako; suṇotîti sâvako; lûnâtîti lâvako; duhotîti hâvako; punâtîti pâvako; bhavatîti bhâvako; jânâtîti jânako; asatîti âsako; upâsatîti upâsako; samatîti sâmako; — kârite tu : âṇâpayatîti âṇâpako; evaṁ phandâpako; cetâpako; sañjânako; iccevamâdi.

Après les verbes *nud*, etc. les suffixes *ya*, *ṇvu* font *ana*, *ânana*, *aka*, *ânaka*, et aussi après les causatifs [de certains verbes]. Ex. Panudano : qui pousse dehors; kânanaṁ : forêt; janako : qui engendre; phandâpako : qui fait trembler.

इयतमकिएसानं अन्तस्सरो दीघं क्वचि दुसस्स गुणं दो रं स क्खी च[3] ॥ १८ ॥

I ya ta ma ki esa iccetesaṁ sabbanâmânaṁ anto saro dîghaṁ âpajjate kvaci dusa iccetassa dhâtussa ukâro guṇaṁ âpajjate do raṁ dhâtvantassa ca sa kkha i ca[3] âdesâ honti yathâsambhavaṁ; ete saddâ sakenasakena nâmena yathânuparodhena buddhasâsanena puna nipaccante. Îdiso; yâdiso; tâdiso; mâdiso; kâdiso; ediso; sâdiso, iriso; târiso; mâriso; kiriso; eriso; sâriso; idikkho; yâdikkho; tâdikkho; mâdikkho; kidikkho; edikkho; sâdikkho; îdi; yâdi; tâdi; mâdi; kidi; edi; tâdi[4].

[1] Cd nû°.
[2] Cd savaṇaṁ — samanaṁ. Sh savanaṁ — samaṇaṁ.
[3] Cd Sh °sakkhi ca.
[4] Cd a la syllabe «di» brève dans tous ces derniers exemples.

Casaddaggahaṇena tesaṁ eva saddânaṁ i ya iccevamâdinaṁ anto ca saro kvaci dîghattaṁ âhu. Îdikkho; sârikko; târikkho; mârikkho; kîrikkho, erikkho: sâdiso; sâriso; sadikkho; sarikkho.

Les pronoms *i*, *ya*, *ta*, *ma*, *ki*, *e*, *sa*, accompagnant comme déterminatifs secondaires la racine *dis*, allongent quelquefois leur voyelle finale; *d* de *dis* se change en *r*, et *sa* en *kkha*, *î*. Ex. Îdiso : tel; mâriso : tel que moi; kîdî : ressemblant à qui?

On voit que je n'ai pas réglé la traduction sur l'interprétation du scholiaste, dont la pensée, je l'avoue, est pour moi inintelligible. La difficulté du sûtra réside dans les mots « dusassa guṇaṁ ». Voici une partie du commentaire de la Rûpasiddhi (fol. 85[a]) : « Ima ya ta amha kiṁ eta samâna iccetesaṁ sabbanâmânaṁ upamânupapadabhâvena disassa dhâtussa guṇabhûtânam anto saro dîghaṁ âpajjate disa iccetassa dhâtussa antassa sa kkha i iccete âdesâ ca honti disassa dakâro rakâraṁ âpajjate ti..... » J'ai suivi cette explication, mais sans en méconnaître les difficultés; et d'abord, pourquoi « dusassa » et non « disassa » comme d'ordinaire? L'unanimité des autorités interdit toute correction; mais cette vocalisation de *dus* = *dṛiç* n'est point du reste sans analogies (*tu* = *tṛi*, et *ku*, *su* = *kṛi*, *sṛi* (VIII, 50), etc.). C'est, par exemple, une construction surprenante que de faire rapporter le neutre singulier « guṇaṁ » au génitif pluriel « iyatamakiesânaṁ. » D'autre part, l'emploi du mot *guṇa*, dans ce sens de *upapada*, n'est rien moins que familier à notre grammairien. Néanmoins la comparaison de la grammaire Kâtantra me paraît décisive en faveur de cette explication; le sûtra dit : « Karmmaṇyupamâne tyadâdau dṛiçash ṭaksakau »; et Durgasiṁha : *Tyadâdâv upamâne upapade dṛiçaḥ*, etc. (fol. 140). — Les deux commentaires paraissent comprendre également la dernière partie « sakkhi ca » comme signifiant que *s* final de

« dis » se change en *sa*, en *kkha* ou en *t*; la construction est bien plus nette si l'on prend *sa*, non comme une modification, mais comme la forme naturelle de « dis »; et le parallélisme de la construction « do raṁ » me semble décider en faveur de cette interprétation.

भ्यादीहि मतिपूजादीहि च क्तो ॥ २० ॥

Bhî supa mida iccevamâdihi dhâtûhi matyâdito ca buddhyâdito ca pûjâdito ca ktappaccayo hoti. Bhîto; sutto; mitto; sammato; saṅkappito; sampâdito; avadhârito; buddho; ito; vidito; takkito; pûjito; apacâyito; mânito; apacito; vandito; sakkârito; ñâto.

Les racines *bhî*, etc. et celles qui signifient honorer, révérer, prennent le suffixe *kta* [dans le sens du présent]. Ex. Bhîto : effrayé; sammato : honoré; pûjito : qui reçoit un culte.

A vrai dire, ce sûtra tel qu'il est ici n'offre aucun sens, puisqu'il ne saurait y être question de l'usage, d'une façon générale, du suffixe *kta*, commun à tous les verbes ou du moins à presque tous, mais seulement d'un emploi ou d'un sens particulier de ce suffixe. Pâṇini nous éclaire sur ce point. Les deux sûtras qui correspondent à la présente règle, III, 2, 187, 188 : « ñîtaḥ ktaḥ » et « matibuddhipûjârthebhyaçca » se complètent par l'adhikâra « vartamâne » de III, 2, 123, qui a le tort de manquer complétement ici; il en est de même du sûtra Kâtantra : « ñyanubandhamatibuddhipûjârthebhyaḥ ktaḥ » (fol. 150), qui, comme le nôtre, condense en une seule les deux règles de Pâṇini. On peut s'étonner de ce que le commentateur n'ait pas comblé cette lacune, et cela d'autant plus que, en introduisant « buddhyâdito » entre « mati » et « pûjâ », il montre assez qu'il avait sous les yeux quelque source autre que son texte, et, en tous cas, très-voisine des textes cités.

वेपुसीदववमुकुदाभूह्वादीहि थुत्तिमणिमा निब्बत्ते ॥ २१ ॥

Vepu si dava vamu ku dá bhû hû[1] iccevamâdihi dhâtûhi thu ttima ṇimappaccayá honti nibbattatthe. Vepanaṁ, vepo; tena nibbatto : vepathu; sayanaṁ, sayo; tena nibbatto : sayathu; davanaṁ, davo; tena nibbatto : davathu; vamanaṁ, vamo; tena nibbatto : vamathu; kuti[2], karaṇaṁ; tena nibbatto : kuttimaṁ; dáti, dânaṁ; tena nibbattaṁ : dattimaṁ; bhûti, bhavanaṁ; tena nibbattaṁ : bhottimaṁ[3]; avahûti, avahavanaṁ[4]; tena nibbattaṁ : ohâvimaṁ.

Après les racines *vep, sí, dav, vam, ku, dá, bhû, hû*, etc. on emploie les suffixes *thu, ttima, ṇima* pour marquer un effet [de la cause exprimée par le thème primaire]. Ex. Vepathu : tremblement (de : vepo, ébranlement, au sens abstrait); kuttimaṁ : artificiel, fictif (de : kuti, action de faire).

अक्कोसे नम्हानि ॥ २२ ॥

Akkosa iccetasmiṁ atthe namhi paṭisedhayutte ânippaccayo hoti sabbadhâtûhi. Agamâni te jammadesaṁ; akarâṇi te jammakammaṁ.

Namhîti kimatthaṁ? Vipatti te; vikatti te.

Akkoseti kimatthaṁ? Agati te.

Pour exprimer la malédiction, on emploie le

[1] Cd °bhûhu i°.
[2] Cd kûti°.
[3] Cd bhotimaṁ°.
[4] Cd ahavanaṁ. S^b avahanaṁ.

suffixe *âni* après [une racine précédée du préfixe de] négation. Ex. Agamâni te jammadesaṁ : puisses-tu ne pas revoir ta patrie!

En sanskrit le suffixe en question est *ani* et non *âni*, cf. Pâṇ. III, 3, 112; cependant, devant l'accord de nos manuscrits, il n'y a sans doute pas lieu de penser à une faute de copiste, mais bien à une différence réelle, voulue par l'auteur du sûtra.

एकादितो सकिस्स क्खत्तुं ॥ २३ ॥

Ekadviticatupañcachasattaaṭṭhanavadasâdito gaṇato sakissa kkhattuṁ âdeso [1] hoti. Yathâ : ekakkhattuṁ; dvikkhattuṁ, tikkhattuṁ; sattakkhattuṁ; aṭṭhakkhattuṁ; navakkhattuṁ; dasakkhattuṁ — evamâdayo aññepi saddâ yojetabbâ.

Après [les noms de nombre] *eka*, etc. au lieu de *saki* [= une fois, et dans le même sens], on emploie *kkhattuṁ*. Ex. Ekakkhattuṁ : une fois; dasakkhattuṁ : dix fois.

सुनस्सुनस्सोणवानुवानुनखुणाना [2] ॥ २४ ॥

Suna iccetassa pâṭipadikassa unassa oṇa vâna uvâna unakha uṇa â âna [3] âdesâ honti. Soṇo; svâno; suvâno [4]; sunakho; suṇo; sâ; sâno.

Le thème *suna* change *una* en *oṇa*, *vâna*, *uvâna*, *unakha*, *uṇa*, *â* ou *âna*. Ex. Soṇo, svâno, etc. : chien.

[1] Cd °ttuṁ paccayo ho°.

[2] Cd °ṇavânavâ — khunanâ. S[b] sunassanassoṇvâna°.

[3] Cd °nassa ona vâna ûna ukkha unâ âdesâ°. S[b] °vâna ona una kha khuna â°.

[4] Cd ajoute suno. S[b] suṇo.

तरुणस्ससुसु च ॥ २५ ॥

Taruṇassa iccetassa pâṭipadikassa susu âdeso hoti. Susu kâlakeso.

Pour *taraṇa* on emploie *susu*. Ex. Susu ou taruṇo : jeune.

Ce sûtra ne signifie rien ici, autant que je puis voir; c'est une indication lexicographique, et rien de plus : a-t-il été amené par le voisinage du sûtra suivant, ou enlevé à un contexte où il eût pris une signification grammaticale ? Je ne le saurais dire. En tous cas, ce n'est pas à la Rûpasiddhi qu'il faut demander des éclaircissements : tout ce qu'elle contient de plus que notre commentaire est cette remarque (fol. 97ᵇ) : « casaddo aniyamattho. »

युवस्सुवस्सुवुवानुनूना ॥ २६ ॥

Yuva iccetassa pâṭipadikassa uvassa uva uvâna una ûna âdesâ honti. Yuvâ; yuvâno; yuno[1]; yûno.

Yuva change *uva* en *uva*, *uvâna*, *uvâ*, ou *ûna*. Ex. Yuvâ, yuvâno, etc. : jeune.

काले वत्तमानातीते एवाद्यो ॥ २७ ॥

Kâle vattamânatthe ca atîtatthe ca ṇuyuttappaccayâ honti. Kâru; vâyu; bhûtaṁ.

Les suffixes *ṇu*, etc. s'emploient dans le sens du

[1] Yuno manque dans Cd.

présent et du passé. Ex. Vâyu : le vent (c'est-à-dire celui qui souffle, et a soufflé).

On voit, par la comparaison de Pâṇini, III, 3, 1, 2 et du sûtra Kâtantra : « Uṇâdayo bhûte' pi » (fol. 151), que *ṇu* désigne ici le suffixe *uṇ* dont l'emploi n'est d'ailleurs que bien insuffisamment enseigné par VIII, 48. — Les ss. 28-32 se retrouvent aussi, et dans le même ordre, parmi les ss. Kâtantra, avec des différences dans le détail desquelles ce n'est point le lieu d'entrer.

भविस्सति[1] गमादीहि णी घिण्[2] ॥ २८ ॥

Bhavissati[3] kâlatthe gama bhaja su ṭhâ iccevamâdihi dhâtûhi ṇî ghiṇ paccayâ honti. Gamitum̃ sîlam̃ yassa so hoti gâmî[4]; bhajitum̃ sîlam̃ yassa so hoti bhâjî; passitum̃ sîlam̃ yassa so hoti passâvî; paṭṭhayitum̃ sîlam̃ yassa so hoti paṭṭhâyî.

Dans le sens du futur on emploie après les racines *gam*, etc. les suffixes *ṇî*, *ghiṇ*. Ex. Gâmî : qui ira; bhâjî : qui aura sa part de . . .

किरियायं ण्वुतवो[5] ॥ २९ ॥

Kiriyâyam̃ atthe ṇvu tu iccete paccayâ honti bhavissati kâle. Karissam̃ vajatîti, kârako vajati; bhuñjissam̃ vajatîti, bhottâ vajati.

Les suffixes *ṇvu*, *tu* s'emploient accompagnés d'un verbe, [pour marquer le futur]. Ex. Kârako vajati : il va faire; bhottâ vajati : il va manger.

[1], [3], [6] Sh bhavissanti°.
[2] Cd °ghin.
[4] En skrt. « gamî ». Pâṇ. III, 3, 5.
[5] Sh °ṇvutuvo.

Pâṇini et la grammaire Kâtantra : « Vuṇtumau (P. *tumuṇvulau*) kriyâyâm̃ kriyârthâyâm̃ ; » ils ont donc pour second suffixe *tum* et non *tṛic*. En était-il primitivement de même dans notre règle? Ou bien ferait-elle allusion à certains restes du futur premier (*lṛit*) dont il n'est d'ailleurs nulle part question dans cet ouvrage?

भाववाचिम्हि चतुत्थी ॥ ३० ॥

Bhâvavâcimhi catutthi vibhatti hoti bhavissati kâle[1]. Pacissate pacanam̃, pâko : pâkâya vajati ; bhujissate bhojanam̃, bhogo : bhogâya vajati ; naṭṭissate naṭṭanam̃, nacco : naccâya vajati.

[On exprime aussi le futur en mettant] au datif un nom exprimant l'état (un nom abstrait). Ex. Pâkâya vajati : il va cuire; bhogâya vajati : il va manger.

कम्मणि णो ॥ ३१ ॥

Kammaṇi upapade ṇappaccayo hoti bhavissati kâle. Nagaram̃ karissatiti nagarakâro vajati ; sâlim̃ lavissatiti sâlilâvo vajati ; dhaññam̃ vapissatiti dhaññavâpo vajati ; bhogam̃ dadissatiti bhogadâyo vajati ; sindhum̃ pivissatiti sindhupâyo vajati.

Précédé du régime direct [comme premier membre de composition, le suffixe] *ṇa* [exprime aussi le futur]. Exemple : Dhaññavâpo vajati : il va semer des graines.

D'après VII, 2, 1 le suffixe *ṇa* exprime également, et en dehors de toute condition spéciale, le passé, le présent et le futur.

[1] S[k] ici et dans les deux ss. suivants : °ssantikâle.

सेसे स्सन्तुमानाना ॥ ३२ ॥

Sesa iccetasmiṁ atthe ssantu mâna âna iccete paccayâ honti bhavissati kâle kammûpapade. Kammaṁ karissatiti: kammaṁ karissaṁ, kammaṁ karonto, kammaṁ kurumâno, kammaṁ karâno vajati; bhojanaṁ bhuñjissatiti: bhojanaṁ bhuñjissaṁ, bhojanaṁ bhuñjanto, bhojanaṁ bhuñjamâno, bhojanaṁ bhuñjâno[1] vajati; khâdanaṁ khâdissatiti khâdanaṁ khâdissaṁ, khâdanaṁ khâdanto, khâdanaṁ khâdamâno, khâdanaṁ khâdâno vajati; maggaṁ carissatiti: maggaṁ carissaṁ, maggaṁ caranto, maggaṁ caramâno, maggaṁ carâno vajati; bhikkhaṁ bhikkhissatiti: bhikkhaṁ bhikkhissaṁ, bhikkhaṁ bhikkhanto, bhikkhaṁ bhikkhamâno, bhikkhaṁ bhikkhâno vajati.

En dehors de ce cas [les suffixes] *ssantu*, *mâna*, *âna* [servent à exprimer le futur]. Ex. Karissaṁ, karonto, kurumâno, karâno vajati : il va faire.

On pourrait douter si l'auteur n'a pas voulu désigner le suffixe *mâna* précédé des lettres *ssa* formatives du futur; toutefois, l'addition de *âna* semble donner raison à l'explication du scholiaste, malgré la règle sanskrite (Pâṇ. III, 3, 14. — Kât. fol. 151). En revanche, l'extension à ce sûtra de « kammaṇi » du précédent est évidemment interdite par la détermination nouvelle contenue dans « sese »; ce dernier mot parait du reste expliqué par le commentateur autrement que je n'ai fait; mais je ne puis voir nettement le sens qu'il y attache.

छदादीहि तत्रण् ॥ ३३ ॥

Chada cita su ni vida pada tanu yati[2] ada mada yuja vatu

[1] Cd n'a pas : Bhojanaṁ bhuñjâno.

[2] Cd °citisunivida°.

mida mâ pu kala vara vepu gupa dâ iccevamâdihi dhâtûhi ta traṇ iccete paccayâ honti yathâsambhavaṁ. Chattaṁ, chattraṁ, vicittaṁ, vicitraṁ; suttaṁ, sotraṁ; nettaṁ, netraṁ; pavittaṁ, pavitraṁ; pattaṁ, patraṁ; tantaṁ, tantraṁ; yantaṁ, yantraṁ[1]; attaṁ, atraṁ; mattaṁ, matraṁ; yottaṁ, yotraṁ; vattaṁ, vatraṁ; mittaṁ, mitraṁ; mettâ, mâtrâ; putto, putro; kalattaṁ, kalatraṁ; varattaṁ, varatraṁ; vettaṁ, vetraṁ; gattaṁ, gâtraṁ; guttaṁ, gutraṁ; gottaṁ, gotraṁ; dattaṁ, dâtraṁ; iccevamâdi.

Les racines *chad*, etc. reçoivent les suffixes *ta*, *traṇ*. Ex. Chattaṁ ou chatraṁ : parasol; vicittaṁ, vicitraṁ : varié, brillant, etc.

वदादीहि णित्तो गणे[2] ॥ ३४ ॥

Vada cara vara iccevamâdihi dhâtûhi ṇittappaccayo[3] hoti gaṇatthe. Vadittânaṁ gaṇo : vâdittaṁ; evaṁ câritttaṁ; vârittaṁ; iccevamâdi.

Les racines *vad*, etc. prennent le suffixe *ṇitta*, pour marquer un grand nombre. Ex. Vâdittaṁ : un orchestre (un assemblage, une foule d'instruments).

मिदादीहि त्तितियो[4] ॥ ३५ ॥

Mida pada raja tanu dhâ iccevamâdihi dhâtûhi tti ti[5] iccete paccayâ honti. Metti; patti; ratti[6]; tanti; dhâti; iccevamâdi.

Les racines *mid*, etc. prennent les suffixes *tti*, *ti*. Ex. Mettî : amitié; tanti : corde.

[1] Cd yattaṁ yatraṁ.
[2] Cd °nitto°.
[3] Cd °nitta°.
[4], [5] Cd °tthiti°.
[6] Cd S[b] metti — ratti.

उसुरञ्जदंसानं दंसस्स दड्ढो ढट्ठा [1] च ॥ ३६ ॥

Usu rañja damsa iccetesaṁ dhâtûnaṁ daṁsassa daḍḍhâdeso hoti ḍhaṭṭhâ [2] paccayâ ca honti. Uḍḍhâ; raṭṭhaṁ; daḍḍho.

Les racines *us*, *rañj*, *daṁs* prennent les suffixes *ḍha*, *ṭṭha*, et *daṁs* fait *daḍḍha*. Ex. Uḍḍhâ : vache (skr. usrâ); raṭṭhaṁ : royaume; daḍḍho = skr. dasra.

सूवसानं ऊवसानं अतो थो च ॥ ३७ ॥

Sû vu asa iccetesaṁ dhâtûnaṁ ûuasânaṁ adâdeso hoti thappaccayo ca. Satthaṁ; vatthaṁ; attho.

Les racines *sû*, *vu*, *as*, changent *û*, *u*, *as* en *at* et prennent le suffixe *tha*. Ex. Satthaṁ : couteau; vatthaṁ : vêtement; attho : cause.

रञ्जुदादीहि धदिद्दकिरा क्वचि जदलोपो च ॥ ३८ ॥

Rañja udi idi cada madi khudi chidi [3] rudi dala susa vaca vaja iccevamâdihi dhâtûhi dha da idda ka ira iccete paccayâ honti kvaci jadalopo ca [puna nipaccante]. Randhaṁ; samuddo; indo; cando; mando; khuddo; chiddo; ruddo; daliddo; sukkaṁ; vakkaṁ; vajiraṁ; iccevamâdi.

Les racines *rañj*, *ud*, etc. prennent les suffixes *dha*, *da*, *idda*, *ka*, *ira*, et le *j* ou le *d* final est sup-

[1], [2] Cd °ḍhaḍhâ°.
[3] Cd °madimudichi°. S[b] °idicamudiunichidi°.

primé. Ex. Randhaṁ : fissure; samuddo : océan; daliddo : pauvre; sukkaṁ : brillant; vajiraṁ : la foudre.

पटितो हिस्स हेरण् हीरण् ॥ ३९ ॥

Paṭi iccetasmâ hissa dhâtussa heraṇ hîraṇ âdesâ honti. Pâṭihiraṁ; pâṭiheraṁ.

Précédée de *paṭi*, la racine *hi* fait *heraṇ*, *hîraṇ*. Ex. Pâṭiheraṁ ou pâṭihiraṁ : prodige.

कण्डादीहि को ॥ ४० ॥

Kaṇḍi ghaṭi vadi karaṇḍi maṇḍi saṇḍi kuṭhi bhaṇḍi paṇḍi daṇḍi raṇḍi taḍi siḍi caṇḍi gaṇḍi aṇḍi laṇḍi meṇḍi eraṇḍi kaḍi[1] iccevamâdihi dhâtûhi kappaccayo hoti saha paccayena ca puna nipaccante yathâsambhavaṁ. Kaṇḍo; ghaṇṭo; vaṇṭo; karaṇḍo; maṇḍo; saṇḍo; kuṭṭho; bhaṇḍaṁ; bhaṇḍako; paṇḍo[2]; raṇḍo; daṇḍo; vitaṇḍo; isiṇḍo; caṇḍo; gaṇḍo; aṇḍo[3]; laṇḍo; meṇḍo; eraṇḍo[4]; kaṇḍo; iccevamâdayo aññepi saddâ bhavanti.

Kaṇḍ, etc. prennent le suffixe *ka*. Ex. Kaṇḍo : tige; ghaṇṭo : cloche; vaṇṭo : partie; karaṇḍo : boîte; meṇḍo : gardien d'éléphants; saṇḍo : grand; bhaṇḍaṁ : marchandise, etc.

खादामगमानं खन्धन्धगन्धा ॥ ४१ ॥

Khâda ama gama iccetesaṁ dhâtûnaṁ khandhaandhagandhâdesâ honti kappaccayo ca. Khandho; andho; gandho; evaṁ : khandhako; andhako; gandhako.

[1], [2], [3], [4] manquent dans Cd.



